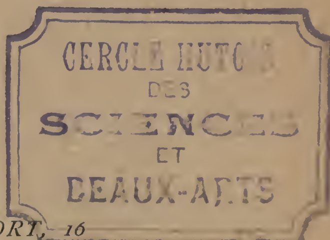
LE THYRSE

1er JUIN 1906 — 1er MAI 1907

Le Thyrse



TOME HUITIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : RUE DU FORT, 16

1906-1907



Déclaration

Avec le présent numéro commence la huitième année du *Thyrse*. Les successives directions de la revue se sont toujours attachées à réaliser un programme de large éclectisme, sans chercher à faire du *Thyrse* l'organe d'une école littéraire ou d'un groupe enfermé dans le dogmatisme de théories étroites. Nous espérons ne pas avoir démérité de nos prédécesseurs. Comme eux nous avons fait appel à tous les littérateurs belges : nous nous sommes efforcés de varier autant que possible nos sommaires et nous sommes heureux de reconnaître que tous nos amis se sont offerts avec une charmante confraternité à nous accorder l'appui indispensable de leurs talents et de leurs bonnes volontés. Remercions particulièrement les Maîtres, nos aînés, qui nous ont conservé leur appui si encourageant.

Plusieurs d'entre eux n'ont même pas hésité, sur notre demande, à assumer la tache ingrate de constituer les jurys de nos concours littéraires. Ces derniers furent l'occasion de manifestations et de discussions fertiles en résultats dont nous avons le droit d'être fiers.

Nous essayerons de ne pas déchoir, et nous sommes certains d'y parvenir si tous ceux qui nous soutinrent jusqu'à présent veulent bien nous continuer leur bienveillance attentive.

LES DIRECTEURS.

Henri Leys [1]

Henri Leys se place naturellement en tête de la période qui va suivre : il caractérise le retour à l'étude des formes expressives, du sentiment juste dans le caractère des physionomies, de la matérialité solide des corps et des objets, des beaux tons de la peinture flamande, et il réalise l'idée d'un art national, basé sur une conception réaliste, avec l'emploi des formules qui, de tout temps, ont été le mieux appropriées au génie de la race L'expression de la nature, de particulariste et d'idéaliste qu'elle était avant lui, deviendra synthétique et naturaliste, et les anciennes abstractions feront place à l'observation immédiate de l'homme dans un milieu adéquat.

On a prêté au maître anversois des subtilités d'esthétique qui feraient de sa création le produit alambiqué d'un esprit plus critique qu'intuitif; trouvant à la tradition des peintres du XVIIe siècle une forfaiture latine, il aurait eu l'idée de la ramener à son point de départ par l'étude des caractères distinctifs de la première école germanique. Son art affecterait ainsi une allure volontaire de protestation contre l'idéalisme des formes redondantes et étalées. Je crois bien plutôt qu'il y fit voir une inspiration native qui, accordé au fond original, devint la marque de ce grand artiste.

Leys cède aux lois de son esprit et il est simple : il s'explique par la conformité de son penchant avec ses maîtres d'élection; leur réalisme alimenta sa notion personnelle des choses, comme d'une nourriture fraternelle et il se montre seulement clairvoyant en leur demandant les matériaux qu'il développe par une culture attentive.

Vous remarquerez chez lui, comme chez Cranach, Durer et Holbein, l'expression parlante des silhouettes, la réalité

(1) Chapitre inédit extrait de *L'Ecole belge de peinture*, (1830-1905), à paraître sous peu chez Van Oest et Cie, éditeurs, Bruxelles.

rude et grossière des têtes, le craquelé des rides dans le cuir des faces, la lourdeur des épaules carrées et massives, écrasant des corps mafflus, empâtés dans leur lymphe. Ce qui fut chez les Renaissants la symétrie du bel animal humain se décompose ici dans un type épais et dégénéré. La maladie, les mélancolies de l'âme, les fatigues du labeur, les oppressions de l'état social, se lisent dans cette déchéance de la noble structure des membres ; et pareillement les tons nacrés de la chair florissante se corrompent, tournent au lie de vin, ou bien prennent une pâleur cireuse. Une seule créature fait exception : c'est la femme ; sa fraîcheur se perpétue à travers l'universelle laideur des hommes, comme une concession au goût de l'aimable qui régnait dans l'école. Ni Durer, ni Cranach, ni Breughel n'ont connu cette galanterie

Leys, requis par d'intimes idiosyncrasies, devait être porté à se choisir un théâtre d'action en rapport avec une psychologie grave, sentimentale et mélancolique. Il prit donc la Réforme pour thème et, logiquement, se conformant à son goût du réel ambiant, y adapta les êtres et les choses de l'Anvers de son temps. C'est la vertu des très antiques villes de garder une certaine ressemblance permanente, à travers les états successifs de leur histoire. Il eut ainsi à la fois une atmosphère double et une, historique et vivante, et des acteurs expressifs qui concertèrent le signe de beauté intime qui distingue son œuvre.

On pressent dès ses débuts le caractère prédominant qu'il gardera jusqu'à la fin de sa carrière. Les *Trentaines de Berthalt de Haze*, à quinze ans d'intervalle, ne feront que confirmer la tendance à l'expression forte et véridique qui est déjà dans le *Massacre des Magistrats*. Cependant, il ne s'est point encore fixé à ce XVe siècle dont il devait tirer de si pathétiques épisodes : il semble qu'il s'y prépare à la manière des historiens, par une assimilation graduée, et toute sa première manière s'enferme dans

l'étude et le caprice du siècle qui précède. Il n'est alors encore qu'un brillant virtuose de carnages, semant à profusion les teintes tapageuses, dans des toiles combinées comme des bouquets ; des lumières artificielles incendient ses fonds, jouent dans les bosselages de ses cuirasses, ruissellent sur les cassures de ses robes, d'après le mode de Wappers et de F. de Braekeleer. Puis, cette turbulence se calme ; les massacres cèdent le pas à des aspects tranquilles de corps de garde ou d'intérieurs bourgeois, avec la même précision dans l'expression calme que dans l'expression violente ; et, enfin, il ouvre toute large la grande page de l'histoire à laquelle il se maintiendra. De ce moment, il semble qu'une part de l'intérêt se concentre dans le caractère des têtes. Le mouvement existe à peine, les corps s'immobilisent, dans une régularité morte ; ses statures sont raides et figées ; mais les têtes ont un relief de vie profonde.

On peut dire que Leys peignit surtout des portraits : il les peignit à la manière des peintres germaniques du XVIe siècle, avec un scrupule infini de la ressemblance physique, détaillant le poil, la ride, la verrue, les moindres particularités de l'être matériel et, en un miracle de conscience naïve, arrivant par là à extérioriser la personnalité morale. Leys s'assimila leur procédé, mais leur fut inférieur. Il n'eut jamais, en effet, leur bonhomie, ni leur patient labeur minutieux ; son art en garda une sournoiserie dissimulée de pastiche. On sait qu'il s'entourait volontiers d'images archaïques, bréviaires, chroniques et missels ; même il leur empruntait jusqu'à leurs défauts de perspectives. Il y eut entre les derniers et les premiers plans la même confusion à laquelle ne prirent par garde les candides peintres primitifs. C'étaient là comme des gaucheries voulues qui restauraient un charme lointain et périmé.

Nul parmi les artistes contemporains ne montra plus

d'indifférence pour les qualités usuelles du tableau, l'élégance apprise, la beauté convenue et la correction soignée. Leys réalisa la conception d'un mode volontairement un peu fruste qui semblait retourner aux origines par haine des poncifs académiques. Aussi l'art contemporain fut-il bouleversé par ce dissident qui faisait parler si haut l'âme des ancêtres, avec le nerf d'une langue rude, depuis longtemps désapprise. Il opposait aux rythmes maniérés des peuples latins, dégénérés en distinction banale et uniforme, des silhouettes crispées, des corps tourmentés et grossiers, des têtes bourrues de soldats roux, de placides figures de bourgeois aux yeux couleur de faïence, et, pour tout dire, la sensation d'une race rêveuse, lente à l'action, mais déterminée, qui fait peu parade de la beauté charnelle et garde son estime pour les énergies morales.

Le Nord trouva ainsi en ce peintre étrange, si nouveau, un poète fraternel, aux concordances émues et profondes; il exprima un certain mystère des âmes, résultant d'un sang alenti, et qui prédispose à un état un peu passif et résigné. Leys, en effet, a eu l'intuition supérieure du tempérament des gens de Flandres à travers les âges. Il marqua son apathie engourdie et méditative, la lourdeur originelle de ses membres, sa sève paresseuse à s'échauffer, son penchant au rêve, son redressement aux heures tragiques, sa fermeté dans l'action, sa force dans le péril, son inébranlable constance dans les misères et les deuils. Son œuvre laisse ainsi l'expression de la plus vaste synthèse historique qui ait été faite d'un peuple.

Leys se propose l'artiste visionnaire, vivant dans le passé avec une telle lucidité qu'il semblait peindre encore le présent. Les couples qu'il assied sur un banc de pierre, contre un mur effrité, et qui, les mains enlacées, laissent s'écouler les heures sans se rien dire, se rencontrent toujours, en pays flamand, avec la même douceur de se sentir assis aux sources profondes de la vie. Il y a toujours aussi,

dans les mouvements populaires, les mêmes têtes énergiques et concentrées, portant entre leurs sourcils barrés, les destinées libres de la Cité. Toute l'âme d'Anvers revit chez lui, d'une vie ensemble immédiate et conjecturale. Recoins, pignons, auvents, dais fleuronnés, pinacles dentelés, bretèques ajourées, balcons en saillie par-dessus les trottoirs, portails écussonnés, tourelles et clochetons, toits en pointe et en escaliers, vieux escaliers raides aux rampes sculptées, chapelles allumées à l'encoignure des rues sont là comme sa forme extérieure et sensible, accordée à son faste, à ses cultes, à ses intimités, décor œuvré par le génie des siècles et qui trempe dans la moiteur grasse de l'atmosphère, le suint profond du pavé piétiné par des foules, les moires sombres de l'humidité montée des canaux. C'est l'art d'un habile homme qui sait ajouter à son acquis par des trouvailles ingénieuses, et rafraîchit l'ancien d'un air de nouveauté. Il aimait peindre avec solidité la claire chair fleurie des bourgeoises, les peaux rudes et parcheminées des vieillards, les pâles carnations maladives des adultes, les somptueuses étoffes lamées d'or croulant en portières, les lourds costumes de velours et de drap, les orfèvreries scintillantes et compliquées, les vieilles tentures de Cordoue, ramagées de feuillages vermeils, les bahuts chargés de vaisselles de cuivre et d'argent. On put lui reprocher de donner aux accessoires, au décor, au somptuaire une importance égale à celle de ses figures. Il lui arrivait, en effet, de les travailler avec une minutie si précise que le détail devenait le principal et que les personnages semblaient avoir été imaginés expressément pour le cadre qui les entourait. Mais ce sont là des signes qui attestent la prédominance toute flamande de l'art du peintre chez un artiste qui, par ailleurs, vécut si fortement la grande humanité des siècles. Sa sensualité de peintre est vive, éveillée, optique : il a la passion de la belle matière lisse ou grenue, joaillée, polychromée, lustrée de

reflets. Elle est elle-même comme une part de l'âme qui vibre en ses toiles, co-existante à l'autre, spirituelle et faite de l'âme d'un peuple.

Il se peut que Leys n'ait pas été un créateur au sens absolu et qu'il ait parfois, un peu rigoureusement, mais avec une ingéniosité admirable, appliqué une formule déjà expérimentée. Sa place n'en est pas moins marquée dans la durée pour avoir renoué la tradition si cordialement naturaliste des anciens Flamands. A leur exemple, il a fait œuvre de peintre intégral en subordonnant le conjectural au réel et en peignant l'histoire comme ils peignaient les saintetés, à l'état de tableaux de mœurs, de portraits et d'intérieurs du temps, avec une visée familière qui ne s'embarrasse pas d'idéalisation. Comme eux, mais après eux, il se renfermait dans le rendu exact des particularités de la vie matérielle ou animée ; son originalité fut donc de seconde main ; elle parut manquer de la qualité suprême, la spontanéité dans la naïveté. C'est que celle-ci n'est pas un produit de culture : elle n'appartient qu'aux esprits vierges et généralement aux primitifs. Leys a eu la curiosité et la malice de la naïveté, en peintre savant qu'il était, plutôt qu'il n'en a eu le don. Cela n'enlève rien à son importance dans l'histoire de la peinture ; elle fut considérable. Il fallut, en effet, sa centralité impérieuse pour arrêter la déroute de l'âme flamande. Sitôt qu'il fut en possession de soi-même, il entraîna par le sens d'humanité dont il vivifiait l'art. Peut-être il n'y eut au siècle dernier, que deux grands peintres d'histoire, Delacroix, paroxyste et romantique, d'un héroïsme épique et décoratif, et Leys, concret, réaliste, reflexe, vivant l'âme d'une race.

Une œuvre quasi testamentaire, tant elle est faite d'intimité, de beauté personnelle et familiale, persiste dans ma pensée, parmi tant d'autres qui furent louangées. Une sorte de respect grave me prescrit de la consigner ici comme une image de la calme vie du peintre, limitée à l'atelier et au

foyer, comme une sorte de synthèse également de son fécond labeur ininterrompu.

En une suite d'épisodes, Henri Leys peignit à fresques, pour sa salle à manger, les plaisirs d'un dimanche d'hiver chez les aïeux. Ce grand travailleur semainier ne s'accordait lui-même que les tranquilles plaisirs du jour dominical. Une claire après-midi, d'abord, baigne les remparts. La neige ouate les perspectives; le gel cristallise le chemin sous les pas. Le goût de la sympathie s'éveille mieux au cœur de l'hiver et prépare aux tables joyeusement éclairées, aux relais des soirs affectueux dans les maisons hospitalières. Cependant les promeneurs, à petits flots, se dirigent vers la ville : chacun espère voir se réaliser pour soi, sous des formes différentes, le désir de la table amie où tout à l'heure les mains rompront le pain fraternel. L'auberge rancie requiert le soudart et sa payse; l'escholier et sa mie aspirent à quelque balthasar approximatif en une cantine suspecte; mais le vieux seigneur fourré de zibeline et sa noble compagne qu'on aperçoit cheminer un peu en deçà par avance déjà se délectent des fumets d'une cuisine savante, sous les hauts flambeaux d'une salle de festin héraldique.

Maintenant les tours et les pignons, sous leurs capuchons blancs, se sont rapprochés. Au long de la berne, des patineurs rayent la glace des fossés, comme chez Van de Velde et van Ostade. Et la foule s'attarde, des femmes, des jeunes filles, des pages, les sœurs et les frères des doux visages nostalgiques dont à l'infini se fleurit l'œuvre de Leys. Mais bientôt la marche reprend, l'onduleux cortège des âges, précédé de diligents musiciens, cornemuse, trompe et haut-bois. Sur le pont qu'ils franchissent, s'accoudent de belles figures de femmes et de seigneurs. Peut-être ceux-ci se complaisent-ils à considérer l'arabesque dont s'égratigne la glace sous la courbe des patins.

Le jour s'est vespérisé à mesure que la fresque se dénoue

et que les invités se rapprochent. Un homme mûr en sévère costume bourgeois lève le heurtoir; un jeune serviteur l'accompagne et porte le fanal qui éclairera le retour dans la nuit. Et voici l'accueil au seuil du hall familial: un personnage à barbe blanche s'incline devant le geste cordial de l'amphitryon. La dame, tout près, pose une main sur son cœur et de l'autre semble associer un groupe de parents à cette fête de l'hospitalité. L'artiste prit soin de se peindre avec les siens parmi cette parentèle, dans une demi-teinte où le regard ne les rencontre pas tout de suite; il semble avoir passé ses droits de maître de la maison à l'accueillant seigneur. Celui-ci apparait comme l'ambassadeur de son génie dans la maison de son art et de sa vie.

Dans le dernier panneau, une jeune femme très belle, d'un visage qui évoque un peu le *Printemps* de Botticelli, veille aux derniers apprêts. Les hanaps, les buires, les corbeilles, les argenteries comblent la table longue. Dans un instant la porte s'ouvrira au glissement lent des traines en soie sur les tapis. Des amis, des parents, d'aimables et sérieuses jeunes filles échangeront d'affectueuses paroles. Personne ne songera plus à l'attentive servante; et cependant c'est grâce à son ministère que le service jusqu'au bout aura gardé sa symétrie et son activité. Ainsi s'accomplissent, au gré du peintre, les plaisirs de ce dimanche élu en même temps que se clôt le cycle des symboles à travers lesquels se solidarisèrent le rêve et la vie, en un idéal de gourmandises et d'art.

CAMILLE LEMONNIER.



Madone

—

D'après Sandro Botticelli.

Parmi les ifs luisants et le lierre que mouille
La lumière argentée et chaste du matin,
Une frêle Madone au visage enfantin
Trône sous un berceau de mûre et de cornouille.

Autour d'elle, à travers la glycine en quenouille,
De beaux anges marqués d'un précoce destin,
Se penchent, et glissant un regard clandestin,
L'un deux, sournoisement, à ses pieds s'agenouille.

Mais sans voir défaillir la Mère des Douleurs,
Dans l'ombre claire où se sourient leurs yeux frôleurs,
Ils goûtent le secret de leurs songes moroses ;

Et leur désir débile, enclin à s'abuser,
Fait en rêve, sous un invisible baiser,
S'ouvrir comme une fleur leurs lourdes lèvres roses.

VALÈRE GILLE.



LE BEAU SOURIRE ET L'AIMABLE PHILOSOPHIE

La Toile bleue

Quentin Fourmi, l'œil brillant et la lèvre ironique, me dit ceci :

— L'illusion vient de nous-mêmes et non pas d'aspects extérieurs. Nos yeux doivent obéissance à notre esprit. Ainsi parfois nous est douce la vie.

— Qu'entendez vous par là, philosophe amical ?

— Telle est ma pensée profonde : l'illusion provenant de nos sens est involontaire et par conséquent passagère.

Elle n'est point la bonne illusion. Il faut, pour faire bien, que nous désirions violemment être trompés par le charme extérieur des objets charmants. Ainsi nous réglerons mieux les fluctuations de notre désir vers l'idéal.

— Une tendance en vous me déplaît un peu, ami cher. Il vous est suave d'exprimer avec ambiguïté des choses qui, bien souvent, sont d'une souveraine clarté Vous paraissez sans cesse établir les bases d'une philosophie neuve et vous appuyez cette philosophie d'arguments spécieux, qui ne lui sont guère indispensables. Votre particulière sagesse n'est pas la sagesse.

— La sagesse d'un seul homme n'est jamais la sagesse. Cette si rare vertu est le produit des réflexions faites en sens contraire par beaucoup d'hommes. Celui qui recherche la sagesse l'exagère dans le sens qu'il croit propice. Mais la sagesse a toujours résidé dans le mélange opportun d'exagérations contraires. Ainsi, entre deux versants rugueux dont la cîme de l'un menace l'horizon septentrional, celle de l'autre, l'horizon méridional, coule — douce, silencieuse et limpide — l'eau ravissante du ruisseau.

— Ces aimables décors de théâtre vous inspirent-ils de si poétiques pensées, Quentin?

— Mes pensées ne sont pas poétiques, mon ami. Simplement elles sont exprimées poétiquement. Je suis journaliste, vous le savez, et par conséquent j'ai rarement l'occasion de me trouver en contact avec la poésie. Je suis pareil à l'homme des champs qui met sa redingote nuptïale aux fêtes carillonnées.

— J'aime que ma présence vous soit ainsi une fête sonore, Quentin. Si je ne m'abuse, c'est cela que vous avez voulu exprimer.

Quentin Fourmi dit avec douceur :

— Votre sage orgueil m'est un enchantement.

Il souriait. Sa lèvre humide s'avançait, lente, avec une petite moue de plaisir délicat et subtil.

A présent, les coulisses du théâtre de la Monnaie frémissaient de mille mouvements bien proportionnés. Les « sylphes » faisaient leur apparition. Le décor rapidement placé était joli, même de tout près, sous l'aveuglant éclat des herses multicolores et des phares mauves. Et, tout de même, dans le jardin enchanté où Méphistophélès, à la faveur d'un sage entr'acte, avait conduit Faust niais et rajeuni — si blond, si rose, paré d'un pourpoint si violet ! — il règnait une odeur de poudre de riz. Cela n'était point désagréable. Au contraire. Même, avec un peu d'imagination, on pouvait croire que Berlioz avait voulu un tel parfum aux roses...

— Il faut, prononça Quentin Fourmi, après avoir, de la manche droite de sa redingote, lustré son chapeau de soie, qui méritait cette caressante attention, — il faut que nous présentions nos hommages au maître de céans. Le voici justement. Sa physionomie témoigne de contentement. Les personnes qui vivent ici l'appellent le « patron ». Mais c'est un mot sans harmonie. Je désire que vous ne le nommiez pas ainsi. Il penserait plus vite que vous avez reçu une éducation médiocre. Assez tôt il connaîtra cela.

Du tabouret en bois sur lequel il était assis, M. Kufferath se leva et, avenant, nous dit d'aimables paroles :

— Bonjour, mon cher Fourmi. Je vous connais beaucoup, monsieur Le Noir. Justement, j'ai rencontré votre père, ce matin. Il est de mes amis.

Quentin Fourmi dit imperceptiblement :

— Anicet, vous avez un bon père.

Au même moment, le régisseur, avec importance, attira l'attention du directeur. M. Kufferath dit :

— Je suis à vous dans une minute...

Quentin Fourmi demanda :

— Que pensez-vous de lui ?

— Vous m'avez appris, Quentin, qu'il ne faut point trop

vite porter de jugement sur les personnes et se méfier toujours de sa première impression.

— Telle qu'elle est, cette fois, dites-la.

— Un homme charmant...

— Pour vous, mon cher, qui faites profession de littérature, ce qualificatif est banal. Absurde même. Moi je pense ceci : c'est un homme admirable et exquis. Son aspect extérieur révèle ses qualités morales et intellectuelles. Il a des yeux profonds et doux comme un sonnet d'Henri de Régnier. Dans ses yeux il y a de la musique et de la philosophie, et puis beaucoup de choses friandes. Il porte un chapeau de soie, preuve de ce qu'il comprend la sagesse hiérarchique. Mais il s'orne de longs cheveux — noirs, et puis aussi un peu blancs, par ci par là — preuve de ce qu'il ne se soumet pas aux volontés des Figaros ennemis d'esthétique. Il a une redingote très classique. Et aussi une flamboyante cravate rouge, symbole d'anarchie...

— Non, Quentin, point cela !

— Pourquoi ? Parce que pour vous anarchie veut dire dynamite et guerre civile. Enfant ! Pauvre littérateur, qui ignorez le sens vrai des vocables ! Anarchie ! ce mot fut employé par moi dans le sens large. Permettez-moi de vous donner une courte leçon : le mot anarchie vient du grec, ἂν et αρχειν, c'est-à-dire, s'opposer au commandement. Je veux dire ceci : le directeur de ce théâtre ne se soumet pas à ce qui commande. Commander veut dire aussi précéder. Ce qui précède, qu'est-ce donc Anicet, sinon l'absurde préjugé, la funeste routine ? Donc cet homme est ennemi de la bêtise. En nos jours les ennemis de la sottise sont des anarchistes. Les anarchistes sont les seules personnes estimables. C'est pourquoi j'aime que cet homme-là soit un anarchiste.

— J'aime aussi cela, mon ami Quentin. Je déplore seulement ma néfaste ignorance de la langue française...

Derrière un portant les « sylphes » babillèrent un peu.

Leur langage ne fut point ailé. Gentîment le directeur dit :

— Du calme, mes enfants, du calme...

Et les « enfants », l'ayant regardé avec respect, sans terreur, furent calmes.

Il revint vers nous.

— Voyez-vous les trucs de théâtre sont fort simples. Il faut les trouver, voilà tout. Chercher un peu. Imaginer. Regardez ceci : c'est enfantin.

Avant le lever du rideau on vérifiait le bon agencement des câbles et des poulies. Les « sylphes », en riant, s'élançaient à travers le frisson des lumières, soutenus dans leur vol par l'opportun fil de fer.

Et Quentin Fourmi, très grave tout à coup, dit :

— Anicet, avez-vous encore l'illusion ?

— Oui, Quentin, parce que je songe à la musique de Berlioz et que cette musique est admirable.

— Vous avez la bonne illusion que rien ne peut détruire. Et vous êtes sage parce que, de cette façon, vous retirerez de la vie toutes ses voluptés. Vos yeux ne mentent point en vous disant que ces jeunes dames ne volent pas à travers l'air. Et cependant vous persistez à vivre dans le divin mensonge. Je crois que vous êtes un bon élève...

Maintenant, M. Kufferath, l'œil à tout, affable et souriant, nous montrait le jeu des lumières. Et toujours, très modeste, il répétait :

— Vous voyez, c'est excessivement simple...

— Diable ! fit Quentin Fourmi. Mais, mon cher directeur, la vérité et le génie sont aussi tout simples.

Le directeur plissa les paupières, rit bonnement et prononça :

— Mon cher Fourmi, *vous êtes singulier...*

— *Mais je vous aime ainsi,* continua imperturbablement Quentin.

Et l'ombre de Victor Hugo, dans un coin, se fâchait un peu de cette irrévérence.

A présent le lourd rideau s'était ouvert. Et Méphistophélès chantait la merveilleuse incantation :

Voici des roses
De cette nuit écloses...

Un murmure adoré venait de loin, de si loin que cela faisait une petite âme...

Ecoute! les esprits de la terre et de l'air
Commencent, pour ton rêve, un suave concert.

Je me retournai. Quentin Fourmi pleurait. Quand il vit que je m'en étais aperçu, il dit :

— Cette musique est belle.

Sur le songe de Faust les « sylphes » s'élevèrent. Ils dessinèrent, dans les frises, de jolies attitudes aériennes. Une sensuelle harmonie berça du rêve...

L'esprit ironique reprit Quentin Fourmi :

— Voyez, Anicet, cette petite mademoiselle fluette... oui, celle du milieu. Elle est illustre. J'ai appris, voici longtemps, qu'on la surnomme Pétrole. Ce nom bizarre n'a point de grâce. Mais ce sylphe en a, ce qui doit nous suffire, à nous philosophes... Napoléon, dans son temps, fut illustre aussi. Mais il conquit sa renommée grâce à des actions nombreuses et au prix d'un grand tapage. Mademoiselle Pétrole se contente d'avoir deux jambes et d'escalader les décors, grâce à l'ingénieuse volonté d'un fil de fer. C'est pourquoi j'estime que mademoiselle Pétrole est plus illustre que Napoléon.

Une charmante chanteuse, derrière nous — n'était-ce point Jane Maubourg? — rit clairement. Quentin Fourmi, décontenancé, enleva son chapeau de soie, le lissa, le posa sur le « plateau », s'essuya le front, rougit et se moucha. Il dit pour lui tout seul :

— J'ai l'air de Colline!

Et l'acte se terminait dans un bercement.

M. Kufferath, toujours délicieux prenait congé de nous.

Un grand sourire illuminait sa face ardente. Et il répétait, cordial :

— Vous voyez comme c'est simple !

Lui parti, Quentin dit :

— Il est étonnant. Il a vingt ans. Et il sait tout.

Puis, pensif.

— Que dites-vous de tout ceci, jeune Anicet ?

— Je dis une chose très curieuse, mon ami. Voici que je viens d'assister, dans les coulisses, à la représentation d'un acte de la *Damnation de Faust* ; quinze fois j'ai vu cette pièce, de la salle. Et mon impression, ici, a été aussi forte. J'ai entendu de la musique.

— Oui, dit Quentin.

Appuyé à un portant, le baryton, très myope, ayant remis son pince-nez, riait.

Insidieusement, Quentin me demanda :

— Qui est celui-ci ?

Je répondis, ferme et droit :

— C'est Méphistophélès.

Et, inconsciemment, je caressai un peu la toile bleue qui, pour les jeux de lumière, est interposée entre les chanteurs et le public. Et Quentin Fourmi dit lentement :

— Cette toile bleue, mon ami, savez-vous ce que c'est ? C'est l'illusion.

ANICET LE NOIR.



HEURES DES PETITES VILLES GRISES

(SUITE ET FIN)

—

II

Les Pénitentes

—

L'heure est telle qu'il faut aux âmes,
Dans l'église où guette la mort,
Lorsque l'ombre chasse les femmes
Que persécute le remords.

Elles s'en viennent une à une,
Sans bruit, yeux clos, serrant les dents,
Pour éviter le feu mordant
Des tentations importunes.

Car elles ont la bouche grande
A force de médire et l'œil
Est prompt aux fautes de l'orgueil
Si la vertu ne lui commande!

C'est pourquoi maintenant leurs pas
Glissent à peine ; elles se taisent
Pendant une heure et ne font pas
Sur les dalles grincer leur chaise.

*
* *

Les fronts penchés dans les mains maigres
Semblent lourds et gonflés de mal
Qu'elles iront, d'une voix aigre,
Verser dans le confessionnal.

L'une après l'autre, à pas de loups,
Relevant leurs capuchons sombres,
Elles vont se mettre à genoux
Devant la grille ; et c'est dans l'ombre

Qu'elles ouvrent leur âme amère
A l'oreille du curé sourd
Qui, pour chasser le démon lourd,
Fait une croix sur leurs misères.

Et quand elles reviennent prendre
La chaise où gît leur chapelet,
Elles pensent encore entendre
La voix du prêtre qui parlait,

Tantôt, si doucement du ciel,
Quand sa main lente faisait grâce,
Avec des mots providentiels :
« Allez, que vos péchés s'effacent! »

Et c'est, avec force rosaires,
Alors qu'elles vont par trois fois,
De Pilate jusqu'au Calvaire,
Prier le Chemin de la Croix.

Afin que le Christ, en retour,
Leur accorde sur cette terre
Une indulgence de cent jours
Pour les péchés qu'elles vont faire!

III

Les Cadrans

—

Les cadrans d'or dont les yeux ronds
Clignent les heures pacifiques,
Font d'une aiguille léthargique
Marcher le temps qui semble long.

Les cadrans ronds des vieilles tours
Ont pour cils d'or les douze signes
Que les aiguilles, tour à tour,
Du bout de leurs pointes désignent.

Et l'on ne sait pour quelles gens
Le cadran veille encore et sonne ;
Les gens sont morts depuis longtemps :
Il sonne l'heure pour personne...

FRANZ HELLENS.

Points de vue

Il est des gens qui se placent à une hauteur telle que les mouvements de leurs contemporains leur apparaissent comme ces grains de sable qu'un vent déplace et qui semblent toujours pareils.

*
* *

Le Grand Art, encore une foutaise du point de vue de Sirius.

*
* *

Tous ces ânes qui veulent dogmatiser, et qui n'ont rien à dire.

*
* *

On devrait interdire les bons livres aux imbéciles, car ils les jugent, et cela me donne envie de les gifler. Cependant ceux qui me connaissent savent combien je tiens peu à ramasser des ennemis.

*
* *

Ce jeune critique, le voyez-vous s'agiter, qui sait un petit nombre de choses et n'a pas une intelligence très assurée : laissez, laissez, il est plusieurs ordres de grandeur dans ce monde.

*
* *

Il est beau d'être sceptique, mais il s'y mêle trop souvent une part de dogmatisme qui me dégoûte plus que tout : ce dernier bâton auquel s'accroche un cœur incapable de se contenter avec soi même, un hypocrite qui ne veut pas avouer sa faiblesse.

*
* *

Si l'on mettait côte à côte les propos que je tenais hier et ceux par quoi je m'affirme aujourd'hui, cette assemblée

de paroles contradictoires étonnerait mon père, qui croit à la vérité.

*
* *

Lorsque l'on discute avec un homme qui pense, il faut toujours abonder dans son sens. Autrement l'on ne comprend pas ce qu'il dit, occupé que l'on est à chercher des arguments pour lui en imposer.

C'est d'ailleurs un moyen de se faire des relations solides.

LOUIS THOMAS.



Chroniques du Mois

—

LES ROMANS

Les Civilisés, par M. CLAUDE FARRÈRE (Paris, Ollendorf, éditeur). — Sans doute il n'est pas trop tard pour parler des *Civilisés*, de M. Claude Farrère : il n'est jamais trop tard pour parler d'une belle œuvre. Le mouvement croissant des Lettres belges force le critique à lire énormément de livres de ses compatriotes : il est absolument équitable qu'il réserve à ces derniers une large et prépondérante part. Ainsi il lutte dans la sphère de ses moyens contre l'apathie du public belge devant les œuvres littéraires belges. Ainsi il arrivera sans doute — et déjà il arrive peu à peu — à faire suivre son utile exemple par les critiques des grands journaux quotidiens. Il faut reconnaître que les critiques ont bien souvent quelque mérite à s'orner l'intellect de lectures belges. D'abord les auteurs se montrent presque toujours d'une impertinente indifférence à l'égard de la critique, dans notre pays. Ensuite, les œuvres belges étant moins *écrites* sont infiniment moins séduisantes que les œuvres françaises. Question de premier abord si l'on veut, puisque les œuvres belges ont presque toujours plus de profondeur. Mais question importante! Le vêtement d'une idée, c'est ce que l'on voit d'abord. Et fatalement le lecteur, si bien disposé qu'il soit, se hérissera devant le style rocailleux souvent employé dans nos livres. Voilà pourquoi, avec une insistance qui à d'aucuns, je le sais, a déjà paru médiocre et puérile, je me soucie toujours extrêmement du style des œuvres que je lis. Un peu d'exagération n'est point inopportune en cette matière. Autant que possible le critique doit refléter et condenser l'opinion générale des lecteurs. Et les lecteurs, je l'ai remarqué, sont tous du même avis : les œuvres belges, à quelques exceptions près, ne sont pas *écrites*.

Ceci, bien entendu, est de la critique générale et ne concerne en

aucun point l'œuvre de M. Claude Farrère. Seulement, ne voulant point paraître découvrir *Les Civilisés*, après que toute la critique en a parlé, je tiens à expliquer pourquoi je n'ai pas encore lu ce livre, qu'il faut lire, et j'aime à dire — ainsi l'homme est faible et savoure naïvement son mérite! — que depuis longtemps je désirais connaître le roman, couronné l'an dernier par l'Académie des Goncourt.

Il est un fait indéniable : la littérature qui nous vient de France et de Paris en particulier, est en notoire décadence Rares sont les œuvres qui émergent des flots envahissants de la médiocrité à forts tirages, — *aurea médiocritas!* Le marché, la basse-cour plutôt, est jonché d'inepties et de vilenies. Seulement les écrivains français, il faut le reconnaître, ont le tour de main; les œuvres, sans fond, ont un extérieur aimable. Dans le roman le plus médiocre vous trouverez souvent des merveilles d'écriture. Et le public se laisse séduire! Or, il faut bien faire quelque chose pour ce bon public. La littérature doit être un instrument de développement intellectuel. S'enfermer dans la tour d'ivoire est un geste imbécile, point même d'orgueil, de vanité tout simplement.

Or donc, ayant lu très peu de romans français, ces derniers temps, j'ai lu *Les Civilisés* et j'ai été un peu étonné. Il y a infiniment d'idées en ce livre et il manifeste au public un talent réellement très remarquable. J'eus toujours une forte prévention à l'égard des œuvres couronnées par une Académie. Je me suis contenté de penser qu'elles peuvent être bonnes *malgré* cela... L'an dernier j'eus quelque colère — et ne me fis pas faute d'en témoigner — en apprenant que la *Maternelle*, très médiocre roman, avait été récompensé, alors que *Marie Donadieu*, roman très beau, était délaissé. Il n'en est point de même ici Je crois profondément que *Les Civilisés* est un remarquable livre.

Les Civilisés, ce titre est d'une sanglante ironie. Il signifie : *Ceux que la morale effrénée de nos jours prétend être les civilisés.* L'auteur a pris comme théâtre la colonie, lieu de rendez-vous de toutes les fripouilles, de tous les veules, de tous les déclassés, — Saïgon. (Saïgon et Hanoï, dit quelque part M. Farrère : Sodome et Gomorrhe!)

Trois hommes se rencontrent là: Fierce, lieutenant de vaisseau, abandonné à tous ses caprices, fin de race noble, dernier rejeton d'une famille très illustre : c'est le civilisé par instinct et sensuel et intellectuel. Torral, ingénieur de grand talent et de savoir certain, méprisant toutes et tous : le civilisé par raisonnement et par égoïsme. Enfin, Mévil, docteur, aimé des femmes, beau mâle et joli garçon : le civilisé par coquetterie, par bravade. Ces trois personnages principaux, autour desquels gravitent d'autres humanités moins conséquentes mais d'un caractère bien établi dans sa veulerie et son rachitisme moral, vivent de la vie ordinaire dans la capitale de la Cochinchine Et leur civilisarion consiste en ceci : ne rien faire que ce qui leur plaît; chercher dans la vie, partout et envers tout, le maximum de jouissances et le minimum de souffrance; railler tout ce qui est sentiment élevé, tout ce qui vient du cœur, ou d'une religion quelconque d'héroïsme et de beauté. Fierce sert son pays parce que cela l'amuse de courir à travers les mers, de changer sans cesse d'horizon; Torral fait des mathéma-

tiques parce que son esprit froidement pondéré y trouve une satisfaction presque matérielle; Mévil pratique la médecine parce que cela lui permet d'user à son gré, en employant beauté et talent, de toutes les femmes. Types affreux, d'un noir avilissement! Mais combien vrais Et il n'est point nécessaire d'aller à Saïgon pour en rencontrer de pareils. M. Claude Farrère le laisse entendre, du reste.

Les voilà, les Civilisés, ceux qui prétendent être arrivés au suprême degré du raffinement intellectuel. Voilà le résultat de leur éducation déterministe. Encore le romancier a-t-il placé son roman dans le futur, voulant dire ainsi que c'était là un avertissement plutôt qu'une constatation. Mais, hélas!...

Ce passage montre la tendance du livre — tendance très haute et très noble. (Fierce est devenu amoureux d'une chaste et délicieuse jeune fille, Sélysette. Il sent qu'il n'est pas digne d'elle, que quelque chose en lui est brisé, ne lui permettant plus d'aimer absolument.)

Le charme était rompu, qui, près de Sélysette, l'avait régénéré, refait jeune, chaste, candide, — heureux; seul, et loin d'elle, il se retrouvait vieux, débauché, sceptique, — civilisé.

Et chaque caractère, admirablement tracé par M. Claude Farrère, suit sa voie avec une rigoureuse et mathématique logique.

Fierce, chastement amoureux, alors que plus rien en lui n'est chaste, n'est point protégé suffisamment par son amour. Une fois Sélysette absente, il retombe dans la débauche sensuelle. Sa fiancée l'aperçoit en compagnie de prostituées et lui signifie son congé. Il n'a plus rien à vouloir sinon la mort. Encore est-il le seul des trois, parce que le meilleur, qui se resaisisse un peu : il meurt pour son pays en un acte d'héroïsme insensé. Il renie ainsi toute sa vie et montre d'autant plus fortement la puissance magnifique d'une religion, d'un drapeau, d'un principe élevé

Torral, froidement calculateur, déserte — il est officier de réserve — au moment où l'ennemi attaque son pays.

Mévil, devenu amoureux de deux femmes à la fois — considérez combien cela définit exactement ce caractère — se heurte à l'indifférence de l'une et de l'autre. En proie déjà aux premiers symptômes de l'ataxie, suite de la débauche sensuelle, qui le guette, il est stupidement tué, dans une sorte d'hallucination, par un ridicule accident de voiture.

Cette conclusion certes est de la plus rigoureuse, de la plus hautaine moralité. Pour cela *Les Civilisés* est un livre utile.

Il faudrait parler aussi de tant d'autres personnages de ce livre captivant! En opposition avec le caractère lâche des *Civilisés* nous voyons le caractère relevé, si peu que ce soit, dès qu'il consent à la suprême domination de quelque principe : l'amiral d'Orvilliers, vieille baderne, mais si respectable en son héroïsme naïf; Sélysette, exquise et noble; et même cette fille publique, Hélène Liseron, qui a conservé une étincelle de volonté forte et crache son mépris à la face des trois civilisés.

Très beau, très digne, très noble livre Et si le style, par moments, ressemble un peu trop à celui de M. Octave Mirbeau, tout de même il est souvent original, alerte, savoureux.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

Accusé de réception :

Histoires hantées, par M. Hubert Stiernet ; — *M. de Burghraeve, homme considérable*, par M. Hector Fleischmann ; — *L'autre Justice*, par M. G. Voos de Ghistelles ; — *Le Calvaire de Feu*, par M Alexandre Macedonski ; — *Mangwa*. par M. Legrand-Chabrier ; — *Le Peintre mystique*, par M. Xavier De Reul ; — *Les Martyrs de l'Amour*, par M. François Requette ; — *Notes et Croquis*, par M. Jean Robie ; — *Les Erreurs*, par M. Joseph Bossi ; — *L'Energie belge*, par M. Edouard Ned ; — *La Culture intellectuelle*, par M. Charles Buls ; — *Ultima Verba*, par M. Charles Dulait ; — *L'Influence du Nord sur l'esprit moderne*, par M. Jean Sosset ; — *Méditations sur de lointaines musiques*, par M. Alfred Detry ; — *Contes de la Hulotte*, par M. Georges Rency.

—

LES POÈMES

Le Chant des Trois Règnes, poème par GEORGES RAMAEKERS (Ed. *de Durendal*, Revue catholique d'Art, Bruxelles). — L'ancien directeur de *La Lutte*, Georges Ramaekers, vient enfin de publier le livre de vers auquel il travailla plusieurs années consécutives et qui apparaît non le produit d'une inspiration passagère et diverse, sollicitée par des pensées sans liens communs, mais l'œuvre réfléchie et architecturée avec soin d'un travailleur persévérant. C'est ici l'heure d'en examiner les apparences et d'en pénétrer l'esthétique en présentant au cours d'une telle étude les objections qu'une esthétique différente et contradictoire devra nous suggérer à coup sûr. C'est avec précaution et impartialité que je voudrais énoncer ces remarques, moins pour y découvrir des raisons de m'enfermer en mes idées que pour y chercher celles de conflits imminents qui mettent aux prises certains artistes par certaines œuvres. Je n'ai point à discuter ici le système philosophique qui éclaire la conscience de l'homme ; il n'importe aucunement qu'il soit contraire à la nôtre et j'espère qu'il suffira d'un peu de clairvoyance pour ne point tomber dans la partialité d'une intransigeance systématique.

Voici donc l'œuvre d'un poète catholique, qui se réclame hautement de ce titre et en revendique toute la signification. A la théorie de *l'Art pour l'Art* il oppose celle, qu'il juge meilleure, de *l'Art pour Dieu*. L'une ou l'autre de ces formules m'apparaissent dogmatiques. Toutes deux astreignent l'Art à atteindre un but, ce qui en restreint la signification. Toute chose qui a un but final doit se priver pour y atteindre des éléments qui la détournent directement de ce but. L'Art n'est pas plus fait pour se glorifier lui-même que pour glorifier toute autre chose : l'Art est simplement la découverte inconsciente que l'homme fait chaque jour d'une parcelle ou d'un reflet de la Beauté immanente de la Vie. L'Art est une chose qui est, comme la Matière, et pas plus que celle-ci n'a de but, sinon celui d'exister sans plus. La formule récente de Gustave Lebon, qui synthétise son *Évolution de la Matière* me paraît applicable à l'Évolution de l'Art : « Rien ne se crée, tout se perd ». J'entends par là que l'Art, n'étant pas plus infini que la

Matière, n'a pas une essence divine, puisque selon la philosophie chrétienne Dieu est infini. Evitons ici tout malentendu : pour nous l'Art est une chose finie, au sens mathématique du mot, et contient en lui une somme de forces qui se propage normalement dans le domaine intellectuel de l'Humanité. Je m'excuse, par ailleurs, d'une recherche aussi pédante de termes dans l'expression de ma pensée.

Mais venons à un autre point. L'auteur du *Chant des Trois Règnes* réclame pour son œuvre l'application des qualificatifs : didactique, naturiste, réaliste, descriptif, symboliste. J'en retiendrai deux surtout : le premier et le dernier, l'un pour le louer avec quelques réserves, l'autre pour le discuter.

Rien de mieux, nous paraît-il, que de chercher un nouvel élément d'inspiration à la poésie moderne dans une alliance de la poésie et de la science. Nous ne sommes plus aux heures d'obscurantisme où l'Art s'enfermait en lui-même Il faudrait ne point oublier que les grands artistes furent toujours de grands savants ; Platon, qui est peut-être le sommet le plus élevé de l'humanité, fut un encyclopédiste au sens étymologique du mot. Rabelais, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Pascal ont prouvé avec surabondance qu'il n'existait point d'antinomie entre l'Art et la Science mais que bien au contraire leur union intime concourait à la parfaite édification de l'œuvre d'art. Donc. je ne puis en principe que louer Georges Ramaekers d'avoir voulu son œuvre didactique. Louerai-je également l'essence de ce didactisme et ne faut-il point se réserver sur la particularisation trop précise de certains côtés de son inspiration. Le didactisme artistique doit finir où le pédantisme commence.

Au surplus, la raison de ces réserves est simple à découvrir : *Le Chant des Trois Règnes*, au dire même de son auteur, n'est qu'une moderne reprise des *plantaires*, des *lapidaires* et des *bestiaires* du Moyen Age. C'est-à-dire, c'est la reprise, par delà la Renaissance latine du xve siècle, de la tradition des artistes *primitifs* du Moyen Age mystique et chrétien. Rejetant par dogmatisme l'influence de l'antiquité grecque, parvenue à nous à travers la culture latine et l'art byzantin, se refusant à admettre la lumière de l'art latin de la grande époque rallumée par la Renaissance italienne avec des artistes comme Pétrarque, Michel-Ange, Lucca della Robbia, Donatello, le cardinal Bembo, le poète catholique du *Chant des Trois Règnes* cherche à retrouver une inspiration plus pure, plus chrétienne, plus occidentale si l'on veut, au sens qu'Adrien Mithouard donne à ce mot (1) en rattachant son inspiration à celle des artistes mystiques du Moyen Age qui n'ont connu l'influence de la culture classique qu'à travers la latinité décadente du Bas-Empire. Cette *primitivité* voulue a entraîné le poète, consciemment sans aucun doute, à user du vocabulaire des sciences moyenageuses. A vouloir continuer ou reprendre le *Bestiaire d'Amour* de Richard de Fournival ou le *Bestiaire divin* de Guillaume de Normandie, on risquait d'user de leurs termes archaïques et d'un emploi révolu. Je crains que ceci n'enlève à la compréhension esthétique de l'œuvre.

(1) Adrien Mithouard : *Traité de l'Occident.*

Venons au symbolisme de celle-ci. A pénétrer la conception du *Chant des Trois Règnes* s'avère la possibilité de lui mettre en épigraphe cette définition de l'Art que proposait jadis Paul Adam et que Georges Ramaekers, à la connaître, pourrait faire sienne : « L'art est l'œuvre d'enfermer un dogme dans un symbole. » Comme toute définition, celle-ci comporte un sens général qu'il ne faut point exagérer. La symbolique du monde, telle qu'a voulu l'établir la philosophie chrétienne, a appliqué un principe trop étroit et trop continu à cette recherche du symbole sous la forme tangible de l'univers. A vouloir systématiquement dans chaque être, dans chaque forme de la matière trouver un symbole préétabli on exagère et on s'oblige pour l'y découvrir à concevoir d'une façon erronée ou spécieuse la signification, l'apparence ou la valeur de l'image dans laquelle on cherche le symbole. Car dans le *Chant des Trois Règnes* non seulement on trouve une signification symbolique — et par ailleurs mystique aussi — de la pensée générale qui en établit les proportions architectoniques, mais encore chaque partie, chaque poème répète cette recherche du symbole en la particularisant de plus en plus. J'avoue ne point admettre toujours le sens du symbole que le poète trouve dans son sujet. D'ailleurs, reconnaissons qu'il a une vision poétique et forte de l'univers et de la vie. C'est un voyant mystique qui a connu et approfondi cette parole de l'apôtre Saint-Paul qu'il rappelle dans sa préface : « Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles par la connaissance que nous en ont donnée les choses créées. » Ainsi qu'il le dit en personne, c'est de cette parole qu'il est parti.

Je me résume en concluant. Voici une œuvre de longue haleine, où un poète catholique a cherché à enfermer, par des symboles, l'image du monde, révélé à lui par son mysticisme. L'œuvre voulue telle est d'un artiste, sans conteste. J'applaudis à l'effort en tant qu'affirmation d'une personnalité : j'ai fait de personnelles réserves sur sa pensée et son esthétique. J'aurais encore voulu — n'était la longueur d'une telle discussion — présenter quelques arguments critiques au sujet des lois prosodiques qui régissent l'écriture des poèmes du *Chant des Trois Règnes*. Mais on sait quelles théories parnassiennes sont miennes et j'ai crains de rouvrir un débat, inutile parce que sans issue, autour d'un sujet récemment encore discuté à propos d'une proclamation de Charles van Lerberghe. Conclusion : voici une œuvre qui situe une personnalité artistique. Elle a une signification intrinsèque à la fois et générale : catholique et littéraire. J'ai exprimé, sans esprit de parti, mon opinion sur sa valeur dans l'un et l'autre domaine.

—

Le Poème de la Maison, par LOUIS MERCIER (Paris, Calmann-Lévy). — Je ne pense pas qu'il existe une étude sur « l'intimisme dans la poésie française. » Elle serait à faire et ne manquerait certes pas d'intérêt. Elle devrait suivre et rattacher toute une suite de poètes, épars à travers quatre siècles de l'histoire littéraire. Mais je crois bien qu'elle prendrait surtout de l'importance au dix-neuvième siècle : des *Odelettes* de Gérard de Nerval aux *Intimités* de Coppée, il est plus d'un

livre et lus d'un poème auquel il faudrait s'arrêter. La poésie de l'heure actuelle excelle surtout en ce genre : elle a cherché dans le quotidien de la vie et dans le cadre habituel de l'existence le charme intime et profond qui s'en dégage. Délaissant les problèmes de la philosophie ou l'évocation de l'histoire, elle a voulu à certaines heures trouver près d'elle, dans le simple aspect des choses, des êtres et des paysages familiers, une émotion plus sincèrement humaine. Charles Guérin, Francis Jammes, — même parfois Emile Verhaeren, voilà tels poètes intimistes.

Je ne connais point les précédentes œuvres de Louis Mercier. Son dernier volume de vers : *Voix de la Terre et du Temps* est, paraît-il, fort beau. Je n'ai nulle peine à le croire, à en juger par le *Poème de la Maison*. Voici une vingtaine de pièces, j'allais dire de *chants* en l'honneur de la maison ancestrale. Fils de la terre, attaché au sol natal par l'hérédité de la race qui revit tout en lui, le poète glorifie les humbles et chers témoins de sa vie coutumière.

C'est la maison calme et accueillante :

La maison a souffert... Mais les chagrins et l'âge
Ont mis en elle un charme émouvant et sacré :
On ne sait quoi d'humain respire en son visage,
Et ses yeux semblent beaux d'avoir souvent pleuré.

Voici vivre tous les êtres familiers, muets et pourtant si vivants par tout ce qu'ils ont en eux de doux et de protecteur : *la porte*, celle dont le salut premier dit, dès l'abord, l'accueil hospitalier et qui est, la nuit, la bonne gardienne; *la cheminée*, autour de laquelle se réunissent aux heures de repos le maître et les francs laboureurs pour écouter à la veillée quelque légende mystérieuse du temps jadis que raconte un vieux du village ou la vieille fileuse; *la table* où les tâcherons viennent prendre le repas durement mérité ; *le lit* ancestral où le soir des noces l'époux conduit sa compagne qui devra garder intact le trésor des vertus familiales et par qui se perpétuera la race des beaux enfants de la terre de France; *l'horloge* qui marque aux habitants de la maison le travail de chaque heure, l'heure du repos, l'heure de la joie, l'heure aussi de la mort; la voix de l'horloge semble l'âme de la chambre qui s'anime et s'éveille aux coups de sa sonnerie claire ; ici, ces très nobles vers :

Mais les beaux jours ont fui ; l'horloge n'est plus neuve.
Pauvre et noire aujourd'hui sous sa robe de deuil,
Elle a l'air humble et las d'une éternelle veuve
Et l'on trouve à son corps des formes de cercueil.

Plus de rieuses fleurs sous sa robe fanée !
Sa voix est douce et pâle, on dirait qu'elle vient
De très loin, à travers la brume des années,
Et que le timbre en est voilé d'un crêpe ancien...

Car maintenant qu'elle a souffert longtemps la vie,
Elle est triste à jamais, et tout, jusqu'au bonheur
Dont vibrait autrefois sa jeunesse ravie,
Lui met le noir dans l'âme et la mort dans le cœur.

Voici *la lampe* lumineuse et douce, qui lutte contre les ténèbres et rassure l'âme des hommes contre les effrois de la nuit ; le *Christ*, tendre aux misères, qui reçoit les prières des travailleurs et bénit leurs champs et leurs moissons ; *le four* où s'accomplit le mystère merveilleux du blé changé en pain doré ; *la cave* où dorment les grandes futailles pleines du vin généreux qui mettra au cœur des hommes l'âme des vieux soleils qu'il garde en lui ; *le grenier*, où s'entassent tous les meubles qu'on n'utilise plus, le grenier solitaire et silencieux qui connaît les nids d'oiseaux accrochés aux poutres et qui s'endort au bruit de la pluie monotone ; *les fenêtres* qui sont comme des yeux rieurs dans la façade blanche de la maison, sous les paupières des rideaux ; *le puits* où l'eau est si fraîche qu'elle met de la buée au cristal des carafes ; le puits, qui connaît la chanson mystérieuse des crapauds qui gitent sous la margelle ancienne et dont le miroir tranquille garde le cher souvenir de tous les visages humains qui se sont penchés sur lui, depuis les disparus jusqu'à ceux, plus jeunes, d'aujourd'hui. Enfin voici que s'évoquent tous les animaux familiers de la ferme : les bœufs tranquilles dans les pacages herbeux, l'âne candide, les chèvres dans le jardin, le porc qu'on tue aux jours de liesse, le chien vigilant — et pour clore ce livre serein de poésie haute et forte, de pensée pieuse, de langue simple et harmonieuse, de beauté parfaite, c'est un poème à la mémoire des chers morts, des ancêtres disparus dont l'ombre vient encore parfois hanter la maison qui garde leur souvenir et que ce souvenir protège de tout malheur.

Ceci est un beau livre — et ce qui est mieux, c'est un bon livre, parce qu'il contient toute une âme sincère et noble.

—

Les Sentiers du Paradis, par André Mary. (Paris, E. Sansot et Cie). — A l'aube des saisons nouvelles, lorsque Mars ferma doucement sur lui les portes de l'hiver, le jeune page Avril, la joie au cœur, le printemps aux yeux et des chants aux lèvres, s'éveilla dans la corolle d'une rose, où il dormait depuis tout un an. Hosannah ! L'Avril est né ! C'est le Noël de la Lumière et du Renouveau ! Et par les sentiers de ce paradis de la Nature qui refleurit de toutes les splendeurs d'une vie jeune et adorable, le page Avril, en pourpoint couleur du temps joli emmena le poète vers les fêtes du Printemps. Toute la Vie s'épanouit devant le voyageur étonné et charmé. Ce fut une éclosion de surprises : il gravit *la colline en fleurs*, et il fut grisé de parfums et ivre du chant des oiseaux. Il parcourut la forêt, il apprit à chanter le poème des eaux vives, de l'aube violette sur les bois et il dit avec ferveur la louange des fontaines. A travers les bois, durant ses courses errantes, le poète rencontra les sylphes et tous les hôtes mystérieux des clairières et des bocages. Puis, quand il revint vers les hommes il fit des *haltes bienheureuses* dans la petite ville calme et accueillante, où son rêve fatigué s'endormit un soir et pour toute la vie *à l'ombre de l'amour*.

Ce livre est d'une belle poésie, ample et profonde. Il s'y trouve une part de rêve qui fait la poésie, une part de réalité qui fait la vie. André Mary est assurément un poète de race, un poète de tradition latine, qui connaît « toute la doulce graçe du gai parler de France ».

Sous les Sapins, par PROSPER DOR. (Paris, E. Sansot et Cie). — Celui-ci encore est un « Livre d'Amour » Il y a là environ soixante-quinze poèmes d'amour, tous écrits sur un rythme identique et peut-être un peu monotone : chaque poésie, formée d'alexandrins, comprend six strophes de quatre vers. Et chacune est le récit, délicat et imagé souvent, d'une promenade *sous les Sapins*, d'une heure de rêve sur le lac au clair de lune — nouveau Lamartine d'une Elvire en robe de piqué blanc qu'on voit à certains moments jouer au lawn-tennis. — Les gestes et les mots de l'éternel amour se répètent en leur identique beauté, mais avec l'aspect nouveau que leur donne la minute présente et passagère. Ceci est le bréviaire d'amour d'un amoureux moderne, d'un jeune homme qui lit Paul Bourget — et aussi Maurice Barrès.

—

L'âme géométrique, par HENRI ALLORGE. (Paris, librairie Plon-Nourrit). — Voici un petit livre très neuf et très curieux. Il faut applaudir au courage de celui qui eut l'audace de mettre un don réel de poète au service d'une idée qui dès l'abord paraît absolument dépourvue de poésie. Ce livre porte en épigraphe une phrase de Camille Flammarion, dans *Stella* : « Il faut n'avoir jamais ressenti le frisson de l'Infini et de l'Eternité, ce frisson dont on est parfois surpris de sortir vivant après en avoir été traversé, pour oser accuser la Science d'être l'antipode de la Poésie ». Partant de cette idée, le poète chante la géométrie Dans chaque figure ou corps géométrique il cherche et il trouve une image et un symbole poétique :

L'ANGLE

Toit de la modeste chaumière,
Cap qui s'avance dans les flots,
Branche aux innombrables rameaux,
Miroir d'où s'enfuit la lumière,

Soc nourricier qui dans la terre
Trace le sillon fécondant...

Donne moi le courage austère
De féconder mon rêve ardent !

Ce sont ainsi tous petits poèmes, la plupart de quatre ou de huit vers, où aucun didactisme ne cherche à voiler de pédanterie cette transcription poétique d'une science exacte à laquelle Pythagore avait déjà trouvé une beauté en rapport avec celle de la Poésie.

—

Jeunes Fleurs, par FAGUS (Edition de la *Revue Littéraire de Paris et de Champagne*, Reims, hors commerce).— Ceci, au dire même de l'auteur, doit être tenu pour un cahier d'exercices poétiques. Je comparerais volontiers ces vers aux études préliminaires que font les peintres pour une œuvre vaste et totale. Ils exposent leurs croquis, leurs cartons, leurs dessins partiels en vue d'une appréciation détaillée qui leur permettra d'harmoniser l'ensemble. La méthode est

discutable, encore que la discussion puisse conclure en sa faveur. Ce cahier d'études trahit chez Félicien Fagus un souci constant d'originalité. Il doit avoir beaucoup lu Laforgue et Arthur Raimbaud. De telles préférences sont dangereuses ; elles impliquent aisément une imitation trop servile et une recherche de la bizarrerie. Telle de ces « jeunes fleurs » trahit une culture intensive en des serres surchauffées. La méthode de culture a ôté à la plante toute grâce naturelle et en a fait un produit intéressant peut-être, mais singulier et laissant trop apparaître les défauts de la moderne poésie symboliste. On regrette de voir la belle fleur de poésie française ainsi comprimée, greffée, décolorée par un souci d'esthétique « art nouveau » trop constamment désireux d'étonner et de séduire par le bizarre et par l'étrange. Ces réserves faites, reconnaissons l'adresse du cultivateur à diriger l'éclosion de ses fleurs. La virtuosité ne manque point à ce jardinier qui doit se trouver fort dépaysé dans le parc à la Lenôtre de la poésie parnassienne.

—

Lily, par Louis Thomas (Ed. *de Psyché*, Paris). — Une menue et toute charmante plaquette de vers. C'est frêle comme le baiser de l'aube dans le ciel léger d'avril, c'est musical et tendre : quelques vers d'amour rêvés pour celle qu'on aime sans chercher en elle autre chose que l'incarnation d'un songe lointain. On l'aime parce qu'il faut aimer ; on se laisse bercer aux rêveries amoureuses et l'on ne voit pas les beaux aspects du monde :

Si vous vouliez, nous partirions
Je ne sais où, mais quel voyage !
Je ne sais pas si nous verrions
Tout le décor du paysage ;

Peut-être que nous resterions
A regarder dormir le feu ;
Et puis sans doute nous dirions
Que ce pays a de beaux cieux.

En vérité, c'est là tout l'amour. Des vers jolis et doux, très doux, doux comme un nom de femme : Lily !.....

—

Poèmes, par Charles Desbonnets. (Edition de *En Art*). — Chacune des douze poésies qui composent ce bref cahier de vers évoque un poète dont elle semble imitée et dont il est aisé d'inscrire le nom en marge du titre. Ces petits poèmes, systématiquement macabres, sont artificiels et factices. Ils rappellent le Maeterlinck des *Serres chaudes*, avec, en moins, le mystère et la poésie troublante de l'Intangible que Maeterlinck excelle à faire ressentir. Je mets pourtant hors pair un sonnet, *La Femme au Paon*, qui me paraît original et solide et témoigne d'un réel don poétique qui se dévoilera quand une recherche plus précise de sa personnalité réelle préoccupera Charles Desbonnets.

Quelques Vers, par Henri Hertz. (Vanier, Paris). — Est-ce que Monsieur Henri Hertz est bien certain de ne pas s'être trompé? Il avait sans doute dans un tiroir le manuscrit d'un très beau livre qu'il voulait publier et qu'il avait modestement intitulé : *Quelques Vers*. Malheureusement, dans un autre manuscrit tout à fait pareil il s'était amusé, au cours de récentes lectures, à copier tous les plus mauvais vers de Jules Laforgue, d'Arthur Raimbaud, de Tristan Corbière et de René Ghill. Et c'est ce manuscrit, également intitulé *Quelques Vers*, que Henri Hertz vient de publier. Cela est très fâcheux, car ces vers sont détestables. Que je plains Monsieur Hertz d'être si distrait!

—

Dans les Jardins d'Octobre, par R. d'Hugheer. — Un agréable poème d'amour empreint de la tendre mélancolie d'automne. Peut-être un peu long, aussi un peu monotone. Mais quand même harmonieux, poétiquement écrit en un vers souple et cadencé.

—

Le Carillon du Rêve, par Robert Decerf. — Ceci n'est vraiment point un bon livre, c'est un livre banal. On écrit trop de ces livres où la vulgarité du style ne voile pas la vulgarité des sujets et des images. Ce n'est même pas un mauvais livre : il est quelconque à tous les points de vue.

Henri Liebrecht

—

LES THÉATRES

Théâtre royal du Parc. — *Le Droit d'aimer* de MM. Montjoyeux et Mysor (3 actes). — *Nous n'irons plus au bois,* de M. Fernand Crommelynck (1 acte en vers).

Le directeur du théâtre du Parc n'a pas eu la main heureuse dans sa tentative de décentralisation : la pièce inédite qu'il nous a offerte pour clôturer la saison a pour auteurs deux écrivains français de réputation, mais cela n'a pas empêché le *Droit d'aimer* de recevoir un accueil plutôt frais. Quelques mots spirituels où l'on reconnaissait le chroniqueur du *Figaro* ont à peine amusé le public qui, en revanche, s'est franchement diverti à des scènes dont le pathétisme voulu par les auteurs, prêtait à rire par son... ridicule, lâchons le mot. Un mari est trompé par sa femme; l'amant, c'est l'ami, naturellement. Les tourtereaux ont, il faut le reconnaître, combattu leurs penchants, juste assez pour y trouver l'excuse à leur trahison et revendiquer bien haut auprès de l'époux, le droit à cet amour. N'ont-ils pas expié leur faute avant de la commettre, par la souffrance endurée à y résister? C'est déjà joli, mais ce qui l'est plus, c'est le mari, qui devant cette inconscience, ce cynisme, ne trouve que des paroles de.... pardon. Divin comme thèse, il faut l'avouer, et pas trop mal, n'écrivons pas mâle, n'est-ce pas? Mais ce fut présenté si gauchement, avec des longueurs, avec des phrases si déclamatoires, si creuses que franchement le mauvais sort fait à la pièce fut mérité. Toute la vaillance de ses interprètes, qui eurent cependant quelques défaillances qu'explique le surmenage de cette saison, n'est pas parvenue à sauver l'œuvre : MM. Carpentier et Mauloy, Mmes Clarel et

Derives ont fait leur devoir, avec une bravoure forcée et un peu lasse, digne d'une meilleure cause.

Cette thèse ne m'a pas surpris : elle est l'aboutissement logique de nos très nombreuses comédies modernes où les trahisons conjugales sont passées à l'état endémique. Après les avoir fait accepter comme l'expression de la psychologie actuelle, le théâtre moderne se devait de les justifier théoriquement. Pourtant, que l'on ne s'y méprenne pas, ce n'est pas le droit d'aimer que MM Montjoyeux et Mysor ont défendu, mais le droit à la félonie ; ce n'est pas le droit à l'amour, mais le droit aux amours; c'est le droit à l'absurde irrespect du devoir et de la foi jurée, au larcin d'honneur, à la méconnaissance de l'amitié, de la gratitude, pour la perverse satisfaction d'appétits charnels, de fringales sensuelles. Sans doute, comme toute cause, celle-là est défendable ; mais je crois qu'étant mauvaise et heurtant de front nos opinions reçues sur l'immarcescibilité des vertus morales, il fallait beaucoup d'habileté pour l'imposer ; or, le *Droit d'aimer* fut une pièce maladroite et le subterfuge de ce titre séduisant et adultéré dans sa signification, n'était pas suffisant pour leurrer et gagner le public.

Le spectacle débutait par l'acte primé au concours du « Thyrse » : *Nous n'irons plus au bois*, de Fernand Crommelynck Le jeune auteur n'a certes pas fait œuvre qui révolutionnera l'art théâtral ; elle n'a pas l'air d'annoncer un novateur. Cependant elle est symptomatique d'un tempérament qui, nourri des maîtres artisans du théâtre contemporain en vers, a su s'assimiler leurs procédés et s'en servir avec une adresse très prometteuse : le vers est joli, alerte, empanaché, spirituel, et l'intrigue, adroite sans vulgarité, a conquis, par sa grâce charmante et pimpante les unanimes suffrages de la salle très sympathiquement disposée. Mlle Derives, M. Gildès, M. Joachim et Mme Dépernay ont interprété l'œuvrette de Crommelynck avec un entrain et une délicatesse dont il faut leur savoir gré, d'autant plus qu'ordinairement les œuvres de nos compatriotes trouvent les artistes plutôt indifférents. LÉOPOLD ROSY.



Petite chronique

—

Les quittances d'abonnement au tome VIII de la Revue seront mises en recouvrement dans quelques jours. Nous espérons que tous nos abonnés y feront bon accueil.

—

Nos Chroniques seront désormais nettement séparées. Nous créons des rubriques distinctes qui seront rédigées par un collaborateur attitré. Ce sera :

Chronique littéraire :

1. Les Romans : F.-Charles Morisseaux.
2. Les Poèmes : Henri Liebrecht
3. Histoire : Henri Liebrecht.
4. Théâtre publié : Marguerite Duterme.

Chronique artistique :

Les Salons : Oscar Liedel et Léon Wéry.

Chronique musicale :

1. Musique de Chambre : Victor Hallut.
2. Musique de théâtre : Joseph Jongen.

Chronique théâtrale :

Les théâtres : Léopold Rosy.

—

Le numéro de juillet du « Thyrse » sera un numéro extraordinaire : nous y publierons *in-extenso* le texte de la charmante comédie de F. Crommelynck: *Nous n'irons plus au bois !...* qui fut couronnée par le jury de notre concours de pièces de théâtre et qui vient de remporter un si triomphal succès au théâtre du Parc.

—

A la demande du groupe « Ostende Centre d'Art » le Musée du Livre, récemment fondé à Bruxelles, organise une Première Exposition du Livre Belge d'Art et de Littérature, d'expression française et flamande, qui sera ouverte au Kursaal d'Ostende au mois de juillet prochain.

Cette manifestation s'ajoutera aux Conférences, au Salon des Beaux-Arts, à la Représentation théâtrale d'œuvres belges, aux Concerts de nos artistes, destinés à donner à Ostende un caractère esthétique évident à côté et, peut-être, au-dessus de son faste et de ses plaisirs.

Il serait heureux qu'un grand nombre de nos Ecrivains, sinon tous, participassent à cette exposition :

1° Par l'envoi de la liste complète de leurs œuvres ;

2° Par l'envoi de leurs livres, particulièrement en exemplaires de luxe, de préférence reliés.

Une section sera réservée aux Revues belges d'Art et de Littérature.

Il sera publié un Catalogue d'amateurs à la fois sur les ouvrages exposés et sur la Bibliographie des auteurs.

Des Conférences explicatives du but et de la portée de l'exposition ainsi que du mouvement littéraire belge seront données à l'ouverture et pendant la durée du Salon.

—

Le monument Max Waller. — *Souscription :* M. Victor Reding, directeur du théâtre royal du Parc, 100 francs. — M. et Mme Fernand Franchomme, 20 francs. — Vente de deux éventails, 2 francs.

Total à ce jour : 3,956 fr. 94.

Rappelons que des éventails, souvenirs de la représentation théâtrale du 5 avril, sont en vente au bénéfice de la souscription au prix de 1 franc. S'adresser à M. Léopold Rosy, secrétaire du Comité, rue de la Filature, 14, Bruxelles (porte de Hal).

—

A l'Académie de dessin, de sculpture et d'architecture de Saint-Gilles. — L'exposition des travaux des élèves a obtenu un

très légitime succès. Une heureuse disposition permettait au visiteur de suivre pas à pas les élèves à travers toutes les classes, depuis le dessin linéaire jusqu'aux cours supérieurs. Afin de permettre de mieux apprécier les travaux, c'est à la lumière artificielle qu'ils étaient exposés, c'est-à-dire dans la lumière où ils avaient été conçus. Mesure intelligente, certes, car il ne faut pas oublier que nos Académies de faubourgs, créées surtout à l'intention des artisans, sont actives principalement le soir. Outre les très nombreux travaux des élèves débutants qui témoignent tous d'une belle persévérance et d'une évidente volonté de bien faire, avec déjà parfois le trait qui prédit la personnalité, nous avons remarqué des intéressants projets de conservatoire, de cottage, dans les classes d'architecture, — des heureux essais de modelage. D'une manière générale ce qui frappe, c'est la méthode intelligente et pratique qui préside à l'enseignement; les résultats ne pouvaient dès lors être qu'heureux, l'exposition les attestait ainsi.

Signalons qu'un salonnet réunissait quelques œuvrettes pleines de promesses d'élèves de la classe de nature où il faut citer Jean Minne, déjà très habile dans des croquis bien spirituels et dont une « maison ensoleillée » était charmante de lumière; Dutillieu qui exposait un assez grand paysage ne manquant pas de qualités pour un débutant; Verly qui s'essaie déjà avec bonheur à peindre la figure, Quentin, Bergmans, etc.

Nos félicitations au directeur, le statuaire De Tombay, et au corps professoral où nous aurons le plaisir de voir l'année prochaine notre ami Maurice-J. Lefebvre.

—

Le Concours annuel de la « Revue des Poètes » pour 1906, est ouvert depuis le 10 mai et sera clos le 10 octobre.

Dispositions : Le Concours de 1906 est divisé en *Concours n° 1* et *Concours n° 2.*

Concours n° 1. — 1° Chaque concurrent devra soumettre au Jury la matière d'un volume de vers (1,500 vers au maximum);

2° Pour le « Concours n° 1 », il ne sera décerné qu'un prix, *consistant en l'impression, aux frais de la « Revue des Poètes », de l'œuvre couronnée.*

Concours n° 2 :

1re Section : *Un poème dialogué* (*300* vers au maximum). — *Sujet libre.*

2e Section : *Un ou plusieurs poèmes* formant un total de 40 vers (au moins) à 80 vers (au plus), — *Sujet libre.*

Il sera décerné dans chaque section du Concours n° 2 :

Une médaille de vermeil ;
Une médaille d'argent ;
Une médaille de bronze ;
Des diplômes d'honneur et des mentions.

Tous les poèmes présentés devront être *rigoureusement inédits.* Les manuscrits destinés au *Concours n° 1* seront retournés aux auteurs *sur leur demande* et *à leurs frais.*

Les manuscrits destinés au *Concours n° 2* ne seront pas rendus.

Chaque manuscrit devra porter *uniquement* une *devise*. Cette *devise* sera répété avec le nom et l'adresse de l'auteur, sur une feuille distincte qui sera contenue dans une enveloppe fermée, jointe au manuscrit.

Les manuscrits devront être adressés (avec l'indication : CONCOURS n° 1 ou CONCOURS n° 2 (1re ou 2e section), très lisiblement inscrite) à M. le Directeur de la *Revue des Poètes*, 5, rue de Sontay, Paris (XVIe).



Correspondance

—

I

Mes chers Directeurs,

M'étant aventuré à écrire, incidemment, dans une récente chronique du *Samedi* que, lors de l'invention mirifique du vers polymorphe, M. Desombiaux était déjà quelque chose, (en quoi je me trompais probablement), l'éminent confrère de M. Lemonnier adressa au dit journal la lettre qui suit.

Comme on ne saurait assez répandre les chefs-d'œuvre d'esprit, de grâce, de distinction, d'élégance et d'à-propos, je vous propose de publier cette aimable et péremptoire missive, afin que son auteur puisse prétendre, devant la postérité, au nom du plus spirituel de nos épistolaires.

Veuillez recevoir, mes chers Directeurs, mes très amicales salutations.

VALÈRE GILLE.

Cette lettre, la voici :

« Monsieur le Directeur,

» Je ne m'explique pas pourquoi M. Valère Gille, dans son article sur le vers libre, éprouve le besoin d'écrire qu'à l'époque des querelles dont il parle, j'étais déjà *quelque chose*

» Que veut-il dire ?

» Je pourrais le lui demander, me répondrez-vous peut-être ? Si je le fais, il m'assurera que le ciel n'est pas plus pur que le fond de son cœur, puis s'empressera d'aller raconter qu'il s'est moqué de moi, cet excellent M. Valère Gille! Et comme les plaisanteries de M. Valère Gille ne sont jamais comprises par personne, il lui est toujours loisible de leur donner, par la suite, la signification qui convient le mieux à ses petits intérêts.

» Après s'être avisé, avec le goût, le tact et l'aménité qui le caractérisent, de traiter Verlaine d'*idiot du Parnasse*, il se mit à expliquer, assez piteusement, cette épithète, quand il eut vu la réprobation dont

elle était l'objet. Je crois même qu'il s'excusa en disant : « On m'a mal » compris, parce que je parle du nez. »

» M. Valère Gille écrit comme il parle. On le comprend difficilement.

» A l'époque des querelles en question, M. Valère Gille n'était pas du même avis qu'aujourd'hui, et cela n'avait pas plus d'importance. Il remplissait la *Jeune Belgique* de ses rodomontades et de ses proclamations. La *Jeune Belgique*, qui pourtant avait bon estomac, en eut quelques indigestions. On dit même qu'elle en mourut.

» Depuis longtemps déjà, M. Valère Gille était quelqu'un. Qui ? Une pièce de vers que je retrouve dans la *Jeune Belgique* elle-même nous l'apprend :

Quand Rau et Kin vont botte à botte,
Gille, derrière eux, ramasse les crottes.

» On prétend que c'est à la suite d'une de ces... promenades, que M. Valère Gille s'est décidé à se servir du vers libre.

» Veuillez croire à mes sentiments les meilleurs.

» MAURICE DES OMBIAUX. »

II

Musiciens et Poètes. — Les poètes se plaignent souvent — et avec raison — des déformations que des musiciens font subir à certaines œuvres littéraires.

Bien des poèmes n'ont que faire du concours ou du soutien musical ; en revanche, beaucoup de productions littéraires ont gagné par une heureuse alliance à la musique ; « celle-ci est souvent la couleur du dessin de celle-là, ou, mieux, elle est la compagne émue et bien sentante de l'autre ».

Mais hélas, il arrive qu'un versificateur, dans un but mercantile, ou dans un état d'inconscience, aligne des mots sous de la musique, et ça ressemble alors le plus souvent à un vulgaire mariage de raison.

Je viens de rouvrir, après l'avoir fermé avec rage, un recueil intitulé « Les Chefs-d'Œuvre du Chant, 33 mélodies de Schumann » et après m'être assuré que je ne me suis pas trompé, je crois de mon devoir de faire partager mon indignation à tous ceux qu'anime un sentiment d'art et qui gardent le respect des œuvres des génies disparus.

Ce qui redouble mon adversion c'est de savoir qu'au lieu d'être mis à l'index par tous les artistes, ce recueil est imposé aux élèves du Conservatoire de Bruxelles. Soyez juges de la valeur de mes protestations.

Voici prise au hasard et copiée textuellement une de ces mélodies :

BERCEUSE DE L'ENFANT DU CHEF

Dors mon ange en qui j'espère,
Vraie image de ton père,
Si tous ont connu les tiens,
On saura de qui tu tiens ! (bis),

Tes yeux ont des fines lames,
L'éclair et les vives flammes,
Où ton père un jour tomba,
Sera ton premier combat! (bis).

Quand tu reverras la plaine,
Qui de son ardeur est pleine,
On saura que brille encor,
Une étoile dans le Nord! (bis).

En voulez-vous une autre? Voici :

LE LOTUS

Lotus, ta fleur penchée
Craint les rayons du jour,
Et du soleil cachée
De l'ombre attend le retour.
Mais quand la douce amante
De son visage adoré
Lui montre, souriante,
Son disque tant désiré,
Ta fleur rougit, rayonne,
Se dresse alors à son tour
Soupire, tressaille et frissonne
D'ivresse, d'extase et d'amour (bis).

etc , etc.

Le tout est signé L. Durdilly; cet olibrius a trouvé que les belles phrases musicales de Schumann ne sont pas assez parlantes! Il a déposé ses incongruités également sous des œuvres de Schubert, Chopin, Mendelsohn, Haendel, Mozart.

N'est-il pas navrant de constater que ces versifications banales doivent aider (!) les élèves d'un Conservatoire à connaître et à comprendre (!) de grands artistes?

Heureusement, il reste ceux qui se sont donné pour mission de défendre le Beau, toujours, en toutes circonstances, et qui peuvent flageller de leur thyrse ceux qui commettent de pareilles profanations!!

H. Henge.



Nous n'irons plus au bois...

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

Primée au concours théâtral du **Thyrse** *et représentée pour la première fois, à Bruxelles, sur le Théâtre royal du Parc, le 28 avril 1906.*



PERSONNAGES :

Jerôme, cousin d'Ermessinde *(50 ans)*	M. GILDÈS.
Sylvain *(20 ans)* . . , ... , ...	M. JOACHIM.
Ermessinde, marraine de Fanchette *(45 ans)* .	Mme DEPERNAY.
Fanchette *(18 ans)*	Mlle A. DERIVES.

Des amoureux.

La scène est dans la banlieue de Paris au printemps de 1831.



Le théâtre représente un jardin, devant une villa.

A gauche, perpendiculairement à la rampe, un double banc de bois, peint en vert. A droite, une coquette maison avec perron, dont on n'aperçoit que la façade toute blanche et rose avec des volets verts. Tout à côté, un tronc d'arbre mort, creux et moussu sous du feuillage.

La route, éclairée à cet endroit par une vieille lanterne, court au long de la haie fleurie, et l'on entre dans le jardin par une claie, verte aussi. Au fond, la forêt s'étend et ses sentiers se perdent dans de mauves lointains.

Des fleurs partout.

Au lever du rideau, Jerôme, assis du côté droit du banc, lit le *Constitutionnel.* Ermessinde, assise de l'autre côté, coud. Fanchette se promène en lisant un livre.

Le crépuscule descendra vite et la lanterne luit déjà sur la route.

SCÈNE PREMIÈRE.

Jerôme, Ermessinde et **Fanchette.**

ERMESSINDE.

Fanchette, donne moi mon dé.
(Fanchette ne le trouve pas).
... dans la corbeille.

FANCHETTE.

Voici marraine.

ERMESSINDE.

Bien.

JERÔME *(à Fanchette).*

Que lisez-vous ?

FANCHETTE.

Corneille :

Le Cid.

ERMESSINDE *(haussant les épaules).*

C'est plat.

JERÔME *(à Fanchette).*

C'est beau.

ERMESSINDE *(sévère).*

Comment ?

FANCHETTE *(baissant les yeux).*

Je ne sais pas...

JERÔME *(à Fanchette).*

Je me souviens :

(Déclamant avec emphase).

« Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse ! »

(Taquin).

C'est beau !

ERMESSINDE *(sèchement).*

Ce n'est pas beau, vous dis-je.

JERÔME *(souriant).*

Je m'adresse
A Fanchette, cousine.

ERMESSINDE.

Eh bien ! il me déplait
Que vous trouviez joli ce que je trouve laid,
Cousin ! Surtout quand vous parlez à ma filleule.

JERÔME *(taquin).*

Fanchette saura bien apprécier toute seule.

(A Fanchette).

N'est-ce pas ?

(Fanchette veut répondre).

ERMESSINDE *(vivement).*

Taisez-vous, Fanchette. On vous défend
De répondre un seul mot.

Jerôme *(riant sous cape).*

Répondez, mon enfant.

Ermessinde *(fâchée presque).*

Et puis, ne lisez plus.

(Fanchette va fermer son livre).

Jerôme *(vivement).*

Lisez !

Fanchette *(toute rose).*

Que dois-je faire ?
Lire, ou ne lire plus ? Vous répondre, ou me taire ?

Ermessinde *(comme pour soi).*

On sent que c'est mauvais poète, dans le nom.
On ne s'appelle pas Chimène !

Jerôme.

Pourquoi non ?
Vous vous appelez bien : Ermessinde.

Ermessinde *(vexée).*

Ermessinde !
Ermessinde est un nom...

Jerôme *(l'interrompant).*

... Prétentieux, qui guinde.

(Il se lève pour agacer sa cousine).

Un nom mince, effilé, long, qui — n'en — finit — plus !
Un nom grèle habillé de velours superflus !
Un nom monté sur des échasses !

Ermessinde *(se levant).*

Mais le vôtre !

Jerôme *(s'asseyant).*

Jerôme ? C'est un nom, ma chère, comme un autre.

(Ermessinde passe à droite).

Ermessinde *(mimant).*

Deux coups de cloches successifs : Le premier, lent,
Nasillard. Le second, ventripotent, ronflant.
On tourne vite sur soi-même, une minute,
On s'assied : le jupon ballonne et parachute !

(Sous le nez de Jerôme, avec une révérence).

Voilà, mon cher, l'effet que votre nom me fait.

Jerôme *(avec une révérence aussi).*

Laissez-moi le trouver bizarre, cet effet.

(Ermessinde se rassied et coud. Jerôme lit. Fanchette va vers la maison en effeuillant une marguerite).

FANCHETTE.

Un peu. Beaucoup. Passionnement... — Oh! je tremble! — Pas du tout. Un peu.

(Elle va entrer).

J'en arrache deux ensemble.

(Elle entre).

SCÈNE DEUXIÈME.

Les mêmes, moins **Fanchette.**

(Un long silence. Jérôme balance l'une jambe sur l'autre).

ERMESSINDE.

Quand vous voudrez ne plus vous balancer...

JERÔME *(à part).*

Jamais.

ERMESSINDE.

... Vous le direz.

JERÔME *(tranquillement).*

Je le dirai, je vous promets.

ERMESSINDE *(agressive).*

Vous m'empêchez de coudre!

JERÔME.

Ah!...

ERMESSINDE.

C'est insupportable!

(Jerôme étend les jambes et balance les pieds sur les talons).

Ah ça! ne gravez pas vos talons dans le sable!

JERÔME *(tranquillement).*

Encor?

ERMESSINDE.

J'ai mal aux nerfs!

JERÔME *(moqueur).*

Comment?

ERMESSINDE.

Vous m'agacez!

C'est donc bien amusant, cette manie?

JERÔME *(riant).*

Assez.

(Un petit silence).

Vous n'avez pas d'autre prétexte à chercher noise ?

ERMESSINDE.

J'ai des motifs ?

JERÔME.

Lesquels ?

ERMESSINDE.

Votre façon sournoise,
D'abord, de me lorgner sous ce journal.

JERÔME *(narquois).*

C'est mal.
Je devrais, comme vous, lorgner sans le journal.
Ensuite ?

(Il remet le nez dans son journal et mime des lèvres ce qu'il lit.)

ERMESSINDE.

Ce besoin de remuer la bouche,
De bourdonner en « zezeyant », comme une mouche,
Quand vous lisez.

(Jerôme plie son journal, un peu agacé).

JERÔME (*tourmentant un bouton à sa manche*).

Après ?

ERMESSINDE.

... De tourner le bouton
De votre manche.

(*Jerôme, pris au fait, abandonne le bouton et, nerveusement, se pince le menton*).

De vous pincer le menton.

(*Même jeu. Jerôme fait claquer ses doigts*).

D'avoir aux doigts une éternelle chiquenaude.

(*Même jeu*).

JERÔME (*minaudant pour cacher son dépit*).

Ah ! j'ai...

ERMESSINDE (*triomphante*).

De minauder en parlant !

JERÔME (*même jeu, prêt à éclater*).

Je minaude ?

(*Il se pince rageusement le bout de l'oreille*),

ERMESSINDE.

De vous tirer le bout de l'oreille!

JERÔME (*même jeu*).

Ah! je?...

ERMESSINDE (*lui tournant le dos*).

Bref,
Vous êtes ennuyeux, mon cher, des pieds au chef.
Me voyez-vous agir ainsi? Regardez. Ai-je
L'habitude de me balancer sur mon siège?
Je me tiens congrûment toujours.

JERÔME (*qui se venge*).

Mille bravos.

ERMESSINDE (*soulignant le « moi »*).

Moi, je n'ai pas de tics.

JERÔME (*à l'oreille de sa cousine*).

Vous avez des défauts?

ERMESSINDE (*scandalisée*).

Oh! Monsieur!

JERÔME (*se levant*).

Des défauts :

(*Il s'arrêtera après chaque phrase pour jouir de la colère intime d'Ermessinde*).

Toujours d'humeur méchante!
Vous chantez quand on souffre et souffrez quand on chante.
J'ai tort d'avoir raison; vous, raison d'avoir tort.

(*Il s'approche d'elle*).

Des défauts? Vous n'avez que cela.

ERMESSINDE.

C'est trop fort!

JÉRÔME.

Vous êtes un petit esprit contradictoire...
L'Enfer vivant, sans Paradis, ni Purgatoire!

(*A chaque phrase il s'approche d'elle pour mieux souligner et s'éloigne en riant à part soi*).

Quand je dis blanc, c'est noir. Quand je dis noir, c'est blanc.
Vous trouvez bon côté, le seul côté du banc
Où je ne m'assieds pas.

ERMESSINDE.

Mais...

JERÔME.

Ceci vous résume !...
Vous maigrissez, tant l'égoïsme vous consume.

ERMESSINDE.

Oh ! Monsieur !

JERÔME.

Vous boudez comme un enfant fessé :
Bouche tordue ; œil en coulisse ; front plissé.
L'affectation :
(*Il mime et passe devant elle*).
Vous avancez comme une poule :
Croupu — tétoni — bedonant ! La gorge en boule.
(*Sous le nez d'Ermessinde*).
Composant votre pas et votre geste.

ERMESSINDE (*nerveuse*).

Oh ! non !...

JERÔME (*montant vers le fond*).

Trouvant à ce jardin des airs de Trianon.
Vous avez un petit... « je — ne — sais — quoi », qui choque.
(*Redescendant vers le milieu de la scène*).
Vous savez bien, le faux semblant d'une autre époque.

ERMESSINDE (*sèche*).

C'est tout ?

JERÔME (*riant*).

Ce n'est pas tout.

ERMESSINDE.

Allez !

JERÔME.

Pas jusqu'au bout.
Il me faudrait un jour entier pour dire tout.
(*Il se rapproche du banc*).
Donc, pour finir...

ERMESSINDE.

Déjà ?

JERÔME.

Oui : Vous êtes coquette !
(*Tout près d'elle*).
Coquette gauchement.

ERMESSINDE (*fâchée*).

Monsieur!

JERÔME (*avec une minutie taquine*).

Toujours en quête
D'un miroir où trouver des yeux approbateurs,
Vous vous couvrez de faux appas, de fards menteurs.
(*Ermessinde rougit, il s'exalte*).
Enfin, votre âge, mûr déjà, s'apothéose
De pastels de lilas et de pâtes de rose.
(*Ermessinde étouffe. Jerôme a un petit rire vainqueur*).
Vous êtes une fleur éclose d'un Eden
Où la poudre de riz tient place de pollen.
(*Avec une joie brutale*),
Vous vous capitonnez!

ERMESSINDE (*rouge*).

Qu'en savez-vous?

JERÔME (*éclatant de rire*).

Pardine,
Vous n'avez pas toujours la joue incarnadine,
Et le matin vous voit moins grasse que le soir!
(*Et comme Ermessinde est mal assise*).
Vous vous serrez au point de ne plus vous asseoir
Qu'à moitié. Sur le bord des sièges.
(*Elle essaye laborieusement de se placer entièrement sur le banc. Il pouffe*).
Inutile.

ERMESSINDE (*cramoisie*).

Vous savourez votre vengeance!

JERÔME (*riant*).

Je distille.
Enfin, vous habillant toujours de clair satin,
Vous vous parez, le soir, des roses du matin!!..
Vous ne consentez pas à vieillir.

ERMESSINDE (*se levant*).

Mais en somme,
Nous avons...

JERÔME (*bienveillant pour soi-même*).

Ce n'est pas la même chose.
(*Avec un geste qui veut dire : bon pied, bon œil*).
L'homme
S'use moins vite.

ERMESSINDE (*soulignant le « moi »*).

Moi, je n'ai pas, comme vous,
Laissé brûler la chandelle par les deux bouts.

JERÔME (*venant à elle*).

La chandelle ? Depuis que nous vivons ensemble
Vous êtes au courant de ma vie, il me semble.

(*Ils sont l'un devant l'autre au milieu de la scène et se parlent sous le nez*).

ERMESSINDE.

Oui, vous allez au cabaret tous les jeudis.

JERÔME (*se dandinant*).

Tous les jeudis.

ERMESSINDE.

Vos yeux déjà sont arrondis
De désir, l'avant-veille.

JERÔME (*protestant à peine*).

Oh...

ERMESSINDE.

Première nuit blanche.

JERÔME (*qui consent*).

Non. Pas toujours...

ERMESSINDE.

Oh ! presque.

JERÔME (*se dandinant*).

Après ?

ERMESSINDE.

Chaque dimanche,
Vous allez chez un vieil ami.

JERÔME (*à part, ricanant*).

Le vieil ami !

ERMESSINDE.

Nuit blanche encor.

JERÔME (*amusé*).

Non pas.

ERMESSINDE.

Pâle au moins.

JERÔME.

A demi.

ERMESSINDE.

Ce vieil ami, moins vieux ce soir-là, vous déprave.
Vous connaissez son cœur beaucoup moins que sa cave.
Vous buvez trop. Vous vous grisez. Vous pensez mal :
Et vous rentrez au crépuscule matinal.

JERÔME (*souriant*).

Voilà.

ERMESSINDE.

Vous vous trouvez...

JERÔME.

Heureux...

ERMESSINDE (*s'éloignant à gauche*).

C'est ridicule !

JERÔME (*s'éloignant à droite*).

Il est si tiède et clair le premier crépuscule,
Où parmi la roseur d'un ciel convalescent
On sent monter...

ERMESSINDE (*interrompant*).

Que m'importe ce que l'on sent !
(*Il hausse les épaules*).
Les autres soirs, vous somnolez au coin de l'âtre.
Vous ne m'emmenez pas, une fois, au théâtre !

JERÔME.

Pardon, mais l'autre jour...

ERMESSINDE (*la lèvre dédaigneuse*).

Parlons en !

JERÔME.

Hernani !
Avec Mars, Michelot, Firmin et Joanny !

ERMESSINDE.

Dans un théâtre qui sentait l'ail et la bière !

JERÔME.

Un drame en vers.

ERMESSINDE.

Où l'on hurlait.

JERÔME.

Une première !

ERMESSINDE.

Où l'on n'entendait plus qu'applaudir, dans le bas,
Et siffler, dans le haut.

JERÔME (*allant au fond, supérieur*).

Vous ne comprenez pas
Cette tourmente littéraire ?

ERMESSINDE (*sèchement*).

Je m'en moque !

JERÔME (*redescendant, interdit*).

Mais...

ERMESSINDE (*venant à lui*).

Vous êtes un être excessif et baroque.
Vous allez d'un extrême à l'autre, sans raison,
Sans mesure...

JERÔME (*rageur*).

Sans rythme...

ERMESSINDE.

Et sans diapason !

JERÔME (*éclatant avec une emphase comique*).

Eh ! bien, moi, cette vie, à la fin, m'exaspère !
(*Péremptoire*).
Le moment est venu d'en finir !

ERMESSINDE (*étonnée*).

Mais...

JERÔME (*avec un geste qui veut dire : « inutile »*).

Ma chère,
Sur trois, nous nous disons, au moins, deux méchants mots.

ERMESSINDE.

C'est vous !

JERÔME.

Nous nous trouvons de mutuels défauts :
Vous vous dissimulez.

ERMESSINDE.

Non.

JERÔME.

Je me dissimule.

ERMESSINDE.

Oui.

JERÔME.

Nous nous entêtons comme baudet et mule.
Chaque jour est un jour de reproches nouveaux.
Vous voulez prévaloir toujours où je prévaux.

ERMESSINDE.

Mais...

JERÔME.

Vous me disséquez, je vous anatomise :
Donc la vie en commun ne nous est plus permise!

ERMESSINDE (*aigre*).

Permise ou non, moi comme vous, vous comme moi,
Nous nous résignerons à vivre ainsi.

JERÔME (*étonné*).

Pourquoi?

ERMESSINDE.

Mais... la maison?...

JERÔME.

Qu'on vende!

ERMESSINDE.

Et le parc?

JERÔME.

Il faut vendre!

ERMESSINDE (*vexée*).

Oh! mon cousin, vous êtes dur!

JERÔME (*sous le nez d'Ermessinde*).

Êtes-vous tendre?

(*Ils se regardent dans les yeux puis s'éloignent, chacun de son côté, elle à gauche, lui à droite*).

JERÔME (*à part*).

Ortie!

ERMESSINDE (*à part*).

Hérisson!

JERÔME (*à part*).

Crin !

ERMESSINDE (*à part*).

Gros bouquet de chardon !

JERÔME (*à part*).

Chiendent !

ERMESSINDE (*à part*).

Châtaigne !

(*Arrivé près de la maison, il se retourne*).

JERÔME (*à Ermessinde, menaçant*).

Quoi ?

ERMESSINDE (*se retournant*).

Rien. Rien.

(*Ils montent vers le fond en s'observant*),

JERÔME (*à part*).

Guèpe !

ERMESSINDE (*à part*).

Bourdon !

(*Au fond, ils se retrouvent l'un près de l'autre et échangent un choc d'yeux*).

JERÔME (*redescendant, à droite*).

Depuis trois ans, je vis dans un nid de vipères !

ERMESSINDE (*menaçante*).

Quoi ?

JERÔME (*se retournant*)

Rien ! Rien !

(*Ermessinde descend vers lui*).

ERMESSINDE.

La maison du père de nos pères !
La vendre ! Vous trouvez cela ! Vous ! Vous !

JERÔME.

Trouvez
Autre chose, parbleu !

ERMESSINDE (*remontant*).

Vous croyez que je vais,
— Moi qui souffre depuis trois ans...

JERÔME (*la suivant*).

Je souffre aussi !

ERMESSINDE.

... Votre méchante humeur...

JERÔME.

Moi la vôtre !

ERMESSINDE (*redescendant*).

... Non !

JERÔME (*la suivant*).

Si !

ERMESSINDE.

... Pour ne pas partager, — consentir au partage ?

JERÔME.

Si j'avais su que vous étiez son héritage !
Que mon grand-père...

ERMESSINDE (*puérile*).

Mon grand-père !

JERÔME (*emphatique*).

... Me laissait
Autre chose qu'un peu d'or au fond d'un gousset !
Et que nous serions deux à chérir sa mémoire !...

ERMESSINDE (*s'asseyant sur le banc*).

Qu'auriez-vous fait ?

JERÔME (*simplement*).

Je ne sais pas.

(*Il s'assied, à droite, sur une chaise de jardin*).

Mais j'aime à croire
Que j'aurais fait quelque chose, si j'avais su.

(*Ironique*).

Voilà : je rêvais être un bon monsieur cossu
Qui promène son ventre où luisent des breloques.
J'étais heureux, je m'enivrais de soliloques.
Je me disais : tu resteras au coin du feu,
Dans une chambre blanche et chaude.

ERMESSINDE (*à part*).

Attends un peu !

JERÔME,

Tu vieilliras alors, doucement solitaire,
Entre ton pot de cidre et tes pipes de terre.
Les pauvres te viendront visiter, le matin.
Tu seras sucre au maire et crème au sacristain.

Tu deviendras celui que le village honore,
Qui donne des avis toujours !

ERMESSINDE (*aigre*).

Quoi donc encore ?

JERÔME (*avec un soupir tragique*).

J'ai dit mêlons...

ERMESSINDE (*se levant*).

... A ce qu'elle a, tout ce que j'ai,
Et ne partageons pas.

JERÔME (*se levant, feignant la douleur*).

Je n'ai pas partagé !!

ERMESSINDE (*rangeant sa corbeille*).

Mon cousin, vous parlez comme un chef de cuisine !

(*A ce moment, Sylvain apparaît sur la route et apercevant les deux vieux cousins, il se retire vivement*).

JERÔME (*remontant*).

Si j'avais su ce que c'était, cette cousine !

ERMESSINDE (*allant vers la maison*).

Je ne répondrai pas, Monsieur, à ce que j'ois.

(*Ils se croisent et échangent un comique regard de haine*).

JERÔME (*montant vers la gauche*).

Est-elle assez mesquine !

(*Il se perd, à gauche, dans le jardin. Ermessinde se retourne pour l'invectiver et apercevra Sylvain qui vient et repart aussitôt*).

ERMESSINDE (*criant*).

Essence de bourgeois !

(*Elle aperçoit Sylvain qui sort, et s'arrête court*).

Mon Dieu !... Quelqu'un nous écoutait. J'ai peur... Serait-ce
Lui ?

(*Elle avance vers le perron*).

Dieu, si c'était lui ! C'est une maladresse
Que j'ai commise ! Il peut avoir tout entendu !

(*Elle monte pour entrer*).

Ne voyons rien !

(*Elle ouvre la porte*).

Mais si c'est lui, tout est perdu.

(*Elle referme la porte. Le crépuscule est venu. Tout est mauve et rose. La forêt s'emplit de mystère. La lanterne brille mieux sur la route*).

SCÈNE TROISIÈME.

Sylvain et **Ermessinde,** à une fenêtre.

(*Sylvain se glisse avec précaution vers la claie*).

SYLVAIN (*regardant dans le jardin*).

Personne... Mon cœur bat... Je suis ému.
(*Il inspecte encore le jardin*).
Personne.
Mon âme s'attendrit, tout à coup, et s'étonne
De me sentir naïf comme un petit berger.
(*Il s'approche du tronc d'arbre mort*).
Je n'ose pas, ce tronc moussu, l'interroger...
(*Il avance un peu dans le jardin*).
Il me grise, le nocturne parfum suave.
Le crépuscule monte et sa roseur s'aggrave,
Et c'est poignant et triste et doux, la fin du jour,
Comme la fin mutuelle d'un grand amour.
Tous les nids endeuillés ; tous les arbres en berne ;
Le soir vient. Le quinquet dans l'ombre baliverne.
(*Il revient au tronc d'arbre*).
Fanchette a-t-elle écrit ? J'ai peur d'être déçu.
Je n'ose pas l'interroger, ce tronc moussu.
(*Mélancolique*).
Fanchette dont le rire est un son de clochette,
Ne me riras-tu plus, ma petite Fanchette ?
(*A l'arbre mort*).
M'a-t-elle écrit des mots à répéter tout bas ?
L'interroger, ce tronc moussu, je n'ose pas.
Ma main tremble ; je veux et ne veux pas connaître.
Finissons en.
(*Au moment de plonger la main au creux de l'arbre, il lève la tête*).
Pas de lumière à sa fenêtre.
(*Il avance lentement la main. La fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvre et la tête d'Ermessinde y apparaît*).

ERMESSINDE (*à part, émue*).

C'est lui ! C'est lui !

SYLVAIN (*retirant sa main de l'arbre*).

Nenni. Rien encore ; voilà...
C'est de cela que j'avais peur. C'est pour cela
Que le soir était doux et triste. Elle m'oublie.
(*Il s'éloigne lentement*).

ERMESSINDE (*dépitée*).

Il s'en va sans rien mettre.

SYLVAIN (*avec un gros soupir*).

Elle était si jolie !...

(*Au moment de sortir, il se ravise*).

Laissons ma lettre encor.

ERMESSINDE (*aux anges*).

C'est lui !

(*Elle referme sa fenêtre*).

SYLVAIN.

Dernière fois.

(*Il dépose sa lettre puis, après un long silence regarde la fenêtre de Fanchette*).

Fini.

(*Puis, il regarde longuement l'arbre mort et soupire :*)

Fini.

(*Un bruit se fait entendre dans la maison*).

Quelqu'un !

(*Il sort en courant. Le crépuscule s'aggrave. Il fait presque nuit dans la forêt*).

SCÈNE QUATRIÈME

Ermessinde, puis **Fanchette.**

ERMESSINDE (*sortant*).

Parti !

(*Elle va regarder sur la route*).

Non. Par le bois ?...

(*Elle redescend*).

Ah ! Monsieur mon cousin vous me trouver mesquine !
Vous ne me connaissez qu'à demi. Je machine
Une revanche péremptoire ! Attendez donc.

(*Soudain lyrique :*)

C'est l'heure exquise où chaque jour, dans ce vieux tronc
— Qui pour vous n'est qu'un tronc d'arbre mort, nicodème, —
Une lettre d'amour m'attend.

(*Elle court à l'arbre et prend la lettre de Sylvain*).

C'est la huitième !

(*Elle vient s'asseoir sur la chaise de jardin, à droite, et lit :*)

« Ma chère ingrate »...

— Exquis ! —

« Je suis désespéré.
C'est la dernière fois que j'écris. Je serai

Sous ta fenêtre dès la nuit. »

(*Emue*).

— Sous ma fenêtre. —

« Je meurs d'amour. L'amour seul me fera renaître ».

— Délicieux. —

« Je t'attendrai tant qu'il faudra

Si ta vitre s'éclaire. »

(*S'exclamant*).

— Elle s'éclairera ! —

« Si le silence, seul, répond... »

(*Etonnée*).

— Hein ?...

(*Souriant*).

Fleur de style. —

« Je serai mort demain matin... »

— C'est inutile ! —

« Si tu savais cette douleur d'aimer en vain. »

— Pauvre petit ! —

« Mille baisers »

— Signé : —

« Sylvain. »

(*Elle est très émue*).

Mourir pour moi. Mourir ! J'en suis toute troublée !

(*Elle se lève et va lentement vers le banc*).

C'est à cause du sable neuf de cette allée
Que j'ai su son amour extrême. Il se glissait
Vers l'arbre, un bruit de pas me fit sortir. Qui sait,
Faute du sable neuf tout était périssable.

(*Avec un attendrissement unique :*)

Je veux me faire une amulette de ce sable.

(*Elle s'arrête devant le banc, très, très émue*).

Oui, je viendrai ce soir, je viendrai. Mon cousin
Etant au cabaret, je serai sans voisin.
Fanchette dormira. Je veux me faire belle.
Elle est exquise l'aventure, et puis, nouvelle !

(*Elle passe devant le banc et monte vers le fond, très lentement*).

Les roses ont, ce soir, un étrange parfum.

(*La lèvre méprisante*).

Mon cousin ne sait pas, lui ; fi ! l'être commun !
Fi !

(*Elle va vers la maison*).

C'est ce soir !

(*Appelant*).

Fanchette.

La voix de Fanchette (*dans la maison*).

Oui, marraine.

(*La vieille Ermessinde sursaute, puis sourit, puérile.*)

ERMESSINDE (*consciente de sa naïveté*).

Marraine!

On dirait qu'elle dit : femme du roi.
(*Elle revient vers le banc*).

La traîne

De cette robe était très longue...

FANCHETTE (*sortant de la maison*).

Me voilà!

Vous désirez?

ERMESSINDE (*embarrassée*).

Mon Dieu...
(*Elle fait asseoir Fanchette, à côté d'elle, sur le banc*).
D'abord assieds-toi là.
(*A part*).
Comment lui demander ma robe?
(*Romantiquement :*)
L'air est tiède
Ce soir, trouves-tu pas?... Et le parfum m'obsède
D'une brise où sont morts de vagues serpolets.

FANCHETTE.

Je ne sais pas.

ERMESSINDE.

Mais il faut clore...

FANCHETTE (*se levant*).

Les volets?

ERMESSINDE (*la rasseyant*).

Non. Les yeux à demi pour goûter leurs effluves.
(*Lyrique*).
Le soleil a laissé mille petits vésuves
A l'horizon. Le soir en est illuminé.
J'ai quelque chose, au cœur, de nouvellement né.

FANCHETTE (*étonnée*).

Quoi donc?

ERMESSINDE (*se levant*).

Tu ne peux pas savoir.

FANCHETTE.

Mais si, marraine.

ERMESSINDE.

Non, non. Tu ne peux pas savoir. Car c'est à peine
Si je puis, ces douceurs qui me viennent griser,
— Douces plus doucement encor, — les préciser.
C'est comme si montait dans le soir extatique
La lueur qui serait un parfum de musique.

FANCHETTE (*se levant*).

C'est vrai, je ne peux pas comprendre.

ERMESSINDE (*venant s'accouder au banc*).

Tu sais bien,
Cette robe de velours noir ?

FANCHETTE.

Pourquoi ?

ERMESSINDE (*vivement*).

Pour rien.

(*Changeant de ton*).

Comment la trouves-tu ?

FANCHETTE.

Très belle.

ERMESSINDE (*heureuse*).

Ah ?...

FANCHETTE.

Oui, très belle.

(*Curieuse*).

Pourquoi me parlez-vous de cette robe ?

ERMESSINDE (*sans l'entendre*).

Et celle
De satin.

FANCHETTE.

Le satin ? Moins joli.

ERMESSINDE.

Moins joli ?

(*A part*).

Je mettrai l'autre.

FANCHETTE (*curieuse*).

Mais...

ERMESSINDE (*vivement*).

Rien, rien.

FANCHETTE.

Est-ce qu'on lit ?

ERMESSINDE (*allant vers la maison*).

Non, nous ne lisons pas. Je veux demeurer seule.
Bonsoir.

(*En passant devant Fanchette*).

Ferme la porte.

(*Elle gravit les marches du perron. Fanchette descend à gauche devant le banc*).

A demain, ma filleule.

FANCHETTE.

Bonsoir, marraine.

(*Ermessinde entre*).

ERMESSINDE (*reparaissant*).

Et puis, ne reste pas ici.
Rentre vite.

FANCHETTE.

Oui, marraine.

(*La porte se referme et s'ouvre encore*).

ERMESSINDE.

A l'instant.

FANCHETTE.

Oui.

(*Fanchette attend un instant après que la porte s'est refermée et tire un revérence gamine à l'adresse de sa marraine*).

Merci !

SCÈNE CINQUIÈME.

Fanchette, seule, puis **Jerôme.**

(*Fanchette court au tronc de l'arbre mort en contournant le banc. Elle plonge la main au creux et la retire avec un petit cri de douleur intime*).

FANCHETTE (*triste*).

Oh ! Sylvain !... Oh !... c'est mal...

(*Elle descend lentement vers le banc*),

Il n'écrit plus ! Que fis-je
Pour le mécontenter ?

(*Elle s'assied*).

Méchant ! Il me néglige !...

(*Elle trépigne*).

J'aurais dû les savoir menteurs, tous ses serments,
Je l'avais assez lu, mon Dieu, dans les romans !

(*Péremptoire*).

Ah ! les hommes sont tous les mêmes, quoi qu'on die !
Ce qu'il faisait était mensonge et comédie !

(*Rageuse*).

Je le hais maintenant ! oh ! comme je le hais.

(*Elle se lève*).

D'ailleurs je ne l'ai pas aimé ! Non. Non. Jamais !
Il est sot ! Il est fat.

(*Très triste soudain*).

Oh ! Sylvain.

(*Rageuse*).

Il est bête !

(*Inquiète*).

Oh ! mon Dieu, s'il avait d'autres amours en tête.

(*Rêveuse*).

Voilà huit jours qu'il n'écrit plus... d'autres amours...
Il me semble qu'il n'écrit plus depuis toujours !...

(*Dépitée*).

Que m'importe après tout, il peut courir la gueuse !
Moi, je ne l'aime plus.

(*Elle s'écroule sur le banc*).

Je suis bien malheureuse

(*Elle pleure au creux de son bras appuyé sur le banc.*
(*Il fait presque nuit dans le jardin*).

C'est la dernière fois que j'écris.

(*Elle se lève et va vers l'arbre mort*)

C'est tant pis !

(*Avec un sourire triste*).

Je dis ça chaque jour et chaque jour j'écris.

(*Elle va sous la clarté de la lanterne, près de la haie*).

Relisons la pour voir si je suis assez fraîche.

(*Elle ouvre sa lettre et lit :*)

« Monsieur mon cher amour »

— C'est froid —

« Je me dépêche

De griffonner ces quelques mots pour vous gronder.
Si vous boudez, sachez qu'il est laid de bouder.
Vous ne m'écrivez point. Qu'ai-je fait qui mérite
Cela ? Je viens d'effeuiller une marguerite,
La fleur m'a répondu que vous ne m'aimiez pas.
J'ai pleuré. C'est très mal. C'est votre faute. Au cas
Où la fleur n'aurait pas dit vrai, veuillez m'attendre
Au jardin, dès la nuit. Je vous aime. »

(*Souriant*).

C'est tendre,

Mais c'est vrai...

(*Elle descend vers le tronc d'arbre mort*).

Je ne signe jamais, c'est prudent.

(*Elle dépose la lettre*).

Oh! je le hais.

(*Elle descend à droite*).

Que vais-je faire en attendant?

(*Le soir est complet à présent. Jerôme entre en fredonnant*).

JERÔME (*l'air indifférent*).

Tiens, Ermessinde n'est plus là, Mademoiselle?

FANCHETTE.

Non, parrain.

JERÔME.

Ah...

(*A part*).

Tant mieux.

(*Jerôme, énervé, traverse la scène plusieurs fois. Il chantonne*).

Là, sol...

(*Soudain à Fanchette*).

Où donc est-elle?

FANCHETTE (*qui voudrait demeurer seule*).

Elle est rentrée.

JERÔME.

Ah...

(*Jerôme reprend sa promenade. On devine qu'il voudrait voir disparaître Fanchette*).

Sol... sol... do... ré... mi... fa... sol.

Je me sens l'âme un peu d'un petit rossignol.

(*Neuf heures sonnent à quelque clocher lointain*).

Il se fait tard.

(*Fanchette n'entend pas. Il insiste*).

Très tard...

FANCHETTE (*souriant mal*)

Il se fait tard.

(*Un long silence. Jerôme et Fanchette s'observent à la dérobée*).

JERÔME (*gracieux*).

Fanchette,

L'heure sonne d'aller rejoindre sa couchette...

FANCHETTE.

Oh! pas encor.

JERÔME (*vivement*).

Mais si. Mais si.

(*Jerôme feint l'indifférence*).

J'ai des chansons

Dans le cœur.

FANCHETTE (*à part*).

Ne faisons pas naitre des soupçons!

JERÔME.

Tra... la... la... la...

FANCHETTE (*venant à Jerôme*).

Bonsoir mon parrain.

JERÔME (*la baisant au front*).

Bonsoir...

FANCHETTE (*à la porte, insistant*).

J'entre...

JERÔME (*distrait*).

Bonsoir...

FANCHETTE (*à part*).

Je reviendrai...

(*Elle entre dans la maison*).

JERÔME (*ne se sachant pas seul*).

L'âme du divin chantre...

(*Il se retourne et son visage s'éclaire d'un large sourire*)

SCÈNE SIXIÈME

Jerôme, seul, puis **Ermessinde** à la fenêtre.

JERÔME.

Enfin!

(*Il traverse la scène et court à l'arbre mort*)

Voyons... voyons...

(*Il plonge la main au creux du tronc et retire la lettre de Fanchette*).

Encore une, une fois!...

(*Il va sous la lanterne qui éclaire la haie*).

Ah! cousine, je suis l'essence du bourgeois!

(*Avec un sourire suffisant*).

Non, vous ne savez pas de quoi je suis l'essence!

(*Il brise le cachet*).

Lisons :

« Monsieur mon cher amour... »

(*Avec un petit rire d'âme chatouillée*).

Quelle innocence!...

(*Il lit vite et à mi-voix*).
« Quelques mots... qu'ai-je fait?... M'aimiez pas... j'ai pleuré...
Très mal!.., C'est votre faute... Au cas où... pas dit vrai...
M'attendre... »
(*Jerôme sursaute*).
Hein?
(*N'en croyant pas ses yeux*).
C'est écrit! «... M'attendre... je vous aime...
Au jardin dès la nuit... »
(*Soudain lyrique*).
Pardieu! C'est ici même!
(*Il regagne le milieu de la scène qu'il emplit de grands gestes*).
Ah! je vais donc enfin la connaître! Je vais
Voir ces yeux qui pleuraient pour moi! Je fus mauvais
De ne pas lui répondre. Elle a souffert. Mais baste!
Je me sens le cœur grand, ce soir, et l'âme vaste!
Et je saurai lui dire avec des mots si doux
Mon repentir et mon amour, qu'ils iront tous,
Ces mots où j'aurai mis mon âme toute entière,
Qu'ils iront tous jusqu'à son âme hospitalière.
Oui, je veux qu'il lui vienne aux yeux de divins pleurs.
(*Puéril*)
Je veux une rosée exquise, sur des fleurs.
Car elle doit avoir des yeux faits de corolles :
De grands yeux, tout petits pourtant! Deux lueurs folles.
D'étranges coins de ciel tachés d'étoiles d'or.
Je ne sais plus! Je suis grisé! C'est Messidor!
(*Il hume longuement l'air du soir*).
Ah! que j'aime le soir où, pour la fois première,
Elle fit, blanche et mince et pimpante et légère,
Parmi le vert fouillis parfumé des buissons,
Ces semailles d'amour dont je fais les moissons.
J'étais à l'autre bout du jardin : Il me semble
Que le feuillage, tout à coup, murmure et tremble
Au souffle d'un zéphir qu'un printemps ne sait pas;
Je me glisse; j'entends un petit bruit de pas;
Et j'aperçois une blancheur qui fait un geste
Vers l'arbre mort! J'étais plus mort que lui! Je reste;
Je la vois fuir, tapis derrière un maronnier...
Et je bénis ce premier soir pour ce dernier!...
(*Tout à fait exhubérant*).
Le ciel est clair! Il vient du bois un tiède arôme
De feuilles, de bruyère et de sève!...
(*Ermessinde apparaît à la fenêtre de l'étage*).
ERMESSINDE (*appelant*).
Jerôme!

JERÔME (*soudain dégrisé*)

Ma cousine ! Ermessinde ! Ouf, j'en suis étourdi !

ERMESSINDE (*gracieuse*).

Vous savez bien que c'est jeudi.

JERÔME (*troublé*).

Quoi ?... C'est jeudi ?

Oui, c'est vrai, c'est jeudi.

ERMESSINDE (*à part*).

Que ses gestes sont drôles !

JERÔME (*à part*).

Sa voix me fit l'effet de l'eau sur les épaules !

ERMESSINDE.

Vous n'allez pas au cabaret ?

JERÔME (*vivement*).

Mais si. Mais si.

J'oubliais...

ERMESSINDE.

Vous pourriez me remercier.

JERÔME (*galant*).

Merci.

ERMESSINDE (*à part*).

Il est charmant, prenons garde.

JERÔME (*même jeu*).

Elle est moins méchante,

Méfions-nous.

ERMESSINDE (*tout sucre*).

Voyez, je suis plus prévenante

Que vous ne le disiez.

JERÔME (*narquois*).

En effet. Mais comment

Se fait-il, que vous ne railliez pas ?

ERMESSINDE.

Simplement

Parce que j'ai compris que cela vous promène
D'aller au cabaret une fois par semaine ;
Et que le temps est beau, ce soir, et tiède, l'air.
Voilà...

JERÔME.

C'est très gentil.
(*A part*).
C'est la leçon, c'est clair,
Qu'elle tire de mon courroux de tout à l'heure.

ERMESSINDE (*à part*).

Il ne partira pas, le sot!

JERÔME (*à part*),

Mais que je meure
Si je comprends...

ERMESSINDE (*haut*).

Voilà.
(*Un silence. Ils s'observent*)

JERÔME (*souriant mal*).

C'est simple...
(*Nouveau silence*).

ERMESSINDE.

Eh... bien?

JERÔME.

Quoi donc?
(*Vivement*).
Je vais au cabaret...

ERMESSINDE.

Et moi, sous l'édredon.
(*Jerôme prend son chapeau sur le banc et va sortir, à regret. Ermessinde le suit des yeux*).
Il va partir... Il part...

JERÔME (*soupirant*).

Bonsoir...

LA VOIX DE SYLVAIN (*très loin*).

O, ma tendre amoureuse,
Aimons-nous, le Destin
Veut que la fleur heureuse
Ne vive qu'un matin.

ERMESSINDE (*à Jerôme qui va sortir*).

Mais tout de même,
Ne rentrez pas trop tard, mon cousin.

JERÔME (*riant*).

Je vous aime.
Bonsoir.

ERMESSINDE.

Bonsoir.
(*Jerôme est sur la route. Ermessinde va fermer sa fenêtre*).

JERÔME.

Bonsoir.
(*A part*).
Tu reviendras, petit.

ERMESSINDE (*criant*).

Prenez garde aux voleurs !

JERÔME (*même jeu*).

Vous, dormez bien !
(*Il sort*).

ERMESSINDE (*éclatant*).

Parti !
Ah ! ce n'est pas trop tôt ! Fat ! Perruque ! Belître !
(*Refermant la croisée*).
Moi, je vais éclairer, comme il le faut, ma vitre !

SCÈNE SEPTIÈME.

Sylvain, seul, puis **Fanchette.**

LA VOIX DE SYLVAIN (*toute proche*).

Dansons sous la coudrette,
Dansons comme des fous !
Le vent de l'amourette
S'est abattu sur nous...
(*Et Sylvain paraît sur la route*).

SYLVAIN.

La nuit tombe... La nuit, d'être obscure, promet.
De ce festin d'amour n'aurai-je qu'un fumet ?
(*Il entre dans le jardin*).
A-t-elle bien reçu ma lettre ?...
(*Il va vers l'arbre et plonge la main dans le creux*).
Plus de lettre !
(*Tristement*).
Mais elle la reçoit tous les jours...
(*Il descend vers la maison*).
Sa fenêtre
N'aura pas de lueur... Mon cœur, c'est décevant !
Encore un peu de cendre éparpillée au vent...
(*Il s'assied sur le banc. Fanchette paraît à la porte*).

FANCHETTE (*émue*).

Il chantait...

(*Elle aperçoit Sylvain et se précipite vers lui*).

Ciel!

SYLVAIN (*se levant*).

Fanchette.

FANCHETTE (*tout de suite dans les bras de Sylvain*).

Oh! Sylvain!...

SYLVAIN.

Ma petite!...

FANCHETTE.

Sylvain!...

SYLVAIN.

Fanchette!

ENSEMBLE.

Amour!

FANCHETTE (*riant et pleurant*).

Je vis!

SYLVAIN (*même jeu*).

Je ressuscite!

(*Tragique*).

Car j'aurais été mort, vois-tu, demain matin!

FANCHETTE (*même jeu*).

Oh! moi, je n'aurais pas vécu, c'est trop certain!

SYLVAIN (*la berçant tendrement*).

C'est bon, sourire et rire et pleurer, pêle-mêle...
Et t'avoir sur mon cœur, enfant, menue et frêle,
Si frêle et si menue et si vraiment enfant,
Qu'on voudrait t'endormir, Fanchette, en te berçant!

FANCHETTE.

J'ai tort d'aimer comme j'aime.

SYLVAIN (*fou de joie*).

C'est vrai, quand même,
Et puisque tu le veux, aime-moi comme j'aime.

(*Il veut l'entraîner au dehors*)

Viens, Fanchette..

FANCHETTE (*se dégageant*).

Non. Non.

SYLVAIN (*très tendre*).

Viens ! L'haleine des soirs
Fait se mêler aux blonds cheveux les cheveux noirs.
Viens ! L'âme de la nuit, pleine de fleurs écloses,
Est lourde des senteurs de lilas et de roses,
Et nous nous griserons, un peu, de son parfum !...
Viens, Fanchette.

FANCHETTE (*s'assayant*).

Non, non. J'ai peur, le soir.

SYLVAIN (*agenouillé contre elle*).

Chacun
Sent passer dans son cœur un souffle de folies !
Nous verrons les jolis au bras de leurs jolies
Courir les sentiers verts, en parlant à mi-voix.
La lune va rêver dans le fouillis du bois.
Si bien qu'on ne sait plus si chacun et chacune,
Les pieds dans de la nuit, le front dans de la lune,
Passent dans de la forêt, ou si c'est de la forêt
Qui passe avec chacun, chacune, et disparaît.
Je t'aime...

FANCHETTE (*émue*).

Taisez-vous ! Ces mots...

SYLVAIN.

Ça se respire !...
Je te les écrivais...

FANCHETTE (*adorable*).

Il ne faut pas les dire.
(*Des amoureux passent sur la route*).

UNE VOIX.

Je t'aime ?...

SYLVAIN (*persuasif*).

Ecoute-le, ce mot qui te fait peur
Parce qu'il est étrangement enveloppeur :
Il va de lèvre en lèvre, amie, et d'âme en âme,
Harmonieux par l'hymne immortel qu'il proclame.
Et c'est le seul vrai mot, le vrai seul, entends-tu ?

FANCHETTE (*se levant*).

Il ment souvent.

SYLVAIN (*cherchant à l'enlacer*).

Mais non, jamais.

FANCHETTE (*se dérobant*).

Turlututu.

SYLVAIN (*entraînant insensiblement Fanchette*).

Non, il ne ment jamais, ce mot, chère petite.
On est sincère en le disant. Le cœur palpite
Et vous fait chaud dans la poitrine. Que ce soit
Ame ou lèvre qui le conçoive, on le conçoit.
Ces éphémères sont les éternels poèmes.
Faisons nos cœurs au cœur plus appris des bohèmes
Qui vont, indifférents du jour et du moment,
Gonflant leur bulle avec un peu de firmament,
Bonheurs toujours glanés où l'heure les convie,
Et vivons notre amour comme ils vivent leur vie!

(*Des amoureux passent sur la route*).

UNE VOIX.

Je t'aime.

SYLVAIN.

Viens, Fanchette.

FANCHETTE (*qui se défend mal*).

Oh! non...

SYLVAIN (*câlin*).

Si! Le chemin
Est fleuri d'amoureux se tenant par la main.
C'est notre heure, ce soir, qui passe et nous effleure,
Et tu ne voudras pas laisser passer notre heure.

FANCHETTE.

Mais si l'on nous voyait.

SYLVAIN (*plus tendre*).

On ne nous verra pas
Parmi tant d'amoureux. Moi, je parlerai bas;
Toi, ta voix finit où le silence commence,
Et nous n'aurons qu'un peu différé le silence.
Viens, Fanchette.

FANCHETTE (*vaincue*).

C'est mal.

SYLVAIN.

Mais non, ce n'est pas mal.

FANCHETTE (*gamine*).

Oh! vous êtes un monstre!

SYLVAIN (*riant*).

Un monstre.

FANCHETTE (*gentille*).

C'est égal,
Je ne devrais pas tant vous écouter.

SYLVAIN (*près de la porte*).

Ecoute :
Cette brise qui chante aux buissons de la route ;
Ces buissons frémissants qui chantent pour les nids ;
Ces nids dont les chansons vont aux cieux infinis.

FANCHETTE.

Nous ne resterons pas trop longtemps?...

SYLVAIN (*qui ne veut pas l'entendre*).

Il me semble
Qu'un large essaim de fleurs, dont le vol se rassemble,
Emplit l'air de parfums, ma Fanchette; et ce vol
Bat de l'aile et m'émeut, et c'est un essor fol
Que ces roses montant le soir jusqu'aux étoiles.

FANCHETTE (*riant*).

Vous êtes fou, Monsieur.

SYLVAIN (*enlaçant Fanchette*).

Oui, je suis fou! Tu voiles
Dans tous les petits plis de ton rire moqueur,
Ton cœur; mais je le sens trembler comme mon cœur.
Je suis fou tout à fait de te voir un peu folle.

(*Ils sortent. Des amoureux passent sur la route. La fenêtre d'Ermessinde s'éclaire*).

UNE VOIX (*sur la route*).

Je t'aime...

FANCHETTE (*dehors*).

Parlons bas...

UNE AUTRE VOIX.

Je t'aime.

SCÈNE HUITIÈME

Ermessinde, seule, puis **Jerôme**.

(*La scène est vide. La porte de la maison s'ouvre lentement et Ermessinde paraît. Elle est vêtue de noir et une mantille de dentelles cache sa tête*).

ERMESSINDE.

Tiens, c'est drôle,
J'ai cru que l'on parlait, au jardin.
(*Elle gagne le banc*).
Sombre nuit.
Pas de lune. Tant mieux.

JERÔME (*paraît sur la route*).

La nuit sombre!...
(*Il aperçoit Ermessinde*).
Elle!

ERMESSINDE (*apercevant Jerôme*).

Lui!
(*Dans un même mouvement d'émoi, ils se tournent le dos*).

ERMESSINDE (*à part*).

Je faiblis!

JERÔME (*entrant dans le jardin*).

Je défaille!

ERMESSINDE (*à part*).

Oh! mon Dieu!...

JERÔME.

C'est étrange,
Mon courage s'en va soudain.

ERMESSINDE.

Comme tout change!
Je ne m'attendais pas du tout à cet émoi.

JERÔME.

Puisqu'elle vient pour moi...

ERMESSINDE.

Mais puisqu'il vient pour moi...

JERÔME.

...Qu'elle parle...

ERMESSINDE.

...Qu'il parle...

JERÔME.

Oh ! non, c'est ridicule !

ERMESSINDE.

Que peut-il bien penser ?

JERÔME.

Reculons.

ERMESSINDE.

Je recule.

(*Ils reculent, chacun de son côté, vers le banc*).

JERÔME (*ému*).

Mon rendez-vous dernier.

ERMESSINDE (*attendrie*).

Mon premier rendez-vous !

JERÔME.

Et si je me jettais, brusquement, à genoux ?
Non. Ce n'est pas décent.

(*Ils sont arrivés au banc où ils tombent, elle à gauche, lui à droite, comme à la première scène*).

ERMESSINDE (*dans un petit cri*).

Le banc !

JERÔME (*même jeu*).

Le banc !... C'est elle !

ERMESSINDE.

C'est lui.

(*Un silence*).

JERÔME (*toussottant*).

Hum !...

ERMESSINDE (*même jeu*).

Hum !... Il vient...

JERÔME.

Hum ?...

(*Puis, très bas*).

Belle nuit ?

ERMESSINDE (*plus bas encore*).

Nuit belle.

(*A ce moment, la lune se revèle dans les lointains. On devine parmi le bois, l'approche d'une lumière tiède*).

JERÔME (*à part*).

Je cacherai mon trouble en parlant bas.

ERMESSINDE (*à part*).

Parlons
A mi voix.

JERÔME (*à Ermessinde*).

Mais pourtant, je crois que nous allons
Avoir un peu de pluie.

ERMESSINDE.

Ah?...

JERÔME.

Demain...

ERMESSINDE.

C'est possible...

JERÔME (*à part*).

Je parle mal!

ERMESSINDE (*à part*).

Il parle bien.

JERÔME (*suant à grosses gouttes*).

C'est indicible!
(*Un petit temps de silence*).
Vous aimez la lecture?

ERMESSINDE.

Enormément.

JERÔME.

Les vers?

ERMESSINDE.

Beaucoup.

JERÔME.

Corneille?

ERMESSINDE.

Oh! Très!..

Jerôme (*à part, heureux*)

Cela va mieux. J'acquiers
Plus d'aisance.

Ermessinde (*à part*)

Je suis moins troublée.

Jerôme

Il me semble
Que vous tremblez un peu ?...

Ermessinde (*rose*).

C'est vrai... l'émoi. Je tremble.

Jerôme (*vivement*).

Ne tremblez pas. Je suis moins hardi, croyez-m'en,
Que vous pensez.
(*A part*).
Elle est exquise !

Ermessinde (*à part*)

Il est charmant.

Jerôme.

Je serais désolé de vous causer des craintes.

Ermessinde (*vivement*).

Vous ne m'en causez pas.

Jerôme (*à part*).

Elle m'en cause maintes.
(*Haut*).
Nous viendrons sur ce banc, quelquefois ?...

Ermessinde.

Quelquefois...

Jerôme.

Souvent même ?...

Ermessinde.

Souvent...

Jerôme.

Et voilà !
(*Long silence*).
Je vous dois
Beaucoup de gratitude.

Ermessinde (*protestant*).

Oh !...

Jerôme.

Si, de gratitude.

Je suis heureux !

Ermessinde (*émue*).

Mon Dieu...

Jerôme (*exagérant*).

Je n'ai pas l'habitude

De l'être.

Ermessinde (*très troublée*).

Pauvre ami.

Jerôme (*enthousiaste*).

Vous me plaignez ? Merci !!...

(*Il veut ébaucher une grande phrase et se trouble*).

Et penser que c'est vous !.... Vous seule !... Vous...

Ermessinde (*par politesse*).

Non...

Jerôme.

Si !

...Vous seule, qui m'aurez donné prétexte à vivre !

Ermessinde (*à part*).

Sa voix me grise...

Jerôme (*perdant le fil*).

Après ?...

Ermessinde.

Il parle comme un livre !...

Jerôme (*achevant son élan*).

Cela me fait monter des pleurs aux yeux !

Ermessinde (*très émue*).

Des pleurs ?

Jerôme (*lui parlant dans la nuque*).

Oui, mais je suis payé de toutes mes douleurs,
Et ce jour est le jour le plus beau de ma vie !

Ermessinde (*frémissante*).

Le plus beau ?

JERÔME (*péremptoire*).

Le seul beau !!...

ERMESSINDE (*à part*).

Moi !...

JERÔME (*à part, satisfait*).

Je me multiplie !

(*Haut*).

Voilà !...

ERMESSINDE (*soupirant*).

Voilà...

(*Long silence. La lune patine d'argent vif le feuillage du bois, et la marée de lumière monte vite vers le jardin[*]*).

JERÔME.

Je suis naïf à votre avis ?

ERMESSINDE (*protestant*).

Mais non...

JERÔME.

C'est le premier soir d'amour que je vis.
Je suis très décousu.

ERMESSINDE.

Non... non... non...

JERÔME.

Soyez sûre
Que je vous parlerai bientôt sans décousure !

ERMESSINDE (*heureuse*).

Mon ami !...

JERÔME.

Maintenant, serait-il indiscret
De vous interroger ?

ERMESSINDE.

Je n'ai pas de secret.

JERÔME (*avec effort*).

Vous n'avez pas aimé ?

---

[*] Il est utile que le public devine tout de suite le jeu de la lune qui dévoilera les vieux cousins.

ERMESSINDE.

Jamais.

JERÔME (*se levant, lyrique*).

Ah ! c'est l'aurore
Qui me descend dans la poitrine !

ERMESSINDE.

Pas encore.

JERÔME.

C'est l'aurore, avec tous ses rayons attiédis ;
Une onde claire où passe un peu de paradis.
Pas aimé ! Tu n'as pas aimé ! J'atteins mon rêve :
Car je voulais être celui pour qui se lève
Une âme ! Je voulais un amour... impromptu !

(*Il se précipite vers elle et veut l'enlacer*).

Je t'aime !...

(*Il s'arrête soudain, confus. La lune a envahi le jardin et la clarté approche du banc*).

Mais pardon, pardon, je vous dis : tu !...

ERMESSINDE (*tombant dans ses bras*).

Non ! Cela ne fait rien.

JERÔME.

On est bon tout de même
Quand on aime ! Et je t'aime, entends-tu !

ERMESSINDE.

Je vous aime.

(*Ils vont échanger un baiser. La lune éclaire brutalement leurs visages. Ils s'écartent vivement l'un de l'autre, avec un cri, et retombent sur le banc, chacun de son côté*).

JERÔME (*à part*).

Ermessinde !

ERMESSINDE (*à part*).

Jerôme !

JERÔME !

Oh ! mon Dieu !..

ERMESSINDE (*défaillante*).

C'est affreux !

JERÔME.

Elle !

ERMESSINDE.

Lui!

JERÔME.

L'amoureuse!

ERMESSINDE.

Et c'était l'amoureux!

JERÔME.

Qu'ai-je dit?

ERMESSINDE.

Qu'ai-je fait?

(*Un long silence. Ils baissent lentement la tête et une grande confusion les emplit*).

JERÔME (*très doux*).

Ermessinde.

ERMESSINDE (*même jeu*).

Jerôme!

JERÔME.

Vous ètes fachée?

ERMESSINDE (*protestant*).

Oh...

JERÔME (*à part*).

Illusion...

ERMESSINDE (*à part*).

Fantôme...

(*Nouveau silence*).

JERÔME (*très bon*).

Si vous vouliez?

ERMESSINDE (*émue*).

Quoi donc?

JERÔME (*se levant*).

Je ne sais pas comment
Nous nous trouvons ici, par quel événement...

ERMESSINDE (*se levant*).

Moi, c'est à cause...

JERÔME (*vivement*).

Non ! Ne dites rien. Qu'importe ?
Si vous vouliez que l'heure, au moins, ne soit pas morte
Trop inutilement ?

ERMESSINDE.

Dites...

JERÔME (*prenant la main d'Ermessinde*).

Je ne veux pas
Savoir pourquoi, comment, nous nous parlions tout bas ;
Ni quel motif vous fit venir là. Je refuse
D'apprendre. Le hasard, sans doute, s'en amuse.
La cause, oublions là, de nos illusions.
Mais l'effet ! Mais les mots, les mots que nous disions,
Ne les oublions pas.

ERMESSINDE (*baissant la tête*).

Comment ?

JERÔME.

Soyez meilleure.
Restez bonne !

ERMESSINDE (*très troublée*).

Comment ?

JERÔME.

Mais comme tout à l'heure.
Je sais votre âme, et vous la mienne, maintenant.
Voulez-vous ?

ERMESSINDE (*presque bas*).

Je veux bien.

JERÔME.

Il n'est rien d'étonnant,
Et c'est très juste, en somme, et vous verrez, qu'il faille
Revenir sur soi-même : « On voit le brin de paille... »
Je l'ai vu trop souvent.

ERMESSINDE (*vivement*).

Non, c'est moi !

JERÔME.

Non, c'est moi !

ERMESSINDE.

Non...

JERÔME (*souriant*).

Vous le voyez bien !

ERMESSINDE (*rêveuse*).

C'est drôle...

JERÔME.

C'est la loi.

(*Il offre le bras à Ermessinde et ils vont vers la maison lentement*).

JERÔME (*d'une exhubérance comique*)

Ermessinde, écoutez : Mon cœur m'étouffe et j'aime
Etouffer par mon cœur. C'est le moment suprême
Où tout, en soi, se brise irrésistiblement.
La seule vérité jaillit, plus rien ne ment :
La haine m'est venue, et le dégoût, de n'être
Même pas seul, — même pas seul ! — à me connaître.
Nous allons être bons tous les deux, désormais.
Je t'ai toujours aimée, en somme.

ERMESSINDE.

Je t'aimais.

Nos défauts ?

JERÔME.

Retournés. Et nos colères ?

ERMESSINDE.

Fausses.

JERÔME.

Tu mettras ce costume au matin de nos noces.

(*Fanchette et Sylvain paraissent sur la route, enlacés*).

ERMESSINDE (*reconnaissante*).

Tu n'est que bon !

SYLVAIN (*à Fanchette*).

L'amour, c'est le pardon quand même,
Des souffrances qu'on ne sait plus.
Les amoureux sont des élus :
Je t'aime, Fanchette !

FANCHETTE.

Je t'aime.

(*Ils entrent dans le jardin. Ermessinde et Jerôme gravissent le perron de la maison*).

JERÔME.

Et puis pour la dernière fois,
Nous fûmes fous? Bien sûr?

ERMESSINDE (*fredonnant la chanson*)

« Nous n'irons plus au bois... »

RIDEAU.

F. CROMMELYNCK.



Chroniques du Mois

—

LES SALONS

Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes

—

Considérée dans son ensemble, la VIIe Exposition de la Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes est ce que furent ses aînées. C'est l'accoutumé défilé d'ouvrages exécutés avec plus ou moins de maîtrise, sans grande originalité d'inspiration, ni d'exécution, sur lequel se détachent de vigoureuses et captivantes natures bien douées. Pour les aquarellistes, à quelques exceptions près, c'est le lot habituel des coins de villages, des maisonnettes rustiques entourées de verdure, des sous-bois d'automne, d'effets neigeux faciles, des cours de béguinages, des horizons de Zélande, des fleurs privées de leur grâce et de leur fraîcheur par un pinceau féroce.

Il n'est personne qui aborde la figure si ce n'est accessoirement, comme complément pittoresque d'un intérieur ou d'un paysage; La Touche, Jakob Smits ne trouvent pas ici d'émules. Les ambitions sont modestes. Les pastellistes, très nombreux, usant de ce que leur procédé offre de ressources, de la chaleur des tons, de la variété des nuances presque infinie des crayons, s'attaquent à de plus considérables sujets L'éclat du pastel, sa délicatesse duvetée convient excellemment à l'interprétation de l'effigie féminine élégante et fière. Les visages aux yeux vifs ou rêveurs, aux lèvres pourpres lui savent gré de ne pas les dépouiller du léger nuage de poudre de riz qui veloute les

chairs rosées. Mme la baronne Lambert et M. Schaeken ont mis à profit ces précieuses qualités.

M. Rotthier et Mlle De Hem témoignent d'une plus puissante originalité soit dans l'expression des physionomies, ou l'inattendu des attitudes.

Le premier de ces artistes qui réussit à merveille à parer la femme de la beauté des toilettes, coiffures légères et empanachées, caresses de plumes de cygnes autour des épaules rondes accuse une tendance aussi fâcheuse que générale à assombrir les chairs.

Tranchant également sur la note banale du Salon, voici Frans Gailliard, dont le labeur inlassé obstinément s'efforce à découvrir et à exprimer quelque idée ou quelque sentiment. Jamais ses œuvres n'apparaissent intéressantes par la seule virtuosité de l'aquarelliste ou du pastelliste. En ses *Claquedents* qui piétinent dans la boue à la porte sombre de l'asile, le découragement des vaincus de la vie, le cynisme des fainéants composent les attitudes, les têtes penchées ou inquiètes, les épaules voûtées, les torses grelottants. La *Flandre,* c'est l'horizon rectiligne, la plaine coupée de peupliers plantés au long des canaux et au premier plan la fière silhouette du beffroi dominant le bourg.

Willem Delsaux, fougueux, rutilant, dédaigneux des gammes conventionnelles, coloriste éminemment personnel, fait flamber les couchants, nous promène parmi les merveilleux champs de tulipes et romantise à souhait la splendeur d'une nuit de mai au bord du fleuve.

Le talent de Meunier est réprésenté par des eaux-fortes vues ailleurs et une page portant l'empreinte de la force émotive de l'artiste.

Le séjour au Maroc de Maurice Romberg a donné l'essor à un nombre inouï de fantasias exécutées dans la lumière pénétrante du ciel d'Afrique. Coursiers aux fines jambes, cavaliers aux amples burnous et aux longs fusils ont été réédités en toutes occasions. M. Romberg est moins heureux dans sa *Journée d'été.* Dans un jardin au feuillage touffu, un banc à la déroutante perspective est orné d'une dame aux ongles lumineux... j'avoue mon peu d'enthousiasme pour ce grand pastel orné de ces taches de soleil filtrant au travers des arbres fort à la mode aujourd'hui et si difficiles à rendre.

Si le paysage est un genre que tous abordent de préférence et par cela même discrédité à cause des inévitables et innombrables œuvres d'amateurs qu'il a engendré — ne disons pas inspiré — il faut dégager de la masse l'œuvre de ceux chez qui une technique avisée se met au service d'une sensibilité naturelle. Cette sélection s'impose pour certain *Automne* délicat de B. Lagye, *rue Ensoleillée* de Reckelbus, la *Dune* de Jacquet, le *Vieux Pont* et l'*Eglise de la Madeleine* de Elle.

Liévin Herremans dans la Flandre française et en Bretagne a recueilli de jolies impressions qu'il note avec poésie communicative dans la *Rue en Bretagne,* la *Fin* et *l'Heure des Offices.*

Les natures mortes de M. Mortelmans révèlent chez leur auteur une habileté très grande qui donne à ces aquarelles une saveur toute particulière et les garde de la trop fréquente impression du « déjà vu ».

O. L.

Petite chronique

—

Vu l'importance de la pièce de F. Crommelynck, que nous avons tenu à publier en une seule fois dans le présent numéro, nous avons été contraints de remettre au mois prochain la plupart de nos chroniques. Notre numéro d'août contiendra de nombreuses chroniques littéraires, musicales et artistiques.

—

Nous publierons également le mois prochain une étude de notre collaborateur Joseph Jongen sur les représentations de *Parsifal* à Amsterdam, un article d'Henri Liebrecht sur *L'Académie et les Littérateurs* et un article d'Anicet Le Noir, sans parler des vers nombreux de : Prosper Roidot, Louis Thomas, Félix Bodson, etc.

—

Ostende Centre d'Art : Les journaux quotidiens ont annoncé toute la série des conférences, grands concerts, expositions, salons, représentations théâtrales d'auteurs belges, qui rehaussera cette année la saison balnéaire de la grande ville d'eau.

—

La Société Royale « Union Dramatique et Philanthropique » a l'honneur de faire connaître à MM. les auteurs qui ont bien voulu participer au Concours de littérature dramatique française, organisé par elle à l'occasion du 75e anniversaire de l'Indépendance, qu'aucune proclamation du résultat de ce concours n'a pu se faire jusqu'à ce jour. L'envoi des œuvres a été très brillant ; il comprend 55 comédies, drames ou vaudevilles en 3, 4 ou 5 actes.

Malgré l'énorme travail que comporte la lecture d'un lot aussi considérable de pièces, MM. les membres du jury seront à même de primer les œuvres à la fin de juillet.

—

Le Salon de « l'Œuvre » s'est ouvert au Musée Moderne le samedi 23 juin. Il restera ouvert jusqu'au 31 juillet. Nous rendrons compte de ce salon dans notre prochain numéro.

—

Notre collaborateur Hector Fleischmann nous prie de faire remarquer que la pièce intitulée *Salomé*, dont il fut question dans la lettre de notre jury de pièces de théâtre, n'a rien de commun avec une pièce de lui portant le même titre.



Correspondance

—

A la suite de notre articulet intitulé : *Au sujet de notre Concours*, et paru dans le numéro du *Thyrse* du mois de mai dernier, nous avons reçu de M. Maxime Mathieu le droit de réponse suivant :

Messieurs les Directeurs du *Thyrse*,
Bruxelles.

Verviers, 19 mai 1906.

Dans le numéro de mai du *Thyrse* j'ai lu les quelques lignes que vous consacrez à ma lettre d'avril.

Je vous dirai tout d'abord que je vous ai donné mon adresse et que votre « *un certain Monsieur Maxime Mathieu* » est tout à fait hors cadre.

Je ne peux pas vous dire, comme souvent l'a fait M. Albert Giraud : « Ne m'insulte pas qui veut », mais je crois qu'un peu plus de courtoisie envers une personne que vous ne connaissez pas aurait été de beaucoup préférable à votre essai humoristique dont certainement vous seuls avez souri.

Le parti-pris des Bruxellois et des Brabançons envers la province de Liége et en particulier les Verviétois n'est un secret pour personne. J'en pourrais citer de nombreux exemples mais me contenterai de rappeler un bout de phrase de votre articulet pour que vos lecteurs n'aient pas de doute sur la vérité de mon assertion quant aux Bruxellois. « *Qu'un M. Maxime Mathieu*, **même de Verviers,** *veuille apprendre à*..... ».

Pour les Brabançons, je vous citerai la réponse que fit à un de mes amis, un habitant de Vilvorde qui affectait du dédain pour les petites villes : « *Vous avez raison, j'habite Vilvorde, ville beaucoup moins importante que Verviers*, **mais elle est dans le Brabant.**

L'histoire est authentique.

Point n'est besoin, je crois, de commentaires.



Vous avez trouvé dans ma lettre un petit coin charmant caractérisé par les mots : « ... *ou autre* ». Je suppose que vous ne vous y êtes pas blottis parce que la place manquait et cela ne m'étonne nullement car je n'avais même pas vu le petit coin.



Malgré toute ma bonne volonté, je n'ai pas trouvé grossière ma phrase : « *C'est d'ailleurs la seule garantie que les auteurs ont de savoir que leurs œuvres ont été soumises au jury* ».

Cela dépend évidemment du point de vue où l'on se place et du caractère de la personne qui examine la phrase. Mais j'ai eu beau

faire, je n'y ai rien trouvé qui puisse froisser votre susceptibilité. En reprenant votre texte, c'est moins qu'une grossièreté parce que ce n'en est pas une et c'est plus qu'une grossièreté parce que c'est une vérité. Et cela prouve une fois de plus que la vérité n'est pas toujours bonne à dire.

Je n'ai la prétention de rien apprendre à personne; le jury ne doit pas se charger de la besogne accessoire qui incombe aux organisateurs. Je constate simplement que les auteurs n'ont que la garantie citée.

Il ne s'agit pas d'honnêteté ; je ne vois pas que ma lettre mette celle du *Thyrse* en doute. La liste que je demande qu'on publie est un accusé de réception pour les auteurs.

Ce n'est pas seulement au *Thyrse* que j'ai remarqué cet oubli. D'autres revues et journaux ont organisé des concours et n'ont pas publié la liste des œuvres reçues. C'est, à mon avis, une erreur très regrettable car les auteurs sauraient que les manuscrits n'ont pas été égarés par la poste et qu'ils ont été remis à la Direction de la Revue.

Ici, la nomenclature des pièces reçues était d'autant plus nécessaire qu'au lieu de trois œuvres il n'y en a eu qu'une primée.



Dans votre phrase au sujet des concurrents : « *J'en sais parmi ces derniers qui ne seraient* **peut-être** *pas disposés à marcher derrière pareil étendard, — si j'ose dire —* » vous doutez fort de ce que vous avancez. Et vous avez raison.

J'ai eu tort de parler au nom de tous les concurrents, c'est vrai, car n'en connaissant aucun, je n'ai pas su recueillir d'avis. Mais croyez-vous que ceux-ci seraient partagés ?

Dans la phrase précitée vous dites : « *Oui* » et vous êtes **peut-être** dans le vrai puisque vous connaissez des concurrents. En supposant votre réponse exacte, je vous en dirai le pourquoi :

C'est que les auteurs, dont l'avis diffère du mien, sont déjà lançés et ne tiennent pas à voir publier leurs noms accolés à des œuvres refusées dans un concours ou deux primes sur trois n'ont pas été décernées.

Ou bien, ce sont de jeunes auteurs riches qui ne veulent pas voir publier leurs noms cités en mauvaise place. C'est la première fois qu'ils concourent et vous pouvez être certains que ce sera la dernière. L'argent, s'il ne donne pas le succès, peut leur éviter beaucoup de petits ennuis.

Mais nous supposons. Dans cette question, il y aura autant d'avis que de personnes en cause. Le mieux serait de demander que chaque œuvre porte une devise et de publier la liste des œuvres reçues avec les devises, ce qui contenterait tout le monde.



En vous écrivant au mois d'avril, j'avais le seul désir de voir publier dans votre Revue la liste en question.

Bien que vous trouvez une douceur à ne pas mépriser le désir des hommes, vous n'avez pas accédé au mien qui est pourtant légitime.

Vous avez jugé qu'il était très spirituel de faire croire à vos lecteurs que ma phrase : « *Cite les œuvres* **avec les noms d'auteurs** » était écrite pour que vous causiez de moi. Détrompez-vous, je vous en prie pour vos lecteurs et pour moi.

Pour eux, parce qu'ils ont lu ma lettre et n'y ont pas vu que j'en demandais l'insertion.

Pour moi, parce que j'ai écrit cette lettre pour être certain que ma pièce n'a pas été égarée.

Si je vous ai demandé de citer les œuvres *avec les noms d'auteurs*, c'est qu'il pouvait y avoir similitude de titres. Et je ne vois rien de mieux, dans ce cas, pour distinguer les œuvres, que d'en nommer les auteurs.

Vous devrez convenir que je n'ai guère soif de la renommée.

D'ailleurs, je crois qu'elle dépend de trop de choses et de trop peu d'êtres pour que vous puissiez la donner à qui aurait la ridicule envie de vous la demander.

Recevez, Messieurs, mes civilités distinguées.

MAXIME MATHIEU.

*
* *

La lettre de notre ami Valère Gille, publiée par nous dans notre dernier numéro nous a valu de M. Desombiaux la réponse suivante :

Messieurs,

Je vous sais gré d'avoir recueilli mais corrigée, malheureusement, la prose de ce pauvre Vagilère, pardon, M. Valère Gille, que le *Samedi* avait, malgré mes instances les plus vives, refusé d'insérer.

L'esprit si particulier du plus précieux de nos écrivains bruxellois, son tact, son goût, son aménité, ses procédés, ne sauraient être assez appréciés. Aussi, ne lui refusez pas de mettre encore sous les yeux de vos lecteurs la réponse par laquelle, définition pour définition, j'ai rappelé ces deux vers reproduits par la *Jeune Belgique*, et qui, au dire de ces confrères, caractérisent exactement la personnalité de M. Valère Gille.

Puisqu'il y tient, donnez-lui donc le loisir de fourrer son nez une fois de plus dans ce distique : *Trahit sua quemque voluptas*.

Ci-joint la lettre que je vous prie d'insérer avec la présente.

Veuillez croire à mes sentiments confraternels.

MAURICE DES OMBIAUX.

Nous jugeons inutile de publier à nouveau la lettre de M. Desombiaux que nos lecteurs trouverons insérée dans le numéro de juin du *Thyrse*. L'incident est clos.

N. D. L. R.

Parsifal à Amsterdam

—

Jusqu'en ces dernières années, Bayreuth, au nom magique, avait conservé le monopole des exécutions théâtrales de cette œuvre troublante qui a nom *Parsifal*, et devait le conserver quelques années encore, d'après la volonté de Wagner lui-même.

Les artistes désireux de l'entendre devaient à grands frais faire ce pèlerinage coûteux que bien peu ont pu entreprendre, et l'impossibilité de s'y rendre a, pour le plus grand nombre, contribué à donner au chef-d'œuvre de Wagner une auréole plus grande encore que celle dont elle était déjà entourée par sa seule valeur musicale.

Voir *Parsifal!* Pour combien cela n'était-il pas un mythe? Les sociétés de concerts de tous les pays en ont fait entendre souvent des fragments, parfois même très considérables.

Qui ne se souvient entr'autres de la première exécution *intégrale* de *Parsifal* annoncée, il y a trois ans, à l'un des Concerts Populaires de Bruxelles? D'où très grande colère de Bayreuth, menace de procès retentissant, et sommation d'avoir à retrancher un fragment de l'œuvre afin de supprimer le mot *intégrale*. L'administration des Concerts y consentit, et retrancha, me dit-on, une trentaine de mesures de la partition (!)... le tour était joué!

Le public en connaissait donc de longue date la musique, quand, à peu près à la même époque, nous arriva de l'autre côté de l'Océan une nouvelle quasi fantastique. Le directeur de l'Opéra Métropolitain de New-York allait donner plusieurs représentations de *Parsifal*, et ce, avec les plus grands artistes wagnériens connus. Cette fois, Bayreuth fut atteint d'hydrophobie, menaça l'audacieux et irrespectueux directeur de toutes les morsures possibles et de dommages et intérêts formidables. Mais l'avisé directeur

ne voulut rien entendre, fut condamné à payer des sommes énormes, fit des recettes légendaires, — gagna beaucoup d'argent — mais joua *Parsifal*. Bayreuth était vaincu !

Nous n'avons pu avoir au sujet de ces représentations américaines que des comptes-rendus très brefs, ce qui ne nous permet pas d'en parler en connaissance de cause. On peut savoir néanmoins, d'après les apparences, que les Yankees firent bien les choses.

Cela se passait au pays des entreprises extraordinaires. Il semblait que jamais pareille chose n'arriverait chez nous et que l'on attendrait patiemment que *Parsifal* tomba dans le domaine public pour le représenter sur une scène.

Mais le Wagnerverein d'Amsterdam, cercle puissamment constitué, et dont M. Henri Viotta, le capellmeister bien connu, est l'âme, donna dès l'année dernière, *Parsifal* au théâtre. Ayant été avertis trop tard, nous ne pûmes malheureusement nous y rendre, et ce n'est que cette année que nous avons, en dehors de Bayreuth, entendu le chef-d'œuvre de Richard Wagner dans toute son émouvante beauté.

Comment cette société put interpréter *Parsifal* sans encourir les foudres de Bayreuth, nous ne le savons pas, les renseignements à ce sujet nous manquant totalement ; nous nous bornerons à parler succinctement de l'exécution à laquelle nous avons assisté il y a quelques semaines.

Hâtons-nous de dire qu'elle a été de tous points admirable, et qu'elle a dépassé de beaucoup nos prévisions, aussi belles qu'elles pussent être. Nous avons entendu *Parsifal* à Bayreuth en 1899 et l'impression que nous en avions rapporté était inoubliable. Et voici que cette impression s'est renouvelée, agrandie, complétée. En beaucoup de points c'était mieux qu'à Bayreuth.

Et d'abord, *Parsifal* est-il oui ou non supérieur à *Tristan*, aux *Maîtres Chanteurs* ou à la *Tétralogie ?*

Il serait puéril de se prononcer à ce sujet, tant ces chefs-

d'œuvre sont parfaits en leur genre, si différents cependant l'un de l'autre. Mais si on pense à l'impression éprouvée à l'audition de chacun de ces drames : poignante et haletante avec *Tristan*, enthousiasme et renoncement avec les *Maîtres-Chanteurs*, peut-on ne pas être frappé davantage par le mysticisme profond et cette exquise bonté qui règne en souveraine maîtresse dans l'œuvre ultime de Wagner? A ce point de vue seul, je n'hésiterais pas à placer *Parsifal* en première ligne, car combien l'impression qu'on en reçoit est plus *pure* et plus *douce*. Ici ce n'est plus la matière, c'est l'esprit qui gouverne, c'est le mystère qui plane sur toute l'œuvre, et les épisodes même où l'action se fait terrestre sont comme auréolés par la vertu toute puissante et régénératrice du Graal.

C'est cette bonté si parfaite que je veux surtout louer M. Viotta, l'éminent chef d'orchestre du Wagnerverein, d'avoir si bien comprise et si bien su communiquer à sa belle phalange. Sous la direction émue de son chef, celle-ci s'est comportée sans une faiblesse du commencement à la fin de cette écrasante partition, et devenant de plus en plus émouvante à mesure qu'on arrivait à la péroraison.

Pourrais-je me dispenser de citer l'interprétation tout à fait idéale du prélude du troisième acte, la page la plus belle peut-être de Wagner, et qui arrache des larmes, ainsi que l'Enchantement du Vendredi-Saint. Honneur à de tels artistes stimulés par un tel chef!

Si l'orchestre fut parfait, l'interprétation ne le céda en rien à celui-là, et aussi bien pour les yeux que pour les oreilles, ce fut un ravissement complet pendant toute la soirée. Des décors et des costumes merveilleux : je cite plus particulièrement ceux du deuxième acte, à la scène des Filles-Fleurs incomparablement supérieure à celle de Bayreuth.

La scène de la Cathédrale seule a un peu souffert des dimensions restreintes du théâtre d'Amsterdam. Quiconque

a vu *Parsifal* à Bayreuth ne peut oublier cette transformation des décors qui fait apparaître le temple, aux yeux des spectateurs, avec sa coupole s'élançant à des hauteurs prodigieuses et ses profondeurs de nefs immenses. On croit rêver.

Malgré cela tout était si bien combiné que l'impression en a été très grande.

Que dirons-nous à présent du principal de l'interprétation, c'est-à-dire des artistes chargés des différents rôles de la partition, si ce n'est qu'ils furent tout à fait hors pair et les fidèles interprètes de la pensée du Maître! En sera-t-on surpris lorsque nous dirons que c'était Mme Félia Litvinne qui tenait le rôle de Kundry et que ses partenaires ont été tout à fait dignes d'elle? La grande et belle artiste semble s'être surpassée dans ce rôle curieux de Kundry qu'elle affectionne tout particulièrement. Et cependant, ce n'est pas celui dans lequel elle peut le mieux prodiguer les trésors d'une voix unique qui change en or tout ce qu'elle touche. Elle *chante* relativement peu dans cette œuvre, et seulement au cours des deux premiers actes.

Mais Mme Litvinne a été surtout admirable dans l'interprétation scénique du personnage créé par Wagner. La farouche pécheresse qui, sous la domination de Klingsor, a séduit Amfortas et qui, plus tard, tentera de séduire Parsifal, s'est incarné merveilleusement en elle. Quand, au troisième acte, repentante et soumise, elle dit humblement ces seuls et derniers mots : *servir, servir,* on parvient à oublier la voix de l'ensorcelante Kundry du jardin enchanté pour ne plus suivre que le jeu de scène de l'humble servante de Parsifal et du grand-prêtre Gurnemanz. Mme Litvinne, dans cette longue scène muette, fut vraiment bien grande artiste, et comme elle sut traduire éloquemment les moindres pensées de son personnage! Ce qui n'empêcha pas un admirateur enthousiaste de dire à la fin de la représentation : il est vraiment dommage qu'au troisième acte Kundry ne chante plus!

Que voulez-vous ? Cette voix...

Parsifal, ce fut M. Forschamer, de Francfort, à la voix un peu dure et gutturale, mais combien jeune et distingué dans l'attitude et le jeu scénique. Son entrée en coup de vent, au premier acte, fut vraiment belle. De même ses jeux de physionomie, tour à tour étonnés et charmés à la scène des Filles-Fleurs — on le serait à moins — ainsi que pendant le duo avec Kundry, furent délicieux. Mais aussi Parsifal n'est pas à plaindre : un si beau jardin et si charmante société. Au moment où il s'arrache des bras de l'enchanteresse, où il se souvient de la blessure d'Amfortas, il eut de superbes moments tragiques.

Le rôle le plus écrasant de l'œuvre est, sans contredit, celui de Gurnemanz. M. Blass (Américain), doué d'une superbe et large voix de basse, très vibrante, en était le titulaire. Il a le geste un peu étriqué et gauche, et c'est dommage, car il tient presque tout le temps la scène. Mais il rachète ce défaut par de réelles qualités vocales, et une endurance peu ordinaire. Il est difficile de tout avoir.

Amfortas, M. Breitenfeld, de Francfort, est un artiste à la voix jeune et mordante. Il a clamé ses douleurs et ses angoisses de maîtresse façon.

M. Cromer, de Mannheim, a été un Klingsor tout à fait diabolique. Le rôle est court, mais demande des qualités d'interprétation sérieuses qu'on a rencontrées à souhait chez cet artiste consciencieux.

Il me reste à parler des chœurs, très nombreux dans la partition.

Ils ont été chantés remarquablement par les choristes d'Amsterdam. Les chœurs de chevaliers du Graal et de jeunes garçons furent parfaits. Ceux des Filles-Fleurs au 2e acte ont été au-dessus de toute éloge. Pareille perfection de justesse, de précision, de jeu scénique a rarement été égalée, je pense. Cette scène, d'une difficulté d'exécution inouïe, a été tout simplement une merveille pour les yeux

et pour les oreilles et on ne pourrait s'en faire une idée sans l'avoir vue. C'était mouvementé, joyeux, charmant. Les voix étaient jolies — les femmes aussi — les costumes ravissants. Ce court tableau supérieurement mis en scène a été un délice.

Il est vraiment très rare de rencontrer en une représentation théâtrale, un ensemble aussi homogène de qualités extraordinaires, et c'est sur quoi on ne pourrait assez insister pour en louer hautement le Wagnerverein, organisateur de ces belles journées artistiques.

Honneur à lui donc, honneur aux vaillants artistes qui, dans un même élan de foi et d'enthousiasme, ont si bien compris le noble but à atteindre. Reconnaissance à eux tous, des belles émotions qu'ils nous ont procurées tout le temps de cette inoubliable fête d'Art.

JOSEPH JONGEN.



POÈMES

—

Sept juin

—

La grille du jardin a grincé dans le soir ;
Tu rentres donc portant cette longue journée
comme une plante morte et dont le rameau noir
sans que tu l'admiras a clos sa destinée.
Tout a vécu sans toi et le soleil de juin
autour de ta maison d'une ombre circulaire
a baigné de fraîcheur et de grâce un chemin
où meurt présentement la quiète lumière.
La chaleur et le jour se cachent dans les champs,
dans les blés clairs encore et la molle agonie
des végétaux gémit dans ces verts océans
où tantôt déferla l'ouragan de la vie.

Mais tu n'étais pas là pour joindre dans tes vers
outre le charme aigü de la belle journée
ce clairvoyant plaisir dont le vouloir se sert
pour confondre aisément le rythme à la pensée.



Au soir

L'atmosphère du soir que rafraîchit l'ondée
a franchit la clôture où demeure attardée
la claire ombre du jour alors qu'un peu de nuit
s'épenche comme une eau des bordures de buis.
On abandonne l'œuvre où le soir mêle aux mots
du sol et de l'espace un fraternel sanglot,
de sorte que le chant frémissant dans le livre
d'un émoi plus profond à l'instant semble vivre.
On allume la lampe. Un vol d'ombres s'enfuit.
La bulbe lumineuse à fleur d'eau de la nuit
fait surgir un vivant nénuphar de lumière
tandis que sans courroux des voix qui conseillèrent
ajoutent quelques mots à leurs exhortations.
On sourit. On sent bien la grande conviction
de cette heure appuyer ses deux mains à vos mains.
Le bruit du soir est plein de mots galiléens.



La Ruelle

Le premier hanneton dans la blanche ruelle
annonce les beaux jours en se cognant les ailes
à ma maison. Je fume en méditant et l'air
sent les lilas violets et a un goût amer
de reinette pas mûre où déjà je devine
le charme des vergers perdus dans l'aubépine.
Dix heures. Le village a fermé ses volets ;
seule ma lampe luit et mon plaisir discret

s'augmente de savoir la subtile compagne
pour moi seul éclairant un peu de la campagne.
Je ne m'éloigne pas, je vais et je reviens
m'amusant de mon ombre en boule comme un chien
ou soudain allongée et comiquement leste
poursuivant l'Attardée aux villages célestes.
Je ne suis plus pareil peut-être à qui je fus.
D'être tellement seul naît un désir confus
de ne m'intéresser, niant la ferveur morte,
qu'au peu d'ombre agitée aux barreaux de ma porte.
Je m'approche. J'entends que l'enfant va dormir.
La mère parle bas. La chaleur doit frémir
au coin noir où le temps ironique bouscule
le cœur de paysan de la vieille pendule.
On entend rire bas, puis bouger le berceau.
L'obstiné rossignol siffle dans le bouleau.

PROSPER ROIDOT.



L'Académie et les Littérateurs

—

D'abord faisons brièvement l'historique du débat. Il y a quelques mois l'*Association des Ecrivains Belges* interrogeait les littérateurs de langue française en Belgique sur l'opportunité de certaines mesures à prendre ou à proposer afin de favoriser chez nous le développement de la littérature. Fort bien. Le résultat de ceci se traduisit sous forme d'un *vœu des écrivains belges* qui fut présenté au Ministre de l'Agriculture et des Beaux-Arts et qui demandait notamment « la création dans le sein de l'Académie royale de Belgique d'une classe nouvelle, réservée aux écrivains proprement dits. »

Le Ministre cru devoir prendre l'avis de gens compétents et sollicita celui des membres de la classe des lettres

et des sciences morales et politiques de l'Académie. Après longue discussion, ces messieurs émirent une réponse négative.

Les littérateurs en appelèrent de ce jugement. La presse inséra nombre d'articles et l'incident nous paraît loin d'être clos.

Trois questions se posent en l'occurrence, qu'il y a lieu d'examiner :

Une question de compétence ;

Une question de nécessité ;

Une question d'attributions.

Le Ministre a fait erreur en se reférant à l'avis d'une seule classe de l'Académie. La façon dont la question était libellée dans le *vœu des écrivains* est parfaitement claire : *Création d'une classe nouvelle*. Aux termes des statuts de l'Académie royale de Belgique, cette création nécessite un remaniement complet de ces statuts. Ceci intéresse donc toute l'Académie et le vœu devait être examiné en séance plénière, toutes classes siégeant. La seule classe des lettres et des sciences morales et politiques n'a pas compétence pour trancher le débat.

On a donc attaché beaucoup trop d'importance à sa décision. Elle devrait être considérée comme non avenue. Au surplus elle a senti elle-même combien sa situation pouvait sembler fausse et, non sans quelque esprit, elle a décliné toute responsabilité ; considérant que son avis ne pouvait avoir que la valeur officieuse d'une consultation, elle a justifié de la sorte sa réponse négative :

La classe des lettres ne renferme dans son sein aucun littérateur, si bizarre que cela puisse sembler. Elle se compose de philologues, d'historiens, d'érudits et non d'artistes. La littérature est un art et non point une science. Donc les littérateurs n'ont rien à faire dans la classe des lettres, telle du moins que celle-ci est actuellement constituée.

C'est parfait, mais alors c'est avouer que cette actuelle constitution est défectueuse. Cela n'est point douteux. Il y a lieu de remanier les statuts de l'Académie et d'y introduire une quatrième classe qui s'ajouterait aux trois classes déjà existantes. L'actuelle classe des lettres et des sciences morales, dénommée ainsi par malentendu, s'intitulerait par exemple : « Classe d'Histoire, Archéologie et Inscriptions » comme le proposait récemment M. A. Michel (1).

Tout ce qui concerne la littérature et que cette classe a actuellement dans ces attributions lui serait retiré (notamment la charge de décerner les prix de littérature et d'organiser les concours littéraires). On constituerait une nouvelle classe, totalement indépendante, qui serait dénommée *Académie des Lettres* ou simplement, si l'on préfère, *Classe des Lettres*. Avec les deux autres classes, déjà existantes et auxquelles on ne changerait rien, celle des Sciences et celle des Beaux-Arts, on aurait ainsi une Académie royale de Belgique vraiment digne de ce nom.

Donc la classe des lettres et des sciences morales n'avait pas à répondre que les littérateurs ne devaient pas être admis dans son sein. On attendait d'elle une réponse autre, à savoir qu'il est désirable et même nécessaire de constituer une nouvelle classe à l'Académie de Belgique, celle des *Lettres*.

Tel était l'esprit qui guidait les écrivains dans la rédaction de leur *vœu*.

Il y a donc lieu d'espérer que la réponse officieuse de la classe des lettres et des sciences morales, adressée au Ministre, ne sera pas la réponse officielle que le Ministre jugera bon de faire à l'Association des Ecrivains, agissant en l'occurrence au nom de tous les littérateurs belges.

Nous persistons, quant à nous, à croire indispensable la création d'une Académie des Lettres et nous répondrons ici à la deuxième question : celle de *nécessité*.

---

(1) Voir *Le Samedi* du 14 juillet 1906.

Henri Maubel, dans un article du *Petit Bleu* (1), a combattu, sans arguments valables, cette nécessité de créer une classe de lettres. Si les littérateurs se placent pour juger cette question à un point de vue personnel, ils lui font tort. Il n'est pas dans notre idée de rechercher par là une sanction officielle à nos efforts et à l'art littéraire. Les récompenses gouvernementales ne sont pas un but, elles doivent rester un moyen de propagande destiné, sans impliquer de concessions d'aucune sorte de la part des artistes, à les mettre plus directement et plus intimement en rapport avec le public. Valère Gille, qui s'est longuement occupé de la question dans une série d'articles publiés à la *Dernière Heure*, remarque très justement qu' « en se prononçant contre la création d'une Académie littéraire, les écrivains n'ont vu que leur intérêt personnel. Ils ont considéré le titre de membre de l'Académie comme une récompense du labeur, comme une reconnaissance officielle du talent. C'est là, je crois une erreur. Une classe de littérature ne serait pas composée d'écrivains, auxquels l'État accorderait du génie, mais bien d'écrivains auxquels l'État reconnaîtrait des aptitudes spéciales à développer le goût des lettres, au point de vue général et dans l'intérêt du pays. C'est donc à l'État à juger s'il est opportun de créer une classe des lettres et non pas aux littérateurs. Ceux-ci seront, d'ailleurs, toujours libres de refuser l'honneur de s'asseoir dans un fauteuil académique. Ils ne devaient pas être consultés ».

Au surplus, la question présente un double point de vue. Pour les littérateurs, il y aurait un intérêt très réel à avoir un groupe régulièrement et officiellement constitué qui put défendre leurs revendications. Celles-ci sont nombreuses et ceux-là même qui protestent contre la création d'une classe des lettres ne sont pas les derniers à faire un crime à

(1) 23 juin 1906.

l'Etat de son indifférence et de son mauvais vouloir à l'égard de la littérature. Il y a là de leur part une flagrante inconséquence. Les efforts individuels et les protestations de coteries sont impuissants à obtenir un résultat. Seulement, il est entendu que notre dignité d'artistes ne peut supporter un seul instant l'idée de voir reconnaître notre valeur et notre importance par l'Etat, alors que ni les savants ni les peintres ni les sculpteurs ne se croient offensés par cette idée. Non, notre dignité consiste à nous draper par l'hiératisme d'une incommensurable vanité et à refuser avec un beau geste les présents d'Artaxercès; elle consiste aussi sans doute à nous dévorer entre nous, à nous déverser mutuellement sur les épaules des hottées d'injures et à croire que nos petites coteries, où se pratique la religion déplorable de l'admiration mutuelle, réunissent chacune les petits génies et les grandes gloires de ce temps! Il me parait pourtant que notre esprit de solidarité devrait nous dire que notre véritable intérêt est ailleurs et qu'il est temps, qu'il est grand temps de crier un peu moins et d'agir un peu plus.

Non seulement nous protestons contre l'indifférence de l'Etat à notre égard, mais encore et surtout contre celle du public. Mais quoi! le public n'est chez nous meilleur ni pire qu'ailleurs. Le public à qui on parle tant de littérature ne sait pas où s'adresser. Il n'a personne pour le guider et il n'ose trop se confier à l'avis individuel d'un critique qu'il soupçonne toujours de partialité. Il lui faut un corps régulier, quelque chose de réel et d'existant, à qui il puisse s'adresser sans crainte et dont les avis puissent être écoutés sans défiance. Nous croyons toujours que le public manque d'éducation littéraire. Le plus simple moyen de faire cesser cet état de choses c'est de lui en donner une. Une Académie des lettres pourra efficacement y travailler.

Admise l'idée de créer cette classe des lettres, quelles seront les attributions de cette assemblée?

On a objecté que jamais en Belgique on ne dénombrerait quarante écrivains académisables. D'abord pourquoi ce chiffre fatidique de quarante. Il n'est point question d'imiter servilement l'Académie française. Certes c'est un bon modèle mais on peut l'adapter aux circonstances qui chez nous entourent sa formation. Une Académie de vingt-cinq membres ferait très bien notre affaire. Et quand même, à supposer qu'on tienne absolument à ce nombre de quarante, je ne vois point qu'il soit si difficile à parfaire.

En fait que doit être une Académie des lettres? Une assemblée d'écrivains? Non pas. Ce doit être une assemblée de gens éclairé, comprenant des littérateurs, des orateurs parlementaires, religieux ou profanes, des avocats, des critiques, en un mot, une assemblée réunissant tous ceux qui ont le souci de bien dire et celui de bien exprimer leurs pensées. Ce serait un *salon* qui apprendrait au public à parler correctement et élégamment, dont les avis guideraient les jugements de ce public et lui donneraient le goût des lettres. Ce serait si l'on veut une école de goût littéraire.

Voilà son attribution principale : avoir une influence morale, épurer la langue, encourager et développer sa culture.

Dans l'ordre matériel, elle décernerait tout d'abord les prix d'académie; j'entends de nouvelles protestations s'élever. Pourquoi y répondre? Ces prix existent en France, ils sont acceptés par tous les littérateurs, même les plus réactionnaires, les plus intransigeants, ceux que l'on peut le moins soupçonner de tendre vers une littérature officielle Voyez par exemple Remy de Gourmont. Alors pourquoi se montrer plus royalistes ? Encore une fois, du fait même que les prix seraient décernés par l'Académie, ils le seraient aux écrivains par leurs pairs et rien ne nous autorise, surtout à l'avance, à incriminer l'impartialité de l'Académie.

Donc, pour conclure, la question de la création d'une

Académie des lettres en Belgique nous parait d'ordre et d'intérêt général. Une semblable institution existe déjà chez nous pour la littérature d'expression flamande. L'importance du mouvement littéraire français justifie suffisamment cette revendication de nos écrivains. Ceux qui ne sont point de cet avis doivent au moins garder le silence, ne fut ce que pour ne point décourager nos efforts. Et les autres doivent nous aider à en appeler de la décision de la classe des lettres et des sciences morales et politiques qui ne doit point avoir force de loi, afin d'arriver à constituer cette académie des lettres qui aura la gloire de montrer aux étrangers la splendeur et l'importance de notre littérature nationale.

HENRI LIEBRECHT.



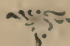
Stance

Comme un vieillard assis sur le seuil de sa porte
Qui se chauffe au soleil,
Je me suis allongé sous le peuplier jaune :
Je regarde le ciel.

Que m'apporteras-tu, brise de ce printemps
Qui chante dans les arbres,
Viendras-tu te briser sur ce cœur que le temps
Fit plus dur que le marbre ;

Ah ! ne pourrais-tu pas d'une douceur clémente
Raviver mon espoir :
Voici que le jour fuit : le désir qui m'enchante
S'allourdit chaque soir.

LOUIS THOMAS.



LE BEAU SOURIRE ET L'AIMABLE PHILOSOPHIE

La superbe du siècle

Quentin Fourmi, journaliste sentencieux et subtil critique, but de la limonade citronnée et se plaignit, en termes ordinaires, de la chaleur alourdissante. Près de lui, sur une chaise, il avait déposé son chapeau de soie brossé, comme de coutume, à rebrousse-poil. Devant lui, sur le marbre de la table, entre le verre de limonade et la carafe d'eau glacée, il avait aussi déposé un *magazine* à images qui connaît, ou au moins affecte de connaitre, un considérable nombre de choses.

La face rouge et imberbe de Quentin Fourmi s'illustrait d'abondantes gouttes de sueur. Plus que de coutume sa mèche de cheveux rebelles lui encombrait le front et sa lèvre inférieure pendait, méprisant le monde. Et son œil droit aussi, mi-clos, lançait des ironies suaves. Il dit :

— Je ne crois pas me tromper en prétendant que le temps où nous vivons est dépourvu de toute sincérité et de toute élégance. Beaucoup de personnes ont émis cette appréciation sans y croire exactement; beaucoup aussi y croient, mais sans le dire. Nous nous moquons, quelquefois avec un certain esprit, que pour ma part, j'estime médiocre en qualité, des sentiments élevés qui devraient dominer l'âme humaine et surtout des manifestations extérieures de ces sentiments. Car au fur et à mesure que nous devenons plus ardents pour la lutte matérielle dans l'existence, nous devenons aussi plus lointainement contemplatifs des immatérialités qui nous sollicitent.

— Je suis de votre avis, Quentin. Cependant je vous dirai ceci : vous même, qui ne manquez point d'élévation dans la pensée, vous plaisantez souvent, non sans agrément, ce que vous appelez la sensiblerie.

Quentin Fourmi baissa la tête et l'expression de son

visage manifesta une certaine confusion, il s'excusa en disant :

— Je suis un homme ordinaire et j'imite les hommes. Notre époque ne permettrait pas que je la heurte délibérement par des jugements absolus. Elle se moquerait de moi, si j'essayais de lui imposer avec violence mes appréciations. Au lieu que, la traitant sans brutalité, je pourrai arriver, en lui disant d'abord le contraire de ce que je pense, à lui glisser doucement ma profonde opinion des choses et des gens. C'est ce que les professeurs de rhétorique appelaient un exorde par insinuation...

Quentin Fourmi rit doucement et ajouta :

— A condition, bien entendu, que l'époque s'occupe jamais de moi.

— Il est urgent, mon ami, de faire au moins semblant de croire les yeux du siècle fixés sur soi. Tout artiste a le devoir d'être modeste, en son for intérieur, mais de manifester un orgueil immense. Il montre ainsi une foi louable en son volontaire sacerdoce.

— Mon cher Anicet, vous dites parfois de sages paroles. Mais vous serez prudent en ne tenant qu'à moi un semblable discours. Si vous profériez des paroles aussi sincères devant beaucoup de vos petits camarades, — de ces petits camarades qui sont vos plus venimeux ennemis, — il est probable que leur prose vous égratignerait sans retenue.

— Vous avez raison, Quentin. Mais, en ce cas, une chose me consolerait : c'est que leur prose égratignerait encore davantage le beau langage. Car j'ai remarqué ceci, que les injures sont souvent proférées en des phrases qui méprisent l'harmonie et la grammaire. Par ce fait même, il m'a semblé souvent qu'elles n'étaient plus des injures et qu'elles ne pouvaient plus provoquer que la raillerie et le sourire du monde. Le sourire et la raillerie que l'on adresse à nos détracteurs rejaillit sur nous en considération.

— Il est galant et doux, mon ami, de trouver en chaque manifestation des sentiments humains quelque plaisant motif de joie.

Quentin Fourmi alluma un cigare blond et lança de petites bouffées rondes. Il se tut longuement et regarda avec attention la couverture multicolore du *magazine* à images qui était posé sur le marbre de la table. Alors il dit :

— J'aime bien, mon ami, être en votre compagnie. Ensemble nous discutons mille sujets élégants. De nos échanges de vues jamais n'est banni ce bon ton dont s'énorgueillissent les esprits raffinés. Peut-être d'ailleurs notre esprit n'est-il nullement raffiné, mais simplement ordinaire.

Les choses extérieures sont pareilles aux belles étiquettes dont se parent les flacons champenois. Et c'est bien quelque chose, sans doute, qu'une bouteille possède une étiquette sur quoi puissent se reposer les regards suaves.

Ce que j'aime beaucoup dans nos amicales conversations, le voici : nous ne nous préoccupons point d'épuiser les sujets ; nous passons avec désinvolture de l'un à l'autre. Ainsi nous ne fatiguons point nos ingéniosités et notre petit travail cérébral devient une sorte de repos exquis. Il faut cependant se garder de ce penchant ; il peut devenir funeste. On n'est un vrai artiste qu'à condition d'aimer une idée avec jalousie.

— Pourquoi, en me disant ces choses vraies, Quentin, attardez-vous les yeux sur la couverture flamboyante de cette revue copieuse ?

— Parce que la contemplation de cette couverture m'inspira une phrase que je vous ai dite tout à l'heure : le temps où nous vivons est dépourvu de toute sincérité et de toute élégance. Nous ne consentons point à avouer les tares que nous avons en trop, ni les connaissances que nous avons en trop peu. Et cette revue montre un des

aspects les plus plaisants de notre souci ridicule. A l'heure où nous vivons, nous nous piquons de tout savoir. Nous voulons avoir fourré le nez dans tous les domaines scientifiques et sentimentaux. De tout nous connaissons un peu. Le résultat de cela est que nous ne connaissons rien. La littérature étant forcément la représentation des aspirations d'une époque, il se trouve que de nombreuses revues servent humblement le désir de nos contemporains. Elles leur enseignent les tout petits éléments de toutes les sciences.

Les hommes se documentent en lisant de hâtifs journaux. Ils veulent à tout prix être renseignés sur la science universelle. Peu leur importe d'où viennent les enquêtes et les affirmations, pourvu qu'ils puissent, en société, montrer un petit savoir de toutes les grandes choses.

Toute femme connaît un peu de littérature, un peu de mécanique et un peu de médecine. Tout homme se jugerait inférieur s'il n'avait un vernis de philosophie, de sociologie et de science mathématique, et aussi s'il n'était au courant des modes féminines et des nouveaux records établis par les voitures automobiles. Cette émulation serait louable, si nous n'en profitions pas, sachant de tout un peu, pour ne rien approfondir. Nous ne prenons plus le temps de connaître une manifestation de l'esprit humain jusque dans ses moindres ramifications. Tout labeur sage et constant, qui pourrait améliorer l'espèce humaine ou élever l'ardeur intellectuelle, nous dégoûte et nous rebute. Nous prétendons tout savoir, à condition de ne rien étudier. La littérature s'encombre d'innombrables médiocrités.

La femme qui a un amant éprouve le besoin de nous le dire, au prix fort de trois francs et cinquante centimes. Le jeune homme qui sourit un jour à une petite modiste ou à une cuisinière plantureuse, se sent immédiatement une âme attendrissante et déverse la fadeur et les soupirs médiocres de cette âme en des alexandrins ignorants de la

rime et contempteurs de la raison. Nous lisons des romans d'où non seulement toute psychologie, même la plus élémentaire, est bannie, mais où, dérisoire anomalie, la langue française est outragée sans pudeur. Notre science de la linguistique nous dédaignons de l'aller chercher, sans ostentation ni faste, dans les bibliothèques recueillies où dorment poudreusement, sans crainte du réveil, les monuments littéraires. Il existe bien quelques philologues ; mais ceux-là se cachent et n'écrivent jamais. Et dans cette demi science, dans cette demi psychologie, dans ce demi talent, s'étale insolemment la superbe du siècle qui croit tout savoir parce qu'il sait un rien de tout, parce qu'il se poudre de petits atomes et se nourrit de petits résidus ! Nous nous croyons volontiers au faîte de la civilisation parce que nous connaissons le titre de beaucoup de dictionnaires que nous n'avons pas lus.

— Je crois à la vérité des paroles sensées que vous émettez, Quentin. Mais il ne faut point trop en vouloir aux hommes. La volonté primordiale qui dirige l'esprit humain, c'est la volonté de trouver le bonheur. Et sans doute nous imaginons-nous que nous trouverons plus facilement le bonheur en n'approfondissant rien, mais en connaissant tout.

— Le bonheur est un étranger triste dont le voyage comporte plus de départs que d'arrivées, dit Quentin Fourmi.

ANICET LE NOIR.



Extase

—

O ce jour de printemps divin qui prend mon cœur
Comme une vague, et le submerge avec délice,
Ce jour où le Passé, l'Avenir, s'abolissent
Dans un grand tourbillon d'odeurs e de couleurs !

Le rire se déroule au loin des sainfoins roses,
Hors de l'ombre le ciel éperdûment est bleu;
Aux cîmes des genêts flambe l'or lumineux
Où le bourdonnement des abeilles se pose.

L'accueil mytérieux des forêts aux doux lits
De mousse, de fougère, et d'herbes odorantes,
Et les bras scintillants des rivières tremblantes
Offrent à mon cœur las de merveilleux oublis.

Sans penser, sans rêver, dans l'herbe fraîche et claire
S'étendre! Et n'être plus qu'un brin de fin gazon,
Qu'un chant pur d'alouette en les blés, qu'un frisson
De vent dans les halliers, qu'un reflet de lumière!

Oh! n'être plus qu'extase et qu'éblouissement!
— J'ai bu le ciel profond au creux des sources pures,
Je sens l'air bleu couler à flots tièdes en mon sang
Et je tords du soleil avec ma chevelure. .

CÉCILE PÉRIN.



Chroniques du Mois

LES ROMANS

La tâche du critique est plus malaisée qu'on ne le croit. La formule de Boileau ne peut s'appliquer qu'au contempteur. Elle n'est point vraie pour le critique consciencieux. Il est fort difficile d'être impartial. L'esprit volontiers se laisse dominer par une appréciation séduisante d'une œuvre. Parfois on manque de courage et, pour le plaisir d'un bon mot ou d'une agréable figure de style, on se laisse aller à un facile dénigrement. Cela est très coupable. Dans la critique il faut penser ce que l'on dit et dire ce que l'on pense, mais il convient de penser avec modération et de s'exprimer sans violence. Pour ma part, j'ai en horreur profonde les petits jeunes gens qui exécutent péremptoirement une œuvre, si mauvaise qu'elle soit Tout travail mérite au moins le respect de l'examen. S'il est néfaste, d'une part, d'encourager les médiocrités, il est souvent, d'autre part, cruel, voire criminel, d'abattre sans ménagement l'effort intellectuel. Le critique doit baser son opinion sur des arguments et non point dire sèchement, sans s'expliquer, qu'il pense blanc ou qu'il pense noir. Il m'est pénible de lire parfois les juvéniles diatribes de petits messieurs dont le bagage artistique comporte

extrêmement peu de chose. Ils ont pour excuse le manque de réflexion. Mais s'ils savaient combien souvent leur injustice est méchante, combien de vrais artistes, qui sont des sensitifs pour la plupart, souffrent, malgré l'air indifférent qu'ils veulent prendre, devant l'appréciation, si peu autorisée qu'elle soit, de l'une ou l'autre nullité littéraire. Quand, l'hiver, un mendiant grelottant vous tend la main, il faut lui donner quelques sous ; qu'importe si neuf sur dix des quémandeurs sont des paresseux et des ivrognes, pourvu qu'il y en ait un seul à qui l'aumône puisse être vraiment utile. N'est-ce point risquer l'obsession d'un cuisant remords que de passer à côté d'une possible détresse ? Ainsi il faut envisager la critique, en la pratiquant avec charité Certes je n'aime pas les critiques dont chaque parole est une louange, chaque appréciation, un dithyrambe frénétique : certains feuilletonistes parisiens rendent ainsi un bien mauvais service à l'art. Mais il est dangereux aussi de tomber dans l'excès contraire, qui est « l'abattage » systématique. A mon avis, le critique doit tendre ses efforts vers ce but-ci : chercher dans l'œuvre soumise à son jugement le maximum de choses bonnes et intéressantes ; essayez de dégager d'une œuvre une pensée fondamentale, si menue qu'elle soit ; s'ingénier à découvrir à un écrivain un peu, si peu que ce soit, de talent ; ne point pour cela passer indulgemment sur les tares des œuvres ; peser avec réflexion ce qu'elles contiennent de bon et de mauvais ; ne pas dire qu'un livre est mauvais lorsqu'il ne contient même qu'une seule bonne page. Cela paraîtra évident; mais il est parfois utile de parler des choses évidentes. Une chose n'est évidente que parce qu'on a beaucoup dit qu'elle l'était. Et en un mot il faut toujours songer au travail intellectuel qu'un homme s'est imposé, se dire qu'un livre ne se fait pas « en écoutant chanter le rossignol » ; et craindre d'être méchant pour quelqu'un qui ne le mérite pas.

On voit que dans ces conditions la critique devient un art difficile et délicat. Quiconque cherche à la faire, en suivant ces principes, se trompera peut-être quelquefois ; mais il aura la consolation d'avoir désiré ne point se tromper. Cela, c'est la conscience. Le devoir, c'est de satisfaire sa conscience.

Après ces petites notes, qu'il n'est point importun de souligner parfois, ne fût-ce que pour ne pas se faire traiter de monsieur au fichu caractère, ou de bénisseur, — je passe à l'examen de quelques volumes.

—

Histoires hantées, par M. Hubert Stiernet (Bruxelles, *Association des Ecrivains belges*). — J'ai remarqué ceci de bizarre : à savoir que la plupart des écrivains qui s'occupent spécialement de *folklore*, deviennent surtout intéressants quand ils ne s'en occupent plus. Et cela m'a frappé davantage en lisant le dernier recueil de nouvelles de M. Hubert Stiernet. Les héros de ces petits contes sont obsédés par des pensées qui les torturent Ils vivent pour la plupart dans un milieu provincial et campagnard dont l'auteur a voulu marquer les traits dominants. Il a désiré noter les mœurs naïves et spéciales de certains coins du nord de la province de Liége. Il n'est point arrivé à nous intéresser et la plupart de ses histoires sont extraordinairement

ennuyeuses. Pourquoi? Parce que, pour être intéressant le *folklore* doit dégager une philosophie de comparaison. En lui-même il est inexistant. Les mœurs spéciales de certaines gens ne sont dignes d'intérêt que quand nous les rapportons à nos mœurs propres. Et peut-être que M. Hubert Stiernet, connaissant trop bien les milieux particuliers qu'il nous décrit, s'étant trop imprégné de leur ambiance, n'arrive plus à en discerner suffisamment le pittoresque. Pour lui, les mœurs qu'il décrit n'ont pas l'intérêt de la spécialité et dans ses *Histoires hantées* il semble en quelque sorte les ériger non en particularités, mais en généralités. Cela est le défaut du livre. Les *folkloristes* doivent avoir une âme ingénue et une vision large; ils doivent se garder d'être niais. Et les hantises qui dominent les cerveaux des hommes présentés par M. Hubert Stiernet dans ses contes, sont des niaiseries qui nous font sourire. Je n'en veux pour exemple que le conte intitulé *La Girouette*. Dans un village wallon, un conseiller estime que l'on devrait placer une girouette sur la maison communale; un autre — Abdomère — combat cette idée et la motion est rejetée. Mais voici que par accident périt celui qui avait fait la proposition. Abdomère s'imagine qu'il est cause de cette mort. Bientôt il est obsédé par cette pensée que le mort, dans sa tombe, ne le laissera tranquille qu'après avoir obtenu la girouette. Et voici qu'Abdomère, à son tour, défend l'idée de la girouette. Le conseil vote le crédit nécessaire; voici la girouette. Le plombier, ingénieux, a représenté sur cette girouette les traits du conseiller défunt. Et l'obsession de cette image, à présent, poursuit Abdomère; il est pris de folie et pendant une nuit de délire va arracher la girouette qui, détachée, l'entraîne sous son poids et le tue. Il y avait une merveille d'ironie dans ce sujet; M. Hubert Stiernet semble ne pas s'en être aperçu. Il est passé à côté de l'histoire. Il l'a traité avec un sérieux convaincu, attribuant une importance en quelque sorte trop extérieure aux psychologies étroites de personnages cependant si caractéristiques. Les mœurs de ceux-ci veulent prendre leur intérêt en elles mêmes; elles deviennent, dirai-je, des mœurs absolues. Et les histoires suivantes : l'*Enseigne, le Larcin, Traîtrise* — parfaitement médiocre celle-ci — et les autres, sont du même goût, péchant par le même côté. Aussi est-ce avec ennui et fatigue que l'on entame la lecture du dernier conte, intitulé *Fermel* (*Mémoires d'un mauvais Moine*). Or, cela est très beau : on a de ces surprises heureuses. Ici point de *folklore* obsédant; justement la briève description d'un milieu. L'histoire pourrait se passer n'importe où. Et n'importe où elle serait tragique, émouvante, profonde. Fermel est le fils d'un assassin Il est obsédé par cette pensée qu'il porte en lui le déshonneur causé par l'acte de son père, qu'il est, à cause de cet acte, méprisable et haï. Puis, par une transition de psychologie extrêmement délicate et curieuse, il en vient à croire qu'à cause du meurtre commis par son père, il porte en lui une prédisposition à assassiner. Et il s'imprègne tellement de cette pensée qu'il en arrive à tuer deux personnes.

Il m'arrive rarement — le temps hélas! court trop vite! — de relire les œuvres que l'on veut bien soumettre à mon jugement; et si souvent, je regrette de ne pouvoir les relire! Eh bien! j'ai relu *Fermel* par deux

fois et ma conviction s'est affirmée, que cela est une œuvre profondément vraie et troublante. Elle existe par elle-même, et il s'en dégage une émotion hallucinée qui est très sincère et très intéressante. Il faut lire ces belles pages.

(J'eusse beaucoup voulu lire les deux contes intitulés : *Le Mariage de Mène* et *Kousse,* ce dernier surtout, que je crois avoir lu dans une revue et duquel un bon souvenir m'est demeuré. Malheureusement, ces deux contes ne se trouvent pas dans le volume que j'ai reçu : les pages 141-176 font défaut.)

—

M. de Burghraeve, homme considérable, par M. Hector FLEISCHMANN (Paris-Liége, *l'Edition artistique*). — M. Hector Fleischmann a beaucoup de qualités et énormément de défauts; c'est un homme jeune et extraordinairement occupé. Son activité se donne cours dans tous les domaines : poésie, théâtre, roman, histoire, pamphlet. Il est en outre secrétaire du théâtre de l'Œuvre et critique littéraire au *Voltaire.* Il est pénible de savoir que M Fleischmann est aussi occupé; il est plus pénible encore de voir qu'il désire vivement qu'on le sache. A part ce petit travers, M. Hector Fleischmann ne manque point de talent. Seulement, il serait sans doute désirable que son travail envisageât un peu plus la qualité et un peu moins la quantité. On peut être un grand artiste et le prouver en faisant bien une seule œuvre; on ne le prouvera jamais en accumulant des foules de pages médiocres. Cela fut le travers de Jean Lorrain — que M. Hector Fleischmann n'aime point avec frénésie, je crois; mais j'estime que ce qui a manqué à Jean Lorrain c'est précisément le recul du travail. Si Jean Lorrain, au lieu de donner trois ou quatre volumes par an, s'était contenté d'en donner un seul, il est vraisemblable que ce seul volume aurait fait beaucoup plus pour sa gloire que l'accumulation de papiers nombreux : car Jean Lorrain avait certainement une âme artiste. Eh bien! le sort des œuvres de Jean Lorrain guette les œuvres de M Fleischmann. Je lui dis cela sans acrimonie, sincèrement.

Il est réellement pénible que son dernier volume ait été gâché de la sorte L'esprit caustique et subtil de M. Fleischmann aurait pu, du sujet de son *M. de Burghraeve,* tirer une histoire extrêmement originale, alors que je n'y puis trouver qu'une œuvre rapidement bâclée, écrite dans un style parfois charmant, et parfois aussi d'une négligence impardonnable. A quoi sert-il de faire des œuvres pareilles? Peut-être à satisfaire ceux qui pourraient vous accuser de stéritilité? Eh bien! ceux-là se contenteront volontiers d'une œuvre soignée. Et s'ils ne s'en contentent pas ce sont des imbéciles, voilà tout.

M. de Burghraeve est un vieux noble, ancien officier de marine; il vit à Terneuzen, dans une aimable retraite. Il a conservé les mœurs d'un autre âge. Il vit dans le respect du Roy et dans le mépris de M. le marquis de Buonaparte, — comme dit le Père Loriquet. Il est imbu de principes surannés, de ces principes qui ont comme une odeur solennelle de parchemins écornés. Un beau jour, M. de Burghraeve vient s'installer à Paris pour quelque temps. Et voici qu'il y fait la fête. Il entretient une petite *acteuse,* qu'il se met à adorer. La

petite *acteuse* l'abandonne. M. de Burghraeve, désespéré, s'en retourne à Terneuzen, où peu à peu il devient gâteux. C'est ainsi qu'il fait confectionner une figurine de cire représentant exactement la petite actrice infidèle. Et chaque jour, perdu dans son adoration, il dîne en face de la statue, croyant dîner en face de l'infidèle en chair et en os. N'est-ce point là un délicieux sujet? J'ai été triste vraiment de le voir à ce point massacré par un travail hâtif et fiévreux. Il existait un si extraordinaire fond de philosophie souriante et ironique par le fait de cette transplantation d'un type original et désuet, dans le terreau de la folle vie parisienne. C'était si amusant, si touchant, si ému aussi, de voir ce correct *dandy* — correct en sa tenue comme en sa façon d'agir — venir tomber dans le relâchement et le tourbillon hâtif des mœurs d'aujourd'hui. Il y avait là toute la philosophie comparative d'une époque à une autre époque Quel beau et profond livre on pouvait faire là! Et on s'en aperçoit d'autant mieux que certains passages du livre sont réellement très bien venus : par exemple, le départ de M. de Burghraeve, qui s'en retourne, désillusionné, vers Terneuzen, est décrit d'une manière parfaite, dans son ironie piquée d'une pointe d'attendrissement. Tout ceci prouve que M. Hector Fleischmann aurait beaucoup de talent, s'il voulait avoir le temps. Or, il me paraît que, quand il suffit d'avoir le temps pour posséder du talent, il est absolument nécessaire de vouloir avoir le temps. *M. de Burghraeve* est aimablement préfacé par ce charmant écrivain qu'est M. Jean Jullien.

—

L'autre Justice, par M. G. Voos de Ghistelles (Paris, Louis Theuveny, éditeur). — Malgré un avertissement de l'auteur, ce livre me semble défendre une erreur de principe. M. Voos de Ghistelles, dans cet avertissement, nous dit qu'il n'a point voulu défendre une thèse, mais simplement décrire l'état morbide d'un homme, hanté par la confusion de deux choses différentes, la justice de la conscience et la justice humaine. Fort bien. Seulement le livre est présenté de telle façon qu'à chaque page se trouvent des arguments en faveur de la thèse que ne veut point défendre M. Voos de Ghistelles. Ces arguments, il est vrai, sont extrêmement médiocres, sinon ridiculement puérils. M. Voos de Ghistelles, peut-être, a simplement voulu dire cela dans son avertissement...

Tout d'abord, simple constatation, je note que le roman est frétillant d'ennui. Puis, je le résume. Un peintre, Paul Siméane aime sa cousine Denise, qui ne l'aime pas. Cette cousine a été élevée par la mère de Paul : elle doit donc tout à Mme Siméane et à son fils. Elle se laisse séduire par un beau jeune homme — le beau jeune homme, inévitablement, s'appelle Gaston! — file, perd son amant qui est tué en duel, et devient cocotte. Après quelques années, Paul retrouve sa cousine. Et alors, sous prétexte que Denise n'est pas malheureuse, qu'elle n'est pas torturée par les remords d'avoir causé la mort de Mme Siméane — que le chagrin a tuée — et le désespoir de Paul, son fiancé de jadis, le jeune peintre assassine Denise. La Cour d'assises l'acquitte — on se demande pourquoi! — et le fait enfermer dans une maison de santé — cela, c'est mieux.

Il faut avouer qu'avec de pareils principes on irait loin. Parce que moi, passant, je rencontre un homme que j'estime trop heureux, parce qu'il me convient, être susceptible de me tromper, d'établir la somme de bonheur qu'un de mes semblables, même criminel, ne peut acquérir sans mon assentiment, je pourrais assassiner cet homme et me substituer tranquillement à la justice divine! Quelle drôle de morale! Le seul être que M. Voos de Ghistelles veut nous rendre sympathique, c'est Paul Siméane. Moi je trouve ce monsieur Paul Siméane fort peu intéressant. C'est un individu orgueilleux et malfaisant, odieux dans ses jugements et dans ses actes. C'est un dégénéré inférieur, menacé d'idiotie. Et son geste de meurtre, qu'on voudrait nous faire croire très noble et très digne, est tout simplement un geste d'apache! Denise, la dame qui devient cocotte, est infiniment plus intéressante, encore que par des invraisemblances absurdes, l'auteur veuille nous la rendre antipathique. Elle suit la vie qu'elle a voulu : cela regarde sa conscience. Elle ne lèse personne en vivant comme elle le fait. Elle a la franchise de ses opinions et de ses actes. Eût-il donc mieux valu qu'elle épousât hypocritement M. Paul, pour le faire ensuite cocu avec tous ses amis? La vie qu'elle a voulue sans doute blesse la morale. Mais croit-on qu'elle soit si amusante que cela la vie d'une courtisane? Il n'y a plus que les provinciaux lointains qui croient cela. Cette vie, plus que n'importe quelle autre, a ses amertumes et ses désillusions. Et quand un malheur quelconque arrive à une courtisane, elle n'a point la ressource qu'ont les honnêtes femmes, de se raccrocher à la pensée vivifiante d'une vie vertueuse et droite. Là se trouve la justice immanente, celle que nous avons dans le fond de notre conscience, où demeure toujours, si peu que ce soit, l'étincelle de l'honnêteté. Et il n'est pas nécessaire qu'un M. Paul vienne faire du tapage avec un revolver. La justice, pense M. Paul Siméane, n'est point satisfaite, parce que *extérieurement* une criminelle, — ou plutôt une femme que lui juge criminelle, mais qui a des excuses — n'est point malheureuse! Qu'est-ce qu'il en sait? Etre malheureux cela consiste-t-il uniquement à courir en haillons et à mendier? Et de quel droit un homme se permet-il de s'introduire dans la conscience d'un autre homme? Je sais bien que M. Voos de Ghistelles soutient qu'il n'a pas voulu défendre une thèse; mais encore une fois il fait tout ce qu'il peut pour avoir l'air de la défendre. Et pas un lecteur attentif ne voudra croire que l'auteur a fait cela sans s'en douter.

Oui, une drôle de morale! Et un style parfois bien rigolo, lui aussi. Ecoutez ceci :

« *Elle était affolée.*

Enceinte! Enceinte!... Mon Dieu! Elle était enceinte!... Quoi! Enceinte, malgré toutes leurs précautions?... »

Pauvre femme, enceinte quatre fois en trois lignes! Ah! qu'en termes galants...

Puis, de petites maximes bien encourageantes, par ci par là :

« *Il n'y a pas de justice vraie, puisque la justice varie avec les mœurs. Un anthropophage qui mange son frère n'est cependant pas criminel.* »

Exquis!

Pourtant, par ci par là, il y a aussi de jolies idées. Je note celle-ci :

« *Il est rare qu'une femme aime son amant d'un amour charnel lorsqu'elle lui reconnaît sincèrement une supériorité quelconque. Presque toujours l'admiration d'une de ces soit-disant amoureuses est le diagnostic certain de son indifférence.* »

Joli et vrai. Mais malheureusement une phrase, si jolie qu'elle soit ne suffit pas en général pour faire un bon livre. Et en particulier celle-ci ne suffit pas pour faire un livre de quelque valeur de *l'autre Justice.*

—

Le Calvaire de Feu, par M. Alexandre Macedonski. (Paris, E. Sansot, éditeur). — Voici un livre remarquable et surprenant. Il faut quelque persévérance pour en continuer la lecture Car, au commencement, tout choque, rebute, blesse. Et puis, bientôt, on est sous le charme et l'on s'abandonne sans réticences à la beauté forte qui en émane. Tout d'abord, il convient de faire abstraction des défauts extérieurs de ce roman. Certains mots y sont agaçants, perpétuellement répétés ; il y a là une hantise sexuelle qui, en certains moments, s'avère risible et répréhensible Un avertissement de l'éditeur nous enseigne que M. Alexandre Macedonski, auteur du *Calvaire de Feu*, est un écrivain roumain qui pensa et écrivit ce roman en français. Hum ! Mettons, si vous voulez, qu'il l'écrivît en français et contentons-nous largement de cela. Car la pensée du livre est essentiellement grecque et point du tout française. Quant au style, il ne faut pas non plus s'en exagérer la pureté : il est rocailleux, manque souvent de clarté et s'abandonne parfois aux erreurs grammaticales. Les tournures de phrases sont souvent martyrisées : ce n'est point tout de connaître, en une langue, beaucoup de mots ; il faut encore s'inspirer de son génie, et à coup sûr, M. Alexandre Macedonski n'a point du tout le génie de la langue française. Son style, à certains passages, en est même nettement l'antipode. Mais cela n'empêche point le *Calvaire de Feu* d'être, ainsi que je disais, un surprenant et remarquable livre. J'ai préféré en montrer tout d'abord les petits défauts, parce que j'y ai surtout trouvé de grandes qualités.

Le poète roumain justement apprécié, M. Mircea des Méstriades, nous apprend que M. Alexandre Macédonski mit quatorze années à « penser, étudier et écrire » l'œuvre qui m'occupe. Je crois que treize de ces années, au moins, furent consacrées à la penser et à l'étudier ; car la réalisation du roman présente un tel caractère d'unité qu'il n'a point été possible de le composer par parcelles.

L'auteur a voulu nous montrer, dans le temps présent, une sorte de perfection plastique de l'amour. Un jeune Grec, qu'à cause de son admiration passionnée pour la mer, ses compagnons nommèrent Thalassa, — enfant beau, libre, sensuel, — devient gardien de phare dans l'île de Lewki. (En géographie, nous connaissons Lewki sous le nom d'*Ile des Serpents :* elle se trouve sur la mer Noire, à proximité de la côte, en face du delta du Danube). Là, le jeune Thalassa s'initie par lui-même à l'amour sensuel. Il vit seul, souverain absolu d'une terre où nul humain — sauf les matelots qui, trimestriellement, lui apportent des vivres — ne met jamais le pied. Le contact perpétuel de la nature

excite la sensualité qui dort en ce corps d'éphèbe. Et une lutte curieuse a lieu en lui. Les deux antagonistes qui, en sa chair et en son esprit se combattent, l'auteur les condense en ces deux entités : Eros et Priape; Eros c'est l'amour en général, Priape c'est la réalisation charnelle du désir. Dans sa solitude le jeune Thalassa. nature ardente, chair vibrante, est tout gonflé de désirs inconnus. Et son rêve est bientôt si obsédant, l'envahit d'un tel désir de jouissance sensuelle que, par la seule vertu de son imagination, il possède charnellement un être vivant qui est lui-même. En lui-même il trouve toute beauté, toute satisfaction matérielle. Ses sens s'épuisent en une continuelle adoration de son propre désir et de sa propre chair. Sa satisfaction jouissante est en lui-même. Il s'hypnotise à ce point qu'il croit sans cesse posséder l'être désiré par son imagination. Une torpeur physique s'ensuit. Puis un désespoir. Là n'est point l'Eros, mais seulement le Priape, c'est-à-dire la luxure que l'homme abandonné à lui-même satisfait dans une ignoble débauche. On voit que le sujet est passablement scabreux et qu'il lui faut l'auréole d'un vrai sentiment artistique de la beauté pour ne pas tomber dans l'ordure.

Mais voici surgir la femme, Calliope, jeune Levantine, déesse vue dans un rêve, jadis, presque immatérielle et mythologique. Calliope a treize ans et est jetée par un naufrage sur le rivage de l'île où demeure Thalassa. Elle l'aime, mais lui en a peur. Il s'effraie de cet être, qui peut-être n'est pas assez semblable à lui-même pour lui donner la satisfaction sensuelle et intellectuelle qu'il a éprouvée par ses seules forces volontaires Il éprouve une sorte de dégoût et tout l'éloigne d'elle. Et ici se trouve la partie centrale et réellement captivante du roman, la lutte atroce, terrifiante, surhumaine entre l'amour absolu et l'amour charnel. L'auteur nous y montre la différence essentielle qui existe entre l'amour de la femme et l'amour de l'homme : la femme veut être dominée, l'homme veut avoir à faire à une créature qui lui ressemble le plus possible. Telle lutte est angoissante et passablement immorale. Cela revient à dire à peu près que l'homme ne peut aimer, absolument et complètement, qu'une créature qui lui soit identique. Or la femme lui est inférieure. Et nous voici dans un domaine bien particulier où il est délicat de prendre position. M. Georges Eekhoud, dans son admirable *Escal-Vigor* s'occupa d'une question semblable. La thèse de M. Macedonski a plus d'audace encore que celle de M Eekhoud; car elle semble soutenir que c'est dans la seule admiration de soi-même que l'homme peut trouver le maximum de la passion amoureuse. Comme on le voit pareille thèse est insoutenable au point de vue moral; il ne faut l'envisager qu'au point de vue de la réalisation de la beauté par elle-même. Le jeune Thalassa, en présence de Calliope, se sent d'abord pris par le simple désir charnel; l'accouplement est son seul but. Mais il en conçoit rapidement la bestialité, en voit le geste obscur et bas. Il éprouve un dégoût instinctif devant les nécessités ridicules du geste, qui, contemplé en lui-même, ravale l'amour jusqu'à l'ignominie. Et peu à peu, ses sens satisfaits par un rut perpétuel, renouvelé jusqu'à l'épuisement, Thalassa éprouve un dégoût affreux pour cette Calliope, que cependant il sent identique à lui-même, dans

le geste et dans le spasme. Mais, dégouté de Priape, voici Thalassa pris par Eros : il éprouve du charme à se trouver en présence de la femme. En lui quelque chose de nouveau commence obscurément à sourdre. Mais hélas! tout se résume de nouveau au même geste. Et dans le spasme, la femme, elle, ne voit et ne comprend que le geste. Essentiellement, elle s'avère différente de l'homme et jamais n'arrivera à lui ressembler. Quelque chose se brise en Thalassa ; il sent qu'avec la femme, jamais il ne satisfera l'obscur désir d'absolue beauté qui est en lui. Et, désespéré, il tue Calliope, la faisant dans son inertie, semblable à lui, parce qu'alors il peut lui prêter tel désir qui lui convient. Puis sentant que rien de beau n'existera plus pour lui, qui par la connaissance de la femme a anéanti en lui cette faculté de la contemplation sur soi-même, il entre dans la mer et se laisse emporter par les flots.

Certes pareil livre est d'une audace inouïe et se heurte délibérement à toute pudeur. Mais ce n'est point là une œuvre à envisager au point de vue moral : ainsi elle n'existe pas. Il faut la considérer simplement au point de vue d'une esthétique prise dans l'absolu. Il faut faire précéder toute l'œuvre par ces mots : « *Si on pouvait faire cela !!!...* — Et puis alors seulement la juger. Ainsi d'ailleurs on en retirera facilement une conclusion très morale : à savoir que rien d'absolument beau n'existera jamais pour l'homme, ne pourra jamais exister, parce qu'au dessus de lui se trouve Dieu, en qui seul se résume l'absolutisme de la beauté ? Et je crois bien que telle est la pensée de M. Alexandre Macedonski.

Quoi qu'il en soit, l'écrivain, dans un sujet aussi scabreux, a fait preuve d'un tact parfait, ce dont il faut lui savoir gré. Un écrivain moins consciencieux que lui se fût facilement laissé aller à la pornographie facile. Telle pensée ne l'a point possédé un instant J'estime pour ma part qu'il a établi une œuvre de toute beauté et qu'il a voulu nous laisser le soin d'une conclusion qui ne peut manquer d'être morale.

—

Mangwa, par M. LEGRAND-CHABRIER (Paris, Louis Theuveny, éditeur). — Un recueil de petites observations parfois assez curieuses. *Mangwa*, dit l'épigraphe, extraite de *Hokousaï* (Ed. de Goncourt), — c'est-à-dire *Man* (au gré de l'idée) et *gwa* (dessin). Ce sont donc en quelque sorte des reproductions, par les mots, de dessins extérieurs ou intérieurs. Tantôt ce sont de petits paysages, pas bien originaux, mais reproduits dans un style parfois amusant et pittoresque; tantôt des observations de l'être intérieur, une recherche de pensées menues, qui se succédant, forment une idée. Il y a dans ces feuilles détachées une sorte de hantise un peu inquiétante par moments : cela fait parfois l'effet d'un homme qui marche dans la rue en se racontant des histoires à lui-même et sur lequel, ricaneurs, se retournent les passants. Le point de départ est en général un objet extérieur, inspirant au cerveau qui s'abandonne à une succession de déductions bizarres, des pensées ingénieuses mais qui n'ont entre elles aucun lieu de continuité. C'est un peu la matérialisation de songeries légères.

Certaines de ces pages sont puériles et leur suppression n'enleverait réellement rien au livre Mais d'autres sont amusantes, d'une ironie

subtile. Le petit conte intitulé *la malheureuse petite Eulalie, bienheureuse,* est délicieux et parfaitement écrit ; il y a là l'observation fort fouillée d'une naïve âme d'enfant. Les *Fables sur le Chemin* sont d'une philosophie certaine. L'histoire de *Riquette et Riquet* est drôle, profonde, exacte. Il y a du talent dans ce livre. C'est un livre qui ne fait de tort à personne. En cela il est méritoire.

F.-CHARLES MORISSEAUX

Accusé de Réception :

Les Soucis des derniers Soirs, par Louis Dumont-Wilden ; *Jules Destrée* (Anthologie des Écrivains belges); *Les Enfermés*, par M. Horace Van Offel.

—

L'HISTOIRE

Paysages et Sentiments, par JEAN MORÉAS. (*Collection des Scripta Brevia,* chez Sansot, Paris). — Ceci est un petit livre délicieux de poésie tendre, de charme prenant, de mélancolie attristée. Au long de ces pages, le doux poète Jean Moréas a effeuillé la gerbe automnale de ses souvenirs. Et de graves figures passent dans ces notes. C'est Henry Becque, triste et hautain, ce grand méconnu que la vie a trahi. Ailleurs, des phrases comme celles-ci sur Baudelaire, qui prouvent combien Moréas comprend cette poésie : « J'ai beaucoup aimé les *Fleurs du Mal*, pendant mon adolescence et ma toute première jeunesse. J'admire toujours Baudelaire et ne le relis jamais. Ses préoccupations comme ses épithètes me gênent à présent jusqu'à l'angoisse : une angoisse physique. Certes, Baudelaire est un vrai artiste, comme nous l'entendons aujourd'hui, ou plutôt comme on l'entendait il y a quelques années. Allons, c'est un grand artiste tout simplement, c'est même un grand poète... *Ce n'est pas un pur poète.* »

Ici se sont des pages perspicaces sur les rapports entre Hugo et Saint-Beuve et l'analyse curieuse des pages que le critique des *Lundis* consacra au poète des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du Crépuscule.* Voici des notes curieuses sur Georges Sand, journaliste, et ses rapports avec Thibaut de Latouche, qui avait acheté le *Figaro,* en ces années là. Un curieux chapitre c'est celui sur « Nietzsche et la poésie » où il y a des fines notations de philosophie poétique. Enfin le livre se clôture par des notes intéressantes sur le voyage de Moréas en Grèce et les représentations que l'acteur Silvain donna de son *Iphigénie* au Stade d'Athènes.

Ceci est un petit livre délicieux de poésie tendre, de charme prenant, de mélancolie attristée. .

—

Les Pierres d'Oxford, par GEORGES GRAPPE. (*Collection des Scripta Brevia,* chez Sansot, Paris). — Un bref opuscule sur l'Université d'Oxford L'écrivain, qui déjà se fit remarquer par un livre connu sur le cardinal Newmann, dégage la philosophie et la psychologie de cette ville à la fois païenne et mystique. C'est là que la race anglo-saxonne, aux heures de l'adolescence où se forme sa conscience, vient prendre des « leçons de traditions ». C'est une de ses forces

d'avoir sû ainsi conserver à ses villes universitaires une âme recueillie et forte, qui apprenne à ses étudiants le culte des ancêtres et l'amour du travail et de l'harmonie intellectuelle. Ce petit livre contient en cela un bel enseignement dont il faut comprendre le sens et dont il faut mûrir la leçon.

—

Les Compagnes du Rêve, par J.-L Vaudoyer. (*Collection des Scripta Brevia*, chez Sansot, Paris) — Une suite de délicats médaillons, ceux de quelques portraits de femmes, les uns véridiques, les autres évoqués d'après la fantaisie des poètes. Ce sont bien là les chères figures de songe qui viennent peupler la rêverie de nos heures solitaires : Nausicaa, la vierge dont parle le divin Homère et qu'il montre recueillant Ulysse et le menant au palais de son père ; Julie de Lespinasse, l'ardente et folle amante du chevalier de Guibert dont le cri de passion semble si tragique et sans écho dans ce dix-huitième siècle qui connut pourtant tant de passionnées; les fantômes d'Ermenonville qui promenèrent leurs âmes de doute et d'amour dans la forêt vaste : Jean-Jacques et Mme de Warens ; voici des pages de chaste et douce imagination : Herminie ou le portrait imaginaire, l'évocation des jeunes femmes qui mettent leur grâce dans les vers de Musset, Bernerette et Emmeline et Lucie et Marie, la petite courtisane qui aima le beau Rolla. Enfin cette tendre Madeleine qui passe dans le roman qui a rendu Fromentin célèbre, et Julie de Mausseuil, la sensuelle fillette chère à Henri de Régnier. Quels jolis profils dans ce petit livre, si joliment écrit !. .

—

Polichinelle (de Guignol) précédé d'une étude par Gustave Kahn. (*Collection des Scripta Brevia*, chez Sansot, Paris). — D'abord disons combien ce livre est bien présenté. Une fois de plus ceci fait honneur au goût artistique de l'éditeur Sansot.

L'habillement du livre est toujours choisi selon ce qu'il contient.

Voici le drame immortel de Polichinelle : la couverture reproduira donc l'habit du héros célèbre, cher aux enfants et au peuple. Sur le fond d'un orange lumineux les titres seront en vert foncé et les sous titres en rouge vif. Ceci est exquis de présentation

Gustave Kahn a écrit une étude savoureuse et très littéraire.

Pourquoi Guignol est-il mort? Cela tient à des raisons graves; Guignol était un directeur de théâtre trop simple, dont le commerce ne pouvait pas supporter de gros frais ni rivaliser avec les baraques somptueuses des forains. C'est le progrès qui a tué Guignol et avec lui Polichinelle et tous ceux qui l'entouraient pour supporter ses brocarts et mourir sous ses coups de bâtons.

Polichinelle n'est point une simple marionnette. C'est un type d'humanité, c'est un philosophe. Il a eu ses historiens et ses amis On ne doit en citer, pour montrer son importance, que Charles Nodier, le délicieux conteur, le bibliophile de l'Arsenal et cet Henri Beyle, qui fut un irioniste de génie, et dont tant de pages dans *De l'Amour* et dans ses romans furent sans doute inspirées par les lazzi de Pulcinella !

Polichinelle est un homme que la vie a rendu essentiellement pratique. Il ne se laisse point duper par la valeur des phrases qui sonnent creux ; il sait avant tout qu'agir vaut mieux que parler et que le droit du plus fort est toujours le meilleur, sinon en morale du moins en fait. D'ailleurs il ne s'embarrasse point d'une morale encombrante. Il agit selon sa libre fantaisie, fait sienne une justice sommaire, et finit en fin de compte, grâce à son esprit ou à son adresse, par triompher des circonstances, des choses et surtout des gens. Il daube sur tout le monde, rosse le commissaire, pend le bourreau et tue le diable. Il instaure le règne du bâton, se moque du monde et un peu de lui-même et finira sans doute un jour par se laisser mourir, faute de trouver encore une raison de vivre. Mais en attendant Polichinelle est bon vivant; il donne libre cours à ses appétits et à ses fantaisies, raille la société, la famille, les lois établies par haine de toute contrainte sociale.

Polichinelle, c'est l'homme au naturel, ivre de liberté, avec ses instincts bons ou mauvais et qui finit toujours par avoir raison, grâce à sa devise qu'il applique à la lettre : « La fin justifie toujours les moyens ! » Décidément Polichinelle est un profond politique, ce dont personne ne s'est jamais avisé, pas même lui ! C'est grand dommage, il aurait fait un bon ministre.

—

Le Charme d'Athènes, par HENRI BRÉMOND. (*Collection des Scripta Brévia*, chez Sansot, Paris). — Il est des villes pour qui le voyageur vulgaire se croit tenu à une admiration de commande. Il imagine que de l'instant où il mettra le pied sur le sol de la Grèce, qu'il foulera la terre sacrée de l'Attique, il verra s'épanouir toutes les splendeurs dont il garde le souvenir d'après des lectures factices Il n'en va point ainsi : pour qui pénètre à Athènes, avec le désir sincère d'en comprendre les beautés, il faut un long temps avant de sentir son âme en communion avec tout le charme qui émane de ces choses antiques et immortelles. Le Parthénon surtout est difficile à aimer. C'est une lente conquête qu'Athènes fait du voyageur pieux qui vient à elle. Voilà l'impression qu'Henri Brémond ressentit. On la devine réelle. N'est-ce point d'ailleurs la même dont parle Maurice Barrès dans son dernier livre : *Le Voyage à Sparte ?*

HENRI LIEBRECHT.

—

Prochainement : *Impressions d'une Française en Amérique*, par Mlle Thérèse Vianzone; l'*Ame Japonaise*, par Gomez Carrillo ; *Le Roman de Ganelon*, par Ph. Lebesgue ; *La Furie Espagnole*, par H Verly; *Corneille devant trois siècles,* par Roger Le Brun ; *Portraits Français*, par Edmond Pilon, etc.

—

THÉATRE PUBLIÉ

Pan, comédie satirique en trois actes, en prose, par CHARLES VAN LERBERGHE. (*Mercure de France.*) — Une voix a crié sur la mer : « Le Grand Pan est mort » — « Non, dit Pan, s'élançant tout hilare des flots,

je ne suis pas mort ». Non, en vérité, il n'est pas mort du tout, il le prouvera bientôt! En attendant, il s'installe dans une hutte de berger pêle-mêle avec le bouc de la commune et les ouailles et le chœur adorant des gipsies et des faunes. Mais quel sera, je vous prie, le sort d'une honnête commune où Pan vient s'impatroniser? Passe encore s'il se confinait dans la maison du bouc, peut être même lui pardonnerait-on d'avoir épousé sans l'intervention du bourgmestre et du curé, la fille du berger, son hôte, cette petite bacchante de Paniska; mais Pan se proclame dieu! Pan et sa Paniska quittant la hutte, promènent au soleil leur glorieuse nudité et Pan fait des miracles! Miracles innocents, je le veux bien, puisqu'ils consistent à ensauvager un jardin et à mûrir des fruits avant le temps, mais miracles tout de même! et comme dit l'abbé : « le miracle est un scandale. » Aussi croyez bien qu'en présence du scandale, la municipalité ne se croise par les bras; tout ce qui est plus ou moins fonctionnaire se réunit immédiatement en séance extraordinaire. Il y a là le bourgmestre, prudent observateur de la légalité; il y a le curé, un tantinet gâteux et son vicaire l'impétueux abbé; il y a l'instituteur pédant, ironique et grinchu; il y a le capucin, saint homme sans bégueulerie, très ferré sur les textes; il y a aussi le secrétaire de la commune, le suisse, le sacristain et le garde-champêtre et tous fraternisent dans une commune indignation, vertueuse et effarée. Et d'abord, qu'est-ce que « Pan »? Un gêneur, assurément, mais quel espèce de gêneur? « Un phénomène naturel » propose l'instituteur; le berger affirme qu'il est Dieu, mais le berger blasphème, ce n'est pourtant pas un malfaiteur — quel dommage! on le fourrait en prison et tout serait dit! — il ne s'occupe même pas de politique; il se pourrait fort bien que ce fut le démon. On vote par assis et levés; décidément Pan est le démon. Qu'en faire? Il résiste aux formules d'exorcisme; on pourrait essayer de le chasser dans le corps d'un pourceau, ou d'un hibou, ou d'un chat, ou d'un crapaud. Piteuse tentative! Pan n'entre pas! Il continue à rire et à danser, divinement nu sous le soleil. Bien pis, il se bâtit un temple et pis encore, il fait des conversions!

Décidément Pan est une puissance; le mieux serait encore de traiter avec lui. « Il m'a fait bonne impression, dit le bourgmestre, et sa femme aussi. C'est une personne très douce, très convenable. » Ne pourrait-on lui proposer un concordat?

« Assurément, reprend le capucin! C'est l'Eglise qui a fondé la science chrétienne, la philosophie chrétienne, l'art chrétien, le socialisme chrétien, toutes les glorieuses conquêtes de notre époque. Eh bien, Messieurs, je vous le demande, pourquoi ne lui serait-il pas réservé, dans ce siècle, l'honneur de fonder *le paganisme chrétien?* »

Il ne reste donc plus qu'à rédiger les articles du concordat. Mais Pan l'acceptera-t-il? Hélas! Pan de son pied de chèvre envoie à tous les diables les paperasses du concordat, le peuple l'acclame, Pan est roi, Pan est Dieu!

Evohé Bacché!
Pan est ressuscité!

Une rumeur de bacchanale gronde et grandit et le fonctionnarisme

épouvanté s'aplatit devant la joie qu'il sent marcher sur lui, la joie irrépressible et formidable prête à tout dévorer.

Avant tout, l'œuvre de Charles Van Lerberghe est un vaudeville épique mais elle est autre chose encore : satire de la pruderie et de la pusillanimité, elle est aussi pamphlet contre l'obscurantisme systématique et volontaire; car, ce Pan-ci n'est pas seulement le Dieu de l'Antiquité et sa doctrine n'est pas le panthéisme classique : Pan est l'esprit de novation — soit de rénovation, puisque rien n'est inédit — dressé en face de l'ordre établi. Sans doute, Pan est le Dieu vivant qui danse devant le Dieu crucifié, mais Pan est plus encore qu'un Dieu défini. Paniska chante :

Il est Dieu !
Il est Pan ! Il est Tout ! Il est la joie.
Il est la vie.

Et c'est cela même, il est la vie! la vie libre hors de toute amoindrissante convention.

Et c'est pourquoi j'aurais voulu qu'on ne le vit pas sur la scène; le rôle n'est pas fait, il n'était guère possible : Pan est tout, en le personnifiant on ne saurait que le diminuer; invisible il fut resté plus largement symbolique Mais, sans doute, le poète avait-il ses raisons qu'il n'a point dites et que je n'ai pas devinées.

Marguerite Duterme

LES SALONS

L'Œuvre

Ce n'est pas le 3e salon de l'Œuvre qui rompra la note monotone et moyenne du défilé des expositions de 1905-1906. Peut-être aussi ce salon se ressent-il au point de vue de la valeur des envois, de l'approche du Triennal de Gand, de la saison estivale, de la multiplicité des Salonnets dont s'enorgueillit le moindre Kursaal de la moindre plage.

En cette modeste exposition je crois bien que la moitié des œuvres qui nous attirent vers la cimaise sont signées Léon Huygens.

Aquafortiste et peintre, Huygens est surtout remarquable au premier titre. Ses toiles brossées mollement, trahissent visiblement des influences ou des souvenirs auxquels l'artiste n'a pu se soustraire.

Le *Ruisseau* est une page grande mais fort vide et les *Roches de Bouchons* ont leur avant plan très négligé. Il n'en est pas ainsi des eaux fortes Les planches d'une facture large et toute personnelle, traitées sans le concours de la pointe, chantent un peu uniformément dans une note invariablement sombre prêtant admirablement aux effets romantiques, la poésie sauvage des paysages de Campine, les intérieurs pittoresques, les crépuscules et les spleenétiques soirs de pluie.

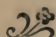
Cran et Jacqmotte peignent le portrait avec une application et une propreté de coloris très estimable. Ils arriveront à faire aussi bien que M. de Lalaing. La *Matinée à Argenteau* du second tranche sur le restant de l'envoi par des qualités de sentiment et d'exécution, hors de toute banalité. Il y a beaucoup de vie dans le portrait de Mme E.-J. de Cran

et l'attitude de Mlle N. B. est originale, mais que penser du foudroyant fond groseille qui sert de repoussoir à l'effigie d'un Mr P. L.

Leduc a le don assez rare de varier sa manière, d'assouplir son coloris de façon à traduire la vibrante lumière d'un *dimanche après-midi* ensoleillé avec autant de bonheur que le décor brumeux d'une journée grise à Bruges. Pottier précise des intérieurs d'artisans et Van der Gheynst, avec une pointe d'humour note en une série de pochades quantités de types amusants d'attitude et de couleurs, quand il n'aborde pas en plus grand la présentation picturale du bourgeois échappé d'un train de plaisir vers la mer, ou la béatitude d'une concierge qui contemple son chien dont l'avant-train a disparu dans le cadre du tableau. Mais qu'est-ce donc que cette Vénus soulignée du titre *Deux francs?*

L'Annonciation, de Van Holsbeek, est une scène biblique, traitée dans le genre de l'anachronisme qui fut récemment à la mode. Les eaux-fortes bien détailllées du même auteur nous requièrent davantage. M. Rels a des intentions sataniques et ropsiennes, mais si les titres sont évocateurs, les sujets le sont beaucoup moins. La femme de son *satanisme* est un modèle à cheveux noirs honnêtement dessiné et je doute que si la magicienne eut réellement possédé la plastique qui apparaît confusément dans le dessin nº 82, elle eut exercé tant d'attrait sur Ulysse et ses compagnons.

Des aquarelles de Mlle Surlemont, des projets de l'architecte Bochoms et des œuvres du sculpteur Vogelaar contribuent à peupler les salles. L'apport de M. Emile Meunier à cette exposition mérite une mention moins brève. Ses ouvrages en cuir, buvards ou ceintures, outre qu'ils sont originalement dessinés, sont coloriés avec une grande délicatesse de nuances. O. L.



Le Peintre russe Michel Tkatchenko.

—

Parmi les peintres étrangers dont les œuvres nous séduisirent à la récente Exposition de Liége, M. Michel Tkatchenko est à coup sûr un des plus remarquables. Son talent est d'une sincérité absolue; on trouve dans ses tableaux comme un reflet d'attendrissement et de naïveté. Point de métier tapageur, de ce métier qui est comme une jonglerie de couleurs. Point non plus de ce raffinement maladif qui est le propre de la peinture littéraire. Mais au contraire une émotion forte à la fois et douce, un sentiment exquis du ton et de la plastique, quelque chose de très bon et de très profond, l'expression de cette nature attendrie qui sollicite nos âmes.

M. Michel Tkatchenko occupe à Paris l'ancien atelier du peintre Gérôme. Cela est un contraste amusant. Dans le hall élevé, profond et large, demeurent encore les cuirasses et les armes chères au peintre de *la Prière*. On y voit de bizarres costumes anciens brochés d'or et d'argent, surchargés de pierres précieuses. Des lances, des haches, des javelots y mettent la sévérité d'une pensée ardente. Et dans ce décor guerrier, s'alignent, paisibles et mélancoliques, les toiles déli-

cieuses du peintre russe. Et cela fait un peu songer à toute la vie, à l'ardeur frénétique des foules haletantes qui se ruent, se haïssent, se brisent, cependant que la nature infinie et altière demeure, affirmant par son immobilité pensante la médiocrité dérisoire de nos amours et de nos haines.

Car il y a dans les tableaux de M. Michel Tkatchenko une philosophie profonde qui m'a ému réellement, cette philosophie un peu grise et tout de même souriante qui nous enseigne la si utile résignation.

Un peu myope, un peu timide, charmant d'ailleurs et ayant dans les yeux ce reflet profond des vastes horizons, à travers quoi l'on découvre l'âme, M. Tkatchenko nous explique ses œuvres. Il a une physionomie jeune, et parfois cherche un peu les mots, pour dire exactement sa pensée intime. Il a un léger accent étranger et cela peut-être ajoute à l'expression exacte des sentiments intégraux. Et l'homme aussi ressemble à l'œuvre. Nous nous promenons ravis devant des paysages qui, avec simplicité, exigent l'évocation. Nous aimons les horizons tièdes ou glacés, les ciels tantôt clairs et puis brumeux dont s'enorgueillissent les splendeurs de la nature. Au hasard de la promenade, nous notons quelques études de la Petite-Russie, des paysages où règne un calme délicieux, où s'extasie une sensibilité aiguë et ravissante. A notre avis, ce sont là de petits chefs-d'œuvre. Le calme, d'ailleurs, tel semble être chez le peintre le souci dominant. Il savoure la tendresse de l'isolement admirable, de la solitude émue. Une de ces toiles — intitulée *le Calme* précisément — nous montre une mer bleue d'aspect inoubliable. Nous remarquons encore un *Clair de Lune,* paysage de la Petite-Russie; le tableau — il appartient à Mme Félia Litvinne, qui à son prestigieux talent unit une pénétration peu commune de tous les arts — est une véritable merveille. Sous la nuit une petite maison paysanne a des tons délicieux de vert lumineux. Le ciel nocturne est d'un bleu étonnant Et l'atmosphère est exceptionnellement large, frissonnante d'air et de langueur.

Nous voudrions citer et décrire toutes les œuvres de M. Michel Tkatchenko. La place nous manque — et nous craignons d'offusquer la modestie certaine de ce charmant artiste. Mais nous osons affirmer que son talent lui mérite une place de tout premier ordre. Ses œuvres sont absolument dignes de la plus profonde admiration.

F.-Charles Morisseaux.



Petite chronique

—

Le prochain roman de notre collaborateur F.-Ch. Morisseaux paraîtra à la fin de septembre chez Lemerre, à Paris. Ce roman annoncé déjà sous le titre : *Le Soleil hallucinant,* paraîtra probablement sous un autre titre.

—

Notre collaboratrice, Mlle Marguerite Duterme, ayant trop d'occupations actuellement pour assumer encore la rubrique du théâtre

publié qu'elle signait au *Thyrse*, nous a prié de la remplacer. Nous la remercions des soins qu'elle apporta à cette tâche pendant plusieurs mois. Notre collaborateur Carlo Ruyters a accepté de prendre sa place à l'avenir. Il donnera une chronique dès le mois prochain.

—

Le 3e salon organisé par le cercle d'art « Les Indépendants » s'ouvrira le 4 août au Musée Moderne à Bruxelles. Plusieurs artistes étrangers participeront à ce salon, notamment des Français, des Hollandais, un Espagnol, un Danois et un Cubain. En plus une trentaine de peintres et sculpteurs belges.

Trois conférences seront données pendant le salon.

—

C'est le premier dimanche de septembre que sera donnée une représentation au *Théâtre en plein air* de Genval-les-Eaux. On jouera *Phyllis* de Paul Souchon, tragédie en 5 actes qui fut interprétée à Paris, au Théâtre Bour, le 17 avril 1905. C'est une tragédie antique, d'une belle poésie et d'un large caractère. On sait le succès retentissant remporté au mois de juin dernier, au Théâtre de la Nature, à Champigny-la-Bataille, par une autre tragédie de Souchon, *Le Dieu Nouveau*. C'est Mlle Antonia Guilleaume qui jouera le rôle de *Phyllis*.

—

Nous avons reçu les catalogues de l'exposition du Livre Belge et du Salon des Beaux-Arts d'Ostende. Tous deux merveilleusement édités par la maison Larcier, sont des plus intéressants à consulter. Nous reparlerons de ces expositions.

—

Ostende Centre d'Art — Voici la liste des conférences qui seront données au Kursaal pendant le mois d'août :

1 mercredi : ROBERT SAND : *Une famille d'artistes au XIXe siècle, les Cladel.*
3 vendredi : Mgr LACROIX : *La nouvelle organisation du culte catholique en France.*
4 samedi : FIERENS-GEVAERT : *L'Art au XXe siècle et son expression en Belgique.*
8 mercredi : Le Docteur DOYEN : *La Psychologie du malade et du médecin.*
11 samedi : EDMOND PICARD : *La Belgique à vol d'oiseau.*
14 mercredi : PAUL DOUMER : *L'activité européenne dans l'Extrême-Orient.*
18 samedi : JULES CLARETIE : *La Comédie, les Comédiens et la mise en scène.*
22 mercredi : Mlle JUDITH CLADEL : *La Musique expression de l'Amour.*
25 vendredi : VALÈRE GILLE : *Quelques Poètes belges.*
28 mardi : L'ABBÉ LEMIRE : *Le Coin de terre, foyer de l'Art.*
29 mercredi : ALBERT GIRAUD : *Le Théâtre de Sardou.*
31 vendredi : PIERRE BAUDIN : *France et Allemagne.*

Lettre familière à Laurent Tailhade

POÈTE CHRÉTIEN

—

Monsieur,

J'avoue ne point comprendre l'étonnement indigné que suscita — à propos du procès des antimilitaristes — votre récent « *plaquage* ». Dès longtemps il le fallait prévoir. La seule lecture attentive de votre œuvre l'indiquait clairement, et c'est à ce sujet que je me permettrai quelques remarques générales.

Vous n'avez point dû vous offusquer du titre de *poète chrétien* que je vous octroie ci-dessus, depuis longtemps déjà Armand Silvestre ayant qualifié vos poèmes de : *musique et latinité de psaumes, dans lesquels Virgile se rencontre avec Saint-Grégoire.* Ailleurs, Paul Verlaine lui-même, en un sonnet somptueux, vous montra suivant le saint sacrifice de la messe.

Certes, c'était en dilettante qu'à l'Eglise vous saviez contempler le prêtre s'agenouillant et s'inclinant devant l'autel. Mais n'est-ce point déjà beaucoup de s'intéresser à la forme d'une pensée que l'on prétend haïr? Or je sais, moi, que vous êtes imprégné de cette idée, que vous en vivez pleinement.

Vous montrez en vos *Poèmes aristophanesques* une élégance dédaigneuse de prélat italien. Seule, une élite peut goûter entièrement le charme de vos vers doublement alexandrins, et le peuple, pour qui vous vous faites gloire de chanter, demeure stupéfait devant votre verbe, comme il le ferait devant quelque antique hiéroglyphe.

Votre langue bijoutée fait un curieux contraste avec le débraillé du costume que vous affectez; et votre attitude de penseur baudelairien porte à sourire. Le tout à l'air, n'est-ce pas? si étudié et si poseur. Non pas que j'en veuille récuser l'attrait, mais j'en nie la spontanéité.

Cependant, plus que votre aristocratie native et que votre humilité simulée, c'est votre pensée qui s'avère foncièrement chrétienne. Vous évoquez en moi les faces haineuses et tourmentées des premiers pères de l'Eglise.

Tout vous est prétexte à blasphémer et à condamner. Si vous osiez croire à l'Enfer vous y enverriez immédiatement tous vos ennemis. Non pas que vos détestiez vos semblables à cause de leur impiété, mais bien plutôt à cause de leurs quelques vertus qui vous peuvent porter ombrage.

L'immense orgueil de celui qui croit posséder la Vérité, habite en vous. Cette vérité d'ailleurs est assez pareille, en son essence indéterminée, au Paradis catholique. Vous nous montrez la foule de vos élus, chantant

...L'Alléluia de la Pâque éternelle!

C'est faute d'une sincère lecture que M. P. Quillard a pu dire de vous : « *M. Laurent Tailhade est aussi peu chrétien que Swinburne, et son orthodoxie eût paru médiocre à Saint Bernard, qui réprouvait déjà la trop grande abondance de sculptures et d'ornements dans les églises de son temps et y voyait plus de sollicitation au péché qu'aux pensées édifiantes.* »

Saint Bernard, certes, eût gémi sur vos trop nombreux errements; mais, plus perspicace, il eut été persuadé de votre retour, proche ou lointain, dans le giron de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Grâces au ciel soient rendues! Vous voici déjà, brûlant ce que vous aviez adoré, dans les colonnes de l'aristocratique *Gaulois*. Bientôt on pourra lire de vous quelque lettre familière à M. Hervé, insérée dans la *Semaine Religieuse*. Qui sait même — pourquoi ne point prophétiser? — si l'on ne vous rencontrera pas, un jour, sous l'habit dominicain, passant la frontière en compagnie de votre cher Fernand Kolney.

Votre retour sera fêté. Vos admirateurs et vos détracleurs ne s'apercevront pas que vous n'avez point changé. Malheureusement vous ne serez pas plus poète que par le passé. L'Inspiration et l'Idée, absentes, ne feront point de vos poèmes cette nourriture intellectuelle dont se doivent rassasier les esprits.

Mais vous demeurerez cependant toujours l'admirable et éblouissant versificateur que vous êtes. Tous ceux que hantent la Poésie et le verbe français et qui sentent en eux l'impérieuse nécessité de dire *quelque chose,* devront étudier votre œuvre et s'en pénétrer totalement, sous peine de ne jamais chanter que des vers ternes et sans rythmes savants.

JEAN-MARC BERNARD.



A un Poète



Si tu veux que ta voix plane au-dessus des fronts,
Ah! dis-nous ta douleur et nous t'applaudirons!
Elle seule préserve et rend impérissable
Car le malheur de l'homme à l'homme est agréable!

Dis-nous ta solitude et de quels pleurs chargés
Tes jours coulent parmi tes frères étrangers!
Il nous plaira de voir, à travers ton armure
D'orgueil et de grandeur, le sang de ta blessure!

Dis-nous le mal d'aimer et l'horreur qui te prend
Quand, tout près de ton cœur, un autre cœur ne rend
Qu'un son perfide et mêle aux rumeurs de ta lyre
Ainsi qu'un bruit d'argent un vaste éclat de rire!

Dis-nous l'ennui d'agir, avec le sentiment
Que tout, autour de nous, n'est que l'écoulement
D'un grand rêve pareil à l'Océan immense
Qui jamais ne finit et jamais ne commence!

Dis-nous tes jours, dis-nous tes nuits et ton labeur,
Ta lutte contre l'ange et l'amère sueur
Qui trempe ton visage et donne à tes poèmes
L'aspect brillant et fort des ouvrages suprêmes!

Ah! dis-nous ta douleur! Et tes pleurs, tes sanglots
Nous toucheront, poète, ainsi qu'on voit les flots
Poussés par leur souffrance et la noire tempête
Faire mugir sous eux une rive muette!

Mais, si ton cœur est né mélancolique et doux,
S'il est, de ses secrets, amoureux et jaloux,
Si la pudeur lui parle, indécise, à voix basse,
S'il craint, en la montrant, d'évaporer sa grâce,

Anime des héros tragiques! Souffle-leur
Comme un verrier divin l'âme de ta douleur!
Tu seras délivré quand, debout, sur les planches,
Tu les verras mouvoir leurs belles formes blanches!

Chacun de tes ennuis, chacun de tes désirs,
Et de tes faux espoirs et de tes vains plaisirs,
Empruntera pour nous leurs gestes et leurs bouches
Car c'est toi, toujours toi, poète, qui nous touches!

C'est ainsi que le cœur de Shakespeare est épars
Dans ses drames, ainsi qu'à nos humbles regards
De Racine la tendre et l'exquise pensée
Dans ses couples d'amants apparaît, cadencée!

Tu ne mourras donc pas tout entier, nous saurons
Te retrouver partout et nous t'accorderons
O poète, suivant les délices goûtées
En t'écoutant gémir, les gloires méritées!

PAUL SOUCHON.

Ma Tante Amélie

Il y a bien longtemps, j'avais une bonne vieille tante qui s'appelait Amélie.

Parfois, je pense à elle, lorsque dans la rue, j'ai vu quelque vieille dame, habillée à l'ancienne mode, avec un châle de cachemire comme le sien, des « anglaises » décolorées, pareilles à celles qui encadraient son visage.

Le souvenir qu'elle m'a laissé est charmant et joli, aussi, je l'accueille volontiers. Une fois, songeant à elle, je me crois de nouveau le tout petit garçon que j'étais au temps lointain où s'achevaient ses jours et une autre, je la considère, avec mon cœur d'aujourd'hui et ma connaissance de la vie; sans doute, ma rêverie me la montre alors non point telle que je la connus mais telle qu'elle fût vraiment... ainsi, avec la sagesse d'une grande personne raisonneuse, je querelle souvent mon imagination et lui coupe les ailes!

*
* *

Ma tante Amélie était donc une vieille dame fort respectable; je me souviens des tendres rides de son visage et des coques blanchies de ses cheveux et de son bonnet en dentelles qu'elle ne quittait jamais; elle était toujours habillée de noir et ses jupes courtes laissaient voir ses chevilles minces, serrées dans des bas blancs; lorsqu'elle sortait, son éternel châle à grands ramages sur les épaules, elle faisait des grâces avec une toute petite ombrelle de soie pareille à celles qu'ont les élégantes sur les gravures anciennes.

Elle habitait une maison dont les fenêtres regardaient un square en miniature où seuls les oiseaux et les papillons citadins avaient le droit de sautiller et de voler; au centre

des allées, il y avait la statue en bronze d'un grand savant et du haut de cette statue, les hirondelles sans doute apercevaient les beaux pays où jamais il ne pleut.

J'étais alors un petit garçon, timide et caressant... je portais des costumes marins, un bérêt où s'étalait en lettres d'or le nom d'un célèbre capitaine anglais et mes mollets nus bravaient les caprices du temps, mieux que jamais mon cœur supporta ceux de la vie; j'adorais ma tante Amélie parce qu'elle me gâtait, me contait d'incompréhensibles et merveilleuses histoires et me traitait tout comme une personne de son âge.

Chaque jeudi, on me conduisait chez elle, je sentais confusément que c'était là une façon de récompense à ma sagesse; à la porte de la maison de tante Amélie, mon père me donnait sur les joues une petite tape amicale comme les hommes en donnent volontiers aux enfants et aux jeunes femmes, puis il s'en allait avant que la porte fût ouverte parce qu'il était en mauvais termes avec sa sœur, l'aînée de sa famille, et ne voulait rien voir d'elle, pas même sa servante.

J'entrais et j'embrassais très fort tante Amélie, puis assis en face d'elle, je passais des heures, immobile et grave, à écouter ses histoires... entretemps, nous regardions les passants et les fleurs et les arbres du square, moi avec mes yeux ronds et curieux, elle avec son face à main d'écaille qui lui donnait des airs de grande dame aristocratique.

Certes, ce petit square, mélancolique et solitaire occupait dans l'horizon de tante Amélie, une place considérable; à la vérité, ils vivaient côte à côte depuis des années : elle l'avait vu de plus d'une manière déjà, sous la pluie, sous le vent, agité par la jeunesse des printemps ou couvert d'une neige magnifique, si dure, qu'à peine les pattes des oiseaux s'y dessinaient.

Comme ma vieille tante et suivant le cours des saisons, j'observais les fleurs et les arbres du petit jardin, ou à l'au-

tomne, la chute des feuilles mortes et enfin la neige qui l'emplissait.

Parfois, le gardien, un vieillard boiteux, passait et saluait tante Amélie d'un bonjour familier; aussitôt, elle s'empressait et ne consultant que sa joie à être bienfaisante, elle offrait par la fenêtre entr'ouverte, un doigt de vin sucré et quelques biscuits au rude palais du pacifique invalide. Ainsi, les heures passaient.

*
* *

Vers quatre heures, M. Hippolyte rentrait de la Bourse, et alors tante Amélie arrêtait le joli désordre de ses histoires et moi-même je n'osais presque plus parler.

M. Hippolyte était le locataire de tante Amélie; certes (ainsi répondit-elle un jour à mon indiscrète question) ma tante n'avait point besoin d'argent et ce n'était guère pour augmenter ses revenus qu'elle partageait avec un étranger sa petite maison, mais elle avait peur la nuit et tremblait pour ses valeurs qui dormaient, parfumées de lavande, dans son armoire à linge... la présence de M. Hippolyte n'était-elle pas rassurante pour elle et son avoir?

M. Hippolyte rentrait donc à quatre heures. Tante Amélie allait au devant de lui, le débarrassait de son pardessus avec des gestes attendris et s'empressait, la chère vieille, à deviner ses moindres désirs... dès lors, je n'existais plus pour elle mais je ne souffrais point de cette disgrâce, car si j'adorais tante Amélie parce qu'elle prenait soin de moi, mon âme puérile et insoucieuse de la contradiction contenait aussi pour M. Hippolyte, qui me regardait à peine, un respect immense et presque craintif.

Le locataire de ma tante s'installait à la meilleure place, il déballait d'une serviette de cuir un monde compliqué de papiers et de notes et couvrait des pages blanches d'une petite écriture qui coulait rapide et menue... j'en suivais,

silencieusement, les réguliers caprices, regardant comme un objet inconnu la main grasse et bien posée qui la conduisait.

On n'entendait aucun bruit dans la chambre close, la pendule marchait, un canari dans sa cage faisait de temps à autre, pi-it, pi-it... et peu à peu l'ombre tombait et dans le square et dans la maison.

Alors, on venait me chercher, tante Amélie passait, en me reconduisant, par la salle à manger où son couvert était mis, vis-à-vis de celui de M. Hippolyte, elle m'emplissait les poches de mille friandises puis m'embrassait; ma bonne me prenait la main et avant de revenir à la maison paternelle, nous flânions longuement dans les rues où grandissait l'agitation du soir.

C'est ainsi que je revois tante Amélie, lorsqu'un moment, un fugitif moment, je me crois encore le tout petit garçon que j'étais au temps lointain où s'achevaient ses jours.

*
* *

Une nuit, chez mon père, un coup de sonnette éveilla la maison endormie. Dans mon petit lit, je fus glacé d'épouvante mais mon désir de savoir pourquoi on nous dérangeait si tard fut plus grand encore que ma peur... je pensai au feu, aux voleurs, à tout... sauf à cette chose terrible et mystérieuse... la mort! Je me levai et penché au-dessus de l'escalier, je vis mon père introduire dans son bureau la servante de tante Amélie, alors j'allai me recoucher mais inquiet et anxieux, je ne sus me rendormir... le matin venait, les lourdes charrettes des maraîchers passaient dans la rue, enfin mon père entra dans ma chambre et m'annonça la nouvelle: « tante Amélie était morte ». Il me semble bien que je ne fus guère très triste, la mort était pour moi un état inconnu et difficile à apprécier, pourtant j'éprouvai quelque confusion et une sorte de regret à n'avoir point

envie de pleurer; en m'habillant, je me demandais, car déjà j'apprenais à raisonner, comment il se faisait que tante Amélie occupait dans ma vie une place si minime, elle qu'hier encore, je croyais adorer!

Je sonnai à la petite maison dont les fenêtres aux stores baissés, regardaient tristement le square désert; une dernière fois, je vis tante Amélie étendue dans son lit... j'embrassai son vieux visage tout froid, puis sortis bien vite de sa chambre, gêné par les bougies qui brûlaient en plein jour, l'odeur des fleurs et de l'eau bénite, et les cornettes blanches des deux sœurs qui priaient pour le repos de son âme douce et gentille.

J'entrai au salon où une quantité insoupçonnée de parents — oncles et tantes, neveux et nièces — étaient réunis; leur assemblée n'avait rien d'accueillant; les hommes avaient gardé leur pardessus ou leur pelisse et assis de moitié sur leurs chaises, semblaient attendre quelque chose; derrière leur voilette baissée, les femmes s'observaient.

Entre eux, ils causaient de la morte et avec si peu de respect, si peu d'amour, que par pitié pour elle, je sentis mes premières larmes couler... mais personne ne fit attention ni à mes larmes ni à moi-même, alors, je m'assis dans un coin et j'écoutai ce qui se disait autour de moi.

A la vérité, ce que j'entendis, je ne le compris que bien plus tard, parce que beaucoup de mots n'avaient point encore de sens pour moi.

Ainsi, j'appris que tante Amélie avait, sans compter, dépensé la fortune de son mari et le plus clair de la sienne et sans doute, n'était-ce point son droit, puisque tous ces gens le lui reprochaient avec aigreur. J'appris aussi qu'elle avait été coquette et volage et que pour elle la foi conjugale n'avait guère plus d'importance qu'un serment d'amour. Même, le nombre de ses liaisons galantes avait été si grand que vraiment on ne savait auquel de ses

enfants, son défunt époux avait pu donner le jour; quelques vieilles filles, entre elles échangeaient des propos médisants, des anecdotes couraient sur ma pauvre tante, l'inconnu du testament et les caprices qu'il pouvait contenir rendaient tout ce monde bavard et fiévreux. Un monsieur décoré et d'air martial supputait ce qu'elle laissait en biens meubles et immeubles; certes, résumait-il, ma pauvre cousine nous a donné bien du fil à retordre, outre qu'elle a tué son mari à force de le tromper, elle a gaspillé son argent, le jetant par portes et fenêtres, en prêtant même à ses amants, mais nous devons nous féliciter qu'elle ait au déclin de sa vie, rencontré M. Hippolyte... et comme une respectable dame le dévisageait, étonnée et offusquée... M. Hippolyte, ajouta-t-il, a partagé son lit, je vous l'accorde, mais au moins il n'a point frappé à la porte de son coffre-fort, tout au contraire, il a, je le sais, fait fructifier notre avoir commun par de bons placements de père de famille, tels que moi-même je lui en eusse indiqué si Amélie m'avait fait l'honneur de me consulter.

Plus tard, j'ai compris tout ceci et dès lors, je me suis imaginé tante Amélie tout autrement qu'elle m'apparut vraiment.

Elle avait dû être une dame fraîche et élégante, à laquelle le goût de l'amour et la variété bien entendue de ses amants avaient donné une sorte de bonté, de belles manières et une grâce aristocratique.

Son mari et ses enfants morts, elle s'était retirée, loin de sa famille, dans cette aimable petite maison où parmi les meubles « Empire » et les portraits de ses parents et aïeux — vieux messieurs à grande cravate ou à perruque poudrée, dames en robes à falbalas et à crinolines — traînait une odeur de choses démodées, de souvenirs exquis, de fleurs fânées...

Et voici que M. Hippolyte entra dans sa vie, c'est un gros homme sanguin et gourmand, habile en affaires, régulier et maniaque... lui aussi, il m'apparaît sous un jour

nouveau, il n'est plus seulement l'hôte de ma tante Amélie, il est aussi son amant.

Amélie alors n'est pas vieille... à peine, son corps resté d'une miraculeuse fraîcheur a fini de murir, par les chauds soirs d'été, elle en prête les charmes au dernier objet de sa flamme, et il se réjouit, ce gros homme bien portant de découvrir que le temps n'y marque guère ou si peu son empreinte.

Puis les années passent, tante Amélie a maintenant soixante ans, Hippolyte la regarde sans plus aucune volupté, mais avec une sorte de reconnaissance attendrie tout à fait approuvable... la maison, au surplus, est chaude et tranquille, à l'heure des repas, de si agréables fumets l'embaument qu'il sourit, mange et boit de bon appétit et parfois au dessert, en souvenir du passé et pour charmer l'heure présente, il baise ma bonne vieille tante dans son cou où quelques rides naissantes se cachent sous ses nattes.

Enfin, voici tante Amélie tout à fait vieille, pour toujours, elle a dit adieu à l'amour, elle vit tout simplement, un peu comme une chatte paresseuse et gourmande... en faisant sa toilette, elle admire parfois d'un œil soudain rallumé son corps dont les parties intimes ont conservé une surprenante et éternelle fraîcheur, elle considère ses seins blancs et encore fermes où des mains passionnées et diverses firent, en son beau temps, naître le plaisir... un moment, alors elle ferme les yeux et le souvenir de ses amants la remue d'un frisson exquis! Puis elle s'habille et elle-même va dans la cave chercher, pour flatter la grandissante sensualité d'Hippolyte, quelque bouteille de son vin le plus vieux.

C'est ainsi que parfois, je revois tante Amélie... et c'est ainsi, sans doute, que je l'aurais vue, si au temps très lointain où elle me contait une histoire de sa façon, j'avais été, non point un petit garçon, mais une grande personne, raisonneuse et clairvoyante.

CARLO RUYTERS.

L'Offrande d'Automne

(SEXTINE)

Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches.
PAUL VERLAINE.

Pour fleurir la douceur de ta mélancolie
Je t'apporte en mes bras l'automne radieux :
Prends ces fruits, prends ces fleurs qu'octobre au parc oublie
Et goûte leur beauté chaque jour affaiblie ;
Dans le jardin, malgré la clémence des cieux,
Vois l'automne mourir, clair et silencieux.

Erre à travers le parc d'un pas silencieux,
Puisque la saison chère à ta mélancolie
Accueille ta venue en pavoisant les cieux
Qui t'offrent la splendeur de ce jour radieux,
Et que le vent léger, d'une voix affaiblie,
Te chante la chanson des espoirs qu'on oublie.

S'il reste des regrets il faut qu'on les oublie !
Prends ces fleurs, prends les d'un geste silencieux,
Puis en signe de deuil, d'une main affaiblie,
Comme des fleurs de rêve et de mélancolie,
Mets dans tes cheveux longs ce bouquet radieux
Tandis que ta pensée erre à travers les cieux.

Déjà le crépuscule a tendu sur les cieux
Son voile transparent : c'est l'heure où l'on oublie,
C'est l'heure où l'on comprend que les mots radieux
Nous trompent et qu'il faut d'un cœur silencieux,
O mon amie, aimer pour sa mélancolie
La beauté de l'amour qui n'est pas affaiblie.

Ta tendresse pour moi ne peut être affaiblie
Et mon amour divin, vaste comme les cieux,
Reste, malgré l'automne et sa mélancolie,
Le bel amour d'été que jamais on n'oublie ;
Mais il est aujourd'hui grave et silencieux
Pour t'apporter le don de mon cœur radieux.

Prends ces fruits, prends ces fleurs aux parfums radieux :
Pares en ta tristesse et ta grâce affaiblie,
Et vois dans mon regard l'aveu silencieux
Passer, ainsi qu'un vol de colombes aux cieux :
Il t'apporte l'amour par lequel on oublie
Et fiance ma joie à ta mélancolie :

Mélancolie exquise où l'amour radieux
S'oublie ! Heure divine et musique affaiblie :
Sous les cieux notre amour reste silencieux.

HENRI LIEBRECHT.



Idylle Rouge



— L'amour ! railla René Darly, le romancier à la mode, en suivant des yeux les volutes bleues de sa cigarette, sujet de poèmes et de dessus de pendules ! L'amour, on chantait cet air-là jadis sur les clavecins et les guitares. Fini le couplet de l'étudiant et de la grisette, de Béranger et de Paul de Kock, fini les rires et la bohême de nos lointains vingt ans. Aujourd'hui le collégien ne rêve plus des yeux de fleur d'une Gretchen ou d'une Marguerite, il songe « aux moyens de parvenir », la pensionnaire elle-même oublie le « Prince Charmant » pour penser aux tourbillonnants plaisirs du « plus tard » et au brillant mariage qui doit en être la conséquence. Oh ! le vrai couple moderne ! l'arriviste et la snobinette. En les voyant s'agiter, on s'écrierait volontiers avec Goncourt : « Passants, aimez pour eux » !...

— Alors, l'amour reste le mythe introuvable ? Vous ne l'avez donc jamais rencontré, vous, le subtil psychologue des âmes féminines ?

— Jamais, fit-il, soudain plus grave, c'est trop ! Jamais,

ce serait de l'ingratitude envers un souvenir qui est resté tout chaud encore dans les cendres de mon passé.

— Oh! racontez, racontez vite, implorâmes-nous, suppliantes.

— Ce n'est pas moi, qui en fus le héros, blagua Darly, en se cambrant avec désinvolture au chambranle de la cheminée, tout fier sous sa gouaille de son attraction de narrateur.

— C'était, dit-il, sur la Côte d'Azur, ce paradis des névrosées et des snobs, des rastaquouères et des vieilles « Nichettes », de tous ces êtres factices agenouillés devant le Plaisir. Dans cette cohue trépidante j'avais distingué un jeune couple (mes voisins de table à l'hôtel *Beauséjour*), dont l'allure sentimentale m'intriguait. La curiosité me poussant, j'appris par la liste des étrangers qu'ils s'appelaient Monsieur et Madame Opposkine.

Tous les matins, comme des oiseaux frileux, blottis l'un contre l'autre, ils lézardaient sous ma fenêtre, humant la brise odorante, buvant la vie qui s'exhalait de ces horizons radieux. Gracile, adorablement blonde, un vrai Lawrence, elle joignait à des yeux verdâtres aux clartés d'eau vive, une fraîcheur florale, un charme printanier que n'avaient point encore développés, semblait-il, les sarcasmes de tout ce high-life du plaisir et de l'argent.

Quand elle passait dans l'air bleu du matin, on eût dit une marquisette Louis XVI cambrant le pied pour un menuet. Jamais elle n'aperçut les regards de prière que je lui adressais, elle ne voyait que lui (j'en étais un peu jaloux); lui, ce sceptique qui portait beau, fleurait bon, marchait sous le panache; lui, cet Adonis en rupture de piédestal, qui lui versait le philtre de ses prunelles comme une courtisane manégée.

Un superbe mâle, ma foi, dont les souvenirs devaient se peupler de duchesses hystériques, de jeunes piaffeuses et de vieilles « cigales », un vrai « hors-concours » pour

l'embarquement à Cythère! L'inquiétant éclair de ses yeux parlait de compromissions, d'aventures, d'un passé bruissant de soie et d'accords de guitare et de perversité ayant expérimenté tous les raffinements. Il exacerbait mes nerfs, ce joli garçon; il paraissait trop certain d'un bonheur que son scepticisme n'appréciait point. Involontairement, je songeais à l'épervier fondant sur la colombe.

Ils aimaient s'asseoir sur le péristyle de l'hôtel et s'imprégner de la beauté de ce jardin d'Armide, avec ses palmiers monstrueux, ses agaves aux lances hérissées, sa mer de saphyr et la ceinture d'or de son soleil. Peut-être, la grâce morbide de la « Riviera », sa traitreuse langueur, ses sensations ardentes de poitrinaire incantées du souvenir de siècles d'amour, galvanisaient-ils la ferveur de leur poème!

Ma fée blonde semblait apeurée, souvent, au sein de ces splendeurs que son « bien-aimé » respirait à pleins poumons. Il vibrait dans cette atmosphère qui devait être sienne, dans ce pays, qui charrie de l'aventure, des chimères, des sourires et des larmes, qui abrite plus de scandales que de vertus, dans ce monde qui hospitalise tout; indulgent aux turpitudes, pourvu qu'elles soient dorées; cosmopolite et accueillant comme une entremetteuse qui chanterait le « Carpe diem » entre le bleuissement du large et les élégances d'une ville, « parisianisée » devenue la capitale du Luxe.

A la nuitée tombante je les suivis, maintes fois, jusqu'au Casino, où ils allaient s'enfiévrer de la volupté des violons tziganes. Bientôt, las, sans doute, de la monotonie de cette musique poivrée, ils s'aventurèrent chez Dame Roulette, où je les retrouvai plusieurs soirs consécutifs. Toujours la même interrogation se posait dans mon esprit: qui donc sont-ils?.. Lui, un rastaquouère, sans doute, mais Elle?

Mon admiration souffrait de voir ma « princesse lointaine » coudoyer, insouciante, l'avarie de ces tares multiples. Elle souriait de l'extase des joueurs qui attendent,

en « croyants » la réalisation de leur rêve d'or. Elle s'étonnait du silence hostile de ce temple moderne, où l'on ne perçoit que la sonorité des louis, qui roulent et tintent sans cesse, scandée par la sonnette du tapis vert — Rien ne va plus.

Comme elle m'apparaissait liliale au milieu de l'âpreté de ce décor, égayé seulement par les toilettes tapageuses de filles aux frisons oxygénés, au maquillage outrecuidant qui font de l'amorçage la poitrine offerte, l'œil grivois, les lèvres incendiaires. Pourtant, l'avouerai-je! bah! je ne suis qu'un homme après tout! je me laissai distraire de mon admiration par cette ambiance frelatée dont les voluptés brutales saturaient l'air.

Plus observateur que joueur, malgré moi, par habitude plus que par volonté, je suivais leur sillage, intéressé à l'élasticité de leur psychologie, quand, soudain, se glissa parmi elles une femme enveloppée dans l'amplitude froufroutante d'un manteau de soirée, fanfreluché de dentelles... Oh! la superbe créature pensai-je! Carmen ou Salomé avec le velours de ses prunelles orientales, cette pâleur marmoréenne, la pulpe humide de ces lèvres à baisers, ces cheveux de nuit aux luisants de miroir et le modelé de ces hanches entrevues dans l'entrebaillement du camail!

Devant la splendeur charnelle de cette apparition, j'en oubliai mon petit lotus blanc. La belle inconnue me le rappela, « illico » par l'insistance de son regard brasillant, qui perçait comme d'un poignard le dos du brillant « Opposkine ». Il y avait une agonie d'amour dans la détresse de ces yeux-là.

— Lui, murmurai-je, il chavire donc tous les cœurs, encore et toujours, lui!

Brusquement, « ma ténébreuse Salomé » opéra une volte-face, en rabattant avec vivacité son capuchon de dentelles. Je remarquai qu'à ce moment le « Don Juan » se levait et se dirigeait vers la porte, après avoir glissé deux mots

à l'oreille de sa blonde compagne. Quelques secondes après son départ, à pas précipités, mon andalouse le suivit. Calme et souriante, Madame Opposkine jouait toujours... elle n'avait rien vu, tandis que je sentais de l'orage dans l'air, du poison dans ce paradis, un péril dans ce soir enchanteur, l'impression enfin d'un bonheur impossible.

— Sensibilité suraiguë de nerveux, pensai-je!

Ce spleen envahissant et plus encore ma curiosité me poussèrent à sortir pour secouer les folies de mon imagination. Au dehors, une atmosphère duvetée m'enveloppa, c'était une nuit du midi sereine et pure, une nuit qui donnait la nostalgie de l'Idéal, une nuit dont la clarté lunaire rendait plus irréel ce coin d'Ionie... Je m'hypnotisais dans cette contemplation et me laissais bercer par les caresses éparses dans l'air, lorsque j'aperçus dans le lointain, près d'un pont rustique, un couple d'ombres qui gesticulaient. Intrigué par cette pantomime où la femme semblait dominatrice, je m'approchais, quand tout-à-coup, comme un glas, retentit un coup de revolver... l'homme chancela... deux autres détonations résonnèrent, sinistres... la femme, à son tour, s'abattit... Je m'élançai vers le lieu du drame, un gardien m'avait précédé.

Quelle ne fût pas ma surprise en reconnaissant la brillante inconnue et le beau slave. Ils gisaient côte à côte, lui, le front troué d'une large plaie d'où coulait un sang vermeil qui rougissait d'un fard horrifiant son profil de Dieu grec... Elle, en apparence évanouie, respirait plus fortement, seules les dentelles de son corsage se teintaient à l'épaule de macules révélatrices.

— Le Jeu, sans doute, interrogea le gardien!. Oh! cet or, rugit-il, maudissant du poing la roulette, mangeuse de vies humaines.

— Non, répondis-je, ce doit-être un drame d'amour. Allez vite quérir un médecin, peut-être pourrons-nous sauver l'une des deux victimes. Pendant qu'il détalait à

la recherche d'un Esculape, le mourant expira, la blessée, au contraire, rafraîchie par l'eau dont avec mon mouchoir, je lui tamponnai le visage, ouvrit les yeux et murmura ce terrible aveu : « Je l'ai tué... je l'aimais trop ce voleur d'amour... qui m'avait vendue... pour de l'or et qui m'a abandonnée pour.... épouser de l'or. »

Je lui répondis quelques mots consolants en essayant de la ranimer, tout espoir ne me semblait pas perdu ; la balle avait dévié fracturant l'épaule. Dans les allées accouraient quelques personnes... le médecin... le gardien... deux inconnus, puis, oh ! malheur, ma blondinette, à l'allure inquiète, à l'œil interrogateur.

— Ah ! la pauvre, m'écriai-je.

J'aurais voulu voler au devant d'elle pour amortir le choc, pour qu'elle ne vît point l'autre, mais la poitrine de sa rivale hoquetait contre mon genoux... L'angoisse qui m'étreignit à ce moment est inénarrable... les arrivants nous touchèrent, enfin ; alors se déroula une scène tragique, qui me donne encore le frisson. Madame Opposkine, avec un cri rauque, s'agenouilla près du défunt, l'embrassant avec folie, ensanglantant ses joues à celles de « l'aimé », lui prodiguant les mots de tendresse les plus fous, le conjurant de vivre pour le pardon et pour l'oubli.

Quand elle s'aperçut que le froid de la mort répondait seul à son étreinte, elle se releva avec les yeux d'une Euménide et voulut se jeter sur la blessée qu'elle aurait déchiquetée de ses ongles : « — Infâme, criait-elle, pourquoi me l'as-tu pris ? » Je la repoussai, suppliant « — Madame, de grâce, elle souffre. » — « Qu'importe, clamait-elle, elle n'expiera jamais assez. »

Émû de cette férocité d'amoureuse, j'allais m'interposer encore lorsque je la vis battre l'air de ses bras et s'évanouir, le médecin s'empressa près d'elle pendant que nous attendions, le cœur révulsé, un dénouement à ce drame de chair et d'or.

Peu à peu, la pauvrette revint à la vie, et promenant autour d'elle un regard vague d'abord, puis soudain délirant et joyeux, partit d'un grand éclat de rire où je perçus comme le choc d'un cristal qui se brise! Ah! ce terrifiant et lugubre rire dans lequel s'envola sa petite âme trop frêle pour supporter le poids de nos douleurs humaines!

J'échangeai avec le docteur un coup d'œil navré, pendant qu'inconsciente, elle se levait avec des grâces de chatte, lissait ses cheveux, cueillait des fleurs et valsait enfin dans un bal imaginaire, qui lui coûtait la raison. L'idylle bleue finissait rouge!... Pauvres fleurs de passion qui avaient oublié que

Les êtres aimés sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés.

Chassant l'évocation tragique sous laquelle nous vibrions encore, Darly gouailla : « Ne vous avais-je point promis une page d'amour vrai?... Ah! l'heureux gaillard!! Quelle apothéose pour la mort d'un homme! Quel roman! »

HÉLÉNA CLÉMENT.



Verlainienne

—

Il est tard dans nos cœurs,
Récitons des prières....

Saint Verlaine qui êtes aux cieux
Ayez pitié de nous;
Que votre nom soit sanctifié parmi les doux,
Les humbles, les pasteurs,
Les tristes, les lumières.
Saint Verlaine qui êtes aux cieux
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien,
Nous avons faim d'amour
Et les maisons sont vides.

Vers ce monde courbé sous le demain trop lourd
Qui vient,
Tendez votre sourire et dans nos mains avides,
Saint Verlaine qui êtes aux cieux,
Mettez un peu d'aumône et quelque chasteté ;
Donnez-nous le bâton pèlerin qui chemine,
Et comme une relique ancestrale et divine
Vos enfants appuieront sur elle leur été.

Saint Verlaine qui êtes aux cieux
Je pense à vous, ce soir, sur la route de vie
Où je marche pénible et lamentablement ;
Et je marche malgré mon âme endolorie
Car je sais qu'au tournant
Je croiserai l'auberge et vous, bon hôtelier,
Qui me prendrez le sac et m'ouvrirez la porte.

O la table dressée à l'ombre du cellier !
Il fait doux dans le clair-obscur où je vous cause,
Où vous m'écoutez vivre et boire le vin rose
Que vous avez gardé pour de tard voyageurs !

Je n'ai plus faim, je n'ai plus soif, c'est mon bonheur...
Je n'ai plus faim, ma soif est morte.

Saint Verlaine qui êtes aux cieux,
Je pense à vous sur le chemin
Que, parmi le doute des yeux,
Trace l'ombre de votre main !

EMILE SICARD.



Etat d'âme

A M. Henri Thiébaut.

Mon âme est aujourd'hui comme une âme bercée
En des poses de calme et de béatitude,
Et pourtant je vois bien que dans son attitude
Elle se sent plutôt comme une âme blessée.

Est-ce joyeux qu'il est, mon cœur ? ou s'il est triste ?
Sais-je moi si je pleurs ou si je ris un peu ?
Ai-je le sang de glace ou les veines en feu ?
Oh ! qui dira jamais l'état d'une âme artiste ?

Rien ne m'enchante et rien aussi ne me chagrine,
Sais-je moi si je vis ou si je meurs un peu ?
Il passe dans mon cœur des choses dont le jeu
Me dérobe à moi-même et soudain m'illumine.

Je suis très doucement heureux et c'est le charme
Adorable et muet de ce moment donné,
Où l'âme, comme fait un enfant pardonné,
A travers le sourire efface encor des larmes.

Et c'est comme de longs nuages en cortège,
Qui passent lentement sur mon triste bonheur ;
Et c'est aussi, parfois, comme si, dans mon cœur
Dans un peu de soleil tombait un peu de neige.

Et c'est enfin l'image étrange et triste encor
De ces vieux carillons qui chantent dans nos villes,
Où se mêle, aux éclats des cloches qui jubilent,
Le sanglot alterné de trois cloches de mort.

MARCEL ANGENOT.



Chroniques du Mois

LES POÈMES

Les Cygnes Noirs, par LÉON BOCQUET (*Mercure de France*, Paris). — L'école actuelle a créé un genre particulier de sensibilité poétique. Peu à peu elle a introduit dans la poésie le *culte du moi*, dont Barrès fut le merveilleux psychologue, mais en même temps, sortant de la tour d'ivoire où les Romantiques s'étaient enfermés pour comprendre ce *moi*, nous avons cherché à analyser les rapports de notre personnalité avec la nature, nous avons demandé à celle-ci des raisons et des moyens d'affiner cette sensibilité et, de la sorte, nous avons appris à reconnaître quelles influences la nature avait sur nous. Notre sentimentalité a trouvé dans les décors naturels ceux dont la dilection lui était chère et nous avons tout simplement abandonné cette recherche exagérée de symbolisme, par laquelle l'école de 1885 créa un milieu factice de féeries, de légendes et de chimères d'où la vie se retirait peu à peu.

Albert Samain et Verlaine, Régnier et Guérin nous ont appris à aimer la mélancolie nostalgique des heures de crépuscule et des journées automnales. Nous préférons la nuance à la couleur, nous goûtons mieux les musiques en sourdine, la tristesse des jours de pluie, la douceur de la solitude et du silence, tout ce qui fait à notre âme un voile impalbable grâce auquel elle souffre moins de la brutalité des choses et qui nous force moins, comme le disait Ephraïm Mikhaël, « à prendre notre part dans le péché de vivre ».

Léon Bocquet, qui fut récemment l'historien attendri d'Albert Samain (1), a réuni dans un recueil intitulé *Les Cygnes Noirs*, ses poèmes de la période 1899-1903. Un charme pénétrant et subtil se dégage de la profonde harmonie de ces vers et de leur émotion attendrie. C'est la grâce souple d'une élégie triste, la musique intérieure d'un cœur et d'une âme qui s'exhale en mots graves et doux. C'est l'écho de la chanson mélodieuse que le vent chante dans les roseaux du crépuscule, la nostalgie de rêves ardents éveillés par le souvenir d'ancêtres partis vers l'inconnu des Florides en abandonnant leurs voiles au vent du large, le roman d'une âme amoureuse qui se souvient du charme des veillées d'hiver dans la petite maison, entourée du jardin clair où poussent les digitales pourpres, les rêveries à l'aube, parmi la rosée et les pleurs de la nuit, devant l'étang solitaire où voguent vers le poète l'escadre endeuillée des cygnes noirs, c'est le songe du silence dans les maisons closes, dans les bois et dans la plaine où la neige tisse son suaire et c'est l'élégie adorable qui mit dans cette âme le parfum de l'amour, pareil à celui qui vient des branches lourdes au cœur du printemps !

(1) *Albert Samain, sa vie et ses œuvres*, par Léon BOCQUET, *Mercure de France*, 1905. Voir l'article inspiré par ce volume dans le *Thyrse* de septembre 1905.

Et ma chair et mon cœur et mon âme tressaillent
D'un ineffable et tendre et solennel émoi
Parce que le bonheur approche et tend vers moi
Ses doigts gemmés du bel anneau des fiançailles.

Ils ont quitté, les cygnes noirs de mes ennuis,
Les feuillages obscurs et la brume obstinée
Qui tressaient sur les bords de l'étang, l'autre année,
Les grands cyprès de l'ombre aux mélèzes des nuits.

Et c'est fini des soirs douloureux et des veilles
Qui jetaient, sanglotant, mon courage à genoux
Et l'ouragan mauvais s'est écarté de nous,
Mon âme, et nos désirs et notre orgueil s'éveillent.

Le poète Léon Bocquet annonce à paraître un autre volume de poèmes, titré *La Lumière d'Hellas;* puisse-t-il être le poème de la joie, aussi harmonieux que celui de la mélancolie tendre des *Cygnes Noirs,* puisse-t-il être celui qui fera venir vers nous, dans la joie de la vie et de l'amour, le vol lumineux des cygnes blancs, frères du cygne de Lohengrin !

—

Les Cris du Solitaire, par LOUIS THOMAS. (Paris, édition de *Psyché*). — Que différente de l'inspiration de *Lily,* dont il fut ici parlé récemment, est celle des poèmes publiés sous le titre collectif *Sub regno Cynarae,* dont voici la seconde série ! Il y a là une force âpre, une misanthropie songeuse et douloureuse, un dégoût de la vie et du rêve, un désir de la solitude. Ce sont de beaux poèmes.

Dans l'univers changeant il n'est rien que j'envie.

C'est la conclusion du poète qui a cherché dans toutes les formes de la vie, dans la nature et dans l'amour, une raison de vivre ! J'avouerai à Louis Thomas que ce pessimisme me séduit moins que la belle foi dans la vie : pourquoi douter ainsi, il ne le dit point. Est-il sûr de n'avoir point demandé aux choses ce qu'elles ne pouvaient point donner et refusé de prendre ce qu'elles offraient à sa jeunesse ! Qu'il retourne vers Lily : elle attend, elle sera maternelle et bonne et amoureuse pour étouffer les cris du solitaire !

—

Le Chalumeau de Pan, par HENRI GADON. (Edition de la revue *Psyché,* Paris). — Je déplore peut-être qu'il y ait si peu de vers en ce très petit livre. Ceux que le poète consentit à nous offrir sont délicieux de mélancolie attendrie et de musique intérieure. Ce sont des chants doux et graves, embrumés d'automne et de rêverie, pareils à ceux que Pan, le dieu qui n'est point mort, modulait sur son chalumeau champêtre aux soirs bleus, devant la mer de Sicile que l'ombre rendait violette. Il s'asseyait aux pentes d'un mont silencieux et là, pour lui seul, attentif à la cadence alternée des notes, il jouait longuement,

sans voir que la mélodie faisait danser le chœur des Nymphes sacrées. Le dieu chantait :

J'ai pris dans ma main comme en une coupe
L'eau claire du lac au reflet d'argent,
Elle est retombée en éperlement,
Et j'ai regardé ma main qui s'égoutte.

L'haleine du vent a passé sur moi,
L'eau froide a pleuré sa dernière opale,
Le lac solennel à mes pieds s'étale
Et j'ai regardé se sécher mes doigts.

Le vent a cessé, le lac est tari,
Je suis solitaire, errant en la vase,
Devant moi je tiens ma main qui s'évase,
Oblongue, élancée vers l'horizon gris.

Et pour avoir écouté un soir le vent redire ces chansons du dieu triste, le poète en a retrouvé et redit pour nous les mots de mélancolie et les vers de crépuscule.

—

L'Allée des Mortes, par ALEXANDRE ARNOUX. (Paris, E Sansot et Cie). — Le poète ne craint point de mettre en épigraphe à la première partie de son livre, qui en est aussi la meilleure, cette phrase de Maurice Barrès : *Je suis un être jeune et sensible dont la vision de l'univers se transforme fréquemment.* Il y a là un aveu sincère dont il ne faut point dédaigner l'avertissement à l'instant de dégager la pensée de ce livre. Nous n'y trouverons pas l'ordonnance régulière de poèmes d'inspiration similaire. Bien au contraire, ce sont ici des images, des impressions, des sensations. Il y a là des notations de sentiments harmonieux et tendres. La douceur un peu nostalgique et pleine de mélancolie des poèmes d'Henri de Régnier — celui des *Jeux Rustiques et Divins* ou des *Médailles d'Argile* — se retrouve ici dans le constant souci de chercher en l'âme des choses la poésie qu'elle renferme. *L'Allée des Mortes,* ce sera l'évocation des chères figures de deux femmes à jamais disparues qui tour à tour peuplèrent la vie du poète de la grâce successive et diverse de leurs gestes et de leurs pensées. L'une étant vive et capricieuse, l'autre silencieuse et recueillie. Mais toutes deux moururent et le poète vit à présent de leurs souvenirs qui peu à peu se mêlent en lui pour former à son imagination la figure idéale de celle qui, un soir, viendra s'asseoir sur la pierre de son foyer. *La chambre et le verger* gardent la chère poésie des amours défunts dans le parfum qui s'attarde aux plis du rideau, dans le bruit familier de l'eau des vasques de marbre ou le geste figé d'un Hercule au tournant d'une allée. Ce sont les mille souvenirs qui font revivre l'amour et réveillent le Désir, frère divin de l'Ombre et de la Mort. En vain le poète a-t-il voulu avec *Leïla,* cette passante de son rêve, trouver un sens à la vie. L'enfant partit vers l'inconnu du monde et le poète s'en fut à sa recherche. Ils se retrouvèrent un soir au bord des chemins et Leïla lui dit :

J'ai rencontré la mort sur le chemin,
Qui tenait une faux dans ses mains
Et qui cherchait aussi la Vie.
Mieux vaut vivre un songe imprécis.

Ce dernier vers est, me paraît-il, la leçon qu'il faut tirer de ce livre harmonieux et doux.

—

Le Miroir d'Étain, par MAURICE LEVAILLANT. (Paris, édition de la *Revue des Poètes*). — Celui-ci s'ajoute à la liste longue déjà des volumes d'inspiration antique. La Grèce, berceau de notre poésie, revit dans le charme mélodieux et pur de ces poèmes de pensée classique. Ce livre souffre peut-être de venir après *Les Jeux rustiques et divins* du beau poète de Henri de Régnier, après les vers de Heredia, de Sébastien-Charles Leconte, de notre cher Valère Gille, de Samain, d'autres encore, tous guidés par André Chénier. Qui donc fera quelque jour l'histoire de cette lignée de poètes qui traversa le dix-neuvième siècle en une chaîne ininterrompue? Elle serait curieuse. *Le Miroir d'Etain* reflète des images graves et charmantes, d'un dessin délicat et l'on sent la sûreté d'exécution d'un parfait ouvrier du vers :

Ainsi que vous orniez la coupe ou le cratère
Jadis, j'ai dessiné ces tableaux lentement,
Sûr, ô potiers d'Attique, ô vieux maîtres cléments,
Que si ma ligne est lâche ou ma couleur obscure
Vous sourirez pourtant à mes pâles figures
Puisqu'au moins j'ai tenté de dire dans mes vers
La splendeur du soleil dans le ciel large ouvert,
La caresse de l'air à la lumière amie,
Et l'heure harmonieuse et la molle eurythmie.

Le volume se clos par une partie intitulée *La Guirlande de Lierre.* C'est la traduction en vers de trente épigrammes de Léonidas de Tarente, un des meilleurs poète de l'Anthologie, celui dont Méleagre a dit que ses poèmes ressemblent « aux corymbes robustes de lierre ». Ces épigrammes votives et funéraires nous font en effet goûter le charme de ce poète délicat. Le poète Jules Mouquet — notons ceci en passant — a traduit une série d'épigrammes du même écrivain. On les lira avec plaisir dans le nº du *Beffroi* de juin-juillet 1906.

—

Don Quichotte, poème dramatique, par MAURICE COUALLIER. (Edition de la *Revue des Poètes*, Paris.) — Ce poème écrit en vers élégants et souples met en scène, dans un dialogue à trois personnages, Don Quichotte, le pâle héros lunaire qui fut la dupe de la vie, son fidèle Sancho Pança, le bon sens fait homme et Guillemet, le jongleur errant qui va par le monde semant le rêve et la poésie. C'est entre ces trois hommes qui cherchèrent dans la vie quelque chose qu'ils n'y trouvèrent point, un dialogue tragique et poignant, sur le

bord de la tombe où va descendre Don Quichotte et avec lui tant d'espérances déçues. Et c'est l'annonce d'un autre règne, celui de la Réalité brutale et méchante qui a tué le Rêve !

—

La Dame aux Songes, par A.-R. SCHNEEBERGER (Paris, E. Sansot et Cie). — Un curieux poème, empreint d'une philosophie singulière et peut-être un peu confuse. Il y a là le mysticisme de Verlaine uni à la poésie profonde de Maeterlinck. Si étrange que cela puisse paraître, ces deux noms se rencontrent dans le *liminaire* du livre, cherchant entre deux œuvres un lien de pensées. L'auteur le découvre dans « la religion de l'âme », qui est selon lui la religion de l'avenir et dont ce poème serait un psaume, le premier psaume d'une religion qui s'étaye. Il a voulu « tenter de sonder les profondeurs de la douleur immense de l'âme chrétienne » afin d'apporter à cette âme la consolation de sa philosophie. La pensée de l'œuvre reste indécise et ne donne point une suffisante confiance par le développement clair d'une idée juste.

—

Chants de Soleil, par MARIE DE SORMIOU. (Paris, librairie Plon).— De beaux vers, les chants frémissants d'une âme ardente. Dans ces poèmes palpite la nature du Midi, la Provence chaude, le soleil, la mer, la Crau, toute cette merveille qui met son parfum dans les vers divins du grand Mistral. Marie de Sormiou a la sensibilité aiguë de ses sœurs en poésie, Lucie Delarue-Mardrus, Mme de Noailles... C'est un poète.

—

Un Rêve à l'Aimée, par POL HERRY. (L'*Edition Artistique*, Paris, Liége) — Une variation sur le thème de l'éternelle chanson. C'est agréable à lire mais... autant en emporte le vent ! Autre chose, s'il vous plaît ! Ne mettez pas tant de talent à tourner des couplets de romance fade ! Ou bien alors demandez de la musique à Paul Delmet !

—

Memento. — Henri Martineau, le poète des *Vignes Mortes*, m'a envoyé quelques vers. Cette agréable mais très mince plaquette est intitulée *Mémoires*. C'est tout ce qui reste d'un roman d'amour, plutôt rêvé que vécu, le reflet d'une passion ! Les vers sont doux, l'inspiration est racinienne.

Henri LIEBRECHT.

Prochainement : *Vivre*, par Cécile Périn ; *La Lisière blonde*, par Georges Périn ; *Le Regard d'Ambre*, par Henri Strentz.

—

THÉATRE PUBLIÉ

Fany, comédie en trois journées, par LOUIS DELATTRE (Edition de la *Belgique Artistique et Littéraire.*) — Il semble bien difficile de parler d'une pièce d'auteur belge sans faire dans le même temps quelques considérations plus ou moins opportunes sur le Théâtre Belge lui-même.

Pourtant, les rapports entre ce que sont ces pièces et ce que devrait être cette branche spéciale de notre activité littéraire sont plus apparents que réels.

A part de rares et très hautes exceptions, notre Théâtre subit l'influence de l'esprit français d'une façon si générale, qu'il me paraît malaisé de déterminer s'il faut voir dans notre soumission un signe d'impuissance ou la marque de notre volonté à suivre le Théâtre Français dans ses lois et ses caprices, sa forme et sa moralité.

A cet état de choses, il y a plusieurs raisons; les unes concernent le métier spécial qu'exige la scène, les autres la philosophie ou les déductions psychologiques que nous voulons tirer de nos drames ou de nos comédies. L'exposé de ces raisons constitue, il me paraît, l'explication de l'infériorité provisoire où nous nous trouvons.

L'écrivain belge est avant tout descriptif; qu'il nous découvre un paysage ou une âme, il procède volontiers et par périphrases et par gradations; les développements rapides, les situations brusques et violentes lui sont inconnus et son art théâtral s'en ressent.

L'intérêt passionnel, sentimental ou autre, de nos comédies ou de nos drames perd de sa puissance initiale en raison même de la lenteur avec laquelle il nous est exposé : c'est là une faute essentielle; nos personnages ne vivent pas assez et généralement ils parlent beaucoup trop, ce qui diminue singulièrement le plaisir ou l'émotion que peut éprouver le lecteur ou le spectateur, qui involontairement les précède dans une action dont les raisons diverses lui sont exposées avec un luxe de détails excessif.

En un mot, nos pièces de théâtre sont écrites comme sont écrits nos romans et ce qui est utile pour ceux-ci peut ne pas l'être pour les premières.

Au point de vue moral, nous rencontrons d'autres écueils.

Evidemment, nous cherchons à mettre à la scène des caractères et des types nouveaux — cette intention est des plus logiques — mais pour ceux qui veulent surtout voir dans le théâtre la paraphrase émue ou ironique de mœurs autochtones, la moisson est particulièrement décevante.

Les caractères manquent... et si nous les inventons, ou bien ils sont impossibles, ou bien ils n'ont rien d'inédit, ou bien encore nous diminuons leur valeur en les isolant dans une action trop mince en faits propres à leur donner le relief voulu.

Beaucoup d'esprits, et des plus élevés, ont déploré cette situation qui, à la vérité, est fort logique.

Ayant appris l'art du théâtre dans le théâtre français, pourrions-nous ne point nous imprégner de ses façons et de ses coutumes et dès lors que nous voulons étudier les gens qui vivent à nos côtés, pourrions-nous déterminer soit les mobiles, soit les passions d'un peuple qui n'a point encore trouvé son originalité définitive, sans errer dans les détours de recherches psychologiques certes fort intéressantes, mais en aucun point scéniques.

Je ne voudrais pas prendre l'air d'avoir découvert le moyen de sortir de cette impasse.

Et pourtant, si nous voulions, avec le sens pathétique des choses de la vie que souvent nous déployons dans nos romans, faire du théâtre qui soit au-dessus des préoccupations de notre race, sinon de notre époque, qui ait un caractère plus élevé, plus international, si je puis dire, il est certain que nous arriverions à nous imposer et à prendre sur nos scènes une place plus sûre et plus digne certes que celle hasardeuse et périssable que nous procureraient des pièces bien faites (assurément, nous y arriverions) mais d'une intention, d'une moralité insignifiantes et sans lendemain.



Mais j'en arrive à vous parler de *Fany*, la comédie de M. Delattre, que j'ai lue avec le plus grand intérêt et parfois avec émotion.

Fany est l'étude d'un caractère de jeune fille; ce caractère est curieux, d'aucuns diront impossible, mais fort original, fort imprévu.

M. Delattre nous montre une jeune fille d'une bonne famille bruxelloise qui, abandonnée par un amant qu'elle n'aime guère et auquel seule une surprise de sa chair l'a donnée, refuse d'épouser son séducteur encore qu'elle sente les premiers effets de la grossesse.

Fany veut expier sa honte sans lier sa vie à celle d'un homme qu'elle méprise, et ainsi par cette résolution généreuse, elle se met au dessus de la morale quotidienne du monde dont elle refuse de suivre les habituels principes. Un an après, elle accepte la main d'un homme que même dans sa faute, elle n'avait cessé d'aimer; la pièce finit ainsi de façon attendrissante et consolante à la fois : « Fany, au bras de son fiancé, regarde la vie avec espoir et confiance, elle se sent forte de sa douloureuse expérience, forte de la victoire qu'elle a remportée et sur elle-même et sur l'obstruction du milieu bourgeois où elle vécut, en refusant la main de l'homme qui sans amour l'avait possédée, en acceptant celle de l'homme qui l'avait respectée et aimée. »

Tout ceci, cet héroïsme, cette abnégation, cette fierté, peuvent paraître invraisemblables, mais cette invraisemblance même donne aux « trois journées » de *Fany* une force sentimentale supplémentaire. Malheureusement, il n'y a pas que cela dans cette comédie et peut-être est-ce trop peu et fallait-il pour donner de la consistance à ce conflit une virtuosité que le dialogue et la succession des faits ne présentent point.

La pièce se meut lentement, les situations sont peu nettes et n'ont point le tour alerte et rapide qui en aurait fait passer les longueurs; *Fany* eut fourni le sujet d'un remarquable roman, d'une intention extrêmement hardie et neuve, mais ses conséquences sont trop minces pour la vie du théâtre qui veut de l'action et la moindre quantité de circonlocutions.

Et pourtant, l'effort dont a témoigné M. Delattre est fort honorable; je ne veux point dire qu'il ait été très utile à l'intérêt et à la réalité de son œuvre qu'il l'ait située à Bruxelles, dans des lieux connus de nous, et que ses personnages parlent un langage que ne répudierait point — parfois — *M. Kackebroeck*, quand il s'observe... non, ceci était inutile,

car rien dans *Fany* n'est *belge,* ni les acteurs dont la moralité n'est pas suffisamment définie par les détours d'une action dans laquelle certains, du reste, ne prennent qu'une part minime, ni les périphrases scientifiques et les citations latines dont ils s'aident laborieusement pour exprimer des choses très simples, ni leur intellectualité un peu brumeuse (celle de l'héroïne surtout) qui n'est certainement pas le fait d'une famille des environs « de la Porte de Schaerbeek... », non, ce qui plait dans cette pièce, ce qui la rend utile et salutaire, c'est que M. Delattre a voulu faire « autre chose », qu'il a regardé au dedans de lui et non point autour de lui avant d'écrire sa comédie, et ceci explique les défauts et les qualités de *Fany* qui doit, malgré ses imperfections, rester comme l'indication très profitable d'une voie nouvelle, nettement philosophique, pour le Théâtre Belge.

CARLO RUYTERS.

—

LES SALONS

Le 3e salon annuel des Indépendants n'a rien de révolutionnaire, mais forme un ensemble d'un intérêt inattendu. Après la fièvre des batailles où l'ardeur outrée de certains fut nécessaire pour secouer la timidité des uns, la routine des autres, nos peintres accusent d'ailleurs tous un retour vers une conception plus nette, plus saine de l'art qui a perdu dans les combats ce qu'il devait perdre, c'est-à-dire les qualificatifs pédants ou malfaisants dont on l'avait affublé pour partir en guerre. C'en est fini de l'éphémère renommée qui auréola des noms de précurseurs, de rénovateurs disparus aussi subitement qu'ils s'étaient proclamés chefs.

Aux Indépendants, Jelley affectionne encore le procédé de la décomposition des tons. Son esquisse pour un portrait de femme s'en ressent cruellement. Voilà un artiste remarquablement doué comme coloriste — *Le Vieux,* ses études de roulottes en témoignent — qui paraît court de souffle pour traiter sans faiblesse, sans « lâchage » une œuvre d'une certaine importance. Il semble avouer deci-delà une impatience de terminer, une lassitude trop prompte. Willems étudie et cherche avec ardeur. Son pinceau reste parfois artificiel et son *Etude de nu* est sans saveur à cause de la manière sèche dont les chairs sont traitées. Abattucci choisit romantiquement ses paysages et les achève amoureusement dans une lumière molle et voluptueuse; Van Beurden est particulièrement séduit par le charme mélancolique des derniers rayons, tandis que Lantoine, peintre robuste, visionnaire tragique, épie les heures aux clartés étranges, ciels bas, lumières obliques faisant miroiter des eaux sans rides. Quelques reproches qu'on puisse adresser à ce peintre pour l'opacité de certaines ombres, l'apparition trop brutale de plusieurs de ses thèmes lumineux favoris, son *Automne* aux nuées de cuivre, le panorama angoissant de la *Ville laborieuse,* la verdure de bronze de la *Nuit claire,* pas plus que ses autres voiles ne peuvent laisser indifférent. Il est moins heureux dans le *Soir au café.* Cette scène, si souvent traitée, est rendue sans la souplesse, l'élégance

de nuances qui dominent dans l'atmosphère spécial que créent les lustres nombreux et les toilettes claires.

Dario de Regoyos peint sommairement des aspects de son pays. Visions brèves et larges. Ce n'est pas ainsi que Posenaer a vu l'Espagne. Ses rochers tragiques de *Ronda* s'érigent dorés de soleil sous des ciels d'azur profond et immuable. La Bourgogne et la Hollande ont inspiré à ce très divers paysagiste de bonnes toiles.

Nombre d'autres œuvres que je ne puis que brièvement citer contiennent des qualités de sincérité et de force qui mériteraient une plus longue analyse. Ce regret que j'exprime n'est-il pas la meilleure preuve de tout l'intérêt que présente ce salon? Voici Bosiers consciencieux, coloriste âpre et comme désenchanté, Frison, dont les *Rayons d'or* est une charmante page, Jefferys calme et lumineux, Seydel dont les « accessoires » sont prétextes à des colorations très délicates, Roidot à la fraîche et vibrante palette. *Au temps des roses* de Reveland est une œuvre tout à fait dépourvue d'attraits. Van Offel a *Une rencontre* banale en tous points et des dessins pénibles, reproche qui ne peut s'adresser à Marneffe au crayon raffiné et méticuleux juste comme il convient.

La sculpture est à peu près nulle. O. L.



Petite chronique

—

Nous avons reçu un volume magnifiquement édité par la maison Vromant aux frais du Gouvernement belge et contenant un historique complet des Fêtes nationales du Jubilé de 1905.

—

Le Cercle d'art « Vrye Kunst » ouvrira sa huitième exposition annuelle dans les salons du Musée Moderne, le 1er septembre. Elle restera ouverte jusqu'au 25 septembre.

—

Concerts populaires. — Aux engagements précédemment annoncés pour la saison prochaine, il faut ajouter celui de M. Paul Kochansky, violoniste. L'un des concerts sera consacré à l'audition intégrale du *Faust* de Schumann, pour soli, chœurs et orchestre. Il reste entendu que les séances auront lieu les 10-11 novembre, 1-2 décembre, 26-27 janvier, 2-3 mars.

—

Rappelons que le 2 septembre aura lieu au Théâtre de Verdure de Genval-les-Eaux, la représentation de *Phyllis*, tragédie en 5 actes, de Paul Souchon. Les deux interprètes principaux seront Mlle Antonia Guilleaume et M. Max Gérard. Le prix des places est de cinq, trois et un francs. On peut retenir celles-ci à Bruxelles, chez Breitkopf et Hartel, marchands de musique, Montagne de la Cour, et à Genval au Restaurant de *La Bonne Source*. Des affiches donneront les détails du programme et les heures de trains.

Grégoire Le Roy, le subtil poète qui publia jadis ce livre délicieux *Mon Cœur pleure d'Autrefois*, dont l'édition est depuis longtemps introuvable, va donner une réédition de cette œuvre en y ajoutant *La Chanson du Pauvre.* Le volume paraîtra au *Mercure de France* dans les premières semaines de 1907.

—

L'Almanach des Lettres françaises — Sous ce titre, la librairie E. Sansot, à Paris, a décidé d'entreprendre la publication annuelle d un recueil critique ayant pour objet d'étudier et de résumer le mouvement littéraire de l'année.

La rédaction de l'*Almanach des Lettres françaises* a été confiée à des lettrés de choix, qui ont spécialement donné des preuves de leur talent critique, parmi la brillante phalange des écrivains nouveaux.

Le premier volume de l'*Almanach des Lettres françaises* paraitra dans le courant de janvier 1907. En voici le sommaire et la composition :

Préface de M. Ernest Charles.—*La Poésie*, par M. Maurice Le Blond. — *Le Roman*, par Edmond Pilon.— *Le Théâtre*, par M. Roger Le Brun. — *La Littérature dramatique*, par M. Saint-Georges de Bouhélier. — *La Critique* (essais, ouvrages d'histoire), par M. Léon Bazalgette. — *Les Lettres françaises à l'étranger*, par M. Christian Beck. — *Calendrier des Lettres* (comprenant une revue chronologique des principaux événements de la littérature, manifestations, prix littéraires, nécrologie, commémorations, etc.)

Ajoutons que, à la suite de chaque chapitre, figurera un memento bibliographique, établissant, impartialement et par genre, le bilan de la production littéraire pendant l'année écoulée.

Ainsi conçu, l'*Almanach des Lettres françaises* constitue une véritable innovation dans la librairie française. Il n'est pas un lettré, pas un bibliophile, pas un amateur de littérature, qui ne voudra posséder ce recueil unique, aussi précieux par la valeur originale de sa critique, que par son intérêt documentaire.

Il sera, pour la littérature française, comme une sorte d'*Almanach de Gotha* où se sélectionnera l'élite des écrivains.

On peut souscrire dès à présent, au premier volume de l'*Almanach des Lettres françaises* 1906 au prix de 3 fr. (au lieu de 3 fr. 50).

N. B. — MM. les éditeurs et MM. les auteurs sont invités à adresser les livres parus dans l'année aux titulaires des rubriques (aux soins de la librairie Sansot, 53, rue Saint-André-des-Arts, Paris).

—

Ostende Centre d'Art. — Voici la liste des Conférences pour le mois de septembre :

1 samedi : PAUL DE FRANCHEMONT : *Le Conflit des races au siège d'Ostende, 1601-1604.*

5 mercredi : CHARLES GHEUDE : *Les Chants populaires belges.*

8 samedi : EMILE VERHAEREN : *La multiple Splendeur.*

12 mercredi : JULES BOIS : *La Femme et l'Amour dans le Roman contemporain.*
du *Gil Blas.*

15 samedi : Georges Boyer : *La Vie à Paris : La Danseuse.*
Secrétaire général de l'Opéra à Paris.

19 mercredi : Henri Liebrecht : *L'Histoire de la Renaissance latine en Belgique.*

22 samedi : Mme Frédéric Delvaux (Christiane) : *Alfred de Musset.*

26 mercredi : André Ruyters : *Le sentiment de l'Exotisme.*



Correspondance

A la suite de notre article sur l'*Académie et les Littérateurs* paru dans le précédent numéro du *Thyrse*, nous avons reçu de M. Henri Maubel la lettre suivante :

Mon cher Confrère,

Malgré qu'ingénûment vous donniez à ceux qui ne sont pas de votre avis le conseil, j'allais dire « l'ordre » de se taire, permettez-moi un mot.

Vous dites que mon article du *Petit Bleu* n'apportait pas d'arguments valables contre la création projetée d'une classe des lettres à l'Académie de Belgique. Le mot « valables » est de trop. Il n'y avait dans cet article qu'un peu d'étonnement et une question. Car, enfin, qui sont les écrivains dont vous portez le vœu, nous ne le savons pas, et nous voudrions bien le savoir.

Je vous remercie, mon cher Confrère, de l'occasion que vous m'offrez de répéter ma question dans *Le Thyrse* et je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Maubel.

le 8 août.

Nous répondrons à cela n'avoir jamais eu l'intention de donner ni ordre, ni conseil à personne. Nous avons émis un avis, un modeste avis. Si M. Henri Maubel considère son article du *Petit Bleu* comme une simple question, nous nous étonnons qu'il n'ait point posé cette question directement à la personne qui l'aurait aussitôt renseigné, c'est-à-dire à M. Georges Rency, secrétaire de l'*Association des Ecrivains belges*, qui a rédigé le *vœu* soumis au Ministre et qui est détenteur des réponses de nos écrivains. Le nombre de ces réponses est à peu près d'une centaine.

Henri Liebrecht.

L'Académie et les Littérateurs

(LETTRE OUVERTE)

—

Villers-la-Ville, le 31 août 1906.

Mon cher Liebrecht,

Je saisis avec empressement, pour fixer un point de notre histoire littéraire, l'occasion que m'offrent la lettre de M. Maubel, publiée dans *Le Thyrse* du mois d'août, et la question qui s'y trouve posée. M. Maubel déclare ne point savoir de quels écrivains émane le Vœu dit : « des Ecrivains Belges » et voudrait être renseigné à ce sujet. Voici la réponse qu'il sollicite et qu'il n'a eu que le tort — comme vous le dites si bien — de ne pas me demander personnellement, plus tôt.

Le Vœu des Ecrivains a été rédigé par le Secrétaire-Général de l'Association des Ecrivains Belges, après que ce dernier eut pris connaissance des réponses faites par nos littérateurs — une centaine environ — au referendum ouvert par la *Belgique artistique et littéraire*, sur l'initiative de M. Louis Delattre. La très grande majorité de ces réponses, pour ne pas dire l'unanimité, se bornaient à approuver purement et simplement les réformes proposées dans le questionnaire. Le rédacteur du Vœu n'eut donc qu'à transcrire le dit questionnaire, en en faisant suivre chaque point d'un bref commentaire. Quand le texte provisoire eut été élaboré, il convoqua à une séance générale tous les membres de l'Association des Ecrivains Belges, — qui sont au nombre de quatre-vingts environ — en ayant soin de stipuler sur la carte de convocation que l'ordre du jour de la séance comportait la discussion du projet de Vœu des Ecrivains. Les membres hostiles à ce Vœu, ou à certains points du Vœu — que tous connais-

saient d'ailleurs par le questionnaire mentionné plus haut — pouvaient donc, au cours de cette séance, faire entendre leur protestation. Et s'il leur était impossible d'y assister, ils pouvaient communiquer leurs observations par écrit au Président, M. Octave Maus.

A cette séance, aucun des membres présents ne fit entendre la moindre objection. Le projet présenté par le Secrétaire-Général fut approuvé après une légère modification introduite dans la rédaction de l'article relatif à l'encouragement de la littérature dramatique. Seul, M Léon Paschal envoya de La Haye une lettre où il exprimait la crainte que la protection officielle ne fît du tort à notre littérature.

Approuvé par l'unanimité de l'Assemblée, appuyé sur l'immense majorité des réponses faites au referendum de la *Belgique artistique et littéraire,* confirmé par ce fait qu'AUCUN membre de l'Association ne fit entendre en temps utile la moindre protestation, le Vœu fut enfin présenté au Ministre. Partout où il lui était permis d'écrire, le Secrétaire-Général de l'Association crut alors de son devoir d'en expliquer, d'en élucider, d'en justifier tous les points. Il mena aussi campagne contre ceux qui, dans un but trop facile à deviner, soulevaient une opposition sournoise à la réussite de nos projets. Il avait tout lieu d'espérer qu'il serait aidé, soutenu, encouragé dans son action par tous les Ecrivains Belges. Au contraire, il vit surgir tout à coup des adversaires dans les rangs même de ceux pour qui il combattait. Il veut négliger les insinuations peu charitables que d'aucuns glissèrent à son sujet dans leurs articles. Mais il adresse à tous nos écrivains un suprême appel à l'union. Que ceux qui ne sont point tout à fait d'accord avec nous à propos des moyens que nous croyons propres à procurer à notre littérature un nouvel essor, veuillent bien nous faire crédit jusqu'à ce que le Ministre ait fait connaître sa réponse à notre Vœu. Si la solution

donnée au problème posé par nos légitimes revendications n'est pas conforme aux intérêts véritables de la littérature, il sera temps encore de produire une protestation si universelle, si intense que le mal n'ait pas le temps de produire ses fâcheux effets. Mais comme rien ne prouve qu'il en sera ainsi ; comme, bien au contraire, nous avons tout lieu de croire qu'il sera donné satisfaction, dans une large mesure, aux desiderata formulés par des écrivains tels que Demolder, Maeterlinck, Van Lerberghe, Delattre, des Ombiaux, Paul André, Valère Gille, Carton de Wiart, vous-même, mon cher ami ; comme il est toujours prudent de ne pas combattre au hasard et de ne pas utiliser sa poudre contre ses propres amis, joignez-vous à moi pour demander amicalement aux esprits sérieux et réfléchis, comme M. Henry Maubel, de cesser momentanément toute opposition. Qu'ils ne fassent pas le jeu de nos ennemis communs, et qu'ils sachent sacrifier des répugnances peut-être injustifiées, au souci plus noble de l'intérêt général. Quant aux autres, qui ne sont guidés dans leur mouvement protestataire que par un puéril désir de réclame, leurs articles aussi bassement injurieux que dépourvus d'arguments, ne trompent personne. Ceux-là, qu'ils continuent ! Ils sont les pîtres qui nous amusent en chemin, et qui nous font paraître la route moins longue et moins dures les fatigues de la campagne.

Croyez, mon cher Liebrecht, à mes meilleurs sentiments.

GEORGES RENCY,
Secrétaire-Général de l'Association des Ecrivains Belges.



Autre invitation au voyage

A MARGUERITE MORENO

Ma sœur, voici qu'il pleut doucement dans le port
Où nous nous attardons, pleins d'une sourde angoisse

Qui dans sa rude main prend notre âme et la froisse
Et nous rend chères les images de la mort.

Partons, ma sœur, il est d'autres pays où vivre :
Java et ses forêts, Ceylan et ses palmiers,
Et l'Inde fastueuse où l'éléphant sacré
Marche au long du Gange comme une tour de cuivre.

Tous ces pays, ma sœur, que nous aurions pu voir
A l'avant du navire, au ras du ciel tranquille,
Ma sœur !... Mais c'est toujours l'exil de notre ville,
Et la même lune de province en nos soirs !

Mais cependant, si nous tentions le vain départ !
Si notre âme fuyait de cet horizon triste
Vers un ciel brûlé de topaze et d'améthyste
Et pour cingler enfin, vainqueurs, vers quelque hasard !

Tu sais que nous sommes dans l'enfer quotidien
Les éternels damnés tournant toujours la meule ;
Que nul sursaut ne cabre plus notre chair veule,
Que si la mort survenait, nous dirions : C'est bien !

Ma sœur ! nous nous sommes résignés trop souvent !
Ah ! dis-moi, n'es-tu pas lasse pour le voyage,
Et au faste rêvé d'un lointain paysage
Ne préfères-tu pas mon accueil triste et lent ?

Je suis pour toi, dis-tu, la vie, le seul poète,
Et l'horizon cherché tu le vois en mes yeux,
Mais, pauvre enfant, si je caresse tes cheveux
C'est que j'y sens la douceur d'une nuit de fête !

Si je te dis le poème : « Songe à la douceur
« D'aller là-bas, vivre ensemble... » *c'est qu'en mon âme*
Meurt alors doucement la voix d'une autre femme,
La voix chère et lasse, pareille à toi, ma sœur !

Non, nous ne tenterons pas le lointain voyage,
Les Javas d'or, les rouges Ceylans magnifiques,
Nous ne chercherons pas sous le ciel des tropiques
Ce qu'en tes yeux je vois : le plus beau paysage !

Souris sous la pluie qui noie ce soir le port,
Et dis toi qu'il ne faut plus partir, ma sœur ;
Le navire sombra au vent noir de la mort,
Vois la chambre, sa tiède douceur, sa douceur...

Et dis toi qu'il ne faut plus partir, ô ma sœur !

HECTOR FLEISCHMANN.



Visages de Villes

A quelques toises de la Mer du Nord, toujours neuve et capricieuse en l'éternelle jeunesse du flux et du reflux sans fin, deux villes, deux décrépitudes, Nieuport et Furnes, émergent du temps, comme deux visages demeurés seuls hors de terre malgré l'inhumation dans l'oubli.

Au temps de leur fraîcheur, quand le peuple jovial des bateliers et des marchands sillonnait les rues, circulait, comme le sang dans l'artère, en battant les pavés neufs, à leurs pieds aussi se déroulaient les plaines infinies de la mer. Les carillons rythmaient au chant des vagues, aux retours des marées, l'égrènement des heures sveltes et bénévoles. Habituées au large, ayant l'inconnu de la mer, d'un côté, et l'étendue des pâturages glauques et gras, de l'autre, leur vie prenait à cette double proximité de l'espace une ampleur généreuse et une singulière expression de rythme.

Elles sont aujourd'hui trop délaissées et trop lasses, les deux figures parcheminées regardant la mer, pour sourire

encore à cette mer ingrate. Le flot s'est retiré, dédaigneux, avec cette versatilité insoucieuse de la jeunesse qui méconnait les belles et fécondes rides. Entre l'exubérance des vagues et la grâce vieillote, encore orgueilleuse pourtant, des petites villes déclinantes, il avait surgi cette barrière de sables aux crêtes hérissées et pointues, aux flancs stériles, que l'incantation d'une haine occulte avait dressé au soleil, comme un infranchissable obstacle de flammes. Les dunes, sœurs des vagues, aussi versatiles, aussi véhémentes, avec leurs volutes d'oyas incurvés par le vent, houlèrent à la place où s'était déroulé l'idylle harmonieuse des flots, régulière et somptueuse comme un chant homérique. Si les croix d'or des clochers pouvaient encore l'apercevoir, fondue dans l'indécis lointain et les embruns, les humbles toits, les vieilles pierres fatiguées ne la virent plus.

La rumeur étouffée de la mer venait bien, parfois, rappeler l'ancienne splendeur défunte, un vague relent de brôme et d'iode se mêlait encore au vent; c'était tout ce que concédait le souvenir. Et le vent dans les venelles, le radotage des carillons édentés, et l'appel maniaque et fêlé des cloches, tous ces bruits se fondirent en une mélopée lugubre comme une prière des agon'sants près d'un chevet.

Nieuport, cependant, moins délaissée, recevait chaque jour, par son chenal, avec la flotille des barques amenées par la haute mer, un vague rappel du large. Aux périodes agitées de norroit, la mer débondée poussait jusqu'aux pieds de la ville des renforts de vagues qui faisaient se cabrer les chaloupes et craquer les mâtures caduques. Alors montait dans l'air l'impétuosité des anciens jours, le carillon retrouvait des vibrations profondes : quelque chose, dans la colère lointaine des vagues, répondait aux lamentations de la ville mourante.

Mais Furnes, isolée de l'estran par l'interdiction des dunes, n'eut jamais la posthume volupté de retrouver

l'attouchement du flot. En vain, son canal étique et rigide, à peine fripé par le vent, tendit à Nieuport un bras désespéré Seules de paisibles barges, des chalands gavés et paresseux, de loin en loin, jettèrent l'amarre aux quais assoupis.

Maintenant, toutes deux, le regard tourné du côté du Nord, regardent s'élargir au loin la région de l'océan déserteur. Elles ont l'attitude résignée, le geste inactif et dolent des visages gothiques. Les murs enduits de teigneuses patines, balafrés de tâches et de crevasses, ressemblent à des feuillets disjoints de vieux albums pieux et surannés. Mais la tristesse de leur déréliction est insondable; elle est éparpillée autour d'elles, comme des larmes, dans l'engorgement de toutes les impasses, au fond des ruelles aux pignons déjetés et jusqu'au creux des fenêtres basses et profondes comme des orbites; et les voix ne murmurent plus que des prières sans timbre.

Pourtant, les visages des deux villes n'offrent pas la même tristesse résignée. Voici Nieuport avec sa grand' place rétrécie vers où grimpent les trois ruelles tributaires, tortueuses, étirées, peuplées de pignons irréguliers et fous se bousculant vers l'apogée du temple où s'est enchassée l'âme de la ville et où vibre encore, on ne sait sous quels doigts, le son des vieilles orgues, onduleux comme la mer.

Nieuport fut belle et heureuse Cette ville irrémédiablement valétudinaire, ne veut pas s'avouer sa ruine. Chaque printemps ramène sur les murs de nouveaux bariolages, l'écroulement se consomme sous l'affublement des crépis neufs. D'ailleurs, en dépit de tout, le visage est resté clair, animé peut-être d'un sourire intérieur; et, bien que la sombre masse des Halles hérissées de pinacles aigus se dresse à l'affut de ce sourire éteint, l'attitude de la ville est calme dans sa souffrance.

Furnes, au contraire, semble d'une vieille qui expie les

fautes d'une ancienne passion. Son visage est contracté, ses traits émaciés et tendus indiquent la douleur des dévotes inassouvies de pénitence. Elle ne se souvient plus — ou peut-être ne s'en souvient-elle que trop — qu'elle fut autrefois la grasse et plantureuse Kato de cette région prolifique. Ecrasée sous le poids de Saint-Nicolas, tour carrée et massive, dont le grave bourdon pèse sur les nuques et martèle les consciences, la ville se couvre de cilices, les patines noires se plissent sur les murs comme des voiles de crêpe Même le soleil éclairant les ors de la petite place exiguë, ne parvient pas à réveiller le sourire au fond de sa conscience renfrognée. Elle ressemble, dans sa farouche et étroite mélancolie, à ces vieilles boîteuses qui cachent, sous leurs capes hermétiques, de la haine, distillent l'envie, commettent et expient le pêché tout à la fois. Au-dessus de la ville plane sans trêve la crécelle de mort ; les hommes et les choses sont vêtus de cagoules, se confinent en de ténébreuses hardes. Tout perpétue l'écho de cette procession macabre, conjuratoire du châtiment, où, pieds nus, les flancs ceints d'une corde, une fois l'an la ville refait la montée du calvaire, avec des lamentations et des gémissements de trépassés en mal de purgatoire.

Et ce visage de ville penché sur une croix, hanté de médisance et d'obsécration, semble porter une dérisoire couronne d'épines...

Franz Hellens.



Reflets



Le printemps au pommier donne de claires branches
Qui brillent dans l'azur ;
La douceur fait éclore un jet de roses blanches
Qui recouvre le mur ;

La chair des fruits sur la lèvre pressée
Palpite en s'écrasant ;
La voix de l'homme en l'amour oppressée
Coule plus doucement ;

Ainsi tout change pour une ombre
Qui fait le bleu du ciel plus charmant ou plus sombre.

LOUIS THOMAS.



"Phyllis" au Théâtre de Verdure de Genval

—

On a beaucoup parlé avant, pendant et après cette représentation du 2 septembre du Théâtre en plein air et de la renaissance de la Tragédie.

Les Théâtres de verdure sont aujourd'hui fort à la mode et c'est justice. C'est ajouter beaucoup au plaisir d'art que de lui donner pour décor le décor réel de la nature. C'est aussi ramener le Théâtre à une grandeur simple et forte où seules peuvent paraître les œuvres de belle poésie.

Les successives expériences tentées en France dans les Théâtres en plein air du Midi et à Champigny-la-Bataille, près de Paris, par le bel artiste qu'est Albert Darmont, ont démontré la nécessité absolue sur de telles scènes de pièces d'un caractère particulier.

C'est en vérité méconnaître le but de cette tentative artistique que de réclamer en plein air l'interprétation de pièces dont les développements nécessitent des décors modernes ou les décors de la tragédie classique du XVII[e] siècle. Il faut tout d'abord que le décor de la pièce soit de plein air : jardin, forêt, paysage de montagnes ou maritime. De plus, la machination théâtrale étant très simple, le

décor devra aussi maintenir la pièce autant que possible dans l'unité de lieu. Constatation singulière, le théâtre en plein air ramène le poète à observer « la règle des trois unités » dont on disputa si ardemment au dix-septième siècle et à l'époque romantique. Et le mal est sans doute moindre qu'on ne pense. Le théâtre poétique y gagnera une force d'unité dont il tend à s'éloigner.

Le théâtre en plein air — et c'est la preuve certaine de son utilité — ramène aussi le théâtre moderne au drame et à la tragédie lyrique Le théâtre poétique est seul possible dans un théâtre de verdure. Ceci pour des raisons toutes matérielles d'abord : raison d'acoustique, de diction et de répertoire, les sujets choisis étant généralement tragiques, historiques ou légendaires

Ces deux caractères — nécessité du théâtre poétique et du décor naturel — nous amènent à chercher les sujets de ce répertoire dans le domaine très vaste de la légende. Pour parler de la Belgique seule, les poètes pourraient exploiter le fond merveilleusement poétique de nos légendes locales. Il nous semble préférable d'abandonner aux poètes français le soin d'adapter à la scène des théâtres en plein air la tragédie antique ou des sujets similaires. Des poètes comme Jean Moréas, Jules Bois, Paul Souchon, Lionel des Rieux, Charles Méré, Péladan sont là bas les ouvriers excellents de cette renaissance de la tragédie dont il fut beaucoup parlé.

Mais le développement des idées et des preuves que comporte ce sujet nécessiterait une trop longue étude que nous ne prétendons point faire ici. Il y aura lieu d'étudier ailleurs le dossier de cette cause.

Dans notre pays deux Théâtres de verdure sont établis jusqu'à présent. L'un est situé à Spa ; il monta cette année *Le Cid* de Corneille. C'est là, nous paraît-il, un choix peu conforme à l'optique d'une telle scène. L'autre est à Genval-les-Eaux, près de Bruxelles, dans un parc

charmant et le fond du décor y est formé par un horizon de collines boisées aux lignes douces Au premier plan, le lac de Genval ajoute à l'illusion d'un paysage maritime.

Car c'est au bord de la mer — en Thrace, aux temps homériques — que se déroule l'action de *Phyllis,* la tragédie en 5 actes de Paul Souchon, qui fut représentée à Genval, le 2 septembre.

De pièce d'auteur belge qui puissent être interprêtée sur un Théâtre de la nature il n'y en a point. Force fut donc de chercher une pièce en France. Pouvait-on mieux choisir qu'en prenant *Phyllis :* Paul Souchon est assurément l'un des meilleurs parmi les poètes nouveaux qui travaillent au réveil du théâtre tragique et poétique. C'est en juin dernier que l'une de ses pièces *Le Dieu Nouveau* remportait un succès retentissant au Théâtre de Champigny.

Un succès non moins certain salua *Phyllis.* Cette œuvre met en scène les amours de Phyllis, reine de Thrace et de Démophoon, roi d'Athènes, fils de Thésée et de Phèdre.

Démophoon, chassé par la tempête avec ses nefs qui le ramènent du siège de Troie dans sa patrie, aborde aux rivages de Thrace. Il est accueilli par Phyllis Il raconte Troie et la guerre et le siège et la victoire. Au récit des exploits du héros, le cœur de la reine s'enflamme et l'amour, l'ardent amour unit la destinée de ces deux êtres Mais Démophoon doit reconduire ses compagnons dans la chère patrie. Il part, ayant juré amour et fidélité à Phyllis au pied des autels, il part et Phyllis attend en vain un retour promis. Et la reine désespérée, se croyant trahie par le fils de Thésée, digne enfant d'un tel père, se jette dans la mer de Thrace à l'heure où Démophoon, toujours amoureux, revient enfin, ayant été retenu à Athènes par son triomphe et, loin de sa reine, par des vents contraires. Il ne revient, hélas, que pour se lamenter sur un cadavre.

C'est une tragique histoire, où brûle toute la flamme de

l'amour, du grand Amour antique, qui était triste parce qu'il se savait frère de la Mort. C'est toute la belle passion que Berénice confesse dans le cri douloureux de son cœur :

Hélas et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

Ce beau vers du doux Racine n'était que l'écho d'un autre vers du poète antique Ovide, qui aurait pu être l'épitaphe de Phyllis :

Dic mihi, quid feci nisi non sapienter amavi.

Ainsi la passion de l'héroïne d'Ovide et de celle de Racine se réveille dans l'œuvre de Paul Souchon qui est de belle, noble et haute poésie. Les vers en sont harmonieux, et le souffle lyrique qui l'anime incessamment la grandit au rang des œuvres de forte valeur, de celles qui sont d'un poète et d'un amant, de celles qui unissent le cri du cœur au cri de l'âme!

On avait confié l'interprétation de *Phyllis* à une troupe dont Mlle Guilleaume avait assumé la direction. Elle même a tenu le rôle de Phyllis avec une belle puissance tragique. M. Max Gerard fut un Démophoon de royale prestance; il dit le vers d'une voix très timbrée et son jeu est à la fois noble et passionné.

Mais c'étaient là presque des professionnels, qui ont donné ce qu'on attendait d'eux. Mlle Eva Francis, qui remplissait le rôle de Chariclée, suivante de la reine, étonna le public en se révélant pleine de force et de sentiment. Elle anima ce rôle, redoutable pour sa jeunesse, d'une âme ardente. Ajoutons qu'elle a une diction impeccable et que tout en elle fut à la hauteur de son rôle. Nous l'attendons à une prochaine épreuve avec la certitude d'un nouveau triomphe.

Les chœurs furent harmonieux et composèrent de charmants groupes de vierges thracéennes. Tout en ceci fut la réalisation d'une belle fête d'art.

HENRI LIEBRECHT.

L'Amphore

—

Quand bientôt la Jeunesse aura fleuri tes treilles,
L'Eté viendra mûrir tes pampres de raisin
Que pressera l'Automne au bourdonnant essaim ;
Puis l'Hiver chassera les dernières abeilles...

Ami, dis-moi ; tu crains, la vieillesse venue,
Te trouvant sans plaisir comme aussi sans amour,
Que ton cœur soit alors ainsi qu'une outre bue,
Dans quelque coin poudreux d'un vieux cellier sans jour ?

Va. La rumeur de l'onde aux conques s'éternise ;
La cendre d'une rose est une odeur exquise
Dont reste parfumé le derme de ta main ;

Et cette amphore vide, à sa paroi fragile,
Conserve, humide et frais, le goût subtil du vin
Qui longtemps reposa dans sa rustique argile...

FERNAND GILSOUL.



Petits Portraits singuliers

—

I. — UN PHILOSOPHE.

Celui-là ne dit point de lui-même qu'il est philosophe, encore qu'il porte de l'amitié à la Sagesse et que l'ordonnance des phénomènes soit proprement à ses yeux comme l'âme du monde, son rythme et, en quelque manière, la divinité même et l'illustration de la philosophie.

Surtout n'imaginez pas qu'avec une aussi heureuse complexion il tire de la vie quelque agrément.

S'il se prend à considérer les événements quotidiens, ce n'est point pour eux-mêmes, mais pour ce qu'ils lui sont matière à débats et qu'ils stimulent ses spéculations. Le

but de la vie, prononcerait-il, est la Pensée, et les faits ne s'accumulent que pour se désagréger ensuite sous l'action de l'analyse, que pour être abolis par la législation de l'esprit.

Je ne vous dirai rien des années de sa jeunesse qui se sont écoulées en province, au fond d'une triste maison de la Compagnie de Jésus. J'ignore ce qu'étaient ses parents et il n'importe que vous connaissiez quel nom est le sien, puisqu'il appartient à cette race d'êtres solitaires que la rue effarouche et dont l'horizon est borné par des bibliothèques.

Je ne conçois pas que ses jours se multiplient autrement qu'avec une cadence de progression arithmétique.

Il se préoccupe d'idéologies, comme on abuse d'écrire depuis Monsieur Maurice Barrès, et il n'est, au vrai, qu'un laborieux ouvrier de la tâche intellectuelle.

Il ne sourit guère, parce que la Raison, qui est sa foi, est naturellement grave. Je n'ai jamais lu d'amertume dans son regard. Et un propos suit, dans sa bouche, un autre propos, avec une monotonie de ton comparable à la tombée de la pluie aux crépuscules de l'automne.

Nulle souffrance, jamais, ne l'ébranla et il juge de la stricte beauté du devoir comme d'une perception d'un genre assez rare.

Il ne peut, pour employer son pathos, qu'agiter dans son économie spirituelle les froides humeurs de l'argumentation.

A vous entretenir avec lui de la femme, il daignera vous instruire qu'elle n'atteint jamais à cet équilibre et à cette rigueur dans la beauté qui sont particuliers au syllogisme parfait. Ainsi appartient-il à ce spiritualiste d'user de comparaisons dont le terme initial est l'Idée à quoi le Phénomène se vient ingénieusement confronter. Et selon même une curieuse imagination de son esprit platonicien, l'Intelligence et la Nature ne seraient que

les deux robes, légère et pesante, dont se vêt le corps ondoyant et secret de la Vérité.

Notre philosophe — il n'est pas besoin de le désigner plus clairement puisqu'aussi bien c'est à peine s'il présente le minimum de l'extérieur humain — notre philosophe, donc, ajoutai-je, ne retient les choses qu'en tant qu'apparence et symbole, et il lui paraît y avoir entre le monde et l'esprit la même distance qu'entre les sciences pures et les sciences appliquées.

Incapable du moindre renoncement, il exalte le stoïcisme et vêtu comme un teinturier il décide de force questions touchant l'esthétique du costume.

Bref, il est un attachant exemple de l'antinomie du physique et du moral, et il représente, si l'on peut ainsi dire, le côté théorique et subjectif de la vie. Planant dans les régions les plus raréfiées de l'entendement, indifférent, au point de vue de la possession, à tout ce qu'il y a de concret, son existence physique est simplement un automatisme curieux.

Avec cela, il possède la plus haute culture qu'on puisse voir. Et s'il porte un médiocre intérêt à tout ce qui fut aux temps d'Athènes ou de Rome, lesquelles méconnurent, à son gré, l'esprit métaphysique déjà familier à l'Egypte et à la Chaldée, il ne laisse pas de montrer une âme véritablement belle quand sa logique transcendante vous conduit, à la faveur de discours dépourvus de concision, par le labyrinthe des idées abstraites.

Quelque soir la mort, doucement et avec des caresses, l'emmènera, ainsi que votre maîtresse, à vous, viendrait entr'ouvrir les portes, raviver le foyer et vous verser un peu de l'infinie volupté qui est dans sa chair de femme. Elle sera pour lui l'amante attendue : celle qui va soulever un nouveau coin du voile sur une nouvelle beauté...

Alors, celui qu'on appela le philosophe dira-t-il des

mots essentiels et obscurs et partira-t-il, sur les chemins inconnus, dans le mystère et dans la nuit, sans avoir résolu l'énigme que fut pour nous son âme; sans avoir résolu l'énigme qu'est chaque âme pour toute âme.

II. — Le Bibliographe.

Il a nom Théodet, Théodet Victor.

C'est un garçon qui, avec du savoir, plusieurs qualités naturelles et quelque bien mène la vie la plus sotte que je sache.

Au lieu de s'adonner familièrement, comme chacun fait, à ses petites passions, depuis le tabac jusques et y compris les personnes du sexe, en passant par le poker, voire la populaire manille, les satisfactions que procure l'alcool et généralement les plaisirs de leur ordre qu'il serait trop long d'énumérer, au lieu de cela, notre homme vit sans s'inquiéter du manger non plus que du vêtir; même, à le rencontrer, lui donneriez-vous deux sous sur la mine.

Que de temps il vous faudrait, pour démêler, parmi les mille tons qu'elle fait voir, la couleur naturelle de sa jaquette! Et je pense que par crainte de vos défaillances de cœur, vous ne vous arrêteriez point à l'examen de sa coiffure ni de son linge.

Théodet n'a donc souci d'élégance; mais vous entendez bien que s'il n'est pas la victime de quelque commun vice, il l'est d'un autre, de sorte étrange et rare. A dire le vrai, c'est le Livre qui l'a perdu. Non pas qu'il lise. Pour cela non, il ne lit jamais : il collationne, il collige, mais il ne lit pas.

Aperçoit-il un livre? Il le prend, le manie, le flaire, l'inspecte. Victor caresse la reliure dont l'ouvrage est vêtu. Il en suppute le format et, l'ayant ouvert et feuilleté, il en retient la pagination. La vue, le toucher interviennent encore pour le convaincre de la qualité du papier et il faut

voir de quel geste, et en clignant de l'œil, il élève le volume dans le jour favorable pour en considérer le filigrane. Il prononce à voix haute les titres et sous-titres ; il épèle les noms, prénoms et qualité de l'auteur, de l'imprimeur et du libraire qui l'ont respectivement écrit, composé, vendu. Il n'a de cesse qu'il n'ait connu la date de l'édition et si elle est mémorable il exulte et part d'un bel enthousiasme. Théodet est Bibliographe.

Croyez-vous qu'à domicile il possède une bibliothèque ? Que non ! Dans sa librairie ne prennent place que les catalogues de ventes de livres ou de collections privées.

Une armoire massive qu'il tient de sa famille recèle le précieux trésor de deux cent nonante et quelques mille fiches dont la lecture ne l'éjouit pas moins que celle d'un chef-d'œuvre. Eh quoi ! ces fiches, quand elles ont établi l'identité d'un ouvrage, c'est pourtant tout le bout du monde !

Théodet est, si je puis parler de cette manière, le poète lyrique du Catalogue et de l'Inventaire.

— *Ceci est un in-folio ; je connais du même livre sept éditions in-12, une in-16*... vous assurera-t-il du même ton qu'il vous informerait : *J'ai trouvé pour ce sonnet des rimes singulières et riches.*

Je vous dis qu'un foudre de guerre ne parlerait point avec plus d'orgueil des combats qu'en son temps il menait à X ou à Y...

Il vous récitera de mémoire la liste selon Renouard, des publications des Alde et des Estienne. Le *Manuel* de Brunet est son livre de chevet, et il donnerait l'œuvre entier de M. Anatole France, encore que cet auteur écrive fort joliment, pour le moindre fascicule du *Journal de la Librairie.*

Théodet est lui-même l'auteur d'un *Catalogue méthodique des Tables de Logarithmes parues à ce jour*. (Br. gr. in-4°. Gauthier-Villars. Paris, 1880.) Ce premier travail, dont

11

il m'entretint naguère sans indulgence, est contemporain de sa vingtième année, alors qu'il inclinait naturellement aux spéculations de la mathématique.

Mais le couronnement de sa vie sera cette *Bibliographie générale, critique et raisonnée, des Catalogues d'Imprimés des Bibliothèques de la France*, à l'élaboration de laquelle il s'est consacré et où il goûte le plaisir le plus subtil. Comme vous pouvez voir, Théodet abuse du génitif; il abuse même de la langue entière pour la mettre au service d'une œuvre bizarre et vaine.

Ah! l'étonnante complexion que celle de cet individu!

Je la discerne mal. Et le besoin que j'ai de l'analyse ne va point sans en souffrir.

J'aime, au petit bonheur, à m'imaginer qu'en Théodet aboutit une génération de lettrés, gens de culture et d'esprit, et qu'à travers eux s'est filtrée la Connaissance, dont le Livre est devenu, pour lui, le symbole suffisant. Il ne lui viendra pas à l'esprit, comme vous pourriez faire, de lire ce que produisent nos écrivains de valeur. Un art se réduirait de la sorte, aux yeux de notre homme, à un signe. N'y a-t-il pas là une manière d'idéalisme? et cela ne signifie-t-il pas que le Catalogue contient le livre à peu près, mon Dieu, comme nous contenons le monde, qui est ainsi notre représentation. Victor ne nous apparaît-il point, décidément un obstracteur? Et ne nous fait-il pas encore songer par quelque endroit à ces avares qui, plutôt que de jouir des trésors qu'ils ont amassés, s'abiment dans leur contemplation?

Théodet n'est ni humaniste, ni helléniste, ni juriste; il n'est pas davantage géomètre, philosophe ni théologien. Il connaît pourtant comme personne les livres des Anciens, avec les traités de l'un et l'autre droit, des mathématiques élémentaires et analytiques et les moralistes, les psychologues, les physiciens et logiciens et les casuistes... Je l'ai dit: il est bibliographe.

CHARLES DOURY.

Chroniques du Mois

—

LES ROMANS

Le Passé vivant, par HENRI DE RÉGNIER. (Paris, Société du *Mercure de France.*) — Il y a dans l'œuvre de Henri de Régnier une qualité charmante que j'estime infiniment : l'élégance. L'auteur de la *Double Maîtresse* est rempli d'un tact, d'une justesse de goût si parfaits que rien jamais, en ses œuvres, ne choque ni ne blesse. J'aime cela. Car le but de toute littérature doit être l'élévation intellectuelle de la masse : selon son goût personnel on y arrive par le laid ou par le beau ; mais on n'y arrive jamais sans le tact. Ce ne doit point être par la brutalité — cette brutalité, même convaincue, où il entre toujours un peu de vanité — que l'on persuade le lecteur. Il convient plutôt de le choyer, de lui parler de philosophie, en se promenant gentiment dans les allées d'un parc fleuri. Beaucoup d'écrivains semblent croire que dès les premières pages ils ont convaincu leurs lecteurs. Ceci étant acquis, ils se précipitent avec violence sur les idées qu'il ne leur est point aimable d'embrasser. Et il en résulte qu'ils convainquent seulement de l'inertie, de l'inutilité de leur pensée. Ainsi ils vont à l'encontre du but qu'ils se sont choisi. Tel n'est point Henri de Régnier : il est suave et subtil, adroit extrêmement, et sa discussion reste toujours de bon ton. Il rôde du sourire et de la condescendance dans son œuvre. Elle est toute parée d'une distinction qui existe autant dans le fond que dans la forme. Il ne heurte point l'argument : il le contourne, en se promenant lentement, le renverse sans y toucher. Il s'excuse d'avoir raison. Même, quelquefois, cela l'ennuie un peu, parce que avoir raison implique un mouvement brutal du cœur ou de l'esprit. Mais aussi il y a de l'ironie, de cette ironie que l'on pourrait appeler presque une concession aux opinions opposées : en raillant légèrement, à fleur de peau, sans guère y toucher, les avis contradictoires, en raillant l'un autant et aussi poliment que l'autre, on ne prend parti pour un avis qu'en montrant son estime pour l'avis opposé Cela est une guerre charmante ,où l'acerbe polémique n'entre pour rien. Et c'est bien là la meilleure manière d'avoir raison sans qu'un adversaire s'en puisse fâcher.

Un roman, *le Passé vivant?* Point tout à fait peut-être. Le mot roman est là une enseigne : ainsi Hans Sachs est cordonnier; mais on l'aime parce qu'il est philosophe. J'adore les romans où il n'y a pas de roman, où l'agréable pensée de l'écrivain et du penseur se donne libre cours, sur les lèvres aimées de ses héros, sans que la ridicule trame romanesque vienne le forcer à des exactes et insipides descriptions de lieu et de temps. Il faut le reconnaître : le roman de l'heure actuelle n'est plus romanesque Et, au fait, ce n'est plus tout à fait un roman. Ou, enfin, c'est un aboutissement de l'évolution du roman. Est-ce un bien? Peut-être. Dans le roman de la génération littéraire qui nous précéda, les aventures, les péripéties, pour dire exactement, apportaient souvent des troubles inutiles dans les caractères les mieux établis. La

grande joie, la grande douleur, la catastrophe énorme ne sont point l'existence : l'existence est plus restreinte que cela. Et j'aime que l'on me décrive un caractère dans la vie ordinaire, parce que là je puis me retrouver, me sentir vivre et vibrer. Que m'importent les grands gestes de l'âme, les vilenies géniales, les dévouements surhumains. Tous ces paroxysmes, on peut le dire, ne proviennent point d'une progression mathématique dans le caractère et dans la volonté; ils proviennent simplement d'un accident. C'est par accident que l'on devient héros. Et il s'en faut bien souvent d'un cheveu qu'un héros devienne une fripouille et vice-versa. L'héroïsme raisonné n'existe pas : c'est la circonstance qui précipite notre cœur — et point notre volonté — vers un acte important de grandeur.

Voilà pourquoi les héros de M Henri de Régnier, qui passent dans la vie courante, qui nous coudoyent chaque jour, sont intéressants. Et sa façon de nous les présenter, qui n'est point romanesque, en fait pour moi un des tout premiers écrivains de l'actuelle génération littéraire française. Vous dirai-je le sujet du *Passé vivant?* Oui, sans doute. Ou plutôt, je vous dirai la pensée philosophique qui préside à ce volume, sans vouloir vous le raconter matériellement. Certaines gens, pense M. Henri de Régnier, vivent à notre époque, mais ont gardé l'âme d'une autre époque, qui eût mieux convenu à leur tempérament. Ils portent le poids d'une hérédité dont ils n'ont pu s'affranchir. Ce n'est pas eux qui vivent, c'est leur famille qui vit en eux. Ils sont des âmes étrangères égarées dans un pays inconnu. Ils ressemblent à des fleurs rares conservées en des serres chaudes et que l'on transplante tout à coup à l'air vif, et qui meurent de cette violence imprévue, de cette rencontre soudaine avec un horizon trop présent. Tel est ce Jean de Franois, sorte de Werther plus moderne, dont la fragile âme préoccupée vit de la double vie du présent et du passé. Par une image heureuse, décrivant le réveil de ce jeune homme, M. Henri de Régnier nous explique son état d'âme d'une façon charmante, ingénieuse et subtile. Cette description, que je ne veux point citer — il faut la lire dans le volume — est graduée avec un art prodigieux; elle revient à différentes reprises dans le roman et chaque fois prend comme une teinte plus pâle, plus effacée, qui recule l'âme du jeune homme vers le passé, qui la fait tout à coup vibrer dans une époque lointaine, gémir, sentir, souffrir — tout cela avec une exactitude qui fait réellement vivre le passé dans cette âme et cette âme dans le passé — plutôt comme si le passé était revenu à elle que comme si elle était revenue au passé. Le passé, on s'en doute bien un peu, sachant que parle M. Henri de Régnier, c'est ce XVIIIe siècle pour lequel l'auteur de la *Double Maîtresse* professa toujours une admiration si profonde et si ingénieuse; c'est ce XVIIIe siècle fantasque, poudré d'élégance et de cynisme, l'âme flamboyante et légère à travers les déchirures du vice subtil; ce joli XVIIIe siècle, tout de bravoure, de grelots, de menuets aussi, et de carnages, et de fêtes, et par dessus tout de cette ironie énorme qui faisaient les gens se battre jusqu'à la mort pour une pensée, dont ils étaient les premiers, une fois le combat terminé, à rire et à ne pas croire un mot; le siècle aussi des amours ardentes et frêles, des amantes

passionnées autant presque que frivoles, des amants braves presque autant qu'infidèles. Et le livre de M. Henri de Régnier en devient, précisément à cause du caractère du siècle qu'il rappelle, d'autant plus mélancolique : il y a une ironie à voir le jeune Jean de Franois se retourner avec une infinie douleur de tout l'être vers une époque qui fut toute joie et tout sourire.

M. Henri de Régnier, en pareille circonstance, insiste sur l'hérédité. Un de ses personnages Charles Lauvereau, historien de caractère bizarre — un caractère qui a quelques rapports avec le Choulette du *Lys rouge,* en plus mièvre, mais en combien plus élégant! — s'est occupé tant du XVIIIe siècle qu'il y vit en quelque sorte lui aussi : mais un amour de femme le détourne de cette vie du passé, le fait vivre dans le présent, se mêler malgré lui à la lutte douloureuse; c'est que Lauvereau, lui, n'a pas d'ancêtres : il est un homme d'aujourd'hui; il date d'aujourd'hui. Ce que son âme a puisé dans le passé est artificiel et passager. Tout autre est Jean de Franois, qui aime une femme, Antoinette de Saffry, et qui l'aime parce qu'elle est comme le reflet passionné d'une autre amoureuse, d'une autre Antoinette de Saffry qui vécut dans le passé chéri. Et Jean, se heurtant tout à coup, dans son rêve, au présent, meurt de cet amour du passé.

Il y a tant de choses que je devrais vous dire au sujet de ce livre! Je devrais vous dire que M. Henri de Régnier, ayant choisi ses personnages avec un soin merveilleux, nous montre des hommes bons et des hommes mauvais dans le présent, comme dans le passé; qu'il juge un peu les deux époques. Bien entendu il préfère le XVIIIe siècle; mais il le préfère avec tant de discrétion! Je devrais vous parler du comte Ceschini, ce grand seigneur italien, égaré à Paris, retenu là pendant vingt-cinq ans par une liaison plus forte qu'une union légitime; de l'amour de Lauvereau pour Janine, cet amour d'une volupté si cruelle, si profondément navrante; de Maurice de Jonceuse, le noble qui se modernise; du père de Jean de Franois, capable de toutes les turpitudes pour conserver le château de ses ancêtres; de tant d'autres, intéressants et si exactement notés dans leurs allures et dans leur tempérament. Je devrais vous parler de la grande ombre de Casanova qui passe sur tout le livre, comme le résumé du XVIIIe siècle, de Casanova qui fut comme la chanson de l'amour et de la volupté qui viennent, existent et meurent, en mâchonnant des fleurs, et sans avoir le temps de rien regretter. Je devrais vous parler encore des descriptions d'Italie, de la visite de Jean de Franois à Passignano, où un siècle auparavant fut tué son ancêtre, son homonyme, à vingt-six ans... Mais alors j'en arriverais à citer tout le roman. Et il vaut mieux que vous fassiez cette chose simple de le lire vous-même. Vous en aurez un plaisir infini; parce que l'on a un infini plaisir à se mettre en contact avec de la beauté, de savourer des pages qui forment — à bien peu de chose près — une manière de chef-d'œuvre.

—

Les Célébrités d'Aujourd'hui (Paris, E. Sansot et Cie, éditeurs). — Une idée sage présida à la confection de ces petits volumes, fort élégamment autant que fort adroitement présentés. M. Sansot, l'édi-

teur bien connu, dont l'éclectisme ne fait de doute pour personne, a confié à des écrivains de talent le soin de nous présenter, en de brèves pages, quelques célébrités littéraires de l'heure actuelle. Ce but est louable; car ces petits volumes nous résument d'une façon fort suffisante l'œuvre et la vie des artistes qui nous peuvent intéresser. Il arrive souvent — et c'est ainsi dans l'Histoire comme dans la vie — que nous sommes frappés davantage par des détails en apparence peu importants et que grâce à eux nous retenons mieux la caractéristique d'une époque ou d'une personnalité. Un portrait et un autographe des écrivains présentés; une courte analyse de leurs œuvres et de leur vie; l'opinion sur eux de quelques critiques de jugement sagement équilibré; une bibliographie très complètement documentée; une liste des ouvrages où l'on parle des écrivains présentés : tel est en résumé l'aspect général de ces courts volumes. Examinons-en quelques-uns.

F. Brunetière, par M. L.-R. RICHARD. — Le profond penseur, le savant analyste, le polémiste si convaincu qu'est le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, est une personnalité si particulièrement intéressante, si largement prépondérante, que sans doute il est malaisé d'examiner, en de courtes pages, l'homme et l'œuvre. Avec une grande adresse et un judicieux esprit synthétique – cet esprit synthétique que je prise au delà de tout dans la critique d'art et que M. Ferdinand Brunetière possède à un point extraordinaire, M. L.-R. Richard y est à peu près parvenu. Examinant la vie de M. Brunetière il la rapporte avec suffisamment de tact à son œuvre, nous montre « le caractère particulier de sa critique, qui est cette puissance à résumer, à propos de littérature, l'histoire de la civilisation » — Il nous montre le critique âpre à la connaissance de tant d'éléments scientifiques, en apparence peu propices aux développements littéraires, mais qui formèrent, chez M. Brunetière la « base de cette vaste connaissance dont il saura tirer un profit constant pour légitimer ses principes ». Il nous expose en peu de mots, mais très nettement, la doctrine de M. Brunetière et comment cette doctrine, grâce à la crise de naturalisme que traversait la littérature, arriva à s'affirmer. Il nous montre que « l'existence de M. Brunetière a ceci de remarquable qu'elle est d'une parfaite unité » — et que M. Brunetière, infatigable travailleur, est aussi le polémiste d'une absolue intégrité. Tout cela est suffisant pour nous faire désirer de connaître à fond l'œuvre de M. Brunetière Et n'est-ce point là, en quelque sorte, le but même de ces brefs écrits?

Une remarque : M. L.-R. Richard semble se ressentir un peu du sujet qu'il traite : son style ressemble fréquemment à celui de M. Brunetière. Au moins par la longueur des périodes ; point tout à fait, peut-être, par leur clarté. L'adoption du style de l'auteur traité est d'ailleurs à remarquer dans plusieurs des volumes parlant des *Célébrités d'Aujourd'hui*.

Marcel Prévost, par JULES BERTAUT. — On ne peut point dire que M. Jules Bertaut soit un flagorneur; c'est un censeur rigide dans toute l'acception du terme. Son étude est une des meilleures de la col-

lection. Marcel Prévost y est fort exactement analysé : on y voit ce caractère pondéré, mathématique en quelque sorte de l'auteur de l'*Automne d'une Femme;* on y voit comment M. Marcel Prévost, homme de sagesse, de travail et de réflexion, est arrivé à pénétrer la masse des lecteurs de l'intérêt soutenu, tout en étant progressif, de ses œuvres. D'une part, Marcel Prévost fut toujours dominé par le souci de l'examen approfondi des âmes féminines. La femme le hante et le préoccupe, parce qu'il s'ingénie à établir le rapport certain existant entre l'âme féminine et les instincts sensuels féminins. D'autre part aussi M. Marcel Prévost — qui est à coup sûr un des plus purs et des plus séduisants écrivains français de notre époque — subit fatalement, vers 1880, l'influence de cette déplorable littérature française dont l'exaspérant et inutile Gustave Droz fut un des spécimens les plus notoires. L'œuvre de Marcel Prévost est un succédané résultant du mélange de ce romanesque et de cette recherche psychologique : on le voit assez dans ses œuvres, notamment dans cette *Princesse d'Erminge,* roman extrêmement remarquable d'ailleurs, pour lequel j'eus, voici deux ans, l'occasion d'exprimer ici-même une très sincère et profonde admiration. La présentation par M. Bertaut est en somme fort bien faite ; il a compris et goûté exactement le talent remarquable du très prochain académicien.

Péladan, par M. René-Georges Aubrun. — Avec une grande sagacité M. René-Georges Aubrun analyse le caractère et l'œuvre de ce puissant et original penseur qu'est Joséphin Péladan. Il montre avec beaucoup de logique et de tact le bien et le mal que fit à l'auteur du *Vice suprême* l'outrance même de sa théorie Il le représente fort bien comme un des plus remarquables idéalistes de la littérature contemporaine. Certains petits travers de Péladan firent du tort à sa renommée; mais ils aidèrent aussi — et c'est là chose commune — à faire pénétrer ses idées grandes, larges et saines, dans le public, ce public enclin à admettre le génie quand on le lui montre par ses petits côtés. Péladan est un penseur, uniquement ; il plane sans cesse et ne connaît, volontairement, que les points extrêmes de l'idée : « l'œil de l'aigle n'aperçoit que des points extrêmes. » Nous voyons aussi comment il se fait que le Sar fut toujours quelque peu antipathique, parce qu'il a en lui « les trois choses les plus haïes du temps présent. Il a l'aristocratie, le catholicisme et l'originalité. » M. René-Georges Aubrun nous explique aussi très clairement autant que très savamment les principes du « Mage », qui rapporta la doctrine artistique non seulement au même but, mais encore aux mêmes moyens de pénétration que la religion. En cette étude toute la vie du grand Péladan explique en quelque sorte son œuvre. Et il est fort intéressant de constater comment l'opéra de Wagner, *Parsifal,* conduisit Péladan à son fameux théâtre de la Rose-Croix. Sans doute il ne suffit point de quelques lignes pour juger un génie pareil à celui de Péladan : je veux seulement dire ici que M. René-Georges Aubrun fait une très suffisante synthèse des tendances du « Mage » et nous fait désirer d'approfondir de plus en plus l'œuvre de Péladan. Ainsi envisagée, je crois que le but de cette courte étude est atteint et qu'il faut louer M. Aubrun de son tact avisé et subtil.

Emile Faguet, par M. Alphonse Séché. — J'eus, il n'y a pas bien longtemps, l'occasion de dire tout le bien que je pensais du pittoresque écrivain qu'est M Alphonse Séché. Il venait de publier une curieuse plaquette intitulée : *Contes des Yeux fermés*, qui témoignait d'un sens aigu de ce que l'on pourrait appeler l'observation extérieure du surnaturel. Je ne le louerai pas autant au sujet de son étude sur M. Faguet : elle me semble, cette étude, bien superficielle, attachant une importance trop grande aux menus faits de l'existence du critique et esquissant trop légèrement la partie fondamentale de son œuvre. M. Emile Faguet est sans conteste un des premiers, sinon le premier, des critiques français contemporains Il a érigé la critique en genre littéraire et il possède une exactitude remarquable de jugement. Mais, ce qui frappe surtout en son œuvre c'est son adresse à extraire d'une œuvre la pensée fondamentale, à chercher dans un ouvrage, même médiocre, la rayonnante idée. M. Faguet arrive en quelque sorte à reconstruire une nouvelle œuvre autour de l'œuvre qu'il juge : il possède la captivante éloquence de la critique. Cette façon d'envisager la critique est à mon sens — et assez souvent je l'ai répété ici même — la meilleure : c'est ainsi que l'on pénètre le lecteur de cette pensée qu'il y a souvent, dans le plus mauvais livre, une idée. Et une idée, comme le dit M. Faguet lui même « par les temps qui courent, c'est plus rare que vous ne le croyez. »

F.-Charles Morisseaux.

—

L'abondance des matières m'oblige à interrompre ici l'examen des *Célébrités d'Aujourd'hui*. Je parlerai le mois prochain des volumes traitant de Jean Lorrain, Willy, Capus, Anatole France, — et de différents romans.

—

Accusé de réception : *La Maîtresse américaine*, par M. Eugène Montfort; *Cérébraux*, par M. Fernand Divoire.

—

L'HISTOIRE

Impressions d'une Française en Amérique, par Mlle Thérèse Vianzone (Paris, Plon-Nourrit). — Les livres d'impression de voyage en Amérique sont innombrables. Les Etats-Unis fournissent à tous ceux qui les visitent de nombreux sujets de réflexions et de surprises dout il est toujours fort intéressant de connaître le détail. Chacun d'ailleurs y trouve de quoi exercer la sagacité et la curiosité de son tempérament personnel, ce qui fait que ces divers ouvrages, sur un sujet toujours divers bien que toujours le même, sont d'un intérêt sans cesse renouvelé.

Les Etats-Unis d'Amérique sont un pays assez vaste pour être cosmopolite. Toutes les nationalités européennes y ont des représentants nombreux qui sont en rapports constants avec la mère patrie. D'ailleurs les Américains eux-mêmes, très accueillants aux idées étrangères, se font un point d'honneur de recevoir et de fêter ceux qui venus d'Europe visitent leur pays dans un but intellectuel ou commercial.

Mlle Thérèse Vianzone, une Française qui est fière de l'être, ce dont elle a hautement raison, n'est point pour nous une étrangère. Voyageuse intrépide, femme d'une forte intelligence et d'un grand cœur, elle séjourna longuement en Russie, dans un pays qu'elle aime et qu'elle regrette de ne plus habiter, puis elle visita la Terre-Sainte, dont elle rapporta les pages d'un livre ému. Mais ce qui fait surtout honneur à Mlle Vianzone, c'est la publication faite par elle, avec un esprit de pieuse et filiale admiration, des *Lettres du Père Didon*, dont elle fut l'amie et qui fut, par une correspondance suivie et touchante, son guide et son père spirituel. Mlle Vianzone est surtout une femme de grand cœur; l'enfance et la jeunesse sont pour elle des âges pleins d'attraits et tous les enfants sont ses grands amis. Son livre sur l'Amérique en est la meilleure et la plus inconsciente des preuves.

Mlle Thérèse Vianzone entreprit en 1903 et 1904, une longue tournée de conférences littéraires aux Etats-Unis et au Canada, et elle eut l'occasion de prendre la parole dans les milieux français et dans les couvents, qui accueillirent leur compatriote avec une amitié et une cordialité très vive. La modestie de Mlle Vianzone permet à peine d'entendre, entre les lignes de son livre, un écho du grand succès qu'elle remporta dans ses conférences. Sous forme d'une correspondance, régulièrement envoyée à une amie de France, la voyageuse nous rapporte ses impressions de voyage. Les circonstances particulières qui entourèrent celui-ci permirent à la voyageuse d'approcher quelques personnalités dont elle nous évoque les physionomies avec un don de vie intense. Tel le récit de ses rapports avec M. et Mme Théodore Roosevelt, qui marquèrent à Mlle Vianzone une amitié dont elle garde un profond souvenir. Telle aussi la page où revit la noble figure de sir Wilfrid Laurier, premier ministre de la province canadienne de Québec

Mais ce qui attire surtout dans ce livre — et je soupçonne l'auteur de l'avoir voulu ainsi — ce sont les fines remarques concernant l'éducation et le caractère de la jeunesse américaine, surtout de la jeune fille que Mlle Vianzone a été plus à même d'approcher, de connaître et d'étudier. Les idées parfaitement fausses que nous nous faisons de la jeune fille américaine nécessitent que nous nous arrêtions un instant sur ce point en laissant longuement la parole à Mlle Vianzone. A l'occasion d'une réunion de jeunes filles organisée en son honneur elle dit: « Je préside la charmante réunion, redevenant jeune sans peine au milieu de cet essaim joyeux qui est mon grand attrait. Nous agitons toutes sortes de questions; mes petites amies, qui ont lu tout ce qu'on raconte, en Europe, sur les allures libres de la jeune fille américaine, me disent qu'il ne faut pas le croire et que je dois donner d'elles une autre opinion. Je me rends d'autant plus facilement à leur désir qu'en effet, jusqu'à présent j'ai trouvé très convenables, très posées, en un mot *très jeunes filles*, dans la véritable acception de ce joli mot, toutes celles que j'ai observées et abordées. J'en ai déjà vu *quelques-unes* et je ne leur trouve ni audace, ni légèreté, ni coquetterie de mauvais ton. Celles qui sont sorties de pension travaillent, complètent leurs études par des leçons de toutes sortes, dans l'intervalle desquelles, il est vrai,

elles *courent*, comme les autres, aux relations mondaines. Chacune se plaint de cette vie à outrance qui coupe court à toute intimité, mais très peu ont le courage de s'en affranchir.

» Il y a pourtant des jeunes filles — et je pourrais les nommer — riches, jolies, aux aspirations profondément religieuses, qui ne rêvent que dévouement, oubli d'elles-mêmes et amour du prochain; qui s'occupent, sans bruit, d'œuvres de charité importantes, et qui se privent, non seulement du superflu, mais du nécessaire, pour donner sans compter, sans se lasser jamais.

» J'en ai vu de très bien élevées, de très réservées dans la grande liberté qui leur est laissée d'aller et venir seules pendant le jour; j'en ai connu de timides et de délicieuses; j'en ai entendu me marquer leur étonnement, leur indignation même contre certaines libertés d'allures et de propos dues à des diplomates étrangers; les jeunes Américains ne se le permettraient jamais vis-à-vis d'elles.

» J'ai admiré aussi le respect et l'affection dont elles entourent leurs parents, à qui elles rendent compte, bien plus qu'on ne le pense, de tous leurs faits et gestes.

» Ce qui est vrai, — et ce que je suis loin de blâmer, — c'est qu'elles se marient elles-mêmes, qu'elles choisissent d'après leur goût et leur attrait le compagnon de leur vie. On leur enseigne, très tôt, la responsabilité personnelle, et cette existence large, indépendante les retient au foyer, en général, plus que nos jeunes filles européennes. Elles ne sont pas pressées de quitter la maison paternelle pour conquérir une liberté qu'elles ont en plénitude et qui leur permet, non seulement de se distraire dans les plaisirs mondains, mais surtout de faire le bien. »

Voilà une page de psychologie qui dénote un esprit d'observation sagace et impartial. Elle nous dévoile un aspect nouveau d'après lequel il y a lieu de réformer un jugement fait *a priori*. Certes, il faudra désormais attacher à la pensée de l'*éducation américaine* pour la jeune fille une impression de valeur morale et éducative bien supérieure à celle de dédain et de reproche qu'on y mettait jusqu'à présent. D'ailleurs, cette impression favorable, si différente de celle que nous avons, n'empêche pas la clairvoyance de Mlle Vianzone de noter les défauts de cette éducation. Dans une autre page, que je regrette de ne pouvoir citer en entier, elle complète et rectifie ses premières observations : « Je reproche, dit elle, aux jeunes filles américaines, en général, de se *bourrer* de trop de choses. Avides de savoir, elles laissent trop facilement de côté toute méthode et absorbent trop, pêle-mêle, tout ce qu'on leur présente. De là, confusion, désordre et dépense nerveuse excessive. J'ai été étonnée, en causant avec plusieurs qui employaient des mots savants, des expressions recherchées, de constater que la base n'est pas sûre et que la construction est édifiée sur du sable Le temps a manqué pour établir des fondements solides. Elles font tout trop vite. »

Pour compléter et prouver les résultats de cette éducation, il faudrait demander au livre de Mlle Vianzone les détails abondants et si intéressants qu'il renferme sur l'organisation des Collèges et des Pensionnats pour jeunes filles. La plus typique de ces institutions est celle

de *Wells Collège* (p. 87-94) dont l'organisation est un véritable modèle de logique et de simplicité. Des détails d'instruction et d'éducation se rencontrent à chaque page du livre, notamment sur les rapports entre jeunes gens et jeunes filles pendant les années de Collège. Des réceptions sont organisées par les jeunes filles dans leurs pensions (lire le récit charmant d'une de ces réunions à la pension Delafield, à Boston, page 193) et les jeunes gens rendent annuellement un bal auquel les jeunes filles se rendent avec le plus vif plaisir (le bal de l'Ecole Saint-Marx, p. 196).

Mais en vérité, dans cet attachant ouvrage il faudrait citer et signaler tant de choses qu'on finirait par en extraire trop de pages. Cela ôterait à l'intérêt d'une lecture sincère qu'on ne saurait, en vérité, trop recommander. On y trouvera des détails sur bien des institutions nouvelles, sur lesquelles notre initiative pourrait bien prendre modèle.

Je signalerai tout particulièrement l'école fondée à New-York par Mme R. Abbé et destinée uniquement à donner, par un cours d'histoire pratique, aux enfants des émigrants et des Américains, l'amour de leur ville, de New-York. Il y a là une idée nouvelle dont on devrait réaliser chez nous une similaire mise en œuvre. J'ai été aussi vivement attiré par la description du Musée d'archéologie de l'Université de Pensylvanie et par son historique; une page qui garde une actualité profonde et dont les idées sont à méditer par la France catholique qui traverse une crise si pénible est celle que Mlle Vianzone consacre à l'organisation de l'Eglise catholique canadienne. Enfin, on connaîtra aussi un écrivain du Canada, où le mouvement français reste si intense, en lisant la page émue consacrée à *Arthur Buies*. Mais en vérité cet article, si long soit-il, ne saurait donner qu'une impression imparfaite de l'intérêt du livre de Mlle Vianzone. Il ne pourrait surtout pas en dire l'émotion et le charme prenant. Il doit se contenter d'en recommander fortement la méditation et la lecture qui ne peut que laisser au cœur le plaisir de vivre quelques heures en communion avec celui d'une femme exquise, et à l'âme les préceptes d'une haute leçon de morale et de volonté.

—

Portraits Français (1re et 2e série), par EDMOND PILON (Paris, E. Sansot et Cie). — Voici : ce sera dans beaucoup d'années. Chaque jour, à l'heure où le doux crépuscule fait la mer violette et éveille au fond des bois la vie mystérieuse des bêtes nocturnes, on parlera des choses du passé, des souvenirs qui vivent dans le coin secret des mémoires et des figures dont on évoque les traits avec un lent sourire. Quelqu'un dira, d'une voix douce : « Connaissez-vous Edmond Pilon ? » Et comme beaucoup peut-être répondront qu'ils ne le connaissent point, celui qui aura parlé se lèvera et dans la haute bibliothèque, dont les livres seront tous des ouvrages de choix, il prendra deux ou trois volumes, reliés de cuir fauve à fermoirs d'argent ciselés et il les tendra à ses auditeurs. On lira, avec le goût de mystère qui entoure les choses inconnues, le titre si simple et si clair : *Portraits Français*. Alors celui qui aura déjà parlé d'Edmond Pilon dira de cette voix un peu rêveuse et sourde que prennent les conteurs pour parler de choses dont ils voient

vivre en eux les gestes : « Moi non plus je ne l'ai point connu, je ne sais de lui que ses livres et je sais d'eux qu'ils sont exquis. Celui-ci est un auteur français, de la meilleure race et de la plus pure tradition. Il est Français comme l'étaient Voltaire et Maurice de Guérin, dont il a si purement parlé. Et aux heures de chère solitude, lorsque d'un doigt soigneux j'ouvre l'un de ses trois volumes pour en relire un des chapitres, je me plais à en écrire un, moi aussi, dans la même manière et dont il serait le héros. J'imagine que c'était un homme doux et bon, qui avait un joli sourire et qui aimait, pendant de longues après-dînées, à causer avec de doctes amis, dont plusieurs étaient des poètes et avec quelques amies, qui étaient de jolies femmes à l'esprit clair et léger. Il devait aimer aussi les roses d'automne et la couleur rousse des feuilles, dans les bois d'octobre. Il avait une âme tendre et harmonieuse et c'était un homme studieux, qui aimait à lire les vieux livres. Surtout il lisait les mémoires du temps passé, les livres de ces auteurs oubliés qui eurent dans leur existence une seule heure de génie, ou bien, en regardant des tableaux, des portraits ou des estampes, il se plaisait à faire revivre les singulières figures des disparus et des dédaignés, dont la vie est entourée d'un peu de mystère » Et celui qui dira ces paroles simples lira sans doute à ses auditeurs devenus très attentifs l'une ou l'autre page des *Portraits Français* Il lira une page de cette prose délicieuse, harmonieuse et cadencée, voilée doucement de poésie, si lourde d'émotion et par laquelle revivent tant de figures. Puis l'orateur dira encore : « Ce sont autant de chapitres consacrés à faire vivre de la vie éternelle que leur confèrent les beaux livres, quelques âmes de rêve, de tendresse ou de douleur. Voici M. Poivre, le cher homme qui aima les voyages, qui fut au Pays des Epices, dans ces îles lointaines qui dorment à l'ombre des sagoutiers, et qui plus tard devint, par décision de M. le duc de Praslin, gouverneur pour S. M. Louis XVI des îles de France et de Bourbon. C'est Paradis de Montcrif, un courtisan de l'ancienne Cour qui eut beaucoup d'esprit et qui fut le grand ami des chats, ce qui l'a rendu presque immortel. Voulez-vous pénétrer dans le célèbre salon de Mme Geoffrin, lisez ceci, et vous entendrez l'écho des voix de Marmontel et d'Horace Walpole, discutant avec tant de fougue que la maîtresse de maison doit pour les calmer lancer sa coutumière petite phrase : « *Allons, voilà qui est bien* » Voici Choderlos de Laclos, ce singulier personnage qui fut peut-être un fort brave homme en même temps qu'un excellent officier des Armées de la République et du Consulat, mais qui s'est fait dans l'Histoire, et pour toujours, un terrible renom de théoricien du Don Juanisme en rédigeant ce livre effrayant de perversité cruelle : *Les Liaisons Dangereuses*. Connaissez-vous M. Sauce ? Hélas, il fut immortel bien malgré lui, car c'est par un effet du hasard, qui n'en fait jamais d'autres, que dans la boutique de ce tranquille épicier de Varennes se déroula l'une des plus sombres scènes de ce drame de la Révolution : l'arrestation de Louis XVI et de sa famille, fuyant Paris et l'émeute ; M Sauce a tenu dans ses mains pendant toute une nuit le sort des Enfants de France et de la Royauté. C'est peut être lui qui a envoyé le Roi et Marie-Antoinette à la guillotine. Ah ! cette Révolution, elle est féconde en figures terri

bles et singulières : Edmond Pilon en a fixé quelques-unes. Fabre d'Eglantine est plus célèbre pour avoir écrit le refrain de cette berceuse que nos mères chantaient « *Il pleut, il pleut, bergère !...* » que pour avoir été un Dantoniste et avoir été envoyé à la mort par Saint-Just et ses amis. Il est là aussi, le blond Saint-Just, le jeune chevalier à l'âme vierge et inaltérable, à l'âme impassible et terrible dans sa conscience et sa droiture, qui corrigeait les épreuves de son poème d'*Organt* en sortant de la Convention Nationale et qui, envoyé en mission aux armées de la République, déchaînait la charge des colonnes en décrétant la victoire, sous peine de mort.

Mais à côté de ceux-là, combien sont doux et tendres les beaux visages de Maurice et Eugénie de Guérin. Pauvre Maurice, enfant de génie qui mourut trop jeune après avoir donné dans cette page immortelle du *Centaure* la mesure de son âme, et plus pauvre encore, la chère sœur de Maurice, Eugénie, *le Cygne du Cayla*, qui resta seule pour pleurer le disparu et qu'écrivit pour lui seul ce *Journal* qui est un pur sanglot de douleur et d'émotion ! » Puis l'orateur, pour continuer à parler encore d'Edmond Pilon, prendra le second volume des *Portraits Français* : « Il a parlé aussi de l'âme de La Fontaine et il imagina la façon dont certains sujets de fables lui sont venus. Il a parlé de Pitton de Tournefort dont toute la passion fut consacrée aux fleurs et qui fut un ami de la nature car il créa le Jardin des Plantes. Il a parlé de bien des choses encore, de ces femmes au cœur passionné qui ont donné du génie à ceux qui furent auprès d'elles, Louise de Rabutin Chantal, l'amie de Saint François de Sales, qui fut en religion Sœur Louise-de la-Miséricorde et qui fonda la célèbre maison de la Visitation, et cette autre, Mme de Warens, dont l'amour profane fut l'inspirateur des plus ardentes pages de Jean-Jacques Rousseau. Mais comment et pourquoi vous citer en une sèche énumération ceux dont Edmond Pilon nous parle : Pyvert de Senancourt qui écrivit *Obermann* et Henry de Latouche, qui fut le solitaire de la Vallée aux Loups, et Rouget de Lisle, qui recueillit pour le chanter le cri de liberté de toute la France et en fit *la Marseillaise !* Lisez la page où on nous parle de sa mort : c'est un pur chef d'œuvre. Vous connaîtrez les Muses plaintives du romantisme et Monsieur Page, qui fréquenta Monsieur le vicomte de Châteaubriand dont il fut le barbier. Vous connaîtrez beaucoup d'autres choses encore. Et surtout vous connaîtrez le charme exquis de pénétrer l'âme charmante d'Edmond Pilon lui-même. Vous saurez la grâce de son talent, la clarté de sa langue, la douceur et la poésie de ses images. Vous saurez tout cela et vous aimerez Edmond Pilon... Vous aimerez à reprendre souvent un de ses volumes pour en relire une page. C'est avec lui que l'on connaît ce plaisir qui est tout le charme de la lecture : rêver longtemps, après une phrase, lorsque le livre vous retombe sur les genoux et qu'on le reprend bientôt pour poursuivre avec lui le cher voyage aux pays ignorés de la solitude et du silence, où vivent ceux que nous aimons. Et si plus tard un de vous, oh mes amis! écrit lui aussi un *Portrait Français* consacré à Edmond Pilon, il faudra qu'il le fasse avec un souci pieux et qu'il dise que ce fut un doux poète qui aima le parfum des roses mouillées, la

grâce des jolies femmes et la forme des belles statues. » C'est ainsi qu'il parlera, et le soir sera bleu et calme et le seul bruit qui viendra du jardin vers le groupe attentif sera le chant d'un rossignol invisible mêlé au bruit d'un jet d'eau élevant son panache ainsi qu'un grand lys, au centre du parterre d'eau d'un étang que la lune fera bleu.

—

Le Réveil de Pallas, par PIERRE FONS (E Sansot et Cie, Paris). — Monsieur Pierre Fons vient de réunir en un volume une série fort intéressante d'essais de littérature. C'est là un genre fécond qui peut donner sujet à une discussion sérieuse et à l'exposé d'idées neuves et contradictoires Nous avouons ratifier en général toutes celles de Pierre Fons. Il consacre notamment une étude approfondie au grand poète Henri de Régnier, et à ce sujet il dégage de l'examen de son œuvre les éléments d'une définition du symbolisme classique. Je cite, en applaudissant à ces paroles: « Le grand principe de la pensée scientifique d'aujourd'hui est en effet l'universel symbolisme: l'idée splendide et inconnue de force, d'énergétique occulte fournie par le phénoménisme, se révélant aux hommes par les moyens de l'espace et du temps. Toute la vie n'est saisie par nous qu'à travers des intermédiaires et il faut aimer les apparences pour leur beauté plastique d'abord et ensuite pour leur sens intérieur. Autant dans la science que dans l'art, tout est symbole ou connaissance indirecte. Et si l'on voulait assimiler à la valeur de la science la valeur de la poésie, on pourrait dire que la nature elle-même nous prescrit sans cesse l'exemple du symbole: la sensation, mode selon lequel pour nous se manifestent les choses extérieures, n'est qu'un symbole des éléments ignorés qui causent cette sensation. L'azur du ciel est pour nos yeux l'expression, la plus directe et la seule, des forces qui s'agitent dans l'éther: ainsi est légitimée cette image si poétique! Le symbole, c'est la synthèse indéfinissable des composantes. »

Parmi les études les plus remarquables du *Réveil de Pallas* il faut citer encore celle qui est consacrée aux drames méditerranéens d'Henri Mazel, qui est un très bel écrivain, beaucoup trop peu connu et à la haute culture duquel on ne rend pas assez justice; aussi il y a lieu de signaler les pages sur l'hégémonie latine selon les romans de Paul Adam et le chapitre très exact et très net sur Maurice Maeterlinck considéré comme moraliste épicurien. Le livre de Pierre Fons est à lire tout entier — et à méditer sagement.

—

Les Dernières Leçons de Marcel Schwob sur François Villon, par LOUIS THOMAS (Paris, édition de *Psyché*). — Louis Thomas, qui est un poète, est aussi un érudit et un publiciste. Il a réuni, en une charmante plaquette, les dernières remarques de Marcel Schwob sur les textes de Villon. L'auteur du *Spicilège* fut un esprit curieux et une noble intelligence. Sa mort prématurée fut une perte sensible pour l'histoire de la littérature française qui lui reste redevable de travaux très importants sur le siècle de Villon — et notamment sur la langue des coquillards et des truands — qui n'avait pas de secrets pour lui. Les notes publiées par Louis Thomas s'adres-

sent plus spécialement aux érudits, mais il faut pourtant le remercier du soin attentif et de la clarté qu'il mit à les réunir, car leur lecture laisse deviner quel admirable cours devait être celui que professa Marcel Schwob.

HENRI LIEBRECHT.



Petite chronique

—

Pour des raisons personnelles, notre excellent collaborateur Léopold Rosy nous a envoyé sa démission. Nous déplorons tous le départ de notre ami et tenons à lui exprimer avec nos regrets, notre cordiale reconnaissance pour le talent qu'il a déployé dans ses chroniques mensuelles et pour le parfait dévouement dont il fit toujours preuve à notre égard.

Il sera remplacé pour la rubrique : Chronique théâtrale, par notre distingué collaborateur Jacques Leroux. On se rappelle que récemment ce dernier s'imposa à l'attention des lettrés par un livre intitulé *Le Livre d'Heures de Mon Oncle Barberousse.* Ce livre pétillant d'esprit, remarquable de subtile observation, a mis en lumière le nom de Jacques Leroux et le place parmi les tout premiers de la jeune littérature belge.

—

L'Effrénée, la comédie en 4 actes de nos collaborateurs F.-Charles Morisseaux et Henri Liebrecht, qui fut reçue l'an dernier par l'éminent directeur du Théâtre Royal du Parc, M. Victor Reding, passera immédiatemeut après *l'Espionne,* spectacle de réouverture, sur la scène de la rue de la Loi. Comme nous l'avons déjà annoncé c'est Mlle Juliette Clarel, dont on connaît le magnifique tempérament dramatique, qui jouera le rôle principal de *l'Effrénée.*

La comédie de nos collaborateurs paraîtra en librairie, chez l'éditeur Larcier, le lendemain de la première représentation.

—

Le nouveau roman de notre collaborateur F.-Charles Morisseaux paraîtra le 28 octobre chez Lemerre, à Paris. Ce roman d'abord intitulé *Le Soleil hallucinant* paraîtra sous le titre définitif de : *La Blessure et l'Amour.*

—

Choral mixte « A Capella ». — Ecole communale n° 2, rue du Poinçon, 57. — Enseignement gratuit pour adultes de la musique, du chant solo et de la déclamation. Demander la circulaire à la direction.

—

C'est le Cercle Labeur qui inaugurera comme d'habitude la série des expositions d'hiver au Musée Moderne de Bruxelles. Son 9e Salon annuel s'ouvrira, en effet, le samedi 6 octobre prochain, à 2 heures de

relevée. On y verra des œuvres des peintres : Richard Baseleer, Henri Bimard, Victor Hageman, Ch. de Hoy, Paul Dom, Georges Le Brun, Jean Le Mayeur, Jacob Madiol, Martin Melsen, Jules Merckaert, Auguste Oleffe, Henri Ottmann, Guillaume Pacrels, Alexandre Robinson, Pol Stievenart, Louis Thévenet, Henri Thomas, Emile Thysebaert, Walter Vaes, Georges Vanzevenberghen, Sauter; et des sculpteurs : Joseph Baudrenghien, Leandre, J.-G. Grandmoulin, Jules Herbays, Ferdinand Schirren et Adolphe Wolff. Tous ces artistes montreront des œuvres nouvelles qui, pour la plupart, marquent une étape remarquable dans leur carrière.

—

Nous nous occupons actuellement de réorganiser *Nos Samedis* pour cet hiver. Nous aurons un nouveau programme qui sera des plus intéressants et dont nous donnerons le détail dans notre numéro de novembre.

—

Ostende Centre d'Art désireux de poursuivre la propagande faite cette année notamment par l'Exposition du Livre belge d'art et de littérature, se propose de faire publier l'an prochain un catalogue des œuvres dramatiques belges. Nous donnerons le mois prochain de plus amples détails.

De plus, dans le but de favoriser l'épanouissement du théâtre belge et l'éclosion de pièces ayant nettement un caractère d'art élevé et original, plus spécialement celles en prose, empruntant leur sujet aux mœurs ou à l'histoire nationales, *Ostende Centre d'Art* a décidé de consacrer une somme de 20,000 francs à l'encouragement de notre art dramatique

Cette somme sera répartie entre les auteurs des meilleures pièces de langue française, imprimées ou manuscrites, non encore mises à la scène.

Un prix sera réservé à une pièce écrite *spécialement* pour un théâtre en plein air.

Les pièces primées, sauf celles destinées au théâtre en plein air, seront représentées la saison prochaine par les soins d'*Ostende Centre d'Art*. L'auteur devra s'assurer le concours d'artistes dramatiques belges, pour l'exécution de son œuvre. La salle de spectacle, les décors et accessoires seront mis à sa disposition.

Les auteurs doivent être belges.

Les pièces devront être adressées, avant le 31 mars 1907, au Secrétariat, 68, rue Vilain XIIII, à Bruxelles; celles, destinées au théâtre en plein air, devront porter cette mention en tête de la brochure ou du manuscrit.



Paul Souchon

« On ne professe pas le culte des Grecs
sans être un peu des leurs. »
RAPHAËL COR.

« *Je viens des bords d'un fleuve où se baignent les vignes*
Où les abeilles d'or animent les buissons
Et j'ai gardé pour l'ornement de mes chansons
L'azur du ciel et la lumière de ses lignes...
... Je parfumai mon âme aux vents de la colline
Sous le chêne immortel et l'olivier d'argent
Et je sentis leurs voix mystérieusement
Soulever l'harmonie au fond de ma poitrine (*) »

L'œuvre de Paul Souchon ne s'embarrasse pas d'énigmes : elle nous apparaît comme un beau marbre clair dans la pureté et la franchise d'un coup de lumière provençale. Elle ne fait point supposer à son auteur une nature nerveuse et capricieusement impressionnable, mais d'une ordonnance parfaite, harmonieusement proportionnée ; elle marque à jamais ce poète, parmi ses frères d'aujourd'hui, comme un être logique, dont le développement s'est effectué progressivement d'après la loi qui veut que les fleurs du printemps se métamorphosent en fruits pour alourdir les arbres de l'enclos, prodigues de leur savoureuse maturité.

A se satisfaire de la coupe du vers, de la noblesse d'inspiration et de la sonorité verbale, on qualifierait volontiers ce poète de classique et ce ne serait pas sans raison : mais à regarder de plus près, à observer les détails et particularités de l'œuvre on pourra se persuader de l'âme moderne du poète. Je n'use pas ici de cette expression ainsi que Jean Lorrain à propos de Henry Bataille. Paul Souchon

(*) Fragments antiqnes : Chant du matin.

n'a pas cette angoisse que donne une sensibilité excessive, c'est-à-dire qu'il reste toujours maître de son émotion, qu'il la dirige et la canalise à son gré dans le moule exact et sonore de l'alexandrin. Je pourrais citer des exemples et présenter l'auteur de la *Beauté de Paris* sous un jour dont on a peu habitude à le regarder. Je n'en ferai rien car ce serait mettre en lumière une qualité secondaire en négligeant la dominante. Du reste, ce souci du poète à rester toujours égal — j'allais écrire régulier — en dépit de l'intensité de l'émotion, m'autorise à ne pas insister : il suffira de cette remarque, en passant.

« A cause de ma naissance sous un ciel comparable, pour sa lumière continuelle et sa douceur, au ciel de Grèce, j'orientai naturellement mes pensées vers le monde antique. Je vécus longtemps dans la compagnie familière de ses poètes et ils me paraissaient exprimer le pays même que j'habitais, avec ses oliviers frémissants et sa belle mer. Mes plus chères aspirations, les plus profonds mouvements de mon cœur vers la femme et vers la beauté, je les retrouvais en eux. J'avais acquis, peu à peu, une âme semblable à leur âme, religieuse devant la nature, lumineuse dans la vie. » Ces quelques lignes, écrites en avertissement aux *Fragments antiques* donnent de Paul Souchon l'idée la plus juste qu'on puisse se faire de lui. Ce fût, en effet, dans le cadre vivifiant de la Provence

« *au milieu des campagnes sacrées*
Dans cette ardeur, dans cette paix et ce soleil » (*),

qu'il s'éveilla à la beauté des choses. Les premières influences de cette nature favorable entre toutes à la formation de son tempérament, jointes à des tendances ethniques, poussèrent Paul Souchon à la fréquentation des anciens ; il en retira une grandeur dans les sentiments, à

(*) Joachim Gasquet : Jour de vie.

la fois naturelle et simple, qu'il exprima dans la pureté que notre langue française sait donner à ceux qui, capables d'un pareil désir, la recherchent franchement et sans restriction.

Les *Elévations poétiques* parurent en 1898 : c'est un livre de ferveur et d'aspirations écrit par un véritable poète, insuffisamment dégagé pourtant des influences subies. La personnalité de Paul Souchon se relie à cette œuvre par de profondes attaches : elle est le point de départ dont elle dépend, bien que transformée, développée plutôt par la suite, sous l'effet d'influences différentes et successives. Car les *Elévations* marquent avant tout un sens très sûr de la beauté et si l'originalité de l'auteur ne s'y affirme pas encore hautement, on doit y louer cependant le caractère vivant du poème, la franchise mesurée du vers et l'indiscutable pureté de l'inspiration.

Voilà de belles strophes :

« *O Monts, vagues des mers, frémissements des plaines,*
De votre vision j'ai nourri mon destin :
Déjà de vos vertus mes paroles sont pleines,
Déjà vous vous levez en moi comme un matin. »

(Sur la nature.)

« *Emporte mes regards au sein des paysages,*
Que la couleur du ciel invente à l'horizon :
Forêts en flammes et cavernes de nuages,
Reflets d'or que la vague engloutit d'un frisson!

La vision continuelle de la mer
Et la paix qui descend des formes éternelles
Soulèveront mon âme aux régions de l'air
Où les aubes n'ont plus les ombres derrière elles! »

(Chant marin.)

Pourtant, malgré ce rayonnement, cette ivresse intense vers la nature et vers la vie, on doit noter déjà dans l' « âme

religieuse » du poète une sorte de mélancolie obscure et somptueuse. On pourrait voir dans cette tristesse précoce l'influence fatidique de

« *cette ville où le bruit des fontaines*
Rend plus grande la paix de la nuit et du jour. » (*)

Impression de désolation silencieuse en face de beautés mortes qui, mystérieusement, enveloppèrent l'enfant du souvenir de leur irrémédiable et glorieuse grandeur ! Aix, en effet, écrit Pierre Vierge dans son admirable *Ame Chimérique*, « semble se pencher encore au souffle des coutumes anciennes, alors qu'elle brillait au diadème des comtes de Provence. La vie des époques passées s'y déroule facile et studieuse, sans imprévu ni véhémence. Voilée d'austérité et de mélancolie, elle se souvient avec piété de sa magnificence et son silence n'est que le recueillement de son âme savourant aux pages de l'histoire le frisson passionné qu'elle y jeta. » Mais Paul Souchon voit plus loin dans le passé : il ne s'arrête pas au « légendaire monarque » pas plus qu'au fondateur d'Aquæ Sextiæ, Sextius Calvinus; sa mélancolie atteint aux époques de son rêve, son beau rêve mythologique de l'âge sacré des divinités et des symbôles primitifs et faciles.

Aussi, est-ce avec cette « volupté du regret » tant affectionnée de Baudelaire, qu'il s'écrie en un *Chant d'exil :*

« *Vous toutes, qui rendiez mon azur lumineux,*
O Nymphes, ô mes sœurs ! je crie après vos fuites.
Avec ses doigts de neige et ses yeux pluvieux,
Un hiver m'a soustrait à vos blanches poursuites.

Et je laisse éclater la voix de mes douleurs
Entre les bras d'un Faune à la barbe d'or sombre
Qui me parle d'amour et regarde mes pleurs
Etoiler ma poitrine en notre grotte d'ombre. » (**)

(*) Elévations poétiques : Sur l'Amitié.
(**) Fragments antiques : Chant d'exil.

Dans un *Chant funèbre en l'honneur du Printemps,* l'auteur des *Elévations* écrivait :

« *Voici que je suis seul à parler dans la nuit :*
Ton souvenir reluit
Comme la lune pleine au ciel de ma mémoire. »

Cette nostalgie du soleil printemnal sur les collines de Provence le poursuit à présent. Elle le hante à Paris et c'est sous cette influence que le poète compose alors ses *Elégies parisiennes.* Elles se ressentent toutes de cette incurable tristesse.

Celle-ci me paraît des plus significatives.

« *O toi qui m'as vu naître, ô ma seconde mère,*
Quand la vie à mon goût deviendra trop amère,
Comme un fruit dont on a répandu la liqueur
Je descendrai vers toi, Provence, et, sur ton cœur,
Le vent et le soleil et la mer éternelle
Me rendront cette vie encore douce et belle !
Car ce n'est pas en vain que mes yeux ont gardé
L'éclat de ton azur et, si tu m'as guidé
Jusqu'au seuil ténébreux du temple de la gloire,
N'est-ce pas pour t'unir, Provence, à ma mémoire ?
Je te consacrerai, dans ce temps, tous mes chants !
Je dirai la splendeur qui plane sur tes champs,
L'or des moissons qui bat les murs de tes villages,
Tes coteaux couronnés sous leurs pâles feuillages,
Tes femmes, tes marins, tes rudes laboureurs,
Toute la race antique aux soudaines fureurs,
L'amour brûlant dans l'ombre et pareil à la haine
L'âme, comme un clairon vibrant, sonore et vaine !
Je dirai tout cela ! Mais la vie a voulu
Que mon destin à d'autres cieux soit dévolu !
C'est pourquoi je suspends encore ta louange
Pour chanter une ville où la brume s'effrange

Ainsi qu'un vêtement sur le dos des maisons,
Où la pluie est un voile à toutes les saisons,
Mais où l'esprit de l'homme exerce un tel empire
Qu'il pénètre les murs et l'air qu'on y respire! »

Pourtant au début il a tenté de se soustraire à cette mélancolie,

« *Tes bois, tes parcs m'ont révélé*
La grandeur de l'âme française;
L'ordre par le rythme voilé,
La force qu'une grâce apaise »

écrit-il à la *louange de Paris.* Mais, pareil aux exilés de leur rêve, et ne trouvant à la vie obligatoire sous un ciel non favorable qu'une insipide monotonie, Paul Souchon cherche à distraire ses regrets par l'illusion,

« *Trouverons-nous, mon cœur, sur la haute terrasse*
Celle qui doit m'attendre et que je viens chercher? »

il se laisse aller à la beauté de l'heure,

« *Mais, regarde, aux rameaux d'un arbre qu'il couronne,*
Un oblique rayon, rouge et or, a planté
Dans le cœur du printemps la hache de l'automne. »

il s'oblige à croire pour oublier : il s'exalte devant de vaines images et des symboles morts, mais qu'il tente de ressusciter de toute la force de son désir.

« *Tu n'as qu'à te dresser de nouveau sur ta roche*
A jeter ton appel aux trous de ton roseau,
Tu les (*) *verras frémir ainsi qu'à ton approche*
Quand tu les surprenais sous la feuille et dans l'eau!
... O Pan! tu trouveras encor de jeunes hommes
Pour célébrer ton culte avec le cœur qu'il faut. »

(*) Les nymphes.

« *Je sais la mer, je sais des îles fortunées*
Sur la gloire d'un ciel de palmes balancées
Je sais de grands jardins de roses se mouvant
Et la lune pareille au beau soleil levant
Et l'ombre bleue aux chairs des femmes dévêtues. »

Mais l'évidente réalité l'attriste dans l'illusion retrouvée et fiévreuse. Il sent alors « comme tout est fatal » combien il n'y a plus qu'à se résigner en un siècle hostile à tout ce qu'il y a de beau et de noble dans une croyance. Et si l'automne adoucit un peu le poète en le berçant à sa langueur, elle lui arrache aussi des cris de découragement.

« *Ah! l'automne est partout et je vois son ouvrage!*
Des feuilles ont volé sur la face des eaux.
Le vent qui s'est levé dans les arbres saccage
Les rameaux et les nids vides de leurs oiseaux.

Et ce pigeon qui plane au loin sur ce grand chêne,
Voyageur solitaire et d'un blanc radieux,
N'est que le messager de la neige prochaine
Qui s'abattra sur le jardin silencieux. »

Ce serait pourtant ignorer totalement Paul Souchon que se le représenter en élégiaque attardé dans sa mélancolie et se complaisant à exhaler sa plainte en rythmes mélodieux. Car le poète s'est souvenu que son art doit élever et fortifier dans la vie. La maîtrise atteinte dans la *Beauté de Paris* (*) jointe à la maturité nécessaire et acquise, le poussèrent alors vers le plus noble but de la poésie, la Tragédie. Paul Souchon n'a pas oublié que le rôle du poète se mêle pour une large part à celui de l'éducateur de la cité : sa plus belle gloire est de s'être rappelé cela en un siècle où chacun semble n'avoir souci que de se satisfaire en marge du public. Sans doute on peut constater

(*) La Beauté de Paris. 1 vol. *Soc. du Mercure de France.*

l'intense production théâtrale actuelle mais on devra avouer « malgré des scènes et des pièces innombrables, malgré une armée de critiques et malgré les comédiens eux-mêmes, que nous n'avons pas de théâtre ».

Paul Souchon, avec une belle foi fervente et courageuse, s'est donc efforcé dans la tragédie nouvelle et c'est à la préface de *Phyllis* que nous trouvons son manifeste. La tentative est des plus légitimes : elle devenait même nécessaire et l'accueil favorable du public a suffisamment démontré que le poète ne s'était pas trompé sur le besoin actuel du drame en vers. Le cœur humain, en effet, ne change pas. Si les esthétiques varient selon les genres, il reste toujours sensible, quoi qu'on dise, aux immortels lieux communs de la tristesse et de la joie. Paul Souchon écrit : « La poésie de l'homme dans la société qu'il s'est créée, ses joies, ses plaisirs, ses ennuis, les sentiments qui l'embaument ou le corrompent, l'amour, l'amitié, la haine, la jalousie, les transformations qu'il subit selon la fortune et les événements, les révoltes, les révolutions, les apaisements, voilà ce que le roman, voilà ce que quelques pièces modernes s'efforcent d'analyser, mais ce que seul le drame en vers douera de beauté et de durée (*). » Car c'est au nom de la beauté que réclame le poète, la beauté seule raison d'être de la poésie. « Ainsi l'atmosphère du drame nouveau sera la poésie, c'est-à-dire l'essence de toutes choses animées ou inanimées, visibles ou cachées, et non plus seulement comme aux temps classiques quelques sentiments privilégiés, et aux temps romantiques, quelques situations exceptionnelles. Le poète dramatique, le sujet étant donné, n'aura souci que d'en extraire toute la beauté. C'est à lui de décider entre les matériaux divers que lui apportent la légende, l'histoire, sa propre vie et son imagination. Il a une liberté illimitée, sauf en

(*) Phyllis, préface.

ce qui concerne le résultat qui est d'offrir à ses contemporains un spectacle poétique. La vérité, la morale sont subordonnées à la poésie et la beauté » (*).

La conception du beau que possède ce poète de nature méditerranéenne, essentiellement composée d'harmonie et d'équilibre, presque de symétrie, lui imposait une forme en rapport adéquat avec elle. Paul Souchon emploie donc l'alexandrin parce que, seul, il porte en lui « assez de force et de souplesse pour tout exprimer immortellement. Par ses lois nécessaires il recommande le travail, la difficulté vaincue, la beauté. Il est l'ami de la mémoire et se prête sans se briser aux brusqueries de la passion comme à l'ampleur de l'éloquence ».

Tandis que Leconte de Lisle abolit par sa rhétorique froidement parnassienne le charme délicat et terrible de l'inspiration grecque, Paul Souchon, plus près du sujet par sa nature que l'auteur des *Poèmes Barbares,* nous donne avec *Phyllis* et le *Dieu Nouveau,* deux tragédies vraiment originales et fortes tout en se conformant strictement aux règles prescrites.

Ces deux tragédies sont d'une grande allure antique tant par le « δρᾶμα » que par la simplicité parfaite et musicale avec laquelle s'expriment les personnages.

« *Phyllis, dans le fond de son cœur*
Nourrit depuis des mois une telle langueur
Qu'on dit partout qu'en proie à la mélancolie
Cette reine à vingt ans abandonne la vie. » (**).

Elle s'éplore, en effet, sur les rivages de Thrace, devant la mer retentissante et lumineuse : elle tente d'échapper à Vénus qui la poursuit de ses troubles. Le bonheur de l'hymen — s'il faut en croire l'oracle — ne lui sera possible

(*) Ibid.
(**) Phyllis, acte I, scène I.

qu'à la chute de Troie Elle se résigne donc, mystérieuse, vêtue de la parure des Vierges, lasse pourtant et énervée d'un espoir de reine attentive. Cependant le Destin favorable permet que le fils de Thésée, Démophoon, aborde aux rivages de Thrace,

« *Ainsi qu'un messager d'amour et de victoire* ».

Tout l'intérêt de la pièce se concentre alors sur la lutte entre la passion et le devoir. Démophoon, vainqueur des Troyens, amoureux de Phyllis, résiste à ses compagnons qui le pressent de regagner Athènes, la patrie lointaine qui les vit naître «et qui réclame ses enfants». Le fils de Thésée tergiverse : il ne peut abandonner la reine. Ses hésitations irritent ses soldats, inquiètent Phyllis jalouse de le retenir à ses côtés en dépit de tous et de tout. Démophoon trouve alors moyen de rester fidèle à sa patrie et à son amour. Il épouse Phyllis et part pour la Grèce, promettant de bientôt revenir. Mais il tarde à tenir sa parole. Trois longs mois se passent et Phyllis n'a pas vu blanchir à l'horizon les voilures annonciatrices du retour. Le roi enfin arrive, mais la reine désespérée de l'attendre s'est jetée à la mer et il ne trouve plus qu'un cadavre insensible.

On a dit de Racine qu'il était aisé de décomposer n'importe quelle de ses tragédies en faits-divers. La matière de *Phyllis* pourrait se concevoir comme une aventure quotidiennement mentionnée en troisième page des journaux, mais elle devient, traitée par un poète tel que Paul Souchon, une tragédie émouvante, vraie de toutes ses attaches à la vie dans l'impressionnant et vaste décor de la nature. Sans doute, la lutte du devoir sur la passion peut paraître un rabachage, à certains, mais nous n'avons pas mieux et que cela s'intitule le *Réveil* ou la *Marche nuptiale* nous devons nous réjouir de ce lieu commun vieux comme le monde.

Il semble que le *Dieu Nouveau* marque une orientation plus décisive de la tragédie nouvelle. Nous ne sommes

plus ici en présence d'un conflit entre passions individuelles se heurtant invariablement au devoir. Le problème s'est élargi. L'intérêt ne se porte plus sur tel ou tel personnage car Apollon « Dieu de toutes les facultés créatrices de formes » synthétise en lui l'esprit antique, « apollonien » écrirait Nietzche, de l'imagination « rayonnante » en lutte avec la foi nouvelle du crucifié. En un mot, il y a duel entre deux principes. Nous assistons à l'envahissement du christianisme et à la défense dernière et héroïque du paganisme. Le sujet plus vaste met en contact deux religions s'excluant réciproquement. Paul Souchon a traité là son idée la plus chère. Cette tragédie est, en quelque sorte, l'histoire de sa vie, la défense de son idéal impossible et douloureusement interdit.

Le grand mérite de Paul Souchon est d'avoir fait de la beauté en dépit de la veulerie contemporaine, avec des moyens où beaucoup échouèrent lamentablement. Cependant, bien qu'il soit très difficile de se prononcer, il semble que le genre de ce poète dramatique ne corresponde pas exactement au besoin du drame moderne en vers. Sans doute, lorsqu'on a écrit *Phyllis* et le *Dieu Nouveau* on n'est pas sans avoir tenté un effort louable et glorieux. Mais Paul Souchon ne paraît pas assez soucieux de l'esthétique moderne. Je ne lui reprocherai pas d'avoir renié le vers libre encore que son affirmation à ce sujet soit trop catégorique. Nous tendons au vers libre en effet de toutes nos forces; il n'est rien qui ne nous en détourne. Du reste — sans vouloir réveiller les vieilles rancunes — prenons l'alexandrin de Hugo: la forme en est encore suffisamment pure pour ne point sembler provoquer l'indignation de M. Coppée. Pourtant le germe du vers libre se trouve déjà dans l'alexandrin de Hugo. L'alexandrin suppose une souplesse harmonieuse, continuelle et régulière. La coupe tripartite du vers, le rejet, les mille libertés et variantes dès lors permises encouragèrent au vers libre;

il n'y eut pas jusqu'à la rime, « ce bijou d'un sou », qui ne s'acheminat vers l'assonnance.

Si je reprochais quelque chose à Paul Souchon, ce ne serait pas d'avoir déclaré le vers libre « un compromis entre la prose et la poésie ». Je m'adresserais plutôt au genre dramatique que ce poète ressuscite aujourd'hui. Le romantisme — pour ne point parler d'époques plus récentes — n'a pas continué — conciliant ainsi tous les avis (j'omets l'inimitable Ponsard) — la tragédie misérablement abaissée de Voltaire et de Crébillon. Sur les ruines, odieuses à l'époque, de jeunes poètes établirent une nouvelle formule dramatique en correspondance directe avec leurs aspirations : ce fut l'origine du drame romantique en vers. Actuellement Paul Souchon paraît s'attacher à un genre passé, dans un but de rénovation. Sa *Phyllis* est une excellente tragédie, pleine de qualités sérieuses et marquant chez l'auteur un sens profond de la beauté et de l'harmonie qui le caractérise. Mais elle innove très peu malgré les acclamations de publics divers. Le *Dieu Nouveau* marquerait, davantage, de nécessité cette tentative : cependant M. Gasquet n'a-t-il pas déjà fait représenter au théâtre d'Orange son *Dionysos* « tragédie de la plus vaste envergure métaphysique ? »

« Il faut définitivement, dit M. Boissy, créer un drame qui ne soit ni la tragédie traditionnelle et religieuse, ni le drame romantique au lyrisme boursoufllé, mais qui sera le « drame français ». L'ordre et la fantaisie, la force et la grâce, la simplicité et la distinction, harmonieusement proportionnés sont les caractéristiques de ce genre naissant. Il instaure, selon une heureuse expression de M. Pierre Vierge, un théâtre d'action lyrique. Par lui le génie méditérranéen redevient directeur et réalise son principe éternel : l'idéalité vivante des formes parallèles à l'idéalisme des pensées ».

Je souhaite qu'un poète comme Paul Souchon se libère

de certains préjugés qui lui nuisent. Qu'il en arrive à se mettre en rapport plus étroit avec les tendances de son époque! Son œuvre est celle d'un créateur fécond, doué d'un grand amour de la vie. N'oublions pas que lui-même écrivit : « Le poète dramatique, le sujet étant donné, n'aura souci que d'en extraire toute la beauté. » Puisse cette beauté devenir celle de l'instant au lieu de se borner au type de la perfection antique, conditionnée par une esthétique déjà lointaine. « Nous pouvons être amoureux sincèrement d'un type de femme du passé, a dit en effet Jules Laforgue, Diane Chasseresse, l'Antiope, la Joconde... — mais telle grisette de Paris, telle jeune fille de salon, telle tête de Burne Jones, telle parisienne de Nittis, etc., la jeune fille d'Orphée, de Gustave Moreau — nous fera seule sangloter, nous remuera jusqu'au tréfond de nos entrailles, parce qu'elles sont les sœurs immédiates de notre éphémère, et cela avec son allure d'aujourd'hui, sa coiffure, sa toilette, son regard moderne ».

FRANCIS CARCO.



Vers

—

I

La plante que voici protège de l'orage,
Elle est grasse et trapue et pousse sur les toits
Regarde. L'heure est belle et le rosier sauvage
Est léger dans le soir et vit autant que toi.
Ne songes-tu jamais au familier mystère :
Autant que dans le jour le végétal est beau
Lorsque suivant la piste obscure de la terre
La loi de chaque jour te condamne au repos.
Contemple donc la plante et borne ton désir
A nier un instant les problèmes adverses.
Suit d'un œil amusé le ruisselant plaisir
De l'arrosoir sonore aux rapides averses.

II

Déjà l'air sent les foins. Vingt-trois mai. J'écoute
La soirée où frémit la pluie à grosses gouttes.
Je suis seul. La terre sent bon. On entend l'eau
Comme une fuite au loin de tout petits sabots.
La pêche d'or des soirs naissant d'une éclaircie
Semble prête à tomber dans l'humble prairie.
L'oiseau que chérissaient les poètes chagrins
Jette le long appel qu'ils inventaient divins
Et qui, coupant et gai, joyeux de ne plus être
Cher à leurs « longs pensers » *éclatent dans le hêtre.*
L'averse cesse. Oh nuit pleine de dieux païens,
J'entends fuir le vieux Pan que poursuivent des chiens.

PROSPER ROIDOT.



LE BEAU SOURIRE ET L'AIMABLE PHILOSOPHIE

—

Ne pas être Soi

—

En cette suave arrière-saison où le miel liquide du soleil découle amoureusement des arbres magnifiques, Quentin Fourmi, ayant une cravate rouge à lignes vertes, vint chez moi. Il avait très chaud, à cause de l'absorption de bières nombreuses et de l'écriture d'une préface pour un traité de psychologie. Il désira déguster un peu de Porto blanc, très sec, et fumer un gros cigare. Il s'assit dans un fauteuil assez confortable. De loin il admira, sur mon bureau, un cendrier en onyx orné de hannetons dorés dont les yeux étaient faits de cabochons d'émeraude. Il dit :

— L'art égyptien, délicieux et saugrenu, m'enchante. C'est un art profond et inutile. Il ressemble parfois, dans sa philosophie intime, à l'art japonais. J'aime l'inutilité des choses artistiques, car cette inutilité même leur confère

une grâce parfumée. — Votre Porto a un goût de bouchon, Anicet.

— C'est du 1864, Quentin. Excusez-le, Pierre, donnez donc une autre bouteille de Porto blanc, voulez-vous...

— Et vous, Anicet, vous ne buvez pas?

— Je ne bois plus que de l'eau de Vichy...

— Foutu estomac, dit Quentin.

Quentin Fourmi, chroniqueur et critique, but deux verres de vin portugais. Il dit languissamment :

— Moi, j'ai un bon estomac. Quand je bois trop, j'ai seulement mal à la tête. Je ne l'avoue pas et je dis que j'ai mal à l'estomac. Ainsi pourrait-on synthétiser les tendances neurasthéniques de l'homme moderne : il dit qu'il a mal à la tête quand il a mal à l'estomac.

Comme j'écrivais une lettre urgente à une petite amie qui avait failli se casser la gueule en motocyclette et qui me demandait de lui envoyer sur-le-champ la somme de six louis — pourquoi six, mon bon Seigneur! — je ne pris point garde au souci paradoxal de mon ami Quentin. Je m'appliquai longuement à la douleur des condoléances et à la grâce opportune d'un élégant refus. Quentin se tut lourdement. Quand j'eus cacheté ma lettre, il dit :

— Votre papier à lettres sent le white-rose. C'est une odeur libre.

— Libre?

— Oui. Un parfum employé par les femmes qui, ne se respectant point assez, respectent trop les hommes...

— Les font marcher!

— C'est la même chose. La femme dont l'existence se résume au désir monnayé des hommes respecte implicitement les hommes.

— Il ne faudrait point le lui dire, Quentin.

— Ni même le lui faire dire, Anicet.

Il ajouta d'une voix morose :

— Ne pas être soi, voilà le caractère d'aujourd'hui. Les

femmes du monde veulent avoir l'air de cocottes; et les femmes entretenues jouent à la femme du monde. C'est féroce et subtil. Les femmes du monde ont volé aux cocottes tous leurs amants...

— Et les cocottes?

— Les cocottes? Elles ont pris aux femmes du monde leurs gigolos.

— Alors?

— Alors, ça fait que les cocottes ont beaucoup plus d'amants qu'auparavant.

— Vous avez peut-être le caractère un peu chameau, Quentin.

— On me respecte, Anicet. Je viens d'assister, il y a quelques jours, au théâtre du Parc, à la première représentation d'une pièce nouvelle de M. Maurice Donnay : cette pièce s'appelle *Paraître*. Elle est énorme comme du Balzac et enfantine comme du Victor Hugo. Elle a une qualité que j'estime infiniment : ce n'est pas une pièce. C'est quatre petites histoires, dont la dernière est monstrueuse et folle. Mais elle possède un esprit singulièrement remarquable et fort. Un des personnages de la pièce — avez-vous observé, Anicet, combien Gorby, délicieux fantoche, exprimait adroitement l'esprit de ce censeur qu'est le Baron? — est placé là comme un juge souriant. Mais à mon sens, *Paraître* donne trop d'importance à ce travers de la société qui consiste à dépenser, pour satisfaire les calomnieuses inventions, — l'argent que l'on ne possède point. Il y a autre chose. Les hommes d'aujourd'hui veulent surtout intervertir leur état et leurs âges. Il n'est point un épicier qui ne veuille écrire des pièces et des romans; il n'est point un artiste qui ne veuille se sentir l'esprit d'affaires d'un boursier. Récemment je fus à Londres. Un acteur français très célèbre et assez vieux jouait, dans une pièce qui fut le plus gros succès théâtral de ces dix dernières années, le rôle d'un jeune premier. Il y fut lamentable. Et j'eus envie de

pleurer. Le mot d'Hamlet me revint à la mémoire, en ce pays shakespearien : *To be or not to be!* — A l'heure présente nous traduirions ces mots par : « Etre déjà et... être encore ! ». Les vieillards domptent de jeunes chevaux et séduisent des danseuses. Les jeunes gens ne font pas un pas sans être éreintés : ils prennent des fiacres. Et aussi ils donnent de l'argent à des femmes qui les trompent avec de jeunes vieux beaux. Ils aiment cela, car ainsi ils pensent se singulariser. Ne pas être soi est à un tel point la devise de tous qu'à l'heure présente on deviendrait original en étant ce que l'on est. C'est pourquoi, mon ami Anicet, vous écrivez des pages ironiques et vous buvez des eaux de Vichy.

ANICET LE NOIR.



A Celui qui viendra...

Mon cœur défaille en ma poitrine,
D'aimer, d'oublier, tour à tour,
Sans jamais trouver cet amour
Seul désirable, et qu'il devine...

Tu tardes longtemps, mon doux roi!
Dis, quel charme inconnu t'enchaîne;
Quels sentiers de joie ou de peine
Prends-tu donc pour venir à moi?

Si l'on t'a lié dans les roses,
Viens, car l'attrait de mon désir,
Malgré les harpes du plaisir,
Doit mettre un crêpe à toutes choses.

Si déjà le roc noir et brut
Saigne sous ton pèlerinage,
Pourquoi t'asseoir, perdant courage,
Au dernier jour, si près du but?

Oh! viens, le bleu remonte au large
Et le brouillard rose au pommier,
Si je n'ai plus mon cœur premier
Les maux d'hier l'ont fait plus large.

J'ai brisé l'orgueil qui fut mien
Sous les faux dieux que je délaisse,
Quel que fût l'hier de faiblesse
O cher Attendu, ne crains rien...

Jamais dans l'heure la plus tendre,
Par notre soir le plus doré,
Dans tes bras, je n'en parlerai :
J'ai trop souffert de trop apprendre...

Je ne chercherai pas pourquoi
Tu pâlis sous mes baisers mêmes.
Hors que je t'aime et que tu m'aimes
Je ne veux rien savoir de toi.

Je ne saurai plus rien du monde,
Si ce n'est que tous les vallons
Sont riants par où nous allons ;
Si ce n'est que la lune inonde

D'or vivant ton œil clair ou noir ;
Qu'une voix d'oiseau, dans la mousse,
Qui te plaît, me paraît plus douce
Que la voix des orgues, le soir.

O dernier vouloir de ma vie,
De quel amour je vais t'aimer,
De quels mots je vais te charmer,
Variant selon ton envie.

Comme j'écouterai, parmi
Les blés, ton silence où se pâme,
Plus chaude et plus proche, ton âme
A la fois de frère et d'ami.

Et s'il est vrai que le temps broie
Toute ivresse ou bien l'interrompt,
Que vienne alors à notre front
L'ennui vague tueur de joie.

S'il est vrai, que, telle au sol roux
Sur les lis défunts croît l'ivraie,
Après la ferveur seule vraie
Une autre puisse éclore en nous...

Qu'elle vienne, malgré l'absence
Et l'émoi d'un nouveau présent,
Dans notre cœur agonissant,
Telle une imperceptible essence

Que les lis au frêle contour
Versent en mourant dans le sable,
Restera du meilleur amour
La gratitude ineffaçable!

HÉLÈNE AVRIL.



Retour

Descendu des heureuses collines, je gravis l'escalier de mon administration. Un mois durant, son image a négligé de se rappeler à ma rêverie. Les murs me laissent passer avec la politesse qu'ils me doivent pour avoir en fin de compte mené à bien l'étranglement de mes chers horizons de-là-bas. Et les inscriptions des paliers mettent sans doute une ironie délicate à souhaiter d'être lues par moi qui suis — *in extremis* — un étranger.

Je monte. Un pauvre et doux rayon de soleil par terre a l'air de faire sa soumission et couche des barreaux d'ombre sur la pente ravagée de tristes, de vains torrents de pas. Cette cage d'escalier prend plaisir à me montrer une cer-

taine générosité spacieuse : oui, tout un vide qui ne me devrait pas donner méfiance. Je monte. Sans doute de terribles coups d'époussetoir récemment ont balayé la rampe, car les marches sont jonchées de grandes plumes. Sans doute... Ou bien... quel mystère? Est-ce que les péripéties se seraient déroulées là, d'un insoupçonné carnage?... De fabuleux oiseaux qui, à l'heure où les couloirs n'ont point de vie, à l'heure où les portes sont fermées, livreraient là sans qu'on le sût de désespérés combats et seraient vaincus finalement ?...

Mais ne nous arrêtons point. Je vais atteindre le but. Je me hâte pour en avoir fini plus tôt avec les accueils des choses. Peut-être des lambeaux d'air pur se débattent-ils encore au fond de ma gorge? Peut-être des coins de ciel bleu, tout arrachés, tentent-ils une dernière fois — au balancement de l'ascension — de se rejoindre dans le secret de mon regard?...

Et voici mon bureau. Il est à la fois tel que je l'ai quitté et différent de celui que j'allais revoir. Voici — férocement satisfait de recommencer à creuser son sillon dans ma vie quotidienne — le bruit, râcleur, de la chaise reculée pour m'asseoir à ma table. L'encrier que je heurte me regarde, narquois, de sa petite lumière qui flotte. En face de moi les quatre semaines passées sont lamentablement étendues aux dalles du calendrier. Quelle confrontation! Peut-être vais-je, comme un coupable, prendre mon front entre mes mains?... Je fixe stupidement le cordon de la sonnerie électrique qui serpente sur ma table parmi des paperasses et qui parodie, odieux, ma si douce rivière!...

Quelque chose d'inquiétant est dans l'air; de tous ces bureaux accôtés, comme d'officines étranges, filtrent — dirait-on — à travers les paillassons du seuil, les fumées d'une élaboration obscure .. Derrière des pas et des retombées de portes, des silences se font, où frissonnent clandestinement des choses entraînées... Ecoutez! Bourdon-

nant et sourd, de l'invisible chemine : rumeur subtile, au loin, de mer ou d'armée... C'est « elle », c'est « elle » dont glissent partout de nouveau les agissements louches; c'est « elle » qui tout alentour se reprend à multiplier sa présence à la fois frémissante et molle; « elle », la redoutable aux doigts minuscules, — la patiente petite poussière grise!...

Pour faire diversion, j'étends la main vers des registres. Et tout ausistôt il y a un nuage qui passe; et je perds cette façon aiguë de percevoir les choses, qui m'avait été laissée jusqu'à cet instant. Tout s'enveloppe d'un tourbillon morne et terreux. Ce que je lis m'embête prodigieusement. De temps en temps je lève les yeux. Mais tout de même mon attention est obligée de redescendre. Et je fais l'effort de prendre ma plume.

Alors... — je serais tenté de recourir à l'expédient d'une ligne de points, car ce qui se passe durant un certain temps tient du dévergondage : la pensée, déjà marquée d'infamie, commence à prendre quelque vague intérêt aux choses administratives; délibérément elle se prostitue. Et tout mon pauvre rêve est là qui s'acoquine.

De moment en moment, il est vrai, je revois ma rivière, là-bas, si bleue sous le soleil! Ou bien par les beaux soirs la lune toute ronde dans l'eau calme... Plouf! un tout petit poisson saute dans la lune... Je pousse un soupir. Je me secoue. Je me dis : demain, cela ira mieux...

Or depuis deux heures voilà que je me suis retrouvé bureaucrate, et mes regrets ont encore quelque dignité. Je viens d'ouvrir un carton; je l'ai forcé à me bailler au visage, avec la lippe idiote et comme baveuse de sa poignée pendante; et le commerce d'un gâteux m'a dégoûté. . J'ai hâte de m'en aller, de me recueillir au dehors. Avec force, j'exècre ces premières heures où tout m'est pénible! Et je les aime..., je les aime pour l'estime qu'un tout petit peu de temps à cause d'elles j'ose encore m'accorder à moi-même!. .

Et puis... et puis... il y a des collègues qui m'abordent, s'enquièrent, m'entretiennent de leur congé. Je dois parler, moi aussi. Ces pauvres heures de soleil, je commence à les voir de derrière ma table, à les voir avec un peu plus de calme s'allonger dans le passé.

Voici que les accessoires de nouveau se disposent à leurs places respectives. Timbres, cachets, tampon, grattoir, porte-plume, crayons, mouille-timbre, règle, sébille d'épingles hésitent moins sous mes gestes, ont reconnu mes mains.

J'observe du coin de l'œil leur manège malicieux, j'observe avec un peu d'indulgence, avec lucidité encore et philosophie déjà. Devant moi les tableaux en colonnes entrecroissent leurs fils pour tisser la toile où je me penche. Sur mon dos qui se voûte quelque chose de léger, de léger tombe doucement, — sans fin...

Et je constate — à la fois avec une grande tristesse et avec une sorte de jouissance perverse — qui va diminuant le désagrément profond qui, dans moi, était ma sauvegarde.

Mais il suffit, aujourd'hui : je me donne l'illusion de m'échapper. Dans l'escalier, trois plumes se dispersent. Oh ! quels fabuleux oiseaux livrent là, sans qu'on le sache, de désespérés combats ? Quels pauvres oiseaux fatalement vaincus ?...

Georges Périn.



Chroniques du Mois

—

LES ROMANS.

Monsieur et Madame Moloch, par Marcel Prévost. (Alphonse Lemerre, éditeur, Paris). — Le dernier roman de l'auteur des *Demi-Vierges* et de *La Princesse d'Erminge* a eu, comme on dit, un « beau départ » Je me méfie énormément des livres qui ont un beau départ : ils ont souvent un mauvais parcours et ne figurent point à l'arrivée, si l'on veut bien me passer ces termes importuns. Et, encore que le

talent de Marcel Prévost soit l'un de ceux que je prise le plus, à cause de sa probité, de son élévation et de sa sagesse, je n'ai pu me garder d'une certaine hostilité en commençant la lecture de *Monsieur et Madame Moloch*. Je me hâte de regretter ces mauvaises dispositions primitives, que j'impute à ce fâcheux esprit d'ironie moderne, à cet esprit qui nous fait refuser de voir une corrélation entre les grandes causes et les grands effets et qui nous en montre au contraire entre les causes menues et les effets énormes, comme entre les causes magnifiques et les effets ratatinés. D'ailleurs l'admiration raisonnée est meilleure que l'admiration impulsive et surtout que l'admiration moutonnière. C'est pourquoi j'aime à dire ici la sincérité profonde de mon admiration pour la dernière œuvre de Marcel Prévost.

Ce n'est point, à proprement parler, un roman, si l'on veut que le roman soit romanesque, souci inférieur et inutile à mon sens. Dans différents romans que j'ai lus récemment j'ai remarqué que les péripéties d'une aventure ou d'un mouvement quelconques étaient toujours ce qu'il y avait de moins bon. J'ai d'ailleurs eu l'occasion dans ma chronique du mois dernier de faire cette observation sur l'évolution du roman moderne, que je crois sérieusement ne plus devoir être romanesque. Il me paraît donc que *Monsieur et Madame Moloch*, tout d'abord est un vrai roman moderne, où le souci des caractères, du milieu et des sentiments n'est pas diminué par l'enchevêtrement des aventures inattendues. Dans l'œuvre de Marcel Prévost il se pose un problème plus hautain, plus grave, plus absorbant qu'un simple conflit de caractères ou qu'un heurt de sentiments : le problème passionnant de l'antagonisme des races. Et l'écrivain a envisagé cet antagonisme non seulement au point de vue matériel des circonstances extérieures, mais aussi, et surtout, au point de vue plus élevé de la compréhension sentimentale. En conséquence il a traité là le sujet le plus passionnant qui se puisse imaginer, le plus navrant et le plus douloureux aussi, parce que, si nous déplorons de voir les étrangers vivre et aller autrement que nous, nous déplorons surtout de les savoir comprendre et souffrir d'une façon qui n'est point nôtre. Et c'est là le mérite de ce livre, d'avoir, avec une admirable clarté, exposé ce cas fatal et, malheureusement, presque nécessaire, de l'impossibilité de la fraternité universelle. Le sol, l'histoire, les tendances intimes, tout cela forme chez chaque peuple, dans le cœur de chaque race, comme un obstacle énorme et infranchissable que les rhétoriques les plus subtiles ne parviendront point à renverser ni à contourner. Si sages, si réservés, si ennemis des dissentiments que soient les peuples, rien néanmoins n'arrivera, à un moment donné d'effervescence et de paroxysme, à leur faire renier leurs tendances ancestrales; quand il s'agit d'un conflit patrial, rien n'empêchera l'homme le plus pondéré de s'entretuer avec son frère, l'homme. Sans doute, au point de vue de l'humanité, il y a quelque douleur à contempler cela. Mais il ne faut point non plus exagérer les utopies philosophiques et prendre la chimère pour la réalité. La bonne entente absolue n'existera jamais : matériellement parlant elle est impossible. D'ailleurs ce n'est point parce que la bonne entente n'existe pas que la guerre doit survenir. Et cela ressort très clairement du livre de Marcel Prévost.

Certes l'écrivain y professe pour sa belle patrie française un enthousiasme et une admiration véhéments. Mais ses sentiments ne sont pas basés sur le manque de clairvoyance ni sur l'injustice. Que par moments la joie d'aimer la France l'entraîne à l'exalter, cela n'a rien pour nous déplaire : serait-on patriote si l'on n'était un peu chauvin? D'ailleurs Marcel Prévost a montré dans l'exaltation même de ses sentiments un tel tact, un tel souci de mesure, une telle adresse à concilier le pour et le contre, que l'on ne peut guère arriver, pour peu que,comme moi, l'on ait des tendances fortement latines, à ne pas se laisser convaincre. Et certes un étranger, un étranger dont la race se rapproche, jusqu'à se confondre avec elle, de la race de l'écrivain français, jugera avec contentement, mais sans partialité.

Artiste et psychologue, Marcel Prévost a considéré le problème et le conflit au point de vue artistique et psychologique. Le point de vue matériel semble un peu dépendre des deux autres. Et cela fait qu'il n'est point blessant. Mais considérons l'intrigue, une intrigue fort simple, comme il le fallait d'ailleurs, pour que la progression des sentiments ne fût pas arrêtée par des accidents violents ou dérisoires.

La petite, toute petite principauté de Rothberg, fait partie de l'empire allemand, mais a conservé une sorte d'autonomie qui lui permet notamment d'avoir son timbre poste à elle et une garnison composée uniquement de Rothbergeois. Le prince Otto et sa femme la princesse Else gouvernent la principauté : le prince veut se donner la morgue et l'aspect rogue de son impérial suzerain et affecte des allures prussiennes. Cependant il tient jalousement à l'autonomie de son petit pays. Else est une Allemande sentimentale, dont le cœur a cette tendresse bleue et romantique des femmes de son pays et qui joint à cette sentimentalité, bizarrement, le respect inné de son propre prestige et de la supériorité de sa caste sur les autres hommes. Les princes ont un fils, Max, dont le professeur français est Louis Dubert. C'est ce dernier que Marcel Prévost charge de nous faire ses confidences sur l'Allemagne. Louis Dubert, descendant d'une famille de la bonne bourgeoisie française, a reçu une éducation qui lui permet de juger hautement et sainement. Très exactement il synthétise l'esprit de bon-sens du Français, comme le prince Otto et la princesse Else synthétisent l'esprit d'autorité de l'Allemand, — Français et Allemand étant pris dans le sens de peuple français et peuple allemand, dans la moyenne de leurs aspirations respectives. Depuis qu'il est à la Cour, où on le considère plus comme un ami que comme un serviteur, Louis Dubert a noué un commencement d'intrigue avec la princesse Else. Rien de définitif ne s'est passé entre eux. La princesse, fortement délaissée par son mari qui a des aventures, aime très sincèrement Louis Dubert ; et ce dernier aime aussi sa souveraine, mais d'un amour plus lointain, plus détaché, l'amour d'un homme de vingt-six ans qui n'a pas encore laissé les lambeaux de son cœur aux ronces des routes passionnelles. C'est entre ces deux personnages que le conflit va naître. Et remarquez combien sont bien choisis conflit et personnages ! C'est un conflit d'amour léger, idéal, qui n'a encore rien de l'exubérante folie charnelle ; c'est l'amour au fond du parc, en promenades sous le soleil ou

par le brouillard; l'amour en conversations, en rapprochements de sensibilité morale. Et il existe entre deux êtres qui ont chacun le caractère de leur race, mais ce caractère un peu atténué, de manière à n'être point, à ne devenir point, au moins, la caricature de soi-même. Prendre un Allemand et une Française eût été facile; mais le conflit ne pouvait sagement se dénouer, car chacun eût possédé le maximum de sa personnalité, l'Allemand entier et autoritaire, la Française peut-être un peu trop mousseuse et frivole. Point de cela, ici : une Allemande poétique, sentimentale, d'éducation raffinée; un Français un peu sceptique, mais non tout à fait dépourvu d'enthousiasme, élégant, aimable, un peu philosophe aussi. Entre ces deux êtres, un amour naissant. Si, à cause d'un conflit, d'un antagonisme de race, ces deux êtres, qui ont tout pour pouvoir se rapprocher, ne se rapprochent pas, il sera prouvé probablement que leurs races, elles non plus, ne peuvent se rapprocher. C'est un raisonnement *a fortiori*. Et en effet c'est ce qui se produit : la passion est arrivée à son paroxysme entre Else et le professeur. La princesse veut fuir avec lui : elle abandonnera tout, son fils, son mari. Mais Louis Dubert sent qu'elle ne pourra jamais ne pas être une princesse, ne point porter en ses veines ce besoin d'autorité qui vit dans l'âme allemande. Elle sera pour lui non une compagne, non la douce associée de sa vie, mais la femme, qui à chaque minute, consciemment ou inconsciemment lui rappellera la faveur qu'elle lui a faite en se livrant à lui, plébéien, — elle, princesse royale. Et alors, très simplement, très tranquillement, mais aussi avec cette douce mélancolie des choses inutiles qui ne seront jamais, se termine cette idylle à peine ébauchée. Le professeur écrit à la princesse qu'il devait retrouver dans une petite ville assez proche de là. Il lui explique les raisons pour lesquelles il ne veut pas de cet amour qui le mettrait, lui, dans l'infamante et abjecte situation d'un percepteur enlevé par une princesse — nous, Belges, nous avons le triste privilège d'avoir eu un monsieur Giron! — et qui mettrait cette princesse dans l'alternative impossible de vivre modestement. Tels ne sont point, à vrai dire, les principaux motifs qu'invoque le professeur : il résume surtout dans sa lettre — cette lettre est un chef-d'œuvre d'écriture, d'élégante sentimentalité, de vérité, de tact et de poésie — ce qui fait la base du roman, l'antagonisme des races.

A vrai dire, Louis Dubert, qui a le caractère essentiellement français, a les défauts de ce caractère; il eût été maladroit de le montrer n'en possédant que les qualités. Il est faible et indécis. Il lui fallait autre chose que soi-même pour le contraindre à être raisonnable.

Cet «autre chose», c'est Gritte. Gritte, la petite sœur de quatorze ans, la vraie petite Française simple, naturelle, aimante, spirituelle, délicieuse et ravissante, portant en elle toutes ces qualités exquises qui font de la femme française, la femme, la vraie femme, la seule. Elle est la poésie charmante de ce livre, dont deux autres personnes — que je vous présenterai — sont la philosophie. Elle est un peu de la France charmante et légère, qui vient en ce lourd et cossu pays d'Allemagne, réveiller et enchanter le cœur de Louis Dubert (Louis Dubert est le frère de Gritte.) Elle rappelle au professeur sa patrie

aimable et lointaine; elle lui fait comprendre ce qu'il y a en France de beauté, de force, de charme; et combien tout cela est supérieur à l'attitude empesée que prennent les corps et les esprits dans ce très beau et très loyal pays d'Allemagne, où le « prussianisme » de Bismarck et les tendances autocratiques de ses successeurs ont détruit la sagesse pondérée et l'instructive philosophie.

Gritte est une bonne petite créature, profonde et ironique, grave et jolie. Le récit effleuré de son attachement au jeune prince Max — garçon séduisant par son âme presque chevaleresque que tue un vaste imbécile de précepteur militaire prussien — est une merveille de délicatesse: Gritte éprise du prince Max, qui, au commencement s'est montré vis-à-vis d'elle timide et juvénilement aimant, — se détache de lui — encore une fois l'autorité funeste de la domination — lorsqu'il tente, par violence, de lui dérober un baiser. Je voudrais vous parler longuement de Gritte, parce que cela me serait une fraîcheur: il y a si longtemps que je n'ai rencontré dans la littérature française une véridique figure de vraie jeune fille: tantôt se sont des « petites rosses »; et puis ce sont des mièvres poupées, inexistantes: Gritte est une vraie jeune fille française — une vraie jeune fille belge aussi, si Marcel Prévost veut bien me permettre...

Il y a dans ce livre des coins délicieux de description. Dans cette chronique forcément trop restreinte — j'espère pouvoir bientôt parler très longuement de Marcel Prévost et de son œuvre, mais je ne le puis ici à cause du cadre restreint du *Thyrse* — je voudrais vous citer tant de passages qui m'ont enchanté. Je voudrais vous montrer l'adresse impeccable du style de Marcel Prévost, qui, tout en maniant l'ironie avec une subtile compréhension, ne s'en sert tout de même que pour que ses affirmations n'aient point un air dogmatique et par conséquent s'imposent davantage à l'attention. Tout de même je me permets de citer un court passage qui m'a frappé particulièrement par son ingéniosité: on verra l'image drôle qu'il y a dans ce symbole des oies. Voici :

— C'est un joli village, dit Gritte en flairant de ses narines roses l'odeur des haricots fleuris. Il est un peu sale, mais cela le rend plus pittoresque. Seulement, où sont les gens du village? Nous ne rencontrons que des oies.

Le village, en effet semblait désert. La moisson retenait tout le monde aux champs. Les oies, qui formaient en temps ordinaire, la majeure partie de la population, régnaient dans les rues et les jardins. On les voyait cheminer par compagnies, qui tantôt passaient gravement l'une à côté de l'autre, sans vouloir se connaître, tantôt s'arrêtaient pour faire, de société à société, un bout de conversation On en voyait aussi qui rendaient des visites d'un jardin à l'autre et que les oies visitées recevaient avec mille démonstrations amicales. Quelques-unes erraient à l'écart, comme mises à l'index par la bonne compagnie des oies de Rothberg.

— Elles sont très élégantes, me fit observer Gritte. La plupart sont tout habillées de blanc, à la mode des toilettes de Paris D'autres ont un petit châle de plumage gris jeté négligemment, en pointe, sur leur dos blanc.

Des bandes de jeunes oies minces, immaculées, nous séduisaient par leur tenue modeste : telles des jeunes filles de province bien élevées, très honnêtes,

mais peu spirituelles et nullement instruites de la vie. De loin les surveillaient certaines oies matrones, lourdes, empâtées, l'allure méfiante.

Un peu avant d'atteindre le pont de pierres chenues jeté sur la Rotha, les maisonnettes de torchis et d'ardoises s'écartent et laissent vide un espace irrégulier décoré du nom de Gross Platz. Là encore, nul habitant; mais nous y trouvons rassemblé un véritable congrès d'oies. Une à une elles remontaient du lit de la Rotha, où elles avaient été boire Nous nous divertissions à regarder celles qui, gravement, se grattaient les narines de leur pied palmé, quand soudain un silence de mauvais augure engourdit l'assemblée, jusque là doucement gloussante; puis toutes, comme à un mot d'ordre, dressèrent leur long col, ouvrirent leur bec jaune creusé de comiques entailles, et tendues vers nous, hostiles, menaçantes, firent entendre le plus violent, le plus affreux, le plus injurieux des grincements. Certaines, singulièrement hardies, s'avançaient à notre rencontre mais nous sentions bien qu'elles ne nous toucheraient pas Leur colère semblait factice. Elles manifestaient. Elles bluffaient On eut dit qu'elles obéissaient à un mot d'ordre. En les entendant je ne pus m'empêcher de penser à la Strassburger Post *et à la* Kœlnische Zeitung.

Je crus devoir leur adresser une harangue.

— Oies d'Allemagne, leur dis-je, avez-vous donc, vous aussi, reçu la consigne, et reconnaissez-vous que nous sommes des Français? Oies d'Allemagne, rassurez-vous, et surtout taisez-vous. On vous trompe sur nos intentions. Nous ne venons pas vous disputer votre pitance, manger vos fèves et vos pommes de terre, ni vous empêcher de pondre vos œufs sur ce nouveau territoire. Fermez vos becs jaunes; ils sont laids, ainsi ouverts, et font entendre d'insupportables croassements. . Reprenez vos labeurs et vos jeux, oies d'Allemagne. Ces deux Français qui passent ne vous veulent aucun mal.

Est-ce délicieux! Et si ingénieusement, si subtilement symbolique! Il n'y a pas un mot qui ne soit une intention... — Et rappelez-vous la récente affaire du Maroc...

Très bien. Mais M. et Mme Moloch, dans tout cela? Voilà: ce sont des personnages épisodiques, qui, en quelque sorte dominent tout le livre. M. Moloch est un pseudonyme trouvé par Gritte pour M. le professeur de chimie Zimmerman, de l'Université d'Iéna. Un des personnages du roman — Herr Graus, un pompeux et sournois imbécile — a gratifié le professeur du nom emphatique de « dynamologue ». Et Gritte — dont l'esprit français est prompt au calembour — a appelé le professeur « Monsieur Moloch » C'est drôle, ingénieux et profond. Car M. et Mme Moloch résument en réalité toute la vraie force de l'Allemagne. Moloch, au sens éthymologique, veut dire roi. Et c'est bien cela. Le professeur Zimmerman — auquel Marcel Prévost a prêté l'extérieur physique du grand Henrik Ibsen — est le type du savant allemand, un peu utopiste sans doute dans ses idées de fraternité universelle, mais combien plus sympathique, plus utilement convaincu que l'utopiste de la force et de la violence. Il est l'homme des problèmes chimiques, mais aussi l'humain aimant ses semblables, l'humain de la sagesse et de la bonté. Jadis il fut, à cause de ses idées considérées comme subversives, expulsé de la principauté de Rothberg.

Puis il y fut admis à nouveau. Dans une fête — le maladroit anniversaire de Sedan — on inaugure un monument au néfaste malhonnête génie que fut Bismarck. A cette occasion le professeur Zimmerman fait un discours enflammé où il répudie l'impérialisme. Et ce discours est très beau, très vrai, très profond. Il synthétise la vérité des esprits sages et pondérés et montre où est l'exacte compréhension des rapports entre les races Par suite d'un attentat à la dynamite dont on le croit coupable, Zimmerman est emprisonné : la réception, par lui, de ses disciples dans la prison, est admirable et rappelle Socrate.

Tout cela je vous le raconte bien mal et d'une façon fort décousue. Il faudrait dire tant de choses! Je note seulement pour finir combien le professeur Zimmerman est le type de l'homme qui a fait la grandeur de l'Allemagne, bien plus que tous les Bismarck et les von Bülow de la terre. Ce brave Moloch, qui a inventé un explosif terrible, capable de causer les ravages les plus épouvantables, n'a jamais voulu, par raison humanitaire, livrer le secret de cet explosif. Et détail charmant, combien ingénu et vrai il a appelé cet explosif la « cécilite », à cause du prénom de sa femme Cécile ! Car dans tout grand savant il reste de l'enfant.

Mme Moloch, elle aussi, est la synthèse du caractère de la vraie Allemande, bonne épouse, dévouée aux idées et à l'amour de son mari. Et ces deux figures sont du plus pur classicisme

Je souhaite avoir par ces notes donné envie de lire un livre que j'ai fort mal présenté. Je m'en excuse. Mon admiration sincère pour l'œuvre magnifique de Marcel Prévost me fera pardonner ma maladresse à vous en parler.

—

Les Contes de la Hulotte, par M. Georges Rency (Bruxelles, *Association des Ecrivains belges.*) — M. Georges Rency est à coup sûr un des écrivains belges les plus intéressants de la jeune génération. Il possède un talent sérieux et une probité littéraire qui l'ont toujours fait respecter, même de ceux-là que ses idées très ardemment arrêtées heurtaient et rudoyaient. Jamais il n'a hésité à avoir des opinions marquées ; jamais il n'a reculé dans la défense de ces opinions. Il combat énergiquement pour ceux dont il goûte l'œuvre et le talent ; impitoyablement il démolit ceux dont les manifestations artistiques lui déplaisent. Il est plein d'une franchise très belle et très junévile qui séduit, entraîne, persuade. Et souvent il a dit de très bonnes choses, que d'autres pensaient comme lui, mais n'osaient pas dire. C'est pourquoi il est considéré à l'heure actuelle comme un critique de premier ordre, de par sa loyauté et de par la perspicacité, rarement en défaut, de son jugement. Les devoirs de la bataille, de la lutte enthousiaste pour la beauté des idées, empêchent malheureusement trop souvent l'œuvre personnelle. Et c'est grand dommage. Parfois même vaudrait-il mieux défendre l'art en produisant soi-même des œuvres artistiques qu'en louant ou en méprisant les œuvres des autres: les panégyriques et les pamphlets sont souvent inutiles, car la foule arrive fatalement l'un ou l'autre jour à la justice de l'admiration. Sans doute convient-il que l'on défende ses convictions artistiques et il faut ici rendre un juste

hommage au remarquable directeur du *Samedi*, qui, avec une belle fougue, défend depuis longtemps contre l'injustice, le mépris et l'oubli, les monuments de notre littérature nationale. Mais cela ne doit point nous empêcher de déplorer la non-production de ceux en qui nous sentons vivre et vibrer un très noble et très hautain talent Je déplore cette apparente inertie de M. Georges Rency, non pour lui en faire un grief — puisqu'avec un absolu désintéressement il défend l'œuvre et l'intérêt de ses pairs, — mais pour montrer la ferme conviction que j'ai du beau talent de Georges Rency. Heureusement le critique de l'*Art moderne* déploie une activité remarquable : il ne s'endort point sur ses lauriers. Depuis une année environ il semble s'être réveillé d'une sorte de somnolence — bien peu réelle, croyez-le — et a manifesté les efforts de son activité par de nombreuses œuvres dont certaines sont de premier ordre.

En dehors de ses travaux de journaliste, de ses beaux articles de critique et de polémique, M. Georges Rency a publié quatre volumes : *Vie*, poèmes ; *Les Heures harmonieuses ; Madeleine;* et l'*Aïeule*. Ces deux derniers sont de fort captivants romans. Voici maintenant un recueil de nouvelles : *Les Contes de la Hulotte*. Sous ce titre amusant le jeune écrivain a rassemblé de courtes histoires. Dans chacune d'elles il s'est efforcé de synthétiser une passion — c'est la haine, c'est l'amour, c'est l'avarice — en la rapportant exactement au milieu dans lequel vivent, s'agitent, souffrent et se réjouissent les personnages qu'il met en scène. Chacune de ses nouvelles est comme le raccourci d'un roman : car M. Georges Rency a comme souci constant de rassembler ses sujets, de les réduire le plus possible, de concentrer l'action en quelques lignes. Il ne prend des caractères que les arêtes vives, les étincelles, les endroits aigus où se pose la vie. Il y a dans les *Contes de la Hulotte* telles pages qui sont du vrai Maupassant. Et point au détriment d'une très sûre originalité, soyez-en certains.

L'Innocent nous montre une histoire de meurtre : c'est un fils qui tue son père ivrogne pour sauver les jours de sa mère. Et l'on sent peser sur l'âme humaine le poids angoissant de la destinée. — *Un Ménage d'Employé* nous raconte les aspirations restreintes et ridicules d'un jeune homme et d'une jeune femme qui ont chacun une vision différente, également fausse d'ailleurs, de la vie. — *Fée Madelonne*, qui, à mon sens — ce n'est peut-être pas l'avis de M. Georges Rency — est la perle du recueil, nous montre l'état d'âme d'une jolie fillette dont la mère est morte et dont le père souffre atrocement de ce déchirement. Il y a dans cette nouvelle une compréhension étonnante de l'ironie de la vie, une habilité vraiment captivante, à montrer le contraste entre nos âmes douloureuses et la nature exubérante : c'est de tout premier ordre. — *Le Petit Fleuriste*, nous montre la féroce injustice de la calomnie sournoise. *Le Séminariste*, nous explique à quel point l'inertie de pensée, à cause de l'ambiance d'un milieu étroit, a de dangers pour l'âme et pour l'esprit Il y a aussi *l'Homme libre*, satire violente d'un philosophe hâbleur qui admet certaines idées grandiloquentes de régénérescence sociale, pourvu que ces idées n'apportent aucun trouble dans sa vie stagnante de bourgeois étriqué. Et

encore *Le Paysan*, et *Le Juge*, et *Le Bon Dieu de Plainevaux*, où, comme dirait Liebrecht, *on sent palpiter la hideur de l'inceste*. — Tout cela vraiment est bien pensé, très solidement établi, écrit dans une langue parfaitement claire et suffisamment originale.

Qu'il me soit, au sujet de M. Georges Rency, permis de formuler un vœu : un vœu cela ne doit point étonner le secrétaire de l'Association des écrivains belges... — Hé bien ! voici : je voudrais que M. Georges Rency nous donne bien vite un roman, un gros roman très complet. Son beau talent,me semble-t-il, s'épanouirait dans un genre qui est absolument sien ; il a maintenant la maturité et toutes les qualités qu'il faut pour donner une œuvre définitive. Une œuvre pareille sera, je crois, très belle. Et un écrivain de talent *doit* avoir le temps.

—

Les Soucis des derniers Soirs, par M Louis Dumont-Wilden (Bruxelles, Editions de la *Belgique artistique et littéraire*). — Je goûte tout particulièrement le subtil et ingénieux esprit de M. Louis Dumont-Wilden Il est philosophique sans emphase et ironique sans sécheresse. Il possède une réelle facilité réceptive et le verbe est son docile instrument : il n'en faut point davantage pour que M. Dumont-Wilden soit un fort bel écrivain. Rarement il parcourt le domaine de la littérature pure. Il préfère le jardin épineux des revendications sociales, des problèmes métaphysiques, des inconnus troublants. C'est un écrivain un peu inquiet qui semble perpétuellement à la recherche de lui-même en tant qu'être unique et en tant que participant à la vie sociale. Il est celui qui ne sera jamais satisfait, le très probe et très laborieux contemplateur des inconnus mystérieux qui font le passé, le présent, l'avenir. Avec un louable zèle il s'efforce à la recherche du bonheur universel ; il s'y efforce non pas seulement pour la satisfaction de son esprit, mais aussi pour la satisfaction de son cœur : car, ne vous y trompez point, cet ironiste est tendre et fraternel ; il porte en lui le désespoir de tous ceux qui souffrent sans le mériter. Il est comme un doux socialiste, un peu utopiste sans doute — puisque c'est le sort de ceux qui pensent à l'idéal — mais à coup sûr d'une sincérité que l'on voit claire comme du cristal. Je l'estime et je l'aime infiniment parce qu'il apporte à son labeur une conscience, une activité, une variété tout à fait étonnantes. Quelquefois, en dehors de sa tâche lourde de critique, de polémiste, de sociologue, il trouve un peu de temps pour écrire un livre : dans ce livre on retrouve de la critique, de la polémique, de la sociologie On y trouve aussi de vrais et remarquables qualités de style, de clarté, de précision. Car c'est là un artiste possédant à fond le maniement de ce délicat instrument qu'est la langue française. Je crois que peu d'écrivains belges la possèdent aussi bien que lui. Et ce m'est personnellement une grande joie, parce que, si grand que soit le talent inventif d'une œuvre de littérature, je ne puis jamais me résoudre à admettre qu'un écrivain ignore la langue dans laquelle il écrit Cela arrive malheureusement tous les jours, en Belgique : le souci de la grammaire et de la syntaxe ne harcèle point toujours assez nos écrivains nationaux et je sais telles revues littéraires batailleuses et juvéniles, dont les polémiques, écrites en un dialecte

saugrenu, ne vont pas sans exciter la douce hilarité de ceux qu'elles tentent de convaincre. M. Louis Dumont-Wilden, écrivain belge d'expression française, connaît la langue française. C'est une très grande qualité; et elle a ce mérite de faire apprécier mieux les autres et essentielles qualités d'un artiste.

Les Soucis des derniers Soirs forme un volume de dialogues. Ce que l'auteur estime être ces soucis, c'est, ainsi qu'il nous l'expose lui-même en une courte, décisive et amusante préface, le souci des grands sentiments éprouvés par l'âme, des idées emmagasinées par le cerveau, sentiments et idées dont la tradition se meurt à l'époque actuelle. Dans le désagrégement de la société les écoles philosophiques et religieuses sont ébranlées par les remous tumultueux d'une vie nouvelle qui éclate, roule et bondit. Les transformations sociales bousculent et renversent ce qui sembla toujours être le rempart de l'honnêteté et de la conscience. M. Louis Dumont-Wilden s'empresse de nous dire qu'il ne prend point parti dans la question : il s'ingénie simplement à nous montrer un état d'âme à un moment donné, à nous faire comprendre la station intellectuelle d'un esprit, sans nous vouloir prouver le tort ou la raison. Bien entendu un écrivain personnel comme Dumont-Wilden ne peut rester impassible devant des pensées de si large envergure. Néanmoins, avec discrétion, il s'efface le plus qu'il peut : c'est entre les lignes qu'il faut lire pour trouver la conclusion ou, si l'on veut, la moralité de son œuvre; et cette moralité est séduisante. Le changement des mœurs, des conditions de vie psychologique et matérielle, amène l'évolution fatale des consciences : chaque civilisation eut une religion, une justice, une sagesse adéquate au temps où elle exista. La croyance en Dieu par exemple s'est modifiée d'après le tempérament des races et des époques, sinon même des climats et des cieux. L'invention d'une nouvelle religion a toujours résulté d'aspirations nouvelles dans l'essor intellectuel des peuples : on a la religion que l'on s'est faite. Evidemment, au point de vue philosophique, cette thèse est discutable et, pour ma modeste part, je n'en suis point partisan. Mais en me plaçant au point de vue purement spéculatif, il est certain qu'elle est extrêmement intéressante et basée sur des argument souvent fort ingénieux. Voilà un point de vue dans le volume de M. Dumont-Wilden. Il faudrait que la place et le temps me permissent d'exposer longuement et largement toutes les idées émises dans ces quatre dialogues, et dont la moindre pourrait sans doute donner lieu à la discussion la plus fructueusement utile. Ce n'est pas là le moindre mérite de ce volume : il est bourré d'idées curieuses, sinon toujours neuves, au moins souvent renouvelées avec esprit. Dans le premier dialogue intitulé *Le Mystère des Rois*, l'auteur nous montre la religion catholique à sa première origine, la naissance de Jésus. Il s'efforce à la ramener à un événement ordinaire et surtout, je crois, par les réflexions qu'émet le philosophe Hypponicos, à nous montrer qu'aux temps actuels il se produit aussi des événements dont le principe est important encore qu'il passe inaperçu. Dans *Les Masques* nous voyons que l'image formée par nous d'une vie future, dans telle ou telle condition, est toujours aussi utopique, notre conception de la

vie future provenant uniquement de notre conception de la vie présente. Dans *Les Marchands en France* s'établit, à propos de l'affaire Dreyfus, une discussion au sujet de l'évolution politique, sociale, économique et patriale. Dans *Les Grandes Espérances* nous est prouvé que sans doute des changements surviendront dans la société, mais qu'en somme elle restera toujours ce qu'elle est sans que rien y puisse rien changer. L'évolution politique provient de la force matérielle d'une classe d'hommes dans la société. Le tout est de prévoir quelle sera cette classe d'hommes.

Tels sont : souci religieux, souci idéaliste, souci politique, souci économique, les soucis des derniers soirs. Je regrette de ne pouvoir m'étendre davantage sur un livre d'un si puissant intérêt. J'ai tâché seulement, très simplement, de montrer l'abondante récolte de pensées que l'on peut faire dans le dernier livre du sentencieux, intéressant et remarquable écrivain qu'est Louis Dumont-Wilden.

F. Charles Morisseaux.

Accusé de réception :

L'Inconnu tragique, par M. Georges Virrès; *l'Héroïsme quotidien*, par M. Léon Wéry; *Petit Lourdes*, par M. Albert Renard.

—

L'HISTOIRE

Le Roman de Ganelon, par Phileas Lebesgue (Paris, E. Sansot.) — Ceci est-il vraiment un livre d'histoire et n'est-ce pas plutôt un roman? Le titre semblerait l'impliquer : « Un conte de veillée que des lettrés et des poètes modernes pourraient entendre sans s'y déplaire, tel nous avons voulu faire *Le Roman de Ganelon.* » Voilà ce que l'auteur déclare dans les notes liminaires de son livre et assurément cet aveu est trop modeste. Au sens strict de l'œuvre, ce livre représente un curieux effort de reconstitution légendaire. Il est entendu que l'épopée poétique est désormais impossible. Notre époque n'a plus la naïveté et la sincérité nécessaire pour entendre l'épopée. A peine les fragments épiques de *La Légende des Siècles* et des *Poèmes Barbares* sont-ils tolérables, grâce au prestige du verbe des maîtres. Mais notre esprit, avide de sonder les ténèbres du passé jusqu'aux époques lointaines de la légende, demande sa satisfaction à des romans épiques dont les *Martyrs* de Chateaubriand sont parmi les premiers et le *Tristan et Yseult* de Joseph Bédier parmi les plus récents et les plus justement célèbres. C'est bien à ce dernier genre que se rattache *Le Roman de Ganelon*. Reprenant le thème des légendes du cycle Breton dont Roland, paladin des marches de Bretagne, fut le héros, Phileas Lebesgue nous conte l'histoire de ce Ganelon qui dans *la Chanson* joue le rôle de traître et va livrer aux Sarrasins le secret de la marche des armées de l'empereur « Karloman à la barbe fleurie » et qui fut cause du massacre dans les gorges de Roncevaux de Roland, d'Olivier et des autres preux chevaliers Ceci est une autre épopée à côté de la grande épopée, c'est la narration d'aventures peut être moins épiques mais assurément plus humaines. Il y a dans ce livre une très réelle et très forte analyse psychologique. Ganelon ainsi présenté est un

caractère étrange; c'est celui dont L. Gautier dans son livre sur les *Epopées Françaises* (*) a pu dire : « Ganelon, c'est le traître, mais non pas le traître-né, le traître-formule de nos derniers romans, le traître forcé et à perpétuité; non, c'est l'homme tombé, qui a été d'abord courageux et loyal et que les passions ont, un jour, terrassé. » Ces passions sont celles à qui tous les hommes furent et sont encore en proie et le héros du *Roman de Ganelon* est le plus souvent un être humain, non pas un héros fictif et légendaire uniquement. C'est là ce qu'il y a de vrai et de beau dans le livre de Phileas Lebesgue et cette œuvre trahit les remarquables qualités de son auteur qui est un modeste dont la haute valeur d'écrivain, de poète, de romancier, d'historien et de philologue est absolument trop ignorée dans notre pays. Dernièrement il publiait un livre dont nous parlerons prochainement, *L'Au-delà des grammaires,* qui est un remarquable ouvrage de philologie comparée, aussi curieux que le livre célèbre de James Darmesteter sur *La Vie des Mots.* Nous aimons dans les œuvres de ce consciencieux écrivain qui s'appelle Phileas Lebesgue le souci d'art élevé qui en ennoblit la pensée et en fait la valeur. Son *Roman de Ganelon* est une œuvre très belle. Nous le disons simplement et nous souhaitons que ce qualificatif, dont on a tant mesusé pour de mauvais livres, soit pris ici dans son sens le plus vrai et le meilleur.

—

La Furie Espagnole (*Mémoires du Cadet de Guyon, 1565-1595*), publiée par Hippolyte Verly. (E. Sansot, éditeur, Paris) — La publication faite par M. Hippolyte Verly, un historien très érudit à qui nous devons déjà un livre fort intéressant sur *La Conjuration de Bruges,* des mémoires du Cadet de Guyon est d'un intérêt pour nous tout particulier. Etrange histoire que celle du père de ce cadet de famille bourguignonne de petite noblesse et de sang ardent qui quitta très jeune le manoir ancestral, s'enrôla aux armées du connétable de Bourbon, durant quinze ans courut les routes d'Italie, assista à la mort de Bayard, se battit à Pavie et reprit son métier d'aventurier à la solde de tous les capitaines du temps : Egmont, Mansfeld, Roeulx, Noircarmes. Un jour il se maria, peut-être par hasard, fut nommé bailli d'Anchin, et châtia avec les siens une bande de malandrins qui avaient dévalisé l'abbaye de Marchiennes A la suite de cette affaire, ayant reçu des félicitations de S. A. R. Madame la princesse Marguerite de Parme, sœur de S. M. Catholique Philippe II et régente des Pays-Bas, en manière de récompense, il fit recevoir aux armées du Roi son fils Roland de Guyon. Et c'est celui-là qui durant trente ans, au temps des guerres de religion, courut les Pays-Bas et fit la guerre avec vaillance pour l'honneur de la Très Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. De ses aventures il nous rapporte le détail en un style alerte, avec une grâce d'esprit touchante et une vérité fort naturelle. Ce gros livre forme le plus amusant des romans de cape et d'épée, avec cette différence que c'est de l'histoire. L'état de nos provinces

(*) L. Gautier : *Les Epopées françaises,* 2e edit. 4 vol. in-8°, Paris, 1878-94; et ailleurs : *La Chanson de Roland* par le même. 17e édit. 1888. Paris.

est ici marqué par un témoin occulaire et nous en voyons la détresse. Puis ces mémoires sont un roman psychologique impartial et singulièrement aigu d'observation. Elles nous restituent la vie matérielle et morale d'un gentilhomme du temps. C'est ce qui constitue le très réel intérêt de ce livre dépouillé d'artifices et nullement surchargé de commentaires indigestes et fastidieux. Il en faut hautement louer le goût de M. Hippolyte Verly.

—

L'Ame Japonaise, par E. Gomez-Carillo (Paris, E. Sansot et Cie). — Encore un livre qui vient à son heure. Quel est donc l'écrivain qui a dit qu'on devrait lire uniquement pour se former une éducation complète des récits de voyage et des mémoires du temps passé. C'est évidemment trop restreint, mais il reste certain que les livres traitant de ces matières sont rarement d'une lecture inutile ou fastidieuse. Pour nous, nous en prenons très régulièrement connaissance, et le livre de Gomez-Carillo n'est pas le moins intéressant de ceux que nous avons lu dans ces derniers temps. Laissons même de côté la description des paysages japonais, pourtant si vivante, et celle des aspects de villes, très animée. Une psychologie aiguë de l'âme japonaise se dégage des chapitres sur le caractère chevaleresque, la courtoisie, la femme, sur l'orgueil du samouraï, le culte de l'épée, l'esprit de tolérance, sur le sentiment poétique.

L'âme japonaise est faite d'orgueil, de volonté et d'un certain fatalisme ; elle a le dédain de la vie. Tous les Nippons se sacrifient à une idée. D'ailleurs, ils ont hautement le sentiment supérieure de l'idée de patrie. Ils l'incarnent très étroitement — surtout au temps jadis — dans l'idée de royauté. Les Mikados sont dieux, étant fils du Soleil. L'âme japonaise est chevaleresque, elle a le respect de la parole donnée jusqu'à la superstition et aussi le respect de la femme, respect plutôt poétique que pratique et qui se manifeste avant tout dans la littérature. L'auteur de ce livre était à Tokio pendant la guerre russo-japonaise. Il fait de judicieuses remarques sur la forte leçon de volonté que les Japonais ont donné au monde. Ce lointain pays du Soleil-Levant, qui était resté pour nous jusqu'à présent un monde fermé, légendaire et mystérieux, un pays de pagodes et de mousmés évoqué par les peintures d'Outamaro et d'Hokousaï s'est réveillé soudain d'un sommeil plutôt apparent et il a voulu s'assimiler toute notre civilisation occidentale. Il l'a fait peut-être trop rapidement, d'une façon incomplète et inégale. Mais il l'a fait aussi avec force et bientôt il arrivera, sinon à nous dépasser, du moins à nous égaler. Car il faut bien reconnaître que son génie d'invention est restreint et qu'il y a surtout dans cette âme japonaise un très subtil esprit d'assimilation.

Henri Liebrecht.

—

THÉATRE PUBLIÉ

Frédégonde, tragédie shakespearienne en 5 actes, par Edouard Daanson. (Chez H. Lamertin, Bruxelles.) — Un Monsieur Edouard Daänson, dont je n'ai su pénétrer la nationalité et que je me vois con-

traint de ranger parmi les écrivains « d'expression française » suivant le mot (facétieux, sans doute!) de M. Georges Barral, vient de publier une tragédie obscure et malhabile qu'il qualifie, qui me dira pourquoi, de shakespearienne.

Je l'ai lue jusqu'au meurtre final, encore qu'elle soit d'une interminable monotomie, que le style en soit d'une lourdeur sans précédent, qu'elle ne contienne ni action, ni pensée et qu'un ennui terrible ait pesé sur moi tandis que je parcourais les cinq actes et les innombrables petites scénes où s'éparpille le très vague interêt que nous inspirent les amours du Roi neustrien Hilpéric.

M. Daäson, dans une intention dont je ne discuterai pas l'indiscutable esthétique, a voulu faire revivre les temps mérovingiens; en cela, il appert qu'il a rencontré et comblé le vœu de tous les écrivains actuels qui n'ont jamais rien tant désiré que connaître la façon dont on vivait, dont on aimait, dont on mourait à la cour des rois francs.

Bien d'autres auraient été arrêtés non par l'improbalité du succès ou l'incertitude de nous intéresser à d'aussi inutiles reconstitutions mais par la difficulté de trouver le document archéologique précis et indispensable; M. Daänson ignore ces redoutables faiblesses... il suffit pour que sa tragédie vous ait un petit air mérovingien et même shakespearien, ce qui vaut mieux encore, que ses héros s'appellent : Clodoald, Athanagild, Rokkolen, Godeghisel, qu'ils brandissent de temps à autre, qui, leurs francisques, qui, leurs *skramasax* et la couleur locale doit s'estimer heureuse ou sinon se voiler la face tout comme une muse...

Vous me direz que ce n'est guère suffisant, mais... c'est aussi mon avis?

Il est, je crois, inutile de vous déconseiller la lecture de *Frédégonde*, car, si même (et vraiment, ce serait par pur esprit de contradiction), vous vouliez tenter cette aventure, vous n'auriez point le courage d'en lire plus de deux ou trois pages, encore que leur auteur, conscient sans doute des vertus soporifiques de sa prose y intercale fréquemment des vers .. Certains de ceux-ci ne sont pas sans agrément, ils ne sont pas aussi beaux que ceux de M. Fernand Bourlet, mais ils sont très beaux, malgré cela; écoutez le souffle amoureux de celui-ci :

« Ah! Frédégonde, belle blonde, tu ne sais pas comme je t'aime »
et voyez l'air cavalier de ceux-là :

En vers, ce langage poli,
tout ce qu'on dit est permis.

ce que, M. Daänson a pris très au pied de la lettre.

Mais, je ne veux point davantage vous parler de *Frédégonde*, car s'il est vrai que la critique n'est souvent qu'un prétexte à dissertation et que du sujet principal, facilement on peut passer à tel ou tel objet accessoire, je ne sais vraiment à quelles ruses tortueuses je devrais recourir pour arriver à vous parler de choses intéressantes, dignes de vous et de moi, en prenant comme point de départ, l'œuvre la plus insipide qu'il m'ait jamais été donné de lire, *Fédégonde, tragédie shakespearienne, par Ed. Daänson.* CARLO RUYTERS.

LES THÉATRES

Le chroniqueur théâtral belge, tout bonhomme qu'il soit, se sent un peu d'humeur au début d'une saison, car il songe que c'est sur des produits généralement importés qu'il devra travailler ses louanges et ses critiques; s'il a la vision d'une suite d'adultères bien réglés dont le goût cosmopolite de la grande capitale des plaisirs se fait un régal, il n'est pas certain d'y trouver une impression d'art, ni un adoucissement à son souci.

Mais il sait que l'intelligent directeur du théâtre du Parc témoigne aux jeunes auteurs nationaux une bienveillance encourageante, et qu'il appartient au public d'appuyer son effort.

La réouverture officielle du théâtre du Parc s'est faite avec la représentation de l'*Espionne*, pièce d'arrière-saison, fanée et jaunie comme un feuillage d'automne.

Elle méritait d'être jouée et d'être jouée avec soin, comme elle le fut, d'abord comme thème à comparaison de la manière à emboîtement et à raccommodages, genre « jeu de construction » dont Victorien Sardou est reconnu le maître, avec la manière d'auteurs plus jeunes, qui pour être moins habiles constructeurs et parfois plus artistes ne sont pas toujours plus discrets dans leurs expédients scéniques, ensuite encore parce qu'étant combinée d'une façon à faire accuser une innocente, elle est assurée que le public prendra plaisir à voir l'innocence reconnue et récompensée, et que c'est peut-être une occasion de quelques larmes bienfaisantes.

Le premier acte est un peu pesant, parce qu'il s'attarde longuement à nous initier à un monde de restes cosmopolites.

Dora est la fille d'une marquise qui se dit espagnole et qui, après tout, l'est peut-être; elle ne fait pas le mariage riche, désiré par sa mère, elle épouse un officier en mission politique, André de Maurillac, qui est un brave homme et qui l'aime bien. Mais voilà : à fréquenter un monde qui manque de sécurité morale, on risque des ennuis; et le brave André sera rudement ennuyé le jour de ses noces; il se propose de faire un voyage profitable en portant à Rome dans sa valise nuptiale une pièce diplomatique d'importance.

Comme il laisse traîner cela, la comtesse Zicka cède aisément à la tentation de s'en emparer; ce contre-temps fâcheux n'était cependant pas en dehors des prévisions humaines, car Zicka est une fausse comtesse, intrigante de marque, qui ne pouvant plus faire de la galanterie fait un peu d'espionnage et qui est aux anges de jouer un vilain tour à cet excellent André dont elle jalouse le bonheur, car elle lui voua de la tendresse; elle prend donc la pièce diplomatique et elle y joint très perfidement, à l'adresse du ministre autrichien dont elle est la correspondante intéressée un billet banal que Dora, ne pensant à mal, a bien voulu écrire au dit ministre à propos de son mariage.

Alors survient un ami de Maurillac, le petit Tekli qui a subi en Autriche un emprisonnement de deux mois pour cause politique sur une dénonciation qu'il attribue à Dora, vu que le portrait avec dédicace donné un jour par lui à la fille de la marquise se trouvait entre les mains de celui qui le fit arrêter.

Et le bon Tekli de déclarer à son ami Maurillac, sans y mettre de malice, que la marquise et sa fille sont des çoquines.

Indignation d'André : son indignation devient de la stupeur, quand s'apercevant peu après de la disparition de son mémoire diplomatique, il est confirmé dans ses soupçons.

Il va s'expliquer avec Dora : c'est « la grande scène à faire » mais de part et d'autre on crie, on gesticule, on s'indigne et on se lamente autour d'une erreur que, sans l'auteur, les deux époux très congrûment débrouilleraient dans un aparte moins bruyant.

Maurillac s'enfuit éperdu, Dora désespérée tombe en faiblesse : cela fait toujours plaisir de voir une actrice tomber sur la scène, car ces chutes exigent beaucoup d'art, et Mme Clarel tombe très bien.

Et puis, nous savons depuis Sarcey que « Sardou jette souvent ses » héroïnes dans des périls qui ne sont pas sérieux. . Nous feignons de » croire qu'elles tremblent pour de bon, afin de nous donner le plaisir » de trembler nous-mêmes pour elles ».

D'ailleurs, le dernier acte remet aisément toutes choses au point : le député Fassolle, qui est le terre-neuve élégant de ce salon, devine que Zicka pourrait bien être la coupable; il l'oblige par des ruses badines à avouer son indélicatesse, puis à l'avouer à André et à Dora. Ceux-ci s'embrassent, et Zicka s'en va honteuse et confuse, mais sans jurer qu'elle ne recommencera plus.

Cette pièce est agréable à voir, d'abord parce qu'elle n'a pas la prétention, toujours sujette à controverses, de rénover l'art dramatique, ensuite parce qu'ayant accordé au spectateur une émotion suffisante, elle lui assure pour sa nuit un sommeil réparateur.

La troupe du Parc est bonne; Mme Clarel a de la grâce, et ses tristesses sont élégantes, Mme Wilhem a la pompe décorative qui convient; M. Noblet sauve ce qui pourrait être lassant par l'art qu'il met à être naturel et simple. M. Chautard a la diction un peu sourde, mais son jeu ne manque pas de sobriété; Mme Valore est jolie et dit bien La nouvelle soubrette mérite d'être revue.

Jacques Leroux.

LES SALONS

Le Labeur

—

Parmi les noms que nous étions accoutumés à voir figurer à la cimaise de ce premier Salon de l'hiver, plusieurs ont disparu, d'autres les remplacent et le groupe demeure intéressant.

Si dans l'ensemble des œuvres exposées aucune ne s'impose comme une révélation d'exceptionnelle maîtrise, de tempérament puissamment doué s'affirmant par une manifestation inattendue, les éloges décernés jadis aux belles qualités d'artistes consciencieux, d'artistes heureusement peintres et sculpteurs, restent acquis une fois de plus à Merckaert dont la couleur si elle n'est pas très rare ni très raffinée, est vivante à souhait — j'aime surtout son *Canal faubourien* —; à Le Brun dont la grâce un peu mièvre du *Bourg dans la Vallée* est pleine de

charme; à Thysebaert et Haegeman, aux sujets âpres et tourmentés : le *Cheval blanc* du premier est fait d'une pâte solide et la ligne en est remarquablement juste. Les *Emigrants* de Haegeman, groupe de déracinés aux haillons multicolores, aux yeux profonds et sauvages, s'en vont tassés dans un cadre étroit vers une patrie nouvelle.

Melsen réjouit nos yeux par le coloris sensuel de son *Coin de ferme* alors que par ailleurs sa verve silhouette ses habituels types de paysans flamands. Dans la toile où il nous montre ses personnages cheminant sous une neige fine, sa palette a trouvé d'étonnantes délicatesses de tons. L'art de M. Cosyns est d'une belle sincérité, un don éminent de coloriste chaud et parfaitement équilibré s'affirme dans ses paysages largement aérés, débordant de vie lumineuse et optimiste. Un contraste énorme apparaît entre le peintre, épris de symphonies subtiles et capiteuses du *Lever* et du *Au jardin*, et le flamand narquois qu'est Melsen, dont la truculence s'exprime dans une note un peu amère et étouffée.

L'application à tous prix d'un procédé trahit les efforts de M. Binard lorsqu'il aborde certains sujets. C'est floconneux : plantes et nuages sont faits de la même matière. Lemayeur et Paerels avec une fougue indisciplinée peignent, ils peignent surtout et dessinent très peu. Une série d'études est traitée superficiellement par M. Robinson. Le *Quai de Camaret*, la *Place de Furnes* et les quatre lithographies de Suréda prouvent chez cet artiste l'existence d'une vision variée et surtout d'une grande habileté. D'un séjour en Italie, Stiévenart nous rapporte des pochades finement enlevées. Ces notations brèves des ciels méridionaux résument bien ce que notre œil ose retenir de l'atmosphère si merveilleusement claire et vibrante de là bas. Thévenet arrive à lasser par la répétition constante du même motif, coin de chambre, violoncelle, paire de souliers. Il ne doit certes pas se méfier de son imagination.

Quelles ressources d'expression possédera Thomas lorsqu'il aura quelque chose à dire, lorsque son instint d'artiste lui inspirera quelque page complète et forte, née du hasard des choses ou d'une émotion fertile! Ses *Serveuses*, ses *Roses thé* proclament tout cela de celui qui est resté le peintre de la *Vénus* du Salon de 1903. La plus importante des toiles de l'envoi de Olefle contient un groupe d'un relief de vie particulièrement heureux, c'est la fillette penchée sur l'épaule de son aînée dans toute la splendeur de la lumière de juillet. La même caresse de ton enveloppe les toilettes claires, la table blanche, les plantes du jardin et les visages qu'ombragent les coiffures. Ottmann que nous connaissions comme un coloriste affiné, hésitant parfois, cherchant une technique qui réaliserait les ambitions de sa rétine impressionnable conserve ses qualités et ajoute à celles-ci cette année un dessin plus serré, plus respectueux du vrai. Son *Intérieur* au crépuscule domine son envoi. L'antithèse des deux lumières — jour qui s'éteint et lampe qui s'allume — échappe ici à toute banalité.

J'ignore tout de De Sadeleer. Est-il jeune ou âgé? Je ne sais. Est-ce un tempérament simple ou est-il obsédé de visions accumulées, la proie de réminiscences invaincues et invincibles? Le temps nous

l'apprendra. Mais ses œuvres apprennent une joie nouvelle et rare; ce sont de petits paysages immenses, pleins d'une intense mélancolie. Des paysages d'autrefois, résurgis d'un passé lointain, nous présentant un aspect inattendu de la nature, une façon de la voir que nos yeux ont désapprise. C'est sec, simple et fruste, sans surcharge. L'impression reste totale.

La sculpture réunit les noms de Grandmoulin, Baudrenghien, Herbays et Schirren.

Baudrenghien conserve une austérité de lignes très caractéristique, qui n'est pas toujours respectueuse de l'anatomie.

Schirren expose un masque d'enfant d'une impression intense et Herbays continue à garder dans ses œuvres une sage impersonnalité.

La *Moeder* de Grandmoulin est une effigie vivante, l'étude d'enfant une figure campée de spirituelle façon, mais le meilleur morceau de sculpture du Salon est le buste de femme intitulé *Appréhension* : une délicate tête féminine aux traits élégamment affinés. La matière et le modelé s'allient pour lui donner une douceur pénétrante et suave; il s'en dégage je ne sais quelle langueur inquiète, un peu mystique.

O LIEDEL.



Petite chronique

—

A partir du prochain numéro, notre collaborateur Anicet Le Noir rendra compte des premières représentations et reprises au Théâtre de la Monnaie.

—

L'Effrénée, la comédie en 4 actes de nos collaborateurs F.-Charles Morisseaux et Henri Liebrecht, devait passer au théâtre du Parc après *l'Espionne*. M. Victor Reding, l'intelligent et sympathique directeur de la scène de la rue de la Loi, a demandé à nos collaborateurs de vouloir bien retarder de quelques jours cette première. Les raisons invoquées par l'aimable directeur ont paru tout à fait justifiées et nos amis, dans l'intérêt même de leur œuvre, ont bien volontiers consenti à ce que *l'Effrénée* soit jouée seulement après *Paraître,* donc vers la mi-novembre probablement.

—

La Blessure et l'Amour, le nouveau roman de notre ami F.-Charles Morisseaux, ayant subi quelques retards dans l'impression, à cause du changement d'un chapitre, paraîtra le 8 novembre — au lieu du 20 octobre — chez Lemerre, à Paris.

—

Concerts Populaires. — Les quatre concerts de la saison auront lieu, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, aux dates et avec le concours des artistes ci-après : 10-11 novembre, Mlle Dehelly, pianiste, et un autre artiste dont l'engagement est négocié en ce moment; 1-2 décembre Mme Julia Merten-Culp, cantatrice, et M. Paul Kochansky, violoniste; 26-27 janvier, M. Ferruccio-B Busoni, pianiste;

23 mars, concert consacré à l'exécution de l'oratorio de *Faust* de Robert Schumann, pour soli, chœurs et orchestre.

Voici le programme du premier concert qui aura lieu à la Monnaie le dimanche 11 novembre, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Karl Jörn, ténor de l'Opéra royal de Berlin, et de Mlle Geneviève Dehelly, pianiste :

1. *Introduction et Allegro*, op. 47, pour quatuor solo avec orchestre à cordes, d'Edward Elgar (1re audition); 2. *Quatrième Concerto*, op. 44, pour piano avec accompagnement d'orchestre, de Saint-Saëns, Mlle G. Dehelly; 3. *Lohengrin*, récit du Graal, M. Karl Jörn; 4. *Gethsémani*, poème symphonique de Joseph Ryelandt (1re audition); 5. Marche turque des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven-Listz, Mlle G. Dehelly; 6 a) *Morgenhymne*, de G. Henschel; b) *Salome*, de H. Herrmann; c) *Cäcilie*, de R. Strauss, M. Karl Jörn; 7. *Les Equipées de Till Eulenspiegel*, poème symphonique en forme de rondo, op. 28, de Richard Strauss.

Répétition générale la veille, samedi 10, à 2 heures. Pour les places, s'adresser chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

—

Le **Groupe des Compositeurs belges** vient de publier, en un élégant recueil, cinq mélodies signées Ch. Henusse, H. Henge, L. Mawet, R. Moulaert et Jul. Schrey.

Ce récueil se vend 3 francs chez les libraires, ainsi qu'au Secrétariat, rue des Côteaux, 41, Bruxelles.

Le *Groupe* reprendra, le mois prochain, la série de ses auditions.

—

Matinées Mondaines. — Le vif succès remporté l'an passé par l'innovation des *Matinées Mondaines*, où un public extrêmement distingué et éclectique venait passer des après-dîners de charme et d'Art, a incité les organisateurs à poursuivre leur but, avec un éclat inconnu jusqu'aujourd'hui à Bruxelles. Ils ont réussi à donner aux prochaines *Matinées* un cadre tout à fait original, puisque les séances seront inaugurées le mercredi 14 novembre prochain, dans la délicieuse salle d'azur et d'or du *Théâtre Royal de l'Alcazar*.

Ce théâtre est le seul où la traditionnelle tasse de thé peut encore être servie, grâce à ses dégagements et vastes foyers. En outre l'incomparable attrait d'un programme, où sont réunies en un groupe non encore réalisé à Bruxelles, les noms les *plus éminents des conférenciers et artistes* de France et de Belgique, la grâce spéciale et l'ensemble harmonieux, qui font de chacune des séances, deux heures d'enchantement, de musicale poésie et de poétique mélodie, donnent la certitude que beaucoup de nouveaux abonnés se joindront aux anciens habitués. On peut obtenir les renseignements les plus détaillés le mardi et le vendredi de 2 à 4 heures, à l'Administration, 23, rue d'Edimbourg (Porte de Namur). Les cartes d'abonnement peuvent être obtenues, soit à la dite administration, soit au *bureau de location du Théâtre de l'Alcazar*, tous les jours de 10 à 6 heures. (Téléphone 81).

Vers libre et symbolisme

Les enquêtes littéraires contiennent généralement un côté comique des plus divertissants ; on a tort de ne pas les lire plus souvent. Dans celle à laquelle se livrèrent l'an dernier dans le *Gil Blas* MM. Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay et que le *Mercure de France* a très judicieusement édité depuis, il est question d'une foule de choses fort intéressantes ; mais on oublie d'y parler littérature. De sorte que, bien que faite très consciencieusement par les auteurs, cette enquête qui aurait dû être décisive ne dépasse guère la valeur d'un questionnaire dans lequel il est pénible de voir, à côté d'auteurs substantiels et sensés, prôner les plus notoires médiocrités.

A cette lecture, étourdissante du cliquetis des encensoirs, on songe malgré soi aux petits cénacles du XVII[e] siècle, ces coteries où l'on se promettait une réciproque admiration.

Cette manière d'interview par petites tranches est très adroite ; c'est la façon la plus honorable pour les écrivains-critiques de se tirer d'un mauvais cas littéraire sans fâcher personne. On se demande d'ailleurs s'il est vraiment possible de se livrer à une critique à peu près concluante du mouvement poétique actuel. Après tout ce qui a été dit, après les dogmatiques affirmations de M. Gaston Dechamps dans *le Temps*, en 1905, après les articles de M. Léon Vannoy dans la *Revue Bleue*, de M. de Bouhelier dans *le Figaro*, de M. Maurice Leblond dans *l'Aurore* en 1902, de M. Fernand Gregh dans *le Figaro*, enfin après le long et retentissant rapport de M. Catulle Mendès sur le *Mouvement poétique français* de 1867 à 1900, il était assez mal aisé de donner en fait de critique autre chose qu'un rabâchage.

La critique de la poésie actuelle est dangereuse : c'est

un roncier, sous les roses duquel on ne dort pas sans de sérieuses égratignures.

Si l'on n'est pas poète soi-même il ne faut écrire ou parler qu'en toute connaissance de cause, après une écrasante documentation et avoir l'air d'en savoir encore plus qu'on en dit. Car ces messieurs de la pléïade, à part quelques grands esprits, ne permettent aucune faiblesse, ne font grâce d'aucune erreur. Il faut être doué d'un doigté exceptionnellement sûr et délicat si l'on ne veut pas encourir les foudres des amis de M. François Coppée. En somme, c'est assez juste : on les attaque dans leurs impeccables théories; ils se défendent... avec les pierres qu'on leur jette.

Je me suis amusé à lire une grande partie des critiques qui ont été écrites depuis trois ou quatre ans à propos du fameux conflit qui s'est élevé entre les disciples des deux écoles et j'ai été frappé de l'esprit de parti-pris qui perce tout le long de ces réquisitoires. C'est à décourager les mieux disposés. On a le tort d'oublier que pour se permettre de critiquer il faut être capable d'une impartialité à toute épreuve : le vrai, le lion critique doit admettre avec une égale bienveillance des œuvres très diverses et se mettre assez complètement dans l'idée de l'œuvre à juger pour oublier ses préférences et vanter selon sa valeur réelle une œuvre qui déplait à sa propre esthétique. On devrait se redire aussi, chaque fois qu'un livre parait, que l'Art est en toutes œuvres sincères et qu'il est téméraire de l'enclore dans les limites de notre compréhension et de nos goûts.

Ceci dit, on peut attribuer le changement qui s'est fait dans notre poésie, d'abord, à l'évolutiun inéluctable que subit, après une certaine période, toute littérature, et aussi, et surtout, à l'influence étrangère qu'il ne faut pas nier *a priori* ou ne reconnaître que pour s'en effarer comme M. Catulle Mendès qui, à propos de la forme libérée du vers moderne appelle cela pour l'Angleterre et l'Allemagne

« une conquête, un asservissement de la prosodie française ». M. Paul Deroulède lui-même n'eut pas osé avancer une pareille énormité. Il faut penser au contraire, avec M. Remy de Gourmont que l'influence étrangère est un des principes vitaux de toute littérature, que « l'esprit national n'est pas plus contrarié par ces apports que le sang d'un homme n'est vicié par une nourriture saine ; il suffit que la nourriture soit saine ».

Même en poésie le contact des œuvres étrangères, leur infiltration produit une manière de réaction par assimilation et il faut bien se dire que même pernicieuse cette influence serait mille fois préférable à l'inertie, au repliement stérile, dans lequel tomberait notre littérature si, s'abstenant de tous contacts extérieurs, elle se confinait en ses toujours mêmes idées et ses théories fatiguées.

La langue française a du reste toujours parfaitement supporté les influences des autres littératures et des idées étrangères : pourquoi lorsqu'il s'agit de procédés ne s'assimilerait-elle pas, sans préjudice, ce qui convient à sa constitution ? On ne s'est pas suffisamment rendu compte que la plus grande part des nouveautés des formes introduites dans la poésie actuelle vient surtout du souci excessif de personnalité que chaque poète apporte dans son œuvre, et ce souci devient si impérieux qu'il l'emporte sur tous les autres, sur la recherche de la perfection : clarté, harmonie et pureté de syntaxe.

On n'a pas le droit de se plaindre de cette forte recherche de la personnalité poétique chez l'écrivain, mais il faut discerner que c'est cela qui déroute critiques et lecteurs. L'évolution poétique à laquelle nous assistons est loin d'être achevée, c'est la raison pour laquelle on ne peut caractériser notre époque par l'un ou l'autre genre poétique ; pourtant les tendances sont nettement perceptibles et il est impossible de refuser un avenir au vers libre. Il faudrait aussi ne point s'obstiner à ergoter sur de vagues

vocables tels que *symbolisme, décadent, naturisme, humanisme, intégralisme.* A quoi peut conduire l'étroitesse d'une aussi piètre guerre de mots? A l'oubli total de la seule chose vraie en l'occurrence : la beauté. Il ne doit y avoir qu'un large frisson de beauté, que le poète l'obtienne avec les procédés qu'il voudra, ça le regarde. L'important est de savoir reconnaitre le faux du vrai, le poète qui fait du symbole ou du vers libre par conviction, parce que son tempérament l'y porte, du charlatan qui sous l'originalité, l'imprévu de certaines règles cache péniblement sa pédante nullité.

Les œuvres de l'école moderne écrites en un beau souffle de sincérité et de conviction pourront ne pas plaire, mais elles ne seront pas répudiées *a priori* par les esprits avisés; car prétendre asservir tous les écrivains, tous les poètes à des règles fixes, c'est les contraindre à récuser leur personnalité; c'est, comme le dit Maupassant, « ne pas leur permettre de se servir de l'œil et de l'intelligence que la nature leur a donné ».

On a aussi la faiblesse de demander au poète trop de clarté; cela est aussi puéril que d'exiger d'une œuvre poétique d'être vraie. Il ne faut point se baser sur les prosateurs pour en déduire, ainsi qu'eut le tort de le croire Sainte Beuve et d'autres, que le vrai est l'unique condition de l'œuvre poétique. Le poète est toujours vrai s'il est sincère et chaque poète trouve en soi sa vérité, en dépit de toutes recherches extérieures. Au poète qui dans son œuvre se donne avec sincérité on ne peut reprocher l'exaltation de son propre idéal qui n'est que le point de convergence de ses aspirations. Mais ce que l'on est en droit d'attendre c'est le frémissement de la beauté lyrique qui fait vibrer le lecteur également sincère du même frisson intime. En somme, demander au poète d'être vrai ou clair d'après une formule est pure ignorance, car il y a en poésie autant de vérités qu'il y a d'âmes enclines à des acceptions diffé-

rentes. Il faut en revenir au mot si juste du poète Albert Mockel : « Je suis poète si je dis selon l'harmonie, la vérité vitale qui frémit en moi ».

Le symbolisme consciencieux existe ; ça n'est au fond que la conséquence logique du romantisme. La jeunesse de 1830 admira et s'accommoda admirablement de la fougue pompeuse de Victor Hugo. La génération actuelle forte de ces premières audaces a tenté elle aussi autre chose d'après son tempérament plus subtil et quelque peu névrosé sur lequel les sensations n'ont plus le temps de se nouer en idées et sentiments au moment de les exprimer. Mais à des sentiments, à des idées extra-subtiles et complexes, le vieux vocabulaire devenait insuffisant : à des états d'âme sinon nouveaux, du moins inexplorés, il fallait des mots nouveaux ; le vocabulaire actuel s'est prodigieusement enrichi : peut-on s'effarer de quelques néologismes adroitement composés ? La diversité du vocabulaire des modernes est un grand sujet de désaccord. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'alarmer de cette hostilité contre les disciples de la nouvelle école. Chaque innovation porte en soi des éléments d'exagération : Mallarmé et Verlaine, pour ne citer que les grands, abusèrent dans leurs débuts du symbolisme, mais ils se modifièrent plus tard et le Verlaine des dernières œuvres, le poète de tendresse et de grâce a plus profondément impressionné la génération actuelle que Lamartine et Musset. Certes l'influence de Verlaine a été grande et ses hèritiers indirects sont innombrables bien que le plus grand nombre ne l'ait pas compris ou le comprit mal. Les débutants d'aujourd'hui, ceux qui se débattent encore dans les tâtonnements et les hésitations de la forme, puisent dans le Verlaine poète d'amour, ainsi que d'autres cherchèrent en Musset, Lamartine et Hugo, voire Vigny, des modèles dans le goût du jour pour épancher le sentimentalisme bleuâtre de leur âme.

L'insuccès du vers libre et même du symbolisme vient en grande partie de ce que ces genres ont prêté l'élasticité de leurs règles à des écrivains qui, à défaut de talent, s'en servirent comme de passeport dans les cénacles et les salons aux admirations faciles.

Francis Jammes, par exemple, par la simplicité de sa poésie, simplicité merveilleuse, par son sentiment d'humilité religieuse en face des choses, a tenté bien des médiocrités.

Ceux qui l'imitent se sont taillés chez lui, comme on l'a dit, des petits parcs et des petits jardins, mais ces imitations gauches, incomprises, n'atteindront jamais ce réel talent limpide et calme comme un beau paysage.

Avec le même engouement, Baudelaire, Verlaine, Mallarmé furent imités ; l'imitation est en même temps que ce qu'il y a de moins noble pour l'écrivain qui s'y livre, la plus grande consécration pour l'artiste original.

Des imitateurs, de faux talents, il en a toujours existé et il y en aura probablement toujours parce qu'il y aura éternellement des ambitieux, des impatients, des cabotins et des arrivistes.

C'est au public avisé qu'il appartient de discerner le faux du vrai, la copie de l'original.

Il y a encore heureusement bon nombre d'esprits vraiment libres qui s'ouvrent aux beautés de l'école nouvelle et accueillent les œuvres qu'elle produit avec un enthousiasme, une sûreté de jugement que ne musèlent ni les préjugés d'école, ni les sottes pudeurs bourgeoises, ni la pédante médiocrité de la basse critique. Parmi la pléïade actuelle il n'y a point de révolutionnaires, mais des indépendants qui ont entrevu une liberté féconde et des vérités au delà des formes reçues. Tous leurs efforts sont honorables parce qu'ils émanent d'esprits convaincus qui croient en l'évolution symboliste avec la même ardeur que les poètes de 1830 crurent à la révolution romantique.

C'est pourquoi il serait puéril de prononcer trop haut leur oraison funèbre et toute inhumation serait prématurée. Non seulement l'école symboliste, celle des Henri de Régnier, des Maurice Maeterlinck, des Francis Jammes, des Verhaeren, des Gustave Kahn, des Francis Vielé-Griffin n'est pas près d'expirer, mais elle vit d'une vie ardente et large; nous assistons chaque année à la naissance d'un vrai poète qui n'attend pas la consécration du gros tirage pour s'imposer à l'aréopage poétique devant lequel il comparait avant de se livrer au grand public.

Quant à la vieille querelle, qui divise encore les deux écoles, on peut être sûr que lorsque le vers libre raisonné aura plus encore affirmé sa vitalité par des œuvres conçues dans le recueillement du silence actuel, les autres, qui eurent eux aussi leurs heures de lutte, consentiront sans doute à le laisser vivre.

CHARLES SEIGNON.



Trois Sonnets.

A Mlle P. Marchi.

AU SEUIL.

La porte n'est pas rude à quiconque la pousse
et les chiens familiers des hommes des labours
n'aboient pas après ceux qui traversent la cour
car leurs gestes sont francs et leurs barbes sont douces.

La maison rit, prodigue, au cœur des treilles rousses
dont les fruits sont gonflés d'un éternel amour
et si l'heure est trop lourde ou chaude au long du jour
l'enclos toujours réserve une épaisseur de mousse.

Des odeurs de vergers stagnent dans le soleil
qui mûrit lentement les espaliers vermeils
dont on récoltera les trésors à l'automne.

Et quand les mendiants entrent à pas pesants,
ils rencontrent au seuil rustique et bienfaisant
la face qui sourit et le geste qui donne.

L'ACCUEIL.

Si tu reviens jamais au pays où j'habite
vers la simple maison, la vigne et le verger,
tu trouveras les derniers raisins vendangés
et, sur le seuil, le geste ancien qui t'invite.

O pauvre ami, déjà les nuits tombent plus vite,
et l'hiver de retour sur mon toit va neiger
car j'ai vu redescendre, à pas lents, les bergers
et brûler sous le froid le cœur des clématites.

Mais tu te chaufferas aux braises du foyer
après avoir choisi l'escabeau familier
et la pipe odorante ainsi qu'un fruit sauvage.

La lampe versera sa douceur à nos fronts
et, tandis qu'à nos pieds mes chiens s'endormiront,
tu goûteras l'accueil après le long voyage.

LE DÉPART.

Pour toi, qui doit bientôt partir, j'ai préparé
le dur bâton noueux et le manteau de laine :
les sandales de cuir sont prêtes, l'outre pleine
attend près du foyer avec le sac bourré.

Le vin qu'elle contient te sera doux et frais
et j'ai pétri la pâte à l'eau de la fontaine
la plus pure qui coule aux rives de nos plaines
et je l'ai cuite au four que j'allumais exprès.

Vois : le soleil se couche, et du haut des collines
le vent du soir léger gonflera ta poitrine
et tu le humeras délicieusement.

Ce pendant que, debout à l'horizon des vignes,
je te ferai de loin, silencieux, ce signe
qu'on fait aux exilés dont le sourire ment.

FRANCIS CARCO.



Sur la Croix!...



Le moulin des Vanduit était juché sur les hauteurs de W... et sa silhouette esseulée, aux aîles couleur de lie, était vue des hameaux d'alentour. Malgré son aspect vétuste et sa charpente craquante, le vieux moulin tenait bon et pourtant, depuis tant d'années, ses aîles jamais lasses subissaient la grande ruée des vents qui bondissaient de la côte prochaine.

Jacob Vanduit, le meunier actuel, était un compagnon étrange, ami de la solitude. Il avait atteint la cinquantaine et vivait dans son moulin, sans un valet qui l'aidât dans ses rudes travaux, sans une compagne qui apportât dans son intérieur lourdement monotone, les soins dont il s'acquittait lui-même, tant bien que mal. Mais un jour que Lina, la servante d'un métayer voisin, montait vers le moulin, un sac de blé sur ses robustes épaules, le meunier s'accouda, vivement intéressé par la prouesse de cette pacante; la vigueur en imposera éternellement aux balourds, aussi lorsque la forte paysanne eut jeté le sac à ses pieds, en éclatant de rire, le meunier éprouva dans son âme obscure un sentiment jamais ressenti. Il jugea la femme digne de son bien et lui désapprit le chemin de la métairie.

Lina jouissait dans le pays d'une réputation de vertu qui n'était point usurpée. Les gars de W... qui ne se contentaient pas d'un rire sans cesse éclatant, ne lui pardonnaient pas sa froideur, car aucun ne put se targuer, jamais, de faveurs conquises.

C'était donc là une acquisition dont le meunier devait s'enorgueillir. Mais, vieux déjà d'âge et de labeur, il voulut régner sur Lina en jaloux despote et défendit même une simple allusion à son passé, d'ailleurs irréprochable. Cependant lui, dont la taciturne présence incommodait, après l'office des dimanches, les groupes de ruraux qui devisaient d'affaires, il devint expansif, mais pour ne jamais parler que de sa « chose » obsédante et ridicule : le passé de Lina ! — Nul ne parlait défavorablement de la jeune femme ; la médisance même ne se fit jour devant cet époux ombrageux. Enfin Vanduit, tranquillisé, retombait dans son mutisme froid et persistant.

Malgré la disproportion de leur âge et l'inégalité de leurs caractères ils vivaient heureux dans le vieux moulin. Sa prospérité, sans cesse croissante, était due à leur mutuelle vigilance et à leur labeur opiniâtre.



L'hiver s'annonçait extrêmement rigoureux. Les paysans qui se préparaient au long hivernage, sous le chaume, s'en venaient au moulin, portant le blé, en procession lente et muette. Le travail abondait et la journée, trop brève, forçait Vanduit à une désespérante inaction. Il descendait à la brune, fumait des pipes et les questions de Lina qui l'obligeaient à de laconiques réponses l'exaspéraient ! Cependant la maison s'était éclairée d'une joie depuis la venue de la compagne. L'intérieur, très propre, s'était enrichi de ces riens qui dénoncent la présence d'une femme et égaient malgré le maussade habitant.

Ce soir-là on avait soupé très tard. Dehors, dans la campagne enténébrée, le vent faisait rage et la pluie dégoulinait dans les ornières des chemins de terre, avec un clapotis de ruisseau sur la rocaille. Vanduit fumait presque somnolent, tranquille dans son bien-être et sa quiétude.

Mais la porte s'était ouverte et dans la faible lumière de la lampe, on distingua un homme ruisselant : il demandait asile. Il restait debout, dans l'attente d'une réponse qui tardait longtemps. Vanduit toisa l'inconnu, puis planta ses regards méfiants dans les yeux du voyageur qui, avec une tranquille sérénité ne baissa pas les siens; alors, satisfait, le meunier acquiesça d'un mouvement de tête. L'homme s'assit près du feu, visiblement content de l'hospitalité accordée et Lina tressaillit lorsqu'il découvrit une tête jeune et blonde, un visage sympathique qu'éclairait une franche gratitude.

L'homme avait tiré de son bissac un michet de pain qu'il découpait sur ses genoux et mangeait de grand appétit. Vanduit désigna des yeux la carafe où restait de la bière et Lina obéit à son ordre muet en emplissant un verre que l'inconnu but avec avidité et rendit vide en souriant.

Lorsqu'il fut rassasié, le jeune homme regarda longtemps la flamme du foyer carboniser le dernier tison. Comme le silence lui pesait, il voulut récompenser le maître hospitalier du récit de ses pérégrinations, récits que les âmes simples adorent et sollicitent :

— Je viens de loin, déclara-t-il, espérant provoquer des questions qui permettraient de donner libre cours à son expansion.

Devant leur silence il ajouta :

— Je m'appelle Jean Renold et je viens de France, après la moisson faite.

Mais Vanduit, somnolent, n'en voulut rien savoir, car il secoua la tête sans une parole. Sa femme que la curiosité tenaillait eut voulu connaître, elle, l'histoire du voyageur qu'elle devinait intéressante, mais la présence du maître la retint et, dans le long silence qui suivit, on entendit le battement de la vieille horloge qui scandait dans le calme la fuite lente des heures.

Dix heures sonnaient. La tempête soufflait au dehors,

sans relâche. C'était l'heure où les campagnards vont recouvrer des forces pour le labeur du lendemain. Vanduit et Lina se levèrent. Sans sortir, le meunier indiqua la grange où l'étranger trouverait un lit de paille et où s'épandait la chaleur moîte de l'étable voisine.

Le lendemain une clameur furieuse réveilla Renold. Il sortit hâtivement et trouva, au pied de l'échelle du moulin le meunier rageur qu'une entorse venait de jeter sur le sol. Lina accourue, s'empressa et dut entendre des imprécations violentes et injustifiées. Epouvanté d'un chômage probable et supputant déjà les pertes que lui causerait ce maudit accident, il blasphémait et demandait, le regard mauvais :

— Qui donc fera la besogne ? Qui !

Renold regardait la route si longue et si incertaine, puis le moulin si bien abrité, et, songeant à sa vie de misère, sans but et d'espoir si vague, il osa dire enfin :

— Je la ferai, la besogne, si vous voulez.

— Toi ! que peux-tu faire !

— Essayons, répondit-il simplement.

Alors aidé de Lina et du voyageur, il se releva en geignant ; malgré la douleur cuisante de son pied meurtri, il voulut gravir l'échelle raide du moulin. Sa chûte était presque oubliée tant l'aide inattendue de Renold lui procurait de satisfaction :

— Viens, avait répondu Vanduit, devenu presque sociable.

*
* *

Vanduit ne regretta point sa décision, car l'homme était sobre et laborieux. Pendant tout le cours de sa maladie, il put s'asseoir, la jambe étendue et donnait ses ordres, lorsque la manœuvre l'exigeait. Ses brutales explosions de colère ne purent révolter la paisible docilité de Renold.

Après une quinzaine de journées de travail, ce dernier ne réclamait aucun salaire et Vanduit, l'avare, se gardait bien de le lui offrir. Mais ce désintéressement, dont lui-même eut été incapable, lui suggérait l'estime qu'il ne voua jamais à personne. Renold parut heureux de plaire et prouva par la suite que la pitance et un abri suffisaient à son ambition.

Si satisfait qu'il fut, Vanduit éprouvait un sentiment indéfinissable. Jl s'interrogea longtemps sans trouver une raison à ses alarmes ; et longtemps après, un soir, à table, en comparant involontairement les visages de Lina et de Renold, tous deux rayonnants de santé vigoureuse, il comprit enfin que son étrange et vague tourment avait pour cause leur belle jeunesse.

Son premier mouvement fut de jeter l'homme sur la route malgré le temps et l'heure ; mais une voix tonnait en lui dominante et impérieuse : celle de son intérêt ! Pour les risques, s'il y avait des risques, il se promit un incoërcible vigilance. Alors il instaura dans la maison un régime fait pour lasser toute patience. Au laconisme du maître se substituèrent des questions sans fin. Les yeux du jaloux épièrent les mouvements des malheureux ; plus d'une fois il eut des colères frénétiques parce qu'un sourire de l'un ou de l'autre, troublait ses maussades réflexions. Jamais en son absence, le meunier ne tolérait la présence de Renold au moulin, et lorsque le dimanche il fallait répondre à l'appel lointain de la cloche paroissiale, le meunier ne descendait vers le bourg, que lorsque, au loin, devant lui, Renold tournait déjà la route.

Il advint que les deux persécutés se liguèrent contre leur oppresseur. Ils se concertèrent, d'abord, dans leurs furtives rencontres et il en résulta une sympathie que tous deux s'avouèrent. La vie continua affreusement tourmentée pour le maître et misérable pour les deux torturés.

Après un été torride, doré d'une surabondante moisson, l'hiver commençait et déjà sous les vents de l'équinoxe, les pluies rendaient les routes impraticables. Sous les bourrasques incessantes, les journées au moulin étaient rudes et un jour, si peu de voile que l'on eut offert à la poussée du vent, l'une des aîles se déchira. Il fallut se procurer de la toile. Vanduit descendit en toute hâte vers le bourg. Dans la joie que leur causa ce départ inespéré, les deux conjurés, craignant un stratagème, se tinrent sur le seuil, explorant des yeux la campagne déserte. Puis ils tournèrent autour du vieux moulin qui geignait sous la rafale. Tranquilles, ils rentrèrent et se livrèrent à d'ingénues confidences, car le sentiment qui les portait l'un vers l'autre, était moins de l'amour, que l'affectueuse tendresse que se vouent deux êtres accablés par le même tourment.

Assis près de la fenêtre, ils s'oublièrent dans une causerie charmante. Leurs mains s'étaient rencontrées et si leurs yeux reflétaient la joie de leur être, dans leur âme naissait aussi le regret de ne pouvoir éterniser ce court instant de bonheur.

Soudain une inexprimable angoisse étreignit le cœur de Lina, ses mains se crispèrent dans celles de Renold qui se redressa, pressentant un inéluctable danger : en regardant par la croisée, la jeune femme avait vu les yeux glacés de Vanduit qui se tenait dehors, impassible!

*
* *

Vanduit rentra.

Craintive et blême, Lina s'était reculée dans le fond de la salle. Renold était resté debout, les yeux fixés sur le maître avec une hallucinante fixité, mais dans une attitude décidée et volontaire. Ces deux innocents avouaient par leur muette exaltation, un crime qu'ils n'avaient point commis.

Rogue et brutal comme d'habitude, le meunier jeta sur la table un rouleau de toile rude ; il chercha quelques outils épars, puis, après avoir lancé au garçon une corde de chanvre, il reprit la toile apportée et sortit en criant :

— Viens !

Pourquoi Renold hésita-t-il? Comme ceux qui ont à certaines heures — celles qui décident d'une destinée — des volontés surhumaines, le jeune homme se révolta et chercha dans les yeux de son amie, un acquiescement à sa rébellion. Mais la jeune femme implorante, fit un geste d'obéissance et, comme Vanduit, du fond des ténèbres criait et s'exaspérait encore, Renold sortit :

Le meunier s'occupait déjà de débarrasser l'aîle de son étoffe lacérée. Renold toujours mécontent, osa maugréer :

— C'est la nuit qu'on fait ça!

— Oui, mon garçon, c'est la nuit qu'on fait ça!

Le butor eut alors une idée cruelle : d'un mouvement foudroyant il couvrit d'un baillon la bouche du malheureux et, de sa poigne d'athlète il le hissa sur l'aîle désemparée du moulin où il le ligotta affreusement, sans que les plaintes sourdes qu'éructait Renold, touchassent son âme de tortionnaire. Puis content de son œuvre et se reculant, il contempla dans la nuit le supplicié sur son gibet et le flagella d'une sinistre raillerie :

— Oui, mon garçon, c'est la nuit qu'on fait ça!

Puis, tandis que le vent faisait rage, que de gros nuages bas roulaient dans un ciel d'encre ; tandis que la pluie cinglait fine et glaçante, le meunier poussa les bras de son moulin face au vent et, pénétrant jusqu'au frein, il abandonna les aîles à leur vol vertigineux. La dépouille de Renold tourna longtemps dans la tempête, mais lorsque Vanduit descendit, avide de la voir encore, la croix était veuve du crucifié.

— Ce garçon *était* un imprudent, disait-il en rentrant, à Lina, que glaçait l'épouvante.

OMER DE VUYST.

Fresque barbare.

A Sébastien-Charles Leconte.

I. AVANT LE COMBAT.

Deux races vont tantôt se disputer le monde.
Turcs et Mongols sont là face à face, attendant,
Et l'on voit moutonner, sous le soleil ardent,
Les hordes, d'où s'élève une rumeur profonde.

Portant le javelot, l'arc, la pique ou la fronde,
Les cavaliers de Timour-Lenk, le Conquérant,
Maîtrisent leurs chevaux shabraqués s'effarant
Des chars d'or emportés dans un galop qui gronde.

Une fanfare éclate et mugit, que le vent
Disperse Bajazet apparaît, élevant
Comme un croissant de feu, son large cimeterre.

On se heurte et voici qu'après le premier choc,
Dans un fracas soudain s'ébranle d'un seul bloc
Le mur vivant et noir des éléphants de guerre.

II. TROPHÉE DE VICTOIRE.

Un long cri de triomphe a fêté la victoire
De Timour : son armée acclame le vainqueur ;
Le conquérant mongol sent gronder dans son cœur
L'orgueil de mettre un nom redouté dans l'Histoire.

L'Asie est à ses pieds avec son territoire,
Du steppe blanc, dont nul ne sait la profondeur,
Jusqu'aux bords de l'Indus qui connaît sa grandeur
Par des rois empalés à de hauts pieux d'ivoire.

Les Turcs ont fuit et Bajazet est prisonnier.
Timour regarde au loin flamboyer le brasier
Du soleil sur les morts de la plaine d'Ancyre.

Et pour commémorer ce jour, il fait construire
De leurs crânes sanglants un trophée orgueilleux
Dont les corbeaux, ce soir, viendront manger les yeux.

III. TRIOMPHE.

Tachkend ouvre ses murs au conquérant tartare,
Car Timour a vaincu d'un geste de sa main,
Plus grand qu'un roi d'Egypte ou qu'un César Romain,
L'Asie, et l'Occident rien qu'à son nom s'effare.

Ses Mongols, en un groupe héroïque et barbare,
Ouvrent la marche du cortège surhumain ;
Le fracas des grands chars encombre le chemin,
Suivi des prisonniers en un troupeau bizarre.

Des généraux captifs et des rois enchaînés
Portent entre leurs bras la rançon de l'Asie
Pour l'émerveillement des peuples étonnés.

Et voici tout à coup que la foule est saisie
De voir, aigle farouche au regard fauve et clair,
Bajazet enfermé dans sa cage de fer.

IV. FUNÉRAILLES.

Du désert d'Arabie aux montagnes lointaines,
Le peuple apprend ce soir que Timour-Lenk est mort,
Et s'étonne de voir abattu par le sort
Celui qui domina tant de cités hautaines.

Selon l'ordre prescrit par ses vieux capitaines,
Dans les temples, tendus de draps de pourpre et d'or,
On priera trente nuits puis trente jours encor
Et l'on fera des sacrifices par centaines.

Lors sur le haut bucher de cèdre et de santal
Le cadavre embaumé du prince oriental,
Couché dans un cercueil de bois de palissandre,

Sera brûlé, puis le granit de son tombeau,
Dans une urne d'argent gardant un peu de cendre,
Dira combien Timour fut cruel et fut beau.

HENRI LIEBRECHT.



Chroniques du Mois

—

LES ROMANS.

Le Tréteau, par JEAN LORRAIN. (Paris, Jean Bosc, éditeur.) — J'éprouve comme un serrement de cœur à parler de ce grand et bizarre artiste qu'était Jean Lorrain, dont la mort douloureuse consterna les amis du Beau. Il me souvient que, l'an dernier, je le vis pour la dernière fois dans cette vaste villa de Nice où se passait presque toute sa vie. Déjà il portait sur le visage les empreintes du mal qui devait l'emporter, ces empreintes qui sont comme la fatigue de vivre. Il y avait un an que je ne l'avais plus vu, et combien je le trouvai changé! Sa face jaune était creusée de rides profondes et ses yeux — ces yeux troublants, inquisiteurs, où brillaient de la raillerie, un peu de férocité et aussi de la pitié — semblaient commencer à regarder en eux-mêmes. Mélancolique, il parlait de ses souffrances. Il promenait son incurable ennui, sa constante neurasthénie dans le grand jardin où s'élevaient les orangers, les citronniers, les grenadiers et toute une floraison magnifique et parfumée. On y entendait le bruit de la mer proche et l'air vibrait sous le ciel intensément bleu. Cette ardeur de la nature semblait d'autant plus émouvante et plus pitoyable devant cette agonie qui déjà commençait Pourtant ce travailleur d'une dévorante et continuelle activité luttait vaillamment contre la maladie. Dans la vaste maison aux grands escaliers de chêne verni — cette maison qui paraissait si étrange parce que tout y rappelait la Renaissance flamande — il promenait ses enthousiasmes encore si juvéniles, ses ardeurs encore si communicatives! Dans le bizarre cabinet de travail où tout semblait revêtir un aspect somptueux et inquiétant, où l'on voyait des crapauds de toutes les matières, de toutes les couleurs, presque de toutes les formes, et des figures de cire, et des gravures de l'école italienne, un fouillis d'objets d'art les plus hétéroclites et les plus raffinés, et des vieilles soieries fanées, et des lampes d'argent ciselé, mille choses compliquées et merveilleuses, Jean Lorrain parlait. Il parlait d'une voix impertinente, qui par moments sifflait et par moments coulait douce comme le bruit de l'eau Il disait ses énervements, ses enthousiasmes, racontait son œuvre, s'interrompait pour demander du thé que l'on buvait dans des tasses délicieuses, en vermeil ciselé, parlait de ses bagues — il en avait une collection extraordinaire de variété et de beauté — revenait à son œuvre. Et il ressemblait terriblement, tandis que sur son œil gauche toujours mi-clos

retombait une lourde paupière, à quelqu'un qui ne veut pas mourir, mais qui sait bien, tout de même, que la mort est proche. Cette dernière visite au grand écrivain me fit mal, parce qu'il y avait un si navrant contraste entre l'activité de ce travailleur surmené et le proche oubli de la tombe, entre la nature exubérante du Midi rougeoyant et l'immobile sommeil de la mort. Car c'est le travail surtout qui a tué Jean Lorrain. Sans doute des excès de différente sorte hâtèrent sa fin ; mais ce furent surtout des excès de sensibilité nerveuse. Je ne veux point parler de la vie privée de l'homme, que d'ailleurs j'ignore et veux ignorer : Jean Lorrain laissa s'accumuler sur sa tête les racontars les plus infâmes. Lui-même mettait même une certaine coquetterie à raconter ce que l'on disait de lui Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans ce que l'on racontait : je sais seulement que la calomnie n'épargne point ceux que leur talent signale à l'attention. Il n'est point un écrivain, point un artiste, que l'on ne se plaise à salir, la plupart du temps à tort : le degré de la calomnie indique presque toujours le degré du talent. Et pas un artiste, peut-être, ne fut plus calomnié que Jean Lorrain. Je ne veux d'ailleurs m'occuper que de l'artiste. C'est le devoir du critique de parler de l'écrivain et de laisser de côté la vie privée de l'homme. Bien des critiques pourraient tirer profit de cette maxime.

Le Tréteau parut après la mort de Jean Lorrain. C'est un roman touffu, que l'on sent profondément vécu. Certes il pèche par plusieurs côtés et ce n'est point une œuvre parfaite. J'en déplore la longueur et, souvent, le décousu dans le style. Si l'auteur de *M. de Phocas* avait pu travailler son œuvre, il ne l'aurait à coup sûr point laissé telle qu'elle se présente à nous. Mais Jean Lorrain ne sut point se borner : il lui arriva, l'année qui précéda sa mort, d'écrire, sur commande, trois romans, c'est lui qui me l'a dit et, d'ailleurs, je connais les trois œuvres. Trois romans ! Sans compter les nouvelles, les critiques, les pièces de théâtre ! Un pareil labeur devait amener une issue fatale. Et, s'il a rapporté à Jean Lorrain d'énormes droits d'auteur, il n'a pas été sans faire un tort considérable à la valeur artistique de ses œuvres. Car Jean Lorrain était un styliste de tout premier ordre, quand il en avait le temps. Il existe de lui des pages qui sont des merveilles de ciselé et de fini ; il a produit des vers dont le verbe est un rayonnement. Mais la surproduction amena fatalement la négligence dans la forme de ses romans et il est telles pages qui sont à peine écrites en français. Mais quelle imagination prodigieuse ! Quelle extraordinaire variété dans les milieux qu'il nous décrit ! A quel point la faculté imaginative se joint ardemment à la puissance d'observation ! Il y a dans *le Tréteau* matière à dix romans et à dix pièces de théâtre ! On y sent en quelque sorte l'homme qui veut, en une dernière œuvre, mettre toute sa puissance de vitalité et de force productive, parce que la mort le guette et qu'il la sent, toute proche, embusquée Décrivant, dans *le Tréteau* des milieux théâtraux, il en arrive à construire entièrement trois admirables drames, sans doute un peu romantiques, mais presque parfaits au point de vue de la qualité dramatique : ces trois drames, dont il donne le sujet complet, il ne reste réellement plus qu'à les écrire.

L'intrigue du *Tréteau* est très simple. Mario Nérac, jeune homme de vingt-sept ans, est un Provençal. Poète enthousiaste, il sent en lui l'étoffe d'un grand homme. Quittant son pays d'Avignon, il part à la conquête de Paris, emportant un drame historique, *le Carpaccio*. Il est présenté à la grande tragédienne Linda Monti, qui s'en éprend et devient sa maîtresse : il est très beau et a tout de suite, à cause du désir qu'il inspire et aussi de la jalousie envieuse, une cour de femmes. Poussé par la tragédienne, il est admis partout. *Le Carpaccio* va être reçu quand Mario Nérac s'avise que son drame n'est point assez scénique et que d'autre part il contient trop de réminescences. Il en écrit un autre, *Brocéliande*, qui, immédiatement reçu, est créé triomphalement par Linda Monti. Mais Mario Nérac est ébloui par son succès : il se croit tout permis. La calomnie rôde autour de lui. Il ne la supporte pas et le soir de la première de *Brocéliande* giffle à tour de bras le répugnant et venimeux critique Pétrarque Azuado, qui, poète aussi, meurt d'envie en voyant le succès de son rival. Les deux hommes se battent en duel : Mario, blessé à la tête, est pris de méningite. On lui sauve la vie, mais sa magnifique et radieuse intelligence est perdue à jamais; il devient gâteux et retourne en Avignon, auprès de sa mère, qui, farouche, le gardera jusqu'à une mort proche.

Intrigue simple, on le voit, et presque banale, mais qui n'est évidemment là que pour mettre dans l'œuvre un lien de continuité. Car le livre vaut surtout par la façon subtile, exacte, ironique et féroce, dont sont mis en scène les personnages du monde factice où s'agite Mario Nérac Sa ruse innée de Méridional adroit évolue adroitement au milieu des intrigues que lui crée sa faveur naissante. Mais il ne peut empêcher son enthousiasme de déborder, et cela le perd.

Il y a dans *le Tréteau* — un roman à clé, d'ailleurs, dont on reconnaît invinciblement de nombreux personnages — des types merveilleusement dessinés. Le milieu théâtral et littéraire y est décrit de main de maître. Et c'est à ce point de vue surtout, que, par sa réalisation d'exactitude féroce, l'œuvre est de premier ordre. Des caractères comme celui de Linda Monti — folle et magnifique amoureuse, femme passionnée jusqu'à la frénésie, amante douloureuse jusqu'à l'agonie ; — Mario Nérac, fougueux, artiste et arriviste aussi, croyant en soi, courageux et cabotin ; — Pétrarque Azuado, critique envieux, grand poète, sans doute, mais chez qui le fiel envahit l'inspiration ; — Myrrhine, sœur jalouse et hystérique de Linda Monti qu'elle méprise, hait et fait souffrir ; — tant d'autres, tous les personnages, pourrait-on dire.

Et le livre est un tableau, poussé un peu au noir sans doute, mais combien souvent exact et précis, des officines où se cuisinent les renommées, des bouges où se fabrique la gloire. Et c'est pourquoi *le Tréteau* est aussi une œuvre très morale, parce qu'elle est un avertissement pour ceux qui, ne le connaissant point et insuffisamment armés pour pouvoir s'y défendre, se lancent dans le monde sournois du théâtre et de la littérature.

Œuvre très grande, à la vérité. Œuvre digne de ce beau, artiste et puissant écrivain que fut le pauvre Jean Lorrain.

Delphine Fousseret, par M. Paul André. (Bruxelles, aux éditions de la *Belgique artistique et littéraire*). — Il est évident que le dernier roman de M. Paul André vaut surtout par les paysages dans lesqnels l'écrivain place son action. Les aspects des Ardennes françaises sont tout à fait enchanteurs et séduisants sous la plume avertie du fécond auteur. L'intimité charmante d'un coin provincial, villageois, nous apparait captivante, étudiée avec un louable souci de la couleur et de la physiologie. Certes, *Delphine Fousseret* n'est point un roman sans défauts : on y peut déplorer, à certains passages, un notable relâchement du style. On y sent des lenteurs fatiguantes, d'inutiles répétitions, le souci de tirer l'affaire en longueur, de dire en beaucoup de mots des choses qui se résumeraient facilement en trois lignes. A la fois, cela manque un peu trop de travail et cela sent le travail. Mais ce sont là des défauts que l'on pardonne d'autant plus aisément à M. Paul André, qu'il est un des plus actifs producteurs de la littérature belge, dont bien des représentants se complaisent trop volontiers en de mornes contemplations ombilicales. Le talent très aigu de M. Paul André est de ceux qui ne doivent rien au scandale : c'est un talent honnête, quelquefois un peu gris, quelquefois un peu ennuyeux ; mais sa pensée, fréquemment a de la profondeur et son observation ne manque point de saveur. Rarement l'écrivain se préoccupe de la psychologie au sens exact du mot; il aime plutôt — et c'est toujours intéressant — à placer une psychologie dans un milieu et à montrer les effets causés par ce milieu sur l'âme et sur l'esprit des personnages qui y évoluent. A ce point de vue *Delphine Fousseret* est presque un roman belge, puisque son action se passe dans le Nord des Ardennes françaises ; et à cause de cela les caractères y sont probablement plus atténués que ceux observés chez nos populations. Ils y sont aussi plus ternes, mais en même temps estompés d'une sorte de distinction subtile, d'une sorte d'élégance choisie, qui sont le propre de la race française et que forcément les institutions et les volontés de la géographie historique doivent apporter à des gens qui ethnographiquement parlant sont pourtant de la même race que nos populations wallonnes.

Mais il y a dans le roman de M. Paul André une chose aussi, qui, celle-ci m'a particulièrement séduit : c'est l'étude, très poussée, très subtile, très patiente d'un caractère de femme, Delphine Fousseret elle-même, qui placée à l'avant-plan ne va pas d'ailleurs quelquefois sans atténuer fâcheusement les signes distinctifs des autres caractères. Mais le titre même du livre indique que M. Paul André a voulu mettre en lumière ce caractère seul. Et comme il est admirablement traité cela suffit à me faire dire que *Delphine Fousseret*, roman sans tapageuses prétentions, est tout de même un fort bon livre.

En quelques mots voici l'intrigue. Suivez moi bien : c'est simple, à la vérité, mais comme toutes ces personnes se ressemblent beaucoup entre elles, on peut en arriver à confondre. Un petit village, Margut, non loin de Sedan : là vivent deux familles. Les Donjeux, la mère veuve, une fille, Henriette, un fils, Victor : ce dernier est le médecin du village. Puis deux demoiselles, les demoiselles Fousseret, Delphine, l'aînée, qui touche à la quarantaine et qui a toujours eu un caractère

plus léger que celui de sa sœur; elle est plus coquette, plus préoccupée de sentimentalité bébête, plus soucieuse du joli que de l'utile. Oh! ce n'est point une cascadeuse : fichtre! non. Mais enfin ce n'est pas non plus une bigote, ce qui est déjà fort gentil. Cécile Fousseret, elle, ne se préoccupe que des questions ménagères : c'est la vierge forte de l'histoire. Bon. Puis un autre village, tout proche, Villers. Un certain major retraité a deux enfants : Henri Chambois, un jeune poète qui vient de débuter à Paris et est doué d'un caractère, d'ailleurs fort conventionnel, avouons-le tout de suite; et Jeanne Chambois, une jeune personne bien gentille, qui joue du piano. Puis, enfin, le Lovelace de l'histoire : Louis Fousseret, frère des demoiselles Fousseret, pharmacien à Dinant. Vous voyez d'ici que ce Don Juan du jujube n'est point méchant. Il y a des moments où il ressemble un peu au Charles Bovary de Flaubert : il sera cocu, soyez en sûrs. Enfin, vous savez, dans la pharmacie, ce n'est pas si grave que çà en a l'air : une petite décoction d'aloès à avaler. Vous pensez bien qu'à un moment donné Louis a le typhus et que... Mais pardon ! Avez-vous bien retenu les généalogies des familles que je viens d'avoir l'honneur de vous présenter ? Oui ? Bon. Delphine Fousseret devient amoureuse du jeune docteur Victor. Victor devint amoureux de Jeanne Chambois qui l'aime aussi. D'autre part, Henriette Donjeux aime le jeune poète Henri Chambois, mais bientôt elle préfère Louis Fousseret, parce que Henri est un sale garçon qui, à Paris, a des duels pour des cocottes, le vilain ! D'ailleurs, Henri et Henriette, j'avais prévu tout de suite que cela ne « bicherait » pas. Il y a encore Cécile : mais Cécile n'aime personne. Ah ! si elle aime Bouboule, le vieux caniche. Elle lui fiche bien quelquefois des coups de pied au derrière, quand Bouboule vient rôder dans la cuisine où elle élabore des menus sensationnels : mais on sent qu'elle l'aime tout de même. Alors Victor épouse Jeanne et Louis épouse Henriette. Et au fond, en y réfléchissant, Victor ne sera peut-être pas cocu : c'est la grâce que je lui souhaite. Et prospérité dans son commerce. Tout cela, le voyez-vous, n'est pas bien méchant. Ce serait même un peu puéril si le caractère de Delphine Fousseret ne venait donner à cette intrigue douceâtre un puissant intérêt. Il est très beau ce caractère, intelligemment dessiné, approfondi avec un tact dont il faut savoir gré à M. Paul André.

Les sœurs Fousseret qui, âgées de vingt ans, perdirent leurs parents, se considérèrent dès lors comme deux mamans pour leur frère cadet, Louis. En ces âmes simples et franches la pensée de l'amour ne s'introduisit jamais, tant que les deux sœurs eurent à se préoccuper de l'éducation de leur frère. Mais celui-ci livré à lui-même, Delphine et Cécile s'abandonnèrent fatalement à leurs penchants respectifs. Cécile soigna le ménage; Delphine lut les livres déprimants de M. Georges Ohnet : et elle voulut se lancer dans les « Batailles de la Vie ». Ce pauvre cœur naïf s'abandonna, sans s'en douter d'abord, à la capiteuse atmosphère de la jeune affection d'un homme. Elle se laissa aller à la douce langueur de se croire aimée, sans voir le ridicule touchant d'une pareille aventure. Ses espoirs, ses craintes, sa folie, sa jalousie naissante, tous ces sentiments complexes et douloureux sont étudiés par M. Paul

André avec une sagacité de bon goût qui fait honneur au loyal talent de l'écrivain. Point de grande éloquence fâcheuse dans l'exposé sincère d'un état d'âme; point de véhémence déplacée dans la narration de cette banale mais toujours si douloureuse aventure. Et cela c'est la vie amère de ceux qui virent tout à coup la vie à travers le prisme d'une illusion. Pas un moment Delphine Fousseret ne ment à son caractère : il suit sa ligne avec une rigidité mathématique, il ne s'en écarte jamais. Je le dis : il est ennuyeux que ce caractère ait mis les autres dans une demi-teinte uniforme. Cécile Fousseret et Mme Donjeux ont un caractère identique; Victor et Louis sont le même personnage; Jeanne et Henriette sont la même jeune fille. Il y a bien le caractère de Henri Chambois; mais celui-là, je l'ai dit, est raté. Et toutes ces personnes ont l'air de se copier, pour plus de facilité. Mais qu'un écrivain ait imaginé de décrire l'état d'âme d'une Delphine, c'est très méritoire; qu'il soit arrivé à son but, cela prouve que cet écrivain a beaucoup de talent. Et M. Paul André a beaucoup de talent.

Les petits à côté du livre sont séduisants : il y a une description de vente publique, dans un village, qui est tout à fait savoureuse et originale. Il y a la narration d'un dîner, chez les Donjeux — avez-vous remarqué qu'on mange énormément dans les romans d'auteurs belges? — qui est une bien jolie chose.

En résumé, j'ai trouvé que, à part le caractère de Delphine Fousseret, M. Paul André avait un peu traité son roman, en se moquant doucement de soi-même : il a poussé même l'ironie jusqu'à faire quelques fautes de français assez réjouissantes : il y a un certain nombre de « voire même » qui m'ont attendri. D'ailleurs, Paul André est un ironiste : entendez-le causer. C'est un des plus délicieux causeurs qui se puisse imaginer. Et un roman ironique de lui serait, je crois, tout à fait captivant même sans fautes de français...

Il convient de dire un mot de la charmante édition de *Delphine Fousseret* : l'habile Fernand Larcier devient peu à peu un des meilleurs éditeurs de Belgique.

—

La Maîtresse américaine, par M. EUGÈNE MONTFORT (Bruges, Arthur Herbert, éditeur). — Le subtil directeur des *Marges* est un délicieux écrivain et *La Maîtresse américaine* est un bien joli et bien ingénieux petit roman. Tout petit, si petit que vraiment le mot roman est un peu écrasant pour cette nouvelle à peine longue. Mais elle est si gentiment, si habilement, si profondément aussi, traitée, que c'est un vrai délice que de la lire. Vous supposez bien qu'il n'y a point là une intrigue très compliquée, n'est-ce pas? En effet, nous ne voyons évoluer que deux personnages — il en a bien un troisième, mais c'est un cercleux qui est là seulement pour... apporter les lettres. Tout de même il vaut mieux que l'intrigue soit simple, car les deux jeunes gens que nous présente M. Eugène Montfort sont rudement compliqués. Il s'établit entre eux la lutte ordinaire entre deux êtres qui s'aiment, et dont l'un voudrait bien savoir et l'autre ne rien dire. Nelly a été rencontrée par Jacques, un jour, au hasard d'une partie de patinage. Ils s'aiment, se le disent et... se le prouvent, si j'ose dire. Mais voilà :

Jacques est un délicat, un sentimental : il veut à tout prix connaître la vie de cette jeune fille qui s'est fait passer pour une Américaine ayant eu le malheur de se laisser séduire par un misérable. Mais certains gestes et certaines paroles de Nelly surprennent et affectent Jacques. Nelly ne veut rien lui dire de sa vie privée : elle vit vaguement chez une vieille tante, c'est tout. Oh! en vérité, à certains moments, il croit à tout ce qu'elle raconte : elle parle si gentiment anglais. D'autant plus gentiment d'ailleurs, que lui n'en comprend pas un mot. Cependant peu à peu la vérité se découvre : Nelly est une hystérique et n'est pas Américaine du tout; l'auteur laisse deviner qu'elle est simplement une Française entretenue par un vieux monsieur riche Chose qui, à la vérité, aurait pu arriver tout aussi bien à une Américaine. Ce qu'il y a d'amusant et de délicieusement ironique dans ce petit roman c'est le scrupule de l'amant qui s'imagine être mêlé à une aventure tragique ou au moins très romantique et qui se laisse tout simplement berner par une malade. Or, il lui arrive de croire que ce qu'il ne comprend pas dans Nelly provient de l'éducation américaine de cette dernière. C'est amusant, parce que cela nous montre ironiquement le caractère en quelque sorte craintif de notre race, notre impossibilité de jamais comprendre la femme et notre erreur de chercher à comprendre un être qui ne se comprend pas soi-même Les Anglo-Saxons, par exemple, ne sont pas ainsi : ils ne cherchent à rien comprendre du tout. Le cœur de leur femme est pour eux un mur derrière lequel il ne se passe rien. Aussi bien d'ailleurs les Anglo Saxonnes sont-elles moins compliquées.

Le caractère de Nelly est bien joliment tracé, lui aussi. L'imagination romanesque de cette malade lui inspire une passion qui provient d'une sorte de transposition dans sa propre existence. C'est fort curieusement observé. Et puis cet aimable roman est écrit dans une délicieuse langue, parfois bien un peu maniérée, mais d'une élégance toujours si parfaite. C'est presque XVIIIe siècle, ma foi.

F.-Charles Morisseaux.

Accusé de réception : L'*Hallali*, par Camille Lemonnier; l'*Inutile Effort*, par Léon Wauthy.

LES POÈMES

A propos de quelques préfaces. — Les hasards de la critique ont voulu que simultanément me parviennent en ces temps derniers des volumes de poèmes longuement préfacés par leurs auteurs. Poètes de la génération nouvelle, tard venus de l'école poétique symboliste, ils en sont les résultats directs et examiner ici leurs idées, exprimées au seuil de leurs œuvres, avant de lire leurs poèmes, nous permettra de dégager brièvement les conclusions qui apparaissent. Il semble bien que la période de lutte soit terminée. Les historiens littéraires des temps à venir reconnaîtront sans aucun doute trois grandes écoles poétiques au XIXe siècle : l'école romantique, l'école parnassienne et l'école symboliste. Toutes les trois ont eu leur raison d'être. Et la

poésie de l'heure actuelle n'est qu'un résumé, parfois étrange et souvent admirable, de ces tendances contradictoires. Les jeunes poètes que voici se réclament hautement des poètes qui les précédèrent directement, dont quelques-uns sont morts : Samain, Mallarmé, Laforgue, d'autres vivants encore et grands d'une gloire que l'avenir appréciera : Régnier, Verhaeren, Griffin. Mais il est juste de reconnaître qu'une gloire plus ancienne, et que le temps ne fait que grandir, se joint à celles-là dans l'admiration des jeunes hommes d'aujourd'hui : c'est celle du grand Alfred de Vigny. Sur celui-là seulement tous sont d'accord. Il y a quelque ironie dont on ne peut se défendre à constater que sur les autres grands poètes passés, les poètes d'aujourd'hui ne sont point d'un avis unanime : alors que Maurice de Noisay (*) proclame hautement que Racine est un poète incomparable, un des miroirs de l'âme française, au contraire Pierre Chaine (**) déclare non sans quelque dédain que chez l'auteur de *Bérénice*, il y a de tout sauf de la poésie. La contradiction, évidente et paradoxale en d'autres points encore, tend seulement à prouver que les admirations sont encore mal définies et qu'il y aurait lieu de ne point attacher trop d'importance à leurs affirmations. L'heure est pourtant venue, semble-t-il, où les poètes se sont mis d'accord sur ce qu'il faut conserver des acquisitions, des théories, des outrances de l'école symboliste. Et voici me paraît-il à quoi l'on s'est arrêté : libérer la poésie de préoccupations philosophiques trop didactiques ou trop étroites, y mettre le plus d'humanité possible, surtout le plus de sentiment à l'exclusion de trop de raison : « La poésie, conclut Pierre Chaine, n'existe que par le sentiment. » Ajoutez à ceci le besoin d'une idée, pour peu que celle-ci ne soit point incompatible avec l'élan lyrique que réclame le sentiment. Cette théorie est d'ailleurs très vague et ne prouve rien. Les thèmes poétiques sont les mêmes de toute éternité et les poètes de l'école nouvelle ne gardent aucun droit à écarter du domaine de la poésie tel ou tel sujet au détriment de tel autre. Si les symbolistes furent surtout les poètes de l'âme humaine, plutôt que ceux de *leur* âme, à l'égal des Romantiques, les poètes plus jeunes ne s'aperçoivent pas que les thèmes qu'ils choisissent sont d'une métaphysique tout aussi creuse, tout aussi vainement humanitaire, sont aussi boursoufflée que celle dont ils raillent la présence chez les Parnassiens et les Romantiques. La philosophie métaphysique et la poésie sont deux extrêmes qui ne se touchent pas. Je l'ai déjà maintes fois affirmé et la lecture laborieuse de récents recueils d'une suffisance quelque peu exagérée m'a assuré dans cette idée. Le dédain de la foule, le mépris pour les avis contradictoires que peuvent leur opposer la critique, le fétichisme de leurs œuvres et de leurs théories, le dogmatisme de leurs déclarations empêche des poètes comme René Arcos et Georges Duhamel (***) de

(*) Maurice de Noisay : *L'Ame en Route*, poème (Paris, Henri Jouve, éditeur). Voyez préface, passim.

(**) Pierre Chaine : Poèmes (Paris, E. Sansot, éditeur).

(***) René Arcos : *La Tragédie des Espaces.* — Georges Duhamel : *Des Légendes, Des Batailles* (Les 2 volumes à Paris, aux éditions de « l'Abbaye », groupe fraternel d'artistes).

juger nettement les choses et de faire preuve d'une impartialité suffisante et nécessaire à tout artiste.

Au point de vue linguistique, les poètes nouveaux semblent s'accorder mieux ; départageant dans les écarts de langage des symbolistes ce qui apparaît outré, ils ramènent la langue au plus de souplesse et de fluidité possible L'image nécessaire au symbole et à l'allégorie les préoccupe surtout. Ils la renouvellent, et pour le faire, Maurice de Noisay semble avoir trouvé la formule la plus adéquate à définir le procédé actuel : « Démonter les clichés, rendre à chaque élément toute sa force, puis assembler selon soi-même. » Par là, le langage poétique a acquis une richesse, une ampleur et une clarté qu'il n'a jamais connu et qui rend l'expression des sentiments et des aspects sans cesse diverse et chaque fois plus frappante.

Reste un dernier point : la prosodie, sur lequel les résultats obtenus sont surtout apparents. Le *vers libre* n'est plus, avec ses exagérations, son manque de forme et de rythme, sa dislocation et disons le mot — son manque absolu d'esthétique. Entre la sévérité de la prosodie parnassienne et le débraillé du vers symboliste, on me paraît s'être arrêté à un moyen terme. Reprenant le vers disloqué par Hugo, on l'a libéré encore de l'alternance des rimes féminines et masculines et de la loi des pluriels et des singuliers La rime n'est pas nécessairement riche : elle peut n'être que suffisante et parfois même arriver à l'assonance. La loi de l'*e* muet dans le corps du vers autorise à ne plus le compter dans le cas de sa prononciation nulle. Bref le vers est devenu essentiellement un vers parlé, non plus un vers écrit.

Telles sont les conclusions qu'il faut tirer de la lecture de ces préfaces en les rapprochant de manifestes récemment publiés tels que ceux de Tancrède de Visan ou de Robert de Souza. Voilà où nous en sommes. Voilà la théorie moyenne. Point ne faut déclarer pourtant qu'il n'y a plus d'exceptions. Nombre de poètes exagèrent encore ces théories : ce sont les très jeunes, qui font du zèle ; les exaltés, qui s'assagiront, ou les râtés, qui prennent le bizarre et l'étrange pour le signe inéluctable de la beauté. D'autres poètes n'admettent point ces théories dans toutes leurs affirmations : ils se rattachent encore à la vieille tradition française dont ils craignent de voir les poètes s'écarter ; au nom de la langue et de la poésie française, ils redoutent de voir ces réformes si profondes atteindre cette tradition, sans laquelle nul art n'est possible dans l'histoire d'une race. Il appartient à chacun de conclure selon son tempérament. Pour nous, de l'exposé de ces théories nous allons chercher à déduire la valeur de quelques unes des œuvres qui en sont la mise en pratique.

Maurice de Noisay est incontestablement l'un des meilleurs parmi les poètes qui se montrent. Son *Ame en Route* a fait un beau voyage au pays de l'Amour, de la Légende et de la Poésie. Selon une phrase que Noisay emprunte à son maître, Maurice Barrès, cette âme déclare qu'elle ne « cessera d'être celle qui n'est pas satisfaite » (°). C'est que le monde est grand et « qu'à chaque homme appartient un autre

(°) Maurice Barrès : *Le Jardin de Bérénice*,

monde » comme l'a dit Nietzsche. Il n'importe. Cette âme perpétuellement anxieuse de découvrir une vérité nouvelle, à défaut d'une certitude absolue, est celle qu'un profond poète, qu'il faut admirer.

Pierre Chaine est sans doute beaucoup plus jeune, en tout cas moins expert et moins personnel. Son volume de *Poèmes* dénote un poète calme et sage. On sent en lui les influences diverses et nécessaires à tout écrivain qui se cherche Mais on peut prévoir dans le souci de l'écriture de ses vers, dans l'écho de ses pensées et de ses sentiments un poète charmant et d'une âme tendre.

Mais d'autres volumes, qui ne portent point de préfaces, prouvent de similaires théories et de semblables préoccupations chez leurs auteurs. Il nous paraît donc utile de les rapprocher de ceux-ci et d'examiner avec quelque soin les volumes de Georges et Cécile Périn, d'Albert Erlande, de Valmy Baisse et de Max Daireaux.

—

Les Hommages divins, par ALBERT ERLANDE (E. Sansot, édit. Paris.) — Celui-ci est une manière de classique, un classique de la Pléïade, à la façon de Jean Moréas. En matière de sentiment, c'est un pessimiste et un renfermé :

Souris et crois en toi, mais, surtout, reste seul.
Sois un prince exilé qui n'a que sa couronne,
Son glaive et son linceul.

C'est d'ailleurs un sincère poète, dont l'âme est noble. Il s'exhalte encore pour sa « maîtresse et son art » et ne se croit point déshonoré pour avoir d'une pleine voix entonné « un chant royal en l'honneur de la Rose » et un autre « en l'honneur d'Adonis ». Je le répète : *Les Hommages divins* m'ont fait penser à Ronsard. Même souci de chanter l'amour en des strophes lyriques et précieuses, même clarté d'images. Peut-être serait-il opportun de regretter en ces poèmes délicats une trop constante brièveté, un certain manque de souffle, je dirais une vue trop courte des sentiments et des images. Pourquoi ces poèmes de quatre, cinq, huit vers qui contiennent le beau début d'un poème plus ample et renferment une pensée émue ? Il aurait fallu les développer. Et ce reproche me paraît en lui renfermer presqu'un éloge puisqu'il est un regret. C'est dire le charme de cette poésie fluide, toute vibrante de l'émotion d'uu cœur plein d'amour pour la femme, qui inspire toute poésie, et plein de reconnaissance pour la beauté des choses, qui inspire toutes pensées sereines !

—

La Lisière blonde, par GEORGES PÉRIN (E. Sansot, édit. Paris.) — Un art très subtil de la nuance ; trop de nuances même et pas assez de couleur en certains endroits. Les sentiments et les teintes sont raffinés, trop recherchés, trop fondus. La vie est pour lui comme une grande forêt à la lisière blonde de laquelle il est arrêté et dont il cherche à deviner, en perçant le mystère du sous-bois et des ramures, les milles frémissements agités.

Pour qui — hors des nôtres, si courts —
Sait voir les beaux destins du monde,
Chaque minute de nos jours
Est comme une lisière blonde.

Ce qu'il y a dans ce livre de très personnel, c'est la recherche des thèmes nouveaux d'inspiration. On y sent un souci constant de découvrir une poésie neuve dans la quotidienne succession de nos sentiments et de nos pensées, dans les rencontres fortuites de nos existences, dans les aspects très modernes de la vie. Il en faut louer sincèrement le poète.

—

Vivre! par CÉCILE PÉRIN (Edit. de la *Revue Littéraire de Paris et de Champagne*, Reims). — Ce n'est pas aux lecteurs du *Thyrse* qu'il faut dire le talent ardent et spontané de Cécile Périn. Ils ont eu maintes fois l'occasion de le connaître et de l'apprécier. Ils savent combien il est divers et animé. C'est un talent tour à tour souple et fort, lyrique avec puissance et délicat avec émotion. Il a de nobles soucis d'inspiration et de pensée :

« *Nous chanterons la Vie adorable et cruelle,*
La jeune Vie aux yeux brûlants, au rire fou,
Qui mit tous nos désirs pour se faire plus belle,
Comme un tremblant collier de perles à son cou. »

Et ce désir de chanter toute la vie diverse, n'a point trahi Cécile Périn. Elle a célébré la *Vie en Fleur,* les parfums, le feu, le verger, la source, les mots ; elle a dit la *Rose Ardente* et dans cette partie du recueil il faut hautement admirer des poèmes comme *Nuptiae* et *L'Etreinte,* dans lesquels il y a une telle force de vie, une volupté si puissante et à la fois si saine et si haute que le cœur en reste ému et soulevé. Ce sont là des cris de passion comme seuls en savent ressentir, pour les chanter, les très vrais poètes. L'âme se fait caline et pudique dans les délicieuses *Petites Chansons pour mon ami*, si pleines de toute la poésie chaude, tendre et enlaçante de l'amour heureux et fort. Dans *les Claires Souvenances* repasse toute la jeunesse lumineuse et attendrie de celle à qui la mère a souri dans la maison des vieux parents ; ce sont des impressions de paysages, familiers aux jeunes années parmi la Champagne qui lui est chère. Cécile Périn consacre une série de très beaux poèmes à la gloire des jardins dont elle a l'amour et dont elle sait rendre la poésie tour à tour douce ou triste ou légère de clairs printemps. Car si son âme sait la vie adorable, elle a aussi voulu chanter la vie cruelle qui fait pleurer : elle connaît la volupté des larmes. N'ayant put citer aucun de ces poèmes, faute de grâce, j'en ai le regret — mais j'ai dit ma réelle et sincère admiration pour ce livre et pour ce poète.

—

La Vie Enchantée, par J. VALMY-BAISSE. (E. Sansot, éditeur, Paris.) — J'ai signalé maintes fois dans ces mensuelles chroniques les tendances des poètes de la génération nouvelle à chanter la vie selon

tous ses aspects. Ils ont tous quitté la tour d'ivoire romantique, où ceux de 1830 se complaisaient dans l'analyse de leur « moi », et dédaigneux de l'unique souci de l'art pour l'art qui préoccupa les Parnassiens, ils ont élu le désir et le besoin de l'art pour la vie. Ne commentons point, constatons. Valmy-Baisse est un poète jeune : la vie lui apparaît enchantée. Il faut se réjouir de l'épanouissement ébloui et optimiste de cette âme Elle a donné des chants pleins de fougue et d'émotion sincères. Les thèmes d'inspiration sont éternellement les mêmes : recherche de la poésie qui est enfermée dans la vie quotidienne, poèmes d'amour, retour vers la première enfance, espoirs, regrets et désirs. Ces poèmes sont amples; il y circule une libre vie, un noble souci d'aspirations supérieures, un large souffle. Des poèmes comme *Retour.* et *Père!* sont d'un sentiment profond et plein d'une réelle beauté Ce sont des vers de poète : cela est plus rare qu'on ne pense! Nous sommes placés pour en connaître tant!

—

Les Pénitents Noirs, par Max Daireaux. (E. Sansot, éditeur, Paris.) — Une âme encore qui se confesse : espoirs, désirs, douleurs qui brûlent, brasier ardent, pour entretenir le feu d'une chimère! Et c'est toujours un peu la même chose. Rien ne distingue ceux-ci de tant d'autres Des vers très sages, des pensées très sages, un poète très sage... trop sage pour ne pas être un peu monotone.

—

Le Regard d'Ambre, par Henri Strentz. (E Sansot, éditeur, Paris.) — Je ne comprends pas le titre de ce livre et assez peu les poèmes La pensée en est confuse, chaotique, souvent absente. Le vers coule, coule désespérément quelconque, sans nerfs, sans force, sans vie. Que de versification faible et inutile pour ne rien dire!

—

Memento. — Elie Marcuse a publié chez l'éditeur Larcier une agréable plaquette, sous le titre *l'Obole des Heures,* et qui contient une vingtaine de poèmes fort jolis. — A l'Edition Artistique, qui fait de moins en moins de progrès dans la déplorable et fort peu artistique façon de présenter ses livres, Maria Sirtaine publie un recueil intitulé *les Heures Ardentes.* Beaucoup de vers, beaucoup trop de vers : « Mon âme est grise et monotone... ». Elle est comme les vers du recueil. — Edouard Daänson, dont on connait une détestable *Frédégonde,* tragédie shakespearienne (!?) y ajoute un volume de *Poèmes vivants* qui ne sont ni l'un ni l'autre.

—

Accusé de réception. — A ma prochaine chronique : *Les Flûtes Vaines,* par Louis Thomas; *Fleurs Morvandelles,* par Théodore Maurer; *Le Jet d'Eau,* par Jean Monval; *Poèmes à Sylvie,* par Emile Henriot; *Les Roses blanches,* par Jules Delacre; *Les Priapées,* par Léo More.

Henri Liebrecht.

LES THÉATRES

Théâtre de la Monnaie.

—

MADAME CHRYSANTHÈME (*)

Des jolies femmes, à l'entr'acte, désirèrent des boissons rafraîchissantes et émirent leurs appréciations sur l'opéra nouveau. Leur soif était intense, mais leur langage témoignait d'un esprit bref et restreint. Je souris doucement et je regardai avec intérêt la gorge sympathiquement modelée d'une demi-mondaine souhaitable. Le bon critique Eric Soleure vint vers moi, la main tendue. Il avait un air goguenard et demanda de la bière. Il dit :

— Anicet, mon ami, vous oubliez singulièrement le grand art, pour l'instant : la plastique, d'ailleurs confortable, de cette dame trop couverte de pierreries, ce qui indique ses habituelles fonctions dans le cours d'une vie horizontale, semble vous émouvoir plus que les gracieuses harmonies C'est de votre âge, je le sais ; mais dites-moi votre pensée sur l'opéra dont nous venons d'entendre les trois premiers actes.

Comme Eric Soleure parlait un peu haut, la dame entendit ses paroles et confia doucement à sa voisine :

— En voilà un vieux saligaud !

Puis elle me sourit, but de l'orangeade, croqua trois pralines qu'elle retira d'une bonbonnière Louis XV, salua des doigts un joli sous-lieutenant du 1er guides, se leva et, laissant derrière elle une odeur aimable de verveine, sortit du foyer. Je la vis de loin discuter dans le couloir avec un vieux monsieur décoré qu'elle semblait traiter sans aménité.

— Ce doit être son amant, dit Eric Soleure Dieu! que cette bière est chaude. Il est vrai que la salle est plutôt froide. Il n'en faudrait pas plus pour me donner une bronchite.

Il rit, et rajusta sur son nez malin ses lunettes à monture d'écaille.

— Mon cher maître, je trouve que ce petit opéra-comique est tout à fait délicieux. La musique de Messager, rarement bien profonde, est toujours élégante et captivante Il y a dans cette pièce une grâce d'orchestration tout simplement exquise. Et les harmonies, un peu faciles, j'en conviens, mais parfaitement adaptées à un libretto à fleur de peau, me procurent des sensations fort agréables.

— Il y a aussi, mon cher petit, que le public bruxellois est d'une incompréhension vertigineuse. La majorité des personnes qui forment le public de premières est frétillante d'idiotie. Les directeurs de la Monnaie ont dû, pour monter l'opéra-comique de M. Messager, faire un effort considérable. Il y a des décors d'un goût exquis : c'est chatoyant, lumineux, exact, adorable. C'est d'une couleur locale...

(*) *Madame Chrysanthème*, comédie lyrique en quatre actes, un prologue et un épilogue d'après Pierre Loti, poème de Georges Hartmann et André Alexandre, musique de André Messager. (Représentée pour la première fois, le 30 janvier 1893, sur le Théâtre-Lyrique (Renaissance), à Paris).

— Pardonnez-moi, mon cher maître; mais il me semble que le Japon n'est point tout à fait cela.

— Qui vous dit le contraire? C'est un Japon de rêve, un Japon de poète, le Japon de Pierre Loti, séduisant autant que faux. C'est un Japon d'opéra-comique, nous sommes d'accord. Mais n'imaginez-vous pas qu'il est bien plus amusant ainsi? Seulement, voilà : le public n'imagine point que l'on puisse jouer à la Monnaie des œuvres un peu comiques. Il croit qu'on se fiche de lui, ce bon public. A aucun prix il ne veut avoir l'air de « marcher ». On ne la fait pas, à ce malin public! Ah! les bons idiots! Ils me ravissent! Ils auraient voulu autre chose, et ainsi ils prouvent qu'ils n'ont rien compris. Il est vraisemblable en ce cas qu'ils ne comprennent rien à Offenbach; cela n'empêche point Offenbach d'être un grand musicien!

— Je suis ravi, mon cher maître, de vous entendre prononcer de telles paroles. J'avais peur de mon jugement personnel, mais j'aime qu'il coïncide avec le vôtre. En réalité, vous aimez l'œuvre nouvelle?

— Oui. Cela nous change un peu des grandes machines ténébreuses et remplies de majesté. Mais si l'on savait combien il est souvent plus difficile de traiter gracieusement, sans charge, le comique. Ceci, mon cher petit, c'est du comique, du joli comique distingué. Et quelle gentille pensée d'avoir placé cette action — qui pourrait se passer n'importe où, nous sommes d'accord — dans ce Japon charmant de notre leurre et de nos rêves! Cet opéra-comique n'est point une étude de mœurs, c'est un opéra-comique, saperlotte! J'admire MM. Kufferath et Guidé de l'avoir compris tel qu'il est. Je les admire d'avoir su lui fournir des décors adorables — hein, cette petite maison de Chrysanthème! et la joliesse mièvre de ce petit ballet si gentiment réglé dans un éclairage adorable! et ce jardin de Chrysanthème, que vous allez voir, tout à l'heure, dominant la grande rade ensoleillée de Nagasaki! Je les admire pour l'ensemble parfait qu'il y a dans les chœurs; je les admire d'avoir pu faire évoluer dans une atmosphère étrange et neuve les dames et les messieurs de Molenbeek et de Laeken qui forment la figuration. Dans le joli, mon ami, il y a aussi du grand art : voyez plutôt les vases japonais! Mais je trouve lamentable que le public ne comprenne pas.

— Que pensez-vous de l'interprétation?

— Decléry est un admirable artiste, même quand il est enroué; vous allez l'entendre chanter une romance bretonne : c'est la perfection même. Caisso est prodigieux : il a fait du personnage de Kangourou une création épique. David trouve ici son meilleur rôle. Je crois qu'il l'a compris et cette fois ne s'est pas cru contraint de gesticuler, comme d'habitude, ainsi qu'un épileptique en pleine crise : ce travers lui fait rater chaque fois son acte de Saint-Sulpice, dans *Manon*, Mme Eyreams est gentille, d'allure et de voix, comme toujours : seulement elle n'est pas très Japonaise. Mme Paulin est assez farce, peut-être trop; Mme Santori est une Japonaise de Milan, avec un sourire... postiche; les autres sont parfaits.

— Et Mme Alda!

— Ah! oui. Eh! bien, son rhume ne l'empêche point de parler anglais, ni d'avoir une très jolie voix : seulement ce n'est pas une Japonaise.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est deux Japonaises, dit Eric Soleure.



L'Africaine (*)

Comme il était minuit quarante, que *l'Africaine* venait de se terminer, Eric Soleure m'entraîna vers une proche taverne, où je jugeai opportun de me restaurer un peu. Je demandai de la choucroute. J'en mangeai. Et mon excellent maître dit :

— *L'Africaine,* cela me fait un peu l'impression d'être de la choucroute, une choucroute intellectuelle, si vous voulez. C'est bon, sans doute, mais sans raffinement. Et indigeste.

— Ne croyez-vous pas, mon cher maître, que c'est surtout bon parce qu'il y en a beaucoup ?

— Vous êtes très jeune, Anicet, et vos paroles en témoignent. Ce que vous dites est vrai en partie, mais vous avez tort d employer des paroles trop absolues ! D'ailleurs, je vous avoue mon admiration pour les livrets de Scribe ; il y a en eux — encore qu'il soit de bon goût, à l'heure actuelle, d'en rire — un sens étonnant de l'action dramatique C'est quelquefois très long et très compliqué : c'est rarement ennuyeux. On ne peut nier que *l'Africaine* soit une œuvre merveilleusement charpentée. Et au point de vue musical elle possède une grandeur indiscutable. Sans doute différentes parties en sont d'un goût douteux, voire déplorable. Mais il y a aussi des pages orchestrées avec une majesté prestigieuse. L'air *Fille des Rois* que M. Layolle chante étonnamment est d'une poésie profonde. Et cette aventure géographique ne manque pas d'ampleur.

— Mais vous bâillez, mon cher maître !

— Dame, cinq heures de musique ! Et je m'étonne, qu'avec les surprenants dégagements de la Monnaie, on puisse encore finir aussi tôt. Ce ne doit pas être commode de monter là dedans un vaisseau — très bien ce nouveau décor — aussi machiné, et si bien bâti, que malgré les fureurs de l'océan, il ne bouge point une minute ! Ah ! ils s'y connaissaient, les Portugais !

— J'ai même remarqué, Monsieur Soleure, que le drapeau portugais, tout en haut, malgré le vent ne bougeait pas (**).

— Vous êtes une jeune rosse, Anicet, mon petit !

— Et l'interprétation, Monsieur Soleure ?

— Rarement, et Dieu sait si à ce point de vue, la direction de la Monnaie nous gâte toujours ! — rarement j'ai vu une meilleure interprétation. Mme Mazarin n'est point émouvante, mais elle a un mezzo admirable ; Mme Sylva gazouille avec sentiment ; et Mme Dalbray se contente de ressembler à Litvinne — comme plastique, bien entendu,

---

(*) *L'Africaine*, opéra en cinq actes, d'Eugène Scribe, musique de Giacomo Meyerbeer, représenté pour la première fois à l'Opéra, le 28 août 1865.

(**) A la seconde de *l'Africaine*, le drapeau, grâce à une opportune ficelle, frétillait avec une louable bonne volonté. Mais, malgré la saute de vent qui survient à la fin de l acte, il frétillait tout le temps dans le même sens. C'était un drapeau optimiste.

et c'est déjà bien gentil ! M. Laffite est héroïque à souhait : il a toujours des « chats » dans le médium mais les notes élevées sont prestigieuses : il a chanté l'air *Beau paradis* comme un amour. M. Vallier, un peu gauche, a toujours son « creux » exceptionnel ; MM. Blancard, Artus, François, Nandès et Dognies sont fort bons.

— Mais le succès semble être allé à M. Layolle...

— C'est justice. Je n'aimais point cet artiste auparavant. Il fut commun et pataud. Mais il a fait des progrès, et sa voix est de tout premier ordre Son jeu sans doute est bien encore de Toulouse — oh ! cette manie d'apporter la note, à bras tendu, devant le trou du souffleur ! — mais enfin l'air d'Adamastor fut très suffisamment farouche. Et on a bissé ! Car le public de la Monnaie comprend fort bien l'*Africaine*...

ANICET LE NOIR.

—

Théâtre du Parc.

—

Paraître, par MAURICE DONNAY. — **La Griffe**, par HENRY BBRNSTEIN. — La manière de quelques auteurs dramatiqnes très parisiens emprunte quelque peu ses procédés à la cinématographie : elle consiste à nous faire assister au va-et-vient des femmes qui circulent, reçoivent des visites, font des gestes menus et nerveux, de financiers qui opèrent en agitant leurs chapeaux ou en descendant d'autos trépidants, c'est un défilé d'êtres dont on ne voit que le mouvement extérieur, tourbillonnant et virevoltant, sans en pénétrer beaucoup plus la psychologie que celle-ci ne se devine dans des images photographiques.

Cette manière serait tout à fait insuffisante à faire une œuvre de littérature dramatique, si elle ne comportait, transportée à la scène, l'occasion pour un boulevardier en verve d'y faire admirer, sur les lèvres des fantoches qui défilent, des mots très spirituels ou des couplets très mousseux ; et comme M. Maurice Donnay, qui, à en croire M. Jules Lemaître, écrit encore plus pour son plaisir que pour celui des autres, aurait beaucoup de peine à n'être pas spirituel, il s'accommode très volontiers de ces compositions modern-style.

Seulement, si le spectateur peut s'y plaire ou s'y amuse, c'est, presque au même titre, avec plus de bon ton, qu'il prend plaisir à la succession des scènes d'une revue de fin d'année.

Le désir de « paraître » est une des manifestations les plus banales du besoin aigu de jouissance dont témoigne notre époque, et, il y a là, au fond, plus d'un sujet de comédie, mais encore faut-il que l'auteur en choisisse un et s'y tienne, sans éparpiller notre curiosité sur les diverses variétés du travers, et que le péché de vanité nous apparaisse, agissant et se développant, de façon continue, avec un personnage dominant.

Mais il paraît que cela n'est pas commode : cette veine dramatique exploitée par Molière, aurait peut-être aidé à créer un type et à donner un chef-d'œuvre, mais M. Maurice Donnay n'a fait qu'un pièce d'une

construction honorable, brillante dans ses à-côtés, dans ses garnitures, dans ses accessoires, à coup sûr éminente par sa langue savoureuse et pittoresque, — et c'est en définitive ce mérite de forme qui en fait la valeur d'art et qui soutient notre attention, — mais la comédie ou le drame ne doivent pas grand chose à ce qui est l'idée d'où est parti l'auteur.

Et vraiment il est utile que l'un des personnages dise au 3e acte : « Paraître, c'est faire plus qu'on ne peut, éclabousser le voisin. Au point de vue du paraître, les plus récentes époques de corruption deviennent presque idylliqnes, si on les compare à la nôtre : il suffit de faire parler là-dessus nos grand'mères. Cela tient peut-être à ce que dans une démocratie les mœurs de cour se vulgarisent. Et puis, à l'heure actuelle les mondes sont singulièrement mêlés. Chacun veut s'échapper de son milieu, ou fréquenter des gens plus riches que soi... on dîne chez eux. Alors, on est obligé de rendre ces dîners, et c'est bien l'expression juste, car il ne s'agit plus aujourd'hui de réunir quelques amis autour de sa table et de passer ensemble des heures cordiales; mais il faut rendre les six services, la vaisselle plate, les fleurs électriques, il faut même rendre les convives : l'académicien et l'américaine ! »

Il fallait dire cela, car nous avions oublié, comme l'auteur peut-être, que l'idée comique qui avait sollicité notre curiosité était celle du besoin de paraître, et nous pensions à autre chose.

C'est que le réseau sous lequel l'auteur tient ou plutôt laisse très librement évoluer ses personnages est fait de la trame que voici :

Christiane Deguingois a épousé Paul Margès, un jeune député socialiste qui cherche à concilier ses théories réformatrices avec une vie privée... de rien. Christiane ne demande qu'à multiplier ses jouissances; elle a un beau-frère, Jean Raidzell, millionnaire ; elle a vite fait, en quelques tours de passe, de le séduire, de l'arracher à la tendresse de sa femme dévouée ; ce n'est pas assez d'être la maîtresse, elle veut être sa femme légitime pour avoir une part aux bienfaits de ses richesses. Mais, dans une réunion publique, on hurle à Paul Margès qu'il est un mari complaisant, il s'enquiert de la vérité et tue l'amant de sa femme.

De ce fait-divers aurait pu surgir une étude très intéressante sur les contradictions que révèle le goût illimité des jouissances chez des hommes qui, étant partis du culte exclusif de l'humanité aboutissent à n'avoir de culte que pour eux-mêmes.

Il y a bien aussi un autre M. Raidzell qui, ayant le million, veut avoir le milliard, et cela le rend fou : c'est une autre pièce contenue dans le 4e acte, car l'aventure de Christiane est finie avec le 3e.

Mais qu'importe tout cela, M. Maurice Donnay ? Pour divertir le spectateur, il avait autre chose : l'intérêt est dans un personnage dont la disparition supprimerait le succès et le brillant de l'œuvre, mais ne nuirait en rien à l'action qu'il ne dirige ni empêche : célibataire âgé, sceptique et raisonneur, conteur étincelant qui s'amuse à égrener des paradoxes, à lancer des traits piquants et à sourire avec philosophie, et qui a, à son service, la langue très fine et très caustique de M. Maurice Donnay.

En vérité « le baron », c'est un type, mais à côté de la pièce : M. Maurice Donnay a pris beaucoup de plaisirs à le faire parler, les causeries du baron font les délices du spectateur, qui oublie qu'il est venu pour assister à une pièce sur la vanité, et s'aperçoit à peine que cette pièce n'existe pas, ou qu'elle est trop touffue et trop longue.

Avec la *Griffe*, de M. Henry Bernstein, nous évoluons dans un domaine autrement riche en pensées et en actions.

Achille Cortelon occupe dans le Midi une position politique puissante ; le parti socialiste lui fait fête et compte sur lui, mais cet homme de cinquante ans devient amoureux d'une jeune et jolie femme, fille d'un homme politique douteux, et l'épouse avec une légèreté aveugle : Antoinette Doulers ignore le scrupule, elle accepte, avec une complaisance savoureuse, la lutte pour la grandeur et l'éclat par l'intrigue et par l'expédient, elle se donne à qui veut le satisfaire dans son instinct de chatte égoïste, assouplie à toutes les ruses, elle épouse Cortelon, pour le pousser par toutes sortes de chemins détournés au ministère, mais elle le mène en même temps au déshonneur et au gâtisme.

Cortelon accepte le chèque qui l'avilit, après s'être ruiné pour cette femme qui le tient aux sens et qui en fait sa victime dégradée.

Cette pièce porte « la griffe » de l'auteur de la *Rafale* : elle atteste les qualités de puissance et de logique qui révèlent une initiative très personnelle de tous les secrets du théâtre.

Ses personnages ont des nerfs, ils se campent dès les premières scènes dans leur puissante musculature; ils sont construits pour des actions fortes, et comme l'auteur les a aiguillés dès le début sur des voies de déviation de l'honneur et de la conscience, ils courront l'aventure jusqu'au bout, et le spectateur assiste avec un intérêt soutenu à leur course à l'abîme.

Ce n'est pas que l'auteur dans cette œuvre dédaigne les moyens faciles de faire vibrer les nerfs du spectateur, ni évite les invraisemblances pour pousser son drame aux limites du tragique, mais il ramasse habilement l'intérêt autour de quelques événements de modernité vécue ; maître de son métier, il fait traverser avec sécurité par ses personnages les situations les plus à pic, par la force qu'il leur a prêtée, et par l'habileté avec laquelle il nous a rendu naturels des êtres puissamment malsains, destitués de toute valeur morale.

Les représentations de *Paraître* et de *la Griffe* ont permis à l'excellente troupe du Parc de se mettre en valeur

Dans la première il faut accorder un éloge spécial à M. Gorbi, qui dans le rôle du « baron » met en relief toute la verve de l'auteur, et ce n'est pas peu dire.

Dans la seconde, Mme Juliette Clarel et M. Chautard ont trouvé des rôles à la taille de leur talent délicat, ils y incarnent des personnages qui exigent dans le rendu une intelligence dont ces artistes témoignent avec abondance.

Mais toute la troupe a fait merveille, et le public lui en a manifesté tout son plaisir.

Jacques Leroux.



Petite chronique

—

L'abondance des matières nous oblige à remettre au mois prochain notre chronique musicale concernant les Concerts Populaires et notre chronique artistique. Nous rendrons compte de l'exposition des Aquarellistes ouverte au Musée Moderne, le 2 décembre.

—

Vient de paraître, à Bruxelles, aux éditions de la *Belgique artistique et littéraire*, 26-28, rue des Minimes : l'*Effrénée*, comédie en 4 actes de F. Charles Morisseaux et Henri Liebrecht, 1 vol. à 2 frs., en vente partout.

—

Notre collaborateur Henri Liebrecht, vient de remettre à l'éditeur Fernand Larcier, le manuscrit de son roman : *le Masque tombe*, roman de mœurs théâtrales qui paraîtra aux éditions de *la Belgique artistique et littéraire*, le 1er février prochain.

—

Notre concours de romans — Des demandes nous sont parvenues à son sujet. Nous espérons être bientôt à même d'en proclamer les résultats.

—

Les Matinées mondaines, qui se donnent actuellement dans le coquet Théâtre Royal de l'Alcazar, ont fait une rentrée triomphale. Les deux premières séances ont été très appréciées par un public choisi et nombreux. La première était consacrée à la « Pastorale à travers les âges » : conférence un peu trop professorale mais intéressante de M. Albert du Chastain ; puis audition d'une églogue de Virgile et d'une pastorale de Florian, par Mlles Roch et L'Herbay, de la Comédie Française, qui furent charmantes de grâce et de poésie ; puis des danses et des bergerettes agréablement chantées. Au second programme : « Les Heures du Jour » présentées en une délicieuse et spituelle causerie par Léo Claretie. Des poésies nombreuses, dites avec un talent nuancé par Mlle Géniat et M Dessonnes de la Comédie Française, étaient entrecoupées de morceaux de musique. Le maître E. Jacobs nous détailla au violoncelle, avec son talent si profond, divers morceaux et notamment avec plus de maëstria encore, la *Source d'Aurore* de Davidoff. L'interprétation d'une scène de *Roméo et Juliette* de Shakespeare terminait la séance. Cela nous réserve encore d'agréables surprises.

—

Le **Musée du Livre**, l'association qui a été fondée à Bruxelles il y a quelques mois par une vingtaine de groupes et d'institutions s'occupant des choses du Livre, va bientôt s'installer chez lui.

Le Musée a obtenu la jouissance d'une maison dependant des Bâtiments Civils et située au centre de la ville, rue Villa Hermosa, 3.

C'est dans cet immeuble, antique demeure du XVIe siècle, que l'on travaille en ce moment aux installations de la « Maison du Livre ». Les associations fédérées y trouveront un local organisé en cercle, avec salle de réunion, salles de cours et de conférences, salle de lecture, salle de collection, salle de démonstration. L'inauguration de la « Maison du Livre » aura lieu au cours du mois de décembre.

Le « Pan », de Charles Van Lerberghe

au théâtre du Parc

—

La comédie satirique de notre admirable poète a été représentée, pendant le courant du mois dernier. Une assistance prodigieusement nombreuse était venue l'entendre; il serait téméraire de dire qu'elle obéissait à des mobiles très jolis. Il était surtout question d'aller voir les jambes — des jambes tout à fait réussies, d'ailleurs, — de Mme Colette Willy. On n'a guère vu les jambes, ni le reste. Paniska était beaucoup moins nue que les dames des loges, et ce qu'elle disait valait peut-être encore mieux que ce qu'elle montrait : cela n'est pas peu dire. Il ne faudrait cependant pas croire que la foule se pressait dans les couloirs — ah! oui, surtout dans les couloirs! — seulement pour voir les jambes de Colette. Cet attrait lui-même ne suffirait pas pour amener les Bruxellois à une première belge, et Dieu sait si on aime les belles jambes, à Bruxelles! Non; il y avait encore autre chose : la pièce venait de Paris, était jouée par une troupe de Paris, n'avait qu'une seule représentation. En outre, les places coûtaient fort cher. Ce fut donc une belle manifestation artistique... Mais bien des personnes — et que je leur rende ici un juste hommage — furent assez désillusionnées de voir que ce n'était pas « aussi dégoûtant que ça »! Ingénûment, elles exprimèrent leurs sentiments élevés. Un vieux monsieur disait : « Elle a un maillot! » Et ce vieux monsieur était très triste. Il avait une voix angoissée et douloureuse. Il me faisait de la peine. Il m'attendrissait et intérieurement je pleurais sur son désespoir. Car il est toujours navrant de voir la cruelle vie anéantir un espoir frais dans le cœur des nobles hommes.

Il conviendrait de parler un peu de la pièce. C'est la chose dont on a le moins parlé au sujet de cette représen-

sentation unique. C'est une pièce remarquable, qui, sans doute, étonne et désoriente considérablement, mais qui témoigne d'admirables qualités poétiques, satiriques et, si paradoxale que puisse paraître mon affirmation, — scéniques

Qu'on ne s'y trompe point : il y a dans *Pan* une véritable action dramatique, celle qui provient de l'évolution des sentiments. Le deuxième et le troisième actes de *Pan* ont un intérêt soutenu parce qu'ils maintiennent nos esprits dans une ignorance trépidante de ce qui va arriver. La discussion religieuse et, en quelque sorte, sociale, qui remplit entièrement ces deux actes part d'un point pour aboutir à un autre absolument opposé. Et c'est avec une perpétuelle curiosité que l'on attend. J'ai éprouvé ce sentiment, presque cette sensation, que l'on doit éprouver au théâtre : le désir de connaître le dénouement, le désir peut être entretenu, me parait-il, tout aussi bien par l'exposé d'une discussion que par la succession des événements. Seulement il faut que toujours cela soit varié; et la variété provient tout autant de nouveaux arguments que de nouveaux accidents. M. Bernstein, qui, à coup sûr est un dramaturge très adroit, vient de faire représenter, à la Renaissance, à Paris, une pièce intitulée *Le Voleur*. Eh! bien, le second acte, centre de l'action, se compose d'une seule scène, à deux personnages. Cette scène n'est pas ennuyeuse un moment. Et personne n'a songé à dire que la comédie de M. Bernstein manque d'action, au contraire Le sujet traité dans *Pan* est évidemment beaucoup plus élevé et plus vaste que celui traité dans le *Voleur*. Et comme Van Lerberghe a su, avec une incomparable maîtrise, graduer l'intérêt dramatique, on ne peut non plus reprocher à *Pan* de manquer de vraie action. L'action, ce n'est pas toujours, au théâtre, ouvrir des portes ou les refermer ou être la proie d'accidents d'automobile : c'est surtout arriver, par une suite logique de déductions, à

faire changer un état d'esprit. La pierre d'achoppement, là dedans, c'est l'oisive et immobile contemplation de soi-même. Mais voilà ! Comme je le dis plus haut, *Pan* traite un sujet vaste et élevé. Et le public n'est point tout à fait préparé à ces sujets-là, surtout chez nous.

Le sujet de *Pan* est très simple. Mais j'aime surtout à y trouver un symbole d'ironique vérité : il est infininiment difficile de faire accepter par les hommes au milieu desquels nous vivons des idées neuves qui renversent un ordre de choses établi, si inutile qu'il soit. Dans un petit village maritime de la Flandre les esprits sont dominés par un catholicisme étroit. Et soudain survient un Dieu, le dieu Pan, qui acclamé par des Romanichels, est reçu avec eux pour y passer la nuit, dans la cabane d'un pauvre berger. Charles Van Lerberghe, avec un puissant — parfois trop puissant — esprit d'ironie, nous montre les conséquences saugrenues de la rencontre d'une religion nouvelle avec les institutions de l'heure présente. Cela est un peu, en quelque sorte, la grande et perpétuelle leçon de l'humanité. Tout réformateur, quelque utiles que soient, et grandes, les réformes qu'il souhaite, qu'il inspire, qu'il conseille, est généralement accueilli par des lazzi, voire des coups. M. Edmond Picard, qui veut introduire le théâtre d'idées, en sait quelque chose ; on ne l'épargne guère et parfois, disons-le, avec une cruelle et imbécile injustice.

A mon sens il y a une erreur dans la comédie de Van Lerberghe. La voici. Il nous arrive un dieu rayonnant de beauté, de jeunesse, de bonté aussi — peut-être pas d'élégance — car il prononce volontiers un mot qui ne fit pas peur à Cambronne ? Mais passons. Paniska, fille du berger, se donne en libre union à ce dieu merveilleux sorti de la mer. Car Pan c'est toute la nature, c'est la floraison folle des arbres et des plantes, c'est le vent chanteur, c'est la mer vaste : Pan c'est la synthèse de l'adorable nature.

Paniska elle aussi est belle et jeune. Pan et Paniska représente la religion nouvelle : parfait. La possession de la jeune fille par le dieu, dans le buisson de roses, est à coup sûr une merveilleuse chose de pure esthétique. Pour nous montrer, par comparaison, la laideur de la religion établie, que fait Van Lerberghe? Il nous montre ce qu'il y a de plus crétin et de plus stupide en fait de ministres et de serviteurs de la religion catholique : un curé imbécile, un bourgmestre idiot, un capucin paillard! Il est évident que présenté ainsi l'argument nécessairement prèche en faveur du panthéisme. On pourrait retourner la question et nous montrer seulement le Dieu des catholiques, dans la franche, nette et admirable pureté du commencement de l'ère chrétienne. On nous montrerait d'autre part ceux qui servent, avec un esprit étroit, le panthéisme. Par exemple, aussi, on pourrait nous montrer l'union libre de deux êtres qui s'aiment vivement, mais qui n'ont plus toute les grâces de la beauté et de la jeunesse. Il est probable que même dans le buisson de roses ce ne serait pas excessivement joli! Prendre ce qu'il y a de meilleur dans une religion, prendre ce qu'il y a de plus mauvais dans une autre, est évidemment une façon peu partiale de prouver que la première religion est préférable. On sait fort bien qu'il y a des prêtres qui font grand tort au christianisme, soit par leur bêtise, soit par leur indignité ; mais ceux-là justement, montrent à quel point le christianisme vit par soi-même et malgré l'erreur de quelques-uns de ses adhérents.

En somme l'intérêt de l'œuvre de Van Lerberghe réside surtout, comme je le disais plus haut, en ceci : montrer la difficulté de renverser, même par des choses belles et utiles, l'ordre établi, fussent les idées rétrogrades. Et là se trouve je crois la véritable philosophie de l'œuvre.

Ce qu'il faut admirer par dessus tout et sans aucune restriction, c'est la langue extraordinairement française, pure et claire dans laquelle la pièce est écrite. Je l'ai lue

avec un intérêt prodigieux; car il faut lire *Pan :* c'est merveilleux de grâce, de fraîcheur, de sobriété. Les paroles que prononce Paniska annonçant l'arrivée du dieu nouveau sont d'une élévation, d'une poésie et d'un charme captivants. Il n'en pouvait être autrement : Van Lerberghe est avant tout un poète. C'est un très grand et très beau poète. Et la *Chanson d'Eve* est probablement une des plus belles œuvres que la poésie française ait produites depuis bien des années. En tout cas il faut admirer ce noble écrivain qui eut le courage d'écrire *Pan*. Les géants comme Van Lerberghe ne s'encombrent pas de minuties; et notre poète plane trop haut pour que l'on puisse lui reprocher une erreur provenant inconsciemment de la beauté en quelque sorte surhumaine de son inspiration.

La pièce a été fort convenablement jouée. Mme Colette Willy qui a un accent assez bizarre, n'est point trop inexpérimentée comme comédienne; elle a d'ailleurs de la flamme et une remarquable compréhension de la poésie. On lui a fait une véritable ovation. M. Lugné-Poë a rendu très intelligemment le rôle du sacristain converti : il en a fait une création fort originale. C'est un grand artiste. — Les autres étaient bien.

Et telle quelle, l'œuvre donne à coup sûr une impression intense de beauté, et, n'en doutez pas, de vie. C'est pourquoi du fond du cœur nous souhaitons voir se rétablir bien vite Charles Van Lerberghe, encore très souffrant à l'heure présente; il est de ceux qui sont l'honneur de l'art et de la poésie.

F.-CHARLES MORISSEAUX.



Parfums

LE PARFUM DES ASTERS

Dans le soir d'ombre amère et d'or,
O baiser foisonnant qui dure,
Parfum oppresseur qu'on endure,
Aussi lourd que le poids d'un corps.

Accablant parfum des asters
Violets, persistante ivresse,
Je vous goûte aux torpeurs de l'air
Du clos humide et qu'on délaisse.

Vous êtes la plus trébuchante
Parmi tant d'autres griseries ;
Plus encor que l'odeur chérie
Des étangs où le courlis chante,

M'attirent vos troublants prestiges ;
Je vais à vous fermant les yeux
Et tendant mes mains en vertige
Vers quelle forme?... brute ou dieu?...

L'odeur de sa chair me pénètre,
Quel soit-il, je sais qu'il existe,
Mon désir au sien s'enchevêtre
Dans le soir glorieux et triste.

Je sais que son aisselle d'or,
Comme une cassolette fume
Et que c'est elle qui parfume
Ce brouillard où du soleil dort ;

Que c'est lui dont l'âme respire
— Cette âme partout répandue —
Au sein de ces fleurs éperdues,
Où le pâle automne se mire.

*
* *

O parfums, vous par qui l'on pleure,
Combien j'adore votre leurre,
En vous aspirant par bouffées,
Il me semble écouter d'Orphée
L'ardente et brisante musique ;
J'entends : Euridice... Euridice!...
Vers ce qui toujours les fuira,
Et sans que nos vœux s'accomplissent,
Nous allons... nous ouvrons les bras!...

LE PARFUM DES ROSIERS

Dans la brume, une odeur épanouie d'éther
Sort de tout ce qui meurt... d'éblouissants frissons
Brièvement ce soir ont traversé ma chair...
Un abîme est ouvert, mon âme, où nous glissons.

Je m'y penche attiré, impuissant éphémère,
Comme j'ai fait souvent sur le gouffre des sons,
Sur ton œuvre, Beethoven, pleine d'extase amère,
Vers quel secret fuyant et que nous pourchassons.

Grâce à l'effeuillaison de mes rosiers défunts,
Sous les pas s'effaçant de l'heure fugitive,
Ah que mes sens hagards, confondus, le transcrive.

Enfin ce ténébreux langage des parfums,
Ou parfois, moins distant de nos cerveaux si frustes,
Désir, Force, Pensée, transparaît l'Être auguste.

MARIE DAUGUET.



Les Etapes de Philippe

—

C'est pour voir en moi-même avec plus de lucidité et pour fortifier mes volontés, que je vais, une à une, refaire les étapes de Philippe. Mais je les referai dépouillées de tous leurs incidents extérieurs, ne conservant que leur suite rigoureuse. Je n'ai pas à redouter cette sécheresse presque mathématique : la vérité nue est plus noble à mes yeux que parée de lourds bijoux et vêtue de transparentes tuniques.

Pâle adolescent au visage douloureux, Philippe a le dégoût de la vie. Incapable de haine vigoureuse, l'ironie seule flatte sa nostalgie aristocratique et sa débilité. Mais bientôt cependant la vanité même de cette attitude le désenchante et il cherche, puisqu'il faut vivre en somme ! à donner un but à son besoin d'action. Où trouver une raison de vivre en ce monde qu'il méprise ? En lui-même et en lui seul ; la réponse s'impose. Développer son « Moi » en le gardant du contact barbare des êtres qui l'entourent : voilà ce à quoi, désormais, il devra s'attacher.

Une angoissante question se dresse dès lors : dans quel sens se développer ? Qui lui prouvera qu'il s'augmente et non qu'il se diminue ?

Et c'est à présent, dès *L'Homme Libre* (ch. VI) qu'apparait le second élément de formation. Philippe s'avoue qu'il n'est rien qu'un aboutissant momentané, rien que l'actuel et éphémère résultat d'une longue suite d'ancêtres. C'est donc dans le sens de ses aïeux qu'il lui faudra diriger sa volonté d'action. Là seulement il pourra s'assurer du progrès de sa marche, en se retournant pour apercevoir les traces ancestrales sur le sol paternel. Cette terre est pleine encore de souvenirs raciques et lui-même y a déposé ses rêves et ses aspirations d'enfant.

Et voici chanter le troisième thème de cette œuvre dans le dernier roman du culte du « Moi » :

« Ton plaisir, ma chère Bérénice, c'est d'être enveloppée par la caresse, l'effusion et l'enseignement d'Aigues-Mortes, de sa campagne, de la Tour Constance. « C'est là seulement que je me plais », me dis-tu. Elles te tiennent des discours dont tu peux te demander si ce n'est pas toi qui les leur a confiés. Tu te mêles à Aigues-Mortes; tes sensations, tu les as répandues sur toutes ces pierres, sur cette lande desséchée; c'est toi-même que te restitue la brise qui souffle de la mer contre ta petite maison, c'est ta propre fièvre qui te monte le soir de ces étangs ». (*)

Ah! comme il a dû tressaillir, Philippe, si, penché sur *les Odeurs de Paris* de Louis Veuillot, il a lu ces magnifiques imprécations :

« Le Paris nouveau n'aura jamais d'histoire, et il perdra l'histoire de l'ancien Paris. Toute trace en est effacée déjà pour les hommes de trente ans. Les vieux monuments même qui restent debout, ne disent plus rien, parce que tout a changé autour d'eux. Notre-Dame et la Tour Saint-Jacques ne sont pas plus à leur place et semblent aussi bien avoir été apportés d'ailleurs comme de vaines curiosités. Où seront les lieux historiques, les demeures illustres, les grands tombeaux?... Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour! Ville des multitudes *déracinées*, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde; tu n'auras jamais de citoyens! » (**)

Oui, tous les éléments sont en lui qui vont forcer la pensée des *Déracinés* à s'exprimer enfin nuement, sans plus de symboles et de transpositions subtiles. C'est que Philippe a repris goût à la vie. Et, toujours, dans un but

(*) Barrès. *Le Jardin de Bérénice.*
(**) L. Veuillot. Préface des *Odeurs de Paris.*

on croirait égoïste, il cherche à se découvrir maintenant au dehors. Et d'abord en ses ancêtres disparus, puis en sa race. Il comprend qu'en un pays, pour pouvoir librement et plus totalement se développer il lui faut l'appui de son entour. Car le Moi : « c'est la collectivité qui le supporte et l'alimente, et non pas seulement la collectivité présente, qui vit et s'agite, mais celle surtout qui nous précède et qui est morte. »

Voici donc la patrie formée et Philippe voudra la conduire dans la même voie où il s'est autrefois avancé. Il exigera d'elle le respect des morts et de leurs volontés, et la haine de tout contact barbare. Nous comprenons alors lumineusement : *Amori et Dolori Sacrum* et *Le Voyage de Sparte.*

Philippe ne va chercher à l'étranger qu'un sujet d'enthousiasme et « d'excitation morale ». Il sait que ce serait une diminution certaine de lui-même que de vouloir comprendre des beautés qu'il ne peut sentir que par intuition.

« La Grèce, exactement, elle est un arbre mort après avoir produit certains esprits, auxquels on doit les principes de notre civilisation. Les libres Hellènes disparus sous la montée des barbares, aucun peuple n'a secrété le même génie. Bien plus, aucun de nous ne repensera leurs pensées ». (*)

Insensiblement Philippe en arrive à la conception nécessaire de l'Occident.

« Puisque toute notre littérature respire l'humanité et que la pensée ancienne fut à jamais incorporée à notre langue, il n'est plus que d'en chercher la tradition chez nous-mêmes. C'est là que toutes ces grandes choses se peuvent trouver à notre mesure. L'antiquité, désormais, c'est nous ». (**)

(*) Barrès. *Le Voyage de Sparte.*
(**) Mithouard. *Traité de l'Occident.*

Je me sens plus fier et plus fort d'avoir ainsi et pour moi-même refait chacune de ces étapes successives. Je suis heureux de n'avoir que vingt-quatre ans et de pouvoir, de la sorte, embrasser plus totalement cette œuvre déjà importante. Né plus tôt, comme tant d'autres, j'aurais pu, au moment des *Déracinés*, renier l'auteur d'un *Homme Libre*. Tandis qu'aujourd'hui je comprends clairement cette pensée logique et rigoureuse Et je tiens à remercier Philippe de nous avoir donné, à nous autres jeunes gens, une raison d'exister et une œuvre à poursuivre.

ENVOI :

A Maurice Barrès.

Tu m'affâmes, ô Maître, et jamais ne me rassasies pleinement. C'est toujours avec un regret que je ferme tes livres. J'attends plus que tu ne me donnes. Ma pensée, mise en mouvement par toi, toujours te devance. Et lorsque je m'arrête et que je me retourne, inquiet, pour te demander si c'est bien là que tu me veux, je t'aperçois, loin derrière moi, qui me souris. Et, bienveillant, tu me fais signe de la main.

Merci, Maître, de me forcer grâce à tes suggestions, à penser par moi-même. Je crois faire des découvertes ; mais je conviens que je ne découvre jamais plus que ce que ton geste discret a bien voulu m'indiquer.

JEAN-MARC BERNARD.



Le père de Don Juan.

(Adaptation.)

Dans une salle immense et nue, et sur la couche
que dressa, pour sa mort révoltée et farouche
quelque valet sinistre ignorant du remords,
le pére de Don Juan, vieillard sombre, agonise.

Un râle hideux et sourd sort de sa barbe grise.
Livide et décharné sous le froid qui le mord,
il attend, poings crispés, que la main de la mort
le saisisse à la gorge, et l'étouffe, ce râle.

Et de ses yeux, brillants encore dans la pâle
horreur de son visage, il fixe, ô désespoir !
l'or enfoui par lui dans un coffre d'ébène
dont les coins de métal luisent au fond du soir.

Et son regard est plein de terreur et de haine.

Soudain, la porte s'ouvre et Don Juan parait.
Il est tout en velours, nu tête, et sur ses traits
l'orgie a mis sa griffe inexorable. — Il entre
et traverse la salle affreuse comme un antre,
et s'arrête hautain au bord du lit. Ses yeux
flambent dans l'ombre. Il dit, d'un ton impérieux :

— Mon père... levez-vous !.. De l'or !.. Il m'en faut !.. Vite !»

Et la voix à chacun des mots se précipite,
insolente, odieuse et rude, et l'on entend
la menace passer, infâme, entre les dents.

— De l'or, entendez-vous ! Je veux de l'or, mon père !...
On m'attend. Il m'en faut. Levez-vous !»

Funéraire,
le vieillard lentement sur sa couche dressé
pénètre Don Juan d'un regard insensé.
De son suaire déjà sa vieillesse vêtue
le fait surgir dans l'ombre ainsi qu'une statue
lugubre qu'on eût mise au marbre d'un tombeau.
Cadavre qu'on réveille, il ricane, et des mots
de refus maintenant sur ses lèvres se pressent :

— De l'or !... de l'or encor !... de l'or pour tes maîtresses !
Tout mon or comme un fleuve entre tes mains !... Va-t'en !

Je ne donnerai rien, bandit!... Ah! trop longtemps
tu me saignas, larron cruel, aux quatre membres!
De l'or!... Tu m'as assez volé!...»

La sombre chambre
retentit de ses cris, et ses gestes affreux
font reculer d'horreur les ombres autour d'eux,
et sous lui la funèbre couche pleure et crie.
Ah! moment d'épouvante atroce et de furie!

— De l'or! — dit don Juan. J'en exige! J'en veux!

Et le voilà qui prend l'aïeul par les cheveux
et qui le fait rouler lourdement de la couche.

— De l'or! De l'or encor! Et sans retard!»
Sa bouche
écume, il est debout, frémissant, dans la nuit.
— Jamais! Jamais! Jamais!

— Je veux de l'or, mon père!...

— Jamais!

— Ah! prenez garde!»

Et l'horrible colère
bat les murs, bat la nuit, blesse d'éclairs furieux
la salle obscure où sont ces deux hommes hideux.

— De l'or!
— Tu n'auras rien!
— De l'or!
— Tu perds ta peine!

Alors don Juan saisit le vieillard et le traîne,
ouvre la porte, et sort, étreignant les cheveux.
La lune éclôt au ciel et la nuit se fait bleue,
et don Juan marche, et le vieillard résiste et crie,
et les voici dans une salle encor, qu'ils pétrifient!

— De l'or!... je veux de l'or!... Une seconde fois!...
— « Non! Non! Non! » souffle mourante l'autre voix,
Jamais!
— Jamais?.. Alors!..

Ivre à nouveau de haine,
don Juan reprend son père aux cheveux et le traîne,
et dans une autre salle ils pénètrent encor.

— Pour la troisième fois! dit Juan, je veux de l'or! »

Et râlante, brisée, une troisième fois :
— « Jamais! Jamais! » répond la paternelle voix.

— « Marchons donc! »

Et l'atroce chemin recommence.
Sur les dalles le corps broyé sursaute et danse;
la tête à chaque pas bat le marbre glacé,
et le sang coule où le couple horrible a passé.

Mais une salle encor ouvre à leurs cris ses ombres,
épouvantée, et devant eux soudain plus sombre.
Elle est énorme et nue, et le silence y dort,
et jamais le soleil n'y piqua ses rais d'or
car elle est sans fenêtre et paraît une tombe.

C'est là que le vieillard, traîné par don Juan, tombe.

— Pour la dernière fois, je veux... » dit don Juan...
Et l'éclair d'une lame a lui...

Mais brusquement,
l'aïeul martyrisé dont, effroyable cloche,
le chef sanglant sur le carreau sonne et ricoche,
se dresse, et dans ses yeux on voit grandir l'horreur.
Un tremblement profond le secoue, et la peur
le glace, et l'on dirait un spectre de damné.

— De l'or ! — exige l'autre, — ou sinon!... »

Et, baissé,
son bras vers les cheveux dans les ténèbres erre.

— Arrête! — crie alors l'aïeul épouvanté...
« Ce n'est que jusqu'ici que j'ai traîné mon père! »



Harmonie Embaumée

A ma chère femme.

Tandis qu'à la croisée ouverte je médite
devant ce soir divin plein de l'âme des fleurs,
jouez-moi lentement ce Nocturne berceur
où le cœur de Chopin s'abandonne et palpite.
Le son si doucement tendre et mélancolique
au travers des parfums glissera jusqu'à moi,
et dans un ineffable et grandissant émoi
je vivrai le Tourment qui pleure en la musique.
Oui! tout s'efface enfin du monde, grâce à vous,
et parce que Chopin, âme sensible et triste,
enferma sa souffrance en ces rythmes artistes,
le soir est plus intime et le printemps plus doux.
Jouez. Alanguissez la plainte sur l'ivoire...
Dans la brume qui tombe un profil a paru,
pâle et grave, parmi les parfums épandus,
et Chopin vient rêver dans l'ombre de sa gloire.
Car le mal que son chant nostalgique déplore,
ce tourment désolé qui gémit sous vos mains,
fut si cher à son cœur torturé qu'il revient
dans le soir attentif pour le souffrir encore.
Ah! chante! clavecin sonore, éperdûment!
Soupirez, cordes d'or de l'immortelle lyre!
Que sous les doigts pieux la belle âme en délire
s'affolle et meure encor délicieusement!

Voyez. La nuit suave aux impalpables voiles
par qui s'exaspéra l'haleine des lilas,
sur le front douloureux, mélancolique et las,
pose d'un geste lent des couronnes d'étoiles!
Et durant que la plainte expire au clavecin,
sanglot brisé, cœur défaillant, amour qui n'ose,
dans l'ombre éperdûment odorante, Chopin,
silencieux et lent se perd parmi les roses.....

LÉON TRICOT.



Deux poèmes et prose

I

C'est la sécurité des larmes d'être en nous.
HENRY BATAILLE.

Je me souviens d'un soir, entre les soirs que ma jeunesse s'enivrait de ta jeunesse, puis de ton vice, comme d'un Nuits avant un Chambertin.

Tu ne dansais ni ne marchais. Pourtant, les mouvements que faisait ton bras frêle, où ta cuisse forte, rompaient de moment à autre le repos de tes gestes et leur éloquence était comparable à celle des mots d'amour qui sont prononcés dans le silence du crépuscule.

Tes yeux étaient glauques comme les yeux d'Athéné; ta hanche était ronde comme la hanche d'Aphrodite; car, je crois bien, ce ne sont pas les vierges, et que ce ne sont pas davantage les martyres chrétiennes qu'il me faut rappeler pour rendre ta figure plus sensible, mais exactement les divinités naturelles de l'ancien paganisme auxquelles tu sacrifies avec une foi qui est plus profonde de ce qu'elle est en toi et que tu ne la connais point.

Souffre donc qu'à mon tour je t'honore et t'exalte à l'égal de ses mères généreuses, encore qu'elles n'exauçassent pas tous tes vœux, mais de qui l'oreille fut souvent attentive aux hommages.

Donc, ce soir-là, qu'un caillou blanc n'eût pas assez bien marqué, j'étais près de toi, songeant, en t'avouant ma peine.

Mon enfance provinciale; mon vagabondage à travers les cités; l'élan de mon esprit qu'Alicante et Tunis décuplèrent; rêveries, souffrances, projets, tout cela formait confusément la trame sur laquelle je brodais mes futiles discours.

Pour toi, petite idole, tu respirais comme un encens les fumées qui s'échappèrent de mon âme ardente et tu savourais la douceur de triompher dans le même temps de mon cœur et de ma chair.

Mais à parler je m'échauffai vite et mon éloquence jaillit bientôt des sources que Quintilien lui assigne. (*)

Ce fut comme une longue coulée qui sortit de mon cœur sans que je pusse retenir et porter les larmes jusqu'au bord de mes cils; deux purs diamants alors perlèrent à tes paupières à toi et c'est agenouillé que je les recueillis avec mes lèvres, lesquelles en ont à tout jamais conservé la saveur.

Ce fut là ton dernier souvenir, précieux d'être triste : mais sache que j'ai trop éprouvé l'amertume de l'amour pour t'en demander jamais quelque autre !

II

> ... Non seulement à un philosophe, mais à simplement un homme rassis, quand il sent par affect l'altération cuisante d'une friture chaude, quelle monnaie est-ce de le payer de la soubvenance de la douceur du vin grec.
>
> MONTAIGNE. *Les Essais*. T. II, L. II. Ch. XI.

Le rêve et l'amour ont souvent exalté mon âme, car mon adolescence fut d'un poète et ma jeunesse d'un amoureux.

(*) Pour l'ami qui m'en a prié : « Pectus est quod diserto fecit ».

Mais d'avoir trop respiré les parfums de la vie et des choses, voici qu'à la fin je suis las des choses et de la vie.

La femme au clair sourire et qui fut inconstante a effeuillé mon cœur comme une rose, en chantant des romances, et la vue des femmes ne m'émeut plus à présent.

J'ai sacrifié mon ambition et ma foi sur maints autels. Je crois n'avoir plus d'orgueil et je n'ai, en fait de désirs, que ceux de fuir le monde et de lire des livres.

Pourtant, j'entonnais jadis bien des hymnes en votre honneur et le culte que je vous vouais me paraissait éternel. Puis, quand vous aviez à mes yeux dépouillé le caractère de la divinité et que vous étiez redevenue amante et femme, je vous disais : mon enfant, tandis que je ne sais plus aujourd'hui que vous appeler : Madame.

Je pense, avec quelque apparence de raison, vous avoir aimée plusieurs jours; mais n'est-ce pas plusieurs années qu'ont duré mes souffrances? Et que puis-je donc faire encore qui conserve la flamme à mes yeux et l'enthousiasme à mon esprit?

Je me souviens que telle était votre vertu que j'avais espéré partager votre génie.

Je voulais vous consacrer ma vie.

Ainsi seriez-vous devenue puissante; et je n'eusse été derrière vous qu'une ombre amie, disais-je.

Je souhaitais que votre existence entière s'écoulât entre votre beauté et mon amour comme s'écoule un fleuve harmonieux entre ses rives verdoyantes.

Vous serez comparable, disais-je encore, à celles de ces femmes qui, sur la mer des âges, guident les vies humaines ainsi que des phares éblouissants vers l'immortalité. J'ai voulu... ah! que n'ai-je pas voulu?

Mais toujours la volonté s'est échappée de moi comme s'échappe le parfum d'un vase brisé.

Depuis, j'ai crié, nouveau Thésée, perdu dans le laby-

rinthe du désespoir et de la folie, sans que, nouvelle Ariadne, vous vinssiez me montrez le chemin de la délivrance.

Je vous avais prise pour un soleil nouveau, alors que vous n'étiez pas même, aux heures les plus sombres, la pâle étoile du foyer.

Il me fallut bien imaginer dans ce temps que vous affectiez de ne point entendre mes appels et que vos lèvres dédaigneuses ne s'entrouvriraient jamais plus pour prononcer de ces mots qui réconfortent.

J'ai donc quitté les lieux qui m'étaient devenus familiers. Je ne me suis pas retourné pour m'assurer si vous me suiviez du regard. J'ai marché; j'ai inlassablement marché, pour aboutir enfin au carrefour où le malheur est planté comme une croix. Je savais bien que vous n'étiez pas non plus dressée à l'horizon, tel que le but qu'au soir de ma vie je devais atteindre.

Et par la suite, je m'en pris au hasard des chemins. J'ai bu l'eau des sources. J'ai mangé le pain de l'aumône. Voyageur lamentable, sans toit, sans famille, je n'ai dû, le plus souvent. l'hospitalité de la nuit qu'à la bienveillance des étoiles.

J'ai, durant les premiers jours, fleuri ma peine de votre souvenir. Mais, peu à peu, j'ai trouvé moins fade l'eau des sources et moins sec le pain de l'aumône. Je me suis accommodé du vagabondage et de l'abandon et j'ai rarement songé de vous.

J'ai retrouvé deux amis et tous mes livres avec la joie qu'on éprouve au retour d'un long voyage. Car c'est en effet d'un long et périlleux voyage que je suis revenu, ayant troqué ma pacotile d'illusions contre l'or des sentiments et de la tristesse.

Vous m'aviez fait connaître d'étranges pays où les ciels avaient, tour à tour, la sérénité des ciels de l'archipel ionien et la menaçante furie des ciels arctiques.

Vous me faisiez passer sans transition de la plus pénible jalousie à la plus douce confiance. Vous étiez à la fois, selon que les poètes ont dit de leurs maîtresses et d'eux-mêmes la victime et le bourreau, le remède et la plaie...

Vous m'aviez fait dans le même temps cueillir toutes les fleurs des bois et boire tout les philtres. Hier, vous me donniez votre chair, et vous me la refusiez aujourd'hui pour que j'en connusse tout le prix. Par là étiez-vous multiple comme le sont les jours des saisons et votre vie avait-elle l'amère beauté des années révolues, des cippes funéraires, de l'automne et des roses...

Mais je veux qu'il ne reste de tout cela qu'un souvenir délicat qui, aux seules heures de lassitude et d'ennui, parfume, comme le ferait un sachet, ma mémoire fidèle.

CHARLES DOURY.



Soir païen



Epicure et Bacchus étouffent dans son lard
L'Augustan renégat des mortes Hespérides.
Aux forêts du Mensonge un Octobre torride
Insuffle, en la chaleur, l'odeur des lupanars.

Bête énorme, vautrée dans les gazons ardents,
Le rival de César entre ses dents malsaines,
Mâchonne les cheveux d'une esclave africaine,
Allongeant, long sphinx brun, son corps aux seins dardants.

Haine au soleil, du soir païen, sous la torpeur
Des frondaisons, dans l'atmosphère calcinante ;
Haine de la femelle, aux rages lancinantes,
Félinement cruelle en frisonnant de peur...

Avec des ongles secs elle étreint sans désir ;
Avec des yeux d'horreur elle invite au plaisir,
Qui promet un bonheur impossible à saisir...

Ah! secrets désespoirs! calculs vains! c'est à peine
Si le maître, abruti de stupre entr'ouvre encor
Ses yeux porcins et las vers son regard d'hyène,
Puis, sans plus s'émouvoir qu'un arbre dans la plaine,
D'un geste de dégoût se détourne et s'endort.

La nuit sans air descend, lourde, sur les éteules,
Et l'eslave contemple — effroyablement seule! —
Dans l'Automne des bois, l'Automne de son corps...



Printemps d'Eden



Au bord italien : la mer et l'harmonie,
— Ange de Fiésole et Méditerrannée —
Voici rire la Vie à l'immortelle Année.
Les vergers sont chrétiens sur les rives bénies.

Tes oiselles d'amour peuplent, ô Campanie,
D'un vol vierge et brillant, l'azur des matinées,
Et le Baptême clair des âmes nouveau-nées,
Fait tintinabuler les fêtes infinies.

Dans l'Avril idéal un Renouveau se lève :
L'Eden s'épanouît ; à l'Innocence d'Eve
Le chaste et jeune Adam offre son cœur loyal ;

Et dans l'air lilial du Paradis candide
Il te contemple encor avec un œil loyal,
Aurore humaine! ô vierge aux nudités splendides!

GEORGES RAMAEKERS.



Notes d'un Réaliste

—

Certitude.

Ne rien affirmer, vivre.

*
* *

Vous le voyez, je ris de moi comme de vous, et je nous admire aussi. C'est que rien n'est certain, ni votre esprit, ni ma sottise.

*
* *

Si le conte oriental est vrai, qui prétend que nous pouvons être assurés d'une chose, je sais bien ce que c'est : notre bonheur dure à peine un moment.

C'est pourquoi nous chercherons des illusions sans nombre : il faut rester serein.

—

De l'esprit.

Nasicat dit : « *Ne pas confondre chat et chameau* » et M. de Gourmont : « *Il faut dissocier les idées.* »

Si, lorsque je fais une plaisanterie, vous me reprochez de n'être pas amène, n'hésitez pas, faites vous moine, et ne m'assommez plus.

*
* *

Ces gens qui prétendent avoir « l'esprit de l'escalier », ils ont seulement de la réflexion. Qu'ils lisent Kant.

*
* *

Ne balancez jamais à perdre un ami pour un bon mot : vous retrouverez des amis, peut-être même en plus grand nombre que vous ne le désirerez, tandis que l'on ne replace pas deux fois le même mot sans que sa valeur n'en soit de beaucoup diminuée.

D'ailleurs celui qui se fâche d'une plaisanterie est un sot qui ne mérite aucun égard.

*
* *

Se faire une gloire avec des livres, autant cela que jouer au billard.

Mais la réputation d'un homme d'esprit est bien préférable, car elle n'est pas soumise à la critique et aux interprétations et aux contre-sens : c'est un bloc que l'on accepte, ou que l'on rejette, mais on ne l'entame pas.

*
* *

Cependant, Ménage.

Défiez-vous des pédants, et autres marmiteux.

—

Pointes.

Sortant de l'Odéon, et comme je quittai Lydie, qui me trompe, j'ai rencontré Acasthe, le musicien. Je l'ai mené aux Halles. Et, le long des murs, je lui récitais de mes vers et de ma prose. A chaque morceau, il se récriait, et jurait qu'il le voulait mettre en musique.

J'en ai eu pour un louis de consommations.

Et cela m'a fait six mille francs de promesse, cent louis d'admiration, et peut-être bien cinquante francs de plaisir.

*
* *

Lorsque Willy et Colette traversent le parc Monceau, les nourrices se retournent. Je ne les blâme pas.

Mais vous rappelez-vous le profil de Léon Dierx, celui de Paul Claudel ?

—

Changement.

La nature humaine change, voilà tout ce qu'en réalité on sait d'elle.
Oscar Wilde.

N'être jamais le même, et toujours parler de soi.

*
* *

M. Cassan, qui avait été capitaine aux Guides, et qui vivait dans un fauteuil à roulettes, me dit un jour : « De mon temps, jeune homme, on avait trois maîtresses, et on les satisfaisait... »

*
* *

Je ne me rappelle pas mon enfance, j'embellis ma jeunesse chaque fois que j'y songe : hélas ! qu'étais-je hier ?

*
* *

Grand'mère dit à maman qui s'habille jeune : « Sais-tu que tu es vieille ! »

*
* *

J'aime me raconter. Mais ils disent que je mens : ils voudrait que je leur répète les mêmes choses.

*
* *

Compter les grains de la sablière, dire mes humeurs... D'ailleurs où sont-elles, pour au moins en tenir une, et a fixer un instant.

*
* *

Si je voulais cueillir du vent dans un filet à papillons, l'on rirait de moi ; cependant il est des poires pour admirer M. le Psychologue, cet insensé qui prétend connaître la nature de l'esprit.

LOUIS THOMAS.



Elégie romantique

—

Soyez grave, mon âme, voici le crépuscule,
Il ne faut plus chanter les romances ridicules,
Ni rêver au jeune homme des temps anciens,
Ni soupirer après des baisers très lointains,
Ni mettre votre vieux manteau de mélancolie
En disant sentimentalement des élégies
Dont riaient ceux-là qui vous croyaient folle,
Mon âme, soyez grave, et que vos paroles
S'harmonisent délicatement aux soirs tombants.

Ils sont, hélas! tous morts et voilà très longtemps,
Les jeunes gens aux cheveux longs, dont les mandolines
Soupiraient langoureusement contre la poitrine,
Les jeunes gens de l'époque romantique,
Amoureux éperdus de très anciennes musiques,
Qui dans leurs mansardes chantaient des romances
Sur un air très doux du temps de la reine Hortense.

Temps des cabriolets et des écharpes blanches!
On s'en allait à la Malmaison le dimanche,
Cravates de soie noire et très longues mitaines,
Il vous souvient de tout cela, ô mon âme, à peine!...
De Monsieur de Lamartine et de George Sand
Dont les jeunes filles aimèrent bien les romans!

Tous ces soirs!... Nous ne reverrons plus les promenades
Où les grisettes échangeaient des propos fades
Avec de jeunes poètes, qu'aurait aimé
Assurément la noble Madame de Sévigné,
Mon âme, nous ne reverrons plus la Malmaison,
Ni les soirs historiques sur les Trianons
D'où, en chœur, en revenant on chantait
« La Ballade à la lune » *d'Alfred de Musset!*

Lors, nous ne boirons plus sous les claires tonnelles
Le petit vin bleu des vendanges nouvelles,
Jamais plus les cabriolets et les mitaines,
Soyez grave, ô mon âme, ce soir de peine
Où passe le souvenir que ceux-là raillent,
Beaux Ténébreux aux manteaux couleur de muraille...

HECTOR FLEISCHMANN.



Berceuse



Mes amis, parlez bas, car ma peine sommeille :
Un mot très tendre, un mot léger,
Un mot la pourrait éveiller,
Déchirant aiguillon d'une invisible abeille...

Elle est comme un enfant las d'avoir trop pleuré
Qui s'endort sans sécher ses larmes.
Silence et douceur. Car nul charme
N'a pu guérir son cœur faible et désespéré.

Ecoutez... Ma douleur, elle soupire en rêve.
Et parce que ses yeux sont clos
Vous n'entendez plus que l'écho
De son âme en le sein pensif qu'elle soulève.

Silence et douceur. Parlez bas, tout bas, tout bas,
O mes amis, elle sommeille...
Prenez garde qu'un mot l'éveille
Sanglotante et toute nouvelle, entre vos bras...

CÉCILE PÉRIN.



Les Saisons



Ainsi qu'un peuple enfant, sous l'azur qui s'éploie
La végétation adolescente encor
Rit à l'Avril splendide, aux divins âges d'or
Et sous l'afflux tumultueux des sèves ploie.

Comme un royaume adulte en sa gloire totale,
Dans sa jeunese mûre et sa pleine beauté,
La plaine ondule au clair de l'implacable été
Des loins aux loins, comme une fête orientale.

En un luxe inoui de races décadentes,
Débauches d'or, de pourpre et de teintes ardentes,
L'automne en fièvre exulte en un dernier sursaut,

En attendant que, sac final des villes mortes,
L'Hiver au choc barbare et fou de ses cohortes
Ensevelisse tout dans un suprême assaut.

EMILE DESPRECHINS.



Sermione

Coeli, Lesbia nostra, Lesbia illa
Illa Lesbia quam Catullus unam
Plus quam se atque suos amavit omnes...
CATULLE.

O villa de Sirmium, villa des orangers,
Où Catulle chantait les amours de Lesbie,
Hélas, il reste encor, sous l'herbe ensevelie,
Une colonne blanche au milieu des vergers!

Et c'est là qu'il venait, l'été, loin des dangers,
Voir mûrir le raisin sur la treille qui plie,
Et là qu'il écoutait, dans l'air bleu d'Italie,
Pleurer infiniment les flûtes des bergers.

Et sur ce banc où l'âge a mis sa sombre empreinte,
C'est là qu'il regardait ployer, sous son étreinte,
L'amante au corps ambré d'où montaient des parfums.

Et qu'oublieux de Rome et loin de ses colères,
Courbant son front divin parmi ses cheveux bruns,
Il mirait son œil noir dans ses prunelles claires.

ALFRED WAUTIER.

Cœur profond

Ce cœur profond comme un abîme.
CH. BAUDELAIRE.

Comme sombrait jadis aux îles de Candie
La galère romaine au fabuleuse butin,
Mon cœur, comme une nef de trésors alourdie,
Au large de ton cœur sombra lorsque tu vins.

Mais aujourd'hui voici que d'autres sont venues,
Et chacune à son tour interroge tout bas,
Sans jamais se lasser de sa déconvenue,
Ce gouffre de ton cœur d'où je ne reviens pas.

Quand le jeune plongeur à la mer se confie
Pour y cueillir un jour la perle qui dormait,
Il en est quelquefois qui remontent sans vie
Et d'autres qui pourtant ne remontent jamais.

Ainsi plongent toujours, sans aborder le rêve,
Ces femmes d'aujourd'hui que mon amour tenta
Et chacune quittant le sable d'or des grèves
Au fond de ton amour fait un funèbre tas.

Qu'importe, vous étiez les belles amoureuses
Vous qui, sans hésiter, imitant le plongeur,
Ne voyant comme lui qu'une perle... mon cœur!
Sans espoir, sans amour et cependant heureuses,
Allez à sa conquête en sachant qu'on en meurt.

MARCEL ANGENOT.



Chroniques du Mois

LES ROMANS.

Visions de Beauté, par Mme MARIA STAR. (Paris, Frazier-Soye, éditeur). — Il faut réellement une très grande audace pour entreprendre l'expression parlée des paysages connus. Cela exige, d'abord, un sens très exact de la beauté représentative ; et ensuite, afin de ne point tomber dans la banalité, une interprétation nouvelle et curieuse des visions extérieures. Il faut donc louer cette admirable artiste qu'est Mme Maria Star d'avoir eu cette audace. Et puis il faut grandement se réjouir de la voir atteindre son but et réussir entièrement dans l'œuvre qu'elle s'est proposée.

Promenant à travers le monde un tempérament merveilleusement sensisif et compréhensif, Mme Maria Star s'est intelligemment ingéniée à synthétiser en de sobres et courts commentaires, l'âme vibrante des beautés plastiques et artistiques qui frappèrent ses regards avertis. Dans une langue exquisement châtiée elle a voulu nous indiquer ce qu'elle avait ressenti en contemplant le monde et la nature. Certes il ne faut point chercher en ces brèves notes une doctrine ou une thèse généralisées. Chacun contemple la nature selon les aspirations mises en lui par la divinité; et vouloir monopoliser à son profit sentiment, sensation ou vision serait une absurdité aussi grande que vouloir imaginer une âme identique à tous les âmes d'une race ou d'un pays.

Ce qui en général frappe le plus Mme Maria Star — qui, en même temps qu'un écrivain de premier ordre, représente une érudite solidement avertie — ce sont les rapports qui existent entre l'extérieur d'un objet, d'un paysage ou d'une œuvre qui frappent ses yeux et l'évolution historique de la race humaine devant cet objet, ce paysage ou cette œuvre. Cela est tout à fait ingénieux et louable. Mme Star, surtout, a su éviter la longueur et la fastidieuse énumération de sensations que d'autres avant elle ou avec elle, eussent pu éprouver.

Elle a seulement conservé de la vision ce qui est original et neuf, ce que personne avant elle n'avait dit. Et sans doute son exquise sensibilité l'a mise à même de nous donner une synthèse tout particulièrement attrayante de la beauté naturelle. Vraiment j'ai été très frappé par ce volume. L'époque actuelle — voyez les romans et les poèmes — tend très rigoureusement à revenir au sentiment de la belle nature. Il est peu douteux que nous n'abandonnions peu à peu les raffinements exacerbés de la contemplation muette de nous-mêmes. Les psychologies minutieuses, vétilleuses aussi, commencent à fatiguer outrageusement. On se lasse de la trop grande insistance des écrivains à analyser frénétiquement les atomes infinitésimaux des cerveaux, des esprits et des cœurs. D'autant plus que les temps modernes nous montrent souvent des intellectualités assez peu ragoûtantes ! Revenons sagement au sentiment doux et merveilleux de la nature. Combien nous puisons en elle de bonnes et profondes pensées ! Et combien, en somme, nous

existons en elle comme elle existe en nous. Des écrivains comme Mme Maria Star nous rappellent si heureusement, si philosophiquement, et aussi si rieusement, que nous pouvons nous voir nous-mêmes, en plus clair, en plus hautain, en plus heureux, dans les beautés naturelles des paysages.

Je note brièvement quelques unes des visions montrées par Mme Maria Star dans son admirable livre. C'est *la Cité embrumée* (Londres) qui inspire à l'artiste une comparaison si extraordinairement saisissante entre la ville d'aujourd'hui et son emplacement au temps héroïque de la conquête; c'est *la Ville de volupté* (Naples) synthétisée par cette phrase ravissante : « Naples, jolie et coupable rit et s'amuse... » Et il y a quelque chose d'angoissant dans la contemplation de cette joie, dominé par la férocité sûre et sournoise du volcan farouche. C'est *la Ville de Pourpre* (Rome), qui, malgré son histoire chrétienne et catholique, vit surtout par son passé païen. C'est *l'Indomptable dompté* (le Bosphore) qui est devenu comme une merveilleuse mer d'amour et semble en quelque sorte avoir renoncé aux fureurs guerrières. Et c'est encore Taormina, qui, énivrée de sa propre beauté, vit sans autre frein que l'amour éternel et doré. Ecoutez ces admirables lignes où vibre une poésie adorable et persuasive :

Le Promontoire sacré (Taormina). — *Asile terrestre des dieux, dont elles conservent l'ampleur, l'elégance et la noblesse, les ruines de Taormina se dressent sur le promontoire antique, qu'elles couronnent majestueusement. Baignée par la mer et le soleil, cette terre de beauté apparaît rouge, ardente, incendiée.*

La caresse de la mer, qui meurt à ses pieds, n'apaise pas sa violence inassouvie ; on la sent amoureuse de beauté, orgueilleuse de porter des ruines augustes incrustées sur son front comme une couronne de gemmes sur le front d'une femme ; ses colonnes droites et hautes semblent des spectres qui ordonnent ; ses gradins superposés confondent leur blancheur avec l'azur pâlissant du ciel.

Ces degrés gigantesques paraissent avoir servi de piédestal aux dieux, lorsque, lassés de la terre, où leur haute mission était accomplie, ils escaladérent le ciel, leur ultime patrie.

Mais, hantés par les souvenirs vécus, par la splendeur des jours, par la douceur des nuits, amoureux de la Sicile, désireux de savourer ses beautés, les dieux s'arrachent encore aux félicités immatérielles pour revivre la vie des hommes sur le sol adoré.

Il traîne encore, parmi les ruines, ce parfum enchanteur qui émane de la mythologie. Admirer Taormina, c'est prendre contact avec les dieux, c'est commettre presque un sacrilège. La vision du paganisme disparu poursuit et torture le cœur ; on se sent vaincu par la beauté. Débordant de regrets, d'ivresse et de volupté, on est pris d'un vertige morbide, on voudrait ressusciter et honorer les dieux mutilés, rétablir leur culte. Et l'on évoque en rêve les longues théories des Bacchus ivres, des Faunes débauchés, des Bacchantes en délire, des graciles danseuses, des joueurs de flûte, et l'ondulante procession de toutes ces femmes enamourées, dont la seule vertu était la beauté.

Plus loin, c'est Tolède, cité de fer, qui toute entière ressemble à une

armure. Voici une ravissante phrase : « Le peuple est recueilli, avide, mais sans joie. » N'est-ce pas prodigieusement synthétique ? Et toute la vieille cité de Charles Quint revit en quelques lignes définitives. Et c'est encore l'évocation du paysage entre Torrente et Amalfi : la gravure de Maniella qui illustre ce commentaire est de tout premier ordre. — C'est la mosquée de Cordoue, rappel prestigieux de l'art arabe du VIIIe siècle, qui semble comme un champ de victoire. C'est même — et ceci peut paraître particulièrement audacieux, mais c'est réussi ! — Paris, cité de clarté, de raffinement et d'élégance. Je note cette jolie phrase : « Ailleurs on crée pour produire, ici on crée pour perfectionner, pour raffiner, pour idéaliser. »

C'est Malte, l'île d'airain ; c'est Nuremberg, cité « du géant bon enfant qui se fait doux et paternel quand il dépose sa massue cloutée pour s'asseoir au foyer. » C'est Florence, *la cité liliale,* pour laquelle Mme Star dit ces paroles : « Aimer Florence, c'est aimer le divin. » C'est un joli couplet sur *les Voyantes* (les Etoiles), étrangement hallucinant. C'est la pénétrante vision de Bruges. Je ne puis résister à la joie de vous la citer :

BRUGES. — *Le ciel d'un bleu tendre a presque des reflets du midi, le soleil de juillet plafonne sur la ville endormie, l'atmosphère est pure et transparente, on dirait l'Italie, l'ardente Italie... non, car même dans l'assoupissement des contrées méridionales, il règne une effervescence, une extase, inconnues aux pays du Nord. Ici, c'est le calme absolu, la paix sainte ; quelque chose de vécu, de passé, de mort. Tout respire la bonhomie, l'indulgence, le flegme. On honore le travail, on cultive la patience, on encourage l'effort, on accumule les sons, on apprécie le foyer, on aime la famille. Les petites envies, les grosses discordes ne vibrent pas ici comme dans les pays de soleil ; on vit de contemplation, d'économie et de propreté, car tout reluit dans ce coin des Flandres, immortalisé par l'art le plus idéaliste. Et l'on comprend en traversant cette ville, dont nul bruit ne trouble la quiétude, le patient et le méticuleux génie des Van Eyck, des Memling, des Van der Weyden, des Quintin Metsys.*

Ils regardaient en eux, ces hommes rares, car c'était en eux et non autour d'eux que se manifestaient leurs inspirations. Ivres de pureté, ces intellectuels mystiques traduisaient naïvement, pieusement, saintement les sensations qu'une ambiance de complet repos devait susciter en eux. Rien ne troublait leur vue ni leur sens. En communion directe avec le ciel, en harmonie parfaite avec eux-mêmes, ils peignaient avec clarté, avec précision avec élégance ; ils aimaient la nature comme un miroir de Dieu, sur lequel l'homme modestement se penche.

En eux et par eux Bruges la morte persistera éternellement

Et encore Venise, avec la voluptueuse vision des *Nuits sur la Lagune.* Voici une phrase typique : « L'Amour et la Mort se fondent dans une même étreinte de volupté. » — Et le sphinx, *Témoin éternel,* dont le hautain silence est si superbement interprété. Et encore .. Mais il faut s'arrêter. Je finirais par vous citer tout ce volume, qui m'a émerveillé. Et il vaut mieux que vous le lisiez. Vous serez, j'en suis persuadé, pénétrés comme moi d'une sincère et profonde admi-

ration. Et vous rendrez hommage au talent profondément subtil et délicat de cette grande artiste qu'est Mme Maria Star.

Il convient de louer les ravissantes illustrations de ce volume. Le peintre R. Maniella a reproduit les paysages, non seulement avec une souriante exactitude, mais encore, ce qui mieux est, avec un sens étonnant de compréhension intime.

Et tout cela forme une œuvre de mérite exceptionnel.

J'aurai joie à parler dans une prochaine chronique de *l'Ame des Chefs-d'œuvre*, un livre d'art hautain et *le Cœur effeuillé*, un recueil de charmantes et subtiles comédies du même auteur.

—

Le Voile du Temple, par M. Jean Dornis (*Paris, Ollendorff, éditeur*). — La question religieuse est, à différents points de vue, dangereuse à traiter pour un romancier. Tout d'abord elle est infiniment grave et, par conséquent, ne manque point de tomber dans la banalité. On l'a tant étudiée et souvent si mal, que nous ne pouvons nous empêcher, en la voyant revenir sur le tapis, d'esquisser un mouvement d'ennui. D'autre part il faut un tact parfait pour ne point blesser les susceptibilités respectables. Entendons-nous bien : je ne veux point dire par là qu'il est défendu à l'écrivain d'avoir une opinion religieuse, ni de l'exprimer. Mais la véhémence, en cette occurrence est bien aussi funeste que l'indifférente contemplation En un mot il faut savoir faire la part exacte des choses et considérer les arguments avec impartialité. Ces deux difficultés on peut dire franchement que Jean Dornis les a vaincues avec une incomparable adresse. Tout le roman est une discussion et pas un moment cette discussion n'est fastidieuse : c'est un résultat assez remarquable et assez rare pour que l'on en parle tout d'abord.

Vous pensez bien que pour exposer avec quelque chance de succès un thème religieux il faut trouver un conflit qui force les consciences à s'affirmer en faveur de telle ou telle thèse. L'intérêt existerait difficilement sans cela, au moins dans un roman qui est nécessairement fait pour la masse du public, ne l'oublions pas. Donc nous trouverons dans *le Voile du Temple*, un passionnant conflit amoureux entre deux êtres absolument bons et loyaux mais dont l'éducation différente envisage particulièrement le sens moral de l'existence. Les deux êtres que l'écrivain nous présente très entiers et très absolus dans leur foi, ne sont néanmoins pas des fantoches. Ils vivent et ils vibrent. Ce sont de véritables êtres humains et, si leur « moi » intellectuel et moral est soumis à la rigueur d'une loi superieure, cela ne les empêche point d'avoir un cœur, de souffrir, de pleurer. — de tenter parfois, dans un sursaut de leur instinct sentimental, la conviction pénible de leur conscience. A coup sûr pareille intrigue est l'une des plus passionnantes qui se puisse imaginer. Encore faut-il savoir la conduire avec adresse. Jean Dormis y est arrivé et son roman est tout à fait remarquable.

Je le résume en quelques mots : Gabrielle Bernhardt, israélite d'origine a perdu sa mère très jeune. Elle a été élevée par son père Daniel

Bernhardt, un physiologiste appartenant à cette classe d'hommes que l'on pourrait, presque dès leur enfance, appeler de « vieux savants ». La jeune fille, sérieuse, appliquée, intelligente, jolie d'ailleurs est en quelque sorte la femme parfaite : celle qui joint aux agréables dons extérieurs prodigués par la nature attentive, les graves et profondes qualités d'un esprit réfléchi et d'une conscience clairvoyante. Elevée dans un milieu austère, point du tout mondain, elle a grandi entre l'affection un peu exclusive de son père et la tendresse un peu farouche d'une vieille tante, Déborah, puritaine sévère, droite et intransigeante. Jusqu'à l'âge de vingt ans la seule préoccupation de Gabrielle fut son père, et cela presque plus en tant que savant qu'en tant que père. Elle admire profondément et respecte avec ferveur cet homme auquel elle sert presque de secrétaire. Et dans cette vie d'une intimité un peu spéciale, que peut-être l'on pourrait appeler une intimité rigide, l'esprit de la jeune fille s'est éveillé avant son cœur. Plongée sans cesse dans l'étude, elle s'est intéressée exclusivement aux problèmes de l'au-delà et la foi juive, ardemment enracinée en elle, la pénètre d'un respect et d'une confiance très ferme. C'est un peu la joie de sa vie que de se sentir sûre d'elle-même au point de vue des destinées de l'âme humaine. Elle se sent aussi comme ennoblie par une si forte sûreté en soi-même. Et elle considère la vie comme un chemin très droit, un peu trop plane et point varié, mais suffisamment ensoleillé tout de même pour qu'elle le parcoure avec un sourire calme aux lèvres. Daniel Bernhardt, le savant, est un être de bonté absolue, mais qui, confiné en ses études, ne se doute pas une minute qu'une jeune fille peut, un jour, être la proie de sentiments autres que filiaux ou religieux. Déborah, elle, un caractère entier de vieille fille, vit dans sa croyance comme un ermite dans sa caverne. Si d'une part, Daniel admet parfaitement que l'on puisse pratiquer une autre religion juive, Déborah, d'autre part, imagine farouchement que la vieille foi israélite est la seule, et que toutes les autres croyances sont funestes et corruptrices. Ce caractère est tracé avec une étonnante dextérité. Un peu effacé au commencement de l'œuvre, on le voit peu à peu sortir de son ombre, grandir et s'éclairer ainsi qu'un lumineux fanal dans la nuit. Il devient bientôt une figure saisissante, où vit l'effroi ; mais derrière ce masque d'intransigeance, tout de même, tremblent et vibrent parfois comme une tendresse et comme une pitié. C'est tout à fait beau, et cela fait songer à ces figures lumineuses, sortant d'un fond d'ombre, que peignirent les peintres espagnols du dix-septième siècle.

Jetée par hasard dans un milieu de vieille aristocratie française, Gabrielle, surprise, émue, sent sourdre en elle un sentiment bizarre. Alors que son père et que les savants dont son enfance a été entourée semblent toujours inquiets, obsédés par le désir de connaître ce qu'il y a au-delà de ce « Voile du Temple » derrière lequel se cache un Dieu suprême ou un ironique néant, — la famille catholique de Jean de Saint-Méhin semble vivre dans une quiétude absolue. C'est qu'eux ont une croyance toute faite, appuyée sur un dogme en lequel ils reposent la confiance de leur âme. Et cette tendresse calme que Gabrielle sent vivre dans ces âmes l'amène doucement à se demander si vraiment la

religion catholique n'est point la seule qui apporte le salut. Jean de Saint-Méhin, brillant officier de cavalerie, jeune homme ardent, neuf, fier, point dominé par l'esprit de veulerie du siècle, est bien pour quelque chose dans ce commencement de conversion. Très curieusement Jean Dornis nous montre la complexité des sentiments dans l'esprit de la jeune fille. Et ceci est plus exact que mes termes ne le font paraître : ce sont bien là des sentiments dans un esprit, point tout à fait dans un cœur. C'est si vous voulez, une sorte de croisière du sentiment entre le cœur et l'esprit. Gabrielle ne sait pas si elle vient à la religion par l'amour ou à l'amour par la religion. Il y a là une lutte absolument émouvante et le sujet traité par Jean Dornis est d'une originalité frappante. Cette jeune fille témoigne d'un caractère merveilleusement trempé et sa peur de céder à une croyance qui ne lui serait pas dictée uniquement par sa conscience, mais qui pourrait être suscitée en elle par son cœur de jeune fille, montre que cette femme possède une âme hautaine et solide. Cette femme est, pourrait-on dire, une femme *intégrale*... et elles sont tellement rares, les femmes intégrales, celles chez lesquelles les petites faiblesses morales et autres, ne sont pas presque l'unique raison des tergiversations amoureuses ! Je me trompe : il existe encore des femmes intégrales ; mais celles-là, vous les connaissez ; elles sont si vilaines qu'elles décourageraient « l'intégraliste » le plus convaincu.

Et c'est la vie, la vie cruelle, qui dénoue l'idylle entre Jean et Gabrielle. Car Jean de Saint-Méhin aime profondément la jeune fille. Mais la différence de religion et de caste met entre les amoureux un obstacle infranchissable. Mme de Saint-Méhin — Madame Mère dans toute son horreur ! — le leur fait bien voir. C'est une vieille patricienne, honnête d'ailleurs, mais d'un jansénisme absolu. De toutes les façons les jeunes gens essaient de la convaincre. Ils y arriveraient peut-être grâce à l'intervention de Geneviève, une délicieuse jeune femme, sœur de Jean et amie de Gabrielle ; mais par un stupide accident, celle-ci est enlevée à la vie au moment précisément où elle allait donner à son mari un enfant depuis longtemps attendu. Cette péripétie est tout à fait ingénieuse ; car elle montre la futilité de tous les raisonnements basés sur l'attente du futur. Et bientôt Jean et Gabrielle se trouvent séparés. Jean a voulu résister à Mme de Saint-Méhin, épouser Gabrielle contre la volonté maternelle. Mais la jeune fille sentant déjà dans le cœur du jeune homme une sorte de remords, comprenant qu'il est un peu enfermé dans les liens d'une religion exigeante, absolue et d'ailleurs douce, lui rend sa parole. Et peu à peu le désespoir de la séparation s'atténuera en son cœur. Elle se laissera convaincre par la bonne tendresse de son ami Robert de Sylvaire et épousera cet homme dont les principes, non moins purs que ceux de Jean, mais plus disposés à la raison supérieure de la vie, s'accordent mieux avec les siens.

Il se dégage de ce livre une morale très saine, très haute, très puissante. Et aussi une grande sagesse ; car il nous montre que le vrai amour ne doit pas seulement se contenter d'un élan instinctif de deux êtres, l'un vers l'autre, mais tenir compte aussi de la sensibilité

morale de ces deux êtres, et aussi de l'éducation de leur conscience. Et il nous dit aussi — parole combien réconfortante et belle ! — qu'il n'y a pas de religions, mais une religion, vers laquelle tous les hommes viendront un jour, comme vers une aurore nouvelle d'amour, de bonté et de paix.

Sans doute vous ai-je très mal présenté ce merveilleux roman. Je n'ai pu vous en citer les émouvantes péripéties. J'ai surtout cherché à en exposer la synthèse. J'aurais dû vous parler de beaucoup de personnages qui y évoluent, de Sylvaire, loyal, bon et pitoyable, — une sorte de Wolfram ; — M[me] de Ronarnau, exquisse vieille dame, l'abbé Livois, curieux et sympathique jeune prêtre. La lecture du *Voile du Temple* vous montrera mieux toute la beauté de cette œuvre, écrite dans un style parfait, émouvant jusqu'au tragique dans certains épisodes — la mort de Geneviève est une merveille, — coloré extraordinairement, notamment dans l'amplification de ces mots de la Bible ! « Tu tisseras un Voile Ecarlate... »

Dans ma prochaine chronique je vous parlerai d'un autre volume de Jean Dornis, *la Voie douloureuse*, qui vous montrera l'écrivain sous un jour nouveau et aussi séduisant. Mais vous avec déjà, n'est-ce pas, présente devant les yeux l'image de Jean Dornis : un vieux petit monsieur, très doux, très soigné de sa personne, avec des yeux très clairs et très indulgents derrière le cristal de bésicles à monture d'or, et avec une couronne de beaux cheveux blancs, très blancs... Vous avez très bien deviné !

M. Jean Dornis est d'ailleurs une jeune femme sur laquelle je vous donnerai ce seul petit aperçu : elle m'a fait comprendre la fausseté de cet adage qui prétend que les jolies femmes n'ont pas d'esprit...

—

Les Enfermés, par M. Horace Van Offel (Rotterdam, M. Boogaerdt Jr., éditeur). — J'ai cette habitude, qui dégénère parfois un peu en manie de m'attacher beaucoup au style. J'estime qu'un écrivain doit connaître à fond la langue de laquelle il se sert : il faut un bon instrument pour construire artistement une œuvre d'art. Mais je ne puis vraiment parler de cela au sujet de M. Horace Van Offel. M. Horace Van Offel ignore le génie même de la langue française. Son livre a l'air d'une mauvaise traduction. Je ne serais pas surpris, à vrai dire, que l'auteur des *Enfermés* pensât en néerlandais et traduisit directement. Non, ce n'est point là de la belle langue française : il y a des fautes énormes de langage, de grammaire, de syntaxe ; le volume fourmille de fautes d'orthographe ; la ponctuation est livrée au caprice du hasard. Il serait trop aisé de relever quelques-unes de ces erreurs et de sourire ; je l'estime superflu. M. Horace Van Offel est un écrivain auquel il manque quelques leçons de langue française ; mais, je le dis hautement, il a toutes les autres qualités de l'écrivain.

Vous pensez si j'étais mal disposé à l'égard d'une œuvre dont tout, dans sa représentation extérieure, devait me déplaire. J'hésitais, depuis de longs mois, à la lire. On m'en avait dit beaucoup de bien et beaucoup de mal. On avait ri du style, mais on avait aussi parlé avec

louange du fond de la pensée. Je viens de lire *les Enfermés*. Je regrette de n'avoir point fait cela plus tôt ; car plus tôt j'eusse été à même de rendre hommage au talent admirable de M. Horace Van Offel. Son œuvre est une des plus belles, une des plus profondes, une des plus émues, une des plus angoissantes qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps.

Le volume est une suite de quatre nouvelles exposant des scènes de la vie militaire. Cette vie presque toujours fut envisagée avec partialité. Car il y a deux espèces de vies militaires : celle de ceux qui aiment d'être soldats et de ceux à qui ce joug pèse. Dans ces deux catégories il y a, comme dans toutes les classes de la société, de fort honnêtes gens et des fripouilles. On n'est pas nécessairement une canaille parce que l'on n'aime point la vie militaire. Et rarement cela fut mieux montré que dans *les Enfermés*. La vie du soldat, brillante, tapageuse, noble aussi, même dans ce qu'elle semble impliquer de domestiquage, fut décrite souvent Et souvent fort mal, hâtons-nous de le dire ! On décrivit aussi les malheurs du sous-off à qui une perverse maîtresse fait faire des « bêtises » On décrivit rarement l'état intermédiaire, ou subséquent, comme vous voudrez. On nous disait : un tel, sous-officier, a volé : on le destitue, on l'envoie au bagne. — Et on ne comprenait pas que, là seulement, commence la douloureuse histoire. Quelques auteurs pour tant s'y sont essayés : ne joue-t-on point pour le moment à Paris, chez Gémier, une pièce intitulée *Biribi* — Biribi en Algérie, c'est notre maison de correction — où sont traités des sentiments voisins de ceux qu'expose le livre de M. Van Offel. L'an dernier on joua la *Grande Famille*, une pièce point du tout mal faite de M. Arquillière et où on nous montrait à quel point l'armée ressemble au monde, puisque comme le monde elle est formée d'hommes qui souffrent, aiment, rient et pleurent. Et la conception que l'on a à présent de la vie militaire semble bien être la plus exacte. Dans l'armée, comme partout ailleurs, il y a des hommes qui sont soumis à d'autres hommes parce que telle est la loi éternelle, parce que c'est en quelque sorte la condition primordiale de l'existence de Dieu. C'est cette morale, cette morale exacte et sage, qui ressort du livre de M. Horace Van Offel. Elle ressort surtout de la première nouvelle, *les Enfermés*, qui donne son titre au volume. Cette nouvelle est de très loin la mieux faite et la plus émouvante des quatre.

Voici en quelques mots l'exposé de ces nouvelles. La première se passe à la compagnie de correction à Beverloo. Un nouveau venu, le caporal Robert, observe la vie des forçats et, bien que son devoir le force à se montrer sévère et presque brutal envers eux, il est pris d'une sorte de pitié profonde qu'en son intellectualité fruste il ne s'explique d'ailleurs pas clairement. Mais cet homme investi de par la loi d'une autorité trop lourde sans doute pour la faiblesse de son esprit non encore mûri par la souffrance de la vie, ne peut résister à un sentiment nouveau, — une sensation presque. Il y a parmi les hommes à la garde desquels il est commis deux forçats qui le frappent particulièrement. L'un est une sorte de géant bronzé, cœur excellent mais mauvaise tête, qui a « roulé » un peu partout, a fait la campagne

au Tonkin, a déserté ; sorte d'animal têtu, buté, franc et sympathique qui aurait dû vivre au Moyen-Age, reître botté de cuir, casqué de fer, brigand, pillard et courageux, comme les *condottieri* en entraînaient à leur suite. A côté de lui un jeune volontaire, Mary, inquiétant demi-mâle, beau comme une fille, rose et frais, portant figé sur les lèvres le sourire de la prostitution. Cet éphèbe de mœurs équivoques — ou plutôt pas équivoques du tout — est l'ami chéri du géant qui le cajôle. On sait assez les mœurs qui règnent dans les bagnes, surtout quand il s'y trouve d'anciens soldats des Légions étrangères. Et le jeune caporal Robert s'éprend de l'hermaphrodite. Il jalouse le géant, fait tout pour le faire souffrir davantage à ce point que l'homme un beau jour en a assez et essaie de fuir : c'était un coup concerté avec le petit. Mais ce dernier qui a une âme de fille ne fuit pas et le géant, s'en apercevant, se laisse reprendre. C'est l'enfer qui recommence pour lui, un enfer plus terrible encore. Et un beau jour Robert se lasse lui aussi de sa situation, commence à se sentir un peu le prisonnier des prisonniers. Alors en compagnie de Mary, il s'évade et ensemble ils fuient en France. Là Robert trouve de l'ouvrage. Mary, lui, se contente de mener l'oisive existence d'une femme entretenue. Mais un jour, tandis que déjà Robert sent peser sur lui le joug du domestiquage — car à l'usine comme à la caserne, il y a une hiérarchie — Mary, lui est repris du spleen du bagne. Mû par des sentiments complexes il fuit et retourne se constituer prisonnier. Il est surtout poussé par cette pensée de la fanfaronnade qui existe à un si haut point chez les forçats, la pensée de revenir auprès des compagnons restés à la chaîne et de leur dire : « Je vais être puni doublement, mais j'ai osé faire cela, moi ! » — Et Robert ne sentant plus auprès de lui celui pour lequel l'aberration de ses sens lui fait éprouver une sorte d'amour répugnant retourne aussi à sa chaîne et va reprendre son joug. J'ai raconté en détails et un peu longuement l'intrigue de cette nouvelle, d'abord parce que, ainsi que je le disais plus haut, c'est de loin la meilleure, ensuite pour que l'on se représente exactement un milieu duquel surgit admirable et puissant un sentiment douloureux et profond : la pitié. Car c'est cela qu'il y a surtout dans l'œuvre de M. Horace Van Offel, de la pitié. Pitié pour tout ce qui aime, pitié pour tout ce qui comprend, pour tout ce qui tremble, et même tout simplement pour tout ce qui vit. Car c'est déjà une si grande douleur de vivre, de vivre surtout en de certains milieux où l'âme et l'esprit se trouvent enchaînés. Mais cette pitié que nous montre M. Horace Van Offel n'est point une pitié geignarde et faussement sentimentale ; elle est émouvante, parce qu'elle est sincère, parce qu'elle est basée sur le conflit existant entre l'intellectualité de certains hommes et un milieu qui méconnaît cette intellectualité. Pitié pour les forçats transis qui regardent l'air et l'azur et tremblent follement en songeant à une liberté qu'ici ou dans la vie ils n'obtiendront jamais, puisqu'ils sont nés en quelque sorte hors la loi ! Pitié pour ceux-là que dirigent des gardes-chiournes maladroits et incompréhensifs, trop jeunes pour avoir le sens du douloureux chemin de la voie, trop jeunes pour comprendre le cœur meurtri des hommes, et croyant que la brutalité sert l'autorité et échaffaude le

prestige! Pitié pour ces pauvres chères fripouilles à qui souvent une bonne parole ferait tant de bien, enfants qu'un mot rebute et qui pour un mot se feraient tuer; enfants qui regardent encore, malgré leur révolte et leur prétendue expérience, avec des yeux étonnés; enfants souvent misérables et quelquefois sublimes pour lesquels la cruauté n'est qu'une nécessité de la vie et sur lesquels on ne verse pas de larmes! Ah! que cela est profond et émouvant! Quelle intense compréhension de la vie amoindrie et écrasée il y a en ces pages, quel sens de la douleur et de la charité. Pour écrire ces pages-là il faut une âme large, noble et mélancolique, une âme qui sait bien que rien n'est absolu en ce monde, ni le mal, ni, surtout, le bien.

En parlant davantage de la première nouvelle du livre de M. Horace Van Offel, je ne veux point dire que les trois nouvelles suivantes sont dépourvues d'intérêt, loin de là. *Une Nuit de Garde* nous montre une pauvre fille qui a commis la faute de se laisser séduire par un artilleur : celui-ci ayant été envoyé à la correction la malheureuse reste seule avec un enfant. De partout elle est repoussée ; mais un soir d'hiver les soldats, généreux, l'accueillent au corps-de-garde et lui permettent de se réchauffer et de dormir. Hélas! leurs instincts brutaux prennent bientôt le dessus et pour faire payer à la fille leur hospitalité, tour à tour ils abusent d'elle : elle a ainsi payé son écot et croit pouvoir dormir en paix. Mais les mâles, une fois satisfaits, la rejettent au froid et à la nuit. Seul un jeune volontaire, plus affiné d'instinct et aussi plus vaniteux n'a rien voulu demander d'elle; il la recueille dans sa guérite, mais bientôt sent en lui-même le vrai motif de sa pitié. Comme les autres, il la désire. Et quand ses compagnons voient la femme dans la guérite du jeune homme, ils se moquent de lui. Et lui alors la jette dehors parce que cette moquerie a fait souffrir sa vanité. L'enfant sur l'épaule la femme s'éloigne; et l'enfant, qui jusqu'alors a gardé les yeux clos, tout à coup ouvre les paupières et le regarde : et il lit dans ces yeux la question obsédante : Pourquoi me faire mal, à moi et à celle-ci? Pourquoi faire souffrir ceux qui vivent? — Et dans ce regard le jeune soldat retrouve un autre regard, celui d'une bestiole inoffensive, une petite souris grise qu'un instant auparavant, ses compagnons, histoire de rire un brin, brûlèrent vive. Le sacrifice de cette souris est une des plus belles pages que j'ai lues en ma vie : c'est une merveille de douleur, de concision et de réalisme : on pourrait difficilement faire mieux. — Et c'est toujours la grande, l'obsédante question : « Pourquoi me faire souffrir? » Ah! oui, pourquoi faire souffrir tout ce qui vit, qui vibre, qui sent? Pourquoi martyriser cette vie qui, en toutes ses représentations montre une parcelle, si petite soit-elle, de la divinité?

J'aime beaucoup moins la troisième nouvelle, intitulée *Le Disciple*. L'auteur s'y égare en des considérations d'une métaphysique un peu naïve et, à coup sûr, extraordinairement brumeuse. Pourquoi s'égarer à de pareils sujets, quand on en possède si bien d'autres, plus intéressants par la réalisation de vérité? Dans *Le Disciple* il est question de deux soldats : l'un, Robert, jeune homme de bonne famille, s'est engagé sans grande vocation militaire : c'est un nerveux, un senti-

mental dont les lectures ont un peu faussé le jugement. Son compagnon, un correctionnaire qui vient de rentrer du bagne, a vécu ce que l'on pourrait appeler une vie intégrale : en ce sens que quand quelqu'un ne fait pas ce qu'il veut, lui, il « cogne ». Puis le voici qui, grâce aux conseils de son compagnon, se met à lire aussi. Son jugement est faussé : il épouse une catin et se laisse bafouer par elle. — L'existence de Dieu est vaguement rattachée à ce fait-divers. Ce n'est point fort adroit. Et le sentimentalisme faussement psychologique de cette aventure n'est point ce que j'aime le mieux dans le volume.

La Cagoule est l'histoire d'un soldat qui a manqué à ses devoirs militaires et qui est emprisonné. Un geôlier, un jour, le giffle. Le prisonnier d'abord révolté finit par se calmer et, guidé par un sentiment très profond, très vrai, très sain, comprend que l'auteur du geste brutal est plus malheureux que lui-même, car ses instincts ne le porteront jamais vers d'autres actions, tandis que lui-même possède la force admirable de la pitié et de l'indulgence.

Je vous ai présenté le mieux que j'ai pu M. Horace Van Offel ; je ne le connais point personnellement et je ne l'ai jamais vu : j'ignore tout de lui. Mais quand vous aurez lu son livre je suis persuadé que vous serez de mon avis : si M. Horace Van Offel continue comme il a commencé il deviendra un très, très grand écrivain : quelque chose comme un Verhaeren de la prose. Car il possède en lui les qualités que l'on n'acquiert jamais si l'on ne les possède : la pitié et l'exacte sensibilité.

F. Charles Morisseaux.

L'abondance des matières me force à mon très grand regret de remettre au mois prochain ma critique de *l'Hallali*, le magnifique roman du maître Camille Lemonnier.

Accusé de Réception : *L'Ame des Chefs-d'œuvre*, par Maria Star ; *Le Cœur effeuillé*, par la même ; *La Voie douloureuse*, par Jean Dornis ; *Essai d'une psychologie de la Nation belge*, par Edmond Picard.

—

THÉATRE PUBLIÉ.

Trimouillat et Méliodon ou la Divine Amitié, vaudeville satirique en un acte, par Edmond Picard. *(Edition de la Belgique Artistique et Littéraire)*.

M. Edmond Picard nous donne aujourd'hui un petit livre, un fort petit livre... mais de lui, ne peut-on dire que « *grand peut être un petit livre comme petit peut être un grand livre* ». Aussi bien, si son exiguité m'a peiné, n'est-ce point que *Trimouillat et Méliodon*, m'a distrait et que, vraiment, il m'a distrait trop peu de temps! Avant de nous présenter, en quelques scènes rapides et colorées, ces autenthiques héritiers de l'amitié qui unissait Oreste et Pylade, M. Picard rappelle avec un esprit tout à fait excellent, le meilleur et le plus essentiel de ce qu'il nomme *ses idées théâtriques*. Ainsi, son livre se divise en deux parties bien distinctes d'inégal intérêt peut-être... dans la première, il

explique sa conception du théâtre, dans la seconde, il nous offre un des résultats où elle l'a conduit : c'est, si vous voulez, la théorie et l'exemple.
Je vais m'essayer à vous résumer l'une et l'autre.



La préface de *Trimouillat et Méliodon* est, à proprement parler, M. Picard ne s'en cache pas, une façon de plaidoyer *pro domo*. M. Picard, en pliant son multiforme talent à *faire du théâtre* et cela avec un si intéressant mépris des traditions de la scène, a rencontré de nombreux contradicteurs, ce qui, sans doute, n'a pas été pour lui déplaire, puisque seulement devant l'universelle approbation, il a douté de lui-même. Il s'autorise de ses critiques diverses et même parfois injurieuses, non point pour rétorquer les arguments qui lui furent opposés mais bien pour résumer ce qu'il a voulu, ce qu'il n'a cessé de vouloir depuis qu'il s'essayât pour la première fois à l'art du théâtre. M. Picard a sur cette question deux idées principales qui sont fort simples. L'une est générale, la voici : « ne rien exclure du domaine dramatique, aucune forme ni aucun sujet », l'autre est spéciale et tout à fait personnelle, elle nous apprend sa prédilection pour le théâtre d'idées qui emprunte *ses sujets à la vie strictement réelle*, ne s'occupe point de controverser, de discuter, de démontrer ni de persuader mais tout uniment de montrer, de décrire, d'exposer... ceci est moins une idée qu'un goût particulier, me semble-t-il. Son idée maîtresse est donc de ne point rétrécir le champ de l'action dramatique, de ne point rejeter systématiquement tel ou tel sujet pas plus que telle ou telle forme de dialogue ou de mise en scène. Voici qui marque indéniablement un esprit indépendant et il ne paraît point qu'on puisse lui opposer le moindre argument de valeur; ce serait méconnaître la moralité même de l'art théâtral que l'astreindre à ne pas évoluer autant si pas plus, que les civilisations en lesquels il puisse sa force et, disons-le, ses raisons d'être, et ne serait-il point puéril de voir que la forme littéraire doit sinon s'améliorer, du moins se modifier continuellement suivant en cela, plus ou moins parallèlement les transformations de l'art poétique et de l'art prosodique?

Aussi bien, je m'expliquais difficilement que certains esprits pussent ne pas admettre cette idée de M. Picard qui, il est vrai, a pu être neuve, voire révolutionnaire mais ne l'est certainement plus maintenant que déjà, elle a fourni une certaine carrière et que des œuvres qui s'en inspirèrent ont conquis l'attention du public et même davantage.

Sur la seconde *idée* de M. Picard, je n'insisterai pas; M. Picard préconise le théâtre à idées, c'est son droit; d'autres réservent leur dilection au théâtre à thèse et, ma foi, c'est leur droit également, de même, n'est-ce point notre droit à nous de donner notre attention ou notre admiration à l'une ou l'autre de ces formes! Il me paraît que c'est une question de tempérament et d'éducation et je trouve qu'il serait, de ma part, au moins aujourd'hui, fort inopportun de vous dire laquelle des deux je préfère, et pour quelles raisons; mon devoir de critique ne m'y oblige en aucune façon.

M. Picard termine sa préface en établissant nettement la différence

entre le théâtre à idées et le théâtre à thèse : le premier montre, nous dit-il, le second prouve. Et cette distinction est claire et précise. Il s'ensuit que le rôle de l'une ou de l'autre de ces formes théâtrales est variable, si par l'une, le public est forcé à raisonner à son tour et à se faire une opinion avec les éléments qui lui sont fournis, avec l'autre, il doit, bon gré, mal gré, suivre le dramaturge dans ses déductions et s'il ne veut pas conclure avec lui, alors il doit s'élever contre lui ; au point de vue social, le théâtre à thèse peut donc exercer une influence sinon plus grande au moins plus immédiate et ce n'est point ce qu'ambitionne le théâtre à idées qui, moins despote, se voue à une attitude ironique, moins combattive et plus descriptive surtout.



M. Picard, après nous avoir dit ce qu'il entendait par le théâtre d'idées, nous en donne un échantillon et voici *Trimouillat et Méliodon* ou la Divine Amitié.

C'est une scène très courte et remplie de vie, d'une vie bourgeoise, quotidienne pourrait-on dire, nullement théâtrale au sens habituel du mot, ce qui ne l'empêche point d'être entièrement scénique, très mouvementée, vraie même.

Je vous la raconterai en quelques lignes :

C'est dimanche ; Tournebourne, vieux bohême, plein de philosophie et souvent de bons sens, s'est invité sans façon, en parasite, à dîner chez son camarade Méliodon ; à la table familiale, devant le bouillon hebdomadaire s'assoient la femme et le petit garçon de Méliodon, puis l'ami intime de la maison, Trimouillat, sa femme et sa petite fille. Et ces agapes débutent d'une manière charmante, Méliodon affectionne Trimouillat, Artémise ne peut se passer de Sylvie, Totor adore Titine et chacun d'eux exagère les marques de cette amitié grandiloquente, invraisemblable, inexplicable, inexpliquée Tournebourne, avec esprit et sans la moindre aigreur, se moque un peu d'eux. se demandant la raison de cette union si remarquable, que rien ne justifie... mais les bouteilles se vident, les cervelles de s'échauffer ; une dispute survient entre Artémise et Sylvie, Méliodon défend sa femme, Trimouillat prend le parti de la sienne, tant et si bien que des gros mots on en vient aux coups ; chacun oubliant cette belle amitié qui, tantôt, les réunissait, se jette dans la mêlée, non sans avoir auparavant, dans un dernier geste d'entente, conspué Tournebourne qui avait eu le rare bon sens de ne point les prendre au sérieux lorsqu'ils s'aimaient mais l'imprudence aussi de vouloir apaiser leur discorde... et le rideau tombe sur ce magnifique combat, portant en inscription bien apparente, ces mots ironiques : « O Divine Amitié »

Et c'est tout... Oui, c'est tout, comme disait M. Rency en parlant des « Hésitations » de M. Bossi... c'est tout et j'ai trouvé que c'était trop peu, je ne crains pas de le dire, je m'attendais à plus et à mieux.

Certainement, ce petit vaudeville satirique est amusant, il est même très amusant, d'une ironie délicieuse, d'une langue alerte et poivrée, souvent spirituelle, d'une action rapide, si heureusement entrecoupée

par les apartés d'un scepticisme souriant auxquels, entre deux verres de vin, s'adonne ce vieux raté de Tournebourne, et la bêtise de ces gens et leur naïveté sont si bien rendus... oui, oui, tout cela est vrai, j'ai ri de bon cœur en les voyant se giffler mutuellement leurs joues humides encore des amicales accolades, et j'ai parfaitement compris ce que M. Picard, par une aventure un peu grosse, avait voulu nous faire comprendre : « La fragilité des affections humaines ».

Mais il y a dans ceci quelque chose que je juge incomplet; pour être persuadés vraiment de la fragilité des affections humaines en général et de celle des ménages Trimouillat et Méliodon en particulier, n'eût il pas fallu que nous sachions pourquoi tous ces jeunes gens que nous ne connaissions pas, paraissaient tant tenir les uns aux autres ..! et si rien ne les reliait que leur médiocrité et quelques habitudes prises en commun, était-il étonnant de les voir, pour un rien, pour un oui, pour un non, se jeter les uns sur les autres.

Dans le premier cas, la *Divine Amitie* eût eu la portée d'un petit drame; dans le second, elle est surtout une farce! Maintenant, il se peut que M. Picard n'ai pas voulu nous passionner ni même nous faire réfléchir et qu'il faille se contenter de ce que nous voyons sans chercher autre chose; le titre de sa piécette aurait alors une importance par quoi lui-même aurait été dépassé et ne faudrait-il qu'en rire. Ah ! voilà qui est parfait et sa « Divine Amitié » est d'une lecture tout à fait distrayante... mais, je crains bien ne pas l'avoir comprise ainsi qu'il la crûe, car cette idée de la fragilité des affection humaines, je ne vois point, quelque effort que je fasse qu'elle soit suffisamment démontrée par cette anecdote du dîner bourgeois interrompu, ni qu'elle prenne l'amplitude voulue par cette aventure trop vaudevillesque de petites gens, irascibles et mesquins. Ne serait-il point possible que j'ai pris trop au pied de la lettre la si substantielle préface de « *Trimouillat et Méliodon* », qui en l'occurrence promet beaucoup plus que ne tient la pièce elle même... C'est probable, aussi, je préfère conclure en disant que c'est elle, la première partie de son livre, qui en est aussi la meilleure, la plus salutaire, la plus profitable à lire et à commenter.

CARLO RUYTERS.

—

LES THÉATRES

Théâtre de la Monnaie. — *Le Pré-aux-Clercs* (*).

J'ai dit à mon excellent maître Eric Soleure, perspicace critique :

— Vous devez être heureux, maître ; voici l'opéra comique conçu selon l'ancienne formule. Vous rudoyez parfois les jeunes qui méprisent sans retenue les vieux ouvrages lyriques et n'admirent que le moderne. Et je pense qu'une joie fervente illumine votre cœur.

(*) *Le Pré-aux Clercs*, opéra-comique en trois actes, paroles de E. De Planard, musique de Hérold ; représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-royal de l Opéra-Comique, le 15 décembre 1832.

Eric Soleure s'arrêta, dans le couloir, me prit le bras, me secoua un peu et dit gentîment :

— Quelle petite fripouille vous faites, tout de même, Anicet! C'est vrai que j'aime certains opéras de jadis. Je les aime souvent avec une exagération voulue, précisément pour contrebalancer l'opinion partiale des jeunes esthètes. Mais ici le cas est différent. En général, nous pouvons trouver dans les opéras « vieux jeu » un puissant intérêt dramatique : voyez plutôt l'*Africaine* et les *Huguenots*, dans lesquels l'action est si merveilleusement construite. Dans le *Pré-aux-Clercs* le drame ne nous émeut pas une minute. Et la musique...

— Je la trouve pimpante et jolie, par instants...

— Et de bon goût, n'est-ce pas! Allez donc, payez-vous ma tête, en faucon féroce que vous êtes! Ah! bien sûr, je ne reproche pas aux directeurs de la Monnaie d'avoir ressuscité ce cadavre. Il en faut pour tous les goûts, comme dit l'autre. Et leur devoir est de satisfaire aussi les vieux abonnés qui, ainsi, se rappellent leur jeunesse. Ils disent en soupirant, ces piliers respectables de notre opéra national : « C'était l'année où je connu la petite Lili, quatrième dessous à gauche ! Elle avait de si jolies jambes ! Et un langage si expressivement crapuleux ! Et la chérie me faisait cocu avec tous mes amis, et même avec des gens que je ne connaissais point! C'était le bon temps... »

— Car le bonheur, n'est-il pas vrai, mon cher maître, est considéré avec des désirs différents, selon que nous le voyons dans le passé ou dans l'avenir..

— Ça est sûr, ça! dit avec un accent du plus pur bruxellois, une jeune personne, à l'air évaporé, qui passait dans les couloirs.

Eric Soleure salua et dit :

— Bonjour, petit !

Il ajouta :

— C'est Cucu ! J'ai un petit fils de quinze ans qui l'adore. Moi j'ai beaucoup aimé la grand'mère de Cucu : elle était danseuse et portait le même nom.

— Alors celle-ci, c'est Cucu III ? Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Les hommes, dit gravement Eric Soleure. Mais, telle que vous la voyez, elle vous représente, synthétiquement, le *Pré-aux-Clercs*. Tous les vieux messieurs de l'orchestre voient cet opéra-comique désuet comme ils voient Cucu III. Et ils s'imaginent que c'est Cucu Ire. Voilà! O illusion...

— L'interprétation ?

— Hum! David est très gentil : sa voix devient tout à fait belle. Et sa mimique est en perpétuel progrès. Decléry est toujours parfait ; on ne trouve plus rien à dire à son sujet : c'est la perfection. Caisso toujours original, ingénieux, consciencieux : c'est un artiste. Belhomme point du tout mauvais. C'est tout.

— Vous laissez les dames de côté ?

— De mon côté, oui. Eyreams est une délicieuse petite Nicette. Et si sympathiquement adroite. Mlle Korsoff, depuis le petit accident survenu dans le *Barbier* est dominée par un trac féroce : elle a bien tort. Sa voix est charmante et le public l'aime bien. Elle nous croit donc si

méchants ? Et Mme Magne aussi a une jolie voix. Quant à sa façon de dire le dialogue et de jouer...

— Eh bien ?

— J'ai toujours trouvé, dit Eric Soleure, qu'il est vilain de dire du mal des absents.

Anicet Le Noir.

L'abondance des matières me force à remettre au mois prochain ma chronique des représentations des *Troyens*. Aussi bien ces représentations ayant eu lieu le 27 et le 28, la revue était déjà mise en pages à ce moment. Je constate seulement le succès colossal remporté par le génial ouvrage de Berlioz. Les directeurs ont donné à cette œuvre une mise en scène absolument merveilleuse : c'est un triomphe pour eux. L'orchestre est au-dessus de lui-même, ce qui n'est pas peu dire, et Sylvain Dupuis est un maître. Je tiens à constater aussi, tout d'abord, le succès personnel remporté par Mmes Croizat et Bastien.

A. L.

—

Théâtre du Parc. — *L'Indiscret*, comédie en 3 actes, de M. Edmond Sée; *La Chance du Mari*, comédie en 1 acte, de MM. Caillavet et de Flers; *Mon Oncle Barbassou*, comédie en 4 actes, de M Emile Blavet.

Si Lucien Rivolet n'était pas indiscret jusqu'à la bêtise, cette comédie mériterait à son auteur quelques lauriers, car elle nous repose de l'examen de cas anormaux, tenant plus de la pathologie que de la vie ordinaire; et l'effort a, par soi, assez de mérite, pour justifier notre indulgente approbation à cette étude, qui est presque celle d'un caractère, et, certes celle d'un travers intéressant et complexe.

Lucien Rivolet poursuit et amuse de son amour une bourgeoise qui s'ennuie et qui goûterait à l'aventure beaucoup de joie, si elle n'en craignait le scandale ; mais Rivolet, à la fois par fatuité, par besoin de se raconter, comme de raconter les faits et gestes des autres, se dénonce, se trahit à qui veut l'entendre, et même au mari, qui n'en demandait pas autant; cette fougue d'expansion, qu'aucun conseil ne peut discipliner amène la rupture des amants et le rapprochement des époux.

Cette comédie aurait peut-être gagné à être ramassée en deux actes, ce qui éviterait la répétition de situations déjà vues et, à Lucien, l'occasion de dévoiler qu'il est aussi inintelligent qu'il est peu discret. Mais elle a des qualités précieuses dont la source est dans le talent très fin d'observation qu'elle révèle chez l'auteur de cette analyse psychologique; le dialogue a des touches de maître, et les caractères des personnages se dessinent très agréablement dans la logique de leurs propos.

Mme Blanche Toutain a l'occasion d'y faire admirer la sobriété, la grâce, le charme de son talent éprouvé de grande comédienne, qui sait donner à la pièce toute sa valeur.

Mais c'est surtout dans *La Chance du Mari* qu'elle nous séduit par ses gestes menus, sa voix jolie et caressante et tout l'art de ses minauderies.

La Chance du Mari nous apporte un joyeux acte de fin de soirée; s'il tient du vaudeville par l'outrance de la situation, il s'en relève par l'idée peut-être vraie que pour beaucoup de maris la seule chance de sauver leur honneur conjugal, c'est d'opposer au flirt commençant de leur femme l'obstacle d'un second flirt venant à la traverse.

Balancée entre le joli mondain, clubiste, homme de sport, et l'américain positif, qui aime les solutions rapides, Suzanne, en prenant son temps pour hésiter et pour conclure, trouve le loisir de revenir à son mari.

Ce qui emporte le succès de ces dialogues, c'est l'esprit dont ils sont bourrés et qui ne laisse l'occasion ni de réfléchir ni de critiquer.

Mme Blanche Toutain a trouvé en M. Gorby — qui représente l'américain, un talent digne d'elle, et la figure expressive de Bobby Hanson emprunte à son jeu un relief original et puissant.

La direction, en retirant de l'oubli *Mon oncle Barbassou* n'a pas fait œuvre méritoire : ce n'est pas une comédie, et, comme bouffonnerie, cette pièce ultra fantaisiste, ne relève guère de la critique littéraire; si le premier acte contient une idée joyeuse, promettant un vaudeville, les trois actes qui en déduisent les conséquences burlesques, affaiblissent notre gaieté.

Qu'André de Peyrade hérite de son oncle Barbassou, outre quelques millions, un sérail dont le gardien lui avait jusqu'alors été présenté comme un grand vizir, la situation est comique et paraît être féconde en joie, mais la fantaisie du thème étant d'inspiration courte, ne tarde pas à tourner à l'incohérence et à s'éparpiller finalement en scènes de farce grotesque; le retour de l'oncle Barbassou, qui entend désormais demeurer « feu Barbasson » ne ranime que peu notre attention.

Tu es bien mort, Barbassou ; repose en paix.

JACQUES LEROUX.

—

LES SALONS

Les Aquarellistes.

—

Les noms les plus marquants de notre phalange d'aquarellistes voisinent avec ceux des artistes étrangers conviés à figurer à cette exposition de l'aquarelle moderne. Qu'elle est loin l'aquarelle de jadis, aux règles étroites, limitant forcément les moyens d'expression de l'artiste! Des œuvres de force, d'envolée sont permises Les pages signées Bartlett, d'une facture puissante, d'une richesse de tons remarquables, les marines de Baseleer, les scènes de genre de Carpentier en sont les preuves. Hermanus, Breitner, Deltmann, Hâverman, Le Mains, Nisbet, Ten Kate avec des fortunes diverses abordent les genres qui leur sont familiers.

Les petits hommes moyenageux de Lynen déambulent par des ruelles étroites. Pecquereau, Thémon et Titz soignent précieusement le dessin et la couleur des coins pittoresques — vieilles maisons ou paysages – qui les ont séduits.

Le trio de nos paysagistes Çassiers, Uytterschant et Stacquet dominent de la maîtrise que nous sommes accoutumés à leur reconnaître. Parmi la série exposée par le second de ces artistes, j'aime surtout *le printemps* et *l'hiver*.

L'imagination brillante de Marcette revêt d'une féerie de couleurs, les mers calmes ou démontées.

Et ses ciels sont fluides et légers à l'encontre de ceux de M Hagemans encombrés de blocs géométriques uniformément grisâtres. A part cela ses images sont lavées avec une exceptionnelle habileté.

Stroobant bâtit toujours des architectures branlantes en pain d'épices. Charles Mertens ne s'évadera donc jamais des pays tristes, privés de lumière où il choisit ses sujets?

Le style si personnel de Delaunois s'applique désespérément à la redite des mêmes atmosphères, des mêmes perspectives solitaires. On en arrive à désirer que cette langue si riche exprime autre chose, des idées neuves.

Le *Puits turc* de Brangwyn est très confus, c'est son seul mérite.

Hoeterickx dans le cadre accoutumé des grands arbres et des pelouses d'une verdure molle et un peu floconneuse, étudie les foules et rend très heureusement leurs physionomies. La lumière blanche de Venise caresse l'œil, enveloppe les groupes et estampe les lointains dans la *Fête* de East tandis que plus loin un autre magicien de la lumière, Gaston Latouche, amoureusement la fait chanter dans un *Souvenir de Bretagne* et un *portrait de graveur*.

O L.



Petite chronique

—

Matinées Mondaines. — La direction si artiste des *Matinées Mondaines*, organisées au Théâtre royal de l'Alcazar, poursuit l'execution de son remarquable programme. Chaque séance est des plus intéressantes. La dernière fut consacrée aux *Légendes*. M. Laurent Tailhade, en une causerie peut-être un peu encombrée mais très fine, évoqua tout le cycle des légendes et des mythes fameux des différents âges et des divers peuples. Le défilé fut long et parfois inutile. N'en déplaise à Laurent Tailhade, la plupart des légendes dont il évoqua le souvenir nous sont très familières. Peut-être aurions-nous préféré une liste moins touffue et un souci plus constant de dégager le sens symbolique et philosophique de ces diverses légendes, qui renferment toutes, dans leurs apparences de naïveté et de simplicite, les leçons d'une grande sagesse. Mais quoi qu'il en soit de cette manière un peu monotone de présenter le sujet, Laurent Tailhade y mit du moins le charme delicat d'une langue impeccable et d'une élocution châtiée. — Des récitations, de la musique, du chant : voilà qui a suffit pour illustrer le sujet que développa le conférencier. Maurice Chomé, professeur au

Conservatoire, détailla avec une animation charmante le 1er tableau du *Noël* de Maurice Bouchor et récita ensuite diverses poésies légendaires de Leconte de Lisle et de Verhaeren. Mlle Gabrielle Wybauw, une fois de plus, nous fit admirer sa voix chaude et prenante dans un *Noël* de Léon Jouret et dans une mélodie de Schumann. Mais ce fut du délire quand Jean Noté vint chanter de façon triomphale l'air de la *Coupe du Roi de Thulé* de Diaz le *Noël chrétien* d'Adolphe Adam et *Si j'étais Dieu* de Marinetti.

Prochainement nous assisterons à une audition intégrale de *Eve*, mystère de Massenet.

—

Le prix triennal de littérature dramatique a été décerné au maître Edmond Picard pour son œuvre *Ambidextre-Journaliste*. On ne saurait trop se féliciter de cette décision du jury chargé de décerner le prix. C'est reconnaître hautement non seulement le mérite de cette œuvre mais encore la haute valeur de l'effort tenté par le puissant écrivain en faveur du théâtre d'idée et du théâtre belge.

—

Le prochain Concert Populaire aura lieu le dimanche 27 janvier, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de l'éminent pianiste M. Ferruccio-B. Busoni, qui interprétera le *Concerto en ut mineur* de Beethoven et les vingt-quatre préludes de Chopin. Le programme symphonique comprendra notamment la deuxième symphonie de Johannès Brahms. Répétition générale, la veille, 26 janvier.

—

Au Cercle Artistique, à Bruxelles, du 7 janvier au 17 janvier, exposition des œuvres du peintre Edwin Ganz.

—

M. Henri Pirenne, l'éminent historien, vient d'achever le troisième volume de son *Histoire de Belgique*. Ce volume conduit le lecteur jusqu'à l'arrivée du duc d'Albe aux Pays-Bas. Nous en détachons les pages suivantes sur l'ascension de la noblesse à la fin du XVe et au XVIe siècle :

... Tandis que la bourgeoisie, au point de vue politique, est en déclin, la noblesse, au contraire, acquiert une influence qu'elle n'avait plus possédée depuis quatre cents ans. Refoulée au second rang à partir du XIIe siècle par la puissance croissante des villes, les progrès du pouvoir monarchique lui restituent dans l'Etat la première place. Bien différente, d'ailleurs, de la vieille caste féodale dont les derniers descendants achèvent de disparaître et dont les mœurs ne subsistent plus que dans la région sauvage des Ardennes, la noblesse de l'époque bourguignonne, la haute noblesse surtout, s'est formée et enrichie au service du prince. On y rencontre pêle-mêle, à côté de familles indigènes comme les Lalaing, les Lignes, les Berghes, les Egmont, les Arenberg, les descendants de seigneurs bourguignons ou picards venus dans les Pays-Bas avec les ducs, comme les Meghem, les

Glymes, les Croy, ou de comtes allemands qui y ont suivi Maximilien, comme les Nassau. Tout cela s'est rapidement fondu, amalgamé, uni par des mariages, par la communauté des mœurs, des intérêts, de la langue même, car en dépit de ses origines diverses, la haute noblesse a bientôt adopté tout entière la langue de la cour, le français. Si, durant le xv[e] siècle, il se produit encore parmi ses membres quelques défections retentissantes, celle de Commines, celle des Croy, celle d'Esquerdes, on ne constate plus rien de tel depuis l'avènement de Philippe le Beau. C'est une fidélité inébranlable qu'elle témoigne dès lors au souverain, c'est pour lui qu'elle verse son sang sur tous les champs de bataille.

De 1453 à 1521, on ne compte pas moins de quatre Lalaing morts au service : Jacques tué à Poucques (1453), Philippe à Montlery (1466), Josse au siège d'Utrecht (1483), Jacques à celui de Mézières (1521). Un Lannoy reçoit à Pavie l'épée de François I[er]. Charles d'Egmont meurt aux côtés de Charles-Quint pendant l'expédition de Tunis. Le comte de Buren, qui a passé sa vie à combattre les Gueldrois, les Français les protestants d'Allemagne, sentant approcher sa dernière heure, se fait porter en costume d'apparat dans la grande salle de son hôtel et, au milieu de ses amis et de ses domestiques, « soutenu sous les bras par deux gentilhommes », boit une dernière fois à la santé de l'empereur son maître. Ce n'est pas seulement leur sang, c'est aussi leur or que les nobles mettent à la disposition du souverain. En 1522, dans un de ces innombrables moments de pénurie où les coffres de l'Etat sont à sec. le comte d'Hoogstraeten vend 1,000 livres de rente sur ses biens et refuse « par courtoisie » d'accepter les garanties que lui offre la gouvernante. Henri de Nassau, lors du siège de Mézières, avance 32,000 livres. Quantité d'autres mettent leur crédit à la disposition du gouvernement lors de la conclusion d'emprunts.

Mais aussi les récompenses ne leur sont pas ménagées ? Chimay est érigé en principauté pour Charles de Croy en 1486, Épinoy pour François de Melun en 1541, Gavere en 1553 pour Lamoral d'Egmont. Philippe de Croy devient duc d'Aerschot et marquis de Renty en 1533. Antoine de Berghes, la même année, est fait marquis de Berghes. Une foule de terres, en retour de services rendus par leurs possesseurs, sont érigées en comtés : Egmont en 1486, Buren en 1492, Hoogstraeten en 1518, Lalaing en 1522, Rœulx en 1533, Ligue en 1544, Boussu et Culembourg en 1555. Les sièges épiscopaux servent à pourvoir des cadets de grandes familles. Celui d'Arras est donné en 1524 à Eustache de Croy, celui de Tournai en 1539 à Charles de Croy. Trois autres Croy encore, Jacques, Guillaume et Robert, se succèdent sur celui de Cambrai de 1504 à 1556 Il échoit après eux à Maximilien de Berghes, dont deux parents, Corneille et Robert deviennent évêques de Liége en 1538 et en 1557.

—

Le théâtre lyrique flamand d'Anvers représentera en février prochain la *Sainte-Cécile* de M. Ryelandt. M[lle] Gabrielle Wybauw a été engagée pour créer le rôle principal.

Pelléas et Mélisande

AU THÉATRE DE LA MONNAIE.

—

Les représentations si impatiemment attendues du chef-d'œuvre de Claude Debussy et Maurice Maeterlinck ont pris fin dans une apothéose. Rarement succès aussi spontané fut enregistré dans les annales du théâtre de la Monnaie. Dès la première, la salle présenta l'aspect des plus grands jours. Tous les artistes de toutes les catégories s'y donnèrent rendez-vous, et jusqu'à la fin, le succès alla grandissant.

C'est que la collaboration de ces deux chefs d'école a donné naissance à une œuvre d'une immense portée artistique, et je ne pense pas qu'il soit possible d'imaginer une fusion plus complète entre un poète et un musicien que ne l'a été celle de Maeterlinck et Debussy. Pour un tel poème, il fallait un tel musicien. Et si l'on songe aux tendances aussi spéciales de l'œuvre de Maeterlinck, ne fallait-il pas redouter de voir un musicien chercher à illustrer musicalement le drame si émouvant du poète. M. Claude Debussy était tout désigné pour cette tâche et jamais musicien ne comprit mieux l'âme de son librettiste.

Il faudrait pour analyser les impressions d'ensemble de cette œuvre, trouver des mots nouveaux, des expressions différentes de celles employées ordinairement. Le court prélude du premier tableau nous dispose tout d'abord à l'étrangeté. Ce sont des sonorités nouvelles, inattendues, mais enveloppantes et profondément pénétrantes. On sent qu'il va se passer quelque chose d'anormal, quelque chose auquel on n'est pas habitué. Et, en effet, le drame se déroule avec ses bizarreries nombreuses, ses obscurités et ses clartés, sa langue si spéciale, mais aussi ses situations tragiques et poignantes. La musique dès lors, on n'y pense plus; on est tout au drame. Et celui-ci va jusqu'à la péro-

raison en un superbe crescendo d'intérêt, laissant l'auditeur sous une impression profonde et indéfinissable.

M. Debussy est trop connu musicalement pour qu'il soit nécessaire de parler ici de *son* art musical, ce qui serait au reste impossible à dire en peu de mots. Car il a lui aussi *son* art spécial. Il a trouvé sa langue à lui, et il la parle en maître. Sa musique, comparable à l'art de certains peintres modernes, est avant tout *lumineuse*. Il emploie très rarement les effets de grand forté et les sonorités sont plutôt contenues. Il a une harmonisation très spéciale et qui va jusqu'au système.

Il y a des pages d'une délicatesse exquise; mais je m'en voudrais de ne pas en citer une qui, à mon avis, est absolument grande dans toute l'acception du mot. Celle qui suit immédiatement la scène de violence entre Golaud et Mélisande au quatrième acte. Ici le compositeur a dépassé le poète. C'est beau, et c'est incontestablement le moment le plus poignant du drame.

Nous avons dû nous contenter de ces quelques mots d'appréciation sur l'œuvre si attachante et si originale que vient de nous donner le théâtre de la Monnaie, et qui aura dû surprendre tant d'abonnés non avertis; mais une étude plus approfondie du drame et de la musique nous eût entraîné trop loin.

La distribution des différents rôles a été faite avec le plus grand soin et ceux-ci ont été tenus admirablement. Mme Mary Garden de l'Opéra-Comique de Paris, spécialement engagée pour ces représentations, a été tout à fait superbe dans le rôle de Mélisande qu'elle a créé à Paris. Pelléas était M. Petit, un jeune débutant du Conservatoire de Paris à la voix un peu gutturale. M. Bourbon dans celui de Golaud a été pour beaucoup une révélation. M. Artus à la diction merveilleuse a été un Arkël excellent bien qu'à la voix un peu trop métallique Mme Bourgeois remplissait le rôle de Geneviève. Mlle Das celui du petit Yniold et M. Danlée celui du médecin.

Les décors étaient très soignés.

L'orchestre s'est surpassé sous la direction de Sylvain Dupuis, et a été tout à la satisfaction de M. Debussy.

Ce qui n'est pas peu dire... paraît-il!

JOSEPH JONGEN.



Un vieux Marin

—

A vous, les flots innombrables des mers,
Planes comme des dos ou droits comme des torses,
A l'embellie, à la tempête et ses éclairs,
Il a donné cinquante ans de sa force.

Son corps est aujourd'hui branlant et vieux ;
C'est avec peine
Que ses doigts raides et goutteux
Amènent,
De sa poche à sa pipe, un peu de clair tabac.

Au bout des dunes,
Il habite, là-bas :
Et la pluie et le vent et la brume et la lune,
A sa fenêtre aux carreaux gris,
Viennent le voir,
A l'aube, au soir,
En vieux amis.

Ceux qui passent par les sablons incultes
Non loin de son chemin,
Font un détour et le consultent
Sur le temps qu'il fit hier ou qu'il fera demain ;
Et les deux mots qu'il leur énonce
En brève et banale réponse,
Sont rapportés et commentés

De barque en barque, au long des plages
D'où partent les pêcheurs vers les hasards sauvages.

Ceux dont il parle et vit sont dès longtemps les morts;
Il exhume, du fond de sa mémoire,
De si vieilles histoires,
Qu'il entoure leur sort
Des étranges, mais vivaces guirlandes
De la légende.

Il perdure seul en un coin,
— Ses fils et ses filles sont mariés au loin —
Il perdure, comptant et recomptant son âge;
Et son corps va, le dos ployé,
De la cave au grenier, de l'armoire au foyer,
Vaquant aux menus soins de son humble ménage.

O le vieux chapelet des jours aux jours liés!
Et les portraits fanés et les bouquets sous verre,
Et le petit bateau sur la pauvre étagère,
Et la bobêche rouge au col du chandelier,
Et la chandelle et la graisse qui en découle,
Et la chatte, sur l'escabeau, roulée en boule,
Et le Christ et sa croix, et le rameau bénit,
Tandis que la maison entière est pénétrée
De l'odeur des lapins qu'il élève, à l'entrée
De son fournil.

Le petit tablier de son jardin trop maigre
Cache, en ses plis, quelques raves et quelques choux;
Il protège leur vie, avec des plants de houx,
Contre les mille dents du sable et du vent aigre;
Et deux fois l'an — soit novembre, soit février —
Il trie, avec grand soin, les nouvelles semences;
Et le jour qu'il confie à la terre sa chance,
Est marqué d'un trait bleu sur son calendrier.

Ainsi vit-il sous les cieux tristes,
Au temps d'automne, au temps d'hiver,
Sans que rien ne le trouble, ou que nul ne l'assiste,
Insoucieux, dirait-on, même de la mer.

Mais dès que le printemps s'exalte au fond des nues,
Un dimanche, l'après-midi,
Avec sa vieille pipe entre ses doigts raidis,
Lentement il s'en vient, par les sentes connues,
Sur la grève s'asseoir,
Ses pas semblent pesants et ses mains semblent lasses,
Il ne fait aucun geste aux autres vieux qui passent,
Et rien de ce qu'il voit ne paraît l'émouvoir,
Mais ses deux yeux, ses yeux, rouges comme la rouille,
Restent obstinément fixés, jusques au soir,
Sur l'horizon qu'ils fouillent.

Et c'est comme à regret qu'il regagne son toit;
Le jour de plus en plus autour de lui décroît;
Les dunes les plus hautes
Dressent seules, au long des côtes,
Leurs fronts baignés de feux vermeils.
Alors,
Avant de s'isoler pendant un an encor,
Loin des grands flots vivants,
Ses pas lents et distraits s'égarent
Mais son rêve le suit de chemin en chemin
Puisque sans le savoir et tout à coup, sa main
Fait le geste de maintenir la barre
A contre-vent.

EMILE VERHAEREN.



Hubert Crackanthorpe.

Les *Dernières Pages* (*) de Hubert Crackanthorpe publiées après sa mort avec une préface un peu hésitante de M. Henry James, contiennent trois nouvelles dont deux, *la Cour d'Anthony Garstin* et *Trevor Perkins,* sont parmi ses œuvres les plus caractéristiques et réussies. Ces nouvelles ne nous disent peut-être rien de neuf sur celui qui les a écrites. Cependant j'ai cru sentir dans *Anthony Garstin,* lorsque ces pages me furent remises pendant l'été de 1896 pour paraître dans le *Savoy,* quelque chose comme une nouvelle direction. En tout cas, elles s'égalent à l'œuvre contenue dans ces petits livres qui sont tout ce qu'un écrivain enlevé de si bonne heure avait eu le temps de nous laisser : *Naufrage* (**) (1893), *Etudes Sentimentales* (***) (1895), *Vignettes* (****) (1896).

L'œuvre d'une vie si resserrée dans son étendue, si limitée dans sa carrière demande quelque commentaire. Un petit nombre de nouvelles très tristes, quelques pages de style impressioniste sur les sensations et les paysages, voilà tout ce que nous avons à montrer en face de la brillante fécondité d'hommes à peine plus âgés, tels que M. Kipling. Y a-t-il une place — car nous pouvons imaginer que bien des gens se poseront cette question — ne serait-ce que pour la mémoire de ce jeune homme et de son œuvre attristante.

Nul en Angleterre, à la seule exception de M. Frank Harris, n'est allé plus loin dans le réalisme nu, brutal, contenu, et dans l'évocation des choses dégoûtantes et réellement arrivées, et décrites seulement parce qu'elles sont réellement arrivées. Avec Crackanthorpe il y avait

(*) *Last Studies* (Londres, Heinemann, 1897).
(**) *Wreckage.*
(***) *Sentimental Studies.*
(****) *Vignettes.*

toujours une révolte, la révolte de l'artiste impersonnel pour qui les choses mauvaises n'avaient certainement qu'une froide attraction intellectuelle et la valeur d'une protestation contre ces conventions anglaises qui rendent la franchise si difficile dans notre pays. Son courage était absolu, demi don Quichote de l'idée. Toutes ces nouvelles furent écrites seulement pour s'accorder avec sa conception artistique de la vie, sans caresser d'autre espoir que celui de justifier les revendications et les possibilités de l'art, d'écarter peut-être certaines réserves, et, du moins, de frayer la route à l'indépendance.

Et, en somme, il a atteint son but. Lorsque *Naufrage* fut publié, rien d'aussi audacieux n'avait été vu depuis longtemps dans le roman anglais. Et il est apparu comme évident que cette audace n'était ni de l'acharnement (comme chez George Egerton), ni une plaidoirie spéciale (comme celle de Sarah Grand). Sans doute, l'impartialité du style parut le vice des vices à ces personnes si nombreuses en Angleterre qui pardonnent la sensualité, si elle est sentimentale, et condamnent la reconnaissance philosophique de ce fait que le mal est simplement le mal. Mais je parle de ceux qui sont réellement capables d'avoir sur ces questions une opinion franche et intelligente. Pour ceux-ci il doit avoir été évident qu'il y avait là un écrivain d'une fière sincérité, aux yeux duquel une bassesse devait être quelque chose d'impossible. Il semblait s'avancer en disant : « Je viens essayer de montrer certaines choses que j'ai vues dans la vie, qui excitent la pitié et dont l'aspect douloureux m'a rempli d'une peine dont je désespère de m'affranchir, mais que je veux vous raconter avec tout le calme dont je suis capable, car je ne veux pas vous tromper en vous faisant partager mes préventions. Je ne tirerai pas de conclusion morale de ce que j'ai vu, car il peut y avoir là plusieurs conclusions possibles. Je vous laisse cette tâche à remplir, chacun de votre côté. D'autres per-

sonnes vous ont montré ce qu'elles prennent pour la vie, et cela a été surtout l'histoire d'une cour qui finit avec le mariage, quoique le mariage ne soit à proprement parler qu'un commencement et non une fin. Dans ce monde qui leur appartient il y a eu des aventures héroïques et pathétiques, des misérables qui ont été très noirs, et des saints qui ont été très blancs. Pour moi, je vois une autre espèce de monde où nul n'est tout à fait bon, ni tout à fait mauvais, où rien n'arrive d'extraordinaire, mais qui est rempli de peines moyennes et de basses inquiétudes, et de personnes trop imprudentes et trop passionnées. Dans ce monde, l'amour, la mort, la pitié, l'injustice vont et viennent sous des masques divers, sous des déguisements qui les souillent. Qui pourrait dire où se trouve vraiment *la vie réelle?* Pour chacun de nous l'image qu'il se fait du monde apparaît dans ce terme ; et l'art consiste à montrer cette image peut-être illusoire. »

De tels écrivains ne sont pas des écrivains populaires, mais ils sont utiles. Il est bon qu'il s'en trouve pour nous dire ces choses austères et froides : ils nous sauvent de l'empire qu'exerce la douceur et le mensonge, et ils nous empêchent de nous contenter avec notre vie ou notre art. En général, nous les récompensons en en faisant des martyrs, — les martyrs de l'art.

Par un paradoxe curieux mais aisément explicable, c'est l'artiste impersonnel qui est le plus souvent en révolte, car il doit se battre pour son idée. Le monde est indulgent pour le pêcheur, même s'il ne se repent pas ; car sa révolte est le plus incontestable des tributs payés à cette moralité dont le monde est le gardien, et qui soutient les conventions du monde. L'artiste impersonnel, dont le seul devoir est envers une loi plus haute, frappe soudain sur la satisfaction que donnent les choses telles qu'elles sont. C'est au monde de crier, car il y a là un nouvel essai du crédit dont il jouit, une tentative vis-à-vis des questions maîtresses qui

l'occupent, un jugement porté sur lui en dehors de ses propres lois et moyens de contrôle. Le monde fait bien de haïr les idées abstraites, car c'est au bruit, à peine plus fort qu'un chuchotement, des idées abstraites, que la chute des murs de son paradis de fous va retentir à ses oreilles.

Dire que la vue de Crackanthorpe sur la vie était limitée, dire que cette vue était jeune (cela peut se dire avec une certaine vérité), c'est en somme ne rien enlever de ce que j'ai dit en son honneur. La force, et spécialement la force directrice, vient d'une limitation, et la sagesse n'est un peu folle que dans ce temps où elle est encore jeune. Il y a certes de la naïveté dans le mépris de Crackanthorpe pour les belles couleurs qui sont sur l'endroit du manteau, précisément aussi réelles que les coutures et la doublure grise. Et le plus sévère jugement qui puisse être porté sur lui, c'est de dire que, dans son désir d'approcher des choses plus près que la beauté ne le permet aux hommes, il n'atteint pas cette beauté.

On peut penser que la direction de son talent n'est pas la meilleure, qu'en suivant Maupassant il s'est mépris sur le choix d'un guide et que la partie de son œuvre qui est due à cette méthode quelque peu démodée n'est pas la plus intéressante. Malgré tout l'héroïsme de Crackanthorpe demeure, qualité personnelle qui, s'il avait vécu, l'aurait conduit à des choses tout à fait différentes et peut-être plus durables. Tel qu'il fut, il a fait cependant quelque chose qui n'est pas peu, et je citerai seulement dans *Naufrage* l'histoire appelée *une Femme Morte.* Au-dessus de tout il était de ceux qui combattent bien, qui combattent avec désintéressement, les chevaliers errants de l'idée.

ARTHUR SYMONS,

Trad. EDOUARD et LOUIS THOMAS.



Au Seuil de l'Amour

L'homme est un être assez complexe pour avoir fini par *créer* un genre de tendresse qui n'est point de l'amour et qui diffère pourtant de l'affection d'homme à homme ou de femme à femme.

J.-H. Rosny.

L'amitié entre un homme et une femme n'est pas un sentiment naturel et l'on ne peut y arriver qu'après avoir traversé des épreuves et les avoir surmontées par une grande droiture de cœur, un grand effort de volonté ; la principale et la plus dangereuse de ces épreuves, c'est l'amour.

Amitié Amoureuse.

I

Ces vers sont les derniers que j'écrirai pour toi ;
Prends-les : je te les offre ainsi qu'un reliquaire,
Où j'ai mis, jour à jour, en soigneux antiquaire,
Mes plus doux souvenirs et mon plus cher émoi.

Prends-les, car aujourd'hui mon cœur se sent le droit,
Pour la dernière fois de parler d'un mystère
Dont, depuis très longtemps, il est dépositaire
Et dont mon cœur est à présent le tombeau froid.

Plus tard dans l'urne blanche où dorment nos pensées
Mortes d'avoir souffert des tendresses passées
Un souvenir commun de très loin revenu,

Retrouvera peut-être en poussière impalpable,
Sans nul regret, pour n'avoir pas été coupable,
Cet amour idéal que nous aurons connu.

II

Ecoute sans parler ce que je vais te dire,
Oh! mon amie, écoute et sache deviner
Au silence du cœur ce qu'il veut te donner
Des souvenirs défunts qu'éveille ton sourire.

L'heure est divinement suave. Dans le soir,
Le regard de tes yeux se voile et se recule.
Tes gestes sont plus lents parmi le crépuscule ;
Et bientôt tes yeux clairs ne pourront plus me voir.

Parfois ton cœur d'enfant s'étonne, sans comprendre
Pourquoi mon amour chaste est ainsi sans désir
Et pourquoi près de toi que mon cœur sût choisir
Je goûte au seul bonheur d'écouter ta voix tendre.

C'est que pour moi l'amour n'est fait que de douceur :
Et voici qu'il t'apporte intacte, ô mon amie,
Pour être toute à toi, la tendresse endormie
Que je garde toujours à l'espoir d'une sœur.

Je t'apporte du fond de mon passé candide
Cet amour fraternel au fond de moi caché.
Voilà pourquoi, ma sœur, l'amour est sans péché
Et voilà le bonheur dont mon cœur fut avide.

Un sourire de femme était pour moi toujours
Celui que j'espérais d'une sœur attendue :
Quand tu posas tes yeux sur mon âme éperdue
J'ai connu tout à coup le plus beau des amours.

Ma jeunesse songeuse et mon cœur solitaire
Ont depuis ce jour-là ce qu'ils cherchaient en vain.
Pourquoi vouloir t'aimer d'un amour moins divin
Et celui dont je t'aime a-t-il moins de mystère?

Ecoute au fond du soir tout mon cœur te parler.
L'âme mélancolique et douce de Septembre
Avec tous ses regrets pénètre dans la chambre,
Regarde autour de nous les choses se voiler!

Laisse ma tête lourde entre tes mains de femme
Dont j'aime les doigts doux qui me caresseront
Et lorsque ton baiser descendra sur mon front,
Je comprendrai, ma sœur, que c'est un baiser d'âme.

III

Baisse d'un doigt discret la flamme de la lampe
Pour que plus de tendresse enveloppe nos voix.
L'ombre de tes cheveux qui descend sur ta tempe
Fait que pour te parler à peine je te vois.

Je songe, oh mon amie, au passé solitaire
Où j'étais un enfant mélancolique et doux :
Autour de moi, la vie était un grand mystère
Et pourtant notre amour venait déjà vers nous.

Je ne connaissais pas ton fraternel sourire
Et tu n'étais encor qu'un désir de mon cœur.
Je balbutiais les mots que je devais te dire,
Dans l'ombre, où je sentais rôder l'amour vainqueur.

Je ne connaissais pas sa divine souffrance.
Et j'ignorais encor la douceur de pleurer
Ce qui berça longtemps l'âme de mon enfance
Fut de le pressentir plus que de l'espérer.

L'amour était pour moi la chose nécessaire,
Et mon cœur douloureux était trop lourd d'aimer ;
J'aimais la fleur, l'oiseau, le chêne et la fougère
Et le baiser du vent me faisait me pâmer.

Je croyais dans le soir entendre des paroles
Et je sentais des doigts se poser sur ma chair.
Mon âme se grisait du parfum des corolles
Et se laissait bercer aux vagues de la mer.

Puis un jour je compris que la grande nature
Reste malgré nos cris impassible à nos vœux
Et que le cœur souffrant de toute créature
Doit apaiser en lui ses désirs douloureux.

Alors, sous la clarté de la lampe sereine,
Un soir, ayant ouvert le livre de Platon,
Je cherchai le secret de la détresse humaine
Dans les mots du penseur que pesa ma raison.

Mais je n'y trouvai point l'énigme résolue
Car l'énigme est en nous avec l'obscurité :
Et j'ai su de ce jour que la règle absolue
Est de chercher en soi la grande vérité.

C'est alors que tu vins, oh ma très chaste amie,
Avec ton clair sourire et ton regard d'azur,
Montrer à mon esprit la beauté de la vie
En éveillant l'amour dans mon cœur grave et pur.

Tu m'as dit sans chercher la parole attendue
Et c'est sans y penser que je t'ai pris la main.
Je ne crains plus d'avoir à chaque heure perdue
Avec le regret d'hier la crainte de demain.

Le livre de Platon, que je viens de relire
Il semble que ce soit ainsi par d'autres yeux.
Voilà ce que ce soir mon cœur voulait te dire
Pour t'aimer davantage en se comprenant mieux.

IV

Tu ne sais pas combien je t'aime,
Toi que j'aime comme une sœur,
Et je sais seul ce qu'en moi-même
Rien que ton nom met de douceur.

Je voudrais te faire comprendre
Comment mon cœur t'aime et combien !
Mais nul mot, même le plus tendre,
Malgré tout, ne t'en dirait rien.

C'est que nul mot n'est assez chaste
Pour mon sentiment fraternel
Et que l'amour — ce mot si vaste —
Est toujours trop matériel.

Je t'apporte mon cœur candide,
Comme une fleur, entre mes mains ;
Ma sœur, je suis l'enfant timide
Qui souffre des rêves humains.

Prends mon cœur dans tes mains de femme
Et dis moi les mots que j'attends :
Endors les rêves de mon âme
Qui rêve depuis trop longtemps.

Sois la bonne sœur attentive
Dont la voix ne doit pas blesser.
Pour ma douleur, qu'un geste avive,
Ton sourire est comme un baiser.

Notre amour c'est pour moi les choses
Dont chaque aspect nous semble beau.
Notre amour c'est l'odeur des roses
Dont la chair rafraîchit ta peau.

C'est le parfum d'héliotrope
Qui s'exhale de ton mouchoir,
C'est tout ce qui nous enveloppe
D'une tristesse ou d'un espoir.

Aussi notre amour à chaque heure
Change de forme et de beauté,
Suivant qu'il a trouvé meilleure
La glycine ou la rose-thé.

C'est pourquoi celui qui me touche
Est mélancolique et très pur,
Car l'amour a mis dans ma bouche
Un goût d'automne et de fruit mûr.

V

Je t'apporte ce soir en bouquet d'hyménée
La chaste floraison du jardin de mon cœur :
Avec des doigts pieux pour toi je l'ai glanée,
Mon amie et ma sœur.

Ce sont les souvenirs pleins de mélancolies
De mes songes d'enfant et de mes jours défunts.
Je t'apporte aujourd'hui ce bouquet d'ancolies,
Un bouquet sans parfums.

Cette heure de silence et de mansuétude
M'invite pour te plaire à parler d'autrefois.
La chambre est maintenant pleine de quiétude,
Et je parle à mi-voix.

Ma jeunesse ignora le fraternel sourire
Que j'ai connu le jour où tu me pris la main.
J'ai depuis ce moment ce que mon cœur désire :
L'aurai-je encor demain ?

Qui sais si mon amour est celui que tu rêves ?
Peut-être m'en veux-tu de t'aimer chastement :
Ne voudrais-tu pas faire, en ces heures trop brèves,
Battre mon cœur d'amant ?

Et pourtant je t'adore ainsi que la Madone
Que ta pensée implore au fond du paradis :
Tu ne peux pas savoir tout ce que je te donne
Dans les mots que je dis.

Il faut aimer l'amour jusque dans sa souffrance
Puisque par la douleur l'amour devient plus beau :
On peut garder du moins la divine espérance,
Comme on garde un flambeau.

Si quelque jour mon cœur aimait en toi la femme
Et si ma chair un soir tressaille à ton baiser
Il faudra pardonner ce frisson à mon âme
Afin de l'apaiser.

Le vœu d'ardent bonheur que l'amour te dédie
Doit se réaliser fut-ce par ma douleur :
Je t'apporte ce soir pour en fleurir ta vie
Les désirs de mon cœur.

Ils sont tendres et clairs comme des fleurs d'automne ;
Prends les entre tes mains pour rafraîchir ton front
Et fait dans tes cheveux serpenter leur couronne :
Ils les parfumeront.

J'ai dans mon souvenir la grâce de ton geste ;
Je garde au fond des miens la bonté de tes yeux.
S'il faut que de l'amour se soit tout ce qui reste,
Laisse-moi t'aimer mieux.

Laisse-moi prendre ainsi pour remplir ma mémoire
La beauté de ton corps et le chant de ta voix,
Pour qu'un jour mon amour t'évoque dans ta gloire
Telle que je te vois.

Si tu gardes l'espoir d'un amour moins candide
Fait d'une autre tendresse et d'un autre désir,
Du moins laisse, oh ma sœur, à mon amour limpide
Le regret de mourir.

A l'ami fraternel qui sut t'aimer dans l'ombre
Garde un rêve plus tard en songeant au passé ;
Dis-toi qu'il te conserve un cœur peut-être sombre,
A ton cœur fiancé.

Et qu'il t'offre toujours quand tu voudras les prendre
Les fleurs de son amour en bouquet virginal
Car il t'aura gardé l'offrande chaste et tendre
De ce don nuptial.

VI

C'est peut-être un pardon que je viens implorer
Par la confession que mon cœur veut te faire :
Ecoute moi sans m'interrompre et sans pleurer ;
Mon amie, à présent je ne suis plus qu'un frère.

Peut-être as-tu senti déjà depuis longtemps
De notre amitié claire un amour vague naître :
Peut-être as-tu senti sous mes mots hésitants
L'aveu se préciser et l'amour apparaître.

L'amour ! j'ai cru plus beau cet autre sentiment :
De voir combien ton nom occupait ma pensée,
Il me semblait parfois deviner vaguement,
Ma sœur, que je t'aimais comme une fiancée.

Et j'ai failli briser par un banal aveu
L'amitié fraternelle illuminant ma vie :
Pourtant nous avions fait tacitement le vœu
De ne mettre entre nous plus une seule envie.

Une âme écoutant l'autre et la main dans la main,
Pour faire notre route un peu moins solitaire,
Nous marchions côte à côte au long du long chemin,
Vers le destin, vers le bonheur, vers le mystère.

Un jour des mots confus chantèrent dans mon cœur,
Les mots nouveaux pour moi de l'éternel poème :
J'ai cru qu'il s'adressait à toi, l'espoir vainqueur
De chérir une femme en lui disant : « *je t'aime* ».

Il faut me pardonner de n'avoir pas compris
Combien pour nous aimer l'amour est inutile :
Notre chère amitié mêle nos deux esprits
Et garde pour jamais notre bonheur fragile.

D'autres femmes depuis ont passé près de moi :
L'amour est né, fait de désir et de tristesse
Mais sans jamais blesser par l'ardeur d'un émoi
La confiance et la bonté de ta tendresse.

Tu restes mon amie et tu restes ma sœur
Pour toujours : n'es-tu pas ma chère confidente.
D'autres n'ont pas pour moi ton geste de douceur
Car dans sa volupté l'amour a l'âme ardente.

D'autres n'ont pas pour moi ton sourire léger
Dont la beauté m'accueille et souvent me protège :
Pour tant d'autres je suis ainsi qu'un étranger
Qui regarde passer la vie en lent cortège.

Mon orgueil se refuse à souffrir la pitié,
Et j'aime à voir en toi vivre une âme paisible :
C'est pourquoi désormais, entre nous, l'amitié,
Plus belle que l'amour, rend l'amour impossible.

VII

Je lègue à mon passé mon plus cher souvenir,
Celui du clair amour qui faillit presque naître :
Il garde la douceur que l'on aime à chérir
D'un visage voilé qu'on n'a pas pu connaître.

Au coin le plus secret de mon cœur recueilli
J'élève à cet amour l'autel mélancolique
Jonché des floraisons de mon espoir cueilli
Pour fleurir le tombeau qui garde sa relique.

L'amour fait de jeunesse et fait de volupté
Jette vers moi l'appel de son rire qui sonne :
Notre chère amitié dont tu n'as pas douté,
O mon amie, est là toujours sereine et bonne.

C'est toi même, ma sœur, qui me prends par la main
Et me conduit vers celle à qui je dois ma vie :
C'est ta grave douceur qui montre le chemin
Vers l'avenir promis à ma jeune énergie.

Ces vers seront pour moi comme le testament
De ma longue jeunesse à tout jamais passée :
Je les signe ce soir en faisant le serment
De n'avoir plus d'amour que pour ma fiancée.

HENRI LIEBRECHT.



Chroniques du Mois

LES ROMANS.

L'Hallali, par CAMILLE LEMONNIER. (Paris, Louis Michaud, éditeur.) — C'est un tragique et passionnant roman que cette histoire de fin de race. Les Quevauquant, hobereaux aux trois quarts ruinés, synthétisent assez bien cette noblesse campagnarde qui veut oublier le passage de la Révolution. Malgré la misère sordide dans laquelle ils vivent, ils ont conservé ce prestige ancestral qui s'attache aux vieilles familles de noblesse certaine. Mais c'est l'heure du déclin, l'envahissement progressif du travail fécond, de l'ingénieuse activité, dans la vie immobile et en quelque sorte contemplative du passé, de ces hommes d'un autre temps. Et c'est avec une saisissante compréhension, avec un sens profond de la cruelle et angoissante vérité, que l'admirable Camille Lemonnier nous raconte la décrépitude finale et l'irrémédiable chute de cette famille d'un autre âge. Il y a là surtout l'impressionnante figure de l'ancêtre, de cet aïeul farouche, féroce, paillard et rigoleur, le Vieux, — Monsieur, comme on l'appelle, — qui semble être sortie d'une toile de Rembrandt, et vivre. Le château de Quevauquant, vieille demeure féodale, est aux trois quarts ruiné; pierre par pierre, il achève de s'écrouler, tandis que le Vieux, conservant la tradition de paresse morale et intellectuelle et d'activité physique intrépide, croit toujours, par une amère illusion, vivre dans l'âge héroïque et guerrier où vécurent ses ancêtres, bottés, casqués, éperonnés. Il a un fils, né sur le tard d'une union légitimée avec une campagnarde, Jean-Norbert. Celui ci a les instincts rapaces, les vues étroites, le caractère sournois du paysan, tout cela bizarrement mitigé aux heures de paroxysme, par le sourd instinct de la race orgueilleuse. Il a épousé une pâle fille de nobles déchus, qui, pleurarde et affolée, est dominée, comme aux temps anciens, par le servile respect du mari. Et de cette

union sont nés trois enfants : Sybille, une fille hautaine, farouche et féroce, la seule de la famille, qui, en dehors du Vieux, sente encore palpiter en ses veines la fierté cruelle des ancêtres; puis Jaja, une innocente, pâle fleur née dans un terreau trop maigre, craintive et rieuse, se laissant dominer par des instincts presque animaux. Et enfin Michel, enfant rêveur et chlorotique dont le sang mièvre charrie l'inutile et perfide rêverie. Camille Lemonnier nous présente d'une façon merveilleuse tous ces personnages, vivant dans le malheureux et fétide village de Pont-à-Leu. Et nous assistons à la lutte épouvantable entre cette famille qui semble se survivre à soi-même et l'envahissante activité moderne d'habiles paysans, qui, jadis serfs et domestiques des Quevauquant, deviendront bientôt, par la puissance de l'argent sagement accumulé, puis ingénieusement dépensé, leurs maîtres. Nous voyons aussi les dissensions intestines entre le Vieux, père malgré tout craint et respecté à la manière féodale, et le fils, paysan qui veut à tout prix conserver au moins quelques bribes du patrimoine de ses ancêtres. Bientôt c'est l'Hallali, la sonnerie de mort annonçant la ruine totale de la famille dévorée par les usuriers. Un beau soir le Vieux, mû par un sourd pressentiment, monte à la tourelle et, embouchant le cor héroïque sonne la mort du cerf. Quelques jours après on le trouve assassiné en plein champ. Il a été tué par Sybille, voulant ainsi sauver la famille de la ruine absolue où la menait la prodigalité insensée de l'aïeul. Et l'on sent bien que c'est la fin absolue de la race : Jaja, enceinte des œuvres d'un beau garçon est tuée par sa sœur, cette dernière affolée de jalousie parce que l'hommage du mâle est allée à sa sœur, non à elle; Michel, rongé de chlorose et de désespoir par la mort de Jaja va mourir aussi; Sybille a refusé le mariage à un manant indigne des Quevauquant. Et cette fin de race sera la mort lente et inutile d'une époque disparue.

Camille Lemonnier, dans le style truculent, varié et puissant qui lui est coutumier, nous a présenté cette histoire d'une façon prodigieuse. Il est tels tableaux qui sont de fiers chefs-d'œuvre, notamment la mort du vieux cheval, qui peut passer pour un modèle.

Et c'est une joie pour moi de rendre ici un nouvel hommage à l'activité puissante de ce génial artiste qu'est Camille Lemonnier.

—

La Voie douloureuse, par Jean Dornis. (Paris, Calmann-Lévy, éditeur.) — L'évolution du talent et de la pensée d'un écrivain est, pour le critique, une des choses les plus passionnantes qui soit. J'ai parlé le mois dernier d'un très noble et très beau roman de Jean Dornis, *le Voile du Temple*. Je crois intéressant de dire à présent quelques mots de *la Voie douloureuse*, le premier livre de cette femme de lettres si merveilleusement douée qui signe Jean Dornis. A coup sûr nous ne trouvons pas dans ce roman-ci la sûreté de main, l'habileté de persuasion que l'on rencontre dans *le Voile du Temple*. Mais on y sent d'une façon très émouvante la forte sincérité d'un talent qui, depuis lors, n'a cessé de se perfectionner et de s'embellir. J'ai souvent, malgré moi, éprouvé ce curieux sentiment de plaisir à relire la première œuvre d'un écrivain après avoir lu les œuvres suivantes; il y a un charme

subtil à constater les progrès réalisés par la pensée et par le travail : c'est comme l'éternelle consolation de la vie que d'aller sans cesse vers la perfection. L'on sent vibrer dans *la Voie douloureuse* ce tempérament si délicieusement compréhensif, cette intuition si parfaitement exacte et si exactement exprimée qui font la grandeur et la force du *Voile du Temple*. Et puis, malgré soi, dans toute œuvre on se laisse un peu séduire par l'aspect extérieur de l'art ; rien que ce titre : *la Voie douloureuse,* est une chose si précieusement belle !

Jean Dornis semble être particulièrement attendrie par les contrastes rudes et journaliers qui s'établissent nécessairement entre les exigences de la vie et les poussées de la passion. *La Voie douloureuse* nous montre l'amour chaste et passionné — selon l'expression très justement adéquate de Leconte de Lisle, au sujet de ce roman — d'une femme mariée qui se prend d'amour pour son beau-frère. Jeanne de Kérouval, fille d'un vieux noble breton, a été épousée un peu indifféremment par Robert de Norillac, jeune homme sérieux et renfermé dont le principal souci est l'étude Yvon de Norillac, frère de Robert, a été fiancé à Denyse de Férucel, une amie de Jeanne. Yvon est parti pour le Tonkin où il est demeuré deux ans. Le voici qui revient. A son retour il doit épouser Denyse. Mais il se prend d'un amour passionné pour Jeanne et cette dernière, qui n'a jamais aimé profondément son mari, s'éprend violemment d'Yvon. Mais l'un et l'autre sont dominés par les impérieuses exigences du devoir. C'est à peine si leurs mutuels aveux voient le jour. Il y a là une délicatesse de pensée et d'expression extrêmement rares chez les écrivains modernes. Et la compréhension du devoir s'affirme chez Jean Dornis, très hautaine et très noble. Cependant la tumultueuse passion qui ronge le cœur des deux jeunes gens finira par être la plus forte. Mais non pas comme on le croit. Jeanne ne se donnera pas. Mais domptant en elle son amour impossible, elle mourra, trop faible pour résister à la tempête qui l'a envahie.

C'est un tout petit roman. Mais il convenait d'en parler parce qu'il révèle cette chose très curieuse que l'on trouve rarement dans les romans écrits par des femmes. Plus imaginative, plus sensuelle, plus sensitive la femme, en général, voit mieux la victoire de la passion que le triomphe du devoir. C'est assez inhérent à son tempérament, dans la vie. Mais quand une femme se laisse séduire par la supériorité du devoir sur la passion, elle est bien près d'écrire une belle œuvre. Car, comprenant mieux la passion, elle montrera plus puissamment l'énergie qui dut se déployer pour que le devoir soit victorieux. C'est le cas ici Et dans ce cas particulier, comme Jean Dornis possède, en plus de sa sensibilité de femme, particulièrement affinée, une grande sûreté d'expression, comme elle a un tact et une délicatesse infinis dans le sage équilibre de la description plastique et de la description psychologique, comme l'action du roman se passe dans des paysages extrêmement variés — délicieuses descriptions de la côte bretonne et de la ville de Venise, notamment, — comme tout dans le sujet choisi est attrayant, captivant, angoissant et profond, il se trouve assez naturellement que *la Voie douloureuse* est un très beau, très noble et très captivant roman. Je tenais à le dire. Je le dis.

La Turque, par M. Eugène Montfort. (Paris, Fasquelle, éditeur.) — J'eus, il n'y a pas bien longtemps, l'occasion de dire tout le bien que je pensais d'un roman un peu mince, mais rempli de très subtile psychologie : *la Maîtresse américaine*, de M. Eugène Montfort. Cet écrivain vient de s'affirmer définitivement dans une œuvre puissante, remplie de la pitoyable angoisse de la vie. Le « procédé » de ce roman présente cette particularité que précisément il n'a pas de procédé. Il semble être le plus banal, le plus ordinaire des « faits-divers ». Il n'emprunte la douleur de vivre à aucune formule d'apitoiement, il ne grossit ni n'amplifie la misère humaine par aucun argument social ou psychologique. Très simplement il étale la succession de petits événements qui forment l'existence d'une pauvre fille. Et c'est cette simplicité qui la rend plus passionnément intéressante à notre utile curiosité. Une pauvre fille, Sophie Mittelette, brutalisée par son tuteur, abandonne ce dernier pour aller servir ailleurs. De place en place, d'avatars en avatars, de découragement en découragement, elle suit la route fatalement ouverte aux pauvres filles de son espèce et descend à la prostitution, à la plus basse des prostitutions. Seule, ayant trop souffert pour avoir conservé le moindre atome de dignité, dominée par la seule crainte du gîte et de la nourriture, elle finit par trouver son existence fort supportable. Même elle devient la maîtresse d'un joli garçon des fortifs, qui vit de sa prostitution. C'est celui-là qui lui donne le surnom de la Turque. Tout sourirait à la pauvre fille si l'amour n'avait brillé dans son cœur. Peu de temps après sa fuite elle a rencontré un brave garçon d'étudiant allemand avec qui elle a vécu pendant un an. Puis, la vie suivant son cours, elle a vu s'en aller celui pour lequel elle éprouve un unique amour. Un jour, beaucoup plus tard, elle le revoit et se rend compte que sa vie passée la rend indigne de tout amour sincère. Alors elle se suicide. Je connais peu de livres plus angoissants, plus torturants, que cette brève et très simple biographie. Elle fait réellement penser à toute l'immense douleur de vivre à côté de tant d'innocents misérables. Ce roman place M. Eugène Montfort au premier rang des romanciers français de la jeune école.

—

Croquignole, par Charles-Louis Philippe. (Paris, Fasquelle, éditeur.) — J'avoue avoir un faible pour les œuvres qui furent soumises à l'Académie de Goncourt et n'en obtinrent pas le prix. Elles sont presque toujours excellentes, et toujours meilleures que l'œuvre couronnée : à ce point de vue *les Civilisés* de Claude Farrère est une louable exception. On sait que *la Turque* et *Croquignole* furent soumis aux Dix et écartés ; c'est pourquoi je les ai lus avec sympathie et curiosité, faisant pour eux une exception : l'intense production belge ne me laisse guère le temps de lire des romans français. MM. Eugène Montfort et Charles-Louis Philippe se plaignirent avec quelque violence de ce qu'on n'eût point couronné leurs œuvres : ce en quoi ils eurent tort. La philosophie eût dû leur enseigner l'aimable sourire. Et l'expérience eût dû leur faire connaître qu'on venait de trouver du mérite à leurs romans, puisqu'on ne les avait pas couronnés. La cou-

ronne est un poids. Et elle ressemble à un chapeau trop grand, qui cacherait toute la tête de son propriétaire.

Or donc, Croquignole, modeste employé, aime les petites femmes. Son vrai nom est Aristide Buffières; mais on lui a donné le surnom de Croquignole parce qu'il a toujours les poches gonflées de friandises qu'il distribue à ses petites amies, en échange, parfois, de faveurs moins innocentes. Et ils sont là quatre employés — merveilleusement silhouettés — qui vivent ensemble dans l'ambiante stupidité d'un vague bureau. Mais voici qu'un beau jour Croquignole hérite une quarantaine de mille francs. Et il peut s'adonner à ses penchants d'amour égoïste et de bonne chère. Seulement il en est pour lui comme pour tous ceux qui du jour au lendemain se sont vus à la tête d'une grosse somme d'argent, imprévue. Il exagère; il ne peut restreindre ses appétits. Pour une maîtresse il dépense ridiculement et inutilement son avoir; et il passe ses journées en continuelles ripailles. Rien ne le retient plus, même l'amitié; et un jour il trompe un de ses camarades de bureau avec une petite ouvrière que celui-ci adorait. Tout cela le mène vers la débâcle; et, le jour où il est absolument sans argent, Croquignole se tue d'un coup de revolver.

On ne peut imaginer l'ingénieuse ironie déployée dans ce roman. Car toute l'histoire existe surtout par la manière de la raconter. On connaît assez le style savoureusement imprévu de l'auteur de *Bubu de Montparnasse* et de *Marie Donadieu*. Sans doute, dans le présent volume, le procédé commence-t-il un peu à transparaître; mais cela n'empêche point que M. Charles-Louis Philippe soit un des écrivains les plus originaux et les mieux doués qui soient.

—

A la Boule plate, par M. George Garnir. (Bruxelles, éditions de la *Belgique artistique et littéraire.)* — De nombreux critiques, sans nul doute, écriront que M. George Garnir s'est mis à exploiter la veine si heureusement découverte par M Léopold Courouble. Et j'imagine que M. George Garnir, à moins que sa douce philosophie ne le protège utilement, pourrait bien se fâcher d'une pareille insinuation. Il n'aurait point tort; ce n'est pas une raison parce que l'action de deux romans est située dans une même ville, pour que nécessairement ces deux romans soient le succédané l'un de l'autre. Et il y a autant de distance entre *A la Boule plate* et *Pauline Platbrood* qu'il y en a entre *la Famille Kaekebroek*, par exemple, et *le Cœur de François Remy*.

Si Courouble nous présente des types bruxellois, comme Garnir, le premier les prend dans la bourgeoisie cossue, et régulière pourrait-on dire, tandis que Garnir examine plus volontiers ce monde un peu mélangé où il y a de tout, journalistes, cabots, ratés, désœuvrés, pochards, cocottes. C'est un monde qui existe à Bruxelles, comme à Paris. Est-il aussi savoureux d'aspect que le bon *Brusseleer* de la rue Sainte-Catherine, évidemment non. Car il perd une partie de ses signes distinctifs, une partie de sa race, une partie de son originalité ; à partir d'un certain rang social l'homme qui fréquente assidûment le café se revêt d'une sorte d'uniformité de caractère : il y a bien peu de

différence entre les partners d'une partie de dominos, qu'elle se joue au *Café de la Paix* ou *A la Boule plate*. Mais ce n'est point de cela qu'il est ici question. Si George Garnir a voulu nous décrire un côté spécial du tempérament bruxellois, il était libre de choisir ce côté. D'ailleurs il l'a fait fort ingénieusement, en comparant ce monde des tavernes au monde de l'honnête commerce L'aventure n'est point palpitante encore que la fin du volume ait une fâcheuse tendance vers le mélodrame pleurnichard. Odon Flagottier a épousé Rose Neerinckx. Ils sont heureux et vivent dans l'aisance, leur commerce — ils sont marchands de tabacs et cigares — prospérant. Rose connaît le cœur masculin et excuse volontiers son Verviétois de mari qui, pareil à un héros fameux de Courteline, ne « peut pas travailler ». Rose donc reste au magasin pendant que son mari passe son temps *à la Boule plate*. Un beau jour l'affaire se gâte. Odon devient follement amoureux d'une étoile de café-concert, et pour elle quitte sa femme. Un peu plus tard on apprend qu'Odon s'est suicidé à Biarritz. Rose épousera son locataire, le baron Charles Lévé de Gastynes, un gentil garçon qui fit beaucoup la noce dans le temps, qui s'est assagi, qui est devenu amoureux de Rose, mais ne le lui dit que quand Odon est mort Ce jeune baron, d'ailleurs, se fait surtout remarquer par un manque absolu d'originalité ; ce n'est pas un personnage, c'est du mou de veau.

Le vrai mérite du livre c'est l'adresse plaisante, poussée peut-être parfois avec une insistance qui frise le mauvais goût, à nous présenter les personnages qui fréquentent *à la Boule plate*. Il y a certains types délicieusement croqués. Mais le caractère le mieux « fait » du roman c'est celui de Rose. Il y a là toute la bonhomie placide et contemplative du tempérament bruxellois, son honnêteté absolue. Et c'est un délice que de contempler la tranquille évolution sentimentale de cette excellente créature. Là M. George Garnir a été un psychologue de très grande adresse; et il convient de le louer particulièrement pour la rigoureuse et parfaite tenue de ce caractère d'un bout à l'autre du livre.

Mais je n'aime pas du tout le caractère faussement sentimental de la mort du jeune phtisique : c'est inutile et cela sonne faux.

Quoiqu'il en soit, avec du bon, du très bon et du moins bon ce roman est une œuvre fort méritoire et qui m'a intéressé bien plus que les intrigues au sucre de pomme dont certains romanciers belges semblent s'être fait une spécialité.

—

Le Cœur effeuillé, Comédies, par Mme Maria Star (Paris, Félix Juven, éditeur). — Quelle délicieuse compréhension a Mme Maria Star du cœur féminin ! Et comme elle arrive adroitement à nous montrer qu'une grande artiste se révèle dans les petites choses ! Car ce sont de minuscules bluettes que ces petites comédies ; mais combien profonde et délicate est leur psychologie ! Et comme elles sont écrites avec un pur et noble souci d'art ! Car ce n'est rien, et c'est toute la vie intime, avec ses fluctuations de passion, d'indifférence, de désespoir. Cœur effeuillé, cœur dont chaque pétale semble emprunté à une fleur différente, fleur de soleil, fleur d'ombre, fleur de tristesse, fleur de joie,

fleur enivrante et fleur sans parfum. Ici c'est la séparation entre deux amants, qu'une petite aventure réunit à nouveau ; là c'est l'amour brusquement brisé par une constatation de fourberie ou une révélation d'indifférence. Il y a l'amour mondain, vernis brillant qu'un rien écaille ; il y a l'amour romanesque qui puise son essence aux parfums de la terre et aux clartés des cieux ; il y a l'amour vrai qui est presque sans paroles et qui luit en des yeux ardents. Tout cela est si délicieusement détaillé par Mme Maria Star ! Cette artiste est douée d'une pénétration si subtile, si charmante, si remplie de tact et de délicatesse ! C'est un enchantement que de lire ces petites comédies, ce serait un enchantement bien plus grand de les voir à la scène. J'ai surtout remarqué la pièce intitulée *Nocturne*, écrite dans la manière de Musset, avec un joli souci romantique ; *Yolande*, une petite comédie en 3 actes, d'une cruauté à la fois et d'un charme pénétrants (le second acte où toute l'action se développe en petits dialogues est un vrai chef-d'œuvre ! Quelle langue alerte, quelle adresse scénique, quel dialogue étincelant d'esprit et de verve !) ; puis *Tragique Idylle* qui est bien l'une des pièces les plus curieuses qu'il m'ait été donné de lire : curieuse comme sujet et absolument remarquable comme trouvaille scénique. Il est vaiment dommage que Mme Maria Star réserve ses comédies aux scènes de salon ; elles méritent mieux que cela. Et ce serait une bien grande joie pour tous les artistes que de voir s'effacer un peu la modestie de cette artiste étonnamment douée au point de vue de la subtile psychologie et de l'interprétation dialoguée.

—

La Ligne des Hespérides, par M. Léopold Courouble (Bruxelles, Paul Lacomblez, éditeur). — Certes ce n'est pas ce livre qui ajoutera à la gloire de notre cher ami Léopold Courouble. Avoir tant d'esprit, être doué si particulièrement au point de vue de l'ironie et de l'observation ingénieuse, devrait défendre que l'on écrivît une chose aussi banale que ce dernier volume. Sur un steamer qui fait route vers Madère, l'auteur se trouve avec un camarade, Reynaud. Ce dernier a été l'amant follement épris de Mme de L. puis l'a quittée sachant qu'elle le trompait. Et Reynaud va faire une cure de cœur à Madère. Mais Mme de L. a su son départ s'est reprise à l'aimer ; et il la retrouve sur le steamer. Or, Reynaud est fort occupé d'une jeune Anglaise ; l'auteur — je suis bien forcé de dire : l'auteur, le livre étant écrit à la première personne, — s'occupe aussi de cette Anglaise. Et puis Reynaud aime de nouveau Mme de L. et ensemble ils vont passer une nouvelle lune de miel à Madère, pendant que l'auteur continuera de flirter avec l'Anglaise. Et tout cela n'est pas bien palpitant. Heureusement il y a sur la vie du bord quelques observations d'une amusante exactitude ; et certains types sont croqués de bien spirituelle façon. Tout cela dans le style parfait et souple qui est propre à Léopold Courouble.

La Ligne des Hespérides est suivie d'une courte nouvelle, *Equinoxe*, d'une bien indigente psychologie.

Et tout cela n'est pas méchant.

M. Léopold Courouble qui est un homme d'esprit et dont j'estime infiniment le loyal et savoureux talent me pardonnera d'avoir dit si franchement mon avis. Je dis toujours mon avis; cela m'a procuré parfois des haines venimeuses, dont je me glorifie : la haine des imbéciles est la cuirasse du critique. Et M. Léopold Courouble est le plus intelligents des auteurs spirituels, — chose rare. Et cela me rassure.

F.-Charles Morisseaux.

Accusé de réception : *Dixi*, comédie en 3 actes, en vers, par M. Emile Valentin; *Le Théâtre italien contemporain, La Force de Vivre* et *Les Frères d'Election*, par Jean Dornis; *Vanité*, par Paul et Victor Margueritte; *Proses à Gilles Luyck*, par M. Gaston Denys-Périer.

—

LES THÉATRES.

Théâtre de la Monnaie.

Les Troyens. — I. *La Prise de Troie* (*) II. *Les Troyens à Carthage* (**).

Eric Soleure regardait avec insistance deux petites femmes qui avaient l'air navré. Et ses yeux malins, derrière les grosses lunettes à monture d'écaille, riaient extraordinairement. M'ayant vu, il me tendit la main et dit :

— Voici une circonstance, mon jeune ami Anicet, où vous pourrez exercer à loisir votre souci de paradoxe et vos instincts de philosophie expérimentale.

— Mon cher maître, je voulais vous parler des *Troyens*...

— Je pense bien que vous n'êtes pas venu à moi pour le seul plaisir de ma compagnie désuète...

— O maître, vous cherchez un compliment... Je ne vous le ferai pas, je le penserai.

Eric Soleure me regardait avec un peu de joie et disait :

— Vous avez la manière, mon petit. Hé bien, voici. Je contemplais à l'instant deux petites femmes : l'une blonde et l'autre brune. A cela se bornait la différence entre elles. Car toutes deux avaient des bandeaux ondulés et des yeux vagues. Toutes deux avaient des toilettes dites esthétiques parce qu'elles ne sont pas propres et qu'il manque des agrafes à la jupe... Ces deux petites femmes, dont le souci pourrait être d'ouvrir des couches parfumées à d'ingénieux éphèbes, sont affligées d'un mal cuisant : elles sont artistes, ou veulent le paraître. Or cette représentation les navra et elles exprimèrent leur tristesse en de suaves

(*) *La Prise de Troie*, poeme lyrique en 3 actes et 5 tableaux, paroles et musique de Hector Berlioz, représenté pour la première fois sur le théâtre de Nice en décembre 2861 et repris à Paris, à l'Académie nationale de musique, le 15 novembre 1899.

(**) *Les Troyens à Carthage*, opéra en 5 actes, avec un prologue, paroles et musique de Hector Berlioz, représente pour la premiere fois à Paris, sur le Théâtre-Impérial-Lyrique, le 4 novembre 1803.

paroles. L'une disait : « Ça est quand même trop tôt, vous savez, Caroline, cet entr'acte d'une heure. Si on a bu le café à quatre heures on ne sait pas encore avoir faim à quart avant huit heures! » Et l'autre répondait : « Oui, Charlotte, mais moi je n'ai pas bu le café et j'ai bien su contre un bifteck ». Et Caroline dit encore : « Moi les frites restent! »

— Alors Charlotte et Caroline?

— Charlotte et Caroline, mon ami, m'ont causé une joie profonde. En une langue que je ne puis appeler correcte, mais à laquelle je décerne volontiers l'épithète de savoureuse et la qualification d'ingénue, elles me prouvèrent la justesse de mon appréciation...

— A savoir?

— A savoir que la *Prise de Troie* est une chose bien ennuyeuse.

— Permettez-moi, cher maître, de ne pas être de votre avis. La *Prise de Troie* a cet avantage de vous faire apprécier *Les Troyens à Carthage...*

— Jeune chameau, dit Eric Soleure.

Nous riions, et Pierre, l'huissier du vestiaire, trouva « qu'on était quand même si farces le jour d'aujourd'hui ».

— Pourtant, dit Eric Soleure, je ne veux pas, par amour du paradoxe, parler à l'encontre de ma pensée. J'estime que l'on a eu raison de nous donner les deux ouvrages. Toute œuvre doit être exécutée dans son intégralité et les directeurs de la Monnaie, qui sont des artistes dans le sens le plus complet et le plus sage du mot, l'ont compris On joue bien les trois premiers actes des *Huguenots :* pourquoi ne jouerait-on pas *La Prise de Troie* ?

— Alors, votre avis?

— Les *Troyens* sont une œuvre bizarre. Elle est à la fois beaucoup trop longue et trop courte. Elle est effroyablement mal construite. Un grand événement, la prise de Troie, y est traité comme une anecdocte; une minutie, la rencontre de Didon, y prend l'importance d'une catastrophe. La prise de Troie est un événement capital; l'amour d'Enée pour Didon n'a pas la moindre répercussion sur les événements. Ou bien il eût fallut réduire l'œuvre à un seul opéra, dans lequel Berlioz serait bien arrivé à introduire l'admirable *Marche troyenne*, le seul morceau intéressant du premier opéra; ou bien il fallait développer la *Prise de Troie* et, après les *Troyens à Carthage* nous donner un troisième et un quatrième opéras qui eussent montré grandement et absolument l'aventure d'Enée. Et la musique se ressent cruellement de ce manque d'équilibre. Berlioz d'ailleurs est un musicien de second ordre, on commence à le reconnaître.

— Je crois que vous retournez au paradoxe, mon cher maître!

— Non : je suis comme Charlotte et Caroline D'ailleurs vous serez de mon avis : dans la *Prise de Troie* il y a une indigence musicale stupéfiante. Le compositeur se bat les flancs, il a peur de ne plus avoir assez d'inspiration pour la seconde partie. Quelle pauvreté dans les imprécations de Cassandre! Et pourtant quelle belle musique on aurait pu écrire sur ce sujet! Par exemple, dans *les Troyens à Carthage* il y a des pages admirables, où le musicien s'abandonne tout simplement à son inspiration, sans chercher à faire de la musique littéraire! Oh! cette

recherche maudite des effets bizarres! Cette peur neurasthénique de tomber dans la banalité! Comme si la musique n'était pas la chose la plus banale, ne puisant le sublime qu'à même le naturel! Ecoutez ces pages charmantes : *Chers Tyriens...* et *C'est le dieu Mars...* et *Féconde Cérès...* et *O nuit d'ivresse..* et *Je vais mourir...* Tout cela n'est peut-être pas de la musique géniale, mais enfin c'est de l'inspiration sincère. Sans doute, on retrouve du Gluck, le Gluck d'*Armide*, dans l'orchestration; mais il ne faut pas trop s'y fier. On est tenté de retrouver des rapprochements un peu parce que la situation dramatique est la même entre Didon et Enée, qu'entre Armide et Renaud.

— L'interprétation?

— Il y a l'orchestre tout d'abord qui est merveilleux et merveilleusement conduit par Sylvain Dupuis; les violons et les harpes notamment sont prestigieux Le rôle de M. Swolfs est bien court; ce ténor qui chez lui lance des notes éclatantes, est dominé par un trac fou, à la scène; rien ne sort. C'est dommage; mais cela ira mieux. M. Layolle est toujours aussi commun, encore qu'il ait toujours une aussi jolie voix. M. Danlée est parfait dans le rôle de l'Ombre d'Hector; MM. François et Dognies sont bien; M. Delaye est un bien singulier Priam : il chante dans du macaroni. Mme Mazarin fait tout ce qu'elle peut pour nous rendre sympathique une pauvre Cassandre falote; mais il semble qu'elle ait adopté une bien singulière attitude en scène : elle a l'air de souffrir d'un lumbago perpétuel. Mme Bastien a mimé le rôle d'Andromaque d'une façon admirable! Quelle belle tragédienne! Une mention spéciale doit être réservée à la petite Antonia, qui a joué en grande artiste le rôle d'Astyanax : c'était tellement intense qu'on en conserve une sorte de malaise. Félicitations aussi à Mmes Bourgeois et Dalbray. Et Mlle De Bolle a bien intelligemment joué et chanté le rôle d'Ascagne : cette artiste arrivera.

La perle de l'interprétation est à coup sûr Mme Claire Croiza : quelle voix, quelle diction, quelle intensité dramatique! Une des belles artistes que nous ayons eues à la Monnaie depuis longtemps. On voudrait l'entendre plus souvent. Mme Blancard a de la ligne, du geste et de la voix; M. Laffitte claironne avec allure et joue avec mauvais goût; M. Blancard est sympathique; MM. Belhomme et Crabbé font ce qu'ils peuvent pour sauver du ridicule l'insipide épisode des deux marins Troyens (*Ma Carthagi, ma Carthagi .. Carthaginoise!!*) M. Delaye est aussi mauvais en spectre de Priam qu'en Priam lui-même. MM. François et Dognies, dans la seconde partie, ne se font pas remarquer. ce qui est déjà bien gentil. M. Brun chante noir. Mlle Udellé chante gris. Mais quelle merveilleuse révélation est M. Nandès : il a chanté l'hymne à Cérès en très grand artiste, avec un sentiment et un souci des nuances qui en font un vrai musicien. Ne pourrait-on l'entendre plus souvent? Les rôles de *Werther* et de *Manon* sont ils trop forts pour lui?

— Vous ne me parlez pas des ballets, mon cher maître? Vous affectionnez pourtant les aimables petites poules qui en font le charme...

— Les ballets sont bien cruellement mauvais, mon ami! Toutes ces dames ont des jambes de coton... ce qui est encore plus vrai qu'on ne

croit. Quoi qu'il en soit, *les Troyens* sont mis en scène avec un souci d'art, une exactitude, un luxe, qui font honneur à ces deux grands directeurs qu'on appelle Kufferath et Guidé.

Anicet Le Noir.

—

Théâtre du Parc.

—

Vers l'Amour, comédie en cinq actes par Léon Gandillot;
La Maison sans enfants, comédie en trois actes, par Dumanoir;
Les Vieux, comédie en trois actes, par Joa de Camara.

Fions-nous encore aux échos du boulevard : « Ah! mince de Gandillot! avait dit la critique parisienne; l'auteur habile de joyeux vaudevilles a changé de manière; cette évolution, qui est une révélation, a produit une merveille de vérité et de candeur. »

Nous avons le devoir de constater, sans déplaisir, que le public a fait chez nous, à cette pièce, un insuccès notoire, mérité par de multiples défauts, dont les moindres sont la banalité du dialogue et la fausseté de la donnée.

Nous n'avons pas voulu croire que chemine « vers l'Amour » un monsieur simplement en marche vers le gâtisme; cet amour mélodramatique provoque chez celle qui en est l'objet une stupeur progressive; nous avons partagé son ahurissement.

Jacques Martel est un peintre de Montmartre, qui n'est plus à l'âge des idylles; il a la coutume des liaisons amoureuses sans lendemain; il rencontre au cabaret « la Poule verte » une « première » d'un grand atelier de couture, aussi peu novice que peu sentimentale; Jacques s'en amuse, et sans s'attarder à des pourpalers protocolaires, il lui demande d'être sa maîtresse : ainsi dit, ainsi fait. — Tel est le 1er acte, que ni les claquements de porte, au cabaret, ni le tapage des clients ne relèvent de sa platitude.

Jacques a bientôt fait de traiter Blanche comme ses autres amies; il la délaisse, l'oublie, et le voilà fiancé à une jeune fille aussi quelconque que les autres comparses qui traversent la pièce; Jacques cause avec sa fiancée au bois de Boulogne; pendant quelques instants elle s'éloigne; à ce moment Jacques rencontre Blanche qui saute de bicyclette pour lui serrer la main; il annonce son mariage; elle gémit et s'encourt, mais ayant l'esprit très pratique, elle s'empresse de profiter de l'occasion que lui offre un ancien amant, vieux beau à la retraite, et d'assurer son avenir par un mariage confortable.

Jacques est lâché par sa fiancée.

Tel est le second acte.

Mais Jacques qui est libre d'attache et de plaisir, se met à regretter d'avoir rompu avec Blanche; et ses regrets ne sont pas modérés : le voici subitement atteint de frénésie amoureuse, et poussant jusqu'à la gesticulation épileptique ses pâmoisons.

Il se fait recevoir dans les salons de Blanche, devenue Madame

Granpierre; il veut la reprendre et la séparer de son mari; pour avoir la paix, elle lui promet une visite.

Tel est le 3e acte.

Jacques hurle son amour dans des monologues successifs, en attendant l'exécution de la promesse de rendez-vous; mais Blanche ne vient pas, ou ne vient que pour lui dire qu'il est déraisonnable, et qu'elle doit rester fidèle à son mari. Et cela congestionne Jacques et le rend gâteux.

Tel est le 4e acte.

Jacques est assis sur un banc du bois de Boulogne, il est hébété, autant par la morphine que par l'obsession de son amour.

Blanche vient s'asseoir à côté de lui; elle lui conseille de soigner sa santé, de bien manger et de bien dormir, et de ne plus vouloir des bêtises. Elle s'en va; Jacques nous annonce qu'il va se jeter dans l'étang voisin.

Tel est le 5e acte.

Quel intérêt peut trouver le spectateur à pareille aventure? Ah! sans doute l'amour peut causer des ravages, mais cet amour, dont l'étude a produit des chefs-d'œuvre, n'est pas celui de deux « marcheurs » du boulevard.

Jacques n'est qu'un sensuel; Blanche a été sa maîtresse, comme beaucoup d'autres; il y a renoncé, puis il la regrette. En quoi cela nous intéresse-t-il?

Pourquoi ce lunatique et très banal monsieur veut-il nous faire croire que le monde ne peut plus tourner, si cette femme, d'ailleurs facile, ne lui assure de nouveau ses faveurs?

Quoi d'étonnant si les gesticulations de cet amoureux ridicule, qui a besoin d'une douche, mettent le spectateur en gaieté?

Le jeu de M. Chautard, qui est souvent un excellent comédien, ne fait que souligner la puérilité de la situation; ses accents frénétiques sonnent faux; les autres acteurs ont des rôles inférieurs à leur talent, et celui ci fait ressortir la vulgarité de ceux-là.

Quelle est cette manie nouvelle de mettre des jurons dans la bouche des personnages principaux?

M. Bernstein dans *La Griffe*, M. Gandillot dans *Vers l'Amour*, MM. de Caillavet et de Flers, dans *Miquette et sa mère*, qui a cependant quelques touches délicates, cèdent tous à ce travers; cela est simplement choquant, parceque les personnages ne nous sont pas présentés comme étant des charretiers.

— Etant vérifié que le théâtre, aussi prétentieusement vécu qu'il nous soit figuré, implique l'acceptation de multiples expédients conventionnels, les délicieuses invraisemblances dont est faite la *Maison sans enfants* se laissent aisément pardonner grâce au plaisir dont elles donnent l'occasion.

Ah! oui, on ne comprend pas que Clémence de Rives, mariée depuis cinq ans, n'ait jamais dit à son mari combien elle souffrait de ne pas être mère et qu'elle ait préféré donner le change en s'abandonnant avec outrance à la vie mondaine.

Oui, encore, il est peu véridique qu'Albert de Rives ait pu continuer

depuis son mariage, à l'insu de sa femme, à élever, à voir chaque jour et à amuser l'enfant qu'il eut d'une maîtresse, morte peu après, et qu'il entoure d'une affection dévouée; le cœur a moins de sérénité, et le calme de cette existence à côté du foyer n'est guère expliqué.

Il est encore assez inattendu que Clémence de Rives, en tournée de charité, rencontre cette enfant dans une maison où elle tend sa bourse de quêteuse, et enveloppe aussitôt de tendresse cette enfant inconnue, quand celle-ci, à tout hasard, la nomme *maman*.

Et puis... la reconnaissance par un médaillon, l'adoption rapide, le pardon, en coup de foudre, au mari. — Oui, tout cela est très artificiel; mais cette comédie apporte un renouveau d'agrément au public, en le satisfaisant dans ses goûts naturels et traditionnels, ne fût-ce que parceque, fatigué de pièces où il n'est question des enfants que pour ne pas en avoir, le spectateur est disposé à pardonner beaucoup à celle-ci, où les époux trouvent encore de la joie à en faire... pour les élever et les aimer. Et cette petite chose qu'est cette pièce très courte, finit ainsi sur un sourire, sans s'être appesantie sur des thèses ou des paradoxes.

Madame Juliette Clarel y trouva l'occasion de faire applaudir ses dons de grâce émue — et la petite Roger, trés naturelle, y mérita son succès.

— Sur les neuf personnages de la comédie très intéressante de M Joa de Camara, sept sont des vieillards, dont l'âge flotte entre 70 et 87 ans : c'est à cette première originalité que le public prend plaisir, et ce plaisir est vif, parceque Mesd. Renard, Herdies, Roy-Fleury, MM. Barré, Cueille, Delaunay suivent de très près la nature et imitent délicieusement les petits tics et les menus gestes des *Vieux*; M. Carpentier serait aussi excellent dans son rôle de très vieux curé retraité, si de ci de là il se gardait mieux de l'exagération, qui risque de doser de trop d'idiotisme la sénilité qu'il représente, car le spectateur a peu de goût pour la représentation scénique des infirmités physiques et de la décrépitude intellectuelle; l'écueil est d'autant plus menaçant que représentant un curé, l'acteur s'expose à faire croire, par mégarde, à des intentions malveillantes que n'a pas eues l'auteur.

Emiliette et Jules (Mme Derives et M. Laurent), dans ce cadre d'ancêtres, apportent excellemment de la lumière et de la joie, car ils sont la jeunesse et l'amour.

En définitive, et c'est une autre originalité de cette comédie, qui nous repose du répertoire boulevardier, elle n'est qu'un tableau, évoquant si aisément les images des personnages, que ceux-ci nous apparaissent comme très vrais, et cela emporte notre agrément, en alimentant notre attention.

Dans un petit village de Portugal achèvent de vivre dans la sécurité monotone de leur milieu un vieux curé et de vieux paysans qui ont coutume de se rencontrer familièrement et de s'entretenir des menus faits de leur labeur quotidien.

Ils sont alarmés et intéressés, parceque une expropriation dont les formalités sont confiées au délégué d'une Compagnie de chemins de fer menace d'enlever à l'un son potager, aux autres des parcelles de leur

champ. Ah ! cette civilisation et ses chemins de fer, et ses travaux ! Cela offusque et inquiète ces hommes attachés au sol.

Mais, l'intérêt pécuniaire, et aussi la fatigue de lutter, les apaisent ; d'ailleurs, Emiliette qui a 19 ans, et qui est la petite fille des vieux époux Patacas, trouve « très bien » ce jeune émissaire de la grand'ville, qui vient loger chez ses grands parents, et, ma foi, le conducteur de travaux qui a bon cœur et qui a 27 ans, répond à cette tendresse qui s'éveille.

Cependant le très vieux curé, malgré sa bonté, contrecarre cette union, parcequ'il se défie de « l'étranger » et qu'il préférerait unir Emiliette à son neveu.

Mais tout s'arrange au mieux au 3e acte, au dîner des noces d'or des époux Patacas, dont le tableau, très vivant et très naturellement mimé, a fait le succès de cette œuvre, qui nous change, très agréablement, nos spectacles coutumiers.

Ayant le souci d'art dans sa forme et dans son décor, elle révèle chez l'auteur un instinct puissant d'évocation des effets scéniques par des moyens bien simples, empruntés au jeu régulier des actes et des pensées de l'humanité moyenne.

JACQUES LEROUX.



Petite chronique



Pour des raisons personnelles, M. Henri Liebrecht quitte aujourd'hui la direction du *Thyrse*, que M. F.-Charles Morisseaux conservera seul momentanément. Ce changement n'influera en rien sur le programme de la revue. Le directeur sortant reste collaborateur du *Thyrse* et continuera à signer la rubrique de critique des *Poèmes*.



Pour prendre titre et date : *Le masque tombe*, le roman de notre collaborateur Henri Liebrecht, paraîtra le 1er avril, à Bruxelles et à Paris, par les soins de l'Office de Publicité. C'est un roman de psychologie et de mœurs théâtrales dont l'intrigue se déroule à Bruxelles et dans les Ardennes et qui intéressera tout particulièrement les habitués des théâtres de Bruxelles.



Concerts populaires. — Voici les noms des solistes engagés par M. Sylvain Dupuis pour l'exécution du *Faust* de Schumann (scènes du poème de Goethe) qui sera donné au concert des 2 et 3 mars : Mlles Croiza, Bourgeois, Das, Dewin, Udellé, MM. Petit, D'Assy, Danlée, Dognies, Nandès, du théâtre royal de la Monnaie. Chœurs du théâtre.

On peut dès maintenant s'inscrire pour les places, qui seront mises en vente chez Schott frères, à partir du 18 février. Mêmes prix des places pour le concert et pour la répétition générale.

LE BEAU SOURIRE ET L'AIMABLE PHILOSOPHIE

Le merveilleux Concept

Sans prudence la fâcheuse pluie tomba en bourrasque. Des personnes peu satisfaites arpentaient rageusement le trottoir glissant, sur lequel la lumière des réverbères gigotait avec un manque absolu de suite dans les idées. Je fus heurté par un monsieur en macfarlane. Il me traita de saligaud et estima pouvoir poursuivre son chemin, ayant suffisamment sacrifié à la courtoisie usuelle. Je m'apprêtais à continuer un dialogue si adroitement entamé, quand je reconnus Quentin Fourmi. Il me reconnut aussi. Il dit :

— La température me paraît assez inclémente aujourd'hui, mon bon ami; nous pourrions aller boire de la bière.

Dans la brasserie il y avait un gros nuage bleu qui était un nuage d'entente cordiale : là sympathisaient les fumées des havanes, des pipes bourrées d'âcre Harlebeke et aussi des cigarettes égyptiennes qui sont les petites cocottes de l'affaire. Quentin et moi nous déversâmes en nos estomacs complaisants le contenu opulent de vastes pots de grès. Alors Quentin Fourmi, littérateur adroit et critique savoureux, me parla en termes ironiques de l'existence de Dieu. Je lui répondis sans sagesse :

— Mon bon ami, votre macfarlane, dont le collet reste relevé, malgré la lourdeur de l'air qui règne en cette salle, est couvert d'eau. Cependant vous avez déposé à côté de vous un parapluie. Sans doute, avec votre négligence habituelle, avez-vous oublié de vous servir intelligemment de ce compagnon du chemin, compagnon, du reste, que par une incurie inconcevable, nous abandonnons fréquemment dans les endroits les moins respectables.

Quentin Fourmi, dont luisait la rouge figure, enluminée par l'inclémence du climat, sourit et regarda avec attendrissement son parapluie. Il prit un temps et dit :

— Ce modeste serviteur, que vous vous plaisez à railler avec d'autant moins de mérite qu'il ne vous dira certes pas d'amères paroles, doit être pour nous un précieux enseignement : depuis six ans que je le possède, je ne suis jamais parvenu à l'ouvrir. Sans doute, dès l'origine quelque chose fût-elle détraquée dans sa mécanique; peut-être aussi est-il d'un système perfectionné. Néanmoins il faudra que je le porte un jour au marchand, habile chirurgien. Car depuis six ans, le temps n'est pas très bon. Mais j'ai peu de loisirs. Toujours est-il, Anicet, que ce parapluie nous montre à quel point nous négligeons parfois, dans notre fatuité, de nous servir des plus modestes secours que nous donna l'ingéniosité du Créateur. Chaque objet, si mince et si ridicule qu'il soit contient en soi un enseignement. Aussi ce parapluie au caractère renfermé peut-il être considéré comme un axiome de philosophie expérimentale.

Ainsi parlait Quentin Fourmi. Dans la poche de son macfarlane il prit un beau mouchoir blanc et essuya avec soin les galoches de ses bottines jadis vernies et autrefois garnies d'un nombre de boutons coïncidant avec celui des boutonnières : cette coïncidence avait disparu. Les coïncidences sont rares. Puis Quentin Fourmi déposa sur le marbre de la table un chapeau de soie qu'un brossage inopportun faisait ressembler à une coiffure du Premier Empire. Une mèche folâtre barra le front sérieux du critique. Je dis :

— Votre pantalon, dont, avec un louable, mais inutile souci, vous avez relevé le bas, me paraît ingénieusement crotté.

— Toujours, Anicet, vous êtes déplorablement frappé par les extériorités en ce que, précisément, elles ont de moins singulier. Vous remarquez que mon pantalon est crotté; mais vous ne remarquez point que c'est un pantalon noir.

Quentin Fourmi ouvrit son macfarlane et apparut en

habit de cérémonie. Sa cravate blanche mal attachée tomba sur le marbre poisseux. Cela ne troubla point la sérénité du critique. Un moment il essaya de rajuster le puéril mais indispensable ornement de son faux-col. Puis, de guerre lasse, un strict minimum de succès n'ayant même pas répondu à d'aussi estimables efforts, il déposa soigneusement sa cravate blanche sur le marbre, à côté de son chapeau. Il dit :

— C'est que, ce soir, j'assiste à une grande soirée mondaine.

— Vous, Quentin ! Autrefois cependant vous méprisiez le protocole et railliez sans aménité ceux qui passent leur temps à de semblables niaiseries. Quelle étrange aberration devient la vôtre ! Vos conversations oseront-elles, dans le salon où va briller le luxe de votre habit noir, fustiger avec leur coutumière âpreté la frivolité des femmes et l'engoncement des hommes ?

— Mon bon ami, on ne cause plus dans les salons : on joue au *bridge*.

— Bon. Vous allez vous livrer à l'observation. Je vous retrouve enfin...

Quentin Fourmi prit l'attitude de la confidence. C'est-à-dire qu'il posa sur le marbre gluant ses deux coudes. Il dit :

— Je veux être décoré...

— Ah! Quentin, Quentin ! Il me paraissait bien que vous étiez dans un état répréhensible. Les bières turbulentes et les vins corsés vous mettent dans la joie. Et je présume qu'en effet j'ai mal envisagé la cause de votre présence. Ingénûment, j'imaginais que vous veniez d'abandonner votre logis, alors que tout simplement, après une nuit consacrée aux innommables orgies, vous le réintégrez.

— Ainsi, dit Quentin Fourmi, s'égare la sagesse du philosophe. Vous vous trompez, mon bon ami. J'affirme solennellement que je vais à une grande soirée mondaine et que j'y vais parce que je veux être décoré. Ecoutez-moi,

àu lieu de prendre cet air d'ahurissement réprobatif. Jadis je fustigeai, non sans acrimonieuse violence, l'amour des hommes pour que ce j'appelais les « hochets de la vanité. » Je confesse qu'en parlant ainsi, je n'employais point un style bien nouveau ; d'autres personnes, avant moi, appelèrent ainsi les décorations. Quoi qu'il en soit, j'ai changé d'avis. Je ne mérite évidemment aucune distinction honorifique. Si j'en méritais une, mon originalité consisterait à la refuser. Mais suivez bien mon raisonnement. Sans doute avez-vous remarqué que les personnes décorées sont celles qui le méritent le moins. Pourquoi donc sont-elles décorées? Parce qu'elles ont des relations. Et voici où s'avère un admirable concept social dont je suis l'auteur...

Quentin Fourmi but un verre de bière. Et il continua :

— J'estime que l'on devrait restreindre le nombre des décorés. Pour obtenir une distinction honorifique il faudrait que l'on justifiât, de par la loi, d'un certain nombre, d'un grand nombre de relations. Voyez l'ingéniosité de mon système. Tout homme décoré aurait donc nécessairement une grande quantité d'amis, ou au moins d'hommes qu'il lui serait opportun de ménager : c'est d'ailleurs là la plus véridique définition de l'amitié. Or, il existe une myriade d'hommes qui veulent être décorés. On ne donnerait le ruban qu'aux plus recommandés. Peut-être seraient-ils les moins recommandables, mais au point de vue supérieur de la métaphysique, dites-moi, quelle importance cela a-t-il? Et nous verrions bientôt des arrêtés royaux conçus comme suit : *M. Jean Hickx (2993 recomm.) Croix de commandeur ; M. Jacques Ygrec (2101 recomm.) Croix d'officier...* Voilà comment, mon cher ami, on perfectionne l'humanité. Voilà pourquoi je veux, prêchant d'exemple, être décoré : la décoration attribuée par ce procédé est le plus sûr garant d'une proche et solide confraternité universelle.

Quentin Fourmi se leva, paya les onze verres de bière

qu'il avait bus, se recouvrit le chef de son chapeau inquiétant, boutonna son macfarlane et dit :

— Je vais à une soirée mondaine pour me faire des relations.

Sur le marbre il oubliait sa cravate blanche. Je le lui fis remarquer. Il dit, avec grandeur :

— Elle est trop sale.

Comme il me serrait la main, j'ajoutai :

— Mais quelle décoration allez-vous donc vous faire attribuer ?

— Il paraît, dit Quentin Fourmi, qu'avec dix-sept recommandations on obtient les palmes académiques.

ANICET LE NOIR.



L'Inquiétude amoureuse

—

Je suis triste. Ami, ne regarde pas mes yeux.
Laisse-les s'enclore au fond sombre de mes cils.
Ne les regarde pas : ils sont lointains et vieux.
Ne te demande pas : « Mon Dieu! pourquoi sont-ils
Si vieux et si lointains. . » — Demain, ils seront mieux.

Tu n'as pas vu... Je sais : tu regardais la vie.
Un grand espoir faisait s'envoler tous tes gestes.
Tu passais. Tu disais des paroles ravies...
— Oh! ignorer qui meurt, quelle joie pour qui reste !
On n'est pas à demain que déjà l'on oublie. .

Moi, j'avais vu les vieux endormis sur le seuil.
Ils dormaient secs et gourds, avec l'air d'être en bois.
Ils ont tous dépassé le moment des orgueils ;
Ils ne sont plus l'espoir qui cherche devant soi,
Mais seulement le doux regret, qu'on a sans deuil...

Oh! regarder, l'été, les vieillards des hospices,
Si petits, si cassés, si chevrotants, si minces!
Penser à leur grand rêve, à leurs petits caprices,
— On ne sait pas : peut-être ils disaient : « Etre prince!»—
Maintenant, c'est drôle : ils sont en bois, en bois lisse.

Je sais : on cueille les fleurs, on court les chemins;
Et puis on est un vieux qui sourit et qui dort,
Sur le seuil de l'hospice, en se croisant les mains :
C'est l'heure où l'on vit sans miracle, sans essor...
Mais ce n'est pas, Ami, cette heure que je crains.

Je crains le miroir froid qu'en vain l'on interroge;
L'heure où l'on pleure, sans que bien l'on se résigne;
L'heure du discours où l'amour soigneux s'abroge;
Où de raisins enfin l'on dépouilla les vignes,
L'heure hésitante au fond toussotant des horloges.

L'heure qui n'est plus : avant! — pas encore : après!
L'heure de la pitié, que sais-je! — ou du plaisir;
L'heure terne où, solitaire, on sait le progrès
Des rides, qui font vil le geste du désir, —
Où l'on passe en pleurant de l'espoir au regret!

Oh! qu'à ce moment, Ami, ta voix se surveille!
Trompe-moi doucement avec des mots fragiles!
Fais que ton discours soit une telle merveille,
Que, m'endormant le soir, jeune encore et docile,
Dans tes bras, le matin, je me réveille vieille!

Qu'amante je devienne exquisement ta sœur,
Que s'éloigne furtif le passé, peu à peu,
Que ce soit seulement comme un autre bonheur, —
Que je tienne toujours comme un bel oiseau bleu,
Dans mes ardentes mains, ton cœur, ton jeune cœur!

BERTHILDE ROMANA.

Caligula

—

Inattentif au jeu couplé des rétiaires,
Somnolent, il s'appuie au bras de Drusilla,
Et, sans honte du crime dont il la souilla,
Clot sur de glauques yeux, de pesantes paupières.

Elle rit... — Mais le Cirque appelle. Un lanista
Fameux crie au Cœsar qu'un de ses bestiaires,
— Celui qui sous le podium, regards en prières,
Se traîne, — avec succès à l'aurochs résista!

On demande grâce... Or, l'impérial inceste
Interroge sa sœur Elle dit : Non! — du geste.
Il abaisse le pouce... Et puis, lassé, s'endort.

Et, tandis que le peuple en grondant la dénigre,
Drusilla qui, les seins nus, baîlle au soleil d'or,
Montre à Rome les dents en un rictus de tigre.

F -Charles Morisseaux.



Chevalerie et Décadence

—

L'âme de mademoiselle Irma Fenouil est sans fiel; elle habite, depuis cinquante ans, un corps encore souple et gracieux; et malgré de menus désaccords survenus à des époques reculées, cette cohabitation mystérieuse de la chair et de l'esprit témoigne actuellement par sa souveraine harmonie une entente cordiale. La douceur des yeux, la beauté du sourire, la noblesse de la démarche soulignent l'eurythmie des pensées et des désirs.

Mademoiselle Irma Fenouil est une honnête femme; elle a la main donnante et la parole loyale. « Elle parfume de vertus, comme le lis de l'Ecriture, la jeunesse turbu-

lente de la paroisse ». Ainsi, dans son patronage de jeunes filles, a coutume de dire avec vérité le vénéré curé La Fin, du village de Flamant-le-Roi.

Ce n'est pas que la vie de cette digne femme manquât d'intérêt; cette vie fut agréable et pleine de leçons.

I

Mademoiselle Irma Fenouil avait été la femme de chambre de la comtesse de Poilrasse : à peigner la chevelure souple, onduleuse et lustrée de la belle comtesse, à tremper souventes fois dans la baignoire de marbre le corps harmonieux de sa digne maîtresse, rosé comme une fleur d'Orient, à manipuler chaque jour les pommades de bergamote et de verveine, les poudres, les huiles, les essences contenues dans des flacons de cristal aux fermetures d'or, Irma avait compris le mérite de l'élégance et de la distinction, elle en avait pesé tout le prix.

Et peu à peu, dans le frôlement de la bonne compagnie et des nobles atours, au contact des fines lingeries de Courtrai et des dentelles précieuses de Haeltert, elle avait affiné l'optique de ses regards, comme le son de ses paroles, comme la douceur de ses gestes, et surtout comme l'exaltation de son cœur.

II

Ce fut Auguste Lalieux, son galant de kermesse, qui la trouva bizarre et de mauvais ton à son égard, quand il la revit deux ou trois fois l'an, aux retours dans sa famille de petits boutiquiers rustiques parmi les tartes épaisses, les « cramiques » cuits, par douzaine, depuis quinze jours, et les potées de rissolet : Irma faisait la mijaurée. Et quand le soir, à la dernière ducasse, il voulut l'entraîner avec des couples amis, dans les salles joyeuses, ou sur les sentiers, fleurant l'éclosion de la vie à travers les taillis et les futaies, elle fit un geste de dégoûtée, un geste noble, un

geste à la fois sobre et net, qui rendit Auguste Lalieux, aussi muet et aussi glacé que pendant l'hiver sont les statues des Saints ou les bustes des grands hommes, abandonnés à leur expression ahurie, dans le plein air des nuits, sous les intempéries des frimas.

Aussi ne fut-il trop étonné, quand il reçut d'elle, peu après, une lettre sur du papier aristocratique aux reflets moirés, annonçant qu'elle ne se sentait pas comprise et qu'elle rendait à Auguste sa liberté. — « Quelle foutaise ! » se dit Auguste, habitué aux odeurs des étables et aux bourrades des champs. — Et il n'y pensa plus.

III

L'existence de la comtesse de Poilrasse avait été envahie par les brumes de la mélancolie pendant le dernier hiver, et les visites assidues du jeune baron Chambranle de Portenart n'avaient pu les dissiper.

C'était un joyeux drille, le baron ! Hostile à toute besogne imposant un effort, il rebutait le flirt sérieux, parce qu'il en estimait le labeur stratégique trop lourd ; aussi n'abusait-il pas des grâces de la comtesse, qui, appréciant sa mesure, jouissait de sa bonne humeur et daignait le mettre au rang de son griffon favori ; mais il savourait, en gourmet, la cuisine de la maison ; sous conseil judiciaire depuis l'âge de raison, c'est-à-dire depuis l'âge de dix-huit ans, il tenait pour maternelle et douce la loi de sauvegarde qui a remplacé de nos jours la cotte de maille des preux ; elle lui permettait de payer ses fournisseurs au rabais ; même les gens qu'il renversait sous son auto, plus rapide que les vents de mars, il estimait qu'en sa qualité de prodigue officiel, il ne devait les indemniser qu'à demi : c'était un jeune homme élégant, aux yeux fins, mais sans pensée, au profil correct.

Irma Fenouil trouvait exquise la joie de le regarder.

Elle avait, d'ailleurs, pris coutume de s'arrêter en dévo-

tion devant les ancêtres de la comtesse, pendus, sur les tapisseries des salons, dans des cadres dépolis, conservant d'authentiques poussières d'âges disparus.

A voir les doigts fuselés du jeune Chambranle maniant avec grâce les argenteries armoriées, à se distraire devant sa moustache recroquevillée en bataille, à entendre son parler doux, son rire léger, découvrant des dents blanches et pures, Irma, en s'accoutumant à ce visage comme à la vision d'un chevalier des Eperons d'or, descendu de son cadre pour tenir tabouret, sentit peu à peu dans ses moelles délicates descendre le désir des amours chevaleresques, et l'œillade du baron, lancée sous un monocle de prix, agita sa jeune âme.

IV

C'est ainsi que revint le printemps, avec son cortège d'émois.

Un soir, au château de Lespierre, le baron Chambranle de Portenart, fatigué de brûler à la comtesse un encens inutile, imagina d'aller goûter le charme bienfaisant de la solitude dans le Pavillon des Chênes, encadré de verdure naissante, dans le carrefour des allées du parc.

Pendant qu'il s'y reposait de son inactivité en discutant avec lui-même sur l'équilibre de ses échéances, il entendit comme un fredon léger, comme un gazouillis d'ailes.

C'était Irma, qui cheminait en regardant la lune.

Fallait-il attribuer à une supercherie des Fées des Bois, ou à la malice de la Femme cette rencontre en ce lieu ?

Le baron Chambranle ne perdit pas son temps à donner à cette controverse une solution orthodoxe ; il se borna à inviter la chambrière à lui donner la réplique dans ses méditations ; bientôt, se rappelant que la nature est propice aux effusions, mais commettant la faute d'ignorer que d'après

Leibniz, rien ne s'y fait par sauts, il voulut, sans trop s'effaroucher de son œuvre, accomplir brusquement les rites de l'amour, sans les formules qu'en prescrit le protocole et qui lui sont nécessaires, comme les psaumes dans la liturgie.

Ce fut un cataclysme ! O chevalerie du temps de la reine Anne ! O doux romans des ballades ! O sourires discrets des ancêtres à perruque !

Irma, en une seconde, assista, dans son imagination à un écroulement de plusieurs siècles de féodalité !

Le geste d'amour du baron avait été aussi brutal, aussi matériel, aussi rustaud que celui d'Auguste, en des temps moins légendaires.

Ce fut un éboulement de toutes ses illusions.

V

Irma, depuis plusieurs années, a quitté le château, sans abandonner le ton de la bonne compagnie ; un petit capital de ses parents, une sérieuse rente de la comtesse suffisent à ses besoins et à sa bienfaisance dans la commune, où, devenue Mademoiselle Fenouil et admise aux réunions des comités charitables avec les châtelains, elle abrite sa sagesse désormais inaltérable.

« Elle parfume de vertus, comme un lis de l'Ecriture, la jeunesse turbulente de la paroisse. »

Ainsi, dans son patronage de jeunes filles, a coutume de dire avec vérité le vénéré curé La Fin, du village de Flamant-le-Roi.

Jacques Leroux.



Un jour, tes lèvres...

—

Un jour, tes lèvres que je baise fervemment,
Tes doux bras qu'à mon col l'âpre volupté noue,
Et les fruits de ta gorge et les fleurs de ta joue,
Tout sera mort un jour de ton beau corps aimant.

Ah! dire que ta chair robuste que j'embrasse,
Et tes yeux veloutés si tendres à mes yeux,
Et tes dents d'où le rire échappe en flots joyeux,
Tout, hélas! sombrera dans la terre vorace.

Tes mains qui tissent mon bonheur, tes chères mains,
Froides se croiseront sur ton buste immobile
Et n'accueilleront plus au seuil de notre asile,
La détresse du pauvre errant par les chemins;

Doux bruit dont ma maison dès l'aurore s'égaye,
Ta voix, chant familier, se taira brusquement;
Et nous n'entendrons plus le clair bruissement
De ta marche légère et jamais fatiguée;

Et ton regard s'obscurcira, comme s'éteint
Un morne crépuscule où le couchant chavire;
Et la même heure aussi glacera ton sourire,
Qui m'est plus qu'aux vivants, la clarté du matin.

La mort te couchera, compagne bien-aimée,
En le froid, le silence et l'immobilité.
Et ton passage, dans le temps illimité,
Fondra, telle au ciel bleu se perd une fumée...

M'auras-tu vu partir lorsque tu t'en iras?
Ou serai-je encor là pour pleurer sur ta couche?
Oh! si la mort du moins, que pourtant rien ne touche,
Pouvait nous emporter ensemble dans ses bras!...

O chère, inclinons-nous devant l'inévitable,
Et pense aux millions d'amantes et d'amants
Qui se sont sur la terre étreints quelques moments,
Et qu'à jamais reprit le néant insondable.

Nous redisons les mots qu'ils ont dits avant nous.
Les gestes qu'ils ont faits, notre chair les répète.
Et le désir qui les tordait dans sa tempête,
Affole notre cœur et brise nos genoux.

Ephémères acteurs d'une pièce éternelle,
Nous occupons la scène aujourd'hui ; mais demain,
Nous serons remplacés dans le vieux drame humain
Par d'autres que l'amour aura frôlé de l'aile.

Et déjà nos tombeaux, chère, sont entr'ouverts.
Oui, mais pour une part, simplement, à notre heure,
Nous aurons cependant empêché que ne meure
La vaste flamme qui féconde l'univers.

Les amants n'ont qu'un temps, vois-tu. Seul, l'amour reste.
Dieu vainqueur qui survit aux prêtres en allés,
Il déchaîne, parmi nos temples écroulés,
Son rire heureux perpétué par notre geste.

Nous mourons, mais qu'importe aux mondes notre mort?
En quoi leur course immense en est-elle altérée?
Un instant de stupeur, des pleurs d'humble durée...
Et l'oubli sur nos noms fait la nuit sans effort.

Ne te révolte pas. La Vie est immortelle.
Ne va pas formuler de vœux trop exigeants :
De l'un des milliards de ses aspects changeants,
La disparition, crois-tu, s'aperçoit-elle?

O chère, un jour, les yeux à tout jamais fermés,
Deux êtres que tu sais dormiront dans la terre.
Et si la mort ne cache rien sous son mystère,
Résigne-toi quand même : ils se seront aimés!

FÉLIX BODSON.

Le Joueur d'orgue (*)

—

Ecoutez le joueur d'orgue
Qui traîne sa pâle chanson,
A travers les heures mornes
Et les chemins de la maison...

Ecoutez en vous les murmures
Du passé qui ne veut mourir ;
Toutes les choses simples et pures,
Ecoutez-les venir.
Voyez les jardins suaves
Au fond d'une douce province ;
Les grands lys nobles et graves,
Qu'il ne faut pas cueillir !
Voyez la route toute mince,
Là-bas, au bout de l'horizon,
Et la rivière
Qui va si doucement, entre ses quais de pierre...

Ecoutez le joueur d'orgue
Qui traîne sa pauvre romance
A travers les heures mornes
De cet après-midi de dimanche.
Ecoutez sa musique... et votre âme.
Il fait renaître le passé !
La chanson qui grince et qui pleure,
Et qui n'est plus la vraie chanson,
C'est, dans votre enfance meilleure,
Une heure, rien qu'une heure,
Mais là-bas, dans la bonne maison.
Ecoutez l'orgue des chimères.
Voyez en vous tous les mystères
De cette musique alanguie.

(*) Extraits de *La Chanson du Pauvre*, un volume sous presse au *Mercure de France*.

Ecoutez, c'est votre âme qui prie...

C'est vous le joueur merveilleux
Des légendes inoubliables!
Au gré des heures pitoyables
Vous revivez des jours heureux...
Mais ce ne sont que souvenances!
Le temps a jeté sa poussière;
C'est encor la chanson première,
Avec des dissonnances...

Ecoutez le joueur d'orgue
Qui traîne sa pâle chanson,
A travers les heures mornes
Et les chemins de la maison...



Les Cloches



Dans les matins gris de novembre,
Quand l'aube est indécise et triste,
Les cloches rythment le silence
De leur complainte catholique.

Ce ne sont plus les cloches triomphales,
Les lourds bourdons des cathédrales,
Mais des cloches monacales
Qui scandent les nombres du sort.

Leur envol sinueux et lent,
Comme des ailes d'oiseau blessé
Plane sur les remous du vent
Qui se lève comme à regret.

Leur voix — un signe dans le silence —
Entre dans les maisons qui dorment,
Et passe, en jetant sur les âmes qui souffrent
— Comme un peu de semence, —
L'inquiétude et la pensée :

C'est le prêtre au chevet du malade...
C'est l'enfant que l'on veille un soir,
C'est la chandelle de l'espoir
Qui vacille et s'éteint dans l'heure..

C'est l'horloge qui parle
Des vieux qui ne sont plus...
Ce sont les nombres révolus
Et le coup d'un marteau clouant les quatre planches...
Et c'est dans tout notre être
Et dans le vide des dimanches,
Des cloches qui sonnent les vêpres.



Le Poète



La face blême et famélique,
Et dans des yeux bleus et profonds,
De purs et d'infinis rayons
De bonté, de gloire et de rêve ;
Des haillons et de la musique !

A travers les villes nerveuses
Une chanson qui pleure,
Ou quelque marche glorieuse,
Sur des plaintes d'accordéon !

Des hommes saouls, des femmes ivres
Qui semblent faits pour la souffrance,
Et qui dansent,
Oubliant leur maison que garde la misère,
Comme une aïeule centenaire.

Le pauvre sire famélique
Est tout-puissant et sa musique
Qui passe aux carrefours,
Dans les cités et les faubourgs,
Entre dans les maisons,

Monte les escaliers étroits et vermoulus,
Pénètre dans les chambres...
Et c'est comme un peu de lumière
Sur les hardes de la misère!
Et les enfants dansent en rond,
Et les vieux vont à la fenêtre.
Voir passer l'homme à l'accordéon.

Grégoire Le Roy.



Fantaisie Parisienne

—

M. Bergerat vient de menacer nos sympathiques gouvernants, des foudres de la Providence.

Notre doux philosophe paraît exaspéré.

On renverse les institutions qui lui sont chères. On abolit les us et coutumes administratifs qui lui tiennent au cœur, on sape jusqu'aux Routines ministérielles qu'il protégeait avec une foi extravagante. En cherchant bien, il semblait qu'il ne devait rien rester à dévaster. Mais voici que, le diable aidant, on a découvert encore quelque chose.

On vient de supprimer les Brigades de la Sûreté et de licencier le corps de la Police C'est superbe!

Il n'y a pas à nier que le génial Président des Chambres n'ait eu là une de ces idées dont le siècle à peine commençant, propose le défi aux quatre-vingt-treize ans qu'il lui reste à nous embellir. — Et l'effet de cette nouvelle sur le pays a ressuscité l'ancienne croyance en Dieu. Il n'y a guère que M. Bergerat qui... Mais il est vrai que ses sentiments ne sont que Gallo — Romains, c'est-à-dire rétrogrades, dans l'espèce.

Le ban et l'arrière-ban de la Presse, jette en imagination un cri muet, le cri de joie macabre qui accompagne

l'électrocution bureaucratique d'une race... détestée, celle des sergents de ville.

Les reporters se souviennent de certains passages à tabac dont ils ont senti toute la portée et qu'ils ne peuvent oublier.

Les passages à tabac, de même que les rafles, se trouvent du même coup supprimés. — All right! Doux Pays!

Dorénavant la direction de la police de Sûreté, sera confiée .. aux Apaches... dont l'intelligence «professionnelle» offre une garantie sérieuse, et qui connaissent dans les coins toutes les rubriques de l'assassinat et du vol.

On leur alloue, par décret, des appointements officiels ainsi que des uniformes aux armes de la Ville de Paris.

On les laissera s'organiser en brigades, pour leur service de surveillance diurne et nocturne.

On leur permettra, pour les services des mœurs, de grouper de bons chevaux de retour, dont les capacités restent inoccupées dans les prisons, où ces intéressants personnages sont logés, nourris, entretenus... à nos frais et sans profit aucun. Ils seront enchantés de travailler dans la même partie... ou à peu près.

Nous croyons pouvoir affirmer que la sécurité des rues sera assurée d'une façon complète, par cette réforme des plus logiques, et qu'on pourra circuler de jour et de nuit, comme au temps où Monsieur Adam, suivi de Madame Eve, rêvassait par les chemins déserts du Paradis terrestre, avant l'affaire de la pomme.

L'incapacité des agents étant notoire, il fallait les remplacer par de solides brigands, les mêmes qui terrifiaient nos travailleurs aux abords des barrières et nos bourgeois sur les boulevards.

M. le ministre Viviani avait été, il y a quelques jours, victime d'une agression très pénible.

Il sortait de l'Elysée-Montmartre, où il organise une grande fête du Travail, au profit des Syndicats du Repos.

Il fut assailli par une bande d'Apaches, il ne dut son salut qu'à l'intervention de l'un d'eux, qui le reconnut et s'écria :

— C'est l' Ministre du Turbin, circulez les camaros !...

Et très heureux de l'intervention, Monsieur le Ministre s'éclipsa et envoya par la suite quelques notes à la Chambre, tendant à faire cesser un état de choses littéralement déplorable dans une République moderne.

Mais — s'écrie M. Bergerat — que deviendront nos pauvres sergots ! C'est leur ruine que vous venez de consommer, y songez-vous ?

Il faut en convenir, notre grand philosophe semble avoir raison.

Il se pourrait que, poussés par la misère, les agents révoqués en soient réduits à pratiquer pour leur propre compte et qu'ils aillent le soir — au coin des rues désertes — guetter les passants attardés, pour les dévaliser... les chouriner...

Il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'un beau matin, en dépliant votre journal, vous lisiez un petit entrefilet ainsi conçu :

« Monsieur Fallières, Président de la Troisième République, vient d'accorder une médaille d'or de 1re classe au brigadier d'Apaches Lafrousse des Batignolles qui, au péril de ses jours, a arrêté un ancien agent de la Sûreté des plus dangereux, ainsi que deux sergents de ville qui terrorisaient le paisible quartier du Père-Lachaise. »

CARMEN D'ASSILVA.



Metzys

—

Pour Léopold Rosy.

Dans la forge, où la tourbe en crépitant s'allume,
Quentin Metzys étreint dans ses poings si puissants,
La tenaille qui mord les blocs incandescents,
Et le marteau pesant qui torture l'enclume.

Il se carre, la flamme intense dans les yeux,
Attentif à la chauffe, et preste à la soudure ;
Et voici qne sa main ardente, experte et sûre,
Donne au métal informe, un dessin gracieux.

Son œuvre, tige à tige, et pétale à pétale,
Erige, en atelier, son élégant profil...
On aime à contempler, légère comme un fil,
L'étamine de fer que la corolle étale.

Et pourtant, ce métier semble si décevant
Au jeune forgeron. Il souffre de se dire
Qu'il manque à ses bouquets, que tout le monde admire,
Les tons prestigieux moirés au moindre vent.

Et laissant retomber les silences moroses,
Il reprend ses pinceaux dans le bahut grossier :
Car il ignore encor s'il forgera l'acier,
Ou s'il peindra la femme aux carnations roses !

Omer De Vuyst.



Sept Sonnets du Soleil (Extraits).

—

A Iwan Gilkin.

I. LE SOLEIL DU GEL

Sur la glèbe durcie aux mottes crevassées
Et le fossé transi, le clair Soleil du Gel
Luit, doré, flambescent et timbre de son scel
Le firmament bleu pâle aux profondeurs glacées.

Tout brille d'un éclat presque artificiel ;
La pâture scintille, herbes diamantées
Par le givre des nuits ; les feuilles pailletées
Tremblent sur les buissons d'un frisson éternel...

Sur le chemin qui sonne au pas, on va plus vite.
Il fait froid, mais le jour éclatant vous invite
Et vous quittez pour lui le fauteuil non pareil,

Bénissant l'Astre-Roi, maître des énergies,
Thaumaturge qui fait tomber, par ses magies,
Sur le noir Février la gloire du Soleil !

III. LE SOLEIL COUCHANT

Le couchant somptueux de voiles amarantes,
De moires aux tons d'or, d'orange et de safran,
A drapé l'horizon du large ; et l'Océan
Berce des flots de flamme et de lueurs ardentes.

Au dessus du vaisseau le ciel est d'un vert franc.
D'un rythme doux bercés, tels que des Corybantes,
Des nuages légers, teints de fleurs ou de sang,
Forment la théorie aux ondes flamboyantes.

Ainsi le grand Soleil, d'âme majestueuse,
Descend avec le jour, en royal appareil,
Des marches du grand ciel l'arche prestigieuse.

Et le grand Océan, tout drapé de lumière,
Garde avec tout l'éclat de sa masse altière,
Comme un Titan berceur, le repos du Soleil.

MARGUERITE COPPIN.



DIALOGUES DES PETITES FILLES

Flirt

—

(Derrière un massif de rhododendrons, non loin du tennis, Rose et Marcel, ayant trente-huit ans à eux deux, sont assis sur un banc de pierre qui, grâce aux arbres et au soleil, a l'air d'être couvert de pièces de cinq francs en or.)

ROSE *(avec un petit frisson).* — Brrr... il fait frais !

MARCEL. — Voulez-vous mon veston ?

ROSE. — Vous l'avez trouvé... Et puis moi, je vous passerai ma taille.

MARCEL. — Que j'y serai bien !

(Soudain, Rose pouffe de rire)

MARCEL — Vous êtes malade ?

ROSE -- Non. Je ris de souvenance.

MARCEL. — Ah !... je croyais que c'était de moi.

ROSE. — C'est de vous aussi.

MARCEL. — Je m'en doutais.

ROSE. — Je pense à vous ce matin, quand je vous ai rencontré en ville : vous aviez l'air furieux et vous lanciez votre canne de droite à gauche, de façon à éborgner les passants. Je ne vous avais pas vu ; c'est Hélène qui m'a dit : « Moncheur Marcel ! »

MARCEL (*riant*). — C'est moi, Moncheur ?

ROSE. — Tu l'as dit.

MARCEL. — Vous êtes unique !

ROSE. — Il y a dix-huit ans que je le suis.

MARCEL. — Alors, j'avais l'air furieux ?

ROSE. — Oh !

MARCEL. — Eh bien, écoutez, j'ai vu votre portrait à deux ans : vous n'y avez pas l'air folâtre, vous savez !

ROSE. — A deux ans ?

MARCEL. — Oui. Vous y êtes coiffée en brosse, avec des petits bras et des petites jambes, dans un fauteuil immense : vous avez l'air d'une boule de neige sur une montagne de 4000 mètres.

ROSE. — Belle comparaison ! C'est maman qui vous a montré le portrait ?

MARCEL. — Oui, c'est maman.

ROSE. — Dites-donc !

MARCEL. — Quoi ?

ROSE. — Les fèves ne sont pas des pois.

MARCEL. — Pristi, on voit que vous profitez de votre cours de littérature !

ROSE. — C'est bien, je ne dirai plus rien.

MARCEL. — Non, non, je vous demande pardon, je ne le ferai plus : je serai sage.

ROSE. — Ça vous changera.

MARCEL. — Merci.

(Un silence.)

ROSE. — Dites.....

MARCEL. — Je dis.

ROSE. — Comment la trouvez-vous ma blouse ?

MARCEL. — Ça dépend.

ROSE. — Comment ?

MARCEL. — Quand vous êtes dedans, je la trouve charmante, quand.....

ROSE. — Oui, je sais la suite ! Quand vous ne me taquinez pas, vous me faites des compliments : vous êtes une scie !

MARCEL. — Avec des dents pour mordre, mon enfant.

(Il s'approche.)

ROSE. — Hé là-bas ! seriez-vous dangereux ?

MARCEL. — Tu l'as dit. J'ai faim !

ROSE. — Retournons à la maison, il y a des gâteaux.

MARCEL. — Que pourrais-je demander de meilleur que vous, en fait de gâteau, mon petit chou ....

ROSE. — Hein???

MARCEL. — ..... à la crême! J'en suis baba!

ROSE. — Tiens, vous aussi : nous pourrons nous manger mutuellement.

MARCEL. — Avec plaisir : laissez-moi commencer.

ROSE. — Ah non!

MARCEL (*tendant la joue*). — Alors, commencez.

ROSE. — Il faudrait un peu de rhum.

MARCEL. — Pour m'arroser? Prenez garde: le rhum, ça flambe!

ROSE. — Il faut, pour ça, qu'on y mette le feu.

MARCEL. — Vos yeux se chargeront de cette besogne.

ROSE (*le doigt tendu*). — Vous.....

MARCEL (*prenant sa main qu'il embrasse*). — Moi?

ROSE (*elle pouffe de rire*). — Oh!

MARCEL (*changeant tout à coup de ton*). — Rose.. ..

ROSE. — Ça y est : changement à vue De la prose aux vers. Nous allons voir des madrigaux.

MARCEL (*d'une voix de basse profonde*). — Rose.....

ROSE. — Et puis? C'est peu..... Voulez-vous un dictionnaire des rimes?

MARCEL. — Rose, il y aura ce soir, à sept heures moins le quart, exactement un an que je vous ai connue.

ROSE. — Tiens, je suis dans le même cas : c'est bizarre, ça!

MARCEL. — Vous étiez sur la terrasse du château, moi j'étais sur la route. Vous étiez la châtelaine, moi j'étais le passant...

ROSE. — ..... pièce en un acte, en vers, de François Coppée.

MARCEL. — Et tout de suite je m'aperçus que...

ROSE. — Que quoi?

MARCEL (*embarrassé*). — Que...

ROSE. — Vous avez oublié ?

MARCEL. — Oui.

ROSE (*avec une moue*). — Ah !

MARCEL (*qui a vu la moue*). — Non !!! je n'ai pas oublié !!!!

ROSE. — Ne criez pas comme ça, voyons ! Les tennisseurs vont vous entendre.

MARCEL (*tout bas*). — Je m'aperçus que je vous aimais.

ROSE. — C'était un sentiment soudain.

MARCEL. — Le coup...

ROSE. — ..... de coude.

MARCEL. — Oh ! non !

ROSE. — Pardon. Continuez.

MARCEL. — Ensuite, par le plus heureux des hasards...

ROSE (*rectifiant*). — Z'hasards...

MARCEL. — Comment ?

ROSE. — Dites z' hasards, c'est plus joli.

MARCEL. — Vous aimez les liaisons dangereuses ?

ROSE. — J'en raffole.

MARCEL (*reprenant*). — Ah..... Par le plus heureux des z' hasards, ma mère fit la connaissance de la vôtre et, grâce à leurs visites, nous nous revîmes.

ROSE. — Et nous nous aimâmes.

MARCEL. — Vous aussi ! Ah ! je suis heureux ! J'exulte !! Je voudrais mourir pour vous !!!

. . . .

(Le soir du même jour, après une sauterie intime, derrière un paravent, Rose se repose, assise sur un canapé, à la droite de son petit cousin Ernest dont on n'aperçoit que le bras gauche.)

ERNEST (*terminant une phrase*)..... et je m'aperçus alors que je t'aimais !

ROSE (*franche comme l'or*). — Moi aussi.

ERNEST (*se levant d'un bond... avec ses deux bras*). —

Toi aussi ! toi aussi ! !... Ah ! je... je... toi aussi ! ! Je ne sais pas ce que... toi aussi ! !

. . . .

(Le lendemain matin, dans la tonnelle du parc, Rose, assise sur les genoux du jeune vicomte Ratatouille... etc...)

PAUL MAX.



Octobre



Le crépuscule frémissant
A mêlé ses cheveux aux branches ;
Glacés, les chrysanthèmes penchent
Leur col sous les souffles du vent ;

Le jardin n'est plus aux enfants,
Une petite vieille y lance
A grands bras de la poudre blanche,
Manteau lège, voile d'argent.

La nuit s'approche des maisons,
Elle y rentre avec la chanson
Somnolente de la bouilloire,

Et nous songeons, plus paresseux,
Au printemps qui nous a fait croire
Que le ciel était toujours bleu.

LOUIS THOMAS.



Sur la fontaine de Médicis



Tu souffres, Polyphème, ô Cyclope insensé !
Mais pourquoi tiens-tu donc ton regard abaissé
Sur le couple charmant qui près de toi s'enlace ?
Ne trouble pas sa joie inconsciente. Passe.

Ou, plutôt Non! relève-toi; regarde. Vois
La saison automnale éparse sur les bois
Et l'étang presque entier couvert de feuilles jaunes.
Et tu pourras alors te joindre aux joyeux faunes;
Car l'automne, à ton cœur de tristesse rempli,
Saura donner, sinon la joie, au moins l'oubli.



Odelette

A la manière de Henri de Régnier.

L'eau diverse des fontaines,
Avec un bruit différent,
Déborde les vasques pleines,
Et son double bruit m'apprend

Que, pareille à son murmure,
Se prolonge la rumeur,
Tantôt douce, tantôt dure,
De ma peine ou ton bonheur.

Mais, vois-tu, puisque la vasque
N'en débordera pas moins,
Ne fais sourire ton masque
Ni ne crispe tes deux poings.

Et pour calmer toutes peines,
Ecoute, en le soir tombant,
L'eau diverse des fontaines,
Avec son bruit différent.



Nocturne

La lampe brûle doucement,
Et sa clarté qui semble vivre
Sous l'abat-jour rose et tremblant,
Rayonne aux pages de mon livre;

Et je suis satisfait enfin
De savoir ma triste journée
De dur labeur quotidien,
Pour quelques heures terminée.

Je vais pouvoir me reposer,
Je vais pouvoir être à moi-même,
Je vais enfin pouvoir oser
Me lire quelque cher poème!

Non! je sanglote, car je sens,
Dans le sommeil qui les endigue,
Que mes désirs sont impuissants
A vaincre l'affreuse fatigue ;

Et que, sans avoir pu chanter,
Il me faudra, sombre et farouche,
Domptant mon esprit révolté,
Aller m'étendre sur ma couche!

JEAN-MARC BERNARD.



Chroniques du Mois

—

LES THÉATRES.

Théâtre de la Monnaie.

LA FIANCÉE VENDUE (*)

— Les critiques de mon âge devraient, me dit mon excellent maitre Eric Soleure, être affranchis de toute inquiétude et pontifier avec sérénité. Mais combien de choses, hélas! qui devraient être et qui ne sont point! Imaginez-vous parfois, Anicet, la triste situation dans laquelle je me trouve : je crains les jeunes critiques. Mon jugement se préoccupe du leur.

(*) *La Fiancée vendue*, opéra-comique en 3 actes, musique de Frédéric Smetana, paroles françaises de Raoul Brunel, représenté pour la première fois sur le Théâtre-National de Boheme, à Prague, en 1868.

— Mon cher maître, je crois que vous vous livrez ardemment à la tranquille ironie. Je suis un de ces jeunes critiques vis-à-vis desquels vous vous trouveriez, d'après vos dires, en fâcheuse posture. Et votre avis, qui ne fut pas toujours le mien, fut cependant toujours goûté par moi.

— C'est que vous êtes déjà un peu vieux! Hé oui! Récemment je rôdais dans un couloir de théâtre. C'est assez mon habitude. Je suis un peu sourd, vous le savez. Ce qui ne m'empêche pas de saisir au vol, avec une décourageante facilité, les conversations auxquelles je ne suis nullement intéressé. Donc je vous entendis parler. Vous causiez avec de belles dames dont le décolletage semblait vous captiver...

— J'ai toujours été de votre école, mon cher maître.

— Oui, vous préconisez les perfections de la forme.

— Ce qui se rapproche fort de la perfection des formes.

— Vous aviez l'air ce soir là, en effet, de vous rapprocher le plus possible. Et vous émettiez des avis dont l'immoralité enchantait mon cerveau avide de nouveauté. Et puis, vous avez dit, à un moment donné, que vous aviez découvert sur vos tempes quelques fils gris. Et toutes les dames vous félicitaient. Je crois même que l'une d'elles vous appela chéri, ce qui est un joli mot. Et une idée me vint. Je ne vous la soumets pas, je vous l'impose. C'est bien plus drôle. D'ordinaire vous venez m'interviewer, à la seule fin de faire votre article. Vos bons mots sont sortis de ma bouche. Donc aujourd'hui, puisque vous avez des cheveux blancs, c'est moi qui vais vous interroger.

— Il me paraît, maître, que vous retrouvez parfois sous vos cheveux blancs quelques cheveux noirs. .

— Ils étaient blonds, mais ça n'a pas d'importance. Toutefois cela rappelle une phrase que prononçait un acteur timide dans je ne sais plus quelle pièce : « Père, quelques cheveux noirs se sont mêlés à vos cheveux blancs! » Mais foin de tout ceci. Parlez-moi de cette *Fiancée vendue.*

— Hé! bien comme je ne suis pas du tout modeste, malgré mes cheveux blancs, voici. Cette musique est-elle tchèque? C'est bien possible : c'est qu'alors la musique tchèque ressemble à la musique allemande. Et puis aussi, par ci par là j'ai retrouvé du Berlioz; le prélude du 3me acte ressemble au chœur des étudiants de la *Damnation...*

— Hé! hé! pas si mal...

— Mais c'est alerte, c'est vivant, coloré. Cette musique me rappelle les aimables petits repas que l'on fait à la campagne ; petits légumes, petits fruits neufs, petits œufs, petit vin rose. De temps en temps, c'est charmant. Il ne faudrait pas s'en donner une indigestion : ces indigestions-là sont épouvantables! Mais de temps en temps c'est si rafraîchissant! Et puis j'avoue que je ris de bon cœur...

— Comment, à votre âge vous arrivez déjà à rire ! Vieillesse!

— Je ris de bon cœur à ces imbroglios innocents qui ne sont point produits par quelque équivoque de mauvais goût. Je vous avoue même qu'un peu de pitrerie ne me désole nullement! Et je me suis bien amusé !

— L'interprétation ?

— Oh! ce Morati est-il assez exaspérant! Joue-t-il assez comme un pied de chaise !

— Là! là! Jeunesse je te retrouve! Apprenez donc, jeune critique, que l'on dit toujours le bien avant le mal. C'est l'enfance de l'art, cela. Et Morati a lancé deux bien beaux « ut »!

— Oui, mais moi les « ut », je m'en...

— Vous vous en foutez, j'entends bien. Moi aussi, d'ailleurs. Et ce ténor me donne mal aux dents. Seulement il sait que les petites dames, dans la salle, adorent que l'on fasse « péter la notttte! » Et il la fait péter, bagasse! Il oublie bien de jouer pendant ce temps-là; mais ça ne le trouble pas !

— Vous savez qu'on avait reproché à Rasse de ne pas diriger avec assez de mouvement. Eh! bien il se l'est tenu pour dit : et cette fois je crois que le mouvement y était : hein ! ce ballet, quelle allure...

— Bon, bon, je sais que vous avez un faible pour les danseuses. Continuons...

— Mlle Korsoff, parfaite de voix, de jeu, de diction. Les rôles un peu communs lui vont à ravir. Belhomme, extraordinaire dans un rôle ingrat. Mlle Eyreams, jambes tout à fait à point : on en mangerait ..

— Indigestion, mon cher. Il y en a beaucoup.

— Caisso bien amusant. Son travail aux haltères est tout à fait pris sur le vif. J'ai bien ri. Dua, de la voix et beaucoup de jeu, un débutant qui ira loin et vite. Mmes Bourgeois — bien jolie sous la perruque blanche — et Paulin — bien blanche sous une vilaine perruque — jouent avec grâce et chantent avec art; Danlée et François, très convenables. Ah! j'oubliais Mmes Pelucchi et Legrand qui ont dansé avec bonne humeur des danses un peu épileptiques. Et voilà!

— Bon, dit Eric Soleure, vous êtes aussi méchant que moi ..

— Le compliment vaut cher !

— C'est peut-être une rosserie, vous savez!

Mme PAQUOT-D'ASSY et M. ALVAREZ dans « LE PROPHÈTE » (°)

Au petit vestiaire des abonnés, où trône Pierre, hérissé pour le *vulgum pecus* et courtois pour les habitués, Eric Soleure et moi, nous devisions. Pierre nous confia en une langue pittoresque que « ça serait encore une fois fini à minuit. » La longueur des opéras le frappe singulièrement; ainsi d'après la place que la Providence soucieuse et les événements nous attribuèrent dans l'existence, envisageons-nous d'une façon originale les représentations du génie humain.

Des dames diamantées parlaient avec animation. Quelquefois, les périphrases leur paraissant d'un usage encombrant, voire suranné, elles s'exprimaient par le terme propre — si l'on peut dire. L'une

(°) *Le Prophète*, opéra en 5 actes et 9 tableaux, de Scribe, musique de Meyerbeer, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Opéra, en 1849.

d'elles, même, en un mouvement vif et gracieux, leva si haut la jambe qu'il ne fut permis à personne d'ignorer les dentelles crême d'un pantalon élevé à la hauteur d'objet superflu. Cette dame, par un tel geste voulait expliquer à un beau jeune homme bête, qu'elle l'aimait. Car l'amour a différents degrés. Et cette manière de l'exprimer, qui n'est pas intellectuelle, a néanmoins quelque originalité : elle synthétise assez exactement que pour certaines gens le cœur est de médiocre importance.

Eric Soleure, goguenard, vit le jeune homme, le pantalon, et un peu du reste. Il dit :

— Admirable synthèse ! Voilà une dame dont les jambes ont beaucoup d'esprit. Ces jambes ont un langage, qui, pour n'être pas fort vertueux, est tout de même captivant. — Autre chose : vous amusez-vous ?

— Mon cher maître, je me faisais à l'instant une remarque dont probablement vous allez sentir toute la portée : il est admirable d'être ténor et de s'appeler Alvarez. Il y a là une sorte de prédestination héroïque...

— Je vais vous raconter une petite histoire, dit Eric Soleure.

Sur son nez agrémenté de petits plis malins le critique rajusta des lunettes pesantes, à monture d'écaille. Il dit :

— Or, en ce temps-là, un jeune homme de superbe prestance avait une formidable et merveilleuse voix. Il n'avait que fort peu de connaissances scéniques ; mais chacun sait que pour un ténor, ça n'est pas capital. Bref, un directeur de théâtre de ses amis, séduit par sa belle voix, l'engagea, à des conditions d'une modestie absolue : cela se passait dans une ville du Midi. Le directeur était du Midi. Le ténor était du Midi. Seulement le Midi ne bougeait pas. Malgré son vif désir le ténor ne débutait pas. Il suppliait, menaçait ; rien n'y faisait ; le directeur craignait que le défectueux jeu de scène de son protégé ne fût « emboîté ». La situation était désolante : vous imaginez facilement l'état d'esprit d'un ténor qui ne débute pas ..

— A l'Opéra il y a aussi un tas de ténors qui meurent avant d'avoir débuté.

— Sans compter ceux qui ont éternellement l'air de jouer pour la première fois. Mais tout cela nous éloigne de notre histoire. Un beau jour le directeur, guilleret, accoste notre ténor. J'ai oublié de vous dire que ce dernier portait un nom d'euphonie médiocre, un nom qui n'attire pas le public. Donc le directeur parla à peu près en ces termes — n'oubliez pas l'accent du Midi : « Mon petit, demain tu débutes dans *Faust.* » Joie immodérée du chanteur qui le lendemain, l'espoir du triomphe au cœur, arrive au théâtre bien avant l'heure. Avant d'entrer il veut lire une affiche pour y apercevoir son nom. Désespoir ! L'affiche porte : « Ce soir pour les représentations du fameux ténor Alvarez, *Faust.* » Abruti, confondu, le malheureux se précipite chez le directeur. « C'est dégoûtant, tu me promets que je débuterai ce soir dans *Faust* et puis tu fais venir cet Alvarez ! » — Alors, le directeur, calme : « Hé ! mon petit, mais c'est toi Alvarez ! »

Comme je riais, Eric Soleure ajouta :

— Le plus drôle, c'est que l'histoire est authentique, je la tiens d'un ami d'Alvarez. Et depuis lors, sous le couvert de ce flamboyant pseudonyme le chanteur a fait son chemin. Ce soir, il a été admirable. Son air *Roi du ciel et des anges* a été dit et chanté de façon supérieure. La diction est d'une éblouissante clarté. Le personnage est interprété avec un souci remarquable d'attitudes. Sans doute ne reste-t-il pas grand'chose pour l'instinct émotif. Mais il faut avouer que le personnage est abominablement conventionnel.

— Vous n'aimez pas *Le Prophète?*

— Pardon, je n'ai pas dit cela. Si le livret contient des invraisemblances, il est des situations, qui, une fois la cause du conflit admise, sont poignantes : la scène de l'église est de celles-là. Quant à la musique c'est du Meyerbeer. A côté d'incohérences regrettables, de vulgarités extravagantes, il y a des pages d'une couleur et d'une vie étonnantes. La *Marche du Sacre* est une des plus belles choses que l'on ait faites en ce genre. Et le *Ballet des Patineurs* est toujours d'un mouvement curieux.

— Comment avez-vous trouvé Mme Paquot ?

— Je l'ai tout simplement trouvée admirable. Certes la voix se ressent du métier qu'on lui fit faire pendant des années. Les moins belles notes de cette chanteuse sont précisément celles du soprano; mais quel beau contralto! Et quelle intensité dramatique! La scène de Fidès devant son fils, à l'église, à été mimée d'une façon prodigieuse. Une grande artiste, qui ira loin, très loin! Et Alvarez, point cabot et fort intelligemment inspiré, a aimé gentîment que l'on associât à son triomphe la belle artiste.

Anicet Le Noir.

—

Théâtre du Parc

—

Les Etapes, par Van Zype; **L'Impasse,** par Mme Candière; **La Piste,** par Victorien Sardou. — La comédie *les Etapes,* est l'œuvre d'un littérateur belge estimé, et elle a satisfait la critique et le public; ce succès n'est pas banal, et, comme premier mérite, M. Van Zype a celui d'avoir réalisé ce tour de force.

Il doit sa victoire à la sobriété des moyens, à l'honnêteté de l'idée qu'ils développent, et à l'adaptation très habilement scénique de celle-ci à la philosophie courante d'un monde sérieux, honnête, mais un peu prudhomme.

M. Van Zype a un incontestable instinct du théâtre, de ses procédés et de ses ressources; le thème souriant qui l'inspirait est que rien n'est bien nouveau sous le soleil, et que si le fils se croit plus fort et plus documenté que son père, le petit-fils découvrira que le grand-père avait peut-être raison, et que les innovations si vantées ne valaient pas tant d'affaires.

Le mérite de l'auteur est d'avoir alimenté notre intérêt, autour de cette donnée simple, non par de multiples événements, mais par le

développement naturel des caractères qu'il nous présentait ; il a su donner à l'idée une forme symbolique dont l'expression dramatique est d'une belle vigueur.

Trois générations de docteurs, le père, le gendre et le petit-fils nous sont représentés, heurtant leurs méthodes et leurs tendances ; le père, solennel, rigide, sacrifie le bonheur de sa fille à ses défiances, à ses révoltes contre les théories novatrices de celui à qui elle a donné son affection.

Ces luttes intérieures, un peu poussées à l'excès peut-être, sont cependant développées avec un intérêt soutenu ; l'auteur a très adroitement fait trois actes très courts, et quand l'austère penseur de la famille, toujours mû par le même idéal, — gloire, science, chaque génération faisant une étape dans le parcours varié du savoir humain, — risque de devenir monotone, l'auteur lui suggère un spasme cardiaque, qui prend le spectateur aux nerfs, et varie ainsi son émotion.

La mort de l'aïeul revêt une belle grandeur tragique ; M. Chautard y applique tout son art, il excelle à se métamorphoser en vieillard, et il consent dans ce rôle à ne déclamer qu'avec mesure.

Mme Juliette Clarel est très simple et très naturellement émue ; les autres rôles sont convenablement tenus.

Quoique l'auteur de *l'Impasse* soit une « dame du monde », cette pièce n'est pas sans mérite : elle témoigne un réel talent d'observation, et quelque finesse psychologique ; mais elle doit au sujet, tel qu'il est présenté, une allure monotone, qui n'est pas sans fatigue et sans ennui.

Quoique Raymonde ait une mère essentiellement mondaine, vide d'esprit et de cœur, elle est disposée, par la tendance naturelle de son esprit, à croire au bonheur que lui offre un jeune homme sérieux qui l'aime ; mais l'absence de fortune, les projets formés par la mère en vue d'une union plus tapageuse amènent la rupture ; Raymonde se désespère, se sachant abandonnée aux hasards des occasions mondaines.

A part Raymonde, les personnages ne sont pas dessinés avec relief ; dans le milieu factice où ils évoluent, au milieu des conversations et du brouhaha du salon, ils ne se détachent pas avec une satisfaisante netteté, et on se fatigue à ne pas trouver des éléments suffisants d'intérêt dans le développement des situations ou des caractères.

Mme Carmen d'Assilva a soutenu avec crânerie le rôle de Raymonde ; son intelligence artistique a mis en relief les qualités de l'œuvre, et sa vigueur a été belle dans les scènes de passion et de désespoir.

La Piste est un vaudeville qui étant combiné par le plus habile des machinateurs dramatiques, tient debout, amuse et soutient suffisamment l'intérêt, au moins dans ses deux premiers actes.

Mme Florence Jabelin, divorcée de M. Jabelin, épouse M. Rebeillon ; ce dernier ramasse dans un chiffonnier un « petit bleu » compromettant. En réalité, ce billet indiscret évoque une ancienne aventure, du temps du mari Jabelin, car l'association Rebeillon est sans nuages. Mais l'excellent M. Rebeillon entend que l'époque exacte de cette infidélité lui soit démontrée. Et c'est ici qu'apparaît le point de départ

amusant de l'affaire : Le premier mari pourrait seul apporter l'apaisement au second. M. Jabelin, habilement interviewé, accepte d'apporter son témoignage, parce que cela l'amuse, qu'il croit son successeur réellement trompé, et qu'après tout il n'est pas mécontent de rendre un service à son ancienne épouse. C'est sur cette « piste » que tous les amis des parties intéressées sont lancés par l'auteur, au milieu de scènes drôles et joyeuses

C'est une pièce sans prétention littéraire ni sociale; c'est une fantaisie gaie qui ne heurte que légèrement le bon sens et ne manque pas de tenue.

Pour bâtir cette pièce sur une donnée aussi mince, il fallait le recours à toutes les habiletés permises à M. Victorien Sardou; mais encore fallait-il sa science éprouvée des ressources dramatiques pour soutenir et faire rebondir l'intérêt, avec des moyens très artificiels.

Mme Archaimbaud, MM. Gorby et Barré ont déployé beaucoup de talent, en mettant beaucoup de mouvement dans ces scènes, qui apparaîtraient faibles, si le spectateur, comme les personnages de l'action, avaient l'occasion d'accorder du temps à la réflexion.

Jacques Leroux.

—

Au Cercle Artistique.

Frans Gailliard.

—

Par l'exposition de ses œuvres au Cercle Artistique, Gailliard a prouvé une fois de plus et l'exceptionnelle probité de sa nature d'artiste, la variété de son talent et la très rare et louable persévérance qu'il met à rechercher la technique la plus adéquate à l'expression de ses sensations.

Cet artiste est sollicité par la gloire éclatante des soleils illuminant les plages, le chatoiement des fanfreluches dont aime à se parer la grâce féminine. D'autres fois, l'homme s'est penché vers les humbles, et d'un dessin concis, clair, sans concession à trop de pittoresque pouvant atténuer la simplicité navrante des détresses, il nous montre le *Las d'aller* cheminant vers on ne sait où, vers un gîte improbable, sous la pluie, dans l'âpre tristesse d'une extrême banlieue. Et encore à la porte d'un asile, une bande loqueteuse et minable attend les pieds dans l'eau, l'aumône qui prolongera sa misère. Les *Roulottes* qu'a peintes Gailliard, participent à la même note émue; ici, ce n'est plus le gueux des villes qu'il observe, c'est le gueux des routes; celui qui dételle à l'approche des soirs, pour repartir demain, la bique efflanquée qui a cahoté tout le jour au long des chemins la roulotte branlante. Puis un souvenir tragique hante le cerveau du peintre : le *Mur des Fédérés*, dans une sorte de brouillard sanglant, aligne ses couronnes d'immortelles rouges au lendemain de l'anniversaire. L'*Arche triomphale* érige à demi-voilé, l'orgueil de ses lignes, l'éclat du marbre blanc taché par le temps. *La Flandre*, c'est le fier élancement de la

cathédrale, dominant les pignons et à l'horizon, les grasses campagnes coupées par les canaux

L'aquarelle, la gouache, le pastel ont tour à tour, servi à exprimer les émotions; mais voici où le peintre tout entier vit; seule la couleur l'absorbe. Plus de souvenir de gloire abolie, de révolution sanglante... sa palette veut chanter la lumière tour à tour éclatante ou subtile.

Printemps : le clair soleil de mai éclabousse la verdure jeune, baigne les blanches silhouettes d'enfants qui s'ébattent. *A l'Heure du Bain*, c'est la plage en été, le sable d'or, les cabines bariolées, les toilettes claires sous le ciel bleu. *A Midi*, assis à l'ombre des arbres les ouvriers déjeunent. Et toujours le soleil glorieux est là!

Dans ces dernières toiles, Frans Gailliard s'est attaché à fixer tout ce que la plus triomphante clarté a de vibrant et d'enveloppant. C'est de l'audace, et le procédé si dangereux à employer de la décomposition des tons arrive fatalement en quelques endroits à trahir le dessinateur et à déplacer les plans, mais cela reste critique de détail au regard du résultat acquis

Gailliard ne s'attache pas, ainsi que d'autres peintres, à piétiner sur place ou à cultiver à l'infini le genre qui lui valut quelque succès, une plus noble et ardente ambition l'anime. Il veut, car il sent, exprimer enfin son idéal tout entier et il va vers la mystérieuse, proche au lointaine, minute où son pinceau nous dira enfin parfaitement ses ivresses de lumière et de couleurs, ses joies et ses pitiés.

Mais n'est-ce pas toute la vie de l'artiste, de s'acheminer ainsi dans la recherche exaspérée de l'insaisissable formule qui immortalisera son rêve, semant en route des œuvres, des chefs-d'œuvre même qui malgré tout pour lui ne marqueront jamais que des étapes?

O. Liedel.

—

Concert populaire.

Dimanche 3 mars.

Schumann mit neuf ans à écrire son *Faust*. Il le commença en 1844 pour le terminer en 1853 par la composition de l'ouverture, car — détail assez remarquable — le maître de Zwickau écrivit son œuvre en la commençant par la fin. Le cinquième acte du prodigieux poème de Goëthe fait de mysticisme, l'avait plus spécialement inspiré, et c'est là qu'il versa les premiers flots mélodiques de son génie fécond.

Ce fut au Gewandhaus de Leipzig qu'eut lieu en 1862 la première audition intégrale de *Faust;* c'est-à-dire six ans après la mort de Schumann. Si mes souvenirs sont exacts, ce poème musical n'avait plus été donné à Bruxelles depuis bientôt quinze ans. Quinze ans, c'est long! et, soit dit en passant, il est regrettable que nous n'ayons pas plus souvent l'occasion d'entendre ces chefs-d'œuvre d'expression pure, qui sont comme une nourriture dont notre âme a besoin.

M. Dupuis en mettant l'œuvre de Schumann au programme du

dernier concert populaire a donc bien fait. Aussi je tiens à l'en remercier.

Certains considèrent *Faust* comme la production la plus géniale du grand romantique allemand. Ce n'est point mon avis. Bien qu'ayant la plus sincère admiration pour les œuvres orchestrales du maître, celles-ci me paraissent moins complètes que ses pièces pour piano et surtout que ses « lieder ». Que de merveilleuses choses n'y a-t-il pas dans ces mélodies pour chant et piano! Là Schumann est incomparablement grand. Dans ses œuvres d'orchestre, œuvres de proportions plus vastes, il y a moins de perfection, le développement n'est pas toujours heureux, il semble même parfois très laborieux. L'orchestration est souvent lourde, monochrome, sans équilibre, la ligne mélodique disparaît, cachée sous une instrumentation trop touffue. Ces défauts, que j'avais constatés lors d'une exécution de la symphonie en *ré mineur* (n° IV), je les ai retrouvés dans le *Faust*, moins accusés cependant.

Maintenant, il faut bien le dire, l'orchestre des concerts populaires n'a rien fait pour apporter un peu plus de clarté à certains passages confus. L'œuvre fut exécutée dans un éternel *forte*, sans le moindre souci des nuances, et cependant, la partition renferme des pages d'une exquise douceur.

Les solistes, choisis parmi les pensionnaires du théâtre de la Monnaie, nous étaient tous connus. Citons en première ligne Mlle Croiza, à qui le public a fait un succès bien mérité; son interprétation de la prière « ô Vierge ! ô pauvre mère » fut en tous points remarquable. M. Petit — le Pelléas d'hier — a « gutturalisé » le rôle de *Faust*. Je n'aime pas la voix de M. Petit, mais je me plais cependant à reconnaître qu'il chante avec beaucoup de musicalité et non sans émotion. M. D'Assy a toujours son bel organe; j'ai beaucoup admiré sa diction impeccable.

Les autres solistes étaient : Mlle Das (un soprano léger, très, très léger), Mlles Debolle, Bourgeois et Dewin; MM Danlée, Crabbé, Dognies et Nandès (un ténor intéressant).

Les chœurs du théâtre ont lutté de force avec l'orchestre. Ils furent tonitruants!

EMILE CHAUMONT.

Petite chronique

—

Notre Concours de Romans. — Une bonne nouvelle pour les concurrents : le travail de premier examen, rendu considérable par le nombre de manuscrits que nous avons reçus, est terminé. Il ne reste qu'à soumettre au jury définitif les cinq romans qui ont paru les meilleurs. Dans un temps très bref nous pourrons certainement proclamer le résultat définitif. Rappelons qu'une seule œuvre sera

couronnée. Elle paraîtra, aussitôt le résultat connu, aux éditions du *Thyrse.* Parmi les œuvres retenues dès à présent il en est de tout à fait remarquables.

—

Style opulent ! — Lu dans un de nos quotidiens, à la rubrique : Chronique théâtrale : « *La Piste*, de Sardou, fut, déclarons-le *de suite*, un gros succès, et certes bien mérité, car c'est un petit chef-d'œuvre *que* cette pièce *qui* tient à la fois du vaudeville de jadis, du vaudeville façon Hennequin et de la comédie légère contemporaine, Sardou a *emporté à chacun de ces genres ce qu'il* a de *meilleur* a fondu tout cela dans son *meilleur* creuset, celui *qui* a servi à faire les « Pattes de Mouche », et le résultat a été trois actes amusants sans trivialité. »

On imagine volontiers la joie de Sardou lisant un compte-rendu aussi richement écrit et aussi profondément pensé.

—

D'un autre quotidien, ce « Faits divers : » *Mort tragique d'un hussard.* On a retiré de la Saône, près de Pontailler, le cadavre d'un soldat du 12e régiment de hussards, en garnison à Gray. *Il avait les mains liées derrière le dos. On croit à un crime.*

Tu parles !

—

Toujours dans un Quotidien. — *Mystérieux suicide.* Quoique le signalement de l'inconnu qui, dimanche dernier, s'est suicidé dans un hôtel des environs de la gare du Midi, en se tirant une balle de revolver dans la tempe ait été envoyé dans toutes les directions, la police de Saint-Gilles n'est pas encore parvenue à établir son identité.

Nous avons dit que le désespéré avait inscrit sur le registre de l'hôtel la mention « Gunacker, Hollandais, venant de Gand ». On croit toutefois que ce nom est faux, car une lettre, arrivée depuis à l'hôtel où le drame s'est déroulé *et destinée à ce voyageur*, portait comme souscription Gustave Anten. C'est sous ce nom que le défunt a été enterré hier.

On demande comment on a su, *dans un hôtel*, qu'une lettre adressée M. Gustave Anten était destinée à M. Gunacker. .

—

La paille et la poutre. — *Le Cri de Paris*, avec une rosserie souvent alerte et spirituelle aime particulièrement à égratigner ceux de ses confrères qui laissent échapper un *lapsus* grammatical ou syntaxique. Lui-même cependant commet parfois quelque petite .. erreur. Nous lisons dans son dernier numéro :

« Les courriers de Tananarive se suivent et se ressemblent. Le dernier confirme une nouvelle que *le Cri* annonçait. De par la volonté de M. Augagneur, outre le blanc et le noir, il y aura désormais dans l'île une troisième *couleur* — le *vernis* officiel. »

Le Cri sait-il que le vernis est une substance transparente et *incolore ?*

Une jeune revue, qui change environ tous les mois de programme, de titre, de format, mais jamais de directeur — c'est d'ailleurs une façon de favoriser l'éclectisme artistique — a trouvé un bien ingénieux moyen de joindre *utile dulci* A chaque bas de page, sous des vers de poètes, dont quelques-uns sont notoires, elle publie une réclame recommandant à ses lecteurs une maison de commerce.

On se demande qui l'on doit le plus admirer, de l'original directeur qui favorise ce rapprochement entre la gent poétique et la gent commerciale — sans calembour — ou du commerçant qui confie à des pages illustrées par des poètes le soin de faire connaître ses produits...

—

Une nouvelle revue vient de voir le jour à Liége. Elle s'appelle *La Fronde*. Bonne chance! — Une question : peut-on savoir pourquoi cette revue porte ce titre : rien dans son premier numéro ne le justifie, au contraire.

—

Lu dans un organe sportif :

« Je ne vois que Friol, aujourd'hui, pouvant rappeler un tant soit peu le célèbre Ludovic. De Friol, en effet, il possédait les cinquante derniers mètres. »

On voudrait savoir comment Ludovic était en possession de ces cinquante derniers mètres : héritage, vol ou transaction? Et puis on voudrait connaître la dimension totale de Friol...

—

Dans un journal local. — C'est dimanche prochain 3 mars, que la dramatique du cercle donne sa dernière séance de la saison. Le programme vient de paraître. Il est allèchant.

Un drame de grande envergure *Le Pauvre Idiot,* en 8 actes et apothéose, et une comédie de Labiche, *Maman Sabouleux*, appelée au plus hilarant succès, en forment le principal attrait

Les initiales des noms d'acteurs nous laissent deviner que tous les meilleurs seront en scène. C'est le douzième hiver que nous les retrouvons, toujours plus animés, réalisant chaque fois de nouveaux progrès, sous la direction de leur infatigable régisseur.

Aussi le public ne manquera pas à cette brillante soirée que rehausseront encore des tableaux de poses plastiques avec projections lumineuses, par la gymnastique, avec le bienveillant concours de la symphonie qui, outre ses ouvertures et intermèdes, fournira un duo pour clarinettes et un autre pour piston et trombone.

La soirée se terminera par des chansonnettes comiques d'artistes distingues.

Il y a une diminution de 25 centimes sur le prix des premières et réservées prises avant le 3 mars. Les acteurs ont tous des cartes à la disposition des amateurs.

Qu'on se le dise.

Le compte-rendu de la séance en question. — Le succès de la fête de dimanche a dépassé les espérances les plus optimistes.

La foule était telle qu'il a fallu resserrer les rangs et chercher des chaises supplémentaires.

Les honneurs de la soirée reviennent avant tout au drame le *Pauvre Idiot* rendu à la perfection, sans aucun fléchissement, tout palpitant d'intérêt. Le public suivait avec avidité toute cette péripétie de scènes poignantes, qui se déroulaient vivantes et aboutissaient à un dénouement tragique et sensationnel. Cette pièce sort de la banalité de beaucoup de drames, mais n'est pas facile à exécuter. Il faut des artistes, comme ceux de Manage, pour la faire bien apprécier.

Les projections lumineuses ont aidé aussi à mettre en relief les passages les plus saisissants.

La gymnastique a exécuté toute une série de poses plastiques qui ont émerveillé l'assistance : *Joseph vendu par ses frères* — *l'assassinat* et les autres ont été fort applaudis. On aurait dit des groupes de statues en marbre blanc se détachant sur un fond noir, grâce au jeu de la lumière électrique.

Après le sérieux est arrivé le comique *Maman Sabouleux*, voilà une drôle de nourrice ! et son nourrisson ! et Pépinoi, le perruquier ! ce que l'on s'est tordu de rire, c'est incroyable.

N'oublions pas la symphonie, les duos d'artistes qui ont tort de ne pas assez se produire et le pianiste dont la modestie égale le talent.

Comme il était tard (11 h. 1/4) les chansonnettes comiques ont été remises à la première soirée de la saison prochaine.

Tout commentaire serait évidemment fâcheux !

—

Mlle Blanche Selva a pris part avec MM. Marcel Labey, Jacques Kuhner et notre distingué collaborateur Emile Chaumont, au premier concert de la *Libre Esthétique*, qui a eu lieu le mardi, 5 mars. Au programme : première audition du Trio d'Albéric Magnard pour piano, violon et violoncelle et de la transcription à deux pianos, par M. Labey, de *Jour d'été à la Montagne* (Vincent d'Indy).

Nous en reparlerons.

—

Fidèle à son programme qui est de donner une large hospitalité à toutes les manifestations intellectuelles, savantes, économiques de l'activité belge, *la Belgique artistique et littéraire*, dans son numéro du 1er mars, outre un *Dialogue moral* de M. Gustave Abel qui s'adresse aux jeunes gens et leur conseille la vie de l'esprit plutôt que le plaisir des sens et les futiles satisfactions matérielles, outre des pages de littérature pure telles que celles réservées à d'admirables poèmes inédits d'Emile Verhaeren, à la suite d'une comédie émouvante et forte d'André Fontainas, à la dernière partie d'un roman : *La Fausse Route* de Max Deauville, à une curieuse étude historique de Sander Pierron sur le Comte Ch. de Vermandois, publie un article du Commandant Ch. Lemaire appelé à faire sensation.

C'est un extrait du journal de route de la Mission Congo-Nil dont l'héroïque et savant officier fut le chef, il y a quelque temps. Au moment où la brusque rupture du Commandant Lemaire avec l'Etat Indépendant du Congo fait l'objet de tant de polémiques et d'appréciations souvent erronées, l'article qu'a donné l'explorateur à *la Belgique artistique et littéraire*, et qui est le seul qu'il ait consenti à livrer à la publicité, jettera un jour discret mais éloquent sur la valeur des insinuations et même des accusations que l'incident récent a provoquées à la légère.

Le numéro de mars de *La Belgique* contient en outre l'habituelle revue des *Livres Belges* du mois, celle des *Salons*, toujours humoristique, par Edmond Picard, celle des *Théâtres*, fidèlement documentée, par Paul André, de même que celle des *Concerts* par Eug. Georges.

Nous publions ci-dessous, au surplus, le sommaire complet de ce superbe volume de 175 pages dont le prix n'est que de fr. 1.25 chez tous les libraires.

Emile Verhaeren : *L'Entrée de Philippe le Bel à Bruges; Guillaume de Juliers.* — Comm[t] Ch. Lemaire : *Blancs et Noirs.* — Sander Pierron : *Un problème historique.* — Gustave Abel : *Dialogue moral.* — Fernand Mallieux : *Le Nouveau Règne ; Le Pèlerin de Delphes.* — André Fontainas : *Hélène Pradier* (2[e] acte). — Alfred Wautier : *L'Etreinte.* — Max Deauville : *La Fausse Route* (fin). — LES LIVRES : Arthur Daxhelet : *Les Feuilles d'Or* (Carl Smulders); *Essai d'une Psychologie de la Nation belge* (Ed. Picard). — Sander Pierron : *Le genre satirique dans la Peinture flamande* (L. Maeterlinck); *A la Boule plate* (G. Garnir); *Ambulances et Ambulanciers* (H. Wauthoz). — Edouard Ned : *Le Chant des trois règnes* (G. Ramaekers); *Quelques Étapes* (C[te] d'Arschot). — Robert Sand : *Georges Knopff* (L. Dumont-Wilden); *Peintres et Aquafortistes wallons.* — Maria Biermé : *L'Année Artistique* (S. Pierron); *Yor* (G. Frémières). — Edmond Picard : *Les Salons.* — Paul André : *Les Théâtres.* — Eugène Georges : *Les Concerts.*

—

L'exceptionnelle abondance de matières, nous force à remettre au mois prochain une longue chronique littéraire de notre collaborateur F.-Charles Morisseaux.

—

Les fiançailles de notre collaborateur Henri Liebrecht avec M[lle] Madeleine Chapt sont officielles. Le mariage sera célébré le 16 avril prochain.

—

Accusé de réception : *La facile Liaison*, par M. Léon Wauthy; *La grande Grèce*, par M. Paul Houyoux; *Cicéron*, par M. Emile Gielkens; *La Chanson du Pauvre*, par M. Grégoire Le Roy.

La "Salomé" d'Oscar Wilde et Richard Strauss

AU THÉATRE DE LA MONNAIE(*).

Il est peu d'œuvres que l'on ait autant discutées. Livret et musique ont prêté le flanc à la critique acerbe. Immoralité flagrante, d'une part, disait-on, et incohérence, de l'autre. Cependant, il faudrait s'entendre. Car, à coup sûr, certaine interdiction tapageuse et saugrenue au *Metropolitan Opera* de New-York — les Américains ont une tendance à tout exagérer, même la pudeur ! — entra pour beaucoup dans la réprobation que quelques critiques crurent nécessaire d'affirmer à l'égard de l'œuvre nouvelle de Richard Strauss.

Dans le domaine artistique la question de morale est la plus conventionnelle qui soit. Personnellement, je crois qu'en littérature l'immoralité ne commence que là où l'art finit. Et puis il y a la manière de présenter les choses. En fait d'art dramatique, il faut évidemment plus de doigté ; le théâtre, qui doit frapper l'esprit, l'atteint non seulement par la réflexion, mais aussi, et tout d'abord, par les yeux ; de plus, il s'adresse à la foule, dont la mentalité est tout à fait particulière. La foule ne pense pas comme l'individu ; la foule a en soi une sorte de force agissante dont les facteurs, bizarres, délicats et divers, se coordonnent de préférence vers l'inquiétude malsaine. La foule n'est ni bonne, ni mauvaise ; mais elle crée une sorte de fluide qui encourage au mal plutôt qu'au bien. Et, comme la foule n'est point une entité réfléchissante, mais une entité impulsive, elle est frappée naturellement davantage par le spectacle visuel que par l'intellectualité. C'est peut-être là le seul écueil. Il est, au

(*) *Salomé*, drame lyrique en un acte, poème français d'Oscar Wilde, musique de Richard Strauss, représenté — pour la première fois en langue française — au théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, le 25 mars 1907.

théâtre, des choses que l'on ne peut pas représenter, mais seulement indiquer; et on peut arriver à indiquer tout ce que l'on veut, pourvu que l'on s'y prenne avec adresse. Pourquoi? C'est bien simple : une chose indiquée est comprise par l'individu en tant qu'individu; le spectateur imagine volontiers et presque toujours que lui seul comprend l'intention. Son sens du bien et du mal n'est pas offusqué, ce sens ne s'offusquant que quand le respect humain est en jeu. Nous ne nous épouvantons pas — tout ceci, bien entendu, à la condition formelle de rester dans un domaine artistique — des choses immorales que l'on nous décrit; elles contiennent d'ailleurs en soi une moralité très forte, par contraste. Mais nous montrons notre réprobation quand nous sommes une partie de la foule; dans ce cas, en effet, nous réprouvons le mal, avec cette pensée inconsciente de montrer l'équilibre de notre discernement et de notre conscience. Cette psychologie très spéciale — et certaine — de l'homme, partie d'une foule, indique avec clarté quel peut être le point dangereux d'un drame exposant des passions malsaines; c'est presque tout simplement une question de mise en scène. Le tact d'un régisseur, homme humble, et d'un interprète, homme intelligent, peut sauver les aspects les plus dangereux d'une œuvre dramatique. Un exemple très facile le montrera : imaginez le deuxième acte de *Carmen* joué de façon lascive, avec une mise en scène affirmant exactement dans quelle sorte de maison on se trouve : vous aurez une chose répugnante. Comme on le joue, c'est une chose pittoresque et colorée. Personne ne taxe *Carmen* d'immoralité. Cependant la Carmencita est une prostituée de très bas étage; Salomé — celle d'Oscar Wilde — est une curieuse de sensations imaginatives ; elle est plus intéressante, si elle est moins simple. Carmen est une femelle; Salomé est une femme.

Le théâtre de la Monnaie, en nous offrant la primeur de

Salomé a fait montre d'éclectisme. Et il nous a représenté cette œuvre puissante et troublante avec un tact et un goût tels, que vraiment nulle pensée malsaine n'a égaré l'enthousiasme du public. Cependant il y avait des craintes; à la répétition générale on disait dans les couloirs que l'œuvre serait interdite après la première représentation L'œuvre n'a pas été interdite ; elle a obtenu un mémorable succès et ce succès n'a été dû qu'à sa valeur artistique. Cela fait honneur au public belge. Ce public, quand il le veut bien, est compréhensif; il est le vrai public, auquel, comme je le disais plus haut, il suffit d'indiquer les intentions d'une œuvre, dans sa mise en scène. Le public américain, plus jeune, plus naïf, plus préoccupé d'extériorités, a besoin de voir pour comprendre : on lui montra une Salomé qui, ayant baisé la tête coupée de Jean-Baptiste, se relève barbouillée de sang. Cela provoqua la nausée : c'était probable. A la Monnaie, on n'usa point de ces moyens dignes du cirque romain. Et quand la fille d'Hérodias baisa la tête d'Iokanaan on ne vit que l'horreur morale qu'il y avait dans cet acte sacrilège. Et l'on comprit qu'en réalité la joie farouche de Salomé provenait bien plus d'une satisfaction de la volonté maladive que d'une problématique jouissance physique. C'est d'ailleurs, à mon sens, la pensée d'Oscar Wilde.

En déformant la légende biblique comme il l'a fait dans *Salomé*, l'écrivain anglais créa un caractère infiniment plus intéressant que celui de la Salomé sirupeuse, larmoyante et romantique que nous voyons dans l'*Hérodiade* de Massenet. Le Jean-Baptiste pomponné d'*Hérodiade* est un fantoche; le Iokanaan de *Salomé* est bien le fruste et naïf Annonciateur du Christ. En quelques mots, examinons le sujet et voyons si nous y trouvons la justification d'un reproche d'immoralité. Hérode, tétrarque de Galilée, homme aux instincts violents, criminel chargé d'assassinats, pleutre dominé par les pires passions et aveuglé par la sourde peur

de sa conscience encombrée, a épousé Hérodias, femme de l'un de ses frères, union qui à cette époque était considérée comme incestueuse. Hérodias a une fille du premier lit, Salomé. Celle-ci a été élevée dans un milieu trouble; elle sent la réprobation qui entoure l'union — d'ailleurs adultérine, puisque le premier mari d'Hérodias vit encore — de son beau-père et de sa mère; elle sent d'autre part rôder autour d'elle le louche et incessant désir de son beau-père. Salomé est à l'affût de l'amour; nécessairement, à cause du milieu dans lequel elle vit, son imagination l'entraînera vers des aspects malsains de la passion. Voilà son caractère suffisamment expliqué: d'une part, tendances obscures dans son esprit, de l'autre, milieu propice à l'éclosion malsaine de ces tendances. Quand l'action commence, il fait nuit : au palais d'Hérode on achève de festiner. N'oublions pas ce détail, qui est d'une capitale importance. Nous allons voir des êtres humains qui à certains moments sembleront tomber dans la bestialité : or, ils viennent de se gorger de nourritures et de vins. Il n'est pas nécessaire de remonter à Hérode pour trouver des pochards aux imaginations bestiales! Donc, dès le début de l'action, nous voici dans l'atmosphère de surexcitation d'une fin de banquet. Sage précaution. Et n'oublions pas, par la suite, que tous ces personnages sont dans une demi-ivresse. Salomé, importunée par le désir de son beau-père, quitte la salle du festin, accompagnée d'un officier qui l'aime, Narraboth. Soudain du fond d'un puits s'élève une voix terrible et prophétique. Salomé s'informe. Des soldats lui expliquent que dans ce puits est enfermé un prophète. C'est Hérode qui l'y a fait jeter; mais comme il n'a pas la conscience pure, il n'a pas osé le faire mettre à mort. Seulement il a défendu que personne voit le prophète. Salomé dont la curiosité est excitée au plus haut point, profite de l'amour que Narraboth ressent pour elle et obtient que l'officier fasse sortir du puits le prophète.

Voici que la jeune fille aperçoit Iokanaan qui d'abord l'inquiète, puis l'intéresse, puis la passionne : la gradation est remarquable et d'une vérité saisissante. Salomé entreprend la séduction d'Iokanaan ; celui-ci, envoyé de Dieu, la repousse avec horreur. La passion de la fille grandit, à tel point que Narraboth épouvanté et frémissant de jalousie et d'horreur se donne la mort. Mais Salomé est tellement captivée par le prophète, que la mort de Narraboth ne la touche même pas. Cependant le prophète est replongé dans les ténèbres de sa prison. Et toute cette scène où la passion atteint le paroxysme n'est point immorale : Salomé obéit à son instinct et à sa curiosité ; quant à Iokanaan il est la hautaine et admirable pureté. Et je ne crois pas qu'on puisse imaginer qu'il est maladif d'imagination !

Surviennent Hérode et Hérodias. Hérode, dans un état d'ébriété prononcée, si prononcée que, devant sa femme et une nombreuse assistance, il n'hésite pas à laisser voir sa passion pour Salomé. Il la prie de danser : elle refuse. Puis, comme il lui promet de lui donner ce qu'elle demandera, si elle danse, elle est frappée d'une joie farouche. Ayant dansé, elle réclame la tête d'Iokanaan. Demande d'une logique absolue si l'on considère les mobiles qui font agir Salomé : fierté de femme déçue, vengeance d'amoureuse, tendance à une perversité maladive éclose dans un milieu propice, instincts farouches développés momentanément par le dégoût que lui cause Hérode, par l'étourdissement du festin, par l'affolement de la danse, par le suicide de Narraboth, qui a restreint en son esprit troublé l'importance de la vie humaine. Le tétrarque est épouvanté par la demande de sa belle-fille. Il tâche, par des promesses fabuleuses, de la dissuader de ce crime. Mais Salomé, excitée encore par sa mère, qui hait le prophète, persiste. Lassé, le tétrarque accorde à Salomé ce qu'elle demande. Et celle-ci, dans une sorte de folie, provoquée par l'hor-

reur inconsciente du crime commis, par la joie grondante de l'orgueil satisfait et de la victoire remportée, par le contraste effroyable entre son amour et le résultat de son amour, clame son triomphe en d'atroces paroles : « Je te l'avais bien dit, Iokanaan, que je baiserais ta bouche... » Et le tétrarque, soudain rendu à la clairvoyance par l'acte monstrueux de Salomé embrassant la tête d'un mort, oublie son amour affreux pour ne plus voir que la dépravation de sa belle-fille. Et il ordonne qu'on la tue.

Il fallait le talent de Richard Strauss pour mettre en musique un livret de cette envergure et de cette difficulté. Le maître de Berlin fut abondamment accusé d'incohérence et de fatras polyphonique en même temps que d'indigence mélodique. Je crois que l'on peut aisément récuser ces trois imputations calomnieuses.

Incohérence. Nous assistons à un drame qui se produit après un festin turbulent par quoi s'excitèrent les sens et les esprits. Et n'avez-vous jamais remarqué, en de semblables circonstances, la tendance des convives à parler, sinon tous ensemble, du moins à plusieurs à la fois. Le motif de Salomé — lascif, entêté, lointain pour le désir, proche pour l'assouvissement, cruel et amoureux — cruel puisque amoureux — domine tout le temps.

Le motif de Narraboth, fleuri, un peu extatique, très inquiet, maladif, mordant, pauvre et navré, est pareil à des fleurs dans des branches d'arbre puissant. Le page lui-même a son motif, furtif, pâlot, décisif aussi, de par son inquiétude que l'action finira par justifier. Et le motif de Iokanaan! Imaginez chose plus pure, d'une ligne et d'une tonalité plus franche! Cet ensemble commençant par l'air : *Il est venu...* air préludé et soutenu par les cors et les hautbois... — est une merveille de bon sens et de précision. Hérode nous est présenté comme l'être le plus fâcheusement incohérent ; vous n'irez pas reprocher à la musique de souligner cette incohérence... Et puis?

Incohérence, vraiment?

Et fatras polyphonique?

Tous les tempéraments des personnages, dès l'entrée en action, sont en fusion, se confondent, se croisent, se heurtent, s'annihilent, se font valoir, grandissent, meurent, renaissent... Vraiment je ne vois pas fort bien, ici, la division classique des motifs. Mais ce serait d'un risible effroyable! Et néanmoins, pour un auditeur qui n'est pas de parti-pris, quelle facilité à saisir, dans la puissance d'orchestration, l'individualité de chaque motif. Fatras polyphonique? L'air d'Iokanaan — j'y tiens, il domine l'œuvre — est-il du fatras?

Et indigence mélodique? Bah! Trouvez beaucoup de phrases d'une mélodie plus suavement consciente que la phrase de violon qui indique la subite élévation de pensée de Salomé, quand Iokanaan va sortir de sa prison, et quand il y rentre... Et la danse de Salomé, avec ses motifs lascifs, enjoués, furieux, légers, graves, amoureusement descriptifs, témoigne-t-elle vraiment d'indigence?

Ne nous fâchons pas. Aimons que des critiques facétieux fassent des calembours Les pauvres n'ont que cela dans la giberne. Et disons tout simplement que *Salomé* est un chef d'œuvre. Dire cela est beaucoup moins spirituel, à coup sûr : seulement, c'est plus vrai.

Si le librettiste fit œuvre de talent, et si le compositeur fit œuvre de génie — le génie n'est-il pas l'adaptation exacte d'une pensée à une circonstance! — il faut dire aussi que MM. Kufferath et Guidé servirent admirablement le talent des auteurs. Les directeurs de la Monnaie sont de nobles artistes; ils aiment activement les œuvres qu'ils font représenter. Et j'eus récemment un très grand plaisir à entendre un des directeurs — vous voulez savoir lequel? Vous êtes trop curieux... cherchez! Supposez que c'est celui qui sent si bon... une ravissante odeur de violette! — me dire à propos de *Salomé :* « Si vous saviez

à quel point cela me passionne... » — Cela est charmant. Et puis c'est vrai. On le sent. Et avec le parfum de la violette en question, c'est le printemps...

M. Sylvain Dupuis fut admirable : il convient de le louer avant tous. Il a mis dans son interprétation de la partition une clarté, une décision, une autorité qui en font un des meilleurs chefs d'orchestre que nous ayons entendus.

Parmi les autres interprètes il faut citer d'abord M. Swolfs qui fit du rôle d'Hérode une création inoubliable : nul ne pouvait exprimer mieux le doute, la passion, la truculence plastique, la bestialité enfantine, du tétrarque. M. Swolfs, dont la voix est merveilleuse, est un très grand artiste. Malheureusement, nous le perdons : c'est dommage.

Mme Mazarin a fait sa plus belle création de la saison. Elle fut, justement à propos, féline, ondoyante, féroce et câline. J'en ai dit déjà du mal. J'ai une bonne âme : combien je suis heureux d'en pouvoir dire du bien ! Et je dis que peu d'artistes eûssent pu jouer et chanter mieux que Mme Mazarin le rôle de Salomé !

Mme Laffite fut une fort belle Hérodias.

Mlle De Bolle un page remarquable : voilà une artiste sur laquelle il faut compter.

M. Petit semble manquer encore d'expérience vocale. Il appuie mal sa voix ce qui la rend fâcheusement gutturale. Mais c'est un artiste d'avenir, dont le jeu de scène est déjà remarquable.

Mlle Aïda Boni — chère à M. Edmond Cattier, qui l'appelle divine ! — a engraissé : elle a mimé à merveille la danse de Salomé. Mlle Boni est une bien intelligente artiste.

M. Nandès est exquis. Dans un rôle ingrat — dans deux rôles ingrats, même, car il chante une des parties du *quintette* des Juifs, en dehors de son rôle de Narraboth — il a fait montre d'un talent ravissant. Et sa voix est adorable.

Et tous les autres sont bien : MM. Vallier, Belhomme, François, Danlée, Crabbé, Dua, Dister, que sais-je !

Le décor est une merveille.

Et *Salomé* est un chef-d'œuvre, quoi qu'en pense M. Edmond Cattier, qui n'a vu que la danseuse! Dame! bien voir et bien entendre, cela fait deux!

F.-CHARLES MORISSEAUX.



Sonnet

Comme une belle morte en robe de gala
Fermez ici vos yeux, vous qui fûtes moi-même;
O jeunesse fardée et maintenant si blême,
Ma jeunesse! est-ce vous qui vous étendez-là?

Ayant trop sangloté, votre sein déjà las
Fut enfin transpercé d'une flèche suprême.
Votre front est meurtri par un lourd diadème
Et votre corps paré de pâles falbalas.

Vos souliers d'argent clair dépassent le drap triste
Votre arôme de rose en la chambre persiste;
Adieu. Je ne veux pas sur vous verser de pleurs,

Puisque cet enfant nu, l'amour qui blesse et tue,
Au pied du lit funèbre où vous êtes statue,
Effeuille en souriant ses inutiles fleurs.

GÉRARD D'HOUVILLE.



L'Ame lointaine

Ils habitaient un vieux logis de campagne entouré de grands arbres et le calme de cette solitude leur mettait une douceur au cœur. Tout eût été pour le mieux s'ils avaient pu se communiquer leurs sentiments. Ils en éprouvaient bien le désir; mais, sitôt qu'ils étaient réunis, ils ne savaient plus que se dire et chacun ensuite aspirait à se retrouver seul. Alors l'ondée bienfaisante remontait : ils ne

comprenaient pas qu'ils se fussent trouvés ensemble sans avoir livré passage à la bonne effusion.

Cependant tous deux étaient souvent sur le point de dire quelque chose; mais des espaces s'interposaient; ils ne savaient plus ce qu'ils auraient voulu se dire. L'âme, un instant sortie de ses palais d'ivoire, arrivée jusqu'à la limite où elle eût été perceptible pour l'âme, s'en retournait. Ils se regardaient et semblaient se voir pour la première fois ou bien ils croyaient s'être connus dans un autre temps, et ils n'étaient pas sûrs de n'être pas l'ombre seulement de cette lumière qu'ils portaient en eux et qui ne rayonnait pas.

C'étaient là d'étranges sentiments. Leur retour avec l'âge n'usa pas ce mal qui, en revenant, troublait le fond de leur vie et n'en altérait pas la surface. Ils se le cachaient mutuellement comme ils se taisaient leur pensée; mais leur âme se tourmentait de leur faire signe et de n'être point reconnue.

Cependant il arrivait qu'une impulsion plus forte les entraînât dans les moments où l'âme paraît devoir nous échapper. Alors leurs visages s'éclairaient doucement l'un pour l'autre; chacun sentait ce que l'autre pensait, et tous deux s'apercevaient qu ils pensaient la même chose. Il n'y avait plus entre eux que l'épaisseur d'une frêle cloison de verre; leur âme transparaissait derrière; ils la voyaient et ne pouvaient la toucher. Car, sitôt qu'ils se parlaient, ils se disaient encore une fois les choses qu'ils ne pensaient pas, ils oubliaient celles qu'ils auraient dû se dire. La cloison aussitôt se changeait en un mur épais; ils ressentaient la gêne de s'être vus et de ne plus se reconnaître. Leur silence seul avait parlé, et, en le rompant, leur parole tout à coup s'était tue.

Léonce surtout restait troublé de ces fatalités qui les reléguaient vers des pôles opposés. Il avait pris l'habitude de me confier ses peines et, chaque fois, m'avouait qu'il ne se sentait pas le maître d'en conjurer le retour.

» Il y a tant de choses entre notre âme et nous ! disait-il : peut-être elle est hors de nous et cherche le moment d'y rentrer ; mais toutes les portes sont fermées ; elle repart en gémissant. Peut-être n'est-ce qu'un fluide subtil qui nous visite au moment où nous n'y pensons pas. Notre corps est une maison dont les maîtres sont presque toujours absents. Quand nous y rentrons, l'âme s'en est allée, et ensuite la vie n'est plus qu'un long sommeil.

» Je n'ai bien vu ma chère Elise qu'une fois : ce fut au commencement de notre mariage. Oui, un certain soir d'orage, elle était près de moi, nos regards ne se quittaient pas, et, cette fois, elle me dit une chose qui me pénétra comme son âme même. Ce fut une chose très simple et qui aux autres eût paru un peu ridicule :

— Je crois, me dit-elle, que je t'ai aimé depuis le commencement du monde.

» Je ne puis dire quelle joie divine m'inonda, car elle avait dit là justement la chose que, moi aussi, je sentais.

» Jamais, depuis, nous ne retrouvâmes une telle parole, une parole par laquelle quelque chose avait été délié en nous.

» Ah ! mon ami ! nous nous cherchons à tâtons dans la nuit ; quelquefois, nous avons l'espoir que nous allons enfin nous retrouver ; mais ensuite elle cesse d'être là où je suis. Et nous ne nous connaissons plus que par le regret de nous être encore une fois perdus. »

Toujours mon ami s'affligeait de cette destinée qu'il ne pouvait rompre ; il m'arrivait après une de ces crises morales où il avait été sur le point de dire quelque chose et où ensuite il s'était retrouvé sans paroles.

Vainement je l'encourageais à mieux s'écouter pendant le temps qu'il sentait la nécessité de parler et à moins se défier de son élan.

— « Vous avez raison, me répondait-il : c'est bien ainsi que je devrais faire ; mais l'âme est si fugitive ! Ce n'est qu'une

brève chaleur, l'émotion d'un battement de cœur. Elle a passé déjà quand on croit la saisir. Et pourtant cela ne peut durer plus longtemps : nous sommes si las, nous sommes muets, depuis tant d'années ! Je vois bien qu'Elise n'espère plus, qu'elle ne croit plus en moi... Et la mort pourrait venir ! »

Elle vint plutôt qu'il ne l'attendait. J'étais leur voisin de campagne. On me fit appeler. Il tenait les mains d'Elise dans les siennes ; une lueur surnaturelle baignait les yeux de cette jeune femme restée belle aux approches de la mort ; doucement ses lèvres remuèrent. Ce ne fut qu'un murmure :

— Léonce, je voulais te dire une chose...

Puis elle entra en agonie.

CAMILLE LEMONNIER.



Paris-New-York (Fragment)

—

ACTE TROISIÈME

—

SCÈNE IX

Roland, Desdemone.

ROLAND.

Eh bien... je vous remercie ! Je suis fiancé... Vous êtes ma fiancée... Je crois que vous m'aimez... Eh bien, je vous remercie...

DESDEMONE.

Pauvre petit prince...

ROLAND.

Ah ! ne me plaignez pas. Je n'ai pas de veine, mais ne me plaignez pas !...

DESDEMONE.

Alors il a fallu que j'embrasse M. Duroc, pour vous faire comprendre que je ne vous aimais plus ?

ROLAND.

Quoi ?

DESDEMONE.

Mais, petit prince, du jour où je vous ai connu, ça a été fini... Mon dernier cri d'amour a été : « Vous êtes un menteur et un cochon... » Ça, oui, c'était encore de l'amour... mais le lendemain, quand je suis redevenue calme, quand j'ai accepté de venir à Roncevaux, c'est que je vous connaissais... c'était fini... et je n'ai été si gentille avec vous que parce que je ne vous aimais plus.

ROLAND.

Je ne comprends pas.

DESDEMONE.

Ça ne fait rien.

ROLAND.

En tous cas, si vous êtes venue à Roncevaux, pour me faire voir ce que j'ai vu tout à l'heure... vous auriez pu choisir une autre villégiature... Ça n'était pas la peine, vous savez...

DESDEMONE.

Si, petit prince, c'était la peine... car si je suis venue à votre château, c'est que je vous aime bien dans le fond... Vous verrez...

ROLAND.

Vous vous moquez de moi ?

DESDEMONE.

Non, je ne me moque pas... Et même, j'ai un peu d'estime pour vous... Vous vouliez faire, en m'épousant, un mariage d'argent...

ROLAND.

Pardon...

DESDEMONE.

Mais je ne vous le reproche pas. Chez vous, ça n'était pas laid. Vous n'êtes pas intéressé... Je ne vous ai jamais cru intéressé... Je vous le dis sans ironie... Et je comprends! .. Un homme comme vous, il doit avoir des cent — chevaux... des châteaux historiques... des chasses et une trompe... Si vous n'aviez pas ça, ça serait très dur pour vous... je comprends... Et même, je reconnais que d'autres, plus intelligents — ne vous fâchez pas — plus intelligents... s'ils avaient un château, des équipages et une trompe... eh bien, ils ne sauraient pas quoi en faire... et peut-être ils seraient ridicules... Vous, vous êtes né pour ça... Vous allez dans ce décor... Et tenez, triste comme vous l'êtes, à cet instant... et sous votre costume... vous avez l'air dans cette salle de portraits... d'être vous-même, un petit portrait de famille .. un petit prince dégringolé, mais rêveur, qui ferait illusion... Seulement, heureusement, je vous connais; alors je vous dis, en vous donnant la main : Petit prince, je vous pardonne de ne pas avoir su me comprendre... pardonnez-moi, de vous avoir compris...

ROLAND.

Eh bien... je suis très embêté, mais vous avez raison... Nous n'aurions pas été heureux ensemble .. Je ne vous aurais peut-être pas aimée comme vous voulez être aimée... Oh! je l'ai bien senti... allez... confusément.. car je ne suis pas un psychologue... Seulement, il ne faut pas croire que je suis bête... car ça, ça me ferait de la peine ..

DESDEMONE.

Mais...

ROLAND.

Si, vous le croyez... eh bien, non... je ne suis pas bête... je n'ai jamais été habitué à réfléchir, voilà tout... Papa n'a

jamais réfléchi non plus... et il n'est pas bête... Seulement, nous avons toujours eu tout ce qu'il nous fallait sous la main, nous n'avons jamais eu l'occasion de penser... Depuis Charles X, beaucoup d'entre nous sont comme ça... Nous ne sommes plus au pouvoir, alors ça nous rouille. C'est comme pour le cor de chasse, il faut être entraîné... Vous comprenez?...

DESDEMONE.

Oui...

ROLAND.

Voilà...

DESDEMONE.

Vous êtes inquiet?...

ROLAND.

Je suis embêté...

DESDEMONE.

Il ne faut pas. Si les choses s'arrangent comme je l'espère, ce soir tout le monde sera content. Il n'y aura que moi, car je reste en panne. Avec qui est-ce que je vais me fixer?...

JEFFIELD, entrant.

Desdemone, vous êtes occupée?

DESDEMONE.

Oh! Jeffield!

JEFFIELD.

Je désire parler avec vous avant dîner.

DESDEMONE.

Sur quel sujet?

JEFFIELD.

Sur un sujet sentimental.

DESDEMONE.

Allez dans le fumoir, je viens...

JEFFIELD.

Dépêchez-vous, je n'aime pas attendre...

Sort Jeffield.

DESDEMONE.

Jeffield!... Oui, peut-être... Je ne l'aime pas du tout, mais il a une excuse, il est Américain... Ne soyez pas triste, petit prince... D'ailleurs vous avez Suzette pour vous consoler... Elle est à Biarritz. . Mais... vous lui avez écrit.

ROLAND.

Non, la lettre n'est pas partie.

DESDEMONE.

Alors, elle est dans votre buvard. Oh! ne soyez pas embêté. J'ai mon plan, et comme on dit en Amérique : « Ce que femme veut, Dieu est obligé de le faire... »

Elle sort.

SCÈNE X.

Roland, puis **Hélène.**

ROLAND, à ses aïeux.

Vous étiez heureux, vous... vous viviez à une époque où la vie était simple... où il suffisait de gagner de temps en temps une bataille, pour maintenir votre situation dans le monde... Vos châteaux ne tombaient pas en ruines, comme aujourd'hui... Quand vous aviez besoin d'argent, vous en demandiez au roi, qui vous en donnait tout de suite... Si le roi n'en avait pas, il doublait les impôts, ou bien, il faisait pendre le ministre des finances... Ne nous le dissimulons pas, mes aïeux, nous ne reverrons jamais ces temps héroïques... Votre petit-fils est dans la purée, mes pauvres enfants, et il y restera... La purée, savez-vous seulement ce que c'est?... C'est un mot de nos jours... Mais il exprime admirablement bien l'état où je suis, où nous

sommes tous, ô mes aïeux!... papa, maman et ma petite sœur... Pauvre petite Hélène!... Avec une année de revenus de ma blonde fiancée, je lui aurais trouvé un duc... Triste... Triste... et, en tout cas, très embêtant!... Entre Hélène. Te voilà, ma chérie?...

Il l'embrasse.

HÉLÈNE.

Roland... j'ai besoin de te parler... Ah! je ne suis pas gaie.

ROLAND.

Oui, oui, je m'en doute... Tu sais déjà?... D'ailleurs, tout le monde doit le savoir... Les malheurs se répandent vite... Ce Duroc, est un voyou.

HÉLÈNE, étonnée.

M. Duroc?...

ROLAND.

Ne cherche pas. Je t'expliquerai ça un jour... Et alors, petite sœur, nous avons du chagrin?

HÉLÈNE.

Un gros chagrin, mon frère...

ROLAND, l'embrassant encore.

Je suis ému, Hélène... ma parole, je suis infiniment touché... Mais ça ne m'étonne pas de ta part... plus j'avance dans la vie, plus je m'aperçois qu'il n'y a que l'amour fraternel... C'est le seul qui ne donne pas de déception...

HÉLÈNE.

C'est vrai ça!

ROLAND.

Tu es un ange!...

HÉLÈNE.

Mais j'aime Harry, et je l'épouserai, je te le jure!...

ROLAND, stupéfait.

Harry!... Harry! Qu'est-ce que c'est encore cette histoire-là... Alors, c'est à ton mariage que tu pensais, toi aussi?

HÉLÈNE.

Bien sûr!... Tu ne t'étais donc pas aperçu de rien?...

ROLAND.

Non.

HÉLÈNE.

Ah! mon pauvre Roland!... Tu n'es vraiment par perspicace...

ROLAND.

Elle aussi!...

HÉLÈNE.

Quoi?

ROLAND.

Rien... Et Harry, lui, t'aime-t-il?...

HÉLÈNE.

S'il m'aime!... Le jour où il m'a embrassée...

ROLAND.

Tu t'es laissé embrasser, petite malheureuse?...

HÉLÈNE.

Sans la moindre résistance... et ce jour-là, nous avons décidé que nous serions des époux...

ROLAND.

C'est la solution...

HÉLÈNE.

Quoi?...

ROLAND.

Rien. Continue...

HÉLÈNE.

Seulement, papa refuse. Il ne veut pas deux mésalliances dans sa famille...

ROLAND.

Deux mésalliances?

HÉLÈNE.

Dame!... Toi et Daisy... Harry et moi, ça fait deux... Et là-dessus, il est inflexible, papa... Il n'y a rien à faire... Alors, voilà, tu es l'aîné, Roland, ça te crée des droits, mais ça te crée aussi des devoirs... et comme le premier de ces devoirs est de te sacrifier au bonheur de ta petite Hélène... Non, laisse-moi aller jusqu'au bout... Papa se place à son point de vue, lui... Eh bien, il est clair qu'à son point de vue, que j'épouse Harry, ou que tu épouses Desdemone, le résultat est le même, nos aïeux ont leur affaire dans tous les cas... Alors, n'est-ce pas, comme il faut que l'un de nous deux se sacrifie...

ROLAND.

...Tu as tout de suite pensé à moi.

HÉLÈNE.

Voilà!

ROLAND.

Eh bien!... C'est très grave!...

HÉLÈNE.

Roland!...

ROLAND.

Un mot... Harry, ce n'est pas un cérébral, au moins?

HÉLÈNE.

Oh! non!... pourquoi me demandes-tu ça?...

ROLAND.

Pour rien... Hélène... Tu es un ange, je te le répète... Harry aussi, est un ange, à sa façon... Vous vous aimez

comme on doit s'aimer, comme devaient s'aimer nos pères... ces géants!... Regarde-les... Ils ont l'air content, ils ont l'air de me dire, avec la rude franchise de gens qui ne risquent plus rien : Roland, renonce à épouser une cérébrale qui ferait tache dans notre famille... Il s'agit du bonheur de ta petite sœur... sacrifie-toi!

HÉLÈNE, lui sautant au cou.

Tiens!... je t'adore... Mais dis moi, maintenant, que tu es bien décidé... Tu ne vas pas trop souffrir?... C'est un gros sacrifice...

ROLAND.

Evidemment!... Mais comme mon mariage est rompu depuis un quart d'heure, ce sacrifice me devient plus léger...

HÉLÈNE.

Oh!... Et tu me faisais poser...

ROLAND.

Je voulais savoir si tu aimais vraiment Harry... Tu m'as convaincu... Tu l'aimais assez pour immoler ton propre frère... Dans mes bras, sœur dénaturée...

HÉLÈNE.

Ah! Roland, mon petit Roland!... Que je suis contente!...

SCÈNE XI

Les mêmes, Harry, puis **Desdemone,** puis **la Duchesse. le Duc, Belroë,** puis **Duroc,** puis **Jeffield.**

HARRY, entrant.

Eh bien, vous avez parlé?...

HÉLÈNE.

Harry, il ne se marie plus, il accepte...

HARRY.

Ah! Roland... mon vieux... Tu sais, mon vieux... larmoyant. Tu sais, mon vieux...

ROLAND.

Eh! bien, eh bien... qu'est-ce qu'il y a?

HARRY.

Rien, c'est fini... O petite chérie de mon idéal!...

HÉLÈNE.

Cher Harry!...

ROLAND.

C'est ça, l'amour...

HARRY.

Je restaurerai le château... Il y aura toujours des chevaux ici... et plus jamais un rat!

ROLAND.

Eh! bien, tu sais... mon vieux...

HARRY.

Et tu peux partager l'argent avec moi...

HÉLÈNE.

Et il t'offre la cent chevaux...

DESDEMONE, entrée sur ces répliques.

Enfin, toutes les fleurs du mariage et pas la chaîne...

LE DUC, entrant.

Qu'est-ce qu'on m'apprend... Ton mariage est rompu?

LA DUCHESSE.

C'est épouvantable...

DESDEMONE.

Monsieur le Duc, je vous demande la main de votre fille pour mon frère...

LE DUC.

Jamais!... Au fait, ça arrange tout. Valtrude, votre avis?

HÉLÈNE.

Maman, vous ne refuserez plus maintenant ?

LA DUCHESSE.

Non... *à Harry, l'embrassant sur le front.* Mon fils !...

HARRY.

O chère future belle-mère !...

LE DUC.

Ça y est !... Ils ont la rage de ces mots-là...

JEFFIELD, *avec un bouquet de fleurs d'oranger.*

Desdemone, c'est pour vous... Une veuve américaine, c'est une vestale...

DESDEMONE.

Oui... Eh bien, comme c'est heureux que je n'aie jamais voulu lui donner une preuve de confiance. Oh ! oui... Quelle bonne idée... Papa, tout est arrangé, j'épouse Jeffield.

HARRY.

Tout est arrangé. J'épouse Hélène.

LE DUC.

Qu'est-ce que vous dites ?

BELROË.

Je dis : C'est une victoire américaine.

DESDEMONE.

Mon frère appelle ça une victoire française !

FRANCIS DE CROISSET
et EMMANUEL ARÈNE.



La Lumière des Buis

I

Destin au beau visage est trop près de mon cœur.
A peine je respire et ce poids de douceur
dont le frémissement de lumière s'allège
est comme une aile et comme une voix par la neige.
Tout glisse de son pas, il a l'aspect de tout,
il est l'agilité de l'air, il a le goût,
la mesure et le poids de ce jour où délire
le charme d'être à lui. Destin et son sourire
ne me quitteront plus. Nous nous joindrons les mains,
le monde sera nous, hors nous tout sera vain,
à deux nous trouverons d'identiques présages,
pour nous être distraits du même enfantillage.
On nous croira contents, on nous dira : Venez
mordre à même l'Eté qui vous est destiné,
sans voir que nous avons une commune adresse
à cacher avec soin une même allégresse.

II

Si l'on pouvait avoir les ailes du Gardien
et soutenant son vol, y trouver ce vrai bien
que l'ombre garde en elle et que boit la lumière.
Si l'on pouvait cueillir cette grâce plénière
qui envahit le mur des plus tristes clochers
comme un gui noir et dru sur l'arbre desséché.
Destin aurait poussé la porte de l'Eglise.
Destin serait pieux et son âme reprise
par l'Ardeur oubliée aurait une beauté
à la fois résignée et pleine de fierté.
Dehors on entendrait les bruits de la campagne :
Les faux sont dans les blés, les pics dans la montagne,

tout le labeur tournoye autour de cette mort,
que le Livre a nommé la Tempête et le Port.
Mais le Destin a quitté l'Asile des Tombeaux,
et son amour bondit dans la danse des faux.

III

Il me quitte et pourtant je sais qu'il me demeure.
Il n'a pas de chagrins. Il pleure si l'on pleure.
Il me donne à garder le plus triste rameau.
Il m'apporte la nuit. Il me tient des propos
où glisse le ruisseau des plus belles journées.
Il me parle à mots vifs de sa foi consternée,
me tient tout près de lui, ou lestement, sans voir,
mon visage étonné, s'enfonce dans le noir.

IV

« *Aux chemins rocailleux emportez la lumière* »
me dît sa voix. A chaque feuille, à chaque pierre,
va luire un peu du sang de la lampe et le vent
piquera de son bec ses petits ors mouvants.
Cette ombre balancée où baignaient tes délices,
dans l'eau de tant de nuit, la voilà qui se glisse.
L'esprit de la maison par son charme est ici,
tout le pensif enclos te suit et ton souci
de prendre à chaque instant une image plus tendre
n'est que ce feu-follet échappé de ta chambre.
Si proche de la flamme on ne distingue plus
que cet effarement de néant absolu
où saigne ce fruit vif. Jette la lampe. Sonde
pendant que l'ombre fuit ce vol d'une seconde
toute la nuit autour de ton pas incertain
avide, autant que toi, de retrouver Destin.

V

Bientôt il reviendra, mais secouant la tête
ne dira plus un mot et son âme inquiète

dansant devant nos pas jettera des lueurs.
Nous irons comme on va dans la pire douleur
cherchant sans la trouver notre grâce animée.
La grande aile vivante en nous s'est refermée.

PROSPER ROIDOT.



Nous ne verrons plus Tante Jo...

POUR LES PETITS

Que Tante Jo fût la plus douce, la plus sucrée des créatures, cela ne faisait aucun doute pour Hugo et Nelle qui vénéraient la vieille fille comme une relique en gâteau.

Les deux enfants ne se souvenaient guère d'avoir été souvent voir Tante Jo. Elle habitait Bruxelles. Ils l'avaient vue deux fois chez un parent commun à Gand; elle était venue ensuite chez eux dans cette vieille capitale des Flandres où les rues sont mortes et où les gens paraissent dormir. Autrefois, Hugo et Nelle la voyaient tous les ans, à la kermesse. Quand elle venait, elle était tout sucre et friandises. Durant huit jours, les deux enfants l'embrassaient et la baisaient de leurs lèvres collantes de bonbons et de confitures.

Hugo lui dit un jour :

— Tante Jo, je voudrais aller avec vous, à Bruxelles!

— Y penses-tu, mon petit Go!...

Il demanda :

-- C'est loin, Bruxelles, dis?

— Sans doute, Go, c'est très loin et cela coûte cher!

— Combien cher, dis?

Tante Jo calcula en centimes le prix du voyage :

— Trois cent quarante-cinq!

Le petit Go devint songeur. Nelle qui écoutait ouvrit de grands yeux consternés.

Mais Go interrogeait de nouveau :

— Comment est-ce, chez toi, Tante Jo ?

— Chez moi, c'est un café !...

— Est-ce qu'il y a une enseigne sur la porte ?

— Oui, petit Go, il y a une enseigne. Une grande pinte toute remplie de bière brune et de mousse.

— C'est tout, Tante Jo ?

— Non ! il y a encore une cafetière à côté et une tranche de jambon sur une assiette...

Go réfléchit, les yeux à demi-fermés :

— Je voudrais voir le café, Tante Jo. Y a-t-il des cerises dans un bocal, chez toi ?

— Oui, mon petit, il y en a !

Un soupir glissa sur les lèvres de Go. Il regardait la vieille femme dont les joues roses riaient. Et il lui semblait que les yeux de Tante Jo, sous leurs paupières rouges, brillaient comme deux cerises apétissantes.

Il l'embrassa :

— Tante Jo, je vous aime beaucoup !

— Et moi aussi, mon petit Go, je t'aime. Voilà deux sous pour t'acheter du sucre.

* * *

Depuis des mois, Go conservait les deux sous de Tante Jo, comme une relique. Il ne savait pourquoi il les serrait ainsi dans son mouchoir. Sans doute, ses parents ne lui donnaient pas beaucoup d'argent. Le cordonnier était pauvre. Aussi les deux enfants attendaient-ils, avec une impatience fébrile, que l'annuelle kermesse leur ramenât Tante Jo qui était pour eux la Fée du sucre et des bonnes caresses.

Lorsque le printemps refit du soleil, les carrousels s'installèrent sur la plaine. Go possédait encore les sous de Tante Jo, et il se sentait un peu d'héroïsme dans l'âme, à cause de cette volonté tenace.

Mais il pleura toutes ses larmes lorsque Tante Jo annonça qu'elle ne viendrait pas. Nelle aussi pleura. La vieille devenait caduque, ses jambes s'étaient rouillés. Elle ne quittait plus le comptoir.

Pendant deux jours les enfants ne jouèrent plus. Ils entendaient la musique des carrousels qui semblait rire de leur chagrin. Ils reçurent même des taloches du cordonnier, parce qu'ils l'ennuyaient en encombrant l'atelier.

Un matin, d'un gai soleil, Go dit à Nelle :

— Le père est fâché!... Il nous frappera encore, si nous restons ici!... Viens promener avec moi...

Quand ils furent dehors, Go prit Nelle par la main :

— Ecoute ce que je pense : puisque Tante Jo ne viendra plus, si nous allions chez elle!... dit Nelle?...

Avec ses grands yeux que l'étonnement ouvrait toujours tout ronds, la petite demanda :

— Y songes-tu, Go!... Trois cent quarante-cinq centimes!...

— Tu est folle!... Nous irons à pied!...

Elle réfléchit un instant, son doigt entre les lèvres.

— As-tu de l'argent pour manger?

— J'ai deux sous.

Il tira les deux pièces de la poche de son pantalon, les montra à Nelle.

— C'est assez, j'achèterai une mastelle pour le dîner!...

Mais Nelle n'était pas encore convaincue.

— C'est-il loin, Bruxelles, Go?

— Peut-être pas si loin que ça... Là-bas, sans doute, près de la porte de Bruxelles... Tante Jo doit habiter là!...

— Deux heures, crois-tu, Go?...

— Qu'est-ce que ça fait, deux heures, ou trois!... Viens Nelle...

Puis, comme elle paraissait joyeuse tout à coup, son nez retroussé à la pensée de revoir Tante Jo et de manger les cerises dont Go avait parlé une fois, le garçon eut une inspiration.

— Dis, Nelle!... Si tu prenais le ballon que maman t'a donné!... on irait peut-être plus vite!...

Nelle alla chercher son ballon rouge comme une cerise transparente, et ils partirent.

*
* *

Les boulevards s'égayaient aux cris des oiseaux dans les platanes encore dépourvus de feuilles. Mais déjà, sur les marronniers du Parc les rayons allumaient l'or des bourgeons crevés. Il y avait dans le soleil jeune une promesse de vie communicative, et les pavés caressés par la lumière aussi bien que les arbres et les passants, tout semblait s'accorder à rire et à chanter.

Les deux enfants ne parlaient pas. Ils marchaient en se donnant la main. Leurs petites jambes nues allaient vite, traînaient leurs sabots avec un bruit cahotant et régulier.

Go portait la tête haute. Il avait une vague connaissance de la topographie du quartier, savait que la porte de Bruxelles se trouvait du côté du Parc, pour avoir souvent joué de ce côté avec les gamins de l'école. Quand le soir tombait l'un d'eux qui habitait boulevard de Bruxelles prenait le pont de l'Escaut. Ça doit être par là, plus loin, passé la porte...

Il se sentait fier de sa qualité d'explorateur. Des souvenirs de jeux lui revenaient à la mémoire, lorsqu'il faisait la chasse aux Sauvages, dans les îlots du lac, sous les grottes. Il avait fait Nelle captive et lui avait mis des plumes autour de la tête, après avoir barbouillé sa figure. Nelle devait s'agenouiller devant lui et demander grâce. Et toujours il lui rendait la liberté, en lui commandant de devenir sa femme...

Maintenant il veillait sur elle, comme Paul sur Virginie.

Bientôt ils passèrent le pont. Le boulevard se déroulait, planté de marronniers, bordé de jardins renaissants d'où l'on entendait déjà de frais bruissements d'oiseaux.

De temps en temps Go parlait :

— C'est Tante Jo qui va être étonnée, dis, Nelle...

— Est-ce qu'il y aura du sucre, Go !...

— Pour sûr, qu'il y en aura !... Tante Jo en a toujours !...

Puis, ils pressaient le pas, dans leur impatience d'arriver au but et de surprendre la vieille.

Nelle commençait à demander :

— C'est encore loin, dis, Bruxelles ?...

— Je ne pense pas, répondait Go.

Sous la passerelle, on entendait des sifflements de locomotives et des panaches de fumée blanche enveloppaient les arbres. Les enfants s'égayèrent à gravir la passerelle. Justement, un train passait, avec un grondement qui les effraya un peu puis les fit trépigner de rire.

Nelle pinçait fort la ficelle du ballon de peur qu'il ne s'échappât. La petite boule rouge s'agitait au vent, lui cognait les joues ; et le soleil y faisait miroiter, avec des paillettes d'or, l'image des arbres et des pignons. Bien qu'il n'eût que six ans, Go avait apprit à lire le nom des rues sur les pancartes bleues. Il s'arrêtait à tous les coins, bégayait les noms et disait :

— C'est plus loin !... Viens, Nelle !...

— Est-ce encore loin, recommençait la petite...

— Je ne pense pas ! répondait Go.

Ils passèrent encore un pont. Go regarda la pancarte bleue. Il eut un cri de joie :

— Ça doit être ici !... « Chaussée de Bruxelles ! »...

Toute ravigourée, Nelle s'était mise à rire, les joues rouges de plaisir. Ses yeux brillèrent et son rire fit ociller le ballon sur la ficelle :

— Sais-tu où c'est Tante Jo ?... Si on le demandait ? Hein !... Tout le monde doit connaître Tante Jo, ici !...

— Tais-toi !... Tante Jo, c'est un estaminet, nous verrons tout de suite !...

Ils prirent le trottoir où des ouvriers revenaient du travail, pour l'heure de midi.

— Regarde Go!... C'est peut-être ici!... Il y a des tonneaux devant la porte!...

Go leva les yeux.

— Non! pas encore!... Chez Tante Jo il y a une pinte de bière sur l'enseigne!...

— Et une cafetière aussi, Go!...

— Et une tranche de jambon sur une assiette!...

A chaque auberge qu'ils rencontraient, ils poussaient un soupir :

— Pas encore, Nelle!

Go s'imaginait que Tante Jo se trouvait devant la porte, assise sur une chaise, comme faisaient ses parents, en été, après souper.

Mais les maisons défilaient toujours; les enseignes se succédaient et la litanie se pousuivait :

— Pas encore!... Pas encore!...

A pas très lents, ils marchaient; leurs sabots sonnaient. Et leurs yeux grands ouverts interrogeaient les physionomies et les fenêtres, les devantures et les enseignes.

Maintenant, ils longeaient les bâtiments massifs qui ressemblaient à des gares. Ils traversèrent en courant un passage à niveau et se trouvèrent tout à coup en pleine campagne. A peine quelques maisons bordaient encore la route.

Ils regardèrent encore. Tous deux avaient le cœur gros, troublés par une déception morne.

— Ce n'est plus Bruxelles ici, dit Nelle, pleurant presque.

Go voulut la rassurer :

— Nous nous sommes trompé! .. C'est là-bas... Vois-tu, là où se trouve cette église!...

Mais une grande inquiétude le prenait aussi.

— Je suis fatiguée, Go! assayons-nous!

Comme elle avait les yeux humides et que son nez coulait, Go eut pitié de la petite :

— Oui!... reposons-nous!... Dans les champs... Il doit faire bon!...

Un petit chemin crevé d'ornières profondes leur offrait la clef des champs. Ils y marchèrent quelque temps, puis s'enfoncèrent en pleine glèbe où déjà verdoyaient les premiers blés. Nelle tenait toujours les yeux fixés sur le clocher lointain.

Ils s'assirent sur le bord d'un fossé dont la ligne claire coupait l'herbe comme l'acier d'une faux. Go moucha le nez de Nelle, avec des soins paternels. Il essuya aussi son front où perlait de la sueur.

— J'ai chaud ! dit la petite !... Ah ! qu'il fait chaud !...

— Baignons-nous ! dit Go.

Il plongea la main dans l'eau du fossé. Elle était fraîche et l'on voyait les plantes du fond.

Pour se baigner, Nelle, ayant attaché le ballon à une branche, se déchaussa lentement : il semblait qu'elle l'eût fait à regret, comme si dans cet acte elle eut consenti une abdication, l'abandon du but poursuivi.

Déjà Go pataugeait. de l'eau jusqu'aux genoux.

Tout à coup il se pencha, prit de l'eau dans ses mains :

— Dis, Nelle !... Si nous nous noyions !...

Et il fit mine de tomber. Nelle, effrayée, s'était mise à pleurer et toute la tristesse de son cœur se déchargeait dans ces larmes.

Mais Go riait déjà de son mauvais tour.

— Oh! Go!... Go!... pleurait Nelle! .. Tu m'as fait peur ! .. Allons-nous en !...

Elle était toujours sur le bord, un pied nu, l'autre à demi déchaussé. Elle ne cessait de verser des larmes.

— Mais tais-toi !... dis Go. Viens dans l'eau, il fait frais !...

— Non ! Je ne veux pas !...

Go remonta sur le bord.

-- Alors, mangeons !...

De la mastelle partagée, il ne resta plus une miette.

Puis, le repas fini, de nouvelles larmes obscurcirent les yeux de Nelle.

— Nous ne verrons plus Tante Jo!...

— Mais si! dit Go. C'est là-bas, derrière ces arbres... Tu vois le clocher!

Nelle pleurait plus fort.

— Rentrons à la maison!... Papa nous battra!...

— Et Tante Jo? ..

— Oh! oh! Tante Jo!... Tante Jo!... gémit Nelle en portant ses mains à ses yeux.

Go était redescendu dans le fossé. Il s'amusait à remuer l'eau et à chasser les insectes d'argent à la surface.

Alors Nelle remit ses bas et détacha le ballon de la branche. Elle s'assit sur l'herbe douce comme un duvet, prit le globe rouge entre ses deux mains chaudes et regarda son image dans le miroir de la bulle. Elle ne pleurait plus mais des sanglots soulevaient encore sa poitrine.

Tout à coup, elle sentit une légère détonation entre ses doigts et il n'y eut plus qu'une petite peau chiffonnée et molle. Go s'était mis à rire, amusé, battant les mains.

Mais, avec le ballon, tout le rêve de Nelle avait crevé. Elle eut de suprêmes larmes :

— Nous ne verrons plus Tante Jo!... Nous ne verrons plus Tante Jo!...

FRANZ HELLENS.



Nérine (Fragment) (*)

—

SCÈNE II

ASCANIO.

Nérine, je t'adore!
et te bénis du fond du cœur, ô tendre seuil
où les baisers ainsi vont parfumant l'accueil,

(*) *Nérine*, un acte représenté au théâtre des *Variétés* d'Anvers, pour la première fois le 15 mars 1907.

maison de mon amour! jardin charmant qu'arrosent
une clarté d'étoile, une haleine de rose,
un chant de rossignol mourant parmi les fleurs!

NÉRINE.

Ascanio!

ASCANIO.

Pourquoi tes yeux remplis de pleurs!

NÉRINE.

Parce que te voilà! Je suis heureuse! heureuse!

ASCANIO.

ô ma Nérine! mon Trésor!

NÉRINE.

Ton amoureuse!
Embrasse-moi. Prends-moi dans tes bras. Presse-moi
contre ton cœur... O doux et pénétrant émoi!
ô langueur ineffable! ô volupté divine!
Je t'aime, Ascanio!

ASCANIO.

Je t'adore, Nérine!

Ils demeurent un moment enlacés et silencieux.

Et maintenant... — Mais quoi! pas d'apprêts de festins?
et dans ces chandeliers les flambeaux presqu'éteints?
Tu ne m'attendais plus!

NÉRINE.

Je t'attendais. Je t'aime.
Mais l'ombre est douce aux mots que dicte l'âme même.
Dans un instant ces feux seront morts. Et la nuit
nous couvrira tous deux de son beau voile où luit
sur le velours l'argent des étoiles brodées...

ASCANIO.

Ah! pourquoi donc ce soir de si tristes idées!

Moi, j'aime mieux le jour ou l'éclat des flambeaux,
par lesquels les trésors de ta chair sont plus beaux,
et par qui je me plonge, extasié, l'âme ivre,
dans ta jeunesse blonde ainsi qu'en un beau livre!
Ah! Nérine! avivons ces cires! Eblouis
à leur douce clarté mes regards réjouis!
Détache ce beau col, écarte ces longs voiles!
Ouvre-moi le jardin dont mon songe s'étoile!
Laisse tes fiers cheveux déroulés sur ton cou,
bondir, étincelants, en joyeux torrent fou!
De la clarté! De la clarté!

— L'heure est venue,
Nérine, où je te veux comtempler éperdue,
où ce salon, par ta beauté transfiguré,
fleuri par ta blancheur, par ta blondeur doré,
évoque à mon amour l'âge sacré du monde
où Phryné sur la grève a surgi nue et blonde
pour l'éblouissement des hommes et des dieux!

NÉRINE, repoussant doucement ses mains.

Ascanio! Rêvons dans cet harmonieux
silence, dans la nuit berçant notre indolence...
Ah! douceur de s'aimer tout bas dans la nuance,
l'éclat atténué des feux, l'agonisant
parfum des lys penchés sur le limpide étang!
Douceur d'être des voix qui dans la nuit sommeillent!

ASCANIO.

Non! l'amour n'endort point les sens! Il les réveille!
Viens, Nérine, chantons! Je t'ai rimé des vers!

NÉRINE, ravie.

Une chanson pour moi?

ASCANIO.

Pleine de doux éclairs!
une chanson d'amour dont les rimes trempées
vont sonnant dans le rythme ainsi que des épées!

NÉRINE.

Une chanson pour moi!

ASCIANO.

Je te la chanterai!

NÉRINE.

Et sur ces cordes, moi je t'accompagnerai,
mon doux Ascanio! bon bien-aimé!

Elle va dépendre au mur une mandore, s'assied dans un fauteuil, et peu à peu l''accompagne doucement.

ASCANIO.

Ma fée?

Il chante.

Garde ta rose purpurine,
Bengale, éden eusoleillé,
Mon amour cueille, émerveillé,
les fleurs de ta gorge, ô Nérine!

Garde ton azur, ô ciel clair
riant à la cité marine!
Pour réjouir mon cœur amer
j'ai le doux regard de Nérine.

En vain ton encensoir, printemps,
bat d'odeurs chaudes ma narine,
quand je respire l'excitant
parfum de ton corps, ô Nérine!

Que m'importe donc, Misoly,
Ta chanson, même cristalline?
Pour bercer mon rêve pâli
j'ai le rire ailé de Nérine.

Sculpteur! garde la figurine
que tu me dis être Vénus!
Je dédaigne ses charmes nus :
ma Vénus à moi, c'est Nérine.

Va-t-en, ô Muse aventurine!
Garde tes couplets ennuyeux!
La poésie est dans les yeux
et sur la bouche de Nérine!

NÉRINE.

Poète! baise-les! — Ascanio, mon dieu!

ASCANIO, achevant, après un baiser.

Il n'est plus d'étoiles aux cieux,
plus de roses dans les parterres!
Nérine est l'astre de la terre
et la fleur du firmament bleu!

Il l'enlace.

J'ai rimé ces vers-là, dignes de vous à peine,
Madame, en vous quittant ce matin. Pour la peine,
laissez-moi de mes mains habiles dégrafer
ce corsage ennuyeux,

NÉRINE, riant.

Ah! vous me décoiffez!
C'est mal!

ASCANIO.

C'est bien! très bien! Ah! laisse-toi donc faire!
et sommes-nous tous deux dans ce soir de mystère
et de douce langueur pour parler sagement
ou de philosophie ou d'algèbre?

NÉRINE.

Oui.

ASCANIO.

Tu mens!
Tu ne le voudrais pas! — Par une nuit pareille
Roméo, dans les fleurs, montait vers sa merveille!
Ivre, la tête en feu, le cœur battant, en proie
au délire de la tendresse et de la joie,
il montait, de ses pieds effleurant les glycines.

Mais bientôt le rebord du balcon se dessine...
la clarté frappe au front l'amoureux ébloui :
Juliette toute blanche est debout devant lui.
Il enjambe la pierre, il entre, il la contemple.
Ah! la chambre d'amour par elle se fait un temple!
et Roméo, la veille ignorant la beauté,
s'agenouille et croit voir une divinité.
Mais bientôt son émoi cède à son désir même.
Il surmonte l'extase, il murmure : « Je t'aime!»...
il enlace, éperdu, l'objet de son amour...
Ce n'est pas l'alouette et ce n'est pas le jour
qui pourront désormais l'arracher à l'ivresse.
Le voile immaculée tombe sous la caresse,
les beaux bras nus tremblant posent sur le satin
leur aube que n'a vu égale aucun matin.
Les cheveux déroulés glissent en avalanche,
et Kypris autrefois n'aparut pas plus blanche
sur les bords d' leusis, que Juliette en fleurs
n'apparaît aux regards de son amant vainqueur!
O nuit d'amour! ô Nuit!... Bientôt s'éteint la flamme.
Le besoin furieux d'aimer ravit les âmes...
— Eh bien! nous sommes deux! Je suis Roméo,
mais Juliette n'eut pas, Nérine, front plus beau,
regard plus caressant, bouche si douce, et telle
inexprimable grâce, ô Nérine plus belle!
Est-ce vrai, tout cela?

NÉRINE, grisée.

C'est vrai. Je t'aime. Et suis
à toi — toute!

LÉON TRICOT.



Les Centaures vers Wagran (°)

pour PAUL ADAM.

Au flanc de la première brigade, ayant à ses côtés le major Fonfrède et le chef d'escadron Houssières, le général Maufas trottait. Il avait cependant, à cause de l'allure des escadrons, ralenti la marche de son cheval gris, et il suivait maintenant d'un pas égal et sûr la chevauchée.

C'était par la plaine l'immense et éclatant fourmillement des régiments avec les colbacks à flammes, les shakos à cadenettes, les bonnets d'ours mêlés aux lointains de la route poudreuse. Germinal suspendait ses tendres et jeunes guirlandes vertes aux branches basses des arbres et indiquait au loin, sur le paysage bleu de l'horizon de l'Ile-de-France, la ligne mouvante et ondulée des forêts. Vers les villes cachées derrière leurs rideaux l'armée de l'Empire marchait. Au long des colonnes traînaient les cantines d'où montait la forte et chaude odeur du pain frais cuit à l'aube du départ au fours des casernes. Vers la gauche, au loin, la plaine était toute bleue de l'infanterie de ligne dont les guêtres noires se mouchetaient déjà de la boue des flaques franchies. A leur suite trottait l'artillerie de Sinarmont avec ses canonniers rouges et noirs, se prélassant, goguenards et hâbleurs, sur le devant des pièces de bronze comme accroupies sur leurs roues basses et traînées par les attelages du train. Puis ce fut la batterie du général comte de Lauriston défilant avec ses cuivres luisants, ardente à dépasser les divisions Mansouty, Broussier, Lamarque et Reille, parties avant elle. Elle les devança, au trot secoué de ses caissons, parmi les rires et les quolibets des escadrons et disparut dans un épais nuage de poussière où s'enfonça, à sa suite, le second régiment de la brigade des

(°) D'un roman à paraître prochainement à la librairie Ollendorff.

hauts dragons cuirassés d'amarante. Le général Maufas vit dans le lointain, sur le front des lignes régulières, la haute stature droite de son fils, le colonel. Elle galopa quelques instants, toute verte avec les dorures des galons, son haut casque d'or dans le soleil, puis la poussière la cacha, les lignes succédèrent aux lignes et ce fut un vaste défilé de croupes grises, brunes, fumeuses et fortes que le surgissement des hussards aux pelisses écarlates brailla au lointain du chemin. Le général eut quelque orgueil de cette belle statue équestre lancée par son énergie sur la route des gloires guerrières. Son état-major s'émerveilla avec lui. Ceci ne l'empêcha pourtant point de blâmer les maréchaux-de-logis dont les hommes avaient le cuivre des selles mal fourbi. Son œil prompt découvrit des ternissures aux emblèmes héroïques des sabretaches. Derechef il blâma, exprima véhémentément sa colère, s'emporta et lança son cheval au devant des colonnes. Déjà le bel ordre précis et méthodique du départ s'en allait dans la première lassitude de la chevauchée. La graisse jaune du cou débordant sur la cravate noire du hausse-col il hurla des mots rageurs, parla de la nation trahie par la discipline non observée, promit la répression et s'en alla vers d'autres escadrons, secoué violemment par le cheval éperonné, la chabraque volante, le sabretache toute d'or dans les rayons vifs du soleil. Dans le fourreau le grand sabre recourbé sauta avec un bruit sec d'acier. Les régiments trottèrent dans l'ombre des chênes droits de la route. Dans les champs les vieillards à la herse levèrent la tête, lentement, regardèrent avec la stupeur de leurs prunelles éteintes, passer l'Armée.

Un vol d'hirondelles rayait le ciel avec des cris aigus. Des enfants assis au haut d'un talus herbeux se réjouissent des bonnets à poils aux immenses plumets, des soldats d'élite. Ils hurlèrent : *Vive l'Empereur!* au passage du maréchal chéri de la victoire, de Masséna taciturne parmi

le trot sonore de l'état-major que fixait son œil borgne. Puis ce furent d'autres champs encore, rouges sous le soleil ou verdoyants dans la lumière, des terres labourées offrant dans les sillons profonds la promesse des lourdes moissons de thermidor, d'autres paysans effarés devant la prodigieuse force surgie du sol des Gaules et partie aux terres ennemies conquérir les lauriers civiques et l'or des trésors impériaux; d'autres terrains où allaient se lever les tiges vertes des blés, où l'argile éclatait sous la poussée des sèves, des paysages où des toits de chaume fumèrent paisiblement avec les rustres accourus aux portes, et ahuris devant le défilé poussiéreux de l'Empire en armée. Au seuil d'une chaumière basse, accroupie sous trois peupliers, un aveugle leva son bâton et indiqua l'Orient. Des hussards plaisantèrent le geste affolé du campagnard. Les dragons aux chabraques vertes chantèrent :

Elvire adorée, dites-moi ..

Ils reprirent en chœur le vers et se turent comme le général arrivait vers eux. Les fermes défilèrent toujours sous le ciel immobile et clair. Le soleil s'inclinait au ras des lointaines prairies. Un ruisseau fut traversé où les chevaux burent, fumants. La sabretache du brigadier se détacha, fut emportée par le flot écumant. L'escouade plaisanta la maladresse. La voix reprit au flanc de la colonne :

Elvire adorée, dites-moi ..

L'ombre légère des arbres fut oblique sur la route. On goûta la fraîcheur qui calma la brûlure des tempes sous les casques lourds. Les flancs des montures fumèrent. La cavalerie laisserait défiler l'infanterie et l'artillerie avant elle et fermerait la queue de l'armée. Ce fut l'ordre du maréchal. On grogna. Le brigadier fit acte d'autorité. Les hommes se réjouirent cependant de la halte proche. A droite de la route, derrière les peupliers verts d'une rivière, les premières maisons d'un village apparurent blanches et

brunes, coiffées de chaumes épais ou de tuiles légères. On aima le clocher où chantait un angelus paisible et dominical, et qui, grêle, pointait un peu au-dessus des chaumières. Des chiens aboyèrent que le bruit des prolonges effraya et mit en déroute. Des gamins pouilleux piaillèrent à l'entrée du village, au long des humbles maisons. Des vieilles, au pas des portes, branlant la tête, parlèrent des bataillons en sabots d'antan, poussés vers le Rhin. Obscurément l'âme étonnée des rustres admira le génie de l'Empereur réalisant le prodige militaire unique.

Des curieux s'informèrent si on repartait vers Austerlitz où en frimaire de l'an XIV les armes françaises furent victorieuses. On brandit de vieux numéros du *Moniteur* avec des noms et des dates de gloire. Des invalides rappelèrent la campagne de Prusse et évoquèrent Friedland. Certains d'entre eux furent aux bords de l'Adige; ils citèrent Marengo, Mondovi, Millesimo, Dego et Montenotte contèrent les merveilles des plaines lombardes, les fatigues du siège devant Mantoue. Des vétérans, du haut de leurs montures grises et poussiéreuses, trinquèrent avec eux au seuil des maisons. Ils se réjouirent fraternellement dans un commun enthousiasme et vantèrent l'Empereur et le prompt éclair de ses victoires dans les terres ennemies. Des conscrits imberbes s'étonnèrent qui furent regardés avec complaisance par de rieuses jeunes filles battant l'eau bleue du Cavas. Le soleil déclinait derrière les arbres de la forêt au flanc de la colline proche. Une calèche verte passa avec une escorte chamarrée. Le profil aigu du duc d'Istrie apparut derrière les vitres, dans l'ombre. Les fourgons trottèrent à la suite de la voiture. On déboucla les courroies des havre-sacs. Les escadrons évoluaient dans la plaine et furent plaisantés par les hussards déboutonnant leurs gilets blancs près des fontaines retentissantes. On en vit qui portèrent des bottes de paille jaune et craquante vers les écuries grandes ouvertes. D'autres, la face rude

entre les cadenettes, fumaient au seuil des auberges grouillantes. Une odeur de foin, de cuir et de pain chaud flotta, caressa les narines Ils mangèrent, affamés de la course par les champs poussiéreux Goguenards les anciens plaisantèrent l'étonnement des conscrits redoutant les fatigues de la chevauchée aux rives germaniques. Entre les chaumières, affairés, les plantons de l'état-major coururent, s'informèrent. L'avoine des réquisitions s'entassa contre les murs des fermes; on examina les pistolets sortis des fontes. Dans l'eau de la rivière écumeuse les chevaux blancs des trompettes s'ébrouèrent. On aima la promesse des défilés dans les plaines grasses de la France.

L'Armée, au repos, respirait.

HECTOR FLEISCHMANN.



Inquiétudes (*)

—

I

Je ne te connais pas. Et tu es mon enfant.
De ma joie et de ma douleur éperdûment
J'ai pétri ta chair frêle, et j'ai versé ma vie
Mystérieuse et chaude au fleuve de ton sang.
Et je croyais renaître en ton âme éblouie.

Pour que ton cœur battît comme a battu mon cœur,
Pour que s'ouvrît à toi le monde lourd d'ivresse,
Lourd de la volupté grave de la douleur,
J'étreignis de mes bras frémissants ta jeunesse;
Mais je n'ai pas fondu ton cœur tendre en mon cœur.

Je rêvais d'imprimer en toi mon rêve ardent;
Au miroir de tes yeux je voulais que la flamme

(*) Extrait des *Pas légers*, un volume à paraître en mai.

De ma vie éclatât plus pure, et que si grand
Fût mon amour qu'il imprégnât toute ton âme.
J'ai plongé mon regard en tes yeux clairs d'enfant...
— Et tu les as fermés, pensive sur ton âme.

II

Oh! je voudrais t'aimer, non pas à ma manière,
Mais à la tienne, mon enfant.
Oh! je voudrais sans heurts, sans cris et sans mystère
T'aimer tout simplement.

Mais le plus simple amour dans mon cœur se complique
D'angoisse et de plaisir aigu,
Et mes baisers ont peur d'être trop frénétiques
Sur ton front ingénu...

J'ai si peur de t'aimer comme j'aimai les autres!
Oh! je voudrais un coin si frais,
Intact et velouté comme en juin le ciel d'aube,
Où tu te blottirais!

Oh! saurai-je en chantant, caressante et naïve
Te garder au creux de mes bras
Et vers la route où le passé rit et s'esquive
Ne m'enfuirai-je pas!

J'ai peur d'être trop jeune encore, et trop vivante,
Pour te comprendre et te chérir;
Oh! dans quelle eau purifier mes mains d'amante
Lourdes de souvenirs,

Pour ne plus rien aimer que ta tête charmante
Et que tes bonheurs enfantins,
Pour être comme très candide, et frémissante
De l'éveil du matin?

CÉCILE PÉRIN.

L'Art et les Tombeaux

—

I

Pâques, comme la Toussaint, c'est le moment des pieux pèlerinages aux tombeaux ; la toilette des cimetières est faite : on a râtissé les allées, balayé les feuilles sèches, nettoyé et repoli la pierre des sépulcres. Tout ce qu'il est possible de faire pour embellir et parer le jardin des trépassés a été accompli et le résultat, dans les diverses nécropoles de l'agglomération bruxelloise, est d'une minutieuse propreté unie à un bel ordre bourgeois. Cela est très net, très symétrique et très correct, mais cela n'a rien qui évoque la majesté de la Mort. Les enclos ont beau avoir été dessinés avec science ; les cyprès, les ifs et les saules ont beau mêler leurs feuillages symboliques ; les cinéraires et les pensées blanches exprimer en se penchant sur les tombes tout ce qu'il est possible à une âme de fleur de ressentir, cela n'est ni imposant ni triste.

II

Et c'est la particularité des lieux modernes de sépulture : ils manquent de solennité, ils manquent de grandeur, quelque prémédition qu'on ait mise à essayer de les rendre solennels, quelque prévoyance qu'on ait mise à les faire vastes. Or, cette prévoyance est sage, en effet, car on meurt beaucoup, on meurt vite, on meurt continuellement dans nos centres de population trop dense, et il convient que nos champs de repos soient fort étendus.

Il conviendrait aussi qu'ils fussent d'un aspect solennel, mais le peu d'espace qu'on accorde aujourd'hui à chaque défunt dans ces villes du Silence est tellement restreint qu'ils finissent par y être aussi proches les uns des autres,

aussi serrés, aussi étroitement voisins qu'ils le furent durant leur vie de concitoyens. Cela nuit évidemment à l'aspect général des nécropoles : une foule qui s'écrase sera fatalement dépourvue de prestige aux yeux du spectateur qui la contemple, et c'est l'effet que produit, tout d'abord, l'ensemble des tombeaux quand on pénètre dans nos cimetières citadins.

Les stèles, les croix, les colonnes brisées, les sarcophages, les cénotaphes et les catafalques sont si rapprochés qu'ils se confondent; ils sont si lourds de pierres et d'ornements, dans des avenues trop étroites, dans des pelouses trop exiguës, qu'ils semblent prêts à déborder les uns sur les autres, à s'envahir, à se détruire mutuellement. Et si cette excessive promiscuité rappelle, d'une manière saisissante, ce que fut l'existence terrestre du peuple actuellement enseveli sous l'herbe grasse, sous les dalles rigides, on ne peut s'empêcher de penser, toutefois, que l'idée formidable du néant se trouverait bien d'un peu plus de libre espace autour de ceux dont le souvenir va nous inspirer cette idée. Mais, ce qui, plus encore que les dimensions trop réduites du territoire concédé à chacune des unités de la foule des morts, dans ces colonies funèbres, nuit à la grandeur, à la noblesse de l'endroit, c'est le mauvais goût révélé abondamment par l'architecture, par la décoration des monuments qui leur sont consacrés.

Ici, l'égalité devant le trépas n'est plus un vain mot : elle est véritable; elle est absolue. Depuis le riche à qui l'on aura élevé un sanctuaire de bronze et de granit, jusqu'au plus humble des humbles sous sa fragile chapelle dont l'armeture de zinc vitrée tremble au vent, tous nos morts dorment parmi d'horribles choses. Un Egyptien, un Phrygien, un Phénicien, un Grec, un Hébreu, voire un simple Romain des temps révolus aurait une piètre impression de ce que nous pouvons être de barbare et d'impie devant l'abominable quincaillerie dont nous accablons nos tom-

beaux. Quant aux tombeaux eux-mêmes, cet homme antique, non averti, leur supposerait n'importe quelle destination sauf celle qui est effectivement la leur. Si l'on en excepte quelques rares exceptions, rien n'a moins l'allure sépulcrale que nos sépultures modernes.

C'est un art oublié et dont la tradition semble perdue que celui de l'architecture funéraire ; sous ce rapport, le plus obscur des *tombiers* anonymes du Moyen-Age rendrait des points au plus fameux des praticiens d'aujourd'hui. L'instinct esthétique est, en ces matières, tellement oblitéré, tellement atrophié qu'on ne saurait descendre plus bas. C'est le goût public et privé du siècle qui appamait sous cette forme indigente et je crains bien que son erreur soit incurable. Voici pourquoi : au moment de la construction d'un tombeau, modeste ou magnifique, ceux qui vont le faire élever obéissent, généralement, au plus pur, au plus délicat, au plus exquis des sentiments ; c'est le culte des morts qui les inspire et c'est un hommage à leurs plus chères tendresses familiales qu'ils vont rendre par ce moyen. Devant l'accomplissement de ce devoir, les plus secs de cœur comme les plus pauvres de numéraire ne manifesteront jamais ni indifférence ni avarice ; ils sont résolus à faire le mieux du monde et ils s'ingénient certainement à faire bien. Pourtant, le résultat d'un effort si unanime et si touchant est, presque toujours, désastreux.

III

Jadis, tout ce qui approchait des morts, tout ce qui leur était voué possédait un style conforme à la pensée que suggère, qu'a constamment suggéré la fin de la vie humaine : les moindres *ex-voto*, les plus vulgaires figures représentatives, les fioles larymatoires, les amulettes qu'on plaçait auprès des cadavres, dans le cercueil, ou, qu'on suspendait au-dessus de leur dernière demeure étaient

d'une qualité d'art indiscutable. On n'eût point toléré la médiocrité ni la laideur pour une tâche à ce point grave et austère ; et si le symbolisme païen appliqué au service de la Mort, a parfois, des grâces un peu lestes, des fantaisies, des licences d'imagination un peu fortes, si le christianisme des temps médiévaux osa y employer l'ironie et le sarcasme, les emblêmes choisis pour traduire ces intentions profanes contenaient toujours, en quelque partie, la sévérité qui est de rigueur devant la pensée mystérieuse et poignante de l'Eternité. Dans la mythologie grecque, Psyché, l'âme immortelle, a des ailes ; elle est charmante, vive et puérile... Mais si c'est sur quelque ange sépulcrale qu'apparait son image, nous y verrons une Psyché les ailes brisées, le front chargé de nuages, les bras tombant avec désespoir ; et les plaques de pierre ou de métal gravés de nos imagiers du Moyen Age, dans les temples et les cloîtres, pourront bien mettre en scène des squelettes railleurs, d'une jovialité macabre, ces squelettes portent avec eux la quintessence de la philosophie chrétienne : chargés de vermine, ils insistent sur le peu que nous sommes et prédisent par leur exemple le sort réservé à notre corps périssable. On ne rira point devant eux, malgré leur gaîté convulsive et on n'aura point de réminiscence frivole devant la grâce aérienne des Psychés tombales de l'antiquité. C'est que de l'art, de l'art fécond et fort a présidé à l'exécution de ces figures plastiques, et l'art, quand c'est pour la Mort qu'il travaille, ne fait point rire : il fait penser.

N'espérons rien de pareil des monuments funéraires contemporains, ni des attributs clinquants dont ils sont surchargés. Cela est irrémédiablement laid ; cela manque de caractère, de style, d'à-propos. Cependant, des tentatives timides ont été faites en ces dernières années dans les cimetières de l'agglomération bruxelloise contre l'hérésie ambiante : des architectes, des statuaires de mérite ont essayé de vaincre le courant, en retournant aux sources

vives de la haute et noble inspiration poétique pour la réalisation de tels ou tels travaux à destination funéraire. Leurs œuvres, parmi la multitude des autres, sont trop peu nombreuses pour qu'on puisse compter sur la prompte défaite de l'hérésie en ces matières.

Ce qu'il faudrait, pour arrêter le flot montant du médiocre dans un genre où la médiocrité n'est pas supportable, ce serait, peut-être, la constitution d'un aéropage à qui seraient soumis les projets de monuments funéraires, et dont le jugement déciderait de l'érection de ceux-ci.

On a des commissions spéciales pour tant d'objets infiniment moins importants ; on pourrait bien en instituer une qui fût chargée d'éviter à notre poussière l'humiliation d'une halitâcle insolemment réfractaire aux lois vénérables, saines et impérieuses du goût et de la beauté.

MARGUERITE VAN DE WIELE.



Leçon de Choses

—

Il était un papillon blanc
qui, sur le cœur frais et tremblant
des roses à peine fleuries,
toujours épris de nouveaux cieux,
menait le vol capricieux
de ses changeantes rêveries...

Or, il advint qu'un jour de mai,
grisé d'un rayon parfumé,
il rencontra sur son passage
une guêpe d'or... Et, ravi,
laissant les roses, il suivit
la guêpe d'or au fin corsage...

. . . .

On retrouva dans un sillon
le corps du pauvre papillon
le flanc percé... l'aile brisée...
Et depuis lors, l'œil attendri,
les roses, quand l'aube sourit,
pleurent des larmes de rosée!

CARMEN D'ASSILVA.



Le Choix

A F.-Charles Morisseaux.

Comme l'auto s'arrêtait devant la porte de l'hôtel, celle-ci s'ouvrit et un valet parut, bouleversé, criant :

— Ah! enfin, voilà Mme la Comtesse! C'est M. le Comte qui est tué... là...

Hélène, au premier coup d'œil, avait sauté à terre et déjà elle était en haut du perron, devant la bibliothèque, envahie de domestiques ahuris, où, par terre, baigné de sang, était étendu le corps de son mari.

Elle étendit la main comme pour le protéger, empêcher qu'on le touche, et dit d'une voix sourde mais distincte :

— Ma trousse, vite. Et que tous sortent.

Sa femme de chambre haletante lui tendait la trousse de chagrin noir; Hélène y choisit une lancette puis regardant la fille :

— Qui a tiré? dit-elle.

Subjuguée, en dépit de l'honnête résolution qu'elle avait prise de ne pas révéler la vérité à sa maîtresse, la fille murmura :

— Une femme, naturellement. Madame sait bien, c'est toujours comme ça.

— Quelle femme? Une dame qui vient ici?

— Non, non. Oh! pour sûr une traînée, on voyait ça... des jupons et des souliers... Madame sait bien. Elle est

entrée ici tout droit. Monsieur n'en menait pas large, il était tout blanc, dit François. François la connaît bien, lui ! Il y a porté souvent des habits de Monsieur. Puis on a tiré, nous avons couru... Elle s'est enfuie...

— Cela suffit. Allez.

La fille sortit. Hélène, la lancette en main, debout, livide, regardait son mari.

A l'âge où l'on atteint une perception de sa personnalité, Hélène pensa qu'elle deviendrait docteur en médecine. Ce n'était ni un penchant irréfléchi, ni une parade de modernité qui l'influençaient ; raisonnable et sérieuse, une bonne petite fille de seize ans, d'un esprit d'ailleurs gai et vif, et avec les promesses d'une grande beauté, elle se sentait poussée par quelque chose d'incompréhensible et d'inéluctable, qui la possédait; qui était plus un ordre qu'une vocation, qui l'obligeait à se vouer à la médecine, bien que son milieu, sa famille bourgeoise et routinière, tout s'opposât à ses desseins.

Elle-même ne se sentait attirée vers cette profession par aucun désir particulier. Néanmoins on vit cette fille douce et calme tenir tête aux remontrances indignées des siens, supporter les railleries de ses compagnes, délaisser le large chemin battu que suit la vie banale et qui mène, par sauteries et dîners de famille, à ce havre de grâce de la jeune fille belge : le mariage.

Elle s'appliqua aux études nécessaires. D'une intelligence moyenne, d'une sensibilité nerveuse très développée, elle trouva de grandes difficultés à l'apprentissage du « carabin ». Cependant ce fut avec une ténacité indomptable qu'elle continua, passa ses examens et devint enfin une femme médecin.

— N'est-ce pas triste pour nous, disaient ses parents, de n'avoir qu'une fille et qu'elle tourne comme ça ! Et dire qu'elle est si jolie. Elle aurait pu faire un beau parti !

Par le plus extraordinaire des hasards, ce beau parti elle le fit.

Le plus frivole, le plus charmeur, le plus changeant des mondains de marque s'éprit d'elle. Il n'est pas de femme qui ne se sente intimement flattée lorsqu'elle se voit l'objet de la recherche d'un homme de plaisir. Plus elle est sérieuse, posée, plus elle est flattée. Si elle est aussi pure et enthousiaste, cela devient irrésistible ; elle est prise de la plus dangereuse de toutes les tentations, elle veut convertir le mauvais sujet.

Hélène aima donc de toutes ses forces le comte Jean de Bellières et l'épousa d'enthousiasme. Les parents d'Hélène, sachant que le comte possédait de belles propriétés et une forte somme en actions de chemins de fer, ne poussèrent pas les informations plus loin. Leur fille avait fait le beau parti rêvé, en dépit de son obstination ridicule.

Dans les bois à peine verdelets, par cet avril timide, au bras de l'époux encore amant qui lui révélait la douceur de la vie, Hélène passa les premiers jours de son mariage, sans se rappeler une fois qu'elle était docteur en médecine. L'année mûrit, l'été vint, puis l'automne, les horizons changèrent, les côteaux couverts de bois, flamboyèrent de feuilles rouges et rousses, et son amour ne changea pas et son cœur demeura plein d'extases, tandis que sa beauté s'épanouissait royalement. Avec novembre, le jeune ménage revint à Bruxelles et s'installa dans l'hôtel, vieille bâtisse et mobilier modern style où Hélène s'efforça de se créer un home.

Bien que toute sa parenté l'eût jugée absurde d'étudier la médecine, cousins et cousines, voire papa et maman, ne laissaient pas que de la consulter à l'occasion. On le faisait en riant ; mais on emportait l'ordonnance chez le pharmacien. Ainsi Hélène se trouva avoir une sorte de clientèle qui l'empêchait de se rouiller. Une épidémie d'influenza parmi ses domestiques, lui fut très utile sous ce rapport. Et elle pratiquait, gravement, continuait à suivre tous les progrès de la science, avait un cabinet où s'entassaient toutes les

brochures ad hoc et les centaines d'échantillons de drogues et d'instruments que reçoivent chaque jour les médecins. Elle gardait d'autant plus facilement des attaches avec sa profession que son mari semblait moins s'en occuper. Un instant elle avait craint qu'il n'aimât guère ces occupations scientifiques, professionnelles, viriles, chez celle dont il avait fait sa comtesse. Il chérissait toute frivolité, s'intéressait passionnément à des questions de toilette, n'eût pas manqué de passer chez sa femme aux soirs de sortie, afin de poser lui-même fleurs et pierreries aux places qu'il sied.

Mais dès la rentrée à Bruxelles, le comte Jean avait laissé une liberté tacite à Hélène quant à l'exercice de sa profession. Certaine Italienne, grande dame d'aventure, aux yeux taillés en amande, l'occupait à ce point qu'il ne se souciait plus guère d'autre objet. De ceci Hélène ne pouvait se douter.

La révélation fut affreusement brutale.

Devant cette trahison que racontaient un crime et des ragots d'antichambre, le cœur de l'épouse se soulevait et dressée devant ce demi-cadavre, le cerveau et l'âme se livraient un mortel combat.

Amour ardent et pur écrasé sous l'ignominie, orgueil saignant sous l'affront du scandale, pudeur de jeune et honnête femme, foi de compagne perdue à jamais, tout en Hélène appelait la vengeance, la loi sanguinaire du mal pour le mal.

Mais elle n'hésita qu'une seconde imperceptible. Elle s'était tout de suite agenouillée, elle sondait la plaie, à l'épaule gauche, elle se rendait compte de sa profondeur et elle se faisait apprêter des bandes pour arrêter l'hémorragie, le seul danger que présentât la blessure. Puis, le comte couché, bien pansé et tranquille, elle s'assit auprès du lit et attendit la visite du parquet prévenu du crime. Elle attendit et la paix lui était revenue. Car en face de la trahison et du meurtre, elle avait compris pourquoi cette

vocation persistante, cette impulsion toute puissante. Elle avait compris que cela était pour qu'elle en arrivât un jour à un choix, à ce jour, à ce choix. Pour qu'il lui fût possible d'être placée entre les deux grandes voies entre lesquelles se partage l'humanité.

Elle posa sa main sur le pouls du blessé, puis se rassit, l'âme calmée, le cerveau clair, le cœur prêt au pardon sans mots, dès que le courant normal des choses se rétablirait.

Hélène avait fait le bon choix.

MARGUERITE COPPIN.



L'Homme aux Lèvres closes

—

Sous un ciel bas et noir, avec peine on discerne
Des éphèbes suivant de pénibles chemins,
Porteurs d'un viatique, — une triste lanterne
Dont la pâle clarté vacille entre leurs mains.

La fatigue de vivre a courbé leurs épaules
A l'âge de l'espoir et des tourments d'amour,
Désabusés du monde, ils désertent la geôle
Des quotidiens ennuis et des devoirs trop lourds ;

Pour chercher, dans le soir, dont l'ombre les accable,
Si l'étoile apparue autrefois aux bergers,
Ne les guidera pas vers la lointaine étable
Où sommeille, en sa crèche, un divin Messager.

Ils vont, et la lueur malade que balance
Leur bras, les a conduits où nul n'était venu ;
Ici règne la brume et là bas la démence,
— Enfants arrêtez-vous au seuil de l'Inconnu. »

*
* *

Debout, dans un espace, où le matin renonce
A couvrir de rubis les calices de fleurs,
Un géant s'est dressé, qui paraît la réponse
A leurs troubles nourris de doute et de douleur.

Né de la solitude et drapé de mystère,
Ce voyant sans amour, froid comme un bloc de gel,
Dédaigneux des vains cris, insensible aux prières,
Fixe, sur les enfants, son œil surnaturel.

Aussi grand que l'orgueil, son sinistre sourire
A bu l'angoisse en pleurs et les sombres concerts
Des éphèbes plaintifs que travaille et déchire
Le rêve nébuleux d'un nouvel univers.

— Géant plein de vertige, ô vivant mausolée,
Tu connais notre cœur et ses secrets désirs,
Sois le verbe éclatant, non la bouche scellée,
Et dis nous si demain l'aube doit resplendir. »

Sa tête balancée en un geste qui nie
Répond aux angoissés : — Qu'attendez-vous encor ?
Votre lampe s'éteint, une lente agonie
Vous mange le courage et vous bride l'essor.

Ne m'interrogez pas sur l'avenir des choses,
Si j'en sais plus que vous, c'est pour n'en dire rien,
Les destins m'ayant fait avec des lèvres closes
Qui scellent les secrets dont je suis le gardien.

⁂

L'homme s'évanouit dans son indifférence,
Et le vide apparut aux enfants à genoux,
Que les pleurs de la nuit lavaient dans le silence
Où leur voix murmurait des mots obscurs et doux.

CHARLES GOVAERT.

Soir d'Automne

Accoudé à un coin de la table, où parmi la desserte flotte un vague relent de vins de grands crûs et de fruits savoureux, Jacques Namur, l'auteur dramatique à la mode, rêve devant deux lettres ouvertes, en mélangeant la seconde absinthe qu'il vient de se verser. Il est triste! quelle ironie du sort! Triste devant ces deux bulletins de victoire dont l'un annonce le succès de sa dernière pièce à l'étranger, tandis que l'autre promet une visite d' « Elle. » Pourquoi, dès lors ressentir l'aiguillon d'un spleen si aigu, qu'il en devient un mal physique? Pourtant, il a conquis la gloire espérée, il possède son rêve d'amour... Et il n'est pas heureux! Aurait-il donc usé dans l'effort toute sa puissance de jouir?

Il relit la lettre rose, au parfum subtil, et murmure :

— Elle viendra tantôt ensoleiller mon horizon... si c'est encore possible... « Ah! le beau songe d'été! t'en souvient-il? » m'écrit-elle!.. Hélas! oui, je m'en souviens trop!.. Nous fêtions mes premiers lauriers en buvant au bonheur, et dans l'ardeur exténuée de ce soir-là, montait avec des effluves de caresse, un troublant parfum de roses! Aujourd'hui, c'est le venin de fleurs morbides, le frisson d'une nature exangue, la mort du soleil! Aux heures dorées succèdent les heures noires!

Voulant dompter ses nerfs, Jacques Namur se lève et contemple par la fenêtre les tons de santal et de cuivre qui flamboient dans ce crépuscule, en fulgurantes lueurs d'incendie. N'est-ce pas de la saison qu'il souffre comme tous les ans à pareille époque, n'est-ce pas sa « maladie d'automne » comme il l'appelait jadis en se raillant soi-même... Non, c'est plus, il le devine sans comprendre. Le décor intérieur est semblable à « l'autrefois », mais comme la nature, il a changé, souffrant et surtout faisant souffrir,

âpre, aigri, violent, malheureux de ses propres sursauts d'humeur, qu'il se sent incapable de réprimer, souffrant de tout désespérément, souffrant des nuits sans rêves, des jours sans soleil, de la plainte du vent, de la chute des feuilles, de la voix des cloches, du rire des passants, du bruit d'un baiser, de la santé et de la joie des autres!

Il a l'impression d'une léthargie, qui l'empêche malgré son vouloir, de tendre la main pour retenir le bonheur prêt à s'échapper. Même aux heures les plus chaudes, un frisson le fait tressaillir; c'est son âme qui a froid, qui voit terne, comme une âme déteinte sous la pluie... Est-ce une revanche de la Vie, dont son scepticisme niait la possibilité, une revanche de la Vie qu'il avait narguée, qu'il avait cru dompter et qui lui répondait aujourd'hui : « On ne me crée pas, orgueilleux! On me subit »... Le sourire aux lèvres, en psychologue professionnel, il avait cherché des sensations, mais jamais il n'avait imaginé rien de semblable, rien de plus cruel : souffrir de son bonheur!

— Pourrai-je encore travailler? gémit-il, puisque l'art ne réussit plus à me consoler, à m'enthousiasmer, puisque le succès ne me donne même plus un coup de fouet. Ah! si l'amour pouvait galvaniser la torpeur, où je m'enlize!... Je le verrai bientôt... voici l'heure! s'effraya Jacques en regardant la pendule.

Et nerveusement, l'oreille au guet, il se posta derrière la fenêtre. Ah! que de fois il l'avait attendue ainsi, passionnément, avec des tressaillements d'amour, à chaque pas léger frôlant le trottoir. Aujourd'hui, il écoutait avec une fièvre intense, les mains moites, les tempes battantes, espérant sa venue, comme un grand bonheur incertain... Timidement le timbre résonna; presque aussitôt, sans attendre, apparut une silhouette féminine dont la sobre élégance se détacha en sveltesse de tige dans l'ombre épaissie. La voilette relevée, une tête de madone italienne s'estompa.

— Bonsoir m'ami !.. Comme il fait sombre ici ! modula l'aimée.

— L'obscurité me repose le cerveau.

Avec une lueur d'anxiété, elle l'embrassa au front.

— Alors, toujours malade, cette vilaine tête, qui nous fait tant de peine à tous deux ?

— Pourquoi n'es-tu pas venue depuis huit jours ?

— Tu m'avais dit que je t'importunais, que ma vue surexcitait ta névrose, que la solitude te guérirait, peut-être, hasarda-t-elle, comprenant qu'elle allait encore souffrir.

— C'est vrai... j'ai dit cela... et la solitude ne m'a pas guéri, ma pauvre Lucie. plus que jamais j'ai froid au cœur, je meurs de l'automne, comme ce jardin.

Atteinte en plein espoir, par cette cruelle indifférence, elle bégaya dans un spasme !

— Alors... cette fois... c'est fini, nous deux... tu ne m'aimes plus ?

— Je ne sais pas... ou plutôt, je crois que je t'aime autrement.

— Ah ! je t'en supplie, Jacques, aime-moi comme autrefois, ne cherche pas de raffinements, de sensations complexes, sois homme tout simplement.

Et l'étreignant avec passion :

— Rappelle-toi nos belles heures d'amour dans cette même pièce avec cette même souffrance, sous un crépuscule pareil !...Alors, nous souffrions ensemble, je compatissais à ta peine et tu m'en étais reconnaissant...Aujourd'hui, même dans mes bras, tu es loin de moi, un mur de glace nous sépare !... Tu aimes ailleurs ?... on n'a cette cruauté froide qu'alors.

— Pas même cela... c'est donc pire.

— Mais qu'est-ce donc ? Que t'ai-je fait, sanglota Lucie.

— Rien, rien .. Tu as toujours été la bonté même, la tendresse et l'amour, comme tu restes pour moi, la Beauté, l'Unique.

— Mais alors c'est du surmenage cérébral, tout simplement. Tu auras encore usé d'absinthe pour activer la fièvre de tes conceptions, tu n'es que malade, ce n'est qu'une crise.

— Je le croyais hier encore... oui je croyais guérir, maintenant je ne l'espère plus, avoua-t-il, en lui jetant le regard désespéré du naufragé qui sent l'épave se dérober sous lui.

— Alors... quoi... c'est la rupture?...

— J'ai peur de te faire souffrir, plus encore. C'est plus fort que moi, je n'y puis rien et je te jure sur notre amour, que nulle n'efface ton image.

— Ah! que tu es cruel! Tu n'as donc plus de cœur! Depuis que je suis ici, tu n'as pas eu un élan, tu ne m'as même pas embrassée!

Une larme mouilla les yeux de l'artiste et dans une subite pitié il l'enlaça.

— Pauvre chérie, pardonne si je te fais mal, je voudrais tant redevenir moi-même!

— Tu vois bien que cela va mieux, que c'est la fin de la crise.

— Je le voudrais, mais je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas! Oh! je t'en prie, va-t-en, je suis un homme fini, va-t-en!

Effrayée de cette exaltation croissante, elle balbutia en mots entrecoupés :

— Mais moi, je ne puis t'oublier ainsi... Je reviendrai te voir en camarade... Je reviendrai demain.

— Non, non, ne reviens pas... Ecoute, fit-il, le regard halluciné en montrant la fenêtre, d'où montaient les sons d'un orgue désolé. Tu entends, il le pleure aussi : « Quand l'amour meurt » tout est fini... Tu comprends... Tout est fini, clama Jacques exaspéré, en ouvrant un bureau d'ébène, d'où il sortit un portrait et une liasse de lettres roses... Tiens, va-t-en, emporte tout, va-t-en.

Et il lui jeta lettres et portrait, la poussant avec brutalité par les épaules. Apeurée elle se débattait :

— Mais tu deviens fou.

La porte se referma.

— Fou, elle a dit, fou ! hurla le malheureux en se frappant le front comme si, devant ses yeux, un voile se déchirait soudain.

Il eut un rire atroce.

— Fou ! Ah ! je comprends !

Et avec un grand coup au cœur, il se laissa choir sur l'ottomane.

Dans une hallucination subite tout fuyait devant lui, la table, les chaises, le jardin, les murs tirés en arrière par une main invisible lui donnant l'impression du vertige, qui emporte tous paysages vus par les fenêtres d'un grand express. C'était lui qui était dans le train et c'était sa vie qu'il revoyait : sa jeunesse enthousiaste, ses succès d'homme et d'artiste, ses camaraderies joyeuses et le grand amour qu'il venait de briser. Puis le coup de fouet de l'absinthe, dont il stimulait son intelligence pour rester à la hauteur de sa renommée et de ses appétits de luxe. Et tout à coup devant ses yeux, la « verte » laissée sur la table se mit à danser, à se multiplier indéfiniment, prenant les formes les plus diverses, corps de sirènes et corps de femmes.

Il eut un autre éclat de rire plus lugubre encore.

— Oui, je comprends, c'est l'absinthe, c'est l'usure, c'est l'automne de mon amour et de mon talent, c'est la fin ! Eh bien ! non, se raidit-il, dans un dernier sursaut d'énergie : « Tout... plutôt que cela ! »

Sa main se crispa sur un revolver, qui dormait dans le bureau d'ébène, d'où il avait chassé les fleurs du passé. Mais soudain, pris de peur.

— Non pas ainsi, ce serait trop horrible, trop laid !

Contemplant alors, dans un regain d'enthousiasme ce

« soir d'automne » qui s'envermeillait aux lueurs d'un couchant, sous lequel l'or et la rouille des feuilles jetait un ruissellement d'apothéose, il descendit au jardin, cueillit une brassée de fleurs et remontant dans sa chambre les disposa sur son lit. Puis avec les raffinements de sa nature féminine, il se fit « beau » comme une courtisane se parant pour la fête :

— Ce sera encore une Première pour le « Tout-Paris, » murmura-t-il amèrement en se mirant dans la glace.

Avec un dernier regard vers la fenêtre par laquelle entraient à profusion des étincellements d'or rouge :

— C'est le soir qu'il faut pour la fin d'un artiste !

Résolument alors, couché parmi les fleurs d'automne qu'il aspirait dans une volupté suprême, il ouvrit le chaton de sa bague et absorba le poison qu'elle contenait.

Devant cette mort rapide et sans souffrance, il eut une ultime bravade.

« Qu'importe la Vie à qui meurt d'un beau songe ! »

HÉLÉNA CLÉMENT.



Epiphanie

—

Je pleure d'être seul dans le jardin désert
Et mon rêve s'attriste au calme de l'allée
Où gémit sous mes pas la neige inviolée
Et blanche comme un voile à la madone offert.
Je pleure d'être seul, dans le jardin désert.

Et mon rêve s'accoude au bord de l'étang, pâle
Du reflet gris du ciel lavé dans son miroir ;
Seuls les arbres frileux s'y profilent en noir,
Les marbres y baignant leur blancheur idéale ;
Et mon rêve s'accoude au bord de l'étang pâle.

Je contemple dans l'eau les chastes nudités

Des nymphes et des dieux, de terrasse en terrasse
Dressés jusqu'aux lointains où leur beauté s'efface ;
Et rêvant dans l'air froid à d'antiques étés,
Je contemple dans l'eau leurs chastes nudités.

Mais l'onde, vaguement, d'un grand lys s'est fleurie :
Son calice d'argent, pâle fleur de missel,
Il l'a levé soudain dans la blancheur du ciel
Comme une offrande insigne à mon âme attendrie
Et l'onde, vaguement, d'un grand lys s'est fleurie.

Un visage si pur qu'il me semble irréel,
Comme n'en fit Luini parmi ses plus illustres,
S'incline lentement par-dessus les balustres
Et c'est, penché vers moi comme au balcon du ciel,
Un visage si pur qu'il me semble irréel.

Du manteau de fourrure orné de broderie
La tête délicate et le cou gracieux
Emergent, comme un lys d'un vase précieux :
Du trône descendue est-ce Sainte Marie
En manteau de fourrure orné de broderie?

Je sens naïvement refleurir dans mon cœur
Les tendres oraisons de ma pieuse enfance
Et dans ce flot montant de frêle souvenance,
J'écoute avec amour les longs mots de ferveur
Et de naïve foi refleurir dans mon cœur.

Devant sa beauté calme et pure de madone,
Des mots doux et lointains « Qui voit Dieu doit mourir »
Tremblent en moi, ainsi qu'un tendre et blanc désir :
Délaissant le reflet vague que l'eau me donne,
Je voudrais contempler sa beauté de madone.

Et vers elle soudain, j'ose lever les yeux,
Craignant pourtant de voir s'évanouir l'image :
L'ovale régulier de son noble visage

Divinement s'encadre en l'or de ses cheveux
Et ce n'est pas un rêve, elle est devant mes yeux.

Aux radieux regards de ses prunelles claires,
Je sens étrangement se contraster mon cœur
Comme au poing implacable et brutal d'un vainqueur,
Et je ferme mes yeux éblouis pour soustraire
Mon âme aux feux troublants de ses prunelles claires...
Mais son image était à jamais dans mon cœur.

G.-M. RODRIGUE.



L'Eglise maudite

A travers les fleurons sans éclat du vitrail,
Il coule sourdement un jour pâle et frigide
Dont la lourdeur semble tomber d'un soupirail
Et déborde la nef dans un relent morbide.

Des parfums blancs d'encens flottent dans cet air gris,
Alourdissant encor l'atmosphère étouffante,
S'accrochent aux tableaux, à ce grand crucifix
Dont s'angule là-bas la figure souffrante.

Les traits du Christ, s'estompant dans l'obscurité,
S'affaissent de douleur immense et résignée ;
L'on dirait qu'Il pleure toute une humanité...
Tant ses prunelles sont dans cette ombre baignées.

Quelques lueurs sommeillent aux ors apâlis
Des colonnes jadis splendidement dorées
Au passé des processions en blancs surplis,
Mauves dalmatiques et chasubles moirées.

Là des cierges jaunis ont fini de mourir
Dans le clinquant souillé des fleurs artificielles.
Les deux doigts levés dans le geste de bénir,
Le prêtre est à l'autel, tourné vers les fidèles,

Et l'effrayant rictus de son crâne édenté
Baille encor dans la mort : « Allez, la messe est dite. »
Mais rien ne bouge en cet effroi d'éternité.
C'est là qu'est mort l'amour, que la vie fut maudite.

Des froissements d'ailes dans l'ombre des piliers
S'émeuvent avec des frissons de chairs velues,
Troublent les aragnes tissant aux chandeliers
Et les lézards courant sur les dalles moussues.

Comme dans un antre de haine et de remords,
L'ombre et le froid s'alourdissent au sanctuaire,
Ecrasent les chrétiens inclinés jusqu'à terre :
Le peuple de l'église est un peuple de morts.

G.-M. RODRIGUE.



Chroniques du Mois

—

LES ROMANS.

L'Inconnu tragique, par M. GEORGES VIRRÈS. (Bruxelles, Vromant et Cie, éditeurs). — M. Georges Virrès doit être compté parmi les plus intéressants des écrivains belges d'expression française. Son talent témoigne admirablement des qualités essentielles de la race ; nul mieux que l'auteur de *la Bruyère Ardente* ne possède le génie descriptif, la facilité à saisir les rapports existant entre les individus et les paysages dans lesquels ils évoluent. La perception des phénomènes naturels prend, chez M. Georges Virrès, quelque chose d'angoissé, d'halluciné, de sauvage et d'héroïque. Il est arrivé à nous donner des descriptions de la Campine d'un coloris si exact et si puissant qu'à la lecture elles provoquent en nous le frisson réel, presque physique. Il comprend étonnamment l'âme des paysages qu'il évoque ; en des lignes décisives il coordonne les éléments principaux des horizons; il les resserre de telle sorte que l'on en pénètre instantanément l'âme et le vouloir.

L'Inconnu tragique est un recueil de nouvelles, dont la première, la plus importante, donne son titre à tout le volume. Et c'est avec justesse. Car chacune des nouvelles est dominée par l'hallucination de cet inconnu mystérieux qui est en nous comme il est autour de nous. Rarement il m'a été donné d'éprouver le sentiment plus profond de cette angoisse produite en nous par la cause problématique des événements. Nous vivons dans la crainte confuse de l'inconnu et de l'incon-

naissable; les paysans mis en scène par M. Georges Virrès sont sourdement dominés par l'influence des forces occultes; il semble qu'un destin mystérieux les courbe sous le joug d'une inéluctable loi. Ils subissent affreusement l'empire d'une puissance qui asservit à sa volonté énigmatique leurs âmes, leurs cœurs, leurs intelligences et leurs instincts.

C'est, en hiver, dans un village de la Campine septentrionale, pendant une épizootie, à Baeren. Le choix même des circonstances est ou ne peut plus propice à l'éclosion de cette angoisse qui dominera toute l'œuvre. Ce choix pourtant n'est point partial; son adresse n'est point là pour faire dévier dans un sens voulu la vision du lecteur. Certaines circonstances, en effet, indiquent plus nettement l'état psychologique d'une race ou d'un individu; elles les développent sagement dans leur intégralité. La race apeurée et obtuse qui peuple les sauvages étendues de la Campine semble être faite pour ne vivre complètement sa vie propre que dans le froid, la misère et la désolation. Chacune des circonstances de l'*Inconnu tragique* tend vers une synthèse exacte de la race; une farouche idylle fait le fond du récit. Un jeune paysan, Krelis, portant en lui la sombre inquiétude des choses que l'on ne peut saisir avec les sens, aime une robuste Campinaire, Lina. Jaloux, d'une jalousie silencieuse et rude il craint de se voir enlever l'amour de la coquette et instinctive Lina, par un beau gars, son rival. Il est dominé par la terreur confuse de la possible ruse féminine; il n'arrive pas à situer exactement dans son cœur le sentiment que Lina peut éprouver pour lui. Cependant elle l'aime, et se donne à lui. Le triomphe de Krelis est amer; car sa liaison avec Lina est réprouvée par la vindicte publique; tous sentent obscurément peser sur eux la menace du châtiment divin. Lina, un soir, disparaît. On la retrouve morte, dans un bois; c'est Rik, un pauvre idiot, à qui les villageois attribuaient une puissance surhumaine de guérisseur et de prophète, et qui n'est qu'une brute aux instincts bestiaux, qui a assassiné Lina. Et sur le corps de sa maîtresse Krelis se donne la mort. Toute cette idylle rouge se déroule dans l'hallucinante angoisse. Et il semble que le but de l'auteur ait été de nous montrer le châtiment fatal de ceux qui s'attribuent un pouvoir surhumain; Rik que l'on croit un guérisseur est un assassin ; Vader Jas, un vieux paysan ridé, qui s'attribue le pouvoir de guérir les animaux atteints par la maladie, trouve la mort dans l'incendie de sa cabane. Il semble qu'une main puissante broit de la mort sur les croyances coupables d'une race obtuse, qui, dans le châtiment, cependant, voit encore du maléfice plutôt que de la justice divine.

Certes l'on peut reprocher à l'*Inconnu tragique* le manque d'une action qui aurait dû rendre plus passionnant ce drame rapide. Il faut au lecteur trop de temps pour se rendre compte des caractères. Mais d'autre part, il faut penser à ceci. Ce manque d'exactitude dans l'évolution des détails, cette imprécision dans la formule psychologique, est précisément ce qui donne le mieux l'impression du trouble profond où palpitent les consciences de ces rustres. Çette impression nous la ressentons, hallucinante, farouche, heurtée. Et sans doute cet apparent

manque de logique, ou au moins de suite dans l'action, est-il tout simplement le comble de l'art, pour nous faire arriver, presque plus aisément, à la compréhension des sourdes tendances de la race.

A coup sûr la première nouvelle du volume est la plus intéressante; mais ce n'est pas à dire que les suivantes manquent d'allure ni de pittoresque. Je signale particulièrement *La Terre passionnée*, étude d'une effrayante vérité; *Le Cœur saignant*, une merveille d'expression et de sentiment, dans son effroyable drame; et ce petit bijou de description intitulé *à Lummen*.

Il est opportun de reconnaître en M. Georges Virrès un artiste et un psychologue; il est juste de dire qu'il est un des meilleurs écrivains de notre pays.

L'admirable dessinateur François Beauck a illustré le volume de vingt-cinq dessins qui sont saisissants de compréhension et de vérité.

Un très beau volume; il faut le lire.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

Au mois prochain la suite. L'abondance des matières à la partie anthologique me force une fois de plus à remettre la suite de ma chronique. Je demande l'indulgence des intéressés — et leur patience!

—

Poème d'Amour, par ANDRÉ MAUREL. — M. André Maurel est un écrivain charmant dont la psychologie mondaine et la sûreté d'observation s'allient à un style impeccable et à une imagination très féconde.

Son dernier livre, *Poème d'Amour*, est l'histoire de deux amants : Pierre et Odile qui, tant qu'ils se contentent de vivre pour eux-mêmes et de s'aimer en silence, sont parfaitement heureux; mais il y a le monde, le monde mauvais et envieux qui évolue autour d'eux et qui veut que tout amour soit consacré par lui; le monde les reprend.

Et insensiblement, sous l'influence du monde... et non seulement du monde mais de tous ceux qui les entourent, Pierre et Odile s'aiment moins : Odile, jeune veuve a eu un fils de son mari : pendant un temps, elle a sacrifié l'enfant à l'amant... mais voici que l'enfant tombe malade et l'amour maternel, encore avivé par des remords, reprend le dessus : c'est le dernier coup porté à l'amour. Pierre de son côté, abandonné un peu, fait ce que les autres font, subit la contagion des salons et oublie Odile dans les bras de Mme d'Attichy. L'amour est mort : le monde l'a tué et, dans la fin, d'une mélancolie charmante, les deux amants se séparent tout doucement, à l'amiable...

Autour des deux personnages principaux, évoluent une foule de petites personnalités portraicturées d'un seul trait clair et sûr : c'est le jeune ministre Lucien Surget, type parfait d'arriviste dont nous avons lu l'histoire dans *la Chevauchée;* c'est le spirituel député Henri Raimon qui ne résiste pas au plaisir de faire un bon mot ou d'échafauder une belle phrase; c'est l'étrange Mme d'Attichy ; c'est Mme Sourlive, « la petite virgule noire » qu'aucun homme ne peut regarder sans sourire d'espoir... ou de souvenir et tant d'autres qui sont comme les microbes de l'air malsain des salons.

M. André Maurel est un des écrivains de notre temps qui aient le

mieux étudié les mœurs et la vie de la société actuelle; il observe et, du premier coup, découvre le côté méchant qu'il critique aussitôt ou dont il se moque. Satyrique ou ironique, il n'est pourtant jamais méchant et frappe sans blesser.

Charmant et très délicat psychologue, il intéresse, amuse ou émeut, tour à tour, et c'est assurément un des plus fins écrivains de notre époque.

PAUL MAX,

—

UNE PREMIÈRE A PARIS

AU THÉATRE RÉJANE : « PARIS-NEW-YORK. »

Dans un des couloirs qui mènent au « plateau ». Un couloir d'une étroitesse invraisemblable : Francis de Croisset en occupe toute la largeur ! Ce pauvre Croisset : tout le monde l'appelle « cher ami » et lui désarticule le bras ! Le co-auteur de *Paris-New-York* est plutôt fatigué : il a la tête de quelqu'un qui n'aurait plus dormi depuis plusieurs années. Mais, tout de même, il rayonne. Et il a bien raison de rayonner : car sa pièce remporte un triomphe, c'est l'avis unanime. Désespérément, Croisset serre des mains, des gants plutôt. Il salue, il salue ; son chapeau de soie n'a plus forme humaine, comme disait l'autre. Mais le jeune écrivain est content : il a son fameux sourire « en carré » ; et la mèche de fièvre lui barre le front ; et le dos de son habit est couvert d'un plâtre héroïque. Dans un coin un machiniste porteur d'un énorme portant est prêt à sangloter : il y a un décor de « trois » horriblement difficile à placer et la foule est trop dense : on ne passe pas. Dans sa loge entr'ouverte Réjane rit, plaisante et... change de robe. Dans une autre loge d'artiste, on voit un auteur dramatique qui, récemment, remporta ce que l'Ecriture Sainte appelle une « forte tape » : il n'a pas l'air content, l'auteur dramatique : il fait une figure en triangle isocèle. Ah ! j'oublie : il y a Emmanuel Arène ! Ce fut l'homme le plus introuvable de la soirée : personne ne savait où il était et tout le monde venait justement de le voir passer ! On prétend qu'il se cachait : où pouvait-il se cacher ? Sombre énigme !

En quelques mots, voici la pièce : Le premier acte se passe dans un salon de l'hôtel Ritz. Vous imaginez facilement le monde que nous allons y rencontrer : Américains effroyablement riches et innocemment snobs ; veuves américaines aux conceptions ahurissantes ; et, brochant sur le tout, l'armorial français. Deux camps : le camp français est représenté par le duc de Roncevaux, un vieux monsieur cascadeur, immoral, ruiné et charmant; son fils Roland qui a exactement les mêmes... qualités mais un peu moins de dettes que son père : cela va de soi, il est beaucoup plus jeune. Ce sont des choses qui arrivent. Puis, la duchesse de Roncevaux, un peu craintive, mais très « sang bleu ». Et Hélène, sœur de Roland, une bien gentille petite personne, un peu moderne, pas trop. Puis, le camp américain : une jeune veuve, Desdémone, qui cherche un titre de noblesse à ses trois cents millions ; un trusteur, Napoléon Belroë, père de la jeune veuve et d'un fils très

« sport », Harry. Enfin, Jeremy Jeffield, un méchant gaffeur d'Outre-Atlantique, qui aime Desdémone, et l'épousera, comme vous pensez bien. N'oublions pas un certain Lucien Duroc, qui est le « deus ex machina » de l'affaire et dont la silhouette a été bien drôlement croquée : ce peintre, qui prête cent mille francs à un noble décavé, est amusant au possible. Pour redorer son blason, Roland va épouser Desdémone qu'il ne connaît pas ; la présentation doit avoir lieu au thé de cinq heures. Roland possède la photographie de sa fiancée ; seulement, le jaloux Jeremy, au lieu d'envoyer le portrait véritable, a envoyé celui d'une horrible mégère, Eva Watson. Mais Roland épousera tout de même. Quand il aperçoit la vraie fiancée, il est plein de ravissement : la fortune et la beauté ! Seulement Jeremy, pendant que la famille française accable de prévenances la famille américaine, met carrément les pieds dans le plat et dévoile le truc du portrait : Desdémone est furieuse. Mais Roland lui explique comment l'échange qu'ils feront, l'un apportant son nom et l'autre sa fortune, est tout à fait raisonnable. Cette scène est traitée merveilleusement, et André Brûlé la dit à ravir. Tout irait pour le mieux si ne survenait la petite amie de Roland, Suzette, à qui le jeune prince a dit qu'il se mariait. Elle y avait consenti parce qu'Eva Watson était laide ; mais Desdémone est jolie. Et Suzette sort furibonde en disant à son amant : « Tu es un menteur et un cochon ». Cette fin d'acte est d'un effet irrésistible. Tout de même les affaires s'arrangeront, car Roland a eu un beau geste. Apprenant que la famille Belroë est ruinée il dit : « J'épouse quand même ! » — Nous sommes d'ailleurs entièrement rassurés sur l'avenir, Napoléon avouant ingénument que chacune de ses faillites l'a rendu beaucoup plus riche ! Au deuxième acte nous sommes chez les Belroë ; luxe américain, somptuosité, faste, puérilité : il y a notamment une chaise à musique bien amusante. On apprend que Roland refait violemment la cour à Suzette : il est devenu jaloux de Lucien Duroc qui lui a succédé et lui donne quelques calottes. Duel : Roland est légèrement blessé. Harry raconte l'affaire à Desdémone, sauf le duel ; Desdémone, pour éprouver Roland, la lui fait raconter aussi ; Roland dit qu'il a transpercé de part en part son adversaire... et qu'il lui a prêté 200,000 francs ! Desdémone lui rend son estime. Mais par Duroc elle apprend la vérité : Duroc, qui portraicture Desdémone, ignore qu'elle est la fiancée de Roland, il croit que c'est toujours Eva Watson. Alors Desdémone, fixée sur le caractère de son fiancé — et d'autant plus marrie, que « pour lui donner une preuve de confiance », comme elle dit, elle lui a octroyé certaines... faveurs, sort furibonde en laissant à Roland : « Vous êtes un menteur et un cochon ! » Il faut voir l'effet de ces deux fins d'actes, exactement copiées l'une sur l'autre. C'est d'une ingéniosité et d'une drôlerie absolument déconcertantes. Au troisième acte, nous sommes dans le vieux castel de Roncevaux, — Jusseaume a brossé là un admirable décor. Tout s'est racommodé entre Roland et Desdémone. Mais ce n'est qu'apparence : la veuve s'est éprise de Duroc... et lui a donné la même « preuve de confiance » qu'à Roland. Seulement Lucien craignant que toutes ces preuves ne montrent un fâcheux penchant pour l'avenir, trouvant d'ailleurs que Desdémone est trop riche pour lui, lui

explique que le caractère américain n'est pas fait pour s'entendre avec le caractère français. Desdémone le comprend fort bien et dans une scène d'une délicieuse psychologie, d'une très vraie et très sûre poésie, dit à Roland qu'elle ne l'épousera pas : elle épousera Jeremy. Roland n'insiste guère; Desdémone lui a d'ailleurs appris avec sérénité que Duroc est son amant. Et Roland de s'écrier : « Ces choses-là, on les fait après, pas avant : vous n'avez pas de tact ! » — D'ailleurs, Harry et Hélène — la sœur de Roland — sont épris l'un de l'autre, ils s'épouseront : car chez deux jeunes gens la différence de race est moins sensible. Et puis cela arrange si bien les choses! Les millions des Belroë serviront tout de même à restaurer le château de Roncevaux, Harry promettant à son beau-frère de faire bourse commune avec lui. Ce dernier acte — que le public n'a pas semblé goûter autant que les deux autres — est à mon sens le mieux fait, non au point de vue dramatique, évidemment, mais au point de vue psychologique : à cet égard il est nettement supérieur.

Mais, si le sujet est intéressant, les détails sont prodigieux : la transposition de certaines locutions anglaises en français a mis la salle dans une joie folle. Et les caractères sont d'une netteté, d'une précision de tout premier ordre. Faut-il aussi vous dire que l'interprétation est prodigieuse : M. Tarride fait un peintre d'une étonnante drôlerie contenue; M. Baron, qui joue du cor — dans les pièces auxquelles F. de Croisset travaille, M Baron joue toujours du cor ! — est inénarrable : c'est la perfection; M. Brûlé est d'un enjouement et d'une élégance parfaits; je n'aime pas beaucoup M. Signoret dans le rôle de Napoléon Belroë, qui eût demandé à être joué avec plus de discrétion ; M. Noizeux fait un Jeremy prodigieux. Mme Daynes-Grassot est une exquise grande dame; Mlle Lantelme, bien jolie et bien fine diseuse; Mlle Blanche Toutain, d'un charme jeune et captivant. Et des éloges à tous et à toutes : Mmes Avril et Lavigne, MM. Magnier, Peyrières, Bosman et Rousseau.

La perle de l'interprétation fut Réjane, évidemment. Jamais je ne me suis mieux rendu compte de l'étendue, de la complexité, de la puissance de son art. Récemment, dans *la Savelli* et dans *la Course du Flambeau,* elle était d'un tragique parfait; et la voici, tour à tour étonnée, canaille, drôle, émue, brûlant les planches, animant tout, donnant un relief à la moindre chose, naturelle autant qu'attentive et vibrante autant que pondérée. C'est probablement une des plus grandes comédiennes du temps.

On a acclamé le nom des auteurs! Et c'était justice : MM. Francis de Croisset et Emmanuel Arène feront connaître au théâtre de Réjane sa première centième! Et c'est justice, pour l'une comme pour les autres.

M.

—

Théâtre de la Monnaie.

—

Miss Mary Garden, dans « Manon »

— Cela est une chose infiniment curieuse, prononça Eric Soleure. La Manon de Massenet synthétise à peu près le caractère et le tempérament de la femme française d'une certaine classe ..

— Ne pourrait-on même dire : de toutes les classes, mon cher maître ?

— Est-ce là une sottise ou une méchanceté ?

— Ce n'est ni l'une ni l'autre. Mais si la balance devait pencher d'un côté ce serait plutôt du côté méchanceté. Et méchanceté d'autant plus criminelle que je la crois vraie.

— Expliquez-vous, mon cher petit. Vous êtes d'une rosserie qui me déconcerte et m'enchante.

— Dame, vous savez, votre réceptivité de ma rosserie est peut-être plus active que ma rosserie elle-même !

— Philosophe... Toujours vos cheveux gris, vieux printemps... Donc...

— Je dis que Manon synthétise peut-être la femme française, non pas seulement d'une classe, mais de toutes les classes de la société. Une classe particulière, dans chaque race synthétise, en effet plus ou moins bien la race entière, parce que cette classe a accumulé davantage les signes de la race : une Carmen n'est-elle pas essentiellement espagnole, comme une Nora essentiellement scandinave. Et je crois que Manon synthétise si bien la Française : elle est un peu sensuelle, pas très ; un peu coquette...

— Très.

— Très ! Un peu jalouse, moins. Effroyablement dépensière ; mais n'aimant pas l'argent.

— Les dépensiers n'aiment jamais l'argent !

— Et elle a au fond d'elle-même une bonté, une fraîcheur d'impressions, d'autant plus stupéfiantes que certains de ses actes pourraient la faire passer pour la plus méchante et pour la plus sophistiquée qui soit.

— Cela provient de ceci, mon cher : la Française ne comprend le mal d'une action mauvaise qu'après l'avoir commise.

— Mais toutes les femmes sont comme cela !

— Evidemment. Et cela prouve que de toutes les femmes, la Française est la plus femme. Eve était française, soyez en sûr...

— Et Adam ?

— Adam, ça devait être un rastaquouère de ce temps-là !

— Mais nous devions parler de l'aimable miss Mary Garden...

— Je vous ferais remarquer que c'est vous qui avez égaré la conversation. Vous m'avez même interrompu...

— Parlez, mon cher maître... J'écoute, et je prends note...

— Petit voyou ! Voici. Donc, Manon synthétise la Française. Et

jamais le rôle ne fut mieux chanté à la Monnaie que par des étrangères : rappelez-vous cette délicieuse Donalda !

— Exquise,..

— Et maintenant miss Garden... Mais votre nez remue : vous voulez dire quelque chose...

— Celle-ci : n'est-ce pas précisément parce que nous ne sommes pas d'une race que nous saisissons mieux les signes extérieurs par quoi s'avère l'intellectualité de cette race ?

— C'est bien possible, et même probable. Encore qu'il ne faudrait pas exagérer cette croyance. Nous autres Belges, par exemple nous serons frappés davantage par ce que je pourrais appeler la plastique intellectuelle des tempéraments étrangers...

— La couleur morale...

— C'est à peu près cela. C'est avec notre tempérament que nous jugeons celui des autres races. Par conséquent, si nous arrivons à être frappés par des signes distinctifs d'une race plus facilement que les êtres appartenant à cette race même, nous aurons aussi, fatalement, une tendance à faire dévier le tempérament de cette race dans un sens parallèle à votre tempérament. Mais ce discours...

— Intéressant...

— Très intéressant, ne vous dit pas mon jugement sur l'interprétation que miss Mary Garden donne à *Manon :* c'est excessivement bien fait. Je crois qu'il serait difficile de mieux comprendre le premier acte : l'air : *Nous vivrons à Paris...* a été dit par miss Garden avec une justesse d'intonation, une coquetterie, une gaîté extraordinaires : c'était exquis. Et David fut beaucoup meilleur que d'ordinaire ; ce qui fait qu'il fut sans doute le meilleur des Grieux que l'on puisse entendre. D'autre part, miss Garden laisse — semble laisser, ce qui est le comble de l'art — certaines choses au hasard, de façon que se dégage entièrement cette partie d'impression qu'il y a dans le caractère de Manon. Cela est du beau théâtre et du très grand art. L'acte de Saint-Sulpice nous a montré une Manon trépidante, folle de passion, à ce point qu'elle en oublie presque la coquetterie. On peut comprendre ainsi le caractère de l'héroïne de l'abbé Prévôt ; on peut aussi le comprendre autrement, c'est clair. Mais la brusque fuite de Manon vers le monastère où se trouve son amant est à coup sûr, au moins en partie, sinon totalement, motivé par un impérieux appel des sens. Et, quand elle revoit celui qu'elle aime il faut bien avouer que, surtout à cause du contraste entre l'habit et... le moine, son excitation sensuelle doit plutôt grandir que s'atténuer ; n'oublions pas que nous avons affaire avec une Française... Quelqu'un me disait : « C'est trop physique... » — Ce quelqu'un avait peut-être raison ; mais il comprenait *Manon* autrement que miss Garden, voilà tout.

— En résumé...

— En résumé c'est une interprétation qui fait honneur au talent de l'admirable cantatrice, qui montre à merveille la souplesse, la merveilleuse complexité, la force et l'étendue de son merveilleux talent... Ah ! un mot encore : ne trouvez-vous pas que Decléry est un prodigieux Lescaut : quel chanteur et quel comédien ! Peut-on mieux dire que lui l'élégie : *Ma Rosalinde...*

— Tout à fait de votre avis...

Comme nous sortions de la taverne où nous avions échangé ces menues réflexions nous aperçumes, sur la place, un rassemblement. Dans la foule un cocher et une dame en cheveux, modestement vêtue, se tenaient des discours peu favorables au développement de l'élégante langue française. A un moment donné la dame en cheveux, que des libations abondantes semblaient avoir émue plus que de mesure, vociféra :

— Une crotje à ce smeerlap... Zie ne' kie da' smoel ! Payez vos dettes, crapuleux ! Da's just ne stinker, madame !

Et Eric Soleure dit doucement :

— La synthèse de la femme belge, peut-être...

« Salomé » (*)

— J'ai remarqué, me dit Eric Soleure, à quel point les entr'actes sont chose utile. En rôdant par les couloirs je me divertis toujours énormément : je m'instruis aussi. Le spectacle d'aujourd'hui était, comme vous savez, composé de deux opéras d'un style fort différent : *Amaryllis*, d'abord, une petite machine pas bien méchante — comme qui dirait une romance un peu fade et un peu longue — du jeune M. Gailhard, qui certainement apprendra encore beaucoup de choses ; et, d'ailleurs, c'est déjà bien gentil d'avoir des dispositions à s'instruire ! — Et ensuite, *Salomé*. Après *Amaryllis* j'allai comme de coutume m'entretenir, au vestiaire des abonnés, avec Pierre, tutélaire gardien des manteaux parfumés et des paletots sans esthétique. Selon la coutume de nombreuses jolies femmes étaient réunies dans cet antre qui me paraît assez semblable à une grotte dont elles seraient les nymphes et Pierre, le faune...

— Mordu ?

— Non, on ne le mord plus. Moi non plus, d'ailleurs. Notre cuir est à l'abri des dents gourmandes. Or donc deux de ces jolies dames, flanquées chacune d'un habit noir correct dans lequel se mouvait le moins possible un monsieur incolore, mais fatigué, discutèrent chiffons et, sans transition en arrivèrent à parler de la pièce. Sans doute n'avaient-elles point lu l'affiche. Elles venaient pour entendre *Salomé*. Elles avaient entendu *Salomé*...

— Ainsi l'heureuse persuasion nous fait agréablement prendre notre désir pour la réalité...

— Ainsi aussi parvenons-nous parfois à ne vivre dans le calme et dans la satisfaction. Cela n'empêche que ce dialogue m'a réjoui. Car les dames en question, que des duchesses sans doute n'avaient point bercées sur leurs genoux patriciens, étaient carrément d'avis que la pièce était dégoûtante et qu'on ne savait plus où cela s'arrêterait. Or, elles parlaient d'*Amaryllis*, croyant parler de *Salomé* et demandaient ingénûment pour quelle raison on allait couper la tête à M. Morati !

(*) Voir l'article de tête du présent numéro.

Vous voyez bien à quel point les entr'actes sont chose utile. Sans eux je n'eûsse peut-être jamais connu à quel point étaient innocentes dans leurs conceptions ces deux dames dont les bijoux incandescents n'avaient peut-être point, à leur origine, des motifs aussi chastes...

— *Salomé,* alors, mon cher maître, n'a pas dû vous réjouir autant : deux heures sans entr'acte!

— C'est un vrai tour de force et il faut reconnaître que l'œuvre doit être d'un intérêt palpitant pour retenir l'attention de notre public belge, plutôt féroce...

— Doit être, dites-vous. Vous me semblez réserver votre opinion?

— Hélas! il le faut bien... Que voulez-vous, mon cher, je suis vieux, moi. J'ai un peu peur de trouver chef-d'œuvre une œuvre qui est conçue d'après des idées si nouvelles. On se moquerait peut-être de moi. On dirait que je veux me rajeunir. Le vieux critique qui aime trop la nouveauté ne ressemble-t-il pas au vieux monsieur qui teint en noir d'ébène ses pauvres cheveux blancs?

— Mais votre avis, là, franchement...

— Vous n'en direz rien?

— Vous savez combien je suis discret ..

— Bon, je suis sûr alors que demain chacun saura ce que pense Eric Soleure, le vieil Eric Soleure, contemporain des *Huguenots* et autres *Prophète!* — Quoi qu'il en soit, voici : je suis absolument emballé! Rarement je me suis mieux rendu compte de la parfaite adaptation d'un tempérament musical à un tempérament dramatique. Avec une force colossale de pénétration psychologique Richard Strauss a compris l'atmosphère, trouble presque jusqu'à l'hallucination, du livret d'Oscar Wilde. Et, merveilleusement, au milieu des passions farouches qui éclosent au palais de ce magnifique abruti d'Hérode, s'élève la pureté parfaite de ce Iokanaan, vision extraordinaire de ce qu'était l'Annonciateur, chaste, simple, rude et franc. L'antithèse est un prodige de vérité, de foi, de grandeur. Et je remarquais mes voisins, pendant l'exécution : ils étaient dominés par la vigueur de l'œuvre. Et ils semblaient éprouver eux-mêmes quelques stupéfaction de leur attention soutenue...

— Je crois que c'est un événement musical. *Le Thyrse* compte en parler longuement.

— Je vous comprends, petite crapule! Vous n'avez plus besoin de moi. On me met au rancart!

— Oh! peut-on dire, mon cher maître! J'ai simplement peur de vous importuner.

— C'est une peur qui vous prend rarement... Et puis, voilà, nous autres, les vieux, c'est encore bien gentil de voir que nous existons! Que de jeunes critiques, mon bon ami, me considèrent comme un vieil imbécile, même quand je suis du même avis qu'eux... C'est là la force de la jeunesse! Force admirable, tout de même. Le seul fait de croire que l'on est la vérité, n'aide-t-il pas bien souvent, quand on est sincère, à la découvrir!

« Les Erinnyes » (*)

Eric Soleure, l'air ravi, vient à moi, lorsque le spectacle fut terminé et me dit :

— Mon petit, je vais vous assommer. Je prends seulement ma revanche. L'autre soir vous m'avez fait comprendre que j'étais vieux, ce qui est vrai : c'est d'ailleurs pour cette raison surtout qu'on m'ennuie en me le disant...

— O coquet, coquet !

— Oui, je suis une vieille cocotte ! Hé ! bien vous allez me reconduire. Mes vieilles jambes supportent encore fort bien la promenade. D'ailleurs la pénitence vous sera rendue plus douce en fumant ce havane d'aspect chétif, mais d'arome parfait.

Je dis :

— Quels admirables vers ! Quelle correction dans la forme ! Quel force évocative ! Quelles belles lignes de sentiments...

— Oui ! oui ! Alfred de Musset est le génie même de la poésie...

— Pardon, je vous parlais des *Erinnyes*...

— Je sais bien. Seulement, moi je vous parle de *la Nuit d'octobre*. — Il m'a semblé que ce soir les *Erinnyes* servaient admirablement de repoussoir au dialogue d'Alfred de Musset.

— Cependant la tragédie de Leconte de Lisle est d'une perfection...

— Trop parfaite, beaucoup trop parfaite ! Une perfection coupable ! Quelle différence entre ce fastidieux rhéteur qu'est Leconte de Lisle et ce poète complet qu'est Alfred de Musset ! D'une part, dans les *Erinnyes*, les passions les plus violentes, les plus exacerbées : il y avait là matière à un développement prodigieux de belle poésie. Et malgré soi, on n'arrive pas à être le moins du monde ému. Tout cela est froid, compassé. Evidemment ce sont là de fort beaux vers. C'est indiscutablement d'une extraordinaire richesse de coloris et d'expression. Mais ce n'a jamais été, ce ne sera jamais de la poésie. Au contraire, écoutez *la Nuit d'octobre*. Un tout petit sujet, un rien : le découragement momentané d'un homme abandonné par la femme qu'il aime et rendu à lui-même par la bonté de la poésie inspiratrice. Petit désespoir courant, orage d'une nuit ! Mais quelle beauté : des rimes négligées, de désespérantes répétitions, des mots un peu déviés de leur sens, un tas de défauts ! Mais comme cela prend au cœur ! Comme cela est le rappel fleuri des fraîches passions, des merveilleusement sincères désespoirs que l'on eut à vingt ans ! Cela est d'un vrai poète, c'est-à-dire d'un homme qui comprend un peu mieux que les autres, le chagrin et la joie. Les *Erinnyes*, c'est l'œuvre d'un mathématicien, *la Nuit d'octobre*, c'est l'œuvre d'une âme, d'une pensée, d'une souffrance !

— Certes, mon cher maître, je crois concevoir assez bien ce qu'il y a de beau dans l'œuvre de Musset. Mais la belle ligne élégante des *Erinnyes* me séduit aussi. Il y a là une admirable façon de resserrer si

(*) *Les Erinnyes*, drame antique en deux parties, de Leconte de Lisle, musique de Massenet, représenté pour la première fois sur le théâtre national de l'Odéon, le 6 janvier 1873.

adroitement les passions, que chacune semble être une synthèse. C'est en quelque sorte l'exposé rigoureusement exact de tous les penchants du cœur et de l'esprit...

— Les penchants du cœur ne sont pas exacts, mon ami; cela ne serait plus de l'humanité! L'exposé de l'action des *Erynnies* se trouve aussi dans *l'Orestie*, d'Eschyle; seulement Eschyle vivait et vibrait; Leconte de Lisle écrit...

— Tout de même, mon cher maître, je dois avouer que je discute un peu pour discuter. Sans embrasser toutes vos conceptions je reconnais que *la Nuit d'Octobre* est un pur chef-d'œuvre... Mais nos tempéraments modernes s'accommodent mal de ce romantisme fulgurant; nous sommes tentés de sourire, en entendant la grandiloquence des vers de cette époque...

— Là peut-être est la vérité. Quoiqu'au fond, vous soyez aussi naïfs et aussi emballés que nous l'étions; seulement vous cachez vos enthousiasmes sous un vernis d'imperturbabilité. Et je vais vous dire une chose, qui vous paraîtra peut-être paradoxale, mais que, devinant votre tempérament mieux que vous ne le connaissez vous-même, je crois fort exacte. Si vous aimez *les Erinnyes* c'est que vous voyez en cette œuvre la poésie qui aurait dû y être, que vous ajoutez au canevas de l'écrivain votre sensibilité et votre sens de l'humanité...

— En ce cas... nous sommes quittes! — L'interprétation?...

— Albert Lambert, fils, merveilleux! Il dit les vers comme on les dit rarement. Et quel beau tempérament! Comme c'est vécu, senti, profond! Dans *la Nuit d'Octobre* comme dans le rôle d'Oreste, il s'est montré au-dessus de tout éloge. Et M[me] Segond-Wéber a eu des accents inoubliables dans le rôle de Cassandre : il serait difficile de comprendre plus complètement le personnage et de l'interpréter avec plus de fougue juvénile. Les chœurs et les danses m'ont paru un peu faiblards. Et la musique de Massenet — que j'adore dans *Werther*, dans *Manon*, dans *Grisélidis*, — ne me semble pas indispensable à l'œuvre de Leconte de Lisle : ce n'est pas du tout dans la même note.

ANICET LE NOIR.

—

Théâtre du Parc

—

« MANGERONT-ILS ? » (*)

Sans doute, Victor Hugo fit-il bien de ne point faire représenter cette féerie dans le mode shakespearien : elle ne devait rien ajouter à sa gloire. Néanmoins il serait inopportun de dire que l'éclectique directeur du théâtre du Parc ne fut pas bien inspiré en présentant cette œuvre, curieuse encore que peu scénique, à son public des matinées

(*) *Mangeront-ils?* féerie dramatique, en deux actes, extraite du *Théâtre en Liberté*, de Victor Hugo (publié en 1886) et représentée pour la première fois, à Bruxelles, au théâtre royal du Parc en mars 1907.

littéraires. Car si l'œuvre est inférieure au point de vue dramatique, elle demeure très synthétique du talent de Victor Hugo : elle montre merveilleusement la puissance prodigieuse de son verbe, sa tendance à la bonté, la beauté de l'expression, la noblesse des sentiments. Une petite aventure sert de prétexte à des vers adorables et expressifs. Un roi de féerie poursuit de sa colère deux amoureux; car il aimait la jeune fille qu'un rival plus jeune lui a enlevée. Les jeunes gens se sont enfuis dans un refuge où la colère du roi ne peut les atteindre, mais où ils mourront de faim. Ainsi est si plaisamment exposé le contraste ironique entre les effervescences de la belle passion et les exigences de la vie matérielle. Mais grâce à un excellent bougre de vagabond — sorte de don César de Bazan — et à une bonne vieille sorcière, les affaires s'arrangent : le roi jaloux en est pour ses frais et les amoureux auront beaucoup d'enfants. Sur ce sujet un peu mince le poète a écrit des vers adorables : le duo des deux amoureux est d'une poésie exquise ; la profession de foi du vagabond est d'une verve amusante au possible; et les colères du roi sont aussi fort curieusement expressives. De même les belles pensées exprimées par la sorcière et les envieuses sollicitations du confident. La pièce fut admirablement jouée : Mme Archainbaud fait une sorcière étonnamment farouche et bonne; et cette prodigieuse artiste dit les vers à la perfection. M. Chautard fait un roi plaisant, remuant, d'un comique très vrai, très observé et très pittoresque : c'est un grand acteur. M. Gorby fit un vagabond d'une verve admirable, d'un esprit délicieux, d'une souplesse amusante ; et ses jeux de physionomie sont infiniment drôles et expressifs. Les autres, Mlle Derives, MM. Cueille, Joachim et Delaunay ne gâtèrent rien.

La féerie de Victor Hugo fut donnée en représentation extraordinaire, le soir, au bénéfice des aimables contrôleurs du théâtre du Parc. Le spectacle était terminé par le délicieux petit acte de Courteline, *La Paix chez soi*. C'est adorable d'esprit, d'ironie et de vérité. Et ce fut joué à ravir par Mme Archainbaud — dont le souple talent se prête vraiment à toutes les transformations : elle fut une Valentine extraordinairement prise sur le vif, d'un comique intense à la fois et contenu. Et M. Chautard joua à merveille le rôle de Trielle où il se montre si plaisamment cynique, goguenard et compréhensif. Ces deux artistes sont de ceux que l'on ne se lasse point d'entendre. Leur art est du grand art.

Anicet Le Noir.

—

« LE MUTILÉ »

Il Cieco, drame en quatre actes, par Francesco Bernardini, représenté sous le nom de Carlo Salvani (Le Mutilé), d'après une adaptation, faite par M. Edm. Picard.

M. Reding a bien fait de représenter ce drame, d'abord parce que M. Edm. Picard méritait d'essayer au théâtre, ne fût-ce que par une adaptation, les qualités de puissance dramatique dont il avait donné des preuves dans des œuvres plus personnelles, mais peu scéniques,

ensuite encore parce que le jeu original de l'italien Rosaspina, qui fit longtemps partie de la troupe de la Duse, se prêtait très heureusement au rendu de ces scènes, exigeant de la sobriété dans leur tragique contenu.

La pièce est d'ailleurs aussi habilement machinée qu'une œuvre de Scribe ou de Sardou.

Bernardini connait toutes les ressources des expédients; en qualité d'italien, il dispose même du moyen « du poignard », ce qui ajoute à l'effet dramatique du dénouement.

Le sujet de la pièce est un fait divers cruel : Carlo Salvani est frappé de cécité, au moment où il va épouser Cellixte ; malgré une résistance molle et affectueuse des parents, elle garde sa parole : elle devient l'épouse aimante et dévouée de l'aveugle.

Cependant, après quelques mois, elle cède à la séduction des beaux yeux d'un ami de la maison.

Carlo éclairé par sa clairvoyance psychologique, développée au rebours de son infirmité, devine la faute ; il se saisit d'une lettre, adressée à l'amant ; il se la fait lire par une domestique ; il décide de poignarder l'amant ; il l'attire dans un piége, mais c'est lui — dans un corps à corps — qui reçoit le coup fatal.

L'invasion progressive du soupçon, de la jalousie dans l'âme désolée de l'aveugle, son acheminement, de déchéance en déchéance, vers l'issue fatale, sont l'objet de développements d'une intensité d'émotion poignante.

La langue nerveuse, pittoresque de M. Picard aiguise très artistement la vérité de ces monologues.

Et ainsi cette pièce est d'une puissante expression dramatique.

Ce qui nuit à son succès, c'est l'écœurement que provoquent chez le spectateur les lamentations sensuelles de cet aveugle sur la diminution de ses jouissances amoureuses, et l'insistance que met l'auteur à nous représenter les scènes banales d'un très vulgaire adultère ; car ainsi ce théâtre d'Idée, apparaît comme un théâtre de pure sensation.

M. Edmond Picard, qui a un talent puissant et très étendu, a aussi commis une erreur en attribuant à Bernardini une présomption qu'il n'a pas eue : En disant l'Epoux, l'Epouse, l'Amant, au lieu de Monsieur X et de Madame Y. M. Picard a cru à tort et voulu faire croire que l'auteur nous représentait des types d'humanité.

Non, ne prêtons pas à l'œuvre des mérites qu'elle n'a pas ; contentons-nous d'admirer la merveilleuse construction scénique de cette pièce, l'habileté de l'auteur à nous intéresser, par étapes successives et progressives, aux événements qu'il nous représente.

Admirons encore la vérité avec laquelle M. Picard a su rendre les traits saillants des personnages, en les transposant sous l'expression d'une langue puissante et colorée.

Le rôle de l'aveugle était fait à la taille du talent de Rosaspina ; il fallait son jeu original pour nous préserver d'une impression menaçante de monotonie.

Madame Sanzi fut très plastique et très dramatique. MM. Bender, Barré, M[lle] Terka Lyon, — toujours vaillante, la secondèrent très brillamment.

— L'*Arlésienne*, d'Alphonse Daudet est un agréable spectacle de fin de saison; son charme pittoresque lui assure le succès.

Autour de Madame Archainbaud, toujours fêtée, les chœurs dirigés par M. Soubre et l'orchestre dirigé par M. Van Dam ont donné à la salle du Parc un air de renouveau.

JACQUES LEROUX.

—

THÉATRE PUBLIÉ.

Etudiants Russes. (Drame en trois actes), par IWAN GILKIN. (Edition de la *Belgique Artistique et Littéraire*).

A première vue et pour un esprit peu réfléchi, il peut paraître très naturel que les événements politiques qui bouleversent un pays, y suscitant la révolution et l'anarchie, donnant une orientation nouvelle à sa mentalité, inspirent un écrivain; ce point admis, il est naturel aussi qu'un écrivain compose une aventure avec les quelques épisodes dont l'écho lui sera parvenu et crée une façon de moralité à son œuvre en s'aidant des commentaires philosophiques qui en ces temps de bouleversements font le tour de la terre??

C'est ce que peut-être certaines personnes se sont dit en voyant le titre du livre de M. Iwan Gilkin « Etudiants Russes »...

Voilà qui est parfait, auront-elles pensé, au moins maintenant allons-nous connaître l'âme et l'esprit de la jeunesse estudiantine russe, savoir ce qu'elle veut, où elle va, de quels éléments elle se compose et — en un mot — quelle est exactement son importance, sa valeur morale, dans le grand mouvement qui bouleverse un des plus grands pays du monde. Ces lecteurs confiants et crédules auront ajouté, sans doute aucun, que savons-nous de la Russie? rien ou si peu de chose... ce qu'en disent les journaux, quel foi devons-nous y prêter! et ce que nous ont appris les romans, n'était-ce pas insuffisant aussi... au moins avec ce livre de M. Gilkin, bien écrit, bien pensé, nous pourrons nous faire une opinion? (Car le public qui lit aime lire non seulement une œuvre bien écrite mais aussi une œuvre non point tant bien pensée, mais contenant une opinion ou tout ce qu'il faut pour s'en choisir une!) Eh! bien, je l'avoue franchement, ces lecteurs auront été déçus... les « Etudiants Russes » nonobstant leurs qualités de style et de mise en page, n'apportent absolument aucune lumière sur une question aussi obscure qu'intéressante pour nous, « l'état d'esprit de la jeunesse russe » et pour une bonne, pour une excellente raison, que M. Gilkin me pardonne ma franchise, c'est que leur auteur ne le connaît pas, qu'il l'a jugé de « chez nous » avec des éléments d'information incomplets, alors que pour bien apprécier une chose aussi considérable que l'évolution d'un peuple, dont la langue, l'art, l'histoire, les mœurs ne nous sont connus que très superficiellement, il eut fallu vivre de sa vie, assister à son évolution, non pas de loin, du fond d'un fauteuil, mais de près, mêlé à ses réunions, à sa vie de famille, à ses émeutes même...

Je ne pense point que M. Gilkin ait fait tout cela... ne nous dit-il pas lui-même, en termes courtoisement spirituels qu'il *n'a pa une goutte*

de sang russe dans les veines, en dépit de la forme russe de son nom et de son prénom?

Et c'est pour cela que, si au premier aspect, il paraissait louable que M. Gilkin eût consacré une étude aux étudiants russes, en réfléchissant, il faut convenir que quelque talent qu'il ait, il ne pouvait se lancer dans pareille aventure, sinon muni de documents qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas avoir, à moins de courir à un échec. Et cet échec, je dois dire qu'il l'a rencontré car son livre n'a pas de valeur philosophique, ce qui ne peut pas lui être pardonné, me semble-t-il, car il tendait à en avoir une.

M. Gilkin nous présente un groupe d'étudiants qui a formé le projet au moins bizarre de manifester pacifiquement dans les rues de Saint-Pétersbourg et d'y proclamer les droits de l'individu, de la science, de la liberté... belles utopies dont les cosaques ont raison en se ruant sur les manifestants et en emprisonnant les chefs.

Parmi ceux-ci se trouvent Egor et Serge Raguine, neveux du conseiller Raguine, homme influent qui met tout en œuvre pour éviter aux deux jeunes gens la Sibérie, le Tzar omnipotent commuera leur peine en celle de l'exil, s'ils veulent reconnaître leur erreur et publiquement désavouer leurs compagnons de lutte et d'infortune.

Et le second acte n'est qu'une conférence, un peu lourde, un peu pédante, du conseiller Raguine, qui parle de l'avenir de la Russie et prône en termes cérémonieux et un peu vides de sens les bienfaits du tzarisme... Egor se laisse prendre à ce fratras, c'était en somme un lunatique, et il se laisse assez facilement persuader; mais ce n'est pas un lâche non plus et s'il veut bien convenir de son erreur, il ne veut point que sa conversion lui rapporte la liberté... Aussi travaillera-t-il, du moins c'est là son projet, dans sa prison d'abord, dans les bagnes de Sibérie ensuite. (Y aurait-on des loisirs!) à publier un manifeste destiné à faire revenir sur ses pas la jeunesse russe que la veille encore il accompagnait, il dirigeait même dans sa marche vers le progrès...

Son frère Serge assiste avec douleur à ce revirement jusqu'au jour, où poussé au meurtre par la nihiliste Véra, personnage assez mélodramatique qui sert de porte-parole à des idées que M. Gilkin n'a pas l'air de partager, il tue Egor pour lui éviter d'être parjure à la « cause ».

Et voilà, dans ces grandes lignes, le drame de M. Gilkin; il y a en sus, cela est évident, quelques épisodes qui servent surtout à nourrir l'action et sur lesquels donc il n'y a pas lieu d'insister, et d'assez nombreux discours de l'anarchiste Véra et du réactionnaire conseiller Raguine, personnages d'opposition qui échangent d'innombrables lieux communs sur des questions qui tout en ayant gardé leur puissant intérêt ne nous intéressent plus qu'illuminées par l'éclat d'un esprit nouveau, imprévu et généreux.

Dans cette affaire, M. Gilkin n'a apporté que sa plume et encore qu'elle soit alerte, colorée et qu'elle ait déjà fait ses preuves en de multiples occasions, il m'a paru que cela n'avait point suffi.

CARLO RUYTERS.

—

Geo Bernier au Cercle Artistique

—

Nous possédons peu de peintres d'une sincérité plus profonde, d'une allure plus franche, d'un sentiment plus exact. La palette de Geo est chaude et truculente, sans exagération ; sa compréhension est forte, saine et robuste. Il ne s'attarde jamais à la fâcheuse peinture littéraire. Grands coups de soleils, ombres savoureuses des bois parfumés, bœufs magnifiques et placides dont les yeux indulgents réflètent avec sérénité la splendeur des ciels et la longue douceur des horizons. A regarder les tableaux du maître on éprouve cette impression de bien-être, de radieuse chaleur; c'est comme un parfum très honnête en même temps que d'une ferme et magnifique volupté. Je crois bien que Geo Bernier est le plus admirables des peintres de l'école belge ; il est superbement de son pays ; l'âme de la race vibre dans les évocations puissantes des paysans patriaux; il comprend, fermement et sans exagération, la beauté immobile de la nature. Ses préférences l'ont toujours attiré vers la plastique des animaux ; il aime les pelages opulents noirés et fauves des paisibles animaux domestiques. Et surtout il sait merveilleusement exprimer l'intime rapprochement qui existé entre la nature et les êtres qui la peuplent. Tout cela forme un tout compact dont chaque parcelle vibre à l'unisson de l'ensemble. Tout se tient, tout est dominé par la même splendeur quiète et absolue.

J'ai, parmi les nombreuses œuvres qu'il exposa au Cercle artistique, noté quelques tableaux, qui m'ont tout particulièrement séduit : je cite tout d'abord *Les Dunes à Knocke,* petit paysage d'une facture étonnante, d'une intensité émotive surprenante, d'une vérité d'atmosphère si communicative qu'elle en est presque saisissable : ce tableau est-un petit chef-d'œuvre. *Les Canicules,* d'une belle couleur ambrée, sont d'une majesté admirable : un souffle lourd passe largement, brûlant et puissant, sur un paysage aux horizons reculés ; *La Sieste,* avec ses animaux flamboyants de santé produit aussi cette impression de paix, de sécurité, de majesté; le tableau, intitulé *Les Vieux* nous montre un cheval blanc, dans un paysage crépusculaire : c'est d'une profonde intensité dramatique. *Les Eteules en Flandre* sont simples, paisibles et tragiques; *L'Abri* est d'une vie chaude et claire; *L'Allée des Cavaliers au Bois* — il filtre là entre les arbres estivaux un merveilleux rayon de soleil — est d'une intimité chaude, presque recueillie. Il faudrait probablement tout citer : *En Ardennes,* troupeau de vaches d'une allure magistrale; et le *Ciel rose,* et le *Cygne*, et *La Mare* et *Les Buis*... La place me manque, malheureusement.

Mais je suis heureux de dire, tout en m'excusant de le dire si brièvement, que Geo Bernier est un admirable maître, dont l'art, d'une probité sereine et souriante, produit de vrais chefs-d'œuvre, résultats d'une conformité parfaite entre l'habileté technique, l'influence de la race et la justesse des visions.

F.-Charles Morisseaux.

LES SALONS

A la Libre Esthétique

—

De l'œuvre considérable d'Eugène Carrière, une trentaine de peintures et quelques lithographies ont été réunies à la Libre Esthétique.

A l'heure actuelle, une année s'est écoulée depuis l'instant où la mort arrêta la féconde production de l'artiste. Un jugement définitif sur le peintre jadis tant discuté, peut-il être porté? Ne sommes-nous pas encore trop ses contemporains pour affirmer qu'Eugène Carrière a trouvé une formule neuve de l'Eternelle Beauté ou qu'il a seulement intéressé chez nous une sensibilité née d'hier et appelée à ne pas survivre à notre génération? Son art nous apparaît profondément concentré; un rêve intense l'inspire, rêve si intense qu'il dure assez pour être fixé sur la toile. Aussi fuit-il les vibrantes clartés, les glorieux épanouissements des chairs, des lèvres rouges qu'il est impossible à notre mémoire de se rappeler fidèlement : visions qui ne laissent aucun fantôme après elles. Lorsqu'il fait un portrait, Carrière ne cherche pas à saisir chez son modèle la ligne pittoresque, l'expression «anecdotique» si je puis dire ainsi; ce qu'il nous montre, ce qu'il exprime : c'est le souvenir, tout l'essentiel d'une physionomie; ce que nous apparaîtra ineffaçable, du visage des êtres à qui nous avons voué notre amour, notre admiration, à l'heure solitaire où notre âme les évoquera. Chez un enfant, une jeune fille, c'est le sourire qui illumine les traits, et lorsque l'âge a éteint le sourire heureux, ingénu, c'est l'œil, le regard qui se fait profond nous suit et nous obsède.

Le métier, chez Carrière, me captive davantage dans ses toiles les plus anciennes en date, telles *les Dévideuses,* peintes il y a quelque vingt ans, où la chemise blanche de la mère surmontant le corsage d'un brun chaud donne une impression unique. Dans *la Toilette de l'Enfant*, la fermeté de la chair, la précieuse matière du coloris sobre ne ravissent-elles pas? Et encore dans le portrait de Mme Carrière, exécuté en 1900, la splendide tache rouge du bouquet sur la poitrine complète la sourde, mystérieuse et hautaine harmonie de couleurs de cette inoubliable effigie. Lorsque le peintre se confine par principe dans les gris et les bistres, il a parfois la sécheresse, du procédé. On sent nettement que la formule imposée stérilise en la limitant la faculté d'expression et d'émotivité — *les Jeunes Filles dormant* et *la Prière* surtout trahissent ces faiblesses.

Du rêve et du silence nous passons à la Vie et à la Lumière. Mais l'une n'est-elle pas l'autre. La lumière n'est-ce pas la vie? Les fleurs riant au soleil peintes si délicatement, avec une sorte d'ivresse heureuse par Mme De Weert, les paysages provençaux de Mme Deman, le proclament. De Saegher conserve toute leur grandeur aux pages de nature qu'il dessine avec tant de pittoresque précision. Les clartés du ciel, vibrantes ou atténuées au couchant sont chantées par Mlle Boch, par Heymans, dont les subtiles impressions sont si grandes dans leurs dimensions restreintes.

Les *Moissonneurs* de Claus constituent une splendide page de plus à

l'actif du peintre qui sut, par je ne sais quel charme, captiver toute la lumière du ciel et la répandre en ses œuvres.

Buysse chez qui perce toujours une note de mélancolie raffinée nous mène d'un *Lever de Soleil* à un *Lever de Lune sur la Neige.*

Les foules vivantes et bariolées ont séduit Hazladine autant que les jeux d'ombre et de clarté de l'astre des nuits. Edmond Verstraeten a peint des *Bouleaux* à l'heure troublante où le soleil mourant cède le ciel à la pâle lune. Dans ce paysage d'ordonnance si régulière toute monotonie est évitée cependant et un grand souffle passe sur le recueillement des choses.

Ainsi que chaque année une série importante d'artistes étrangers complète le Salon de la Libre Esthétique. Cette fois aucun nom en vedette ne se montre à la cimaise ; à côté des outrances de la couleur brutale et du dessin éminemment fantaisiste de MM. Girieud et De Vlaminck, les paysages de Igor Grabar, *Printemps* et *Eté* attirent par leur facture robuste et personnelle. M. Barbier a finement vu et rendu l'atmosphère et les lointains gris de Boulogne et noté avec une remarquable justesse une *Revue à Arras.*

Parmi l'envoi de Rodolphe Fornerod dont le pinceau se libèrera de certaines tonalités encombrantes, il y a un portrait d'homme d'une vigueur exceptionnelle.

Mme A Boberg a célébré les Alpes Scandinaves. Ces apparitions de montagnes pesantes, de lacs immobiles au pied des sommets neigeux, voilés de pluies ont un charme étrange. Pourquoi M. Nikolaï Millioti, coloriste d'une grâce inouïe, dont la palette est un enchantement de roses pâlis, de blancs, de mauves, ne consent-il pas à plus de précision dans le dessin et les plans ? Notre joie à l'admirer serait alors complète.

Un buste de femme de ligne élégante est signé Yrurtia, une fine *Danseuse* et une *Salomé* de marbre, Joseph Bernard. Rembrandt Bugatti s'est appliqué à modeler dans une facture large, toute une série d'animaux d'une vérité d'attitude remarquable.

O. L.

—

Les séances musicales à la Libre Esthétique.

—

Les auditions musicales de la L. E viennent de se terminer de façon brillante. Comme chaque année elles ont apporté leur contingent assez considérable d'œuvres nouvelles, alternant toutefois avec les productions les plus en vue des maîtres de l'école française et déjà entendues au cours de ces dernières années. Résumons rapidement ces séances intéressantes.

C'est d'abord le trio pour piano, violon et violoncelle de G. Magnard qui confirme la puissante originalité et la sensibilité profonde de l'auteur. Cette œuvre quoique très proche parente de la *sonate,* est plus claire et semble mieux venue. Mlle Blanche Selva, MM. Chaumont et Kühner en donnèrent une interprétation particulièrement émouvante et vivante tout à la fois.

Des lieder de Marcel Labey, de Bordes et Bréville, chantés dans un sentiment très juste par Mme Flée.

La bourrée fantasque de Chabrier, interprétée avec un brio fantastique par Mlle Selva, puis pour terminer, le triptyque symphonique de Vincent d'Indy, *Jour d'Eté à la Montagne*, que l'on entendit l'hiver dernier aux Concerts Ysaye et réduit, remarquablement pour deux pianos par Marcel Labey, interprété par Mlle Selva et M. Labey.

La deuxième séance, très longue — trop longue même — débutait par un *trio* pour piano, violon et alto de Josep Jongen, en forme de prélude et variations. A ma connaissance c'est la première fois que l'on traite en forme concertante ce groupe d'instruments. M. Jongen l'a fait avec un rare bonheur. Cette œuvre marque une étape décisive dans la carrière du jeune compositeur. Elle fut jouée merveilleusemeut par l'auteur, MM. Chaumont et Englebert (altiste), trois tempéraments liégeois — ce qui n'est pas peu dire.

La seconde partie de la séance fut très copieusement remplie par M. Engel et Bathori qui nous firent entendre les *derniers bateaux* de Paris. Je veux dire *l'Histoire Naturelle* de M. Grovlez et *Nos Familiers* de Ravel Au point de vue *amusant* c'est réussi ; mais si l'on tente de nous dépeindre musicalement les mœurs des animaux et jusqu'à leurs cris, où s'arrêtera-t-on ? Ce n'est plus de l'art cela, et il suffira d'un peu d'exercice pour avoir l'air d'être intéressant à force d'être bizarre et baroque. Mme Bathori mit toute sa verve et son esprit à nous faire avaler ces choses biscornues. Heureusement pour les musiciens le superbe duo de *Briséis* de Chabrier terminait la série des chants.

La séance s'acheva par le merveilleux *quatuor* pour piano et cordes d'Ernest Chausson joué par MM. Chaumont, Englebert, Doehard et Bosquet (pianiste) avec une chaleur et une émotion extraordinaires.

A la troisième séance on entendit le *septuor* pour *quatuor* à cordes, 2 flûtes et trompette de Vincent d'Indy, œuvre plutôt curieuse et intéressante que réellement émouvante. On se doute bien qu'avec le métier énorme qu'il possède, M. d'Indy ait dû tirer de cet ensemble instrumental des effets curieux. Mais la trompette en dehors de l'orchestre est quand même bien peu à sa place. Sa sonorité ne parvient jamais à se fondre dans l'ensemble.

L'œuvre, très difficile d'exécution, mais insuffisamment mise au point eut pour partenaires M. Chaumont (toujours sur la brèche), Doehard, Meses, Kühner; Sermont et Demont, flûtiste, et Théo Charlier, trompettiste. Mme Miry, la délicieuse cantatrice, trop rarement entendue, fit entendre ensuite les *Prières d'Enfant*, de de Bréville, puis *le Furet* du même auteur et la *Mandoline* de Debussy (*).

La belle *sonate* de Franck, fut jouée par MM. Théo Ysaye et Em. Chaumont.

A la quatrième séance, le *quatuor* Zimmen nous donna une exécution des plus soignées du quatuor très intéressant de M. Debussy.

(*) M. Kühner joua supérieurement le Lied de Vincent d'Indy, puis une intéressante pièce pour violoncelle de Sinigaglia.

Puis Mme Désiré Demest à la voix si sympathique interpréta un Lied de L. Wallner, une Berceuse G. Huberti, puis de M. Jos. Jongen, deux poèmes : Vilanelle et Tableau gothique.

M. G. Pitsch, violoncelliste, donna en première audition une andante d'Ingelbrecht.

Puis pour terminer, M. Théo Ysaye, assisté de MM. Zimmer, Baroen et Doehard firent revivre dans l'exécution du *quatuor* de Castillon une époque déjà reculée, mais intéressantes au plus haut point.

Nous regrettons n'avoir pas pu assister à la dernière séance qui se donnait le mardi de Pâques et à laquelle on entendit deux adaptations musicales sur les poèmes : *Christine*, de Leconte de Lisle, et *le Fleuve*, de Ch. Cross.

La première de ces adaptations musicales par M. G. Huberti, et l'autre par M. Théo Ysaye. Le poème était récité par Mlle Kersten, une jeune lauréate du cours de tragédie à l'Ecole de Musique de Schaerbeek que nous entendîmes au cours de cet hiver, et qui possède un réel talent dramatique.

Mlle Jane Delfortrie, cantatrice, prêtait également son concours à cette séance.

L. P.



Petite chronique



Notre collaborateur Henri Liebrecht vient de publier à Bruxelles, chez l'éditeur Lebègue, un roman de mœurs théâtrales bruxelloises.



Les membres du Cercle Artistique *Le Lierre* ont exposé à la Galerie Royale, 198, rue Royale, leurs œuvres récentes. Nous en eûssions parlé si lors d'une visite que nous avons faite à cette exposition, nous avions pu découvrir un des organisateurs... et un catalogue!



Nous publierons dans notre prochain numéro des pages inédites de Valère Gille, Georges Virrès, Louis Dumont-Wilden, etc.



Accusé de Réception : *Au delà du Cœur*, par M. Albert de Bersaucourt; *Le Roman du Chien et de l'Enfant*, par M. Louis Delattre; *Les Intellectuels*, par M. Horace Van Offel; *La Fausse Route*, par M. Max Deauville; *Les Brumes de la Vie*, par M. Syffert; *Le Masque tombe*, par M. Henri Liebrecht; *Clartés*, par Mme Marie Dauguet; *Hélie*, par M Léon Taschol; *12 Rondes et Chansons*, par M. A. De Boodt; *L'Oiseau mécanique*, par M. Horace Van Offel, etc.

Le mariage de M. Henri Liebrecht, collaborateur et ancien directeur du *Thyrse*, a eu lieu le 16 avril, à l'église de la Trinité. Sa charmante fiancée Mlle Madeleine Chapt avait comme témoins M. Raoul Chapt, son frère et M. Miganne; M. Henri Liebrecht avait comme témoins M. Pierre Bure, consul de Belgique à San Francisco et M. F.-Charles Morisseaux, directeur du *Thyrse*. A l'église l'orgue était tenu par notre éminent collaborateur, M. Joseph Jongen, le jeune et illustre compositeur, professeur au Conservatoire royal de Liége, et qui est aussi un organiste de premier ordre. On a entendu également notre brillant collaborateur M. Emile Chaumont, le remarquable virtuose : ce dernier exécuta *l'Aria* de Bach et le *Preislied* des *Maîtres-Chanteurs;* M. Joseph Jongen, entre autres morceaux joua l'*Abendslied* de Schuman et la *Marche* de Tannhaüser. Les jeunes époux sont partis pour Nice et l'Italie.

—

Reçu le numéro 7 de la *Revue funambulesque (artistique et littéraire,* pour le cas, où, en la lisant, on ne s'en rendrait pas compte). Trouvé quelques choses amusantes :

« Nous recommandons chaleureusement à nos lecteurs la revue d'art *Le Thyrse* (capitole de notre littérature) ! ! ! »

Merci ! Et puis, au fond, elle a peut-être raison, cette roche Tarpéienne !

—

Ensuite un article sur Edmond Picard ! Bien adroitement fait cet article... Il voudrait être méchant... et n'est même pas drôle !

—

Et puis le sonnet primé au *concours permanent* de cette revue exquise... Il y a là des vers qui font rêver... Que pouvaient être les poèmes non primés ! Mais nous avons à cœur de signaler le sonnet, sans autre commentaire. Et par charité nous ne dirons point quel en est l'auteur, à moins que la *Revue funambulesque*, peu galante, ne l'exige ! Oyez :

La Rivale

— Non, c'est la mer qui n'est pas contente,
répondit Yann en souriant à Gand, — parce
que je lui avais promis mariage...
Pêcheur d'Islande — Quatrième partie Chap. VII.

Le beau pêcheur d'Islande a trahi son serment,
Et bravant les fureurs de sa terrible amante,
Qui clame dans la nue son long gémissement,
Il a pris sur son cœur l'Epouse défaillante ..

Et qu'importe aux époux cette voix menaçante,
Ce lugubre concert d'affreux mugissements?
Leur nuptiale couche en leur hutte croûlante
N'est ce pas l'Univers, en ce divin moment?

Sombre, la Mer s'acharne, en sa jalouse rage,
A déchirer ses flancs aux écueils du rivage
Et rompt avec fracas son impuissant effort...

Elle sait cependant, qu'une nuit de tourmente,
Elle pourra figer sur cette bouche ardente
Ce long baiser d'amour en un rictus de mort!

—

Et puis enfin, un compte rendu de *Salomé* d'une perspicacité... ahurissante :

« La direction du théâtre de la Monnaie ne recule devant aucun sacrifice pour satisfaire la curiosité, toujours renouvellée, de son public. Elle nous a donné le 25 mars, *Salomé,* poème de M. O Wilde, musique de M. R. Strauss. Le manque de place m'empêche de donner un compte rendu *in extenso.* La musique (rappelant vaguement la formule Wagnérienne) est excessivement bruyante et couvre malheureusement à maintes reprises la voix des chanteurs. Elle n'est nullement faite pour aider à la compréhension du livret, piètre imitation du genre Maeterlinck.

Le sujet est emprunté (dit-on) aux légendes chrétiennes. Le public a vigoureusement applaudi le vaillant orchestre de M. Sylvain Dupuis et les excellents interprêtes, savoir :

Mme Mazarin « Salomé », Laffite « Hérodiade », MM. Swolfs « Hérode », Petit « Iokanaan », Mlle De Bolle et M. Nandès dans les rôles secondaires.

EUGÈNE VERBIST. »

Nous respectons l'orthographe fantaisiste de la *Revue funambulesque.* Entre autres perles nous signalons un certain **M.** Oscar Wilde, d'un effet ravissant! Et cette phrase : « Le sujet est emprunté (**dit-on**)... »

Et puis du moment qu'on cite les interprètes de tous les rôles *secondaires* ne pourrait-on citer ceux des rôles principaux? Qui ça pouvait-il être?

—

Lu dans le *Florilège* sous la signature du brillant... disciple (mettons disciple!) de Maeterlinck :

« Mais il (M. Robert Decerf, de la *Revue funambulesque* — toujours elle!) ajoute qu'il ne me connaît pas du tout. Cependant ne s'est-il pas débarrassé d'un tas de bouquins jaunis, parmi lesquels *La Vie profonde?* M. Decerf ignore-t-il donc que cette *Vie profonde* est signée — hélas! trois fois hélas! — de mon nom? »

« *Hélas! trois fois hélas!* » Sur le fronton du temple de Delphes

quelqu'un grava : « Γνωθι σεαυτον ! » Ce devait être un ancêtre de M. Georges Buisseret !

—

Dans son numéro du 9 avril, sous la rubrique *Petite Gazette*, EN PREMIÈRE PAGE, *Le Soir* publia la note suivante :

« *Une intéressante nouvelle littéraire.* — M. Edmond Picard, écrit le *Thyrse*, fera jouer cet été, au Kursaal d'Ostende, une adaptation au théâtre d'idées du *Roméo et Juliette*, de Shakspaere. Le dramalogue ne s'est pas contenté de récrire la pièce, il en a complètement remanié la donnée, qui ne répondait plus au progrès de la science, et y a notamment introduit un effet d'adultère assez piquant et dont on dit merveille.

» Notre confrère ajoute :

» M. Picard, dans le but de répandre parmi le grand public mondial les œuvres marquantes des nations de culture arriérée, met en ce moment la dernière main à une édition populaire d'*Eugénie Grandet*, le roman bien connu, traduit en belge, adapté aux usages locaux et, du reste, considérablement augmenté.

» Aussitôt ce travail terminé, M. Picard, dont l'activité est infatigable, s'occupera d'un important mémoire juridique sur la propriété en matière littéraire: il y soutiendra, nous assure-t-on, cette thèse curieuse que, sitôt publiée et jouée, l'œuvre d art cesse d'appartenir à son créateur et devient propriété disponible de quiconque veut bien la reprendre, la perfectionner ou même la travestir. »

Nous adressâmes le jour même au *Soir* la rectification ci-après :

Bruxelles, le 8 avril 1907.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Sous le titre : *Une intéressante nouvelle littéraire*, votre estimable journal imprime dans son numéro du mardi 9 avril édition A B, un articulet qui attribue au *Thyrse* certaines nouvelles facétieuses concernant les projets littéraires de M. Edmond Picard. Or, le *Thyrse* n'a jamais publié pareille chose. J'ignore quelle revue se permit cette plaisanterie d'un goût fâcheux. Quant à nous, si nous ne sommes pas en toutes choses de l'avis de M. Edmond Picard, nous avons avec lui des relations d'une charmante courtoisie; nous nous honorons grandement de l'avoir pour collaborateur; nous professons l'admiration la plus sincère pour son talent, sa verve et son activité et nous voudrions que beaucoup fussent aussi encourageant que lui pour les efforts des écrivains belges. Je vous serais reconnaissant, Monsieur le directeur, de vouloir publier la présente dans votre plus prochain numéro et à la même place que l'articulet incriminé. Je vous demande de trouver ici l'expression de mes sentiments les plus distingués.

(*Signé*) F.-CHARLES MORISSEAUX,
Directeur du *Thyrse*.

Dans son numéro du 10 avril sous la même rubrique, mais en DEUXIÈME PAGE, *Le Soir* publia l'entrefilet suivant :

« *Une intéressante nouvelle littéraire.* — Un *lapsus calami* nous a fait attribuer au *Thyrse* une nouvelle qui émanait de la revue *Antée*. »

Evidemment *Le Soir* est dans son droit ; mais il l'est non sans jésuitisme, puisque sa rectification peut passer inaperçue plus facilement que sa nouvelle inexacte.

Plusieurs fois déjà, consciemment ou inconsciemment *Le Soir* fit en sorte de nous mettre en conflit avec M. Edmond Picard.

La première fois il mit sur la sellette les directeurs du *Thyrse*, à propos du prix triennal de littérature dramatique. Comme MM. Liebrecht et Morisseaux étaient visés en tant qu'écrivains et non en tant que directeurs du *Thyrse* nous crûmes qu'il serait puéril de répondre. Il n'en est pas de même cette fois. Et une fois pour toutes nous disons au *Soir* que ses insinuations ne serviront à rien : amis du grand écrivain Edmond Picard, nous sommes... et resterons, même si *Le Soir* trouve cela pas bien ! A bon entendeur...

—

A l'école de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, le mercredi 10 avril, une conférence fut faite par M Georges Rency, sur Voltaire et Rousseau, avec lectures par M. Jahan, professeur à l'école.

—

Chambre de commerce de Bruxelles (Union Syndicale), section des expositions nationales. — Exposition des arts et industries du bâtiment et exposition rétrospective de l'éclairage, Palais du Cinquantenaire, Bruxelles, 17 août-24 octobre 1907.

Concours pour la confection du dessin original d'une affiche destinée à annoncer l'Exposition.

ARTICLE PREMIER. — Un concours est ouvert entre tous les artistes belges pour la confectien d'une affiche destinée à annoncer l'Exposition.

ART. 2. — Les projets seront conçus en vue d'une impression en couleurs par des procédés lithographiques. Ils seront faits à grandeur d'exécution du format dit double colombier (124 × 85) et remis au Secrétariat de l'Exposition : Montagne de l'Oratoire, 6, à Bruxelles, au plus tard, le 20 avril 1907, à midi.

ART. 3. — La mention suivante devra figurer dans la composition : *Chambre de commerce de Bruxelles, section des expositions, première exposition nationale des arts et industries du bâtiment et exposition rétrospective de l'éclairage, sous le haut patronage de S. M. le Roi, Palais du Cinquantenaire. — Bruxelles, 17 août-24 octobre 1907.*

ART. 4. — Les projets présentés ne seront ni signés, ni revêtus d'un signe quelconque de nature à en faire connaître les auteurs.

Les noms et les adresses des concurrents seront renfermés dans un billet cacheté, annexé au projet, et sans aucune indication extérieure pouvant en trahir le contenu.

Au moment du dépôt du projet et du billet, ceux-ci recevront un numéro d'ordre. Ce numéro sera reproduit sur le reçu délivré aux exposants.

ART. 5. — Le jugement du Concours sera confié à un jury composé de sept membres, savoir :

Monsieur le Président de la section ou à son défaut l'un des vice-présidents ;

M. Georges Hobé, architecte, secrétaire;
M. Fernand Symons, architecte, secrétaire;
M. Henri Baes, artiste-décorateur et conseil artistique de la section;
Trois artistes à nommer par les concurrents.

Les noms des artistes désignés par les concurrents seront mentionnés dans un billet spécial, cacheté, à joindre à leur envoi. Ce billet portera sur la partie extérieure de son enveloppe la mention : *Concours d'affiche. Vote pour la nomination des artistes appelés à faire partie du jury.*

Les jurés-artistes seront nommés à la pluralité des suffrages; en cas de parité de voix le sort décidera.

En cas de refus d'acceptation d'un artiste élu, celui-ci sera remplacé par celui qui aura obtenu le plus de voix après lui.

Art. 6. — Les concurrents s'engagent à consentir à l'exposition de leurs projets par le comité exécutif.

Art. 7 — Une prime de cinq cents francs sera attribuée au projet qui aura été classé premier.

Deux autres primes de trois cents et de deux cents francs seront réparties entre les projets classés deuxième et troisième.

Si le jury est d'avis qu'aucun projet présenté ne mérite une récompense, il ne sera pas donné suite au Concours.

Art. 8. — Les billets cachetés contenant les noms des auteurs des projets primés seront seuls ouverts par le jury.

Art. 9. — Les projets primés seront, après la décision du Jury, revêtus de la signature de leurs auteurs et deviendront la propriété de la section des expositions nationales. Celle-ci pourra les utiliser comme elle le jugera bon, sans avoir à acquitter aucun droit ni redevance autre que la prime.

Les œuvres non primées seront restituées à leurs auteurs contre le reçu qui leur aura été remis.

Art. 10. — L'auteur du projet dont la section des expositions nationales aura décidé l'impression devra surveiller la reproduction de son œuvre et revêtir de son visa une épreuve définitive sur laquelle le comité exécutif de la section donnera le bon à tirer.

Art. 11. — Jusqu'au moment de la répartition des primes les concurrents prennent l'engagement : 1° de ne laisser publier, ou publier eux-mêmes, aucune reproduction partielle ou totale de leurs projets; 2° de ne laisser entre les mains de tiers ni copie, ni cliché, ni reproduction quelconque.

Le Président, Jules Carlier; *les Secrétaires*, Georges Hobé, Fernand Symons, architecte de l'Exposition.

—

Le vendredi 12 avril, eut lieu l'ouverture de l'exposition des œuvres du peintre Firmin Maglin, à la salle Boute, 134, rue Royale. Nous en reparlerons.

—

Le treizième salon de la Société Royale des Beaux Arts a été inauguré le 9 avril. Il restera ouvert jusqu'au 12 mai. Nous en donnerons une compte-rendu dans notre prochain numéro.

La Préoccupation amoureuse

—

Comme l'exacte et sonore pendule annonçait huit heures, Bérénice, gouvernante, entra dans la chambre où M. Denis La Pucelette terminait son dîner. Bérénice déposa sur la table un plateau de bois verni qui portait un filtre à café en terre brune et une tasse en porcelaine rose Et la gouvernante, maussade, prononça d'amères paroles :

— Voici votre café, monsieur La Pucelette... Par exemple, vous me faites faire là une fameuse arsouille de métier! Dieu sait pourquoi vous demandez, depuis quelques jours, avec insistance, que je vous serve à huit heures du café très fort. Vous souhaitez chasser le sommeil. Vous rentrez à des heures insensées : hier, il était presque minuit! Si ce n'est pas honteux, à votre âge, espèce de vieux dégoûtant!

Ainsi elle s'exprimait avec une familiarité d'où la grâce était bannie. Ses regards, — l'un observait sans cesse le plafond et l'autre le plancher, — disaient son mépris pour les débauches du maître qu'elle servait depuis vingt ans avec une fidèle mauvaise humeur. Et sa moustache se hérissait sur une lèvre prophétique de calamiteuses alternatives.

M. Denis La Pucelette enleva, d'un geste onctueux, ses lunettes à monture d'écaille. Légèrement il épousseta sa redingote où folâtraient des miettes de pain. Sur la nappe il recula un feuillet de papier où s'étalait une inscription en caractères grecs. Il dit avec courtoisie :

— O Bérénice, ta sollicitude m'est précieuse. Je me plaîs à reconnaître les avertissements par quoi tu mets en sécurité ma vie et ma vertu. Aussi je veux rassurer ton souci généreux. Voici : chaque soir je vais retrouver un ami...

Bérénice, hilare, jeta :

— Voulez-vous que je vous dise, monsieur La Pucelette,

quel est cet ami, dont vous prônez par des rentrées tardives, l'intéressante conversation. Eh bien! je jurerais, aussi vrai que je m'appelle Bérénice Rouillon et que je n'ai jamais péché par la chair, que votre ami c'est une ordure de femelle, un petit chameau! Et qui vous fait cocu, c'est moi qui vous le dis!

Amène, M. La Pucelette prononça :

— Je fus jadis un estimable professeur de langues mortes dans un collège où fréquentaient, comme il convient, des jeunes nobles et des fils de cocottes. Il y a six ans, je fis un héritage assez important qui me permet à l'heure actuelle de ne plus professer et de vivre dans la paix. J'ai soixante-huit ans. Je suis laid, presque aussi laid que toi, ô bonne Bérénice...

— Dites donc, grossier personnage!

— Il ne sied point que je te parle avec hypocrisie. Donc, je suis très laid; je suis petit, un peu voûté. J'ai des cheveux rares et qui ont toujours l'air sale. Je n'ai jamais aimé, parce que je savais que l'on ne pouvait s'éprendre de ma personne malingre et grise... Toujours comme toi. Toi, il est vrai, tu es énorme et violacée. Mais au point de vue de la philosophie générale, cela n'a aucune importance...

— Vous vous flanquez justement le doigt dans l'œil, voyou de malappris. On m'a aimée. On m'a fait des déclarations passionnées ..

— Fallait-il qu'ils fussent saoûls, les pauvres bougres, dit doucement M. Denis La Pucelette.

— Mais j'ai résisté, parce que l'élu de mon cœur ne vint pas. .

— Oui, poursuivit M. La Pucelette : ainsi il y a des députés qui, nommés par persuasion, ne vont jamais jusqu'à la Chambre... — Mais je ne voulais point t'entretenir de ces vagues probabilités qui se perdent dans la brume du passé et qui ne peuvent servir à t'expliquer l'emploi de mon temps, hier soir et les soirs précédents. Donc, je n'ai

jamais aimé. La femme m'est inconnue. Professeur de grec je ne connais point l'amour, mais seulement l'Erôs...

— Les rosses ! glapit Bérénice.

— Oui, c'est du grec, ne fais pas attention.

— Vous n'avez pas besoin, vieux satyre, de me débiter en grec des polissonneries...

— Je te prie humblement, ô vindicative Bérénice, de ne point interrompre le cours de mon explication ; sinon, tu risquerais de l'attendre jusqu'à demain, et ton esprit vivrait dans la sombre inquiétude, ce qui est dangereux, et peut amener, notamment, des indigestions : car l'influence de notre être moral sur notre être physique, est certaine. — Donc, je continue : ayant passé de longues années dans la parfaite abstinence des plaisirs charnels, je crois être maintenant à l'abri de toute tentation. Je pourrais demeurer côte à côte avec la femme la plus séduisante, que je serais — pour autant que l'homme puisse préjuger de soi-même — loin du danger.

La voix rauque de Mlle Bérénice Rouillon s'attendrit :

— Voilà vingt ans que vous vivez à côté de moi. Jamais vous ne m'avez seulement regardée...

— O Bérénice, ton raisonnement est aussi indigent que ta chair est abondante. Souvent, au contraire, je t'ai regardée. Et j'ai même remarqué ceci : tu ne peux guère te targuer d'appartenir à la catégorie des femmes séduisantes.

— Vieille crapule, dit Mlle Bérénice.

— Il fallait donc, poursuivit tranquillement M. La Pucelette, que je me créâsse une occupation digne, en dehors de l'amour, de satisfaire à l'oisiveté de mes jours pacifiques. La langue grecque m'est chère ; et c'est dans les vieilles inscriptions controversées que je trouve la pâture de mon esprit. Une revue savante discuta récemment une inscription, celle que tes yeux ignares voient sur le feuillet posé près de moi. Je veux écrire un mémoire sur cette inscription ; malheureusement, il y manque un esprit rude...

— Un esprit rude, dit Bérénice, en haussant les épaules.

— Un esprit rude y manque et cela me préoccupe. Or, à mon âge on fait tout avec exagération Cet esprit rude me passionne trop ; il m'empêche de dormir...

— C'est le café, dit Bérénice.

— Non, mon enfant, c'est l'esprit rude. Je ne veux point m'abandonner à la tyrannie obsédante d'un souci. Tous les soirs, je vais retrouver mon excellent ami Jacques Cuveau, choriste. Il fut jadis un de mes meilleurs élèves, ce qui prouve que l'étude du grec peut conduire à tout, et notamment à la carrière artistique, noble carrière. Jacques Cuveau, peut-être, m'expliquera pourquoi il manque un esprit rude au texte grec que j'étudie. En attendant, je parle à ce chanteur de mon inscription et lui me parle de l'art lyrique. Ainsi nous nous instruisons l'un l'autre. Quand Jacques Cuveau chante, j'entre dans la salle de spectacle et j'écoute la musique des opéras enchanteurs...

— Et vous lorgnez les femmes qui dansent, vieux débauché ! Je me suis laissé dire — car jamais, Dieu merci, je n'ai voulu moi-même aller voir ces horreurs ! — qu'elles montraient leurs jambes toutes nues, ces sales petites grues... Leurs jambes et le reste... Vous aimez cela, vous... Vous devriez rougir, homme malpropre...

— Ta science de l'ornithologie m'enchante en son essence, ô Bérénice, et me désespère en son application... Tantôt tu appelles les femmes, grues ; tantôt, chameaux ; et aussi, ordures ! Tu mélanges hardiment la plume, le poil et les détritus. Et ton érudition zoologique est mal équilibrée, tout en étant fort vaste. D'ailleurs dans quelle catégorie te rangerais-tu, toi, ô Bérénice ?

— Moi, je suis une honnête femme, dit Bérénice.

— Cette classe est rare, murmura M. La Pucelette. La vertu, chez la femme, résulte d'un accident. Cet accident fut toujours pénible aux personnes de ton sexe ; leur vertu provient non d'elles-mêmes, mais du manque d'enthousiasme dans le désir des hommes...

— Appelez-moi vache, tant que vous y êtes !

— Oh ! non, dit M. La Pucelette. Mammifère, seulement ; c'est plus général. Mais je m'attarde. Ce soir mon ami Jacques Cuveau chante ; il doit venir me retrouver après le spectacle, dans une brasserie, où nous buvons ensemble des bières nourrissantes. Je rentrerai donc, ce soir, plus tard encore que de coutume ; que ce te soit désagréable, je m'en fiche !

— C'est cela, employez des mots grossiers à présent, en me parlant, à moi, une femme ! vieux cochon ! Canaille !

— Une femme, dit M. La Pucelette. Si peu...

Il descendit vers la ville. Au théâtre, il éprouva de la joie. Il apprécia indulgemment les gestes factices du ténor et les grâces désuètes de la falcon, une grosse maman bouffie, qui minaudait, apoplectique, la chair éperdûment sanglée dans la cuirasse féroce d'un corset. Et il goûta aussi le charme séraphique d'une petite danseuse qui avait de jolies jambes.

Après le spectacle il attendit, assis dans le coin coutumier de la brasserie, l'arrivée de M Jacques Cuveau. Ce dernier entra bientôt. Il avait des yeux rigoleurs et un nez bourgeonnant Sur ses cheveux bouclés un large feutre était posé en bataille.

— Cher maître, salua le choriste.

Il se laissa tomber sur la banquette, et ajouta :

— Je suis crevé. Les directeurs sont des tourtes. Le régisseur est du mou de veau Le chef d'orchestre est une néfaste fripouille.

Cette ordinaire nomenclature servait tous les soirs de prélude à la conversation Elle prouvait, par sa variété de termes choisis, que M. Jacques Cuveau avait tiré profit de ses études ; et par sa répétition journalière, que M. Jacques Cuveau avait des opinions sérieuses et durables. M. Denis La Pucelette dit, avec un sourire :

— Vous avez bien chanté ce soir, mon ami.

— Je me suis donné un mal de chien... Sans moi le ténor restait en panne. La chanteuse aussi, d'ailleurs.

Il n'avait point d'orgueil, mais connaissait sa valeur.

M. Jacques Cuveau but de grands verres de bière. Une petite femme craintive et un peu miteuse entra dans la brasserie où ronflait le bruit des conversations et où s'élevait, en gros nuages opaques, la fumée des cigares et des pipes. M. Denis remarqua la petite femme et dit :

— Vous ne connaissez point cette dame, monsieur Cuveau ?

Négligemment, Jacques regarda ; puis, ayant craché, il dit :

— C'est Pastille, une bonne petite. Moi, je suis coryphée, troisième premier ténor. Elle est troisième danseuse coryphée, au premier rang...

— Elle dansait ce soir, je crois ?

— Oui. C'est même elle qui versait à boire aux « deuxièmes dessus »...

Cette arithmétique théâtrale impressionna M. La Pucelette. Il rougit. Cuveau le remarqua. Il commanda un grand verre de bière et dit :

— Je vais vous présenter à cette petite, qui à l'air de vous intéresser Elle est gentille...

Il appela :

— Psst ! Pastille !

Mlle Pastille vint avec empressement vers les deux hommes. M Cuveau fit les présentations :

— M Denis La Pucelette, savant professeur... Mlle Eugénie Faisan, danseuse.

M. La Pucelette rougit, sourit, dit :

— On vous surnomme Pastille, madame... Pourquoi ?

— C'est les autres qui m'appellent ainsi, dit d'une voix pure et dans un style qui manquait de syntaxe, Mlle Eugénie Faisan. Et vous, pourquoi c'est-il qu'on vous surnomme Pucelette... c'est cochon, ça !

— Voyons, Pastille, gronda M. Jacques Cuveau.

— Oui, Monsieur Cuveau, dit Pastille.

Elle s'assit à côté de M. La Pucelette, qui lui offrit des cerises à l'eau de vie. Il était embarrassé, et parce que les jambes de Mlle Pastille étaient cachés par une jupe besogneuse, la danseuse lui paraissait un être nouveau. Il dit :

— Monsieur Cuveau, j'ai passé ma journée à l'étude de l'inscription. Savez-vous l'orthographe exacte du mot *Oros?*

Jacques commanda un verre de bière. Il dit :

— En quel dialecte, maître?

— En dialecte ionien, naturellement. L'inscription est en ionien.

— Parce que je connais aussi cette orthographe en romaïque.

Mlle Pastille pouffa et, toute rouge, reprocha :

— Si vous dites tout le temps des choses cochonnes.,.

Elle affectionnait ce vocable léger et puéril.

— Petite bécasse, dit M. Jacques Cuveau.

Il alluma sa pipe. M. La Pucelette expliqua l'inscription à Mlle Pastille. Sur le feuillet qu'il retira de la poche intérieure de sa redingote il épela les mots grecs. Mlle Pastille esquissa un bâillement.

M. La Pucelette dit, d'une voix docte :

— Comme vous savez, monsieur Cuveau, l'esprit n'est point nécessaire lorsque deux *ro* se suivent dans le corps d'un mot; certains auteurs mettent l'esprit doux sur le premier *ro* et l'esprit rude sur le second; d'autres suppriment les deux esprits. Mais quand le *ro* est initial l'esprit est indispensable... Ainsi dans le mot *rêtor*... N'est-ce pas mademoiselle?...

— Oh! moi, vous savez, je m'en fous, dit Pastille d'une voix simple. Moi, je fais un esprit dans la *Damnation*...

— Oui, mais pour vous, il s'agit d'un esprit doux, dit cérémonieusement M. La Pucelette.

— Est-il cochon ce petit vieux-là, dit Pastille, qui se répétait volontiers

Ils mangèrent de la choucroute et parlèrent de l'art chorégraphique. Puis, M. Jacques Cuveau s'en alla

M. La Pucelette, ayant bu beaucoup de bière, dit des choses tendres à Pastille. Celle-ci minauda :

— Voilà Je n'ai pas payé mon garni. On va me flanquer à la porte. Si vous pouviez me le payer, vous. .

— Avec joie, mon enfant. Demain matin...

— Et puis maintenant on prendra une voiture et je vous reconduirai chez vous... Car j'ai peur que la propriétaire m'engueule encore ce soir.

Ensemble, ils rentrèrent en voiture chez M. La Pucelette. Dans le fiacre malodorant, le professeur, la tête appuyée contre l'épaule de Pastille, parla éloquemment de l'inscription grecque. Et Mlle Eugénie disait, avec condescendance :

— Quel vieux petit cochon, tout de même...

Elle se coucha dans le lit de M. La Pucelette. Comme elle allait s'endormir, elle demanda ingénûment :

— Hé bien ! et vous ?

Il dit :

— Si vous permettez, je vais travailler à mon inscription...

— Mince de chic alors, murmura avec innocence Pastille, qui déjà s'assoupissait.

A huit heures du matin, Bérénice frappa à la porte.

— Entrez, dit M. La Pucelette.

Il était en robe de chambre et travaillait, penché sur la table. Et Bérénice, tout de suite, devint violette, ayant aperçu une femme couchée Elle faillit laisser tomber le plateau qui portait la matinale tasse de chocolat. Puis, comme la situation lui paraissait trop extravagante, elle ne trouva en son vocabulaire, pourtant varié, aucune épithète à jeter à la face de M. La Pucelette. Celui-ci releva la tête et dit :

— O Bérénice, tu respecteras cette enfant que j'aime d'une façon paternelle. Grâce à sa présence. j'ai déchiffré mon inscription...

Il s'approcha du lit et, deux ou trois fois, appela :

— Mademoiselle Pastille... mademoiselle Pastille...

Eugénie entr'ouvrit un œil et souleva un peu, sur l'oreiller, sa tête gentiment auréolée de cheveux blonds. Elle dit d'une voix ensommeillée :

— Sacré nom! encore l'inscription grecque...

Elle ajouta un mot court, qui n'appartient point à la langue d'Homère, et commença à se rendormir doucement.

Bérénice se sentit l'âme chavirer Brusquement, elle respecta son maître et admira qu'il fût devenu de la race des conquérants. Elle s'approcha du chevet et questionna poliment :

— Est ce que madame prend aussi du chocolat?

Pastille, excédée, se retourna violemment, sous les couvertures, et encore une fois employa le mot énergique qui n'appartient point au dialecte attique.

— Est-elle mignonne! dit Bérénice avec attendrissement. Laissez-la dormir, Monsieur. Moi, je vais lui préparer du bon chocolat et des petits gâteaux.

Elle sortit à pas feutrés, pour ne point troubler le sommeil juvénile de Pastille.

F.-CHARLES MORISSEAUX.



Tanagra

—

Lorsqu'à minuit du ciel tourne la sombre roue,
Dans le silence où naît le rêve plus facile,
Souvent, petit objet de terre si fragile,
O danseuse, mon rêve à ta forme se noue.

Sous le tissu mobile au souffle frais du vent,
Voici ton corps, voici ta courbe pure et nue,
Ton ventre d'amoureuse, et tes seins d'ingénue,
Tout ton être de joie, éternel et vivant.

Doucement tu souris et, la tête inclinée,
Tu t'avances, d'un pas dont le sens est perdu ;
Et, comme si cela pouvait être entendu,
Je t'écoute danser d'au-delà des années...

Oh ! pouvoir, un moment, remonter jusqu'à toi,
Vivre un unique jour de ton époque morte,
Voir la ville, les gens arrêtés sur les portes,
Le ciel pâle et lointain au-dessus de ton toit ;

Le port sentant les fruits, avec ses quais sonores
De jurons de rameurs et de cris étrangers,
Les voiles en triangle aux reflets orangés
Dont le flot aussi lourd que l'huile se colore ;

Le temple d'Aphrodite au seuil d'un bois sacré,
Des cyprès dépassant les chapiteaux doriques ;
La fumée, au matin, montant des fours à briques,
Qui s'étire et se meurt dans le soleil doré !

Pourquoi donc n'est-il pas possible, ce mirage ?
Quel mur d'airain inexorable, quel fossé
Sépare à chaque instant le présent du passé
Pour que soit, à jamais, interdit le voyage ?

J'ai beau crisper mes poings et serrer mes genoux,
Tendre tout mon vouloir et clore mes paupières —
Autant vaudrait tenter, à force de prières,
Du portail de la mort retirer les verroux !

Ah ! cet obscur potier qui s'éprit de ta danse,
A te mouler passa le plus beau de ses jours
Et par qui, respirant la jeunesse et l'amour,
Tu danses à jamais, dans l'ombre et le silence.

Le Sphynx

Pourquoi des mots, pourquoi des tableaux et des chants,
Par qui vouloir fixer les beautés inconnues,
Puisque, chaque matin, surgit l'aurore nue,
Que chaque soir revoit l'ineffable couchant?

Pourquoi l'âpre fureur et les larmes amères
Puisque, demain, devant des seuils abandonnés,
Des mères pleureront encor leur premier-né,
Que des amants s'épuiseront sur leurs chimères?

Je songe aux temps passés, je songe aux temps bénis
Où l'homme, insoucieux des rêves et des marbres,
Avait le calme heureux de ses frères les arbres
Et, sans trouble, tournait ses yeux vers l'infini.

Il écoutait les voix larges ou fugitives
Des dieux obscurs cachés dans les bois éclatants —
Pan seul osait alors, aux roseaux des étangs,
Tailler, chaque saison, ses flûtes primitives. —

Pourquoi sculpter la pierre et tresser de beaux vers?
Ils en savaient autant que les races nouvelles
Ceux qui, désespérant des choses éternelles,
Dressèrent le grand Sphynx au milieu du désert.

LOUIS SAILHAN.



Le nouveau Ministère

CHRONIQUE PARISIENNE.

On nous annonce la formation d'un nouveau Ministère : Le Ministère du Travail... « féminin ».

La nouvelle sera officielle demain. Elle ne surprendra personne. N'avions-nous pas le Ministère du Travail, d'ordre « masculin », dont la proposition avait rencontré parmi les centres gauches et modérés, la plus vive opposi-

tion? Dès l'instant que M. Viviani triomphe avec majorité, et coupe, sabre, taille ou rogne, pour démontrer l'utilité de son Ministère aux opposants et s'affirmer à lui-même l'importance de son portefeuille, il n'y a nulle difficulté à admettre la création d'un Ministère similaire ou à peu près. C'est de la concurrence parlementaire, voilà tout. Viviani, dès son avènement au pouvoir, avait organisé le fonctionnement d'une multitude de syndicats dont on ne prévoyait guère l'éclosion.

Mme Daniel Lesueur ou Mme Marguerite Durand, Ministre du Travail féminin — on ne sait encore laquelle de ces deux dames sera élue — prendra exemple sur son confrère et confectionnera par douzaine — à la grosse — les syndicats féminins auxquels participeront « toutes » les femmes.

Il paraît que chacune de ces dames prépare dans le secret du cabinet, un programme politique, susceptible de laisser loin derrière lui, les innovations socialistes et les « bouillons » révolutionnaires de M. Viviani. — Les discours officiels et les voyages ministériels sont déjà arrêtés. — Mme Marguerite Durand, qui vient de présider l'ouverture du Congrès féminin, à Paris, le 26 mars dernier, a, en poche, un stock de projets de lois sur lequel le parti féministe fonde de brillantes espérances.

On cesserait de se courber sous le joug du Code Napoléon. — personnage qui fut le plus redoutable adversaire de la femme — et on abolirait la loi de l'homme pour établir une loi « égale » pour tous.

On a assez payé les dettes de Joséphine et les inconséquences de la veuve de Beauharnais...

Le domaine légal est ouvert désormais à l'émancipation de la femme... On aura la femme — juge, la femme — président de tribunal, la femme expert-jure. .

Et les lois de protection seront mises de côté, la femme se trouvant enlevée à la catégorie des incapables où elle

se trouvait avec les mineurs, les repris de justice et les aliénés, pour être élevée au rang enviable de citoyenne où elle passe à travers les étapes de revendications séculaires, à la tête d'un parti politique.

La politique... c'est la première carrière de la femme! Eve, en connaissait les détours. C'est elle qui a roulé ce brave Adam, avec l'affaire de la Pomme.

Aussi, Mme Marguerite Durand, très experte, affirme-t-elle que la politique n'est un métier dangereux que pour les femmes qui ne l'exercent pas. Elles rendront au pays des services d'une exceptionnelle importance en abordant la carrière où Talleyrand a été le modèle du genre.

Encore, celui-ci a-t-il souvent « bluffé », ce que ces dames ne voudraient jamais faire à aucun prix.

On est patriote ou on ne l'est pas.

Ces dames le sont jusqu'au bout des ongles.

La France, et le salut de la société, avant tout. Les hommes verront ce qu'est une « ministresse » française et sa Secrétaire de Cabinet.

Les nations admireront le courage du sexe, dit faible, lequel révèlera, enfin, sa vraie nature et secouera le joug des choses instituées. La réforme du mariage, poursuivie par M. Henri Coullon, est une pâle aurore de l'ère nouvelle annoncée par la femme politique.

Les modifications apportées au Code n'étaient pas assez complètes. Il faut quelque chose de radical.

Les femmes avaient déjà obtenu beaucoup, dans le domaine légal, elles avaient bénéficié d'un tant pour cent sur le travail de leurs maris, et d'un tas de petits profits analogues. Mais elles veulent l'égalité du salaire dans toutes les professions sur lesquelles elles se trouvent en concurrence avec l'homme, véritable fléau!

Elles veulent aussi l'élévation du salaire, la liberté des syndicats et le droit de vote!

Il ne faut pas vous imaginer que la raison d'être de la féminité c'est l'éternel nouveau-né humain !

Débarrassez-vous d'anciens préjugés surannés!

La prochaine ou éventuelle « ministresse », nous apprend que la femme n'est plus « animale », c'est-à-dire qu'elle a cessé de se renfermer dans la seule fonction normale où tous ses penchants séducteurs, rusés, berceurs, éducateurs, trouvaient leur emploi avec succès. Anciennement on appelait cela la maternité A présent, on traite cela d'instinct bestial, annihilant le trésor intellectuel de la femme, dont la science dans les arts et le... reste, prouve suffisamment le génie. Il paraît que l'intelligence d'une femme médiocre, transportée dans un des cerveaux du royaume masculin, y apparaîtrait comme quelque chose de tellement supérieur, par contraste, que de tous côtés, on crierait au miracle.

Heureusement pour ces messieurs, que cette transmutation n'est pas encore à l'ordre du jour.

Mme Marguerite Durand affirme que si le parti féminin n'a compté ni un Napoléon, ni un Shakespeare, ni un Raphaël, du moins on doit à la femme de grandes découvertes, à savoir la quinine et le vaccin.

On se demande pourquoi la municipalité de tous les pays civilisés, où se pratique la vaccination, n'a pas élevé des statues de cent coudées de hauteur, à la femme inventeur du vaccin.

On se demande aussi pourquoi, ayant obtenu un Ministère, la femme ne fonde pas une République! Puisqu'elle met sa gloire à s'exprimer autrement que par l'œuvre de chair, elle devrait établir une forme de gouvernement à elle, d'où les hommes seraient exclus. Cela établirait, beaucoup mieux qu'un mandat ministériel, sa supériorité suprême, sur le sexe « laid » dont elle paraît si jalouse et enfin... les institutions Républico-féminines seraient bien gardées.

Carmen d'Assilva.

L'Heure suprême

—

Les nuages fuyant le ciel occidental,
Le soleil reparut sur la mer éperdue,
Et ses rouges lueurs scrutèrent l'étendue
Comme un regard de feu, térébrant et fatal.

Le vaisseau de Noé, l'arche faite d'érable
Et de cyprès, cinglait vers les blancs archipels,
D'où partaient, incessants, de mystiques appels,
Mais que percevait seul le Juste irréprochable.

Car Celui qui sévit avec sévérité,
En jetant aux félons d'effroyables désastres,
Avait pour ses élus le soir calme, les astres,
La paix intérieure et l'espoir enchanté.

Les enfants entouraient Noé. — Sem en vigie,
Dirigeait des regards au fond de l'horizon,
Et tandis qu'il veillait la mouvante maison
Portait un peuple-roi superbe d'énergie.

Rempli des souvenirs de tant de jours affreux
Le vieillard méditant, accoudé sur la proue,
Regardait le flot calme où la lumière joue,
Et dit, se souvenant des frères malheureux :

« *La terre s'enlisait dans le flot des limons,*
Lorsque la Voix clamait : — Que le monde périsse ! —
Et visant des hauteurs la cîme salvatrice,
Les peuples, en tumulte, escaladaient les monts.

» *Les foules s'y ruaient hurlantes et démentes ;*
Mais leurs cris étaient vains, ainsi que leurs efforts,
Et les hommes poussés dans le dernier des ports,
Roulaient aux profondeurs terribles des tourmentes !

» Sur un roc dominant le flot envahissant,
Une femme étreignait sur sa poitrine frêle,
L'enfant insoucieux ; triste, serré contre elle,
Un autre enfant crispait ses petits doigts en sang.

» Les eaux montaient toujours ; la mère sans défense,
Levait vers Jéhovah des yeux épouvantés ;
Elle jetait, vers lui, des mots inécoutés...
Elle ne demandait que grâce pour l'enfance...

» Et puis le flot surgit... plus rien !... — Silencieux
Les fils interrogeaient les yeux du patriarche.
Un reproche y passa... — Le soir tombait et l'arche
Voguait sous les clartés constellaires des cieux.

OMER DE VUYST.



Le Méprisé

De tous les rudes compagnons dont le souvenir m'est encore présent, les bergers graves m'ont laissé une impression inoubliable. Est-ce, parce que j'ai aperçu, à l'heure imprécise du crépuscule, leur silhouette trancher sur l'horizon cuivré du couchant ? L'acuité de ces réminiscences est-elle due à nos entretiens amicaux, au cours desquels je les entendis énoncer des pensées naïves et profondes à la fois ? Je ne sais, mais je me souviens moins des moissonneurs résolus, devant la mer ondoyante des blés mûrs.

L'un d'eux surtout, Norbert Deyns, robuste gaillard qui, sur une torse d'athlète portait une tête stigmatisée de variole, m'attira souvent Il aimait beaucoup à rappeler le temps, où, disait-il lui-même, son visage n'épouvantait pas les belles filles. Mais la malice qu'il mettait à parler de sa laideur prouvait que tant de disgrâce ne l'attristait pas outre mesure. La solitude me parut lui être chère. Il parlait

avec onction et il fut celui qui me rappela le mieux ces bergers virgiliens, dont la parole était sans cesse imagée et embellie par un ardent amour de la nature.

Nous, les exilés des campagnes, nous ne ressentons pas, comme eux, le charme qui se dégage des choses rustiques. Une longue habitude fait que, chez l'homme, l'ambiance la plus agréable devient d'une ennuyeuse monotonie. Cela n'est pas vrai pour beaucoup d'entre eux, car ils n'en perçoivent que mieux l'intense poésie des champs et de la forêt. Norbert était de ces obscurs contemplatifs, de ces poètes qui s'ignorent. Il se souvenait encore de l'heure, où, son service militaire accompli, il quitta la ville comme on s'évade d'une casemate, pour reprendre la bonne et paisible vie pastorale.

Je ne pourrais traduire l'éloquente simplicité, avec laquelle le berger me parlait, ni les gestes sobres et beaux qui complétaient son admirative expansion. C'était aux beaux jours de juillet et, tout en devisant, nous suivions lentement la route poudreuse et toute blanche de soleil. Le pacage s'étendait au loin, à perte de vue, et les troupeaux, que Norbert y gardait, vaguaient ça-et-là, dans la plus douce quiétude. Le berger s'était tû car, sur la route arrivait au trot de sa monture, un cavalier lourd et suant : nous nous garâmes.

— Bandit!...

Cette injure venait du cavalier, et fut formulée de si insultante manière, que je me tournai vers Norbert, surpris et même indigné. Mais le pâtre souriait, tranquille :

— C'est le gros Jorix qui se venge. Ah! je le mérite bien...

Nous nous assîmes au bord du chemin, sur des troncs de peupliers que j'avais vus abattre, le matin, par les frères Abeels, de hardis bûcherons Je ne pus m'empêcher alors de rappeler le mot cruel du fermier, persuadé que ma curiosité serait, ainsi, satisfaite. Norbert, pensif, décrivit

dans la poussière quelques capricieux entrelacs; puis il me fit ce récit que je m'efforcerai de traduire fidèlement :

Il était le berger de Jorix depuis plus d'un an déjà, lorsqu'un matin, en rentrant reprendre ses troupeaux. il se heurta étourdiment à une jeune inconnue, entrée récemment au service de Mme Jorix. Sa confusion fut grande. La rencontre était si imprévue, et il se sentit si grotesque, qu'il balbutia quelques paroles d'excuse qui ne purent, lui semblait-il, atténuer la rigueur d'un fier regard. Norbert fut se renseigner. C'était une des filles de Dalou, le sacristain, qu'il avait trouvée bien belle, lui qui ne se connaissait pourtant qu'en belle laine. Il aurait passé son existence à la regarder, car tout, en elle, la faisait aimer. Mais l'orgueilleuse Thérèse Dalou ne daigna le regarder que deux fois : lorsqu'ils se rencontrèrent si malheureusement et le jour même où le pâtre la sauva d'une irrémédiable honte!

Pourquoi faut-il que l'amour vainc l'homme quand il ne peut inspirer qu'une aversion parfois justifiée par une tare physique, ou par une antipathie qui appelle, en vain, une plausible définition? C'est un mystère. Norbert avait ressenti, lorsque ses yeux avaient rencontré ceux de la belle fille, une émotion intense lui secouer tout l'être; tandis qu'en cette même seconde la jeune Thérèse dut éprouver une angoissante horreur qui l'éloignait de lui, à jamais. Le pâtre avait compris tout cela et cependant il ne perdit jamais l'espoir de fléchir sa cruelle indifférence. Il pensait à la jeune fille, jour et nuit; il se jetait sur sa route lorsque l'occasion s'en présentait, mais il ne put retrouver son regard implorant dans le sien car elle ne voulait pas, elle ne voulait plus le voir.

Ai-je dit que Thérèse était coquette? Elle l'était comme une reine doit l'être. Elle aimait les fleurs et en portait à son corsage ou dans ses cheveux. Alors, pieusement, comme les villageois les portent, en mai, à la vierge, il déposa chaque matin une brassée de *ses* fleurs encore trempées

de rosée. Jugez de sa joie lorsqu'il les vit orner sa beauté. C'étaient les siennes, entre mille il les eut reconnues! Il semblait, alors, à ce pauvre fou, qu'entre leurs âmes s'établissait ce lien immatériel qui rendait une mutuelle sympathie possible. Cela dura jusqu'au jour où il fut surpris déposant son offrande sur l'autel de l'idole; Mathieu, le fuyant bellâtre, qui espionnait toujours quelqu'un, observa son action, et le lendemain à son retour Norbert trouva les pétales de ses roses si belles, effeuillés et flottant sur les eaux d'une mare.

Ce fut pour Norbert une désillusion si brutale qu'il n'osa plus songer à Thérèse de crainte qu'un ressentiment ne prit racine en lui, ressentiment que la vilaine action de la cruelle aurait pu justifier. Deux mois s'écoulèrent et quoiqu'il n'eut rien tenté qui put porter ombrage à Thérèse, Jorix l'arrêta un matin, sévère :

— Norbert, il est une chose qu'il faut se garder d'oublier, c'est que, au service d'un maître bon comme je le suis, on doit être respectueux...

— Je le suis, maître.

— Tu ne l'es pas, berger! Tu as conservé des habitudes de garnison qui me déplaisent, et il faut, vraiment, que je sois bon comme je le suis pour ne pas te chasser...

— Que me reprochez-vous?

— ... Je ne le ferai pas cette fois, mais s'il t'arrive encore de manquer de respect à Mlle Dalou, ma bonté... tu sais maintenant ce qui t'attend!

Sa colère ridicule, ses gros yeux presque exorbités, son attitude de coq gras dressé sur ses ergots, donnèrent à Norbert une envie folle de lui montrer, sur le champ, le cas qu'il faisait d'un si bon maître. Mais il songeait que ce serait l'exil, loin de l'inhumaine et, quoique les reproches qu'il venait d'entendre ne pouvaient émaner que d'elle-même, il fut assez maître de lui pour baisser humblement le front et il partit immensément malheureux.

Il s'efforçait d'oublier Thérèse. Furtivement, le matin, il allait grouper ses bêtes. presque sans lever les yeux et subissant, sans y répondre, les railleries imbéciles de ce fourbe de Mathieu. En route les passants le regardaient obstinément. Il sut par la suite que le village tout entier partageait la même horreur pour le pâtre Norbert, qui avair osé prétendre aux faveurs de la jolie Thérèse Dalou. Les gamins qui, en bon fils, approuvaient l'opinion paternelle, l'accueillirent plus d'une fois par une grêle de pierres, et Lisa la mercière, vieille fille noueuse comme une branche de cornouiller, rentrait précipitamment chez elle à son approche, et répandait sur Norbert des racontars que la raison réprouvait, mais qui rendait la vieille très intéressante.

Tant d'avanies laissèrent le berger indifférent. Un espoir, un souverain espoir le soutenait et Thérèse lui eut jeté à la face tout son dédaigneux mépris, qu'il n'aurait pu abdiquer de ses espérances. Plus que jamais sa solitude lui était douce. Il avait conservé quelques livres, don d'un camarade d'armée, dont les leçons lui avaient été chères, autrefois. Il les relut avec avidité et trouva plus d'une analogie entre sa peine et celle des héros dont l'amour finissait par triompher de tous les obstacles. Cette lecture naïve lui parut de bon augure et un événement sembla vouloir le confirmer.

Thérèse habitait la ferme des Jorix, mais elle avait obtenu de se rendre, chaque matin, chez ses parents qui habitaient la maison voisine du presbytère. Norbert y passait souvent avec les bêtes, car le maître possédait, par là, de fort beaux herbages. Or, un matin, il vit paraître Thérèse Dalou au loin, sur la route. La distance qui les séparait encore lui laissait le temps de méditer. Ils étaient seuls ; deux haies parallèles les cachaient aux indiscrets. Quoique défaillant, le berger se décida à lui dire combien ses injustes imputations lui avaient été douloureuses et

pour se donner du cœur il osa presque la regarder froidement. Thérèse se méprit sans doute sur ses sentiments car, proxime de lui, elle se mit à courir tête baissée et éluda ainsi toute entreprise de sa part. Cependant, au moment même où ils se croisèrent, Norbert vit distinctement tomber de la poche de Thérèse un anneau qui vint rouler à ses pieds. Le berger le ramassa et, dans cette minute, il éprouva toute la joie que lui procurait cette trouvaille ; il pouvait la rappeler, lui rendre l'objet qu'elle venait de perdre, qui lui était cher peut-être, et lui prouver ainsi que l'affreux Norbert que chacun colomniait à l'envi avait cependant conservé intact son vieux renom d'honneur.

Il eut voulu agir ainsi et il n'en fit rien. Il pressa, au contraire, l'objet entre ses doigts, de crainte qu'il ne lui échappât et il comprit dans le tumulte de ses sens que, s'il éprouverait une grande joie de lui rendre cette bague, il en éprouvait une plus grande encore en possédant une chose qui lui appartint.

La journée se passa dans une muette contemplation du bijou. Norbert connut les affres et les joies, les tristesses et les démences de ceux qui aiment, si fruste et si obscure que soit leur pensée. Il se disait que cette bague annela les doigts de fée de Thérèse ; qu'à cette même heure, peut-être, elle cherchait, éplorée et transie, le joyau qu'il possédait, lui ; que s'il faisait le geste de le lui rendre elle ne pouvait que le récompenser d'un sourire et, se sachant ce dispensateur de joie, il ne put réprimer une cruelle satisfaction parce qu'il pouvait humilier son orgueil en la contraignant à une reconnaissance envers son humble adorateur.

Et ce soir-là Norbert rentra pensif précédé de son troupeau. Son chien gambadant et zélé suppléait à l'inertie de son maître. De retour à la ferme des Jorix, le berger leva les yeux vers certaine croisée mais il ne vit qu'une main furtive et les plis agités d'un rideau qui retombait.

. . . .

Et toi aussi berger entre, et vois comment châtie quand on le trompe un maitre aussi bon que je le suis!...

C'était Jorix qui lui criait ces mots par la fenêtre ouverte de la salle basse. Il était écarlate et frappait l'air de sa cravache. Norbert entra et vit immédiatement à l'attitude de la petite foule présente qu'un gros événement l'émotionnait. Le personnel de la ferme était réuni là et entourait trois personnes : Jorix, Mathieu et Thérèse qui, elle, sanglotait.

— Continue! ordonna Jorix.

— Eh bien, maître, continuait Mathieu, du fenil où je me trouvais je voyais parfaitement dans la chambre de Madame. J'ai vu, comme je vous vois, maître, Mlle Dalou prendre la bague, l'essayer au doigt et l'emporter... je l'ai vu, maître!...

La voix du délateur était ferme, convaincante. Trente yeux sévères fixaient Thérèse avec une malveillante fixité et la jeune fille semblait confirmer la terrible accusation par un silence obstiné et des pleurs.

Le maître, frénétique, l'interrogeait :

— Je veux ma bague! où est ma bague!

— Je ne l'ai pas! finit par sangloter la jeune fille.

— Vous ne l'avez pas! hurlait l'autre, vous ne l'avez pas et on vous la vu prendre! Vous ne l'avez pas et vous l'avez emportée! Je veux ma bague! rendez la moi!

— Je ne l'ai pas..

— Elle l'a, maître insinua Mathieu

Alors, Norbert sentit toute la pitié dont était susceptible son âme aimante de misérable. Il voulut montrer à la méprisante Thérèse que pour être son sauveur l'aveu d'un vol qu'elle seule avait commis ne lui répugnait pas. Il crut en sa magnanimité; il crut qu'elle se souviendrait et s'avançant il posa la bague dans les mains que Jorix tendait vers Thérèse:

— N'est-ce pas celle-ci? demanda-t-il.

Un grand coup de cravache lacéra aussitôt le front du pâtre. Vingt bras se détendirent menaçants :

— Hors d'ici !...

Et Norbert entendit monter derrière lui les voix discordantes, le cri monstrueux de la haine et parmi tant de voix il discerna celle de l'aimée, aiguë, stridente, cinglante, et indignée !

Le berger s'était tu. Ses dernières paroles avaient été dites avec infiniment de tristesse, mais il avait pardonné à la fourbe adorable et jolie, car il termina admirativement :

— Méchante, oui, elle l'était; mais, bon Dieu, qu'elle était belle !

HENRI VALAISE.



Les Cygnes

I

Les cygnes glissent lentement sur l'eau moirée,
Sous les ponts chancelants, le long des quais déserts. —
Dans le calme infini des pensives soirées
De grands cygnes muets peuplent les canaux verts.

Le ciel lointain, noyé d'une brume amétyste,
Stagne, comme un grand lac, par-dessus les maisons,
Revêtant les objets de teintes fantaisistes. —
Et les cygnes perdus glissent vers l'horizon.

Vers l'horizon : dédale noir de tristes rues,
De murs nus et croulants sous des toits lamés d'or. —
Oh! l'étrange beauté des magiques décors
Transpirant le regret des choses disparues!

Vers les temps révolus quels suprêmes retours
Ne provoquez-vous pas, vagues blancheurs flottantes,

Grands cygnes des canaux aux reflets de velours,
Quand vous glissez, pareils aux âmes suppliantes,

Dans la mauve clarté des tièdes fins de jours!

II

Ton cœur est une ville endormie où la lune
Met un spectral reflet sur les monuments morts...
De l'amoncellement des toits un beffroi sort,
Jetant vers l'infini troublé sa flèche brune.

Des jardins bleus, des pignons blancs, des canaux noirs —
De longs canaux rampant sous des ponts lourds et mornes,
Parmi les parcs, le long des murs où les viornes
Tordent leurs bras flétris en d'âpres désespoirs.

Beaux et silencieux et presque diaphanes,
Promenant dans la nuit leurs langueurs de sultanes
Parmi les nénuphars affaissés et mourants,

Les cygnes voguent doucement comme un mystère. —
Vers tes rêves d'antan, tes espoirs de naguère,
Ils voguent, tes pensers — pauvres cygnes errants!

ACHILLE PASTURE.



Un poète oublié

—

Le monument que les typographes parisiens ont élevé, il y a quelques années, à Hégésippe Moreau, au cimetière Montparnasse, était un hommage touchant et mérité. Tous ceux qui connaissent l'œuvre si délicate de ce poète ont applaudi à cette initiative. Nous devons notre admiration à ceux qui nous ont charmés, et l'auteur du *Myosotis* fut bien réellement un charmeur.

On s'est longtemps apitoyé sur le sort lamentable de ce jeune écrivain. Ses biographes s'accordent à reconnaître que sa fin prématurée servit beaucoup sa gloire littéraire. Son œuvre n'est pas considérable, sans doute, et elle a, dans son ensemble, plus d'un point faible; mais ils ajoutent cependant que ses aptitudes poétiques n'étaient pas susceptibles de contestation, et que la mort empêcha la maturité d'un beau talent. Il était de la lignée des Mafilâtre, des Gilbert, des Escousse. Comme eux, il se désespérait de n'avoir pu atteindre, d'emblée, les régions si peu accessibles de la renommée, et, l'effort de volonté n'étant le partage que des caractères virils et forts, Moreau a succombé, l'âme abattue, devant les premiers obstacles.

*
* *

Moreau débuta dans la carrière des lettres par des chansons aimables, déjà marquées de ce style charmant qui fut le sien. Il s'y affirme le contempteur des grandeurs humaines, comme s'il prévoyait que l'indifférence des hommes lui deviendra fatale. Enfant, pour qui la fortune ne fut que marâtre, il se montre bien excessif, mais ses malheurs lui sont une excuse. Et n'oublions pas que la Révolution n'est pas lointaine; que l'Empire, puis la Restauration, époques troublées, s'il en fût, ont laissé des souvenirs héroïques. Une autre Fronde sévissait, plus âpre, plus sapante, et les jeunes hommes de ces temps belliqueux n'attendent que l'occasion, et ne parlent que d'aller mourir aux Thermopyles!

La fondation d'un petit périodique, dont il était l'unique poète, paraît avoir marqué une grande date dans son existence. Il le baptise du nom de *Diogène,* il se dit cynique, autant que l'étrange adorateur de Laïs lui-même. La vigueur ne manque pas à ces écrits, et, pour en attiser la flamme patriotique, le poète choisit ses sujets dans les fastes de son

temps. Il exalte l'acte régicide d'un ex conventionnel, avec une conviction sereine, qui lui aliène immédiatement les sympathies royalistes. L'avertissement à Joseph Bonaparte, qui prétend un moment à la succession impériale, nous donne un avant-goût de ce que furent, vingt ans plus tard, les polémiques de la faction républicaine contre celui qu'on appelait l'Augustule du second Empire ! On y voit figurer encore le poème intitulé l'*Hiver,* qui est une page maîtresse, et qui suffit pour classer son auteur parmi les illustrations littéraires.

Ce beau talent procédait de trois formes poétiques. Ses poèmes satiriques ont le verbe châtié et l'esprit cinglant. La rime est belle, le vers sonore, le débit éloquent ; mais il appert clairement qu'à ces accents, à cette vive éloquence, il faut un exutoire qui est l'infortune même du poète. Les plus belles pages ne sont que les cris exaspérés d'une âme en révolte ; aussi, lorsque la révolution de juillet éclate, est-il parmi les aventureux qui rêvent de substituer aux tyrannies dynastiques, une idéal meilleur et républicain.

Et puis ce sont des chansons légères, parfois libertines. C'est le temps où Béranger répand sa muse chansonnière, aux échos de la Gaule. Son influence sur le jeune écrivain est évidente. Mais si, pour la forme, Moreau se souvient d'un tel maître, le fond est bien à lui ; sa personnalité s'en dégage entière, et la poésie en est si aimable, si enveloppante que le romancier de Latouche, entrant un matin chez Béranger, lui déclara avec brusquerie qu'il connaissait un inconnu plus poète que lui-même !

Enfin ses élégies ont un charme impressionnant. Qui ne connaît cette *Voulzie*, qui demeure un modèle de grâce et de pureté ? En elle se reflètent ses espoirs d'adolescent, et, aussi, l'amertume des désillusions tôt venues. Il a voulu,

Bluet éclos parmi les roses de Provins,

diriger ses pas vers l'immense Paris, croyant qu'il lui suffi-

rait de chanter, barde assis aux portes de la ville, comme Homère à Délos, pour que son entrée y fût triomphale : il y connut la faim !



Moreau quitta donc Provins et vint se fixer à Paris. Il exerça d'abord sa profession de typographe, dans l'imprimerie de Firmin Didot, puis il voulut occuper une fonction de maître d'études. C'était le pain de chaque jour assuré ; mais Moreau est un poète : le travail régulier, compassé, est pour lui une oppression ; et voici déjà la lassitude. Heureux de faire diversion aux mauvais jours, il fait les siens, des plaisirs de quelques jeunes gens joyeux et dissipateurs. Alors commence pour le malheureux cette existence désordonnée, d'un vide écœurant, qu'on appelait vers cette époque la « vie de bohème ». La fortune, l'insipide fortune, l'ignora, et il n'eut pas, lui, l'impérieuse volonté de narguer l'oublieuse ! Aussi quels tristes lendemains lui furent dévolus ! Plus d'une fois, à l'heure où le bourgeois pousse le verrou de sa chambre paisible et attiédie, le poète n'eut pour chevet que les bornes de la route, et pour ciel les arches lugubres des ponts !

Et cependant, à cette heure, un événement secoua Paris. Un autre poète, qui n'était pas de la pléiade romantique, accaparait la faveur populaire. Lacenaire était son nom. Il était voué à l'échafaud, et occupait ses loisirs de captif en écrivant des chansons. Poussé par une aberration qu'explique, seule, son éternelle badauderie, le public se jetait avidement sur ces productions malsaines. On comprend sans peine le mépris qu'inspira ce sinistre rival au poète méconnu ; aussi flagella-t-il, dans un poème de belle éloquence, et l'auteur indigne et le public applaudisseur !

Félix Pyat, ayant remarqué son talent de poète, voulut connaître Moreau et alla le surprendre dans l'imprimerie

où il exerçait alors. Pyat fut vivement touché, et le lendemain il désigna à ces contemporains ce paria des lettres, honneur de la pensée française !

Ce fut un rayon de gloire pour le pauvre écrivain ; son œuvre fut éditée, et il n'en fallut pas davantage pour qu'il oubliât ses tourments passés. Prompt à absoudre les hommes de leur injustice, il regrette ses pages véhémentes. Il les déclare enfantées dans une ardente exaspération, et en atténue la rigueur, car, disait-il :

> Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
> Que faut-il au poète ? Un baiser et du pain.

Et il annonce sa victoire à la charmante jeune fille qui fut sa prophétesse ; car, alors que ses premiers essais poétiques étaient lus, avec un sourire indulgent, elle comprit, elle, que l'aimé était de la race des chantres français, et sut faire partager. par celui qui doutait de lui-même, sa vaillance et ses espoirs. Le poète lui dédia, sous le titre de *Contes à ma sœur,* des nouvelles écrites d'une plume que l'on croirait, dit Louis Ratisbonne, trempée dans l'écritoire de Nodier. Et lorsqu'il s'est éloigné d'elle, lorsqu'après avoir été pris dans le tourbillon des joies de la grande ville, il retombe malade, contrit, désespéré, c'est à elle qu'il songe, et qu'il écrit des lettres pathétiques, où s'étale toute la tristesse de son âme désolée.

Car il est trop tard. La maladie tue le poète ; l'hôpital a déjà été son refuge ; il y rentrera pour mourir. Sa fin suscitera des regrets unanimes, et Pyat trouvera l'occasion d'écrire un virulent réquisitoire, déclarant la société responsable de cette mort.

L'érection d'un monument à la mémoire d'Hégésippe Moreau fut donc une heureuse inspiration, qui honore l'intéressante corporation des typographes. Ces artisans se souviennent que l'un des leurs fut aussi un écrivain de

mérite, et, en glorifiant le créateur de ce bouquet de *Myosotis,* ils prouvent que cette fleur n'a rien perdu de sa poétique signification.

ETIENNE ARNAL.



Théâtre du Parc

« LE VOLEUR », comédie en trois actes, par M. HENRY BERNSTEIN.

Le tour de force, exécuté par M. Bernstein est d'avoir soutenu notre intérêt, pendant trois actes très longs, avec des données très peu vra semblables; cela a pu se faire, parce que M Bernstein est un constructeur dramatique puissant et adroit qui sait, avec des moyens souvent très artificiels, intéresser notre curiosité à des situations nettement présentées comme inextricables, dès les premières scènes; le dialogue est pressant, logique, dégagé de réflexions inutiles ou parasites; les caractères des personnages sont clairement exposés, et dès lors, on subit un certain entraînement très profitable.

Disons immédiatement que cette pièce fut une des mieux interprétées de la saison; Mme Marthe Mellot, du théâtre des Variétés, MM. Barré, Richard et Joachim, de la troupe ordinaire du Parc, ont déployé un talent de première valeur à rendre les personnages vivants et à nous faire croire que tout cela a pu se passer ainsi.

Il fallait certes le talent de Mme Mellot pour tenir sans péril le rôle de la femme anormale, maladive, et exceptionnellement inconsciente qu'est Mme Voysin, la Voleuse.

On connaît le thême : Les époux Voysin sont de séjour chez des amis, les époux Lagarde Mme Voysin, qui témoigne à son mari, *coram populo,* une passion très exaltée a cependant comme passion principale le goût du luxe et de la toilette.

Et ainsi la passion de la toilette va remplacer — c'est très vrai et très moderne, — les luttes psychologiques que les héroïnes de jadis développaient à la scène; c'est plus simple pour les auteurs; et dès le moment où le gros public est content, les auteurs auraient tort de chercher à avoir du génie

Que ce soit pour plaire à son mari que Mme Voysin a la folie du chiffon : elle le dira pour son excuse; nous n'en croirons rien, mais le mari le croira, et cela est nécessaire, pour que la pièce évolue.

Et c'est ainsi que pour satisfaire à ses dépenses, elle se laissera aller à puiser quelques billets de mille dans le tiroir de l'amie qui lui donne l'hospitalité.

M. Lagarde ouvre une enquête; il en confie le soin à un magistrat libre; ce policier des salons accuse le fils Lagarde d'être le voleur; celui-ci a dix-neuf ans, il s'est épris de la séduisante et coquette et dépravée Mme Voysin qui s'amusait de ses déclarations, sans les prendre au sérieux. Et ce très naïf godelureau se laisse aisément persuader par

Mme Voysin, et prend à son compte la responsabilité du délit ; quand il sera temps que la pièce se termine, la vérité éclatera, et les parents Lagarde iront se distraire à l'etranger.

Pourquoi cette enquête est-elle faite devant les yeux et en compagnie des époux Voysin ? Pourquoi le magistrat-policier est-il obligé de conclure en présence de ces étrangers ? Pourquoi M. Voysin est-il sollicité à fureter dans les tiroirs du secrétaire de sa femme et à y découvrir ainsi qu'elle ment, et qu'elle est la coupable ?

Il fallait cela, parce que nous sommes au théâtre. Mais il fallait toute l'habileté d'un maître-ouvrier scenique pour construire fortement ces scènes sans laisser réflexion au spectateur.

M. Bernstein avait le talent qui convenait pour mener à bien ces expédients, et il y a réussi.

Il a même su faire tenir un acte très long dans le seul dialogue des époux Voysin ; mais, connaissant le goût facile du public, dont le vaudeville a souvent fait toute l'éducation dramatique, il a, il est vrai, ajouté un troisième personnage muet : les anciens avaient la fatalite, les classiques avaient la lutte de la passion et du devoir, les modernes sont plus positifs, et, s'imposant moins d'effort, ils n'ont garde, quand c'est possible, de ne pas chercher leur ressort dramatique (ceci sans jeu de mot), dans un lit. Ce lit est bien suggestif et intéresse, parce que notre curiosité est stimulée à rechercher ce à quoi il va servir.

Ici, il ne sert à rien, mais qu'importe : il a tenu le spectateur en éveil, pendant que les deux personnages se livraient à des épanchements savoureux, entremêlés de discussions sur des billets de banque.

Car Mme Voysin est une rouée, qui connaît son mari, et la manière de s'en servir ; et celui-ci à la dose de béatitude qui convient.

En résumé, si beaucoup ont fait pire, M. Bernstein a déjà fait mieux ; mais ses qualités caractéristiques se retrouvent dans cette pièce, et, comme elles ne sont pas banales, cela suffit, étant donnée la nécessité actuelle de productions hâtives, à lui faire beaucoup pardonner.

Jacques Leroux.

Petite chronique

—

Omer De Vuyst, publiera le 15 mai, chez l'éditeur Lamertin, un recueil de vers ayant pour titre : Sur l'autre Rive.

—

Académie Royale des Beaux-Arts. — Ecole des Arts Décoratifs (Bibliothèque) 141, rue du Midi.

Exposition publique de 72 reproductions en photogravure, des plus célèbres peintres de la « National Gallery » de Londres ; de la collection Grosveror House, des galeries de Vienne et de Berlin, et du Musée de l'Hermitage de St-Pétersbourg : Bordone, Botticelli, Caravaggio, Constable, Alb. Cuys. G. David, Dürer, Francia, J. Fouquet,

Fr. Hals, Hogarth, de Vinci, Luini, Mainardi, Murillo, P. Potter, N. Poussin, Raphaël, Rembrandt, Reynolds, Rubens, Ruischael, Ter Borch, Turner, Van Dyck, Van Goyen, Velasquez, Veronèse, Watteau et Ph. Wauwermans.

—

Antée vient de retoucher terre.... Il nous arrive le premier mai débordant de forces nouvelles. Il apporte à ses lecteurs, la prose délicate et originale du rare maître écrivain qu'est M. Pierre Louys. Et le sommaire ouvert par le nom de cette personnalité littéraire si intéressante et si artistique, se poursuit brillamment par des vers de MM. Stuart Merrill, F P. Allibert et Mazade. Maubel nous y parle de *la légende baudelairienne*, Fr. Vielé-Griffin analyse finement le mouvement poétique actuel dans une chronique vivante et personnelle, et Arthur Symons, un latin d'outre-Manche, nous prépare à la lecture du *Mauvais Riche*, un livre nouveau. On y trouve ensuite un *conte* du poëte délicat qui a nom Albert Mockel une *Ciguë* de Henri Vandeputte, et une lettre sur le théâtre de A H Cornette. La spirituelle chronique des *Revues* d'Eugène Montfort et les *Notes*, toujours piquantes, de Crossoptylon terminent ce numéro extraordinaire.

Antée est élégamment édité à Bruges, chez Arthur Herbert Ld. Un numéro spécimen est envoyé sur demande. Le prix du numéro est de 60 cent. et l'abonnement annuel est de 6 fr.

—

— **Eh bien**, ô Pessimiste! parlez, qu'en dites-vous?

— De quoi voulez-vous que je vous parle? me répondit le Pessimiste navré, serait-ce du ministère des Beaux-Arts qui vient d'être créé?

— Mais oui, de cela même! m'exclamai-je, ravi de tant de perspicacité.

Alors le Pessimiste parla :

— Ce n'est pas tout, Monsieur, de retirer d'un champ de carottes le Génie sacré des Arts et des Lettres (il était pompeux, le Pessimiste) il convient aussi de trouver un piédestal digne de lui.

— On le lui trouvera! affirmai je.

— Oui, on le lui trouvera et lorsqu'il y sera juché dans l'attitude auguste d'un Semeur... de prébendes, lorsque nos auteurs, dont le renom s'est affirmé... à l'étranger, s'avanceront vers lui, vous constaterez, ô miracle! que ce piédestal est muni à sa base de fuyantes roulettes...

— Croyez-vous!

— Si je le crois!... Seuls quelques auteurs, des poètes, ne seront pas astreints à la poursuite de l'insaisissable Génie : ce sera l'apanage de leur gloire incontestée!

— ? ....

— Casteleyn et les aèdes de la Revue .. Burlesque!

—

Les quittances d'abonnement seront présentées dans le courant de ce mois; nous prions nos abonnés de leur réserver un bon accueil.

Saint-Gilles-Bruxelles. — Imp. N. DEKONINK, 16, rue du Fort.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le tôme huitième.

—

COMPTE-RENDUS

PEINTURE ET SCULPTURE

Exposition et Cercles d'art : LIEDEL OSCAR ; MORISSEAUX, CHARLES.

Exposition particulière :

Expositions diverses :

Chroniques Littéraires : MORISSEAUX, F.-CHARLES ; LIEBRECHT, HENRI; RUYTERS, CARLO ; DUTERME, MARGUERITE; MAX, PAUL.